tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

UNIVERSITÉ RENÉ DESCARTES - PARIS V
INSTITUT DE PSYCHOLOGIE

- THÈSE -

Pour obtention du grade de
Docteur de l'Université Paris V

Présentée et soutenue publiquement par
Caroline Goldman

« *Enfants surdoués: génie ou folie? Articulations théoriques et projectives* »

-Perspective psychanalytique-

Sous la direction de Mme le Professeur Catherine Chabert

Janvier 2007

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

L'enfant Jésus se blessant avec la couronne d'épines, dit *La maison de Nazareth*, vers 1630.
Francisco De Zurbaràn.

Huile sur toile, 165 cm x 218 cm. Cleveland, The Cleveland Museum of Art, Leonard C. Hanna, Jr. Fund, 1960.117.

Pour quelle raison tous ceux qui ont été des hommes d'exception (...)
sont-ils manifestement mélancoliques?

Aristote, *L'homme de génie et la mélancolie.*

L'intelligence ne vaut qu'au service de l'amour.

St Exupéry, *Pilote de guerre.*

L'amour tue l'intelligence. Le cerveau fait sablier avec le coeur.
L'un ne se remplit que pour vider l'autre.

Jules Renard, *Journal.*

Quand on a été sans conteste l'enfant de prédilection de sa mère, on garde pour la vie ce sentiment conquérant, cette assurance du succès qui, en réalité, reste rarement sans l'amener.

Sigmund Freud, *Ma vie et la psychanalyse.*

Les dangers pulsionnels rendent les hommes intelligents.

Anna Freud, *Le moi et les mécanismes de défense.*

Quand, l'ayant embrassé de toutes ses forces deux ou trois fois, le serrant contre elle et après l'avoir relâché, elle le regardait en le reprenant pour l'embrasser encore une fois comme si, ayant mesuré le plein de tendresse (qu'elle venait de faire), elle aurait décidé qu'une mesure manquait encore (...). Et puis, tout de suite après, détournée, elle semblait ne plus penser à lui ni d'ailleurs à rien, et le regardait même parfois avec une étrange expression comme si maintenant il était de trop, dérangeant l'univers vide, clos, restreint où elle se mouvait.

Albert Camus, *Le premier homme.*

Ma mère (...) me regarda avec gratitude. Ce fut soudain comme si j'eusse accompli quelque chose d'énorme pour elle. Elle s'approcha de moi, prit mon visage entre ses mains, fixant chaque trait avec une attention étonnante et les larmes se mirent à briller dans ses yeux. Un sentiment étrange de gêne s'empara de moi: j'eus soudain la sensation d'être quelqu'un d'autre.

Romain Gary, *La promesse de l'aube.*

Vermine stupéfaite, sans foi, sans loi, sans raison ni fin, je m'évadais dans la comédie familiale, tournant, courant, volant d'imposture en imposture. Je fuyais mon corps injustifiable et ses veules confidences (...) De bonnes amies dirent à ma mère que j'étais triste, qu'on m'avait surpris à rêver. Ma mère me serra contre elle en riant: « Toi qui es si gai, toujours à chanter! Et de quoi te plaindrais-tu? Tu as tout ce que tu veux. » Elle avait raison: un enfant gâté n'est pas triste; il s'ennuie comme un chien. Je suis un chien: je bâille, les larmes roulent, je les sens rouler. (...) ma mère me répète que je suis le plus heureux des petits garçons. Comment ne la croirais-je pas puisque c'est vrai? A mon délaissement je ne pense jamais; (...) il n'y a pas de mots pour le nommer.

Jean-Paul Sartre, *Les mots.*

- Introduction -

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Juillet/Août 1999 - Face à face

« L'intelligence entre OEdipe et neurones »

Débat entre Danièle Lévy et Jean-Pol Tassin*

L'intelligence (...) de manière classique, (...) est définie comme la capacité à inventer des solutions, à repérer dans un environnement interne ou externe des itinéraires nouveaux, des tracés originaux, à opérer des synthèses orientées. Mais existe-t-il une unicité de sa définition ? Neurobiologistes et psychanalystes ont investi ce champs d'étude. (*Danièle Lévy est psychanalyste et présidente du *Cercle freudien*, Jean-Pol Tassin est neurobiologiste au *Collège de France*)

Jean-Pol Tassin : Classiquement, l'intelligence se définit comme la faculté de connaître, de comprendre et de s'adapter. En tant que neurobiologiste, je vais partir du fonctionnement du système nerveux central pour tenter d'en déduire ce que pourrait être l'intelligence. Il semble qu'il y ait deux grands modes de fonctionnement dans le système nerveux central. L'un extrêmement rapide, analogique, fonctionne dans des temps inférieurs à 300 millisecondes. Le second, cognitif, est beaucoup plus lent et pour cette raison nous y avons accès, car cela nous permet d'en avoir conscience. Nous avons l'impression que celui-là seul est important. Lorsque nous sommes en état d'éveil, ces deux modes oscillent de façon permanente sous le contrôle d'un ensemble extrêmement restreint de cellules nerveuses qui ne représente que 1 % du système nerveux central lequel compte entre dix et cent milliards de neurones.

À l'état d'éveil, notre cerveau travaille en continu entre l'analogique et le cognitif et c'est le 1 % de neurones qui décide ce qui sera traité en analogique ou en cognitif. Ces neurones sont extrêmement sensibles aux phénomènes affectifs comme l'isolement ou les situations anxiogènes. Un bon traitement cognitif, exige donc un "état affectif" adapté. La stimulation doit être suffisante pour permettre le passage au traitement cognitif mais si la situation est trop anxiogène, on bloque le système cognitif.

À partir de ces notions d'oscillations entre le traitement analogique et le traitement cognitif, on peut en arriver à l'intelligence. Le nouveau-né à la naissance, ne connaît que le traitement analogique. Progressivement, les neurones (le 1 %) se mettent en place, des structures comme le cortex préfrontal se développent et, progressivement, le traitement cognitif apparaît ; cela entraîne une modification du stock analogique. Au fur et à mesure de son développement, ***en fonction de son expérience***, chaque individu fait des acquisitions liées à son traitement cognitif. Il les enverra ensuite dans son stock analogique pour le modifier. Les adultes ont ce stock analogique et le traitement cognitif qui fait faire ***des aller et retour entre les deux systèmes.***

Le processus d'intelligence dépend à la fois du nombre d'événements que l'on peut traiter en analogique et du temps pendant lequel on peut maintenir le traitement cognitif. L'intelligence est la conséquence de ce double processus. ***A priori, le premier est génétique*** et dépend du patrimoine héréditaire. ***Le second est fonction de l'histoire de chaque individu, le traitement cognitif étant très sensible au fonctionnement affectif. Une situation de malaise psychique bloquera ce traitement cognitif, maintiendra le système en fonctionnement analogique et empêchera le développement et la modification du stock analogique par l'intermédiaire du traitement cognitif.***

Danièle Lévy : L'exposé de Jean-Pol Tassin évoque, à ma grande surprise, la *Psychologie à l'usage des scientifiques* que Freud rédigea en 1895 sans jamais la publier. La parenté de conception et de structure me paraît d'autant plus frappante qu'à l'époque on ne savait vraiment pas grand-chose des neurones. Par la suite Freud a renoncé à la référence physiologique. Entre le fonctionnement physiologique et la réalité des comportements humains, une réalité d'un autre type s'impose. Le psychanalyste intervient au nom de cette réalité intermédiaire. A première vue, il n'a donc rien à dire sur l'intelligence. Son objet, c'est le psychisme en tant qu'inconscient – ou encore la dimension inconsciente du psychisme en tant qu'elle interfère dans les paroles et les actes.

S'il est vrai qu'il y a des pensées inconscientes, quelles en sont les conséquences ? *Ça pense en nous*, mais nous n'en savons rien ou pas grand-chose, plus exactement quelque chose en nous ne veut pas le savoir. En revanche, ce que nous savons tous, c'est que "ça" résout très bien les problèmes. Sans nous. On ne s'en sort pas, on s'endort ou on s'en va, et le lendemain matin la solution est trouvée. Du point de vue de l'intelligence, l'inconscient est plutôt moins borné que nous. Pourquoi n'avons-nous pas un accès direct à cette intelligence-là ? Cette limitation ne serait-elle pas liée au contrôle que nous prétendons exercer sur nos pensées comme sur nos actes?

Dans cette conception du psychisme, où se situe l'intelligence ? Nous l'avons vu, certainement pas au niveau conscient. Quant à l'inconscient, il est certes ingénieux mais borné et complètement irréaliste. Entre les deux ? Ce qu'on nomme intelligence se situe certainement au niveau de la tuyauterie, du système de transformation qui élabore et rend présentables les motions inconscientes. Mais comment la définir ? Partons d'une définition classique : la capacité à inventer des solutions, à repérer dans un environnement interne ou externe des itinéraires nouveaux, des tracés originaux, à opérer des synthèses orientées. On ne parle d'intelligence que lorsque cette recherche d'un parcours nouveau dans un environnement donné est orientée. Par quoi?

Par la réalisation d'un désir. ***Etre intelligent, c'est identifier dans un magma – ou dans un système structuré déjà par un certain désir – les éléments qui permettront de réaliser son propre désir.*** C'est donc là-dessus que la psychanalyse a quelque chose à dire***: l'intelligence me paraît beaucoup plus liée à la capacité à mobiliser les ressources de pensée et d'exploration qui existent en chacun de nous qu'à la mesure de ces ressources elles-mêmes.***

La psychanalyse ne prétend pas que tout le monde ait une intelligence égale, loin de là, mais il semble que chacun en ait autant qu'il lui en faut. Que les capacités soient mobilisables ou inhibées, que l'usage en soit investi, plus ou moins fortement, ou interdit, c'est une autre question – en fait la question décisive selon nous.

Jean-Pol Tassin : Danièle Lévy vient d'expliquer que l'intelligence n'est sûrement pas dans le conscient. Donc, elle est dans l'inconscient?

Danièle Lévy : Entre les deux.

Jean-Pol Tassin : Nous sommes d'accord. L'intelligence n'est ni dans le conscient, ni dans l'inconscient.

Danièle Lévy : Le système inconscient fonctionne très vite, par analogie. Il suit probablement les lois de la symbolique. Mais la pensée est-elle par nature inconsciente et en partie préconsciente c'est-à-dire entre inconscient et conscient? Est-elle entièrement dans l'inconscient? Dans ce dernier cas, quelle est la nature du système de contrôle? Freud n'a pas tranché.

Jean-Pol Tassin : L'intelligence, ce n'est pas le temps nécessaire pour trouver une solution. Il se produit un traitement rapide des informations qui dure 300 millisecondes et ensuite il se passe quelque chose. Ce n'est pas de l'intelligence à proprement parler, c'est un mode de fonctionnement. Tout le monde a ces rythmes de 300 millisecondes.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Certains parviennent pendant ce laps de temps à stimuler plusieurs bassins attracteurs, d'autres non. ***C'est évidemment génétique. Pour l'instant, nous n'avons pas d'autres éléments pour pouvoir travailler sur cette question, mais cela dépend du nombre de neurones et de la façon dont ils communiquent entre eux. Certaines personnes paraissent avoir un mode de traitement plus rapide que d'autres,*** en raison de modifications très faibles des systèmes de canaux qui permettent à chaque cellule de libérer la molécule qui permettra la communication avec le neurone suivant. Ces variations sont très faibles, mais elles sont multipliées par 50 ou par 100 milliards de cellules. ***Cela se voit avec les enfants. Certains pensent très vite. On leur pose une question et ils répondent rapidement. Cela ne signifie pas qu'ils soient très intelligents. Ils ont traité plusieurs informations pendant un temps relativement court. C'est de l'analogie. Nous n'avons pas le moyen de le mesurer.***

Le test du QI mesure ce qui sort, la conséquence de ce double traitement (analogique et cognitif). Le QI mesure d'une part les capacités praxiques, c'est-à-dire les capacités à mettre différents cubes les uns avec les autres pour former une image correspondant à celle qui est montrée, et d'autre part la capacité verbale. Des enfants peuvent avoir d'importantes différences entre leur QI praxique et leur QI verbal. Très vraisemblablement, le QI praxique est le QI analogique tandis que d'une certaine façon le QI verbal est le résultat du traitement analogique, cognitif et du retour vers l'analogique. Le QI verbal se modifie beaucoup plus lentement et de façon plus culturelle, en fonction du déblocage éventuel de l'enfant au cours de son développement. En revanche, le QI praxique risque d'être relativement constant. ***La psychothérapie ou d'autres types de traitements peuvent-ils modifier les aptitudes à l'assemblage ou la vision dans l'espace ? Je l'ignore.***

Danièle Lévy : La psychanalyse n'explique pas tout, mais le QI verbal dépend aussi de la façon dont on s'est adressé à l'enfant, c'est-à-dire dont on a utilisé le langage envers lui. Certaines personnes n'utilisent le langage que pour dire des choses gentilles et d'autres que pour rouspéter – ou se plaindre – l'enfant sera alors à la fois le bénéficiaire et la victime du langage. Pour lui, ce sera quelque chose de bien ou de redoutable ; dans ce dernier cas, il n'y touchera pas. De plus il y a toujours des choses dont on parle et d'autres dont on ne parle pas, ou mal. Au-delà d'une certaine mesure, l'angoisse rend bête.

Mais l'intelligence n'est pas forcément une chose abstraite. On parle à juste titre de l'intelligence des actes ou d'une intelligence concrète, voire manuelle ; certains auront l'intelligence des relations humaines, d'autres pas... Chacun est jaloux de l'intelligence qu'il n'a pas. Comme pour l'attention, il y a pour chacun des domaines dans lesquels il peut exercer son intelligence et d'autres dans lesquels il se retrouve tout à fait passif, effaré parfois.

La capacité de mobilisation du système est déterminante. Elle dépend de l'investissement ou de l'inhibition du fonctionnement interne de soi. Ce fonctionnement interne se trouvera-t-il valorisé ? Jusqu'à quel point ? Ceux qui sont bons à l'école se montrent rarement "bons" partout. L'histoire de la personne joue aussi un rôle, l'histoire de la façon dont elle a été reçue, traitée, considérée par son entourage, de ce qu'elle a représenté pour les autres et de ce qu'elle est parvenue à réussir elle-même (pas seulement à éprouver, mais à faire). Ces facteurs peuvent entraîner une survalorisation ou une dévalorisation de l'intelligence.

Jean-Pol Tassin : Cela vous choque que l'on puisse mesurer l'intelligence. Je suis d'accord avec vous. Il n'est pas question de la mesurer. Les tests donnent des mesures que certains ont considérées en relation avec l'intelligence. On veut absolument saisir ce qu'est l'intelligence, mais c'est quelque chose de suffisamment vaste et complexe pour que l'on soit parfaitement incapable de la définir complètement et de la mesurer parfaitement. Le test de Binet, ou une autre mesure d'intelligence, ne doit pas être défendu. Il faut éviter de classer les gens en fonction de ce test d'intelligence, en disant : "Il n'a pas la moyenne, il est foutu" ou, "il est surdoué, il fera quelque chose de super". ***Avec un QI de 150, on peut se trouver en queue de classe pour des motifs affectifs, en raison précisément d'une perte de motivation.***

Les enfants surdoués comprennent plus vite que les autres. ***Pourtant, il leur arrive de décrocher et alors ils n'apprennent plus rien ; leur traitement de l'information devient désespérant. La seule façon de les "tirer", de les faire fonctionner est de leur donner 5 à 10 fois plus d'informations qu'à ceux qui ne le sont pas. C'est choquant***, mais ***c'est lié à un processus purement génétique***. Des associations ont travaillé sur les surdoués avec des tests plus élaborés que celui de Binet. Leurs responsables prétendent que quasiment chaque surdoué a dans sa famille un ascendant qui répond de façon très positive au test. Bref, ***on ne serait pas surdoué par hasard.*** On ne l'est pas en raison de son milieu riche ou pauvre mais ***parce que, génétiquement, on a des parents***. Cela ne veut pas dire qu'un surdoué est quelqu'un de très bien et de fantastique. Cela signifie simplement qu'il à la possibilité de traiter un message pendant un temps relativement plus court que les autres.

Danièle Lévy : Je veux mettre un bémol. Même si dans une famille il y a toujours un ascendant qui est lui aussi très intelligent... Cela peut tout aussi bien indiquer que ***dans cette famille il y a un surinvestissement d'une certaine région du savoir ou de l'activité, qui se transmet***. Je ne veux pas nier la dimension génétique, ***l'idée est trop plaisante***, même si elle est plutôt inquiétante. Mais elle ne peut pas être seule en cause.

Jean-Pol Tassin : Il est choquant d'imaginer que les enfants ne sont pas égaux et d'être confronté à cette réalité. Cela ne veut pas dire qu'ils n'auront pas, au final, tous autant de chances.

Danièle Lévy : Ils ne sont pas égaux devant le QI comme devant beaucoup d'autres choses. Comme il existe des familles de luthiers, de boulangers ou de plombiers, il y a aussi des familles de surdoués et des familles de débiles. On reprend d'autres choses de ses parents que le même métier. Existe-t-il une unicité de la définition de l'intelligence ? Si l'on prend en considération la capacité d'analyse pour identifier les éléments, la capacité de synthèse pour les réunir et trouver une façon de les organiser en fonction d'un but, alors il n'y a aucune raison de ne pas appeler l'identification de la piste du gibier par les bushmen, intelligence. Ils suivent la piste en identifiant des signes, des traces. La suivent-t-ils à l'odeur? On a toujours l'impression que les bushmen sont plus près de l'animalité, et donc d'une performance plus aisée, plus naturelle et moins compliquée, qui passe moins par des détours culturels. Rien n'est moins sûr...

... ce débat, recueilli au détour d'une improbable flânerie virtuelle, a le mérite de constituer un tremplin très approprié à l'introduction de notre travail. Il exprime de façon claire le regard actuel de la science sur les mécanismes de l'*intelligence*, auxquels s'associe tout naturellement, nous ne pouvons que le constater ici et ailleurs, la situation des *enfants surdoués* ; intrigante convocation de notre ère culturelle dès qu'émerge cette question pourtant, à priori, si vaste.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Notre réflexion sur les enfants surdoués est née au LECI, *Laboratoire d'Exploration Cognitive Intégrée* * du service de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent du Pr Mazet (auquel a succédé le Pr Cohen), au Centre Hospitalier Pitié-Salpétrière (Paris). Cette consultation accueille des enfants extérieurs au service pour une évaluation de leur fonctionnement cognitif et intellectuel. La demande peut concerner un échec scolaire, des troubles du comportement ou de l'apprentissage, les suspicions de surdon s'imbriquant généralement dans tous ces motifs à la fois.

La notion d'*intégration* contenue dans l'intitulé du laboratoire exprime la notion de pluralité des abords du fonctionnement cognitif. La perspective est intégrée car elle prend en compte l'intelligence dans ses liens à la personnalité affective. Nos profils professionnels sont, dans la continuité de cette ouverture, très différenciés: Psychiatres, Neuro-Psychologues, Psychologues Psychanalystes, Orthophoniste et Psychomotricien rencontrent les mêmes enfants, avec leurs outils propres, et confrontent leurs regards au cours d'une réunion de synthèse hebdomadaire.

Le consensus pacifique qui entoure ces investigations et réflexions communes, malgré nos référentiels théoriques parfois très différents, mérite d'être notifié. Il est établi que les plus cognitivistes d'entre nous constituent d'admirables techniciens de la pensée, capables d'explorations transversales extrêmement sophistiquées. Le travail relatif à l'étiologie des troubles, lorsqu'aucune lésion n'est en jeu, revient tout naturellement aux psychanalystes, qui accordent de leur côté très volontiers la mise en place de rééducation instrumentale lorsqu'elle pourrait soulager, étayer, *narcissiser* l'enfant en difficulté.

Ce consensus, aussi précieux que stimulant, inscrit à nouveau de façon fidèle ce débat introductif entre un neurobiologiste et une psychanalyste, dans le contexte qui a vu naître ce travail.

Pourquoi les enfants surdoués ? Ces enfants, plus que les autres, demeuraient, sous certains aspects, énigmatiques pour l'équipe dans son ensemble. Leurs frappants points communs, tout autant que l'immense

* Ce Laboratoire n'existe plus depuis 2008, il a été fusionné au *Centre Référent Langage*, situé dans le même service.

variabilité qui caractérisait certains d'entre eux, nous ont plongés, tous et plus d'une fois, dans d'infinis et brûlants débats. Les éclairages offerts par la maigre littérature scientifique obscurcissaient encore davantage nos perspectives, oscillant bien souvent entre descriptifs quantitatifs très superficiels, et psychopathologie de *foire*.

Ces questions étaient simples et touchaient à tous les aspects spécifiquement caractéristiques de ces enfants :

comment et pourquoi devient-on un enfant surdoué, et dans quel sens doit-on comprendre les aspects visibles et moins visibles de leur fonctionnement psychique ? (les aspects *moins visibles* faisant référence au matériel issu du bilan psychologique, notre propre outil d'investigation au laboratoire). Sans entrer dans les détails, que notre revue de littérature et notre propre échantillon d'enfants se chargeront bien assez d'illustrer, notre questionnement fondamental pourrait être résumé ainsi:

Comment se fait-il que des enfants possédant une affectivité si tristement commune -que l'on pourrait qualifier d'*effondrée*, se démarquent par ailleurs et paradoxalement sous des aspects aussi *brillants* ?

Ce qui revient, d'une certaine façon, à interroger la si énigmatique articulation entre *génie* et *folie*.

Le débat retranscrit ci-dessus et mené par d'éminents spécialistes, met en relief tout à la fois la finesse du regard posé sur l'incroyable performance cognitive de ces enfants, et l'étendue de son incomplétude. Notre référentiel psychanalytique, offrant à voir de façon criante dans la pratique clinique quotidienne combien l'appareil cognitif s'ancre, au tout début de la vie, dans l'affectivité de l'enfant (elle-même née de la relation privilégiée avec le *premier objet* maternel), ne peut se contenter des très hypothétiques lumières génétiques évoquées. Si l'on s'y penche avec parcimonie, toutes les différentes manifestations énoncées par ce neurobiologiste comme étant liées au surdon, peuvent être éclairées par une lecture psychanalytique avertie.

C'est à cette multitude d'aspects du surdon infantile (qui porte, dans cette perspective, un nom si mal approprié mais que nous conserverons néanmoins par souci d'intelligibilité et à défaut de qualificatif plus plaisant), que la parole psychanalytique souhaite être donnée à travers ce travail. Sans la moindre prétention d'exhaustivité, bien sûr, mais dans une dévotion complète à la compréhension de ces enfants douloureux, à qui il tarde d'être mieux compris.

- SOMMAIRE -

- Introduction
- Exposé théorique

I- Articulations théoriques entre *génie* et *folie* chez l'enfant surdoué, l'adolescent, et le génie créateur adulte

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

1- L'enfant surdoué

A- Caractéristiques de la pensée et de l'affectivité des enfants surdoués p.1
a- La pensée de ces enfants dans la littérature générale p.1
b- Observations psychopathologiques p.5
c- Surdon et psychose: un lien énigmatique et récurrent p.8

B- De l'angoisse au surinvestissement de la pensée p.10
a- Psychanalyse et cognition p.11
b- La pulsion épistémophilique p.15
c- Conceptions Kleiniennes p.25
d- Observations contemporaines p.28
e- Traumatisme, pensée et sublimation p.30

2- L'adolescent

A- Le travail de la latence ou l'établissement des *digues psychiques* freudiennes p.34

B- Remaniements pubertaires p.36
a- Processus adolescent p.36
b- Problématiques adolescentes p.41

C- Conséquences de ces remaniements sur le sujet sain et pathologique p.45
a- Névroses p.46
b- Dépression p.47
c- Fonctionnements limites p.47
d- Psychoses p.48
e- Violence p.49

D- Les liens entre narcissisme et pensée à l'adolescence p.52

3- Le génie créateur adulte

A- À l'aube du génie: enfances et adolescences p.58
a- Faits précoces exceptionnels p.58
b- L'envers du décor: distinction des champs d'investissement et implication des idéaux parentaux p.61

B- Le génie et ses fêlures... uniques tremplins du talent? P.63
a- Souffrances p.63
b- Familles p.72
- Fils sans pères, Idéal du Moi et symbolisation p.72
- Mères et fils: solitude, dépression et sur-stimulations libidinales précoces p.74
- Éléments d'autobiographies romancées: Camus, Gary, Sartre p.79
c- L'acte créateur p.85
- La création littéraire et le rêve éveillé p.85
- Les cinq phases du travail de création et les résistances correspondantes p.87
- Exaltation de la création et dépression p.90

II- Articulations théoriques entre *Génie* et *folie*: vers une métapsychologie de la régression

1- Régression et surinvestissement de la pensée p.97

A- De Freud à Winnicott : régression, narcissisme et pulsion p.98
a- Freud et la pulsion sexuelle p.98
b- Klein et la pulsion de mort p.102
c- Winnicott et le narcissisme p.103
d- La régression : phénomène normal ou pathologique ? p.106

B- Agents du surdon : traumatisme, clivage, symbolisation p.108
a- Traumatisme et clivage p.108
b- Clivage et pensée p.112
c- Le surdon, mécanisme *antipsychique* contemporain ? p.115

C- Dépression maternelle et maîtrise du traumatisme par la pensée p.117

2- L'enjeu de régresser ou le retour à la complétude narcissique p.123

A- Retour vers la fusion primaire p.123
a- Balint : un frisson *philobatique* de la performance cognitive ? p.123
b- Régresser ou détourner la castration paternelle p.128
c- La fonction pourtant symbolisante des objets oedipiens p.130

B- L'idéal du Moi et la sublimation dans le processus créateur p.130
a- Rappel des notions de *Surmoi, Idéal du Moi, Idéalisation* p.130
b- *Authenticité* ou *imposture* du créateur : qu'en est-il de l'enfant surdoué ? p.132

III- Articulations entre *génie* et *folie* à l'épreuve des techniques projectives: traduction des mouvements de pensée et de l'angoisse primaire chez les enfants et les adolescents

1- Aspects psychopathologiques p.139

A- Introduction au principe de projection p.139
B- Présentation du Rorschach et des épreuves thématiques (TAT et CAT) p.141
C- Spécificité des entités psychopathologiques chez l'enfant p.144
D- Spécificité des entités psychopathologiques chez l'adolescent p.145
E- Processus primaires, processus secondaires p.146

2- Aspects métapsychologiques p.150

A- Le *travail de penser* selon Freud: de la perception à la représentation p.150
B - Figures du Ca, du Surmoi et de l'Idéal du Moi p.151
C- Les imagos parentales p.152
D- Figures de l'Idéalisation p.155
E- Figures de la symbolisation p.156
F- Figures de la sublimation p.160

- Méthodologie de la recherche

1- Problématique, hypothèses et mise à l'épreuve des hypothèses p.165

2- Les techniques projectives comme outil de la procédure démonstrative p.178

3- Lieu de la recherche, population et recueil des données p.179

4- Résultats par hypothèses p.182

Hypothèse 1
L'enfant surdoué normal et pathologique p.190
L'inexprimable agressivité de l'enfant surdoué p.217

Hypothèse 2
Le narcissisme de l'enfant surdoué : impact des idéaux parentaux p.236

Hypothèse 3
La configuration familiale de l'enfant surdoué : aspects phénoménologiques p.240
La question du masculin chez l'enfant surdoué consultant p.245

Hypothèse 4
L'adolescent surdoué p.257

Hypothèse 5
La fonction socialisante du père de l'enfant surdoué p.271

Hypothèse 6
Ce qui fait courir l'enfant surdoué : idéalisation ou sublimation ? p.275
La symbolisation chez l'enfant surdoué : de la béance représentationnelle au surinvestissement de la pensée ? p.282

- Conclusion p.298

- Annexes p.309

Introduction aux épreuves projectives P.310 / **Procédure méthodologique à l'Institution scolaire M.** p.330

- Bibliographie p.335

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Exposé Théorique

I- Articulations entre génie et folie chez l'enfant surdoué, l'adolescent et le génie créateur adulte

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

1- L'enfant surdoué

A- Caractéristiques de la pensée et de l'affectivité des enfants surdoués

a- La pensée de ces enfants dans la littérature générale

Comment définir le surdon? Jusque très récemment, les auteurs tenaient compte d'une part d'un excellent équipement de base, jugé par la performance aux tests d'intelligence, et d'autre part, d'un talent créatif dans un ou plusieurs domaine ; second point bien mal appréhendé par les tests existants. Mais *l'idée d'une multipotentialité a été abandonnée* (J. Lautrey, *L'état de la recherche sur les enfants dits « surdoués »,* 2004). La définition du surdon a évolué avec le profil des enfants et les outils dont nous disposons, et aujourd'hui, seule compte la supériorité du niveau intellectuel.

Parmi ces enfants, une distinction est couramment faite entre *bien doués* (quotient intellectuel égal ou supérieur à 130) et *surdoués* (quotient intellectuel égal ou supérieur à 140). Cette dernière catégorie représente 0,4% de la population. Des études démontrent en outre que les enfants dont le quotient intellectuel dépasse 170 différeraient autant, voire davantage, des enfants de 130, que ceux-ci diffèrent d'enfants normaux: leur *difficulté d'adaptation* augmente à mesure que leur QI s'élève et leur instruction pose toujours des problèmes. Les *scores d'adaptation émotionnelle et sociale* sont moins bons que lorsque les QI s'échelonnent de 140 à 170 (L. Roux-Dufort, *Les enfants intellectuellement surdoués*, 1985).

Quelles sont les caractéristiques générales de ces enfants? La précocité, la réussite scolaire sont courants, mais non constants. Ces enfants apprennent généralement à lire avant les autres et sont en avance dans leurs études.

L'étude de Terman (1921 *in* I. Talan, *Le problème des enfants surdoués*, 1967), réalisée sur un très vaste échantillon, montre qu'environ un enfant surdoué sur deux a appris à lire avant son entrée à l'école, la plupart du temps sans apprentissage. À l'époque de cette enquête, 85% de ces enfants étaient en avance dans leurs études, et aucun n'était en retard. À la fin de leur scolarité élémentaire, une année scolaire en moyenne avait été sautée par tous ces enfants.

En France, d'autres auteurs (S. Honoré 1970; M. Reuchlin & J. Savy 1962; C. Chiland 1976) ont par la suite constaté, chez ces enfants, deux corrélations. La première entre le fait d'avoir sauté une classe ou terminé ses études à un jeune âge, et l'adaptation sociale ou la réussite, en sciences notamment. La seconde, entre cette première corrélation et l'appartenance à un milieu socioculturel favorisé. Une communauté d'attitudes éducatives, d'options culturelles et de langage lie ces milieux familiaux (d'où proviennent davantage les enfants

surdoués) aux enseignants.

Ces enfants se caractérisent encore par leur goût pour les connaissances, qui sont un autre facteur d'avance scolaire: selon Terman, la curiosité insatiable, la mémoire, la rapidité de la compréhension, la richesse du vocabulaire et l'intérêt exceptionnel pour les relations de nombre, les atlas et les encyclopédies sont *les premiers signes* d'une *intelligence supérieure*. Ils n'ont pratiquement jamais besoin d'être stimulés, dévorent les livres et choisissent librement leurs lectures.

Ces observations, toujours actuelles, valent à D. Marcelli de présumer un lien entre cette avidité et une forme de *collage entre le sujet et son objet d'investissement* (D. Marcelli, *Surdoué ou suradapté : la souffrance en trop*, 2004). Il interroge : la vitesse est-elle vraiment reflet de l'intelligence ? N'est-elle pas plutôt un remplissage maniaque anxiogène face au vide narcissique ? S. de Mijolla le rejoint à travers cette image intéressante qu'il n'y a de *fuite en avant* que lorsqu'il y a crainte de *chuter en arrière* (S. de Mijolla, *La hâte de savoir*, 2004). L'auteur envisage que l'enfant surdoué comble un *vœu narcissique parental*, celui d'accéder à *un statut héroïque*, à un *destin grandiose*. Si l'adulte séduit un enfant en lui faisant franchir le passage de l'enfance au monde adulte (ici, sur un plan intellectuel), il ira chercher à répondre à cette séduction (être séduit est une position active) par l'hyper-investissement des apprentissages. Selon elle, il y a toujours un *traumatisme* à l'origine de la précocité, le manque et l'ennui dépressifs seraient à l'origine de cette suractivité de l'envie de savoir. Dans sa pratique de psychanalyste, elle entend d'anciens enfants surdoués restituer le souvenir d'une solitude et une absence de réponse parentale particulièrement intenses. Les livres seraient en charge de renvoyer cette réponse, par défaut.

Des tests d'instruction (Le Stanford Achèvement test *in* L.-M. Terman, *La révision et extension Stanford de l'échelle de mesure de l'intelligence de Binet-Simon*, 1917) montraient dans cette très ancienne enquête de Terman que plus de la moitié des enfants dont le QI est égal ou supérieur à 135 avait déjà assimilé le programme scolaire de deux années d'études supérieures à la classe dans laquelle ils étaient placés. La corrélation entre degré d'instruction et temps passé à l'école s'avérait quasiment nulle: c'est *l'intelligence* de l'élève, écrit-il, et non la durée de sa scolarité, qui déterminait son degré d'instruction. Il ressort de toutes les études (J.C. Terrassier, *Les enfants surdoués ou la précocité embarrassante*, 1981) que le travail que l'on exige de ces enfants dans les classes traditionnelles est nettement au dessous de leurs possibilités.

Les résultats à ces tests montrent que la supériorité des enfants surdoués est plus grande dans les matières les plus abstraites et les plus verbales. J. Lautrey observe une corrélation entre forte réussite au QI verbal, et tendance à maîtriser dans un souci de suradaptation (J. Lautrey, *L'état de la recherche sur les enfants dits « surdoués »*, 2004). Il évoque également l'hyperstimulation de ces enfants à la maison. L'auteur nous apprend par ailleurs que leur développement cognitif est d'autant plus hétérogène que leur QI est élevé (Detterman & Daniel, *Correlations of mental tests with each other and with cognitive variables are highest for low-IQ groups,*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

1989). 25% des enfants surdoués présentent un écart supérieur à 21 points entre ses deux QI (verbal et de performance), ce qui est considérable par rapport aux 5% chez les autres enfants. Avec des écarts significatifs entre subtests chez 84 % des sujets (Hollinger & Kosek*, Beyond the use of full scale IQ scores. Gifted Child,* 1986), ils apparaissent particulièrement dysharmonieux, en tous cas sur le plan cognitif.

Plus tard, ces enfants maintiendraient selon Terman une *supériorité* d'ensemble sur beaucoup de plans (L.-M. Terman et al, *Mental and physical traits of thousand gifted children*, 1925): social, de l'instruction et de la réalisation personnelle, de la créativité, de la santé, de la réussite affective, des facteurs non intellectuels déterminant la manière dont ils font usage de leurs aptitudes. Ces facteurs font référence à leur personnalité, à leur tradition éducative voire même, plus tard, au choix de leur conjoint! L. Roux-Dufort affirme, dans cette continuité, être *plutôt optimiste quant à l'épanouissement personnel et à l'insertion sociale des enfants intellectuellement surdoués*, paramètres qu'il convient de rappeler liés aux milieux socioculturels favorisés dont la majorité proviennent (L. Roux-Dufort, *Les enfants intellectuellement surdoués,* 1985).

Mais cette réalité est-elle honnête, et ... toujours d'actualité? Les études portant sur d'anciens enfants surdoués manquent, et bien des avis, parmi certaines recherches et points de vue plus récents, s'inscrivent en opposition avec ces conclusions.

Très récemment soit près de cent ans après Terman, F. Precelle et P. Debroux mènent une très importante recherche nationale sur 94 enfants surdoués en Belgique (F. Precelle & P. Debroux, *Intelligences multiples, pensée arborescente et adaptation sociale : mise en perspective grâce au bilan psychologique*, 2004). Ils observent avant tout que *la plupart sont en grande souffrance*. Leur affectivité peine à gérer la frustration, se trouve en proie à des retraits dépressifs ou au contraire à des passages à l'acte. Le décalage entre maturité du Moi et immaturité affective, phénomène usuellement appelé *dyssynchronie*, est très net. Ils notent également un intérêt exacerbé pour la créativité. Il s'agit d'enfants enthousiastes, vifs, ayant de l'humour, à l'aise sur le plan verbal, et extrêmement sensibles. Ils se questionnent sur le temps, semblent *s'insécuriser tous seuls*, ont besoin d'entourage, d'étayage affectif contenant. Ils entretiennent un rapport très conflictuel à l'autorité et manifestent des attitudes de mépris et de puissance. Ils fonctionnent en tout ou rien, sans compromis. Au final, ils apparaissent, disent ces auteurs, comme « trop tout ».

À propos des perspectives présumées de ces enfants, P. Debay et A. Delaigue, respectivement Psychologues à l'École Normale Supérieure et à Polytechnique, sont également bien moins optimistes que Terman et L. Roux-Dufort. Ces psychanalystes de terrain, amenés à rencontrer de nombreux anciens enfants surdoués dans leurs établissements, dressent, sans faux-semblant, un portrait alarmant du *candidat-type* préparant l'accès à leurs prestigieuses écoles: des enfants *sans histoires*, excellents élèves, à l'apparence *lisse*. Ils notent le manque d'inquiétude et d'encouragement des parents, qui posent sur eux un regard bien peu affectueux. Ils sont, à l'opposé, frappés par l'Idéal du Moi insatiable projeté sur ces mêmes enfants ; regard relayé par le corps

professoral. La stratégie des adultes apparaît à ces deux Psychologues comme une maîtrise du psychisme des enfants devenus adolescents, en les remplissant de savoir. Ce *gavage intellectuel* met entre parenthèses leurs émotions, mises *sous cloche*, et clive une partie de leurs affects. Il notent *les folles stratégies parentales* vouées à conduire le succès de leur enfant doué en *prépa*. Le succès au concours s'accompagne bien souvent d'un sentiment de vide. Après la réussite à Polytechnique (A. Delaigue, *Le service de Psychologie de l'École Polytechnique,* 1998), par exemple, ils apparaissent perdus, sans repère extérieur ; leur entrée occasionne un effondrement, généralement du côté des troubles des conduites (troubles du comportement alimentaire, addictions). Les Psychologues rencontrent tous les étudiants de *prépa* de leur institution, et suivent environ dix pour cent d'entre eux dans un cadre de prise en charge individuelle : leur registre de fonctionnement est toujours, disent-ils, organisé sur un mode dépressif (sentiment de vide) ou psychotique (faux-self). Ils affirment que ces jeunes, dans les grandes écoles, présentent tous un surinvestissement de la pensée voué à colmater une affectivité fragile car réellement carencée (P. Debay & A. Delaigne, *Classes prépas et grandes écoles : le bonheur* ?, 2005).

Ces différents regards sur la condition et les perspectives du surdon infantile nous laissent perplexes, tant ils semblent contradictoires. Un gouffre se profile manifestement entre trois époques et points de vue théoriques différents, que l'on pourrait résumer ainsi :

En premier lieu se trouve la littérature précédant les années quatre-vingt, parfois réellement très ancienne et teinte par un certain parti pris, manifestement attaché à entretenir l'idée fascinante d'enfants en tous points supérieurs (*simplement* brillants, réussissant tout, promis à une vie rayonnante).

Le point de vue cognitiviste, directement inspiré du précédent point, a largement médiatisé son regard sur le surdon infantile auprès du grand public, des institutions scolaires et des parents, en répandant l'idée d'enfants constitutionnellement supérieurs sur le plan intellectuel. La souffrance et l'inadaptation quasiment toujours associées à ces enfants étant perçues par ce courant théorique comme des conséquences du surdon (« *il n'écoute pas et s'agite en classe car il s'ennuie; le programme ne va pas assez vite pour lui* », « *il n'a pas d'amis car il est très précoce, plus mûr que les enfants de son âge* »). Si cette relation de causalité nous apparaît personnellement comme une terrible contre-vérité, nous devons reconnaître à ce courant théorique un mérite non négligeable ; celui d'avoir sensibilisé les adultes au fait que derrière de mauvais résultats scolaires ne se cachait pas toujours la *bêtise*, ce qui a entraîné une vigilance très appréciable des enseignants (« *je ne peux pas condamner un mauvais élève qui, potentiellement, a une intelligence supérieure* »). Mais la contrepartie de cette sensibilisation existe ; elle est tout d'abord visible dans les salles d'attente des Psychologues de villes, où le fantasme parental d'avoir un enfant surdoué abonde de façon surréaliste. L'autre écueil concerne ces enfants eux-mêmes, une fois étiquetés « *surdoué* » par des tests psychologiques. La fascination qu'engendre leurs résultats aux tests cognitifs faisant oublier le sens de leurs autres symptômes (« *il souffre parce qu'il est surdoué* »), et par conséquent, leur prise en charge.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Le point de vue psychanalytique, enfin, fait l'objet de publications depuis très peu de temps. Pourtant, il a été extrêmement surprenant, lors de notre investigation autour de ces pôles interprétatifs du surdon infantile, de constater que les Psychologues partisans de ce courant théorique avaient, de façon individuelle, depuis de très nombreuses années, un point de vue extrêmement clair et sophistiqué sur ce phénomène. Le fait que leur perspective n'ait fait l'objet d'aucune médiatisation semble lié au fait que pour eux, le surdon n'existe pas en tant qu'organisation. Il s'agit d'un phénomène attribué aux enfants dont la maturité intellectuelle dépasse celle des autres enfants de leur âge, et qui est perçu, au même titre que toutes les variations douloureuses de la normale (le surdon constituant fréquemment une entrave à l'adaptation scolaire), comme un symptôme. Bien souvent accompagné d'autres *variations* (manifestations d'immaturité fonctionnelle, agitation, inadaptation sociale voire troubles psychopathologiques graves, etc.) auxquelles nombre d'auteurs ont accordé le statut de *conséquences* de cette première caractéristique (cadres scolaires inappropriés, *dyssynchronies* (J.C. Terrassier, *Les enfants surdoués ou la précocité embarrassante*, 1981), etc.), le surdon apparaît aux yeux de la psychanalyse comme toute expression symptomatique pourrait l'être; comme l'indice d'une souffrance affective puisant ses sources dans des interactions inappropriées aux premiers objets.

Tournons-nous vers les recherches plus formelles consacrées à l'abord psychopathologique de ces enfants.

b- Observations psychopathologiques

Plusieurs auteurs (C. Kohler & M. Maer, 1963 et A. Ziv, 1976) observaient, il y a trente et quarante ans, moins de *problèmes affectifs ou d'adaptation* chez ces enfants que chez les autres. Ils consultaient d'ailleurs, à l'époque, moins que la population générale (on ne peut que remarquer combien cette assertion n'est plus juste aujourd'hui...). Kohler note plus précisément, à la même époque (C. Kohler & M. Maer, *L'avenir des enfants surdoués*, 1963), que leurs troubles du comportement étaient superposables à ceux des enfants normaux, avec des proportions sensiblement égales par rapport à l'âge, au sexe et au motif de consultation psychiatrique. Leur évolution était par ailleurs, notent-ils, favorable chez une grande partie des consultants.

Mais s'il existait une corrélation positive entre le haut niveau intellectuel et la réussite scolaire puis sociale, le niveau de réussite scolaire n'atteignait déjà pas, selon ces auteurs, celui que l'on pouvait imaginer compte-tenu des aptitudes intellectuelles de ces enfants. Le quart ou le cinquième d'entre eux n'obtenant pas de bons résultats et un pourcentage notable abandonnant ses études.

Les explications diffèrent à propos de leur santé mentale, selon que les auteurs étudient les surdoués consultant en psychiatrie ou non.

G. Prat observe par exemple que le pourcentage et l'intensité des troubles observés varient selon

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

l'intelligence: névroses plus fréquentes, plus *dramatiques* chez les enfants d'intelligence supérieure, *troubles caractériels prédominants* chez les enfants d'intelligence médiocre (G. Prat, *Vingt ans de psychopathologie de l'enfant doué et surdoué en internat psychothérapique*, 1979). Selon cet auteur, la facilité à *fabriquer de la névrose* viendrait de la nécessité pour l'enfant de se défendre contre l'angoisse, ce détournement pouvant aboutir à une sorte de *confiscation de l'intelligence, d'autant plus que l'enfant s'ennuie.* Cette étude souhaite démontrer par ailleurs que les garçons surdoués éprouveraient plus de difficultés à *assumer leur intelligence* que les filles, et que l'inhibition intellectuelle est mieux tolérée chez ces dernières.

Ces observations font écho avec les observations de L. Roux-Dufort investigatrice d'une vaste étude sur les enfants surdoués consultants en psychiatrie (L. Roux-Dufort, *À propos des enfants surdoués*, 1982). Elle y observe que le motif de venue est essentiellement scolaire. Que les filles consultent moins que les garçons, qui ont une scolarité plus difficile et vont globalement moins bien. Des manifestations d'ordre obsessionnel sont rencontrées près d'une fois sur quatre, quelle que soit l'organisation psychopathologique de l'enfant.

Ces caractéristiques sont, d'après elle et d'autres auteurs (S. Lebovici & D. Braunschweig, *À propos de la névrose infantile*, 1967), liées: cette origine commune entre intelligence élevée et manifestations obsessionnelles serait due au *caractère hyperstimulant et perfectionniste de la mère, favorisant d'une part son développement intellectuel et ses aptitudes dans le maniement des symboles, et d'autre part le développement trop précoce du Moi par rapport aux pulsions, facteurs de névrose obsessionnelle.* D. Marcelli pousse plus loin encore la linéarité: *les parents veulent que leur enfant soit surdoué, et les enfants souhaitent satisfaire leurs parents* ! (D. Marcelli, *Surdoué ou suradapté : la souffrance en trop*, 2004)

On ne peut à ce propos que constater le peu d'observation concernant le profil parental des enfants surdoués dans la littérature spécialisée. Une très récente étude effectuée par V. Dufour s'est enfin attelée au profil paternel de ces enfants. Elle rappelle que *le père imaginaire oedipien est celui qui prive l'enfant de la mère parce qu'il est pourvu du phallus, symbole de la puissance que la mère attend pour être satisfaite. Il interdit ainsi l'accès de la mère à l'enfant et permet le report à plus tard des enjeux sexuels.* Et observe que les pères des enfants surdoués de son échantillon de thèse y apparaissent comme des *copains (...) le père semble n'avoir aucune consistance de père puissant, il est vécu comme semblable et n'est pas paré du pouvoir phallique* (V. Dufour, *La fonction paternelle et l'enfant surdoué: un éclairage sur la psychopathologie moderne*, 2004).

Plus récemment, C. Jousselme-Epelbaum, Professeur de Psychiatrie de l'Enfant et de l'Adolescent (Paris XI) et Chef de Service de la Fondation Vallée-Gentilly, dans une publication vouée à mettre en relief les *aspects psychodynamiques* de la *précocité intellectuelle*, dresse à partir de sa population consultante d'enfants surdoués, trois explications psycho-affectives au surdon. Dans certains cas, elle note *la place de la dépression maternelle précoce* et explique que : *Face à une mère qui doute de ses propres capacités à être mère, qui « fait » sans vraiment se permettre « d'être », certains enfants, au lieu de sombrer eux aussi dans une pathologie*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

dépressive, cherchent au contraire à réanimer la figure maternelle. La mère pourrait alors *s'étayer sur son enfant « formidable » pour sortir de sa période de difficulté*. Elle dépeint également un second cas de figure, beaucoup plus pathologique que le premier, caractérisé par la transmission d'un *mandat transgénérationnel* réparateur porté par l'enfant, et s'inscrivant dans une pathologie narcissique parentale infiltrant les interactions parents-enfant. Enfin, le troisième type de contexte familial susceptible d'accueillir un surdon infantile, est ainsi présenté : *dans d'autres cas, rien de « pathologique » n'est en jeu : c'est plutôt le plaisir commun parent/enfant à fonctionner autour des objets de connaissance qui est évident, plaisir non pas désincarné dans une recherche « intellectualiste », mais bien ancrée dans une relation émotionnelle à valence positive, située dans une relation émotionnelle reconnue par chacun. L'équilibre est alors trouvé !* C. Jousselme-Epelbaum, *Enfants intellectuellement précoces : aspects psychodynamiques*, 2003)

Pour revenir à la démarche de pensée qui précédait ces rares remarques sur la famille, l'idée de décalages entre *zones de maturation* est largement reprise par Terrassier (J.C. Terrassier, *Les enfants surdoués ou la précocité embarrassante,* 1981), qui regroupe l'ensemble des difficultés de ces enfants sous le terme de dyssynchronie. *Dyssynchronie* intelligence-psychomotricité; *dyssynchronie* entre différents secteurs du développement intellectuel (performances-acquisitions); *dyssynchronie* intelligence-affectivité (leur pensée trop précoce se heurterait à une maturation affective adaptée, elle, au développement chronologique); et enfin, *dyssynchronie* sociale. Derrière ce dernier point, l'auteur évoque la détérioration des aptitudes de l'enfant par toutes ces années pendant lesquelles on ne lui a pas demandé de fonctionner à son rythme. L'enfant subirait alors un *effet pygmalion négatif*, intériorisé par *besoin de se sentir comme les autres*. L'intelligence, vécue comme excluante et culpabilisante, serait à l'origine de l'inhibition intellectuelle. Mais ce point de vue tente de justifier les difficultés scolaires des enfants surdoués, plus que leur profil psychopathologique.

D'après S. Lebovici, les dons intellectuels authentiques ne vont pas sans une certaine fragilité: *les enfants bien doués ne s'adaptent pas automatiquement à la vie scolaire (...). À l'âge adulte, les surdoués présentent souvent une névrose de caractère avec des symptômes d'ordre obsessionnel qu'ils tolèrent bien, mais avec lesquels ils torturent leur entourage. Souvent aussi ce sont des déprimés chroniques, encore qu'actifs sur le plan social (...), leur vie sexuelle est particulièrement pauvre* (S. Lebovici, *L'avenir psychopathologique des enfants surdoués*, 1960).

Lebovici complète son observation par ces mots: *l'angoisse absorbe une grande partie de leur énergie, devant leur incapacité à se réaliser, malgré les possibilités dont ils sont dotés. Des troubles graves du caractère et des comportements antisociaux peuvent se manifester. Leur isolement et certains faits ou intérêts particuliers peuvent souvent faire envisager l'hypothèse d'une psychose*. Ces observations s'allient par conséquent davantage à l'actuel regard de terrain des Psychologues de nos grandes écoles françaises.

c- Surdon et psychose: un lien énigmatique et récurrent

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

De nombreux auteurs interrogent ce lien clinique largement observé. L. Roux-Dufort, dans son étude sur les surdoués consultants (L. Roux-Dufort, *À propos des enfants surdoués,* 1982), observe que les enfants *bien doués* (QI entre 130 et 140) se portent moins bien que les enfants *surdoués* (QI >140). Elle questionne: *l'absence de troubles permet-elle d'avoir de meilleures performances intellectuelles?*. En réalisant par la suite la plus grande proportion de surdoués chez les garçons psychotiques (fait allant apparemment à l'encontre de la question précédente), elle interroge finalement: *y a t-il une relation entre psychose et performance intellectuelle ?* En notant par la suite l'absence de troubles instrumentaux chez ces enfants surdoués, elle se demande enfin: *l'existence de tels troubles nuirait-elle à l'utilisation optimale des capacités intellectuelles? À moins que les surdoués ne compensent plus facilement de tels troubles grâce à leur intelligence*.

L'auteur s'interroge : le problème des relations entre extrême intelligence et fragilité psychique se pose tout particulièrement chez ces enfants. Dans quel sens ont-elles lieu? Ont-elles une origine commune? Ces enfants sont-ils par nature des *inadaptés sociaux* ou sont-ils au contraire *mieux équipés* que les autres pour réussir dans la vie?

Telle est l'interrogation posée par S. Lebovici dans sa spectaculaire étude sur les calculateurs de calendrier (S. Lebovici & coll, *À propos des calculateurs de calendrier*, 1960). L'auteur tente d'explorer les liens entre génie et folie au travers de ces profils qu'il qualifie de psychotiques. Il nous explique à propos de ces enfants, qu'*au moment même où s'ébauche, dans des conditions éprouvantes, les relations avec les objets de l'environnement sur lesquels sont projetés tous les fantasmes de morcellement et de castration, ils investissent des fonctions non utilitaires qui leur permettent d'échapper à l'anxiété*. Ces aptitudes s'inscrivent par conséquent dans l'histoire du développement d'une psychose infantile. L'auteur nous rappelle que c'*est une des caractéristiques de l'angoisse psychotique que de conduire à l'hyper-développement de certaines fonctions qui, en raison de leur absurdité même, rendent possible une relation stable qui est la négation de l'angoisse morcelante de ces malades au moment de l'efflorescence de la psychose. L'aptitude se développe alors pour elle-même et permet la stabilisation des relations interpersonnelles, ce qui apparaît comme un des aspects d'une issue possible hors de la relation psychotique*.

Ainsi donc l'angoisse pourrait-elle fonder le développement de capacités cognitives extraordinaires, *investies comme un mode relationnel stable dans l'émergence de situations angoissantes liées aux fantasmes psychotiques*. Chez ces enfants, le calcul du calendrier apparaît comme un instrument de sécurisation, et la communication s'est installée à partir d'une relation mathématique. L'auteur précise que ce mode de communication peut s'éteindre si la psychose s'améliore.

S. Lebovici nous indique à ce propos que l'hypothèse d'une psychose chez un enfant surdoué doit venir à l'esprit lorsque *un savoir encyclopédique stérile, doublé d'un autodidactisme monstrueux et d'obsessions métaphysiques sans angoisse réelle, coïncide avec une chute du rendement scolaire dans l'enseignement*

secondaire, où peuvent également survenir de graves troubles du comportement: vols dans les magasins chez la fille, conduites antisociales chez le garçon, avec refus de poursuivre la scolarité et comportement paranoïaque en famille.

S. Lebovici dresse donc à partir de ses multiples observations autour de ces enfants, une thèse étiopathogénique du surdon, étayée par la recherche de L. Roux-Dufort (*Les enfants intellectuellement surdoués*, 1985). Les résultats de cet auteur indiquent que *les surdoués (QI>140) sont retrouvés en plus grande proportion chez les cas diagnostiqués psychotiques ou normaux*. Elle observe également que *c'est essentiellement pour les cas dont le QIV était nettement supérieur au QIP que se rencontrent les troubles psychotiques*, mais aussi que *les enfants ayant bénéficié de la présence de leurs deux parents sont ceux qui ont le plus souvent des performances homogènes.*

Selon elle, l'*hypermaturation trop précoce du Moi par rapport aux pulsions* tiendrait aux *conditions de première éducation de ces enfants*. Elle suggère que *la rupture ou le manque d'un fort lien libidinal précoce libèrerait la possibilité d'utiliser l'agressivité dans le maniement des symboles alors que la persistance et la difficulté de détachement d'un tel lien bloquerait cette utilisation*. Ce point de vue serait étayé par *le fait que certains dons, mathématiques notamment, disparaissent quand l'état clinique s'améliore.*

Il est tout à fait passionnant d'accompagner les constats de certains auteurs (R. Géraud, 1963 ; S. Lebovici & D. A. Braunschweig, 1967) autour du fait que l'extinction des dons va parfois de pair avec une amélioration sur le plan clinique. Ce qui permet, dans certains cas, d'envisager une origine commune à la pathologie psychique et aux talents.

Pourtant, L. Roux-Dufort, dans sa revue de littérature sur les enfants intellectuellement précoces, s'étonne de ne pas trouver d'explication à la contradiction interne qu'il y a à être surdoué et à ne pas réaliser ses dons. La fragilité constitutionnelle de ces enfants est, dit-elle, constatée dans certains cas, surtout lorsque le QI est très élevé, avec mauvaise adaptation émotionnelle, angoisse, sentiment d'inadéquation, mais elle n'est pas expliquée. Les rares études réalisées sur des cohortes de sujets surdoués consultant font apparaître que les troubles instrumentaux et les difficultés familiales n'ont rien de spécifique. Seuls les troubles névrotiques seraient rencontrés avec une plus grande fréquence. Elle interroge: *mode d'expression différent d'une souffrance chez ces enfants? Causes? Conséquences ?* Puis elle constate: *les questions ne sont même pas posées.*

B- De l'angoisse au surinvestissement de la pensée

P. Ferrari nous rappelle (P. Ferrari, *Psychanalyse et cognition*, 1997) que pour la théorie psychanalytique

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

classique, la mise en place des représentations, support des processus de pensée, provient du désir de l'objet et de la tentative de satisfaction hallucinatoire de ce désir. La représentation mentale naît alors de cette absence de l'objet, de l'instant où le besoin de l'objet se fait désir de celui-ci. Bion disait que *la représentation de la chose naît de la non-chose* (W. Bion, *Aux sources de l'expérience*, 1962).

Pour la psychanalyse, une des fonctions importantes de l'esprit humain est sa capacité de symbolisation, c'est à dire sa capacité à établir un rapport entre le symbole et le symbolisé, mais aussi un écart; suffisamment étroit pour maintenir le lien entre eux, et suffisamment large pour éviter toute confusion entre le symbole et la chose (confusion apparaissant dans les psychoses). Ce processus à la fois liant et différenciateur avec l'objet suppose des assises narcissiques suffisamment solides et une identité suffisamment affirmée (on sait à ce propos combien sont fortes les activités symbolisantes dans les psychoses).

La divergence fondamentale entre les représentations issues de ce processus de symbolisation que propose la psychanalyse, et celles du modèle cognitiviste, tient à ce que pour ce dernier, la représentation est *en connexion exclusive avec le monde extérieur, elle est réponse à la pression de celui-ci sur le sujet, elle est en somme extraction de ce qui a déjà été donné dans le monde extérieur*. Ce système fait de la représentation mentale le miroir intérieur d'un monde préformé.

Certains courants psychanalytiques se démarquent encore de ces deux systèmes pour proposer une troisième vision des origines de la pensée. Pour D. Stern par exemple, les proto-représentations du bébé, faites à partir d'une constellation d'évènements mentaux (images visuelles, émotions et sensations) s'auto-organisent en un récit, en une narration avec son scénario et son déroulement temporel constituant ainsi l'enveloppe pré-narrative puis narrative (D. Stern, *L'enveloppe pré-narrative*, 1993). Cette enveloppe donne une première explication non exhaustive du monde laissant cependant place à l'énigmatique, à l'incompréhension nécessaire et au non encore pensable. La pulsion n'a plus ici ce rôle initiateur de la pensée, elle vient seulement donner sens et forme à cette enveloppe prénarrative.

Les psychanalystes se sont intéressés à certaines énigmes cognitives (R. Misès et B. Gibello aux dysharmonies, J.L. Lang aux relations entre structure déficitaire et psychotique, R. Diatkine à la conception des troubles du langage, etc.). Ces travaux psychanalytiques ont permis de préciser les liens de la maîtrise des instruments cognitifs par l'enfant, avec les processus de symbolisation et le désir de savoir. Ils ont montré l'importance de la prise en compte des modalités primaires ou secondaires du fonctionnement de l'appareil psychique, ainsi que de failles structurales de type psychotique. L'appui sur la métapsychologie Freudienne n'a pas paru incompatible avec les travaux de Piaget et de son école (B. Gibello a ainsi montré l'intérêt de la mise en jeu conjointe de ces deux références théoriques pour la compréhension des dysharmonies cognitives *in* B. Gibello, *L'enfant à l'intelligence troublée*, 1984).

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Pourtant, depuis l'hypothèse étiopathogénique proposée par S. Lebovici, peu d'auteurs se sont attelés aux enjeux métapsychologiques du surdon infantile. La psychanalyse appréhende le surdon comme un recours défensif d'intellectualisation, surinvestissement de la réalité externe voué à tenir à distance voire neutraliser les affects et les conflits, trop angoissants, par la maîtrise. Comment les auteurs fondamentaux de notre référentiel théorique (S. Freud, M. Klein) pourraient-ils justifier la constitution et le recours à un tel procédé défensif?

D'après la littérature qui leur est consacrée (L. Roux-Dufort, *Les enfants intellectuellement surdoués*, 1985), les enfants surdoués se démarquent en particulier dans le domaine des sciences. Nous proposons de laisser également la parole aux auteurs ayant étudié les ancrages psychopathologiques selon eux nécessaires à de tels talents (mathématique en particulier).

a- Psychanalyse et cognition

Les processus de pensée sont en eux-mêmes dépourvus de qualité écrivait Freud, pour ajouter plus loin: *... cependant qu'un plaisir ou déplaisir qui les accompagnerait pourrait risquer de troubler la qualité des pensées*. Freud (S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci,* 1927) avait ainsi isolé les inhibitions de pensée d'origine névrotique qu'il qualifiait de *débilité acquise* et soulignait à ce propos comment la pulsion de savoir pouvait être contaminée par la curiosité sexuelle et subir ainsi le destin du refoulement (l'*interdit de penser*).

Freud évoque également à propos de ces liens entre angoisse et usage affectif de la pensée, l'*obsessionnalisation de l'appareil à penser*, lui-même contaminé par la sexualité (n'ayant plus simplement pour fonction d'accueillir des contenants de pensée sexualisés).

L. Roux-Dufort note à ce sujet que certaines pensées Freudiennes à propos de la névrose obsessionnelle peuvent étayer la thèse étiopathogénique développée par S. Lebovici sur la pensée des enfant surdoués (L. Roux-Dufort, *À propos des enfants surdoués*, 1982). Freud soulignait effectivement dans son étude sur la prédisposition à la névrose obsessionnelle, l'importance de l'évolution précoce du Moi par rapport à la libido.

Dans l'homme au rat (S. Freud, *Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'homme au rat),* 1909), Freud décrit la rumination mentale comme symptôme principal de la pensée obsessionnelle et rappelle que *le plaisir sexuel se rapportant ordinairement au contenu de la pensée est dirigé ici vers l'acte même de penser* et que *la satisfaction éprouvée en atteignant le résultat cogitatif est perçue comme une activité sexuelle*. L'appareil à penser devient ainsi lui-même un organe autonome, sexualisé, fabriquant les pensées devenues de véritables objets toxiques au pouvoir destructeur.

Dans l'oeuvre Freudienne, l'activité de connaissance est donc envisagée comme sous-tendue par un processus pulsionnel, soumise à ses lois et à ses fluctuations. Il existe dans cette conception un *désir de savoir*. Dans les

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Trois essais sur la théorie sexuelle, Freud postule l'existence d'une telle pulsion et souligne son attraction étonnamment précoce et intense pour la curiosité sexuelle et les interrogations sur les origines de la vie (S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905). Cette pulsion épistémophilique est cependant présente d'emblée. Il ne s'agit pas d'une pulsion autonome mais de la résultante d'un double mouvement d'emprise sur le monde des objets et de plaisir pris à la vision du monde.

La psychanalyse nous introduit ainsi à cette idée que toute entreprise de connaissance, en même temps qu'elle est acte de perception, est aussi mouvement de prise de possession de l'objet et plaisir à la vision de celui-ci.

Mais pour Freud, le rapport de l'enfant à la connaissance est également marqué du seau de l'énigme. P. Ferrari (P. Ferrari, *Psychanalyse et cognition*, 1997) rappelle ainsi le *souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* (S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci,* 1927) dans lequel Freud évoquait le sphinx de Thèbes et le sourire de la Joconde, visage énigmatique de la mère: *c'est ainsi au caractère incertain et ambigu du monde que vient se heurter le désir de savoir de l'enfant: énigme des signifiants verbaux et des messages de l'adulte contaminé par son propre inconscient et dont le sens n'est pas décryptable d'emblée, énigme de la différence des sexes et de l'origine de la vie.*

En deçà de la constitution des représentations, se trouve la *perception*, que la théorie Freudienne lie intrinsèquement à l'*affect*, tant dans leur soubassement que dans leur destinée.

La perception est envisagée par la psychanalyse comme un processus actif, sélectif et discontinu, sous-tendu par une mobilisation énergétique propre qui fait dire à S. Lebovici que *l'objet est investi avant d'être perçu* (S. Lebovici & M. Soulé, *La connaissance de l'enfant par la psychanalyse*, 1970). Ces considérations sont importantes car elles montrent que la seule apparition d'un objet dans le champs perceptif ne suffit pas à susciter le processus perceptif. Freud parlait ainsi de la perception comme d'une sorte de *prise d'échantillons sur le monde* qu'il comparait à l'émission de *pseudopodes* ou au mouvement des antennes de l'escargot susceptibles de se propulser vers le monde extérieur ou à d'autres moments de se rétracter (S. Freud cité par P. Ferrari, in *Psychanalyse et cognition*, 1997).

La perception est aussi soumise au contrôle d'une fonction dont la théorie psychanalytique postule l'existence, sorte de pellicule à la périphérie de l'appareil perceptif: le système pare-excitation. C'est un système qui a une double vocation, modulatrice et protectrice.

Freud avait bien précisé qu'au sein de l'appareil psychique, affect et représentation jadis issus de la perception pouvaient avoir des sorts divergents, l'affect subissant les effets de la représentation alors que la représentation subissait les effets du refoulement. Mais au temps premier de la perception, l'affect est indissociable de la

perception: il est partie intégrante de la perception et de la représentation. L'état affectif garantit ainsi à l'expérience perceptive les bases de la continuité, et donne à celle-ci sa première signification. On voit là l'importance du soubassement affectif de toute perception pour que celle-ci acquière une signification et intègre le champ de l'expérience humaine.

Dans *Totem et tabou* (S. Freud, *Totem et tabou*, 1912), Freud nous rappelle qu'une exigence intrinsèque du psychisme veut que tous les matériaux se présentant à notre perception possèdent un *minimum d'unité de cohérence et d'intelligibilité* et il postule sans pour autant la décrire plus avant, l'existence d'une sorte d'instance: une *formation intellectuelle spécifique* chargée d'assurer *cohérence, intelligibilité et sens* au perçu. Il nous rappelle à ce propos que l'animisme est la première théorie complète intelligible du monde.

Ainsi, toute activité perceptive ne peut se concevoir sans son corollaire obligé, l'activité interprétative, sorte de création d'un sens originairement absent. On se souvient de la place importante qui a été donnée par Freud dans *L'interprétation des rêves* (S. Freud, *L'interprétation des rêves*, 1900) à la technique analytique d'interprétation. Rappelant également la perversion de cette fonction dans la paranoïa où la perception est comme intoxiquée et envahie par un excès de sens.

Une autre caractéristique du système perceptif tel que l'évoque la psychanalyse est l'existence, au sein du système perceptif, de la *croyance*.

Ce dispositif permet *non seulement la discrimination entre les excitations externes et internes, entre l'hallucinatoire du rêve et la réalité, mais aussi cette adhésion sans nécessité de preuve à la réalité de la perception* (P. Ferrari, *Psychanalyse et cognition*, 1997). Cette croyance a pour contrepartie le sentiment de doute, brèche ouverte sur le monde des certitudes. Ce doute sur la réalité de ce qui est perçu est le sentiment dont fut envahi Freud sur l'Acropole qu'il relate dans sa lettre à R. Rolland (S. Freud cité par P. Ferrari, in *Psychanalyse et cognition*, 1997) et qu'il relie à son sentiment de piété filiale et de culpabilité: *d'après le témoignage de mes sens, je suis maintenant sur l'Acropole, mais je ne peux pas le croire*. Le doute sur la réalité de la perception s'accompagne alors du sentiment d'une réalité devenue étrangement inquiétante.

Les processus primaires et la réalisation de désir qui sous-tendent la perception poussent l'ensemble de l'appareil psychique et perceptif à l'hallucinatoire et à l'invalidation de l'épreuve de réalité. L'hallucinatoire pousse à transformer en perception des représentations inconscientes inacceptables pour le monde intérieur du sujet, lorsque le refoulé inconscient devient trop fort ou la réalité trop intolérable. Et Freud nous rappelle ainsi, à cette occasion, que l'hallucinatoire est à l'oeuvre dans ce qu'il nomme *l'inoffensive psychose du rêve* (S. Freud, *L'interprétation des rêves*, 1900), conséquence d'un retrait momentané du monde extérieur.

A. Green (A. Green, *Le travail du négatif*, 1993) postule à ce propos qu'il existe, en permanence, au sein de

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

l'appareil perceptif, un véritable travail permanent de l'hallucinatoire qui tend à arracher du perçu à la psyché: hallucination négative, matrice et cadre sur laquelle s'appuieront les hallucinations positives mais qui peut aussi opérer seule et constituer alors un *blanc de perception*, sorte d'*état hypnotique* qui vient rompre la relation du Moi à la réalité. C'est un mécanisme analogue que décrit Freud, dans le déni, à l'oeuvre dans le fétichisme, qui est à la fois refus de reconnaître une perception (absence de pénis chez la femme), mais aussi refus de reconnaître une signification (dimension humaine fondamentale de la différence des sexes). Ce mécanisme a cette particularité de cliver le Moi en deux parties: l'une qui perçoit la réalité, l'autre qui la dénie.

On doit à D. Winnicott (D. Winnicott, *Processus de maturation chez l'enfant*, 1970) d'avoir démontré qu'au delà de la perception mais aussi grâce à elle, pouvait exister un champ intermédiaire d'expérience qui n'avait à justifier ni son appartenance au monde interne, ni à celui de la réalité externe, mais qui constituait leur lieu imaginaire de rencontre où l'enfant pouvait se donner l'illusion d'avoir lui-même créé l'objet qu'il venait de percevoir.

On connaît l'importance de cette possibilité d'illusionnement de l'enfant pour fonder sa confiance dans son propre sentiment d'omnipotence sur le monde et pour fonder sa confiance dans la réalité comme lieu possible d'accomplissement de son désir de l'objet.

Aux yeux de la psychanalyse, l'acte de *connaissance du mond*e n'est donc pas un acte *neutre* et *aseptisé*. Il est mû par des processus pulsionnels inconscients qui lui donnent sa coloration propre et qui unifient, dans une même vision, objets du monde et corps maternel.

P. Ferrari écrit (P. Ferrari, *Psychanalyse et cognition*, 1997), à propos des déficits de la pensée, que *cet étayage de la connaissance sur des bases pulsionnelles inconscientes a pour conséquence la situation traumatique de détresse à laquelle est soumis le Moi de l'enfant du fait de la pression pulsionnelle. Dans son intensité et sa violence, le désir de savoir assaille un Moi immature dépourvu de moyens de faire face aux tâches et aux ambitions que ne cesse de lui assigner la pulsion. Même si certaines des compétences de l'enfant sont précoces, le rapport de l'enfant puis de l'adulte au savoir restera marqué par ce sentiment accablant d'être confronté à une tâche impossible, blessure narcissique qui infiltre toute tentative de connaissance du monde et toute démarche scientifique. La démarche scientifique implique ainsi qu'au delà du désir de savoir, il y a nécessité, pour le sujet, de reconnaître qu'il s'agit là d'un travail sans fin sur lequel vient buter la pulsion épistémophilique et qu'il s'agit seulement de reculer un peu plus les limites de l'inconnu et de reconnaître une part d'inconnaissable*.

Qu'en est-il du *surinvestissement*, manifestation opposée aux déficits bien connus de la pensée? Cette notion a été utilisée par Freud à propos de divers objets ou sources. Il l'associe toutefois principalement aux processus de l'attention, dans le cadre de sa théorie de la conscience. Le surinvestissement constitue pour Freud l'*apport*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

d'un investissement supplémentaire à une représentation, une perception, etc., déjà investies. Dans son projet de Psychologie scientifique (S. Freud, *Esquisse d'une Psychologie scientifique*, 1895), il fait l'hypothèse que l'énergie de l'attention qui surinvestit une perception est une énergie venant du Moi, ou du pré-conscient, et orientée par les indices qualitatifs fournis par la conscience. Il énonce la *règle biologique* à laquelle obéit le Moi dans le processus de l'attention: *lorsque survient un indice de réalité, l'investissement d'une perception qui est simultanément présent doit être surinvesti*.

Mais si dans son article *Inhibition, symptôme et angoisse* (S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, 1926), Freud constate à propos de la névrose obsessionnelle que l'activité de pensée y est *surinvestie, érotisée* et que, selon ses termes, *le Moi se cramponne opiniâtrement à son rapport à la réalité et à la conscience*, il en reste, dans son analyse, à la signification sexuelle impliquée dans les diverses fonctions qu'il envisage (inhibition, surinvestissement).

b- La pulsion épistémophilique

Notre revue de littérature induit d'ores et déjà un certain nombre de questionnements. Quelle est la raison du choix du surinvestissement de la pensée dans le psychisme de l'enfant ? De quel compromis inconscient peut-il résulter? Quels peuvent être les paramètres externes, puis internes, susceptibles de favoriser la formation de cette expression symptomatique?

La question de la pulsion épistémophilique peut-elle contribuer à éclairer ces questions ?

Nous proposons de structurer notre réflexion théorique sur ce thème en trois temps: nous approfondirons l'incontournable conception Freudienne de la pulsion de savoir, première pulsion épistémophilique humaine naissant avec les théories sexuelles infantiles vers l'âge de trois ans. Nous évoquerons par la suite les facteurs externes (culturels et familiaux) susceptibles d'avoir influencé le surinvestissement de cette pulsion chez les enfants surdoués. Enfin, nous observerons l'influence présumée de ces facteurs familiaux à travers différents supports littéraires.

Selon Freud (S. Freud, *Les théories sexuelles infantiles,* 1908), la première pulsion de savoir, dite *épistémophilique*, s'exprimerait donc à l'occasion des questionnements que se pose l'enfant au sujet de la conception et de la naissance. Vers trois ans, face à l'arrivée de petits frères et soeurs, l'enfant entamerait ses interrogations sur les origines de la vie et élaborerait une théorisation sexuelle infantile incomplète, inspirée de quelques éléments de la réalité et de compléments fantasmatiques imaginaires; ensemble qu'il complèterait au fur et à mesure de ses connaissances.

Il résume cette pensée en 1915 (S. Freud, *Les recherches sexuelles infantiles*, 1905) : *Alors que la vie sexuelle*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

de l'enfant connaît sa première floraison, de la troisième à la cinquième année, apparaissent également chez lui les débuts de l'activité attribuée à la pulsion de savoir ou pulsion du chercheur. La pulsion de savoir ne peut être comptée au nombre des composantes pulsionnelles élémentaires ni subordonnée exclusivement à la sexualité. Son action correspond d'une part à un aspect sublimé de l'emprise, et, d'autre part, elle travaille avec l'énergie du plaisir scopique. Ses relations avec la vie sexuelle sont cependant particulièrement importantes, car la psychanalyse nous a appris que la pulsion de savoir des enfants est attirée avec une précocité insoupçonnée et une intensité inattendue par les problèmes sexuels, voire qu'elle n'est peut-être éveillée que par eux seuls. Ce ne sont pas des intérêts théoriques mais des intérêts pratiques qui mettent en branle l'activité de recherche chez l'enfant. La menace qui pèse sur ses conditions d'existence du fait de l'arrivée effective ou présumée d'un nouvel enfant, la crainte de la perte de soins et d'amour liée à cet évènement, rendent l'enfant songeur et perspicace. Aussi, conformément à l'histoire de l'éveil de cette pulsion, le premier problème qui le préoccupe n'est-il pas la question de la différence des sexes mais l'énigme: d'où viennent les enfants?.

Freud considère par ailleurs que si l'homme est un *animal supérieur*, c'est à défaut de pouvoir passer à l'acte sexuellement avant une maturité organique particulièrement tardive. Selon lui, cette attente permettrait la sublimation des pulsions sexuelles, leur investissement dans les sphères de la pensée. Le temps passé à cette attente du passage à l'acte sexuel auquel tend tout règne animal, permettrait la séparation des pulsions sexuelles vers la libido, et des pulsions du Moi vers la pensée, le jugement, la morale, soit vers les fonctions dites *supérieures* de l'homme.

Dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* (S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, 1927), Freud illustre clairement, à travers l'étude du profil à la fois créatif et savant de Léonard, cette linéarité entre pulsion d'investigation infantile et surdéveloppement ultérieur de l'intérêt pour le savoir: *Quand nous trouvons dans le profil caractériel d'une personne une pulsion qui est la seule à être fortement surdéveloppée, comme chez Léonard l'avidité de savoir, nous nous référons, pour l'expliquer* (...) *vers deux hypothèses que nous aimerions voir confirmées dans chaque cas particulier. Nous tenons pour vraisemblable que cette pulsion surdéveloppée est déjà entrée en action dans la toute première enfance de l'individu, et que sa suprématie a été scellée par des impressions de la vie infantile, et de plus nous supposons qu'elle a attiré, en vue de son renforcement, des forces pulsionnelles, sexuelles à l'origine, si bien qu'elle peut plus tard représenter une partie de la vie sexuelle. Un tel homme ferait donc par exemple de l'investigation avec le dévouement passionné dont un autre dote son amour, et il pourrait faire de l'investigation au lieu d'aimer*. L'immaturité affective souvent observée des enfants surdoués (par opposition à leur *hypermaturité* intellectuelle) ne peut que faire écho avec ces descriptions.

Freud ajoute que *L'observation de la vie quotidienne des hommes nous montre que la plupart d'entre eux réussissent à détourner des parties très considérables de leurs forces pulsionnelles sexuelles vers leur activité professionnelle. La pulsion sexuelle est tout particulièrement propre à fournir de telles contributions*

puisqu'elle est douée de la capacité de sublimation, c'est à dire est en état d'échanger son but immédiat contre d'autres, non sexuels, éventuellement placés plus haut sur l'échelle des valeurs. Nous tenons ce processus pour démontré, lorsque l'histoire infantile d'une personne, donc l'histoire de son développement psychique, montre que dans l'enfance la pulsion prédominante était au service des intérêts sexuels. Nous trouvons une confirmation supplémentaire dans le fait que, dans la vie sexuelle de la maturité, un dépérissement frappant se manifeste, un peu comme si une part de l'activité sexuelle était désormais remplacée par l'activité de la pulsion prédominante.

Rappelons à cette occasion la description d'anciens enfants surdoués par S. Lebovici: *À l'âge adulte (...) encore qu'actifs sur le plan social (...), leur vie sexuelle est particulièrement pauvre* (S. Lebovici, *L'avenir psychopathologique de l'enfant surdoué*, 1960).

À la suite de cette démarche, Freud reprend les intuitions qu'il avait exposées préalablement dans *Les théories sexuelles infantiles*: *De l'avidité de savoir des petits enfants témoigne leur infatigable plaisir de questionner qui reste une énigme pour l'adulte, tant qu'il ne comprend pas que toutes ces questions ne sont que des détours et qu'elles ne peuvent avoir de fin, puisque l'enfant ne veut par elles que remplacer la seule question que pourtant il ne pose pas. L'enfant est-il devenu plus grand et plus perspicace, alors l'expression de cette avidité de savoir cesse souvent brusquement* (ces passages sont soulignés par nous). *Mais la recherche psychanalytique nous donne un plein éclaircissement en nous apprenant que beaucoup d'enfants, peut-être la plupart, en tous cas les plus doués, à partir de trois ans environ, traversent une période qu'il est permis de désigner comme celle de l'investigation sexuelle infantile. Chez les enfants de cet âge, l'avidité de savoir, pour autant que nous sachions, ne s'éveille pas spontanément, mais est éveillée par l'impression due à un important évènement vécu, par la naissance d'un petit frère ou d'une petite soeur, soit advenue, soit redoutée à la suite d'expériences extérieures, et dans laquelle l'enfant entrevoit une menace pour ses intérêts égoïstes. L'investigation se porte sur la question de savoir d'où viennent les enfants, exactement comme si l'enfant cherchait des moyens et des voies pour prévenir un évènement à ce point indésirable.*

Freud ajoute que refusant d'accorder foi aux informations données par les adultes sur ce thème (fable de la cigogne), *l'enfant poursuit son investigation par des voies personnelles, devine le séjour des enfants dans le ventre de la mère et, guidé par les motions de sa propre sexualité, se fait son idée sur l'origine de l'enfant à partir du manger, sur sa mise au monde par l'intestin, sur le rôle difficile à découvrir tenu par le père, et il soupçonne alors déjà l'existence de l'acte sexuel qui lui apparaît comme quelque chose d'hostile et de brutal. Mais comme sa propre constitution sexuelle n'est pas encore en mesure d'assumer la tâche de procréer, son investigation pour savoir d'où viennent les enfants doit forcément se perdre dans le sable et, faute de pouvoir être achevée, doit être abandonnée. L'impression produite par cet insuccès, lors de la première tentative d'autonomie intellectuelle, semble être persistante et profondément déprimante.*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Enfin, Freud distingue trois profils de développement: *Quand cette période d'investigation sexuelle infantile s'est terminée par une poussée d'énergique refoulement sexuel, il en découle pour le destin ultérieur de la pulsion d'investigation trois possibilités différentes provenant de sa connexion précoce avec des intérêts sexuels.*

L'inhibition de la pensée: *Ou bien l'investigation partage le destin de la sexualité, l'avidité de savoir reste dès lors inhibée et la libre activité de l'intelligence limitée, peut-être à vie, d'autant plus que, peu de temps après, de par l'éducation, entre en jeu la puissante inhibition de la pensée due à la religion. Tel est le type de l'inhibition névrotique. Nous comprenons fort bien que la faiblesse de la pensée acquise de cette façon favorise activement le déclenchement d'une affection névrotique.*

La compulsion névrotique à penser: *Dans un deuxième type, le développement intellectuel est suffisamment vigoureux pour résister au refoulement sexuel qui le harcèle. Quelques temps après la disparition de l'investigation sexuelle infantile, l'intelligence, une fois fortifiée, offre, en souvenir de ses anciens liens, son aide pour contourner le refoulement sexuel, et l'investigation sexuelle réprimée revient de l'inconscient, sous forme de compulsion de rumination, déformée certes et non libre, mais suffisamment puissante pour sexualiser la pensée elle-même et pour imprimer aux opérations intellectuelles la marque du plaisir et de l'angoisse inhérents aux processus sexuels proprement dits. L'investigation devient ici une activité sexuelle, qui souvent en exclut toute autre; la sensation de la liquidation sous forme de pensées, de la décantation, est mise à la place de la satisfaction sexuelle; mais le caractère de l'investigation infantile, qui est de rester sans conclusion, se reproduit également dans le fait que cette rumination ne trouve jamais de fin et que la sensation intellectuelle de solution, que l'on recherche, s'éloigne toujours davantage.*

Le profil du génie créateur: *Le troisième type, le plus rare et le plus parfait, échappe, grâce à une disposition particulière, à l'inhibition de la pensée, tout comme à la compulsion névrotique à penser. Le refoulement sexuel intervient certes ici également, mais il ne réussit pas à renvoyer dans l'inconscient une pulsion partielle du désir sexuel; au contraire la libido se soustrait au destin du refoulement en se sublimant dès le début en avidité de savoir et en s'associant à la puissante pulsion d'investigation, en tant que renfort. Ici encore, l'investigation devient en quelque sorte compulsion et substitut de l'activité sexuelle, mais, par suite de la totale différence de nature des processus psychiques sous-jacents (sublimation au lieu d'irruption hors de l'inconscient), les caractéristiques de la névrose restent absentes, l'assujetissement aux complexes originels de l'investigation sexuelle infantile fait défaut, et la pulsion peut agir librement au service de l'intérêt intellectuel. Elle tient encore compte de ce refoulement sexuel qui l'a rendue si forte par l'apport de libido sublimée, en évitant de s'occuper de thèmes sexuels.*

Si nous récapitulons la démarche de pensée freudienne, voici les étapes de développement de la pulsion de savoir:

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Première étape: les théories sexuelles infantiles et leur échec.

À trois ans, l'enfant mobilise activement ses pulsions d'investigation pour bâtir des théories sexuelles infantiles (consécutivement à la confrontation de naissances autour de lui).
Les réponses des adultes autour de ces questions ne sont pas satisfaisantes et l'immaturité sexuelle de l'enfant ne permet pas d'étayer ces théories.
L'enfant refoule fortement ces pensées, leur investigation ayant abouti à un échec (ce qui le déprime).

Seconde étape: les trois destins possibles de la pulsion d'investigation; pulsion prise en lien avec le développement psycho-sexuel de l'enfant.

Refoulement global des pulsions intellectuelles et sexuelles, dont le destin est intriqué (*inhibition de la pensée*).

Refoulement des pulsions sexuelles mais pas des pulsions intellectuelles. Cependant, intriquées à l'origine, les pulsions sexuelles refoulées dans l'inconscient viennent s'exprimer à travers l'usage de la pensée: plaisir et angoisse de penser rappellent l'activité sexuelle (*compulsion névrotique à penser*).

Le refoulement échoue. La pulsion sexuelle s'exprime directement sous forme de sublimation. Cette libido transformée dès le départ rencontre ainsi les intérêts de la pulsion d'investigation. Freud inclue Léonard de Vinci dans ce troisième profil (*le plus rare et le plus parfait*), nous serions tentée d'y associer certains enfants surdoués également.

Nous avons choisi de présenter la pensée freudienne en deux étapes afin de positionner notre questionnement. Il nous semble intéressant d'envisager l'influence que les interactions affectives proposées par l'environnement de l'enfant surdoué ont pu avoir sur le développement de son surdon.

Il est courant de constater dans la littérature consacrée à ces enfants une cohabitation dysharmonieuse entre hypertrophie intellectuelle et immaturité affective (ce que J.-C. Terrassier appelait, nous l'avons vu plus tôt,

dyssynchronie). Freud aborde cette notion derrière l'idée d'un *surdéveloppement des pulsions du Moi au dépend des pulsions sexuelles*. Il nous explique le processus par lequel les pulsions sexuelles peuvent être dérivées de leur destin traditionnel: *Le refoulement sexuel intervient certes ici également, mais il ne réussit pas à renvoyer dans l'inconscient une pulsion partielle du désir sexuel; au contraire la libido se soustrait au destin du refoulement en se sublimant dès le début en avidité de savoir et en s'associant à la puissante pulsion d'investigation, en tant que renfort.*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Nos questionnements sont les suivants: pourquoi et comment les modalités relationnelles inappropriées de l'environnement affectif de l'enfant le mèneront vers la sublimation (échec du refoulement) plutôt que vers l'inhibition (refoulement global) ?

Trois arguments théoriques semblent dès à présent se dégager de nos lectures.

Le premier concerne l'influence non négligeable du déplacement culturel des problématiques névrotiques vers les préoccupations narcissiques. Freud associe à son illustration du premier type de profil (*inhibition névrotique*): *la puissante inhibition de la pensée due à la religion*. La psychopathologie est influencée par la culture. Or, notre ère, loin d'encourager le refoulement, encourage au contraire la performance et le déploiement de toutes les qualités individuelles en perspective des gratifications qu'elles octroieront (certains diraient que *télévision* et *société de consommation* ont remplacé *temples* et *prières...*). L'extension actuelle phénoménale de communications scientifiques, de recherches sur les enfants surdoués, ainsi que la multiplication de cas de surdon et de demandes abusives de dépistage (fait certainement plus révélateur encore de cette influence culturelle) illustrent de façon plus directe encore ce déplacement. Ainsi notre ère encourage t-elle moins le refoulement que la performance scolaire.

Le second argument apparaît sous les traits de raisons particulièrement légitimes d'interroger les origines ; facteur touchant à certains faits réels de la vie de l'enfant et ayant pu entraver le refoulement de ces questionnements sexuels infantiles. Lorsque Freud évoque, pour présenter le troisième profil qui nous semble réunir Léonard de Vinci et nos enfants surdoués, une *disposition particulière* permettant cette forme d'expression, nous ne pouvons que penser aux conditions de naissance souvent réellement originales des enfants surdoués. Nous constatons fréquemment chez ces enfants une histoire familiale singulière autour de leur conception; singularités ayant pu avoir valeur d'énigme pour l'enfant lui-même: nous pensons en particulier aux cas d'adoption, aux enfants de parents non-voyants, aux enfants nés d'une procréation médicalement assistée ou encore -faits plus courants- aux enfants ignorant tout d'un parent (généralement le père) ou ayant été confrontés à un couple parental dont les modalités relationnelles étaient extrêmement violentes. Ces configurations familiales ont pu influer sur cette *disposition* intra-psychique *particulière* en amplifiant les questionnements de l'enfant sur ses origines, sa conception et sa naissance.

Ces deux premiers facteurs contribuent à favoriser un troisième aspect nous apparaissant plus fondamental encore, c'est l'intensité de l'investissement maternel, tant sur le plan des stimulations intellectuelles du Moi, que des investissements libidinaux, *facteurs d'échec du refoulement transformé en sublimation précoce, au service des pulsions d'investigation*.

De fait, les influences culturelles précédemment évoquées transparaissent activement dans les modalités relationnelles parent-enfant dès le plus jeune âge. Il est bien certain que les mères actuelles ont globalement

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

plutôt tendance à encourager et à stimuler l'intelligence et la créativité de leurs enfants: par effet indirect de gratification personnelle (l'amour *narcissique* étant, comme nous le savons, particulièrement applicable aux relations parent-enfant), mais également dans un but de satisfaction libidinale. Nous nous référons ici à la place *royale* de l'enfant actuel dans les familles. L'enfant apparaît, de plus en plus fréquemment, à la fois ciment et *raison d'être* du couple parental (puisque aucune entrave socio-économique n'empêche plus sa séparation et que l'union repose sur le -très altérable- sentiment amoureux). Il tient une place inappropriée dans les investissements libidinaux de la mère (essentiellement pour le garçon), qui le propulse souvent dans un rôle de substitut marital ne favorisant pas le refoulement des pulsions sexuelles Oedipiennes.

Rappelons à ce propos que les enfants surdoués sont bien connus pour être généralement des garçons aînés de fratrie. L'abord épidémiologique des enfants surdoués de J. de Ajuriaguerra et D. Marcelli dans leur ouvrage *Psychopathologie de l'enfant* (*Psychopathologie de l'enfant*, 1989), en référence aux enquêtes de Terman (*Mental and physical traits of thousand gifted children, Génétic study of genius*, 1924) (1500 cas) et G. Prat (*Vingt ans de psychopathologie de l'enfant doué et surdoué en internat psychothérapique*, 1979) (141 cas) fait état d'un *pourcentage supérieur de garçons* et de la f*réquence d'aîné au sein d'une fratrie moyenne*. De même, l'étude plus récente de L. Roux-Dufort (*À propos des enfants surdoués*, 1982) réunit-elle également une majorité d'aînés de sexe masculin. Elle commente: *malgré la petitesse de nos chiffres, nous retrouvons ce que nous savons déjà sur les enfants surdoués, c'est à dire qu'ils sont plus souvent uniques ou aînés de famille*.

Le fait qu'ils soient des garçons les rend certainement particulièrement sujets aux investissements libidinaux maternels (susceptibles d'entraver le refoulement des pulsions), et le fait qu'ils soient aînés, également. Il se peut que ces aînés soient en outre, en référence à ce que nous évoquions précédemment, particulièrement sujets aux interrogations relatives à la conception et à la naissance dans leur foyer familial.

Souvenons-nous des caractéristiques relevées par S. Lebovici et reprises par L. Roux-Dufort à propos des mères d'enfants surdoués: *caractère hyperstimulant (de la mère) favorisant d'une part (le) développement intellectuel (de l'enfant) et ses aptitudes dans le maniement des symboles, et d'autre part le développement trop précoce du Moi par rapport aux pulsions*.

L. Roux-Dufort expose, à la fin de son article *A propos des enfants surdoués*, plusieurs vignettes cliniques d'enfants consultants de son échantillon de recherche. Nous avons choisi, parmi ces profils très proches de ceux que nous rencontrons dans notre propre pratique, d'extraire l'un d'eux afin d'y associer notre lecture.

Guy *consulte a 17,5 ans pour une phobie scolaire évoluant depuis plusieurs mois. Il est adressé par un psychiatre pour discussion d'un traitement par le psychodrame (...) le père est l'aîné de cinq enfants, il a un grand sentiment d'infériorité, d'être dépassé par son fils, d'être incapable (...) il se reproche de ne pas s'être occupé de son fils qui le lui a dit il y a quelques temps. La mère est anxieuse, souffre d'eczéma. Durant le*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

premier entretien, elle s'accuse et pleure (...) Guy est fils unique, c'est un enfant désiré (...) il a présenté un eczéma dès la naissance et n'a pas beaucoup été sorti pour cette raison. Sa mère le cachait littéralement. Vers 3 ans, cet eczéma disparaît pour faire place à des rhinopharyngites à répétition. A 4 ans, à la suite d'une angine, on découvre des traces de diabète (...) c'est un enfant facile à l'âge de 10 ans, très protégé par ses parents et ses grands-parents (...) à cette époque, la famille, qui habitait la province, vient s'installer dans la banlieue Parisienne. Guy a du mal à s'adapter au CEG et s'isole. A 14 ans, sans que l'on sache exactement pourquoi, mais certainement pas à tort, un traitement par l'Haldol est prescrit par un psychiatre (...) la scolarité a été brillante et sans histoire jusqu'en Math Elem où il est actuellement (...) il accroche mal avec les femmes professeurs. En Français, on signale déjà son mutisme, son isolement (...).

Ses parents le décrivent comme un enfant renfermé, bougon, indépendant, opposant une grande force d'inertie. Il s'enferme dans sa chambre avec son chien. Se lève par crise à 3 heures du matin pour travailler. Il refuse de sortir de chez lui où « il travaille ». Il est démoralisé, dit vouloir se cultiver, lire, se reposer un an puisqu'il faut deux ans pour faire Math Elem. En fait, il semble paniqué par les autres. Il est soigné, méticuleux, trop sage et gentil, n'aime pas le sport, est contre le tabac, les femmes, l'alcool. Il n'a jamais manifesté le besoin de sortir.

Les parents apparaissent, à son égard, à la fois craintifs et moralisateurs. La surprotection maternelle est exaspérante: on lui laisse faire ce qu'il veut (peut-être est-il difficile de faire autrement), sa mère lui fait encore son lit, ses chaussures, et lui coupe sa viande s'il y a des os. La complaisance des parents à son isolement qui va dans leur sens est très nette.

Le QI est à 130 à la WAIS (QIV 111, QIP 141) (...) Les mois passant, Guy ne sort plus de chez lui et refuse tout contact. Il tourne en rond dans sa chambre toute la journée (...) Guy ne reprendra pas la classe et ne se présentera pas au baccalauréat en fin d'année. Il reprend Math Elem à la rentrée suivante mais les difficultés réapparaissent (...) il est ensuite hospitalisé en raison de deux tentatives de suicide médicamenteuses. Un essai de poursuite de la scolarité avec hospitalisation de nuit est un échec (...) un séjour à l'hôpital de Soisy est nécessaire, il s'y exprime un syndrome d'automatisme mental (...) un état dépressif grave avec anorexie mentale importante (...) Guy reste hospitalisé, avec un régime très libre, pendant environ deux ans. Il refuse de retourner chez ses parents, car il trouve sa mère trop étouffante. On apprend son suicide quelques mois plus tard, il a 23 ans.

L'exemple du parcours tragique de ce jeune surdoué illustre à notre sens de façon explicite l'impact d'un maternage excessif et inapproprié et d'un père symboliquement absent. Il est probable que la pensée, surinvestie par Guy, soit venue colmater une organisation psychique très archaïque du fait des modalités d'investissement parentales.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Mais revenons-en aux théories sexuelles infantiles. Freud rapporte, d'après le peu de traces relatives à la biographie de Léonard (qui fut peintre, mais également un grand chercheur -nous pouvons lui présumer un QI exceptionnel), que *La seule information certaine portant sur l'enfance de Léonard est fournie par un document officiel de l'année 1457, un registre des impôts de Florence, où Léonard est mentionné dans la maisonnée de la famille Vinci comme l'enfant illégitime, âgé de cinq ans, de Ser Piero. Le mariage de Ser Piero avec une certaine Donna Alberta resta sans enfant, c'est pourquoi le petit Léonard pu être élevé dans la maison de son père.* Son père était notable et sa mère, Catarina, paysanne. Déshéritée, elle épousa par la suite un habitant de la même région, mais ne fit pas d'autre enfant.

Freud considérait que la *pulsion de savoir* fortement développée par Léonard et en relation avec son talent, tenait en partie à ses conditions exceptionnelles de naissance (enfant illégitime, unique et surinvesti par une mère déshéritée). Freud suppose que l'enfant a été soumis à une forte investigation sexuelle infantile (car *élevé par les baisers de sa mère jusqu'à une maturité sexuelle précoce*). Une fois adolescent, face à l'émergence des flots d'excitation pubertaires et grâce à la préférence précoce de Léonard pour l'avidité de savoir d'ordre sexuel, l'exigence de la pulsion sexuelle aurait été, selon Freud, en majeure partie sublimée en poussée de savoir d'ordre général (surinvestissement de la pensée) et aurait ainsi pu échapper au refoulement : *qu'après avoir, dans son enfance, mis en oeuvre son avidité de savoir au service d'intérêts sexuels, il ait réussi ensuite à sublimer en poussée d'investigation la plus grande part de sa libido, tel serait le noyau et le secret de son être.* Il attribue donc en partie à ces circonstances de venue au monde et aux investissements maternels qui en ont découlé, son profil exceptionnel.

Dans son roman autobiographique *La promesse de l'aube* (R. Gary, *La promesse de l'aube*, 1960), Romain Gary relate son enfance très particulière auprès d'une mère éperdue d'amour pour son fils unique. Né en Russie en 1914, exilé en France à l'âge de 14 ans, il vit seul avec sa mère Mina et ne sait rien de son père. Les velléités artistiques de Mina (petite actrice de théâtre avant la naissance de Romain), frustrées du fait de son exil, de sa pauvreté et de sa nécessité de travailler rudement pour survivre, la mène à investir son fils de toutes les ambitions à la fois créatives et honorifiques. L'enfant, surstimulé dès le plus jeune âge dans différents domaines auprès des meilleurs précepteurs (danse, musique, *savoir-vivre*, équitation, etc.), est explicitement informé par sa mère des sacrifices dont il sera redevable.

Envahissante, culpabilisante, infatigable, mais également formidablement aimante, Mina sème chez son petit garçon des sentiments ambivalents: *Il y avait des moments où l'amour sans répit dont j'étais l'objet était plus que je ne pouvais supporter. Me voir constamment dans un regard passionné et éperdu comme unique, incomparable, doué de toutes les qualités et promis à la voie triomphale, ne faisait qu'accentuer mes frustrations et la conscience déjà fort lucide et douloureuse que j'avais du gouffre entre cette image de grandeur et ma piètre réalité. Non que je songeasse à me soustraire aux responsabilités que m'imposaient, dans le « devenir », le dévouement et les sacrifices dont j'étais entouré. J'étais résolu à réaliser tout ce que ma mère*

attendait de moi, et je l'aimais trop pour être sensible à ce que ses rêves pouvaient avoir de naïf et de démesuré. Il m'était d'autant plus difficile de faire la part du phantasme que, bercé ainsi de promesses et de récits de ma grandeur future depuis mon enfance, je m'y perdais parfois, et ne savais plus très bien ce qui était son rêve et ce qui était moi.

Nous révèlerons les conséquences étonnantes de cet investissement maternel précoce plus loin, dans notre travail consacré au génie créateur. Cette histoire, aussi singulière –et romancée- soit-elle, semble pouvoir être mise en lien avec celles qui l'entourent dans notre exposé. Le surinvestissement maternel, attribué par R. Gary lui-même aux frustrations à la fois narcissiques et libidinales de Mina, ont explicitement eu un impact décisif sur son avenir créatif.

L'hypothèse d'un surinvestissement intellectuel consécutif aux questionnement autour des origines semble également spontanément associée par l'auteur dans cet autre passage, où il marie avec humour la première scène sexuelle dont il fut témoin (invisible), vers l'âge de 11 ans, à sa propre quête créatrice ultérieure:

Le souvenir du grand virtuose à l'ouvrage (l'homme de la scène sexuelle, pâtissier de profession) *est resté à jamais présent dans ma mémoire. Je pense souvent à lui. En regardant, dernièrement, un film sur Picasso, où l'on voit le pinceau du maître courir sur la toile à la poursuite de l'impossible, l'image du pâtissier de Wilmo me revient irrésistiblement à l'esprit. Il est difficile d'être un artiste, de conserver son inspiration intacte, de croire au chef-d'oeuvre accessible. La possession du monde, toujours recommencée, le goût de l'exploit, du style, de la perfection, le désir de parvenir au sommet et d'y demeurer à jamais, dans une sorte d'assouvissement total - je regardais le pinceau du maître s'acharner à la poursuite de l'absolu et une grande tristesse me vint devant ce torse de l'éternel gladiateur qu'aucune victoire nouvelle ne pouvait empêcher d'être vaincu.*

Mais il est encore plus difficile de se résigner. Combien de fois me suis-je trouvé, depuis mes débuts dans la carrière d'artiste, la plume à la main, plié en deux, accroché au trapèze volant, les jambes en l'air, la tête en bas, lancé à travers l'espace, les dents serrées, tous les muscles tendus, la sueur au front, au bout de l'imagination et de la volonté, à la limite de moi-même, cependant qu'il faut encore conserver le souci du style, donner une impression d'aisance, de facilité, paraître détaché, au moment de la plus intense concentration, léger au moment de la plus violente crispation, sourire agréablement, regarder la détente et la chute inévitable, prolonger le vol, pour que le mot « fin » ne vienne pas prématurément comme un manque de souffle, d'audace et de talent, et lorsque vous voilà enfin de retour au sol, avec tous vos membres miraculeusement intacts, le trapèze vous est renvoyé, la page redevient blanche, et vous êtes prié de recommencer.

Le goût de l'art, cette obsédante poursuite du chef d'oeuvre, malgré tous les musées que j'ai fréquentés, tous les livres que j'ai lus, et tous mes propres efforts au trapèze volant, demeure pour moi, à ce jour, un mystère

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

aussi obscur qu'il l'était il y a trente-cinq ans, lorsque je me penchais du toit sur l'oeuvre inspirée du plus grand pâtissier de la terre.

Si les métaphores du *trapèze volant* et du *pinceau* nous font sourire dans cet extrait, nous gardons à l'esprit que cette première scène sexuelle, ayant sans doute fait écho avec les représentations antérieures de scène primitive, accueillent les termes *page blanche* et *obsédante poursuite du chef d'oeuvre*, ce qui, chez un petit garçon ignorant tout de ses origines paternelles et futur prix Goncourt, ne peut que témoigner d'une singulière charge symbolique.

Freud relativise néanmoins l'impact de ces premières relations dans la formation de ce symptôme bien particulier du surinvestissement de la pensée: il nous rappelle avec sagesse que *nous n'avons pas de raison de dénier l'existence et l'importance des variations du Moi primaire, congénital* et que *cela indique que chaque Moi individuel est doué dès le début de ses dispositions et tendances propres* (Freud cité par J. de Ajuriaguerra, *Manuel de psychiatrie de l'enfant*, 1974)...

c- Conceptions Kleiniennes

Nous avons observé que pour la psychanalyse Freudienne, la pulsion épistémophilique était tentative d'emprise sur le monde. Pour M. Klein, cette pulsion est infiltrée par le sadisme, les processus d'envie, et les fantasmes de destructivité qui leur sont liés. Connaître le monde serait ainsi, pour l'enfant, tentative de le posséder, et déjà ébauche d'un mouvement pour le détruire. L'auteur rapporte (M. Klein, *La psychanalyse des enfants*, 1959) ainsi l'analyse d'un petit garçon de 7 ans, John, soufrant d'une inhibition à l'apprentissage de la lecture et pour lequel cette expérience était vécue fantasmatiquement comme tentative de possession et de destruction d'objets précieux à l'intérieur du corps maternel.

Nous voyons là poindre aussi un nouvel apport de la psychanalyse au processus de connaissance, à savoir qu'avant d'être objet isolable d'un monde cohérent, organisé et unifié, les objets du monde sont initialement liés au corps de la mère, partie intégrante de celui-ci et de la personne même de la mère qui les présente à l'enfant. L'univers maternel apparaît ainsi comme en filigrane derrière toute démarche de connaissance, et la relation au corps de la mère constitue la relation première à la réalité.

Dans ses tout premiers travaux, la position classique soutenue par M. Klein à propos de l'activité de pensée la conduit à mettre l'accent sur l'importance des luttes menées par l'enfant pour accepter la scène primitive, ainsi que les pensées douloureuses et subreptices sur l'énigme de la sexualité des parents (M. Klein, *Le développement d'un enfant,* 1921). Son intérêt pour la composante épistémophilique de la libido entraîne

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

quelques changements majeurs dans la compréhensions de la *curiosité* et de la *connaissance*, toutes deux innées et présentes dès le début de la vie (M. Klein, *Contribution à la théorie de l'inhibition intellectuelle*, 1931).

Bien que son intérêt pour cet aspect de son oeuvre se soit émoussé pendant un certain temps, il prend un nouvel élan lorsque plusieurs de ses collaborateurs commencent à analyser les troubles cognitifs sévères des patients schizophrènes. W. Bion poursuit ces observations et s'engage dans une grande aventure théorique qui prend pour point de départ les difficultés de ces patients à établir des liens intellectuels. La façon anormale qu'ils ont d'utiliser leur appareil psychique amène Bion à comprendre l'activité de pensée normale.

Dans son travail (W. Bion, *Aux sources de l'expérience,*1962 et W. Bion, *Une théorie de la pensée*, 1962) - que nous ne développerons pas davantage mais qu'il nous semblait essentiel d'évoquer dans ce chapitre consacré à *la pensée* conceptualisée par la psychanalyse-, il définit différentes conceptions de l'activité de pensée: 1) l'union d'une préconception avec une réalisation; 2) l'union d'une préconception avec une absence; et 3) un processus qui dépend de la fonction alpha, pourvue initialement par le psychisme de la mère en état de rêverie: le psychisme maternel constitue un objet capable de compréhension, qui peut être introjecté pour former la base de la fonction de jeu dans l'activité de pensée. C'est le dernier de ces modèles que choisit d'élaborer Bion et que d'autres ont adopté en tant que théorie Kleinienne de l'activité de pensée.

Pour M Klein, les différences d'aptitudes sont, par ailleurs, liées à la psychopathologie (M. Klein, *Essais de psychanalyse*, 1924).

Selon elle, le calcul et l'arithmétique (disciplines accueillant majoritairement les intérêts et les talents des enfants surdoués) possèdent un investissement symbolique prégénital: *parmi les activités des composantes pulsionnelles qui jouent dans ces domaines un rôle important, nous pouvons observer des tendances anales, sadiques et cannibaliques qui parviennent, de cette manière, à la sublimation et qui se coordonnent sous la suprématie génitale. La peur de la castration prend cependant, dans cette sublimation, une importance particulière. Le besoin de vaincre cette peur -la protestation virile- semble constituer, en général, une des racines à partir desquelles le calcul et l'arithmétique se sont développés. La peur de la castration est donc aussi manifestement -son intensité étant le facteur décisif- la source de l'inhibition.*

En ce qui concerne la grammaire, M. Klein note que l'analyse logique peut se rattacher à des *fantasmes de démembrement.* La lecture, par contre, mettrait en oeuvre des pulsions voyeuristes et une certaine passivité, du moins par rapport à l'écriture. Celle-ci met en jeu des pulsions plus actives telles que l'exhibition et les pulsions agressives-sadiques. Les diverses fixations aux stades d'organisation prégénitaux ont un rôle important dans les inhibitions qui frappent l'une ou l'autre.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Quant à l'Histoire, dont une patiente de cet auteur, Lisa, disait qu'il fallait se transplanter dans *ce que les gens faisaient jadis* (...), *il s'agissait d'étudier les relations des parents entre eux et avec l'enfant; bien entendu, les fantasmes de la première enfance sur les batailles, les crimes, etc., jouaient là un rôle important, conformément à une conception sadique du coït.*

L'investissement libidinal de la géographie et des sciences naturelles semble être en relation avec l'intérêt pour le corps maternel. L'intérêt réprimé pour la matrice de la mère -origine de l'inhibition du sens de l'orientation- entraîne fréquemment l'inhibition de l'intérêt pour les sciences naturelles.

Certaines pensées développées par M. Klein peuvent également venir étayer la thèse étiopathogénique développée par S. Lebovici à propos des enfants surdoués plus couramment dotés de symptômes obsessionnels. Selon elle, les mères particulièrement stimulantes et attentives risquent de rendre difficile l'intégration de l'anxiété infantile dans ce qu'elle appelle l'*organisation de symboles* (ou comme le pense Lebovici (S. Lebovici & D. Braunschweig, *À propos de la névrose infantile*, 1967), *des fantasmes où la vicissitude de l'aménagement pulsionnel trouve sa place*).

Elle évoque l'idée que la défense obsessionnelle se dessine si le Moi mûrit plus vite que les pulsions. Lorsque les tendances sadico- anales atteignent leur point culminant, alors le Moi et le Surmoi sont déjà beaucoup trop avancés pour être en mesure de les tolérer. Elle fait allusion, en particulier, aux cas où les mères très attentives ont favorisé des développements trop précoces dans divers secteurs du Moi, et en particulier dans les secteurs dits autonomes.

S. Lebovici souligne, en opposition avec cette notion d'avance névrotigène du Moi, *l'importance des facteurs de régression et de fixation*. Selon lui, *dans la névrose obsessionnelle, ils sont de l'ordre sadico-anal, mais leur étiologie peut être diverse. Dans certains cas, la régression se produit devant la peur liée à l'évolution Oedipienne et aux positions phalliques qu'elle comporte. Dans d'autres cas, ce sont les fixations anales, d'ailleurs favorisées par la mère, en raison, par exemple, de son caractère obsessionnel, qui créent chez l'enfant des fixations importantes au niveau de l'analité, soit dans l'ordre de l'érotisme. Ainsi, le Moi, normalement évolué ou précocement maturé dans certains cas, peut-il se trouver en dysharmonie avec les pulsions libidinales régressives ou fixées. Cette formule de dysharmonie entre le Moi et la libido a été décrite dans les obsessions de l'adulte, mais il va sans dire qu'elle est très particulière à l'enfant où cette dysharmonie peut se trouver à maintes reprises réorganisée. On comprend bien que son évolution dépende des réactions des parents, et en particulier d'exigences qui peuvent s'exercer dans deux secteurs contradictoires: celui de l'avance du Moi et celui des interdictions à l'expression pulsionnelle.*

M. Klein avait bien reconnu que l'état affectif garantissait à l'expérience perceptive les bases de la continuité et donnait à celle-ci sa première signification. Pour cet auteur, dès les premiers jours de la vie, les objets du

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

monde externe et interne sont porteurs d'affects bons ou mauvais et, déjà, le monde prend une première signification: monde clivé de gratifications et de frustrations (M Klein, *La psychanalyse des enfants,* 1959).

d- Observations contemporaines

J.-G. Lemaire s'intéresse à l'activité mathématique (J.-G. Lemaire, *Psychopathologie de la pensée mathématique et des mathématiciens*, 1957). Il la considère comme une protection vis à vis d'une sensibilité dont l'acuité est un danger pour l'équilibre de la personnalité. Il est des cas, selon lui, où cette protection est *un mur qui enferme le mathématicien dans sa sphère abstraite et le sépare du monde* sans pour autant qu'il en souffre. Une certaine *rigidité* représente la principale caractéristique du système philosophique auquel il adhère. Elle semble, comme la vocation mathématique, être l'expression d'un même besoin exigeant de certitudes absolues, de sécurité et de protection contre un envahissement de la personnalité par des éléments affectifs irrationnels incontrôlables. Elle peut être assimilée à des formations réactionnelles destinées à protéger une personnalité menacée par des pulsions affectives angoissantes. La formation que donne la rigoureuse pensée mathématique renforce considérablement les mécanismes de défense de type névrotique en même temps qu'elle leur donne une grande solidité. *Beaucoup de traits de la vie quotidienne du mathématicien témoignent de son immaturité psycho-affective et de sa difficulté d'insertion sociale*, or cette attitude apparaît tôt dans le développement de l'individu et oriente sa vocation.

Cet auteur rappelle la précocité fréquente des mathématiciens et émet, à ce propos, l'hypothèse du caractère conceptuel non verbal de la pensée mathématique. Serait-elle justement une rupture du lien libidinal précoce avec la mère chez les mathématiciens dont nous avons parlé plus haut, et la rupture de ce lien si précoce n'est-elle pas à l'origine de la psychose? Ainsi serait investi ce mode de pensée, afin de se défendre de la privation d'une relation de parole avec la mère.

Par ailleurs, J.-G. Lemaire note la différence de *tempérance,* entre les mathématiciens, et les artistes ou les poètes. Ces derniers, beaucoup moins *sobres*, auraient plus souvent une structure hystérique, tandis que la structure obsessionnelle serait, ainsi que le note l'auteur, très fréquente et relativement bien tolérée chez un grand nombre de mathématiciens.

Comme l'obsessionnel, le *mathématicien obsédé, admettant lui aussi la toute-puissance à priori de la pensée, use des mêmes mécanismes d'isolation, d'annulation rétroactive qui lui permettent de séparer une représentation mentale quelconque de son contexte affectif ou associatif et ensuite de la transformer en symboles rationnels de plus en plus abstraits, grâce à une série d'opérations standardisées, ritualisées et rationalisées*. Cette pensée mathématique, qui l'attire, représenterait ainsi un efficace moyen de lutter contre son angoisse conflictuelle. Elle l'aiderait quotidiennement parce que débarrassée, à priori, de tout élément affectif subjectif dangereux; lui permettant de manier le concret à distance sans *contact impur*, par

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

l'intermédiaire d'actes et de symboles formels *désaffectés*. Grâce à cette pensée formelle, le mathématicien parvient selon l'auteur à maintenir sans retentissement affectif pénible, la si difficilement maîtrisable *relation d'objet*.

D'autre part, il existe, comme nous l'avons vu précédemment chez les profils étudiés par S. Lebovici, un assez grand nombre de mathématiciens psychotiques délirants dont le trouble reste compatible avec la vie sociale. Aussi, ce fait clinique invite à concevoir l'activité mathématique comme bénéfique pour le sujet, l'aidant à supporter sa psychose: *quand le comportement social est très perturbé, il persiste une certaine activité intellectuelle mathématique, bien souvent seul lien qui rattache le sujet au monde social*...

Cet auteur fournit un autre exemple d'utilisation de la pensée mathématique dans une observation de schizophrénie infantile où *la relation symbolique mathématique est la première qui réapparaisse au cours de la guérison ou la dernière qui persiste lorsque toute autre relation a disparu*. Ce qui nous rappelle bien évidemment la baisse spontanée de QI des enfants surdoués après une prise en charge psychothérapique.

R. Lynn, dans une revue de la littérature, remarque que les psychotiques y apparaissent plus souvent meilleurs en calcul, tandis que les névrosés sont relativement meilleurs en lecture (R. Lynn, *Temperamental charactéristics related to disparity of attainment in reading and arithmetic*, 1957). Les *anxieux* obtiendraient, eux, de meilleurs résultats en arithmétique qu'en lecture, et leur lecture serait plus souvent meilleure que leur écriture.

Les *calculateurs prodiges* évoqués plus tôt dans ce travail s'avèrent avoir des niveaux d'intelligence très variés. Certains étaient *débiles profonds*, en fait, *psychotiques* graves, pour lesquels cette aptitude, extrêmement cultivée, représentait un mode de relation privilégié avec l'entourage. D'autres, mathématiciens de grande valeur, perdaient souvent leur aptitude au calcul mécanique tout en développant leur réflexion mathématique. S. Lebovici notait par ailleurs qu'ils n'étaient pas toujours indemnes de troubles. Rappelons nous ici que cet auteur liait chez ces enfants la naissance d'aptitudes particulières avec des manifestations d'angoisse archaïques.

e- Traumatisme, pensée et sublimation

Si nous devions retenir de nos lectures un axe incontournable, parmi les travaux post-freudiens, articulant angoisse et surinvestissement de la pensée, nous convoquerions les théories du traumatisme en tant que support de la pensée et de la sublimation. La *situation traumatique de détresse à laquelle est soumis le Moi de l'enfant du fait de la pression pulsionnelle*, évoquée plus tôt par P. Ferrari à propos de la déficience mentale, pourrait ainsi fonder le phénomène apparemment inverse.

Selon A. Green, l'investissement de la scolarité peut, dans un système où le narcissisme sert *d'objet interne*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

substitutif qui veille sur le moi comme la mère veille sur l'enfant, jouer un rôle afin de pallier les défaillances de l'objet. La scolarité tient alors lieu d'*objet de protection* narcissiquement investi (A. Green, *Un autre, neutre : valeurs narcissiques du même*, 1976).

Notons que cette perspective s'inscrit tout à fait dans celles que nous évoquions précédemment; le profil maternel des enfants investissant massivement les apprentissages commence à se dépeindre dans cette revue de littérature, comme à la fois très *stimulant* (Lebovici) et très *absent* (de Mijolla, Green). Le paradoxe entre ces deux notions reste toutefois frappant ; peut-on être à la fois stimulant et absent ? La seule piste permettant à notre sens de marier ces deux notions serait d'envisager un *désaccordage,* plus qu'une *lacune*. Ferenczi a montré l'impact de ce désaccordage entre *effraction* (en trop-plein) mais également *manque* de réponses-soins (en trop-peu) parentaux face aux besoins incompris (ou non pris en compte) de l'enfant, définissant cette expérience précoce comme *traumatique*.

S. Ferenczi (T. Bokanowski, *Le concept de « nourrisson savant », une figure de l'infantile*, 2001) dresse un modèle d'interaction troublant de similarité avec le nôtre, lorsqu'il aborde l'environnement précoce du « nourrisson savant » (S. Ferenczi, *Notes et fragments*, 1932), enfant pourvu d'une *hypermaturité,* ou *progression traumatique* (par opposition à la régression) cachant en réalité *une détresse extrême : On pense aux fruits qui deviennent trop vite mûrs et savoureux, quand le bec d'un oiseau les a meurtris *, et à la maturité hâtive d'un fruit véreux. Sur le plan émotionnel mais aussi intellectuel, le choc peut permettre à une partie de la personne de mûrir subitement. (...) La peur devant les adultes déchaînés, fous en quelque sorte, transforme pour ainsi dire l'enfant en psychiatre ; pour se protéger du danger que représentent les adultes sans contrôle, il doit d'abord savoir s'identifier à eux.*
Le traumatisme en question serait causé tout autant par les réponses insuffisantes et inappropriées de l'objet primaire pour parer à la détresse de l'enfant, que par celles prodiguées par ce même objet, de façon tout aussi inappropriée, pour satisfaire ses désirs d'adulte.

Ferenczi se démarque ainsi de la théorie freudienne du traumatisme pour évoquer les conséquences agonistiques d'un certain type de destin libidinal lié à l'action excessive et violente d'une excitation sexuelle prématurée pouvant avoir valeur de *viol psychique*. Cette effraction, due à une terrible confusion entre le *langage de tendresse* des enfants, et le *langage passionnel* de l'adulte, dont la sexualité érotisée vient alors pervertir et culpabiliser les mouvements d'investissement de l'enfant, aurait pour conséquence un authentique désespoir se muant en *sidération du Moi*, en *agonie de la vie psychique.*

La *disqualification des affects* de tristesse de l'enfant (dans ce contexte de séduction ou en dehors de celui-ci) peut être vécue, selon l'auteur, comme un terrorisme également traumatique donnant lieu à des *disqualifications de la symbolisation*. La culpabilité inconsciente de l'adulte est par ailleurs introjectée par l'enfant, qui convertit l'objet d'amour en objet de haine. L'enfant, débordé par ses défenses, *se retire de lui-*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

même et *observe l'événement traumatique* : *Nous assistons ainsi à la reproduction de l'agonie psychique et physique qu'entraîne une inconcevable et insupportable douleur.*

Bokanowski commente *: Cette douleur reproduit celle éprouvée, dans la petite enfance, à l'occasion d'un traumatisme, qui peut avoir été de type sexuel ; elle a pour conséquence, selon un point de vue qui sera ensuite très souvent repris par Ferenczi, un « clivage de la propre personne en une partie endolorie et brutalement destructrice, et en une autre partie omnisciente aussi bien qu'insensible »* (T. Bokanowski, *Le concept de « nourrisson savant », une figure de l'infantile*, 2001, p.26).

F. Guignard parle, à propos de ce texte, de *réparation maniaque du nourrisson venant au secours, tant de lui-même que d'un objet maternel déficitaire. (...) Le « nourrisson savant » (...) est une figure du désespoir, dans la mesure où un tel nourrisson a été amené à faire une utilisation forcenée du mécanisme normal qu'est le clivage, renonçant à la moitié de lui-même pour protéger l'autre moitié, éloignant de lui ou faisant fuir (...) dans la réalité toute image maternelle positive et aimante, parce qu'il n'a pas été suffisamment équipé pour traiter avec la partie trop excitante et mortifère de sa mère interne. Il ne lui reste plus qu'à tenter de panser une blessure narcissique im-pensable, une image trop fantasmatique, trop idéalisée, de mère interne dont l'omnipotence s'exprime sous la forme de l'omniscience du wise baby* (nourrisson savant) (F. Guignard, *On demande mère suffisamment bonne pour nourrisson savant,* 2001, p.13).

On retrouve par conséquent derrière toutes ces approches : un désaccordage présumé entre parent et enfant, l'investissement de la pensée de l'enfant, et un enjeu narcissique majeur pour les deux parties. L'hypothèse étiologique d'une problématique narcissique (et dépressive, en référence à la notion de *défaillance*) parentale est, dès à présent, séduisante. Elle complèterait, entre autres références, les intuitions de D. Marcelli, pour qui le surdon infantile constitue une réponse linéaire de l'enfant aux vœux parentaux d*'avoir un enfant surdoué*.

* Troublante analogie, dans ce contexte, avec le fameux rêve de Léonard de Vinci, dans lequel l'insistant et effractant bec de vautour symbolisait les têtées maternelles.

M. Emmanuelli référence, dans sa propre revue de littérature de thèse (M. Emmanuelli, *Incidences du narcissisme sur les processus de pensée à l'adolescence*, 1994, p.257), un certain nombre de travaux articulant traumatisme et sublimation. Elle évoque ainsi H. Lowenfeld (*Traumatisme psychique et expérience créatrice chez l'artiste*, 1937), pour qui les forces poussant à la sublimation sont à trouver dans le traumatisme ; ce que J. Laplanche (*Problématiques III : la sublimation*, 1980, p.210) exprime plus récemment en définissant le traumatisme comme *le point précis de cette sorte de néo-genèse d'une énergie qui pousse à la sublimation*. L'artiste, dont la capacité de sublimation est indiscutable, serait particulièrement susceptible aux traumatismes et s'y confronterait continuellement, sous une forme symbolisée qui en permettrait l'élaboration. L'origine de cette forte réceptivité au traumatisme tiendrait à deux facteurs : l'un *constitutif* ; terme renvoyant selon l'auteur

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

au narcissisme du sujet, à ses quêtes identificatoires particulièrement vives, et à une bisexualité psychique caractéristique (aspects faisant, une nouvelle fois, écho en nous avec une organisation *narcissique* de la personnalité). Le second facteur serait relatif à l'intensité des stimulations instinctuelles qui, *si elles ne trouvent jamais à se décharger complètement, confèrent à des expériences anodines en elles-mêmes un caractère impressionnant* (H. Lowenfeld, *Traumatisme psychique et expérience créatrice chez l'artiste*, 1937, p.671) ; description apparaissant congruente, une fois encore, avec le profil *hyper-stimulant* des mères d'enfants surdoués.

K. R. Eissler, dans son ouvrage consacré à l'analyse de Léonard de Vinci (K. R. Eissler, *Léonard de Vinci, étude psychanalytique*, 1980, p.178), met en relief la très grande sensibilité du peintre au traumatisme, à travers ses écrits (qu'il lit comme des métaphores de cette reconnaissance intuitive) et à travers ses œuvres picturales. Il prête l'insatiable curiosité de Léonard à un souci de contrôle issu d'expériences infantiles rendues traumatiques par leur caractère imprévisible, donc insécurisant : *apparemment, il n'était capable de faire naître la confiance et l'assurance que sur la base d'une prévisibilité absolue. Est-ce que sa recherche incessante de connaissance n'avait pas pour but de rendre l'univers prévisible ?* Eissler cite cet extrait des *carnets* de Léonard : *De la manière que le courage met la vie en danger, la crainte la protège*, et la met en lien avec la théorie de Freud selon laquelle l'angoisse protège du risque de subir un traumatisme psychique.

L'auteur fait en outre l'hypothèse que la créativité graphique de Léonard aurait pour origine la nécessité fondamentale de se défendre contre des angoisses de mort. Il écrit : *Cette peur de la mort, traduite en termes psychologiques abstraits, revient à la sensation d'une menace constante de désorganisation du moi (...) et la violence avec laquelle serait ressentie cette peur est compréhensible, étant donné la structure déficiente de Léonard, l'affaiblissement du pare-excitation interne, sa vulnérabilité accrue aux traumatismes et la dépendance de son moi vis-à-vis d'un nombre limité de fonctions hypertrophiées* (K. R. Eissler, *Léonard de Vinci, étude psychanalytique*, 1980, p.246-7). M. Bertrand fait elle aussi l'hypothèse d'un carrefour entre traumatisme, perte d'objet, danger de mort et pensée (M. Bertrand, *La pensée et le trauma, entre psychanalyse et philosophie*, 1990). La pensée sublimée constituant, dans ces deux perspectives, un moyen de défense contre l'angoisse de perte d'amour.

L'article de Donald Winnicott, consacré à *La réparation en fonction de la défense maternelle organisée contre la dépression* (D. Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, 1969, p.59) se rappelle également à nous dans ce contexte. L'auteur observe chez *un certain type d'enfants* qualifié de *particulièrement charmant et souvent plus doué que la moyenne* (...), *une vivacité contagieuse et stimulante*, caractérisée par des capacités créatrices particulièrement développées, mais toutefois associées à de vastes symptômes dépressifs rapportés par leur mère et pour lesquels ils consultent. Winnicott observe la dépression de ces mères, dont celle de l'enfant n'est que le reflet : *La mère trouve dans son enfant la vivacité et la couleur qui l'aideront à lutter contre sa torpeur et sa grisaille intérieure*. L'enfant se trouve ainsi *inclus dans les défenses maternelles contre la*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

dépression, situation qui nécessitera d'être déstabilisée pour permettre l'exploitation de ses potentialités individuelles à long terme.

Si l'enfance menant au surinvestissement de la pensée apparaît dès à présent, au regard de cette première revue de littérature, comme relativement chargée d'angoisse, une autre épreuve attend l'enfant surdoué, c'est celle de l'adolescence et de son propre lot de mises à l'épreuve.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

2- L'adolescent

Aucune publication, à notre connaissance, ne s'est attachée à décrire avec précision le phénomène du surdon à l'adolescence. Seul S. Lebovici, cité dans la première partie de notre travail, s'est exprimé au sujet du *devenir* de certains enfants surdoués à un âge plus avancé, mais sans repère chronologique précis, et toujours dans des contextes psychopathologiques et évolutifs graves (psychoses, calculateurs de calendriers). Ph. Jeammet évoque à son tour le profil fragile de ces surdoués « dysharmoniques » grandissants. Les disparités de leur développement intellectuel traduiront selon lui une plus grande vulnérabilité face aux conflits pubertaires : *Être*

surdoué est une chance que, toutefois, les difficultés d'insertion de l'adolescent, si elles ne sont pas prises en compte à leur juste valeur, peuvent transformer en poids trop lourd à porter (Ph. Jeammet, *L'adolescence*, 2007).

Il est en effet à craindre que les envahissements pulsionnels propres à la puberté ne viennent effracter le système pare-excitation apparemment déjà fragile de ces enfant, décrits dans une telle avidité de connaissance, une telle emprise sur le savoir.

Rappelons ici les principaux traits et remaniements de cette phase du développement, en insistant, compte-tenu du contexte qui nous intéresse*, sur la notion de *digues psychiques* ; métaphore freudienne de ce système pare-excitation.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

A- Le travail de la latence ou l'établissement des *digues psychiques* freudiennes

M. Emmanuelli (*L'adolescence*, 2005) rapporte la notion d'*organisateur psychique* élaborée par E. Kestemberg (*L'identité et l'identification chez les adolescents,* 1962) à propos de l'adolescence ; formule exprimant, mieux que la notion de *crise*, les perspectives évolutives associées à cette période de la vie, avec les risques que cela comporte.

Cette phase intermédiaire, entre enfance et âge adulte, possède son propre mode de fonctionnement, caractérisé par la reprise des conflits infantiles qui voient ici une seconde occasion de s'élaborer. De fait, la

* La première partie de cet exposé théorique consacré à l'adolescence se souhaitant à la fois assez générale et concise, nous renvoyons le lecteur soucieux d'approfondir les notions ici évoquées, aux grands auteurs de ce domaine (Ph. Jeammet, M. & L. Laufer, F. Ladame, A. Braconnier, F. Richard, Ph. Gutton, C. Chabert, etc.).

flambée pulsionnelle liée aux processus de maturation biologique réels de l'adolescence, occasionne des reviviscences du conflit oedipien. Elle remet également à l'épreuve les conflits antérieurs : la position dépressive, avec ses composantes relatives aux limites, à la séparation et aux assises narcissiques, doit procéder à un réajustement de ses issues infantiles. La façon dont ces ajustements s'effectuent alors, témoigne de la qualité du travail de la latence.

La période dite *de latence* succède au complexe d'oedipe et précède l'adolescence, elle se situe en principe entre sept et douze ans. Cette période est caractérisée par la mise en suspens de l'activité pulsionnelle et par un important travail de réorganisation défensive, des conflits et de la relation objectale. L'issue du complexe

d'oedipe consiste, pour l'enfant, à renoncer provisoirement au projet de séduire son parent du sexe opposé. D'une part du fait de son impossibilité physiologique d'assouvir ces pulsions, et d'autre part, par crainte de la castration (pour le garçon) ou de la perte d'amour (pour la fille). Face au déplaisir suscité par ce renoncement pulsionnel, l'enfant édifie des *contre forces* psychiques (*motions réactionnelles*) appelées *digues psychiques* par Freud dans *Les trois essais sur la théorie sexuelle*: *Au cours de cette période de latence totale ou seulement partielle s'édifient les forces psychiques qui se dresseront plus tard comme des obstacles sur la voie de la pulsion sexuelle et qui, telles des digues, resserreront son cours (le dégoût, la pudeur, les aspirations idéales esthétiques et morales)* (S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905, p.101). Le dégoût s'oppose au désir, la morale aux instincts les plus primaires (oscillant entre sexualité et agressivité), et la pudeur aux pulsions exhibitionnistes et voyeuristes qui accompagnent la vie infantile. L'enfant trouve à cette période l'occasion de déplacer ses investissements vers de nouveaux domaines socialement valorisés : apprentissages, activités extra-scolaires, sports, religion, etc. Les aménagements défensifs prennent également une nouvelle forme, en lien avec ces nouveaux intérêts: *refoulement secondaire, formation réactionnelle, inhibition quant au but, sublimation.*

Le refoulement, mobilisé face à l'angoisse de castration, permet la séparation de la représentation et de l'affect. Dans le *refoulement secondaire*, la représentation préconsciente ou consciente associée au déplaisir, est séparée de sa charge d'investissement affectif. Pour empêcher que la représentation refoulée ne fasse irruption de nouveau dans le système préconscient – conscient, un contre-investissement se produit, voué à renforcer l'action de la censure et à protéger le système préconscient contre la poussée de la représentation inconsciente. La *formation réactionnelle* s'inscrit dans ce principe de contre-investissement. Elle vise à trouver une issue au conflit entre désir et défense, par la transformation d'un désir latent en son sentiment inverse. Par ailleurs, la notion d'*inhibition quant au but* renvoie à l'accès à la tendresse en tant que résultant de l'inhibition du but de la pulsion, la sexualité infantile étant déplacée vers un courant de *tendresse* avant d'investir le courant *sensuel* de la maturité génitale à l'adolescence. Enfin, Freud définit la *sublimation* comme le détournement -intégral ou en majeure partie, de l'usage sexuel des forces pulsionnelles vers d'autres fins ; processus grâce auquel de puissantes composantes sont acquises, intervenant dans toutes les productions culturelles (S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905, p.100).

Cette évolution est, d'après Freud, organiquement déterminée, héréditairement fixée, l'éducation ne faisant que la renforcer. La période de latence est propre à l'homme, on ne la retrouve pas chez les animaux qui lui sont apparentés. Il semble qu'elle renferme une des conditions humaine permettant de développer une culture supérieure, mais également ses névroses.

L'enfant, pendant cette période de latence, prend appui sur ses parents comme objets d'identification, et construit à leur contact les instances élaborées par la seconde topique freudienne : le *Ça*, usuellement qualifié de *réservoir pulsionnel*, met à mal les efforts du *Surmoi*, instance chargée d'intérioriser les interdits et la

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

morale. L'*Idéal du Moi* est contenu dans le Surmoi, il est directement inspiré par les idéaux parentaux.

Le Moi, instance visible de la personnalité du sujet, constitue la synthèse de ces aspects, le *médiateur entre (les) exigences contradictoires* incarnées par le monde extérieur réel, le Ca et le Surmoi. *Il permet*, résume M. Emmanuelli, *le jeu entre processus primaires et secondaires et aboutit à des aménagements positifs pour le développement intellectuel et psychique. Le déploiement de la fantasmatisation, le recours à la rêverie diurne, le jeu, offrent à l'enfant en latence des voies de décharge des pulsions qui compensent les interdits de satisfaction et autorisent un travail psychique sur les conflits. Ces acquis positifs, qui permettent une ouverture sur le monde des idées et sur le groupe des pairs, sont possibles si le refoulement des représentations liées à la sexualité oedipienne ainsi que l'interdit de l'inceste, sont assurés ; l'environnement joue, à cet effet, un rôle non négligeable.* Nous verrons plus loin combien cette organisation topique est mise à l'épreuve par la puberté.

B- Remaniements pubertaires

a- Processus adolescent

Le déclenchement du processus adolescent est biologique puisque les hormones sexuelles sont produites de façon croissante, augmentant la masse du corps et la taille, transformant la masse musculaire, laissant apparaître les caractères sexuels secondaires féminins ou masculins (pilosité, développement des organes génitaux, règles chez la fille, mue chez le garçon), et rendant le sujet apte à la fécondation. La puberté masculine est plus tardive et plus longue. M. Emmanuelli (*L'adolescence*, 2005, p.32) observe que *Les données actuelles, en Occident, vont dans le sens d'une précocité croissante d'apparition de la puberté : l'âge des premières règles, qui était de 16-17 ans au milieu du XIXe siècle, de 14-15 ans vers 1920, se situe à présent entre 12,5 et 13 ans* (J. O. Galland, *Sociologie de la jeunesse*, 1997) *: de ce fait, il y a dissociation de plus en plus nette entre l'adolescence sociale et l'adolescence biologique.*

L'impact psychique de ces transformations physiologiques est majeur. Tout semble changer avec elles : intérêts, goûts, humeurs, amis, plaisirs et déplaisirs, comportements, activités, etc. Ces paramètres sont liés à ce que l'adolescent se suggère à lui-même dans cette nouvelle apparence, mais également au tout nouveau désir génitalisé dont il fait l'objet de la part des autres adultes : *Ses relations avec lui-même et avec les autres évoluent : sont de ce fait remis en jeu l'axe du narcissisme (l'amour de soi, l'investissement de soi) et celui des relations avec autrui.*

Freud s'intéresse aux métamorphoses de la puberté dans ses trois essais sur la théorie sexuelle. Il écrit que *L'avènement de la puberté inaugure les transformations qui doivent mener la vie sexuelle infantile à sa forme*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

normale définitive (S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905, p.100). M. Emmanuelli complète : *La pulsion sexuelle, jusque là auto-érotique, découvre alors l'objet sexuel. Un nouveau but sexuel est donné ; toutes les pulsions partielles y collaborent et les zones érogènes se subordonnent au primat de la zone génitale ; l'accès à une vie sexuelle normale implique que puissent s'intégrer les deux courants dirigés vers l'objet et le but sexuels : le courant tendre et le courant sensuel*. L'auteur cite R. Cahn qui évoque l'adolescence en décrivant la *folie des pulsions qui font alors irruption* (R. Cahn, *Adolescence et folie. Les déliaisons dangereuses*, 1991).

Ces pulsions sont d'autant plus violentes qu'elles prennent l'adolescent au dépourvu, suggérant un vécu de passivité parfois intolérable et un sentiment d'inquiétante étrangeté pouvant être *à l'origine d'un réaménagement créatif* autant que d*'une catastrophe psychique*. L'immaturité fonctionnelle qui avait abrité l'enfant de toute réalisation fantasmatique incestueuse, disparaît avec l'avènement des caractères sexuels secondaires. Il doit donc se défendre de la tentation coupable d'agir ces désirs, parfois par le rejet momentané du parent du sexe opposé, et bien souvent par un isolement plus grand. C'est à cette occasion que l'*après-coup* des traumatismes infantiles resurgit, à la lueur de la réinterprétation plus mûre et génitalisée de faits anciens et potentiellement traumatiques. Ces faits ne nécessitent pas d'avoir été mis en acte, il s'agit généralement du fantasme infantile d'avoir été séduit par un adulte.

M. Emmanuelli nous rappelle que l'issue de la crise d'adolescence dépendra de la capacité de refoulement de ces fantasmes et de *l'intégration du corps sexué.* M. et L. Laufer évoquent la notion de cassure développementale *(breackdown)* pouvant émerger au cours de ce processus devant mener à *l'intégration du corps mature dans la représentation de soi. Ce rejet inconscient du corps sexué* s'inscrivant *dans la mise en défaut du refoulement des fantasmes incestueux* (M. et L. Laufer, *Adolescence et rupture du développement*, 1981).

Freud, nous l'avons vu, envisage que la pulsion sexuelle autoérotique, issue de pulsions isolées et de zones érogènes diverses, se recentre à cette occasion vers un nouveau but sexuel, sous le primat de la zone génitale (S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905, p.100). Les buts sexuels des deux sexes étant différents, le développement sexuel divergera entre hommes et femmes. Il émet l'hypothèse que si toutes les prédispositions sexuelles *anormales* de l'enfance (sadisme, exhibitionnisme, voyeurisme, etc.) se maintiennent et sont renforcées par la maturité, l'individu devenu adulte aura une vie sexuelle perverse. Si les prédispositions sont refoulées, elles continuent d'agir dans l'inconscient, produisant des symptômes. La perversion s'exprime à travers la névrose. La vie sexuelle pourra avoir une apparence *normale,* mais sera le plus souvent *limitée* et aura pour complément une maladie *psychonévrotique*. Au contraire, le processus de la sublimation occasionnera la déviation de l'énergie des excitations sexuelles vers d'autres domaines socialement valorisés comme les apprentissages ou les activités artistiques. Grâce à la sublimation, les prédispositions perverses de l'enfance pourront disparaître derrière de vertueuses apparences.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Ce temps de réorganisation physique et psychique est également social ; l'adolescence est le temps du choix libre des amis, des référents autres que parentaux, et de l'orientation professionnelle. Ces changements de responsabilités lui offrent un statut différent au sein de la famille ; il devient un adulte parmi les adultes, et jouit des privilèges qui lui étaient jusqu'ici refusés sous couvert de principes éducatifs. M. Emmanuelli l'écrit, *une mobilisation psychique intense est nécessaire pour affronter ces changements qui passent par une modification de l'organisation économique, topique et dynamique de la psyché. Celle-ci s'accompagne d'un recours accru aux mécanismes de défense existants et de l'apparition de mécanismes nouveaux. L'intensité de ces mouvements psychiques complexes et contradictoires explique la survenue de manifestations bruyantes ou discrètes, dont il importe de repérer les aspects normaux et les risques éventuels de dérive pathologiques. C'est donc aux issues de la crise d'adolescence qu'il convient de s'attacher plus qu'au phénomène en lui-même.*

La psychanalyse met en relief un certain nombre de problématiques à résoudre au cours de l'adolescence, s'élaborant simultanément tout au long du processus de maturation: la première phase est dominée par la *réactivation pulsionnelle,* en lien d'une part avec les changements physiologiques mais également, de ce fait, avec la *reprise du conflit oedipien* et les *remaniements identificatoires*. Dans un second temps, l'adolescent, confronté à la solitude et au détachement d'avec les premiers objets d'amour, remettra en jeu *la problématique de séparation* qui, dans sa visée élaborative, aboutira à la mise en place d'une relation de couple.

Au cours de la puberté, les trois instances psychiques principales (Ca, Moi, Surmoi) sont largement remaniées. Le conflit entre le Moi et le Ca trouve un nouvel équilibre du fait d'installations défensives nouvelles, vouées à défendre le Moi contre les émergences pulsionnelles. A. Freud considère que c'est aux variations du Moi, majeures, et des exigences externes, davantage qu'aux variations du Ca, qu'il faut attribuer ces changements (A. Freud, *Le moi et les mécanismes de défense*, 1946).

La pré-adolescence insuffle des changements liés à l'importante mobilisation quantitative d'émois instinctuels, envahissant tous les domaines du Ca (instincts sexuels et agressifs). On voit resurgir des vestiges des stades passés ; l'oralité s'exprime à travers la subite voracité des adolescents (ou dans la lutte contre ces pulsions), l'analité dans leur goût affiché pour la saleté et le désordre. L'adolescence à proprement parlé apporte un autre type de changement, plus qualitatif, avec, nous dit M. Emmanuelli, *la mise au second plan des pulsions prégénitales au profit des pulsions génitales et la transformation des buts pulsionnels.* Le Surmoi assiste le Moi dans son combat contre le Ca, en l'aidant à maintenir les acquisitions morales de la période de latence. Mais le Ca se fait entendre d'une façon ou d'une autre, à travers *l'activité fantasmatique, les poussées vers des satisfactions sexuelles perverses, l'agressivité,* parfois *la délinquance* (M. Emmanuelli, *L'adolescence*, 2005, p.38).

Dans les écrits de Freud (S. Freud, *Le moi et le ça*, 1923), les fonctions d'interdiction (Surmoi) et d'idéal

(Idéal du Moi) sont réunies derrière l'instance Surmoïque (Surmoi). La psychanalyse contemporaine tend pourtant à les distinguer davantage, chacune possédant d'importantes singularités.

Le Surmoi avait un rôle de censeur et de protecteur vis-à-vis du Moi au cours de la latence. Avec l'avènement de la puberté, l'équilibre des instances est remanié en raison des pressions débordantes du Ca. M. Emmanuelli ajoute à cet aspect de l'adolescent lui-même, l'excitabilité un peu régressive des parents de l'adolescent au foyer, la confrontation à la puberté de leur enfant réactivant leur propre problématique pubertaire.

L'Idéal du Moi, issu de l'idéalisation narcissique du Moi et des identifications aux parents ainsi qu'à leurs propres idéaux, collectifs et individuels (y compris l'idéalisation de l'enfant par les parents), constitue un modèle auquel le sujet, ici adolescent, doit se conformer. M. Emmanuelli (*L'adolescence*, 2005, p.45) cite P. Blos (*Les adolescents. Essai de psychanalyse*, 1962) : *Pour (l'auteur), si l'idéal du moi est bien issu du narcissisme, il ne trouverait son organisation définitive qu'en cours d'adolescence, dans l'abandon irréversible de la position oedipienne négative.* L'auteur considère que la place importante de cette instance à l'adolescence tient à *la faille dans l'alliance entre moi et surmoi, la remise en cause des parents, le réaménagement entre narcissisme et relations d'objets.* L'Idéal du Moi s'émanciperait du Surmoi à cette période du développement. *Absorbant la libido narcissique et homosexuelle, il représente l'instance régulatrice du narcissisme,* fragilisé par le contexte. *Issu du renoncement au narcissisme infantile par la projection de ce dernier comme idéal, sa fonction est d'offrir au narcissisme une ouverture vers une réalisation possible dans le futur*

L'adolescent recherche donc dans l'idéal du moi une image satisfaisante de lui-même, susceptible de conforter son narcissisme, sans retourner aux idéaux mégalomaniaques de l'enfance, trop liés aux investissements des parents. Il se tourne pour ce faire hors du milieu familial, en quête de support à ses idéaux. L'adhésion à un idéal collectif est courante, de préférence lorsque les idées en question s'inscrivent en opposition avec celles du milieu familial... ce déplacement des figures parentales autrefois idéalisées, vers des figures externes, généralement du même sexe que soi, permet *l'intégration de l'homosexualité psychique et la consolidation du narcissisme.* Par ailleurs, la qualité des images parentales joue un rôle fondamental dans ces nouveaux aménagements de l'Idéal du Moi à l'adolescence. L'harmonie entre les différentes sources de sa construction doit régner, car la radicalité ou les écarts majeurs entre les différents pans qui le constituent (idéaux parentaux, sociaux, personnels, réalistes, imaginaires, passés, actuels, etc.), peuvent occasionner des conflits très paralysants. L'auteur accorde une place centrale à cette instance : *De l'aménagement possible ou non de cet idéal dépend l'issue positive de la crise d'adolescence, par la relativisation progressive de cette idéalisation, ou l'entrée dans l'ennui, la morosité, l'absence d'investissement dus à son effacement. Le mouvement dépressif est alors à craindre.*

Dans sa prise en charge de l'équilibre des instances, le Moi revêt la fonction de défenseur de la personnalité,

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

par la mise en jeu d'un certain nombre de mécanismes voués à lutter, essentiellement, contre l'excitation interne. C'est-à-dire contre la pulsion et ses représentations (souvenirs, fantasmes), susceptibles d'occasionner *angoisse* et *malaise psychique*. Mais il arrive également qu'un brandissement défensif trop intense du Moi génère des manifestations symptomatiques de type *angoisse*, ascétisme, *accentuation des symptômes névrotiques, inhibition.* Ces manifestations incarnent en quelque sorte un excès défensif, elles sont corrélées à de nouveaux aménagements mis en place par l'adolescent: la répression et l'isolation sont renforcées, tandis que l'ascétisme, l'intellectualisation et l'apparente « bêtise » font leur apparition.

L'ascétisme est décrit par A. Freud comme une véritable haine du corps ; appréhension à la mesure des pulsions qui l'envahissent, entre autres masturbatoires, et contre lesquelles il met une vive énergie à lutter. Le rejet des plaisirs dans leur ensemble s'inscrit dans ce mouvement défensif contre les pulsions du corps : la sexualité est écartée, mais pas uniquement. Comme chez les hommes de foi, le sommeil, la nourriture et le confort peuvent être refusés dans un même élan, revêtant parfois, au long cours, des aspects inquiétants.

L'intellectualisation est mobilisée dans ce même souci de maîtrise des pulsions. Les adolescents investissent la pensée abstraite, se passionnent sans mesure pour des questions universelles, constituant des moyens supplémentaires de s'éloigner pour un temps de leur problématique pulsionnelle individuelle. Ce recours est plus satisfaisant que l'ascétisme, car il permet l'investissement du champs objectal (discussions à deux, débats groupaux) et donne un nouveau souffle au *plaisir de penser.*

P. Denis décrit la bêtise de l'adolescent comme *une sorte de recours d'urgence lorsque les possibilités actuelles du sujet pour traiter ses émois sont momentanément ou plus durablement débordées* (P. Denis, *Éloge de la bêtise*, 2001, p.10). Les contextes ravivant les traumatismes autour de la séduction sont particulièrement sensibles (parler en public, être en groupe). Il s'agit en réalité d'une bêtise *superficielle*, strictement affective, sans relation avec les capacités intellectuelles réelles. Elle est définie par M. Emmanuelli (*L'adolescence*, 2005, p.41) comme *un moyen de traiter l'excitation*. Les procédés maniaques, chargés de lutter contre la tonalité dépressive inhérente à ces changements, apparaissent sur le plan langagier. L'ironie, la dérision, les moqueries, constituent des moyens adaptés de nier l'angoisse liée aux préoccupations sexuelles. L'humour, recours plus élaboré et plus tardif, témoigne d'une aptitude à prendre en compte les réalités externe et interne, tandis que la *bêtise*, en tant que parade, *cherche à les méconnaître.*

b- Problématiques adolescentes

Nous avons évoqué le carrefour conflictuel que constituait l'adolescence sur le plan psychique inconscient, du fait de la réactivation pulsionnelle physiologique. Les conflits infantiles sont réveillés et mettent à l'épreuve les assises de l'enfance : les vœux oedipiens, mis en suspens pendant la latence, sont subitement réalisables du fait de la nouvelle maturité du corps; le narcissisme est en crise et nécessite une séparation avec les imagos

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

parentales, de ce fait vivement rejetées, déstabilisant partiellement les repères identitaires.

De plus, nous dit très justement M. Emmanuelli (*L'adolescence*, 2005, p.47), *L'adolescence, qui contraint à ces mouvements parfois antagonistes, est inscrite sous le signe du paradoxe, en particulier celui qui préside aux relations entre narcissisme et relations d'objet (...) l'adolescent doit changer en demeurant le même, se détacher de ses parents en maintenant, remaniés, les identifications et le lien au surmoi qui en dérivent. Les angoisses liées à ces problématiques s'intriquent et s'aggravent : angoisse d'incomplétude et de castration et angoisse de perte d'objet et d'abandon retentissent sur le narcissisme. Les effets des paradoxes sont aussi antinomiques : poussant à la créativité certains adolescents, qui investissent leur pensée dans le travail psychique élaboratif, ils peuvent avoir effet de sidération ou de désorganisation. (...) prise de drogue, fugues, tentatives de suicides, conduites anorexiques conduisant parfois jusqu'à la mort (...) attaque des liens psychiques, qui fait basculer le sujet dans une perte de contact avec la réalité.* Nous verrons par la suite, de façon plus détaillée, ces différentes directions psychopathologiques.

L'une des principales problématiques adolescentes s'inscrit dans la constitution d'une identification sexuelle. En faisant l'expérience d'un corps physiologiquement et irréversiblement féminin ou masculin, l'adolescent doit renoncer à posséder l'autre sexe, adopter les nombreux codes sociaux liés à son identité de genre, et se résigner à ne séduire que les représentants de l'autre camp: *il s'agit tout à la fois d'une conquête et d'un renoncement.* L'auteur interprète l'investissement extrême de la masculinité chez certains garçons comme le contre-investissement d'une angoisse de castration, ou comme la lutte contre des tendances passives inassumées. Chez les filles, la masculinité affichée peut s'expliquer comme une lutte contre les identifications maternelles, ou le contre-investissement d'une féminité trop chargée en terme d'attentes, et de ce fait angoissante.

La question de la vocation homosexuelle est distinguée par la psychanalyse selon deux définitions. L'homosexualité « primaire » est pré-oedipienne, ou identitaire ; elle apparaît du fait d'une affiliation précoce du parent du sexe opposé, à son identité de genre (mère fantasmant son petit garçon comme identique à elle, par exemple). L'homosexualité « secondaire » s'inscrit dans le processus d'un oedipe négatif, c'est-à-dire de sentiments d'amour et de désir pour le parent du même sexe ; mouvement occasionnant des *fixations narcissiques et objectales* à son encontre, mais susceptible d'être réorganisé à l'adolescence (contrairement à l'homosexualité primaire).

L'auteur nous met en garde sur la nécessité de distinguer soigneusement : *tendances, désirs, fantasmes, pratiques et liaisons homosexuels, qui renvoient à des organisations et modes divers.* Les investissements de type homosexuels apparaissent tout aussi incontournables que structurants à l'adolescence, puisqu'ils renvoient à l'attrait pour le semblable. Ils peuvent occasionner des expériences ponctuelles, mais ils *suivent le plus souvent la voie sublimatoire, prenant la forme de l'amitié, de la participation à des activités dans des groupes*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

homosexués (orchestre, équipe sportive, jeux de rôle). Certaines expériences homosexuelles transitoires ont pour vocation d'aider l'adolescent à se rencontrer lui-même en tant qu'objet désirable, dans un processus de subjectivation tout à fait sain.

Pour l'adolescente, cet *échange narcissique* s'inscrit souvent dans une passion pour une jeune adulte idéalisée, ce qui laisse généralement présager *une étape structurante pour la future hétérosexualité féminine.* Le garçon trouve ce double narcissique dans l'amitié, généralement pour un camarade, là aussi chargé de ses projections idéalisées (Idéal du Moi) qui contribuent à modeler une image unifiée de lui-même, comme lorsqu'il lisait autrefois sa virilité dans le regard maternel. M. Emmanuelli précise à ce sujet que *l'immense besoin passif d'être aimé suscite cependant une angoisse qui entraîne défensivement l'hypervirilité.* T. Tremblais-Dupré (*La sexualité adolescente et son trouble. Le masculin et le féminin*, 1993, p.79) nous apprend de l'homosexualité féminine installée, qu'elle *suppose une identification à un père, souvent lointain, faible, ou charmant, idéalisé et incorporé.* M. Cournut-Janin (*Féminin et féminité*, 1998) observe que l'homosexualité masculine est à la fois davantage agie à l'adolescence et redoutée par l'entourage, tandis que l'homosexualité féminine est plus discrète et moins agie sexuellement.

Une autre problématique adolescente, tout à fait culturelle cette fois-ci, est soulevée par M. Emmanuelli sous l'impulsion des travaux d'E. Kestemberg (*La sexualité des adolescents*, 1982). L'auteur postule en effet que *si la liberté des mœurs a pu favoriser pour certains l'accès simple à la relation à l'autre, elle n'a pas supprimé les sources de conflit. La frustration imposée par la réalité antérieure offrait aussi une protection face aux insatisfactions ressenties. La pratique sexuelle libre et précoce, inscrite dans l'abolition apparente de la culpabilité et des tabous, relève, pour certains adolescents, plus de l'adoption d'un idéal du moi collectif envahissant que d'une véritable évolution psychique maturative.*

Elle ajoute une observation particulièrement susceptible de nous intéresser dans ce contexte : *La dévalorisation du fonctionnement sexuel (qui s'en suit) semble entraîner celle de l'activité de pensée avec pour conséquence la perte du plaisir à penser. Une telle perte est alors vécue comme un manque, une absence d'intégrité qui ébranle le sentiment de soi, retentissant sur le narcissisme.* La rencontre entre les courants sensuel (passion) et tendre (partage) n'est possible qu'après un temps d'élaboration du narcissisme et de l'idéal du moi. Lorsque seule la passion et la sensualité prédominent, on se trouve face à une relation d'amour assez immature, du registre de l'idéalisation de l'autre, parfois aimé secrètement, sans le savoir. Freud observe dès 1921 que dans ces situations, l'objet *est traité comme le moi propre (...) une bonne mesure de libido narcissique déborde sur l'objet. Dans maintes formes de choix amoureux il saute même aux yeux que l'objet sert à remplacer un idéal du moi propre, non atteint* (S. Freud, *Psychologie des foules et analyse du moi,* 1921). Une des formes possible de cette implication narcissique moderne dans l'amour, réside possiblement derrière le fait que les adolescents actuels, bien que plus enclins à voir leurs histoires d'amour se succéder, rompent beaucoup plus vite face à un adultère, qu'autrefois (G. Neyrand, *Le sexuel comme enjeu de*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

l'adolescence, 1999).

La problématique narcissique de l'adolescence est, nous l'avons évoqué, centrale. Cette période de bouleversements physiologiques, psychiques, statutaires, sociaux, etc., occasionne une centration narcissique incontournable. Son issue consistera à pouvoir s'épanouir dans un choix objectal heureux (amis, partenaire amoureux), autre que celui entretenu jusqu'ici avec les objets primaires. Ces préoccupations narcissiques sont caractérisées par un intérêt subitement démesuré pour le miroir, objet particulièrement précieux à l'adolescence. Elles sont souvent en charge de détourner l'angoisse de castration (nez trop grand, seins trop petits, etc.) mais peuvent également prendre une dimension pathologique grave (dysmorphophobie s'inscrivant dans une schizophrénie débutante). Entre 12 et 16 ans, le corps est effectivement au centre des intérêts de l'adolescent, du fait de ses changements rapides et constants, mais également pour l'effet de séduction qu'il provoque nouvellement chez les autres. *À la croisée de l'intime et du relationnel*, il peut devenir l'objet d'exhibitions revendicatrices (tatouages, piercings, vêtements) ou de complexes inhibants (angoisse de grossir chez les filles, d'être trop maigre chez les garçons).

Cette centration narcissique possède bien des aspects positifs, néanmoins. Elle apaise l'excitation, renforce le sentiment de cohésion du moi malgré les émergences pulsionnelles massives et la résurgence de l'angoisse de castration. Ce repli est l'occasion pour l'adolescent d'investir la pensée abstraite en même temps que son narcissisme : journaux intimes, rêveries et créations personnelles accompagnent souvent cette période, également consacrée aux grandes questions existentielles, spirituelles, philosophiques, que J. Piaget a répertoriées sous l'égide de la *pensée abstraite* (succédant à la *pensée concrète*). Pour l'auteur, cette évolution donnerait au sujet adolescent le pouvoir de se libérer du réel (ou du concret) pour envisager le vaste champ du possible, construire des théories abstraites mais néanmoins tangibles (J. Piaget & B. Inhelder, *De la logique de l'enfant à la logique de l'adolescent,* 1955). M. Emmanuelli offre une traduction tout à fait passionnante de ces relations entre affectivité et pensée : *La négociation entre pensée formelle et réalité, qui corrige peu à peu ce mouvement (celui d'une pensée toute-puissante, supérieure au réel), correspond, dans la théorie psychanalytique, au réaménagement entre instances et participe à l'équilibre entre principe de plaisir et principe de réalité.*

L'auteur ajoute que les pathologies adolescentes *révèlent une fragilité narcissique déjà existante, mais contenue jusque là par un fonctionnement défensif qui aboutit à une fausse latence. Ce système défensif sans souplesse –qui peut chez certains enfants « sages » prendre la forme d'une hyper-adaptation à l'environnement- se voit mis en défaut à l'adolescence par le retentissement sur le narcissisme de la réactivation oedipienne : l'angoisse de castration a, chez ces sujets, un effet désorganisant parce qu'elle réveille une faille narcissique fondamentale.*

L'élaboration psychique de la séparation constitue une autre problématique typique de l'adolescence. En

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

renonçant aux relations infantiles avec les imagos parentales intériorisées, l'adolescent se sépare également de l'image de soi idéalisée de l'enfance, à travers ce regard parental. A. Freud assignait à l'adolescence un travail de deuil de l'enfance. P. Blos évoque la remise en scène de la première épreuve infantile de séparation-individuation. Il écrit : *En renonçant à ses parents oedipiens, l'adolescent subit une perte réelle et il fait l'expérience d'un vide intérieur, de l'accablement, de la tristesse qui accompagnent toute espèce de deuil* (P. Blos, *Les adolescents. Essai de psychanalyse*, 1962, p.122). Il s'agirait davantage d'un *désengagement psychique* imposé par l'adolescence, impliquant, comme dans un deuil, d'une part l'identification à l'objet, et d'autre part la douleur. Ce second aspect étant souvent négocié par l'adolescent à travers des comportements agis et des attitudes hostiles ; manifestations vouées à la lui faire oublier.

M. Klein, en élaborant la notion de *position dépressive*, faisait largement référence à cette notion de *deuil* dans l'enfance. Elle décrivait déjà ce mouvement, ici résumé par M. Emmanuelli: *la nostalgie de l'objet d'amour perdu –ensemble de sentiments qui relèvent de l'inquiétude concernant l'objet aimé, et du désir de le retrouver- prend le pas sur les mouvements agressifs et ouvre la voie aux désirs de réparation, sources de symbolisation. Ce processus nécessite la prévalence de l'amour, et de son pouvoir d'intrication, sur la haine, prévalence qui sous-tend les mouvements de réparation, faute de quoi la désintrication retentit sur les capacités de pensée, aboutissant à l'inhibition ou au recours à l'agir* (M. Emmanuelli, *L'adolescence*, 2005, p.63) . Ce processus doit aboutir à la possibilité, pour l'adolescent, de réinvestir ses premiers objets d'amour de façon plus libre, indépendante. Notons à ce propos l'entrave que constitue le prolongement de la dépendance matérielle des adolescents dans notre société actuelle ; aspect retardant de fait cette prise de distance pourtant fondamentale dans le processus de subjectivation.

La séparation touche ainsi aux domaines de *l'intrapsychique* autant qu'à ceux de la *réalité externe* ; mettant en cause le narcissisme autant que les investissements relationnels. Elle met à l'épreuve les nourritures affectives infantiles, c'est-à-dire la qualité des liens offerts précédemment à l'enfant par ses parents ; parents dont la fonction, face à un adolescent, consiste à ne pas basculer dans les écueils de répression ou de lâcheté, face à ces mouvements parfois très difficiles à contenir.

C- Conséquences de ces remaniements sur le sujet sain et pathologique

M. Emmanuelli nous livre cette perspective essentielle : *l'impact violent du processus pubertaire retentit différemment selon les modalités de l'organisation psychique, mise en place dès la petite enfance et remaniée par le travail de la latence. Pour E. Kestemberg, « l'adolescence est un moment de réorganisation psychique qui est induit à plus ou moins long terme –bien sûr- par tout ce qui l'a préparé, c'est-à-dire par toute la*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

sexualité infantile et les modes d'investissements complexes qui ont lieu durant l'enfance, mais aussi par la période de latence » (E. Kestemberg, *Notule sur la crise d'adolescence. De la déception à la conquête*, 1980).

Les multiples remises à l'épreuve des assises infantiles rendent cette période adolescente particulièrement propice aux émergences psychopathologiques. F. Ladame encourage les adultes à *trop* s'inquiéter plutôt que *pas assez*, compte-tenu des ardeurs potentiellement irréversibles de l'adolescence (F. Ladame, *Dictionnaire de psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent*, 2000, p.24).

B. Brusset distingue la démarche diagnostique accordée aux adolescents, de celles accordées aux enfants ou aux adultes. Il convient selon lui de veiller à trois paramètres complémentaires : la conduite symptomatique et sa logique spécifique, dans ses rapports avec le fonctionnement psychique actuel ; les rapports de celui-ci avec les tâches propres à l'adolescence ; et la manière dont l'organisation psychique actuelle s'articule avec l'organisation antérieure, afin d'évaluer les effets du premier développement et des réaménagements de la période de latence, en prenant en compte l'incidence du travail d'après-coup et des remaniements des contenus infantiles propres au temps d'adolescence (B. Brusset, *Psychopathologie de l'adolescent,* 1995).

Qualifier un processus adolescent de « sain » ou de « pathologique » est souvent délicat. La proposition que nous retenons, en accord avec M. Emmanuelli et dans le respect de la théorie freudienne, consiste à apprécier l'accès ou non à un mode de relation d'objet génital, en tant que finalité du processus adolescent. Cette ultime étape du développement psychosexuel ne se contentant pas de renvoyer à la satisfaction sexuelle s'y référant, mais également à la capacité d'envisager l'autre comme égal, dans une relation de désir mutuel. Ce niveau d'élaboration relationnelle requiert à la fois une identité unifiée, une organisation narcissique rassurée, et des limites contenantes (face au danger de perte et d'attaque que pourrait représenter la rencontre avec l'autre). L'auteur évoque également le maintien révélateur des *liens entre libido et agressivité, de même qu'entre investissement narcissique et investissement objectal* ; aspects que les tests projectifs sont particulièrement en mesure d'appréhender (M. Emmanuelli, *L'adolescence*, 2005, p.89). Nous reviendrons à ces aspects dans notre chapitre consacré aux méthodes projectives.

a- Névrose

Il est délicat d'évoquer une « névrose » installée à l'adolescence, les notions de *trouble*, de *manifestations* ou de *problématique* névrotiques sont privilégiées. La réactivation sexuelle de la puberté tend à lier intrinsèquement adolescence et névrose, puisque les fantasmes oedipiens se trouvent au cœur de ces deux scènes.

Les symptômes obsessionnels (obsessions, rituels, inhibition, etc.) sont quasiment incontournables à

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

l'adolescence, mais ils se manifestent dans des proportions et dans des entités psychopathologiques extrêmement variables. On les retrouve pour leur fonction défensive rigide, luttant contre l'agressivité dans une problématique névrotique ou évoluant aux côtés de *dysharmonies, dissociations,* ou *effondrements psychotiques.* Certaines formes de troubles obsessionnels au cours de l'adolescence sont si massives qu'elles pourraient s'apparenter à un trouble identitaire. Certaines problématiques identificatoires peuvent en effet occasionner des porosités dedans / dehors et des mouvements de dépersonnalisation impressionnants. Les tests projectifs sont très utiles face à ces situations diagnostic confuses, car ils permettent de déterminer la qualité de l'investissement objectal, le rapport au réel et la problématique contre laquelle luttent les mécanismes de défense à la portée du sujet.

Les symptômes hystériques augmentent eux aussi à l'adolescence, prenant couramment figure de *malaises*, de *crises de nerf* ou de conversions (paralysies, cécité, mutisme, perception d'odeurs inexistantes, douleurs). Rappelons que ces symptômes sont sous-tendus par un conflit psychique et expriment symboliquement des représentations refoulées. Ils sont, dans notre société, rarement reconnus comme tels par les adultes, soignants ou non. Les phobies sont elles aussi incontournables, dans des mesures également très diverses et informatives de l'organisation psychopathologique plus large de l'adolescent. Souvent transitoires, elles apparaissent généralement derrière l'appréhension de certains moyens de transport, de certains aliments, de certaines parties du corps, de certains lieux ou de certaines personnes. Elles expriment le conflit névrotique tout en négociant la problématique de séparation (avec les premiers objets, avec le corps changeant).

b- Dépression

La problématique de séparation subit, nous l'avons vu, un second temps d'élaboration au moment de l'adolescence. Les mouvements dépressifs accompagnant cette élaboration au cours du développement sain, sont à distinguer d'une réelle dépression. Ce second contexte comporte des manifestations qui, liées chez un même sujet, constituent le syndrome dépressif : ralentissement psychomoteur ; manque d'appétit et troubles du sommeil ; tristesse et manque d'intérêt global, pour les autres et pour soi ; auto-dévalorisation. La dépression est toujours en lien avec une fragilité narcissique, présente dans l'organisation du sujet, ou liée à des évènements extérieurs momentanés. Ce second cas de figure entrant toujours en écho avec l'organisation du sujet.

Ces manifestations peuvent s'accompagner d'agressivité, de troubles du comportement, de troubles des conduites alimentaires, de toxicomanies (on retrouve ici les troubles *limites* de la personnalité). On note également que la seconde cause de mortalité des adolescents en France est, après les accidents de voiture, le suicide (il concerne 16% des décès entre 15 et 24 ans) (M. Choquet, *Panorama du suicide*, 2004, p.72).

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

L'évolution de ce syndrome varie en fonction des formes psychopathologiques dans lesquelles il s'inscrit, et du traitement proposé, nous dit M. Emmanuelli (*L'adolescence*, 2005, p.101).

c- Fonctionnements limites

Cette entité psychopathologique, assez récemment conceptualisée, est caractérisée par un investissement objectal (ou relationnel) angoissant, oscillant entre fantasmes d'intrusion et d'abandon. D. Anzieu évoque chez ces sujets la *porosité* des enveloppes psychiques entre dedans et dehors, soi et non-soi, sujet et objet (D. Anzieu, *Le Moi-peau*, 1974).

Le traumatisme initial, à l'origine de cette organisation psychique, relèverait, dans la continuité des travaux figurant dans notre premier chapitre à propos des nourrissons *savants*, d'un profond désaccordage dans l'investissement parental de l'enfant. Désaccordage pouvant osciller indistinctement entre *excès* et *privation* d'amour, le facteur commun étant la non-prise en compte des besoins de l'enfant lui-même. Contentons-nous, afin de ne pas nous répéter, de cette définition très claire du trauma: *traduction d'une absence, ou d'une série d'absences, de réponse adéquate de l'objet face à une situation de détresse : cette absence mutile à jamais le moi (...) entraîne une sensation de détresse primaire qui toute la vie durant se réactive à la moindre occasion* (T. Bokanowski, *Le concept de trauma chez Frenczi*, 2005) .

Les organisations limites de l'adulte, mais également de l'adolescent, peuvent être caractérisées (C. Chabert, B. Brusset, F. Brelet-Foulard, *Névroses et fonctionnements limites*, 1999) par un certain nombre de points résumés par M. Emmanuelli dans son ouvrage: *la prédominance de la destructivité et le caractère inintégrable de l'ambivalence ; le défaut d'intériorité, d'investissement de l'activité psychique propre, qui explique la dépendance, l'incapacité à être seul, l'impulsivité et le passage à l'acte. Ce défaut résulte en partie d'un défaut du refoulement, et de l'utilisation de défenses spécifiques telles que la projection, le déni et le clivage, le recours à la mise en acte plutôt qu'au travail de représentation psychique ; l'antagonisme entre objectalité et narcissisme, relation d'objet et auto-érotisme ; l'organisation défensive qui se caractérise par la coexistence de deux niveaux, l'un relevant d'une modalité névrotique sur le plan des défenses (refoulement) et de l'angoisse, l'autre d'un registre plus archaïque (déni, clivage, projection, idéalisation primitive) avec essentiellement, dans ce registre, des stratégies anti-pensée. Ces défenses visent à éviter des contradictions non intégrables par le sujet, à les éjecter de l'espace psychique interne : elles les expulsent dans l'acte et sa répétition (addictions), dans le corps (hypochondrie, somatisations) et dans les autres, qui deviennent le réceptacle des sentiments négatifs, ce qui explique les conduites violentes* (M. Emmanuelli, *L'adolescence*, 2005, p.108).

L'auteur note par ailleurs, dans une perspective qui nous intéresse tout particulièrement ici, que *le travail de la latence, qui permet l'élaboration et le dénouement du complexe d'Œdipe par l'intériorisation des interdits,*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

est défaillant dans les fonctionnements limites du fait d'un défaut de refoulement. Ce défaut de refoulement occasionne un envahissement fantasmatique incestueux et parricide qui, faute de digues psychiques auxquelles se heurter, s'exprime sous la forme de passages à l'acte. L'excitation pulsionnelle sexuelle n'est pas contenue dans le psychisme, elle est évacuée dans la sphère comportementale et vers le corps, sapant l'*activité fantasmatique, celle qui produit les représentations et les affects et nourrit les processus de pensée.*

d- Psychose

Les psychoses s'installent au cours de la très petite enfance et sont généralement repérables dès les stades les plus précoces du développement (oral, anal). Un certain nombre d'entre elles ne se déclare qu'à l'adolescence ; c'est le cas de la schizophrénie, où, nous dit Ph. Jeammet, *le désinvestissement psychotique du lien constitue l'ultime défense narcissique d'un moi submergé et menacé d'un vécu de reddition totale à l'objet dont le syndrome d'influence et l'automatisme mental sont l'expression la plus complète* (Ph. Jeammet, *Pourquoi la schizophrénie à l'adolescence ?,* 2002, p.41). Ces symptômes révèlent la scission du Moi, soumis à des mouvements psychiques indépendants de sa volonté. M. Emmanuelli nous explique ce processus : *ce sont les aspects les plus inacceptables de la vie pulsionnelle (érotisme et destructivité) qui occasionnent la mise en jeu de ces troubles* (M. Emmanuelli, *L'adolescence*, 2005, p.103).

L'auteur rapporte, dans ce contexte, les mots de Freud concernant l'étiologie de la psychose *: L'expérience clinique montre qu'il y a, au déclenchement d'une psychose, deux motifs déterminants : ou bien la réalité est devenue intolérable, ou bien les pulsions ont subi un énorme renforcement, ce qui, étant donné les exigences rivalisantes du ça et de l'extérieur, doit avoir sur le moi des effets analogues* (S. Freud, *L'abrégé de psychanalyse*, 1938, p.77). Comme nous le fait très justement observer M. Emmanuelli, l'adolescence se trouve, ici encore, particulièrement exposée à de tels mouvements. La *réalité intolérable* pouvant être associée au corps changeant. Or, chez le sujet psychotique, ces changements réveillent les problématiques infantiles non élaborées, et font vaciller l'identité, qui n'a pas reçu les points d'appuis (oedipiens, narcissiques) nécessaires pour se construire de façon contenante et assurée auprès des objets parentaux. L'auteur évoque la *défaillance de la fonction pare-excitante de l'entourage.*

L'évaluation d'émergences psychotiques à l'adolescence n'aboutit généralement pas à une entrée dans la schizophrénie (ce qui représente environ un quart des hospitalisations d'adolescents délirants). Un épisode délirant aigu peut survenir ponctuellement, s'inscrivant dans une organisation limite momentanément très fragilisée, et ne plus réapparaître par la suite (pour les deux tiers d'entre eux environ). La question du diagnostic et du pronostic est extrêmement délicate à cette période tellement pulsionnelle et évolutive du développement. Elle doit prendre en compte la mise en place d'un traitement dans les plus brefs délais, et ne pas figer l'adolescent dans un registre de fonctionnement pathologique qui l'empêcherait, lui mais également ceux qui l'accompagnent, de mettre en place des projets d'amélioration.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

e- Violence

Il convient de distinguer, à l'adolescence, les notions d'« action » (comme but de la pulsion servant à expérimenter le corps dans ses mouvements évolutifs), du « passage à l'acte » ou de la « violence », désignant un acte compulsif dirigé contre soi ou contre les autres. Notons par ailleurs que les attitudes de retrait et de désintéressement récurrent peuvent traduire, bien que sous des traits apparemment opposés, une morbidité tout aussi inquiétante.

M. Emmanuelli accorde au passage à l'acte un fondement partiellement défensif : *(il) offre une voie de décharge aux conflits que le Moi ne peut temporairement prendre en charge. Rendant compte d'une difficulté à se représenter psychiquement les conflits, il utilise le réel pour les figurer. Les modalités en sont diverses : l'activité physique, l'errance, le recours au tag permettent le contrôle de la réalité externe, à défaut du monde interne, et offrent le moyen de marquer la prise de distance et l'appropriation (...) l'agir peut aussi dériver chez d'autres vers un comportement dont la valence est essentiellement négative (...)* (M. Emmanuelli, *L'adolescence*, 2005, p.43).

Pour la psychanalyse, les troubles délictueux, qui caractérisent l'adolescence, rencontrent de façon extrêmement intime la dynamique menant aux *troubles de l'agir* portés contre soi : suicides concernant un élève sur seize en 1998 (M. Choquet & S. Ledoux, *Attentes et comportements des adolescents*, 1998, p.117, comportements à risque, troubles des conduites alimentaires, automutilations, toxicomanies, etc. Ces troubles s'inscriraient au carrefour de trois aspects : du travail d'élaboration psychique inhérent au processus adolescent ; de la mise à l'épreuve des fragilités affectives installées au cours de l'enfance par la qualité des investissements parentaux ; et enfin, des normes et idéaux de la société entourant l'adolescent, agissant plus ou moins directement sur son environnement familial et sur les modalités d'expression de ses conflits intrapsychiques.

M. Emmanuelli explique que *les conflits psychiques doivent trouver une voie d'expression, que ce soit au moyen de l'opposition manifeste avec les proches, de la « crise » d'adolescence, par le jeu des rêveries éveillées, ou par le recours à la sublimation qui en permet le déplacement. En effet, ce qui ne peut être pensé agit sur le sujet de manière pernicieuse : rejeté hors du champs psychique* (le fameux « théâtre interne » de la névrose, que nous évoquerons dans notre chapitre consacré aux techniques projectives), *il constitue le ferment de la violence agie sous toutes les formes déjà évoquées, et même d'une autre forme de violence, qui produit des effets sur le corps par la voie psychosomatique* (M. Emmanuelli, *L'adolescence*, 2005, p.77).

On retrouve, au travers des enquêtes épidémiologiques qui y sont consacrées, de vastes corrélations entre conduites violentes à l'adolescence et ruptures, carences, troubles du comportement parentaux, dans

l'enfance ; schéma s'inscrivant tout à fait dans la théorie psychanalytique concernant l'étiologie des troubles psychopathologiques. Ces situations traumatiques occasionnent des failles majeures dans la constitution du narcissisme, et sont réactivées au détour de l'adolescence.

C'est, plus précisément, dans les relations d'intimité entre la mère et l'enfant que se situent les racines de la violence ultérieure : la confiance réciproque et le plaisir pris à ces échanges, constituent la base de l'auto-érotisme qui offrira progressivement à l'enfant une certaine autonomie vis-à-vis de l'excitation interne (causée par le dehors) ainsi que ses trames identificatoires, supports à la différenciation établie de ses instances psychiques (Ca, Surmoi, Idéal du Moi, Moi). Les empiètements causés par de mauvaises relations au premier objet occasionneront les mouvements inverses, caractérisés par un inaccès à l'indépendance. Pour ces adolescents, le *conflit entre pôle narcissique et pôle objectal est indépassable, impensable, du fait de la dépendance à l'autre qu'il réveille et qu'ils n'ont pas les moyens psychiques d'élaborer*.

Surdon et violence pourraient, dans ce contexte, se trouver reliés sous deux angles. Tout d'abord, ils concernent tous deux très majoritairement les garçons (la délinquance est à 90 % masculine (A. Chauvet, *Rapport sur la protection de l'enfance et de la jeunesse*, 1998, p.55-57)), ensuite, ils s'inscrivent tous deux dans une dynamique culturelle singulière, résumée très justement par M. Emmanuelli: *Les modifications de la société vont dans le sens d'une centration accrue sur l'axe du narcissisme au détriment des relations articulées autour de la configuration oedipienne (père, mère et enfant dans des rôles bien différenciés, marqués par des règles et des interdits régulant les désirs et l'agressivité au sein de cette configuration triangulaire), ce qui accentue, chez l'adolescent, l'investissement de la fonction d'idéal au détriment des fonctions interdictrices et, de ce fait, protectrices du surmoi* (M. Emmanuelli, *L'adolescence*, 2005, p.83).

La société propose des valeurs liées à la réussite individuelle, à l'épanouissement (liberté sexuelle, affranchissement des contraintes) plus qu'à la réalisation de devoirs. Elle pose comme priorité l'accomplissement (...) de la personne (...). Plus que jamais les parents attendent de leurs adolescents qu'ils réalisent les projets qu'eux-mêmes n'ont pu accomplir (...) il ne s'agit plus (...) de s'inscrire dans les pas des générations précédentes, mais de les dépasser. La recherche actuelle, par de nombreux parents, de la confirmation du surdon de leur enfant relève de ce mouvement général. Ces projets narcissiques laissent l'adolescent dans la solitude, souvent sans repères et sans cadre face à l'angoisse de ne pas être à la hauteur des attentes projetées sur lui. L'échec retentit sur l'estime de soi.

Ces remarques, et celles qui vont suivre, s'inscrivent tout à fait dans celles que nous formulions dans le premier chapitre de cette revue de littérature, consacré aux enfants ; qu'il s'agisse de leur place dans la famille, autant que des idéaux socio-culturels interférant sur la direction de leur éducation.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

M. Emmanuelli observe de façon plus générale la nouvelle place attribuée à l'enfant dans sa famille, contribuant certainement à forger de meilleures représentations de lui-même ainsi que de plus vives stimulations intellectuelles, mais entraînant également certains biais dans l'expression des conflits. Ces enfants désirés et choyés, sont en effet bien souvent chargés d'offrir une affection vaguement inappropriée, car trop mature, à leurs parents (la récente indépendance financière des femmes occasionnant de fréquents célibats parentaux). La difficulté de vieillir de ces nouveaux parents (sans doute imprégnés par l'idéal de jeunesse colporté par notre ère... narcissique) met à mal leur rôle d'éducateurs, avec le risque de désamour que ce statut implique. Leur autorité structurante subit la *crainte* inappropriée *du conflit* et le *désir d'être avant tout aimés* de leurs adolescents. Positionnements selon nous éminemment narcissiques, car se préoccupant bien moins du confort affectif de ces derniers, que du leur propre. La place de soutien que certains enfants sont parfois en charge d'apporter à leurs parents a pour conséquence d*'écrase(r) chez l'adolescent la possible expression de manifestations agressives destinées à lui permettre de prendre de la distance, s'autonomiser, se différencier en s'opposant.* Exposer l'adolescent à l'intimité affective, voire sexuelle des parents, contribue en outre à nier les repères générationnels. Ces aspects entreront largement en lien avec la clinique de l'enfant surdoué telle que nous la mettrons en relief.

D- Les liens entre narcissisme et pensée à l'adolescence

M. Emmanuelli, dans son travail de thèse, s'intéresse aux processus de pensée à l'adolescence (M. Emmanuelli, *Les processus de pensée à l'adolescence*, 1991). Les résultats de sa vaste investigation (bilans psychologiques complets auprès d'un échantillon de 49 sujets) l'orientent du côté du narcissisme et de ses incidences sur les processus de pensée à l'adolescence (M. Emmanuelli, *Incidences du narcissisme sur les processus de pensée à l'adolescence*, 1994). Ils contribuent à éclairer son interrogation globale d'origine : *pourquoi, lorsqu'on est intelligent, lorsqu'on peut réussir sans problèmes et que l'on a connu la réussite, échoue t-on ? Et pourquoi à l'adolescence ?* Ou encore *: Qu'est ce qui, dans les facteurs remis en jeu durant l'adolescence, peut retentir sur les possibilités qu'ont ou n'ont plus les sujets de garder le libre usage de leur pensée et d'inscrire celle-ci dans un processus sublimatoire ?* Elle étudie, afin d'introduire sa recherche, le rôle du narcissisme dans les domaines de la pensée, de la sublimation et de l'adolescence.

Nous retiendrons brièvement de son exposé théorique entre narcissisme et naissance de la pensée, les convocations de Freud, Green, Anzieu et Bion. Elle résume les écrits de Freud entre 1895 et 1925: *la fonction pensante (...) découle de la fonction de jugement. Ce dernier s'origine dans le désir de trouver l'objet susceptible de faire cesser la tension provoquée par le besoin insatisfait.* Pour M. Emmanuelli, *le narcissisme*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

est implicitement mis en jeu dans ces écrits lorsqu'est évoquée la naissance de l'espace psychique : l'établissement des premières opérations intellectuelles s'opère à partir d'un jeu d'introjection / expulsion, ce qui implique de poser l'existence d'un dedans et d'un dehors et par voie de conséquence d'une limite entre l'un et l'autre. Pour Green, cette notion de limite constitue précisément *le paramètre essentiel à l'établissement d'une clinique et d'une théorie de la pensée* (A. Green, *La double limite*, 1982). Anzieu, de son côté, théorise l'étayage de la pensée sur trois *fonctions de la peau* (en tant que sac retenant le bon à l'intérieur, limite avec le dehors et lieu d'échange avec autrui), les deux premières ayant une visée essentiellement narcissique (D. Anzieu, *Le Moi-peau,* 1974).

Bion, enfin, reprend l'idée freudienne d'une insatisfaction à l'origine de la pensée. Il envisage la pensée comme résultante de l'union entre une *préconception* et une *frustration* (la notion de préconception renvoyant à une disposition innée, de type *attente du sein).* Bion théorise un préalable fondamental à l'instauration de ce processus cognitif entre non-sein et pensée ; c'est, nous l'avons vu précédemment, l'étayage maternel en tant que contenant affectif, chargé de faire accepter la frustration à l'enfant sans que ce nouvel aspect de réalité ne lui soit trop douloureux. La carence maternelle conduit selon l'auteur au fantasme d'omnipotence, voire à une fuite de cette investigation cognitive vers une lutte contre les mauvais objets internes (W. Bion, *Aux sources de l'expérience*, 1962). M. Emmanuelli relève cette définition du narcissisme primaire: *Le narcissisme primaire désigne, pour les psychanalystes, la structure mentale instaurée (...) grâce à l'indifférenciation interactionnelle du début de la vie* (M. Pinol-Douriez, *Bébé agi- bébé actif : l'émergence du symbole dans l'économie interactionnelle*, 1984, p.61). Et commente : *La qualité du narcissisme de l'enfant intervient sans doute en interaction avec la capacité maternelle à le soutenir.*

Les expériences sensorielles et émotionnelle précèdent donc, d'après Bion, l'avènement du fantasme inconscient et de la pensée. Ces premières « expériences sources » sont encore impensables, c'est, nous l'avons vu dans notre chapitre consacré à l'enfant, la fonction dite alpha, qui effectue ce travail de transformation de l'*impensable* vers les pensées. Ces dernières, bien contenues par l'affectivité, sont organisées en fantasmes inconscients. La fonction contenante maternelle apparaît à nouveau, dans ce nouveau registre, comme fondamentale : la mère doit *accepter les projections de l'enfant, et (...) lui permettre une réintrojection de celles-ci après que le séjour dans son sein les lui aient rendues tolérables (...).* Ce travail maternel, qui avait déjà été mis en relief par M. Klein, consiste à accueillir et traduire, pour l'enfant, ses expériences sensorielles et émotionnelles afin de bâtir les liaisons symboliques qui les convertiront en pensées élaborées : *la fonction alpha de l'enfant, celle de la symbolisation ou du « penser », pourra s'épanouir, par identification projective puis introjective avec la mère. Le « bon sein », ici, est avant tout la fonction contenante et pensante de cette dernière.*

M. Emmanuelli, en s'inspirant des travaux de G. Rosolato (G. Rosolato, *Le narcissisme*, 1976), observe un lien entre narcissisme et adolescence, dans leur issue potentielle : *focalisation mentale sur une impasse, elle*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

peut paralyser la vie psychique tout autant qu'acculer le sujet à trouver une solution –violence ou recours à une issue créative. C'est entre ces issues qu'ont à choisir les adolescents. L'auteur note que ces violences peuvent s'exprimer au détour d'une abrasion des investissements intellectuels et de la réussite ; mouvement entraînant à nouveau une mésestime de soi. La solution de la sublimation est, bien entendu, à souhaiter, dans son pouvoir de transformation de la libido sexuelle en libido narcissique.

L'auteur s'empare des théories du traumatisme (évoquées à la fin de notre premier chapitre) comme support du jeu de la pensée et de la créativité à l'adolescence. Elle fait l'hypothèse que l'adolescence constituerait une étape propre, par ses caractéristiques, à éveiller des traumas, donc à éveiller une source de créativité chez certains adolescents : *Les facteurs évoqués pour expliquer l'origine du traumatisme propice à la création artistique sont ceux-là même que rencontrent les jeunes sujets au cours de la crise d'adolescence : intensité et absence de prévisibilité des stimulations instinctuelles, bisexualité marquée, propension aux identifications, fragilité narcissique.*

C. Couvreur, après avoir distingué les trois temps du traumatisme selon Freud (le traumatisme primaire, perçu comme une excitation indifférenciée ; le traumatisme causé par l'objet inapproprié *qui séduit et qui manque* ; et la castration, traumatisme qualifié de *plus fort,* par Freud lui-même), évoque l'importance de son après-coup : ces trois temps réalisent *comme un mouvement de valse, en boucle, avec ses effets essentiels d'après-coup et d'étayage* (C. Couvreur, *Le trauma : les trois temps d'une valse, Revue française de psychanalyse,* 1988, p.1436). M. Emmanuelli observe le réveil global que l'adolescence est susceptible d'occasionner sur ces anciens traumatismes, touchant à chaque étape du développement (impressions d'ordre sexuel ou agressif, blessures narcissiques, angoisse de castration). Freud semble, il est vrai, résumer les effets de la puberté lorsqu'il qualifie de « traumatique » une situation de détresse: *C'est manifestement l'évaluation de la faiblesse de nos forces eu égard à la grandeur du danger, la reconnaissance de notre détresse face à elle, détresse matérielle dans le cas du danger réel, détresse psychique dans le cas du danger pulsionnel* (S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, 1926, p.96). Souvenons-nous à cette occasion du parallèle effectué par R. Cahn entre adolescence et *folie des pulsions*.

M. Emmanuelli évoque la détresse psychique, chez certains adolescents, inhérente à l'irruption imposée d'afflux pulsionnels érotiques et agressifs, liés eux-mêmes aux transformations du corps. L'excitation, en elle-même effractante, s'ajoute à la passivité imposée du psychisme autour de l'émergence de ces mouvements. Le système défensif est mobilisé afin de *lier les excitations lorsque celles-ci sont trop massives mais aussi lorsqu'elles viennent de l'intérieur, prenant l'appareil à l'envers* (M. Emmanuelli, *Incidences du narcissisme sur les processus de pensée à l'adolescence*, 1994, p.262). Freud nous dit que l'absence de pare-excitation contre les excitations internes entraîne *des perturbations économiques comparables aux névroses traumatiques. Les sources les plus abondantes d'une telle excitation interne sont ce que l'on appelle les pulsions*(S. Freud, *Au delà du principe de plaisir,* 1920, p.77). En ajoutant par ailleurs que *certains faits*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

agissent comme des traumatismes sur certaines constitutions tandis qu'elles demeurent sans effet sur d'autres (S. Freud, *Moïse et le Monothéïsme*, 1939, p.100), il donne à nouveau matière à effectuer un parallèle entre débordement traumatique et violence des excitations corporelles nouvelles. *Le destin de la pensée à partir de cette expérience traumatique n'est pas assuré,* note M. Emmanuelli. Il peut tout autant être facteur de désorganisation que support à symbolisation, mettant, nous l'avons déjà écrit, les assises de l'enfance et en particulier les capacités de contenance du pare-excitation interne, à l'épreuve.

L'adolescence, carrefour de tous les paradoxes, met en conflit les vœux de grandir et de rester enfant, de se séparer tout en régressant parfois vers la dépendance, d'être objet de désir et, souvent encore, de ne surtout pas l'être, d'accéder à la sexualité génitale sans pour autant pouvoir procréer, mais aussi de s'identifier à ses imagos parentales tout en s'en émancipant, afin de construire son identité définitive. Ce dernier point, extrêmement conflictuel, nécessite l'établissement préalable de bonnes assises narcissiques : d'après C. Chabert, *le repli narcissique, au sens pulsionnel du terme, c'est-à-dire le retrait partiel des investissements objectaux au profit des investissements narcissiques, constitue une obligation, une contrainte majeure* (C. Chabert, *Entre dedans et dehors, la contrainte au Rorschach,* 1990, p.188). La qualité des appuis narcissiques préalables est traduite par M. Emmanuelli en trois points : le *sentiment d'exister* (Winnicott) et d'estime de soi qu'ont porté la continuité et la qualité des soins maternels ; l'établissement affirmé de limites entre dedans et dehors ; et, à partir de cet espace délimité, l'intériorisation des objets, vécus comme bons et fiables et comme susceptibles d'être protégés par le sujet lui-même, de ses mouvements destructeurs.

Sur le plan pronostique, l'auteur dégage, en s'étayant sur les travaux de C. Chabert, l'importance de la qualité du maintien des liens objectaux dans l'évaluation du caractère pathologique ou non des assises narcissiques ; chacun de ces domaines témoignant largement des qualités de l'autre : *dans le registre du maniement pulsionnel, (le maintien des liens objectaux) rend compte de l'efficacité des processus de liaison qui permettent de freiner les débordements destructeurs ; dans le registre narcissique, il rend compte de la permanence des investissements relationnels, même transitoirement minorés, ce qui préserve d'un enfermement autarcique menaçant* (C. Chabert, *Entre dedans et dehors, la contrainte au Rorschach*, 1990, p.197). Il apparaît probable, en outre, qu'un investissement libidinal *de soi* accru, du fait de bonnes assises narcissiques, permette corrélativement un investissement libidinal *objectal* de bonne qualité (O. Kernberg, *La personnalité narcissique*, 1975).

M. Emmanuelli propose, dans sa recherche consacrée aux *incidences du narcissisme sur les processus de pensée à l'adolescence,* une méthodologie basée sur un examen psychologique complet, voué à appréhender : aptitudes intellectuelles d'une part (QI révélé par une épreuve de niveau : WISC-R ou WAIS), et qualité des processus de pensée, de la sublimation et du narcissisme d'autre part (par le biais de la figure de Rey et des tests projectifs Rorschach et TAT). Elle élabore à cette fin une configuration originale de facteurs projectifs.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Nous emprunterons à cet auteur ses facteurs relatifs à la sublimation, ils figureront à la suite de notre travail. L'abord des indices de préoccupation narcissique s'inspire de trois données théoriques principales : l'investissement des limites ; l'investissement libidinal de la représentation de soi et les effets de cet investissement sur la relation d'objet ; l'utilisation des défenses narcissiques et les conséquences (positives ou non) de ces défenses. N'entrant pas ici dans leur détail, nous renvoyons le lecteur curieux d'en savoir plus à l'article en question.

Les résultats de cette recherche font état d'une distinction centrale entre les adolescents réussissant leur scolarité et les adolescents en échec scolaire : chez les premiers, *la fragilité narcissique semble le plus souvent gérable*. Les limites entre dedans et dehors sont bien établies et les préoccupations narcissiques sont bien défendues, contenantes. Les seules fragilités qui apparaissent à ce niveau, chez ces adolescents, semblent *imputables aux remous de l'adolescence, qui agit sur un mode traumatique. Ce trauma, dans un contexte narcissique et objectal positif, aboutit à un travail d'élaboration favorable à la sublimation.*

Chez les adolescents en échec scolaire, on trouve une vulnérabilité narcissique plus flagrante, apparaissant ancienne mais remise en question par le trauma de l'adolescence, entraînant *une sidération qui porte atteinte au fonctionnement de la pensée.* Les défenses mobilisées ne sont pas tant narcissiques, ici, que caractérisées par l'inhibition, ou au contraire, par l'hyper-excitation; ces deux registres défensifs étant mal appropriés aux exigences de la scolarité.

On note néanmoins que ce second type de défense, basé sur l'excitation, est plus optimiste quant à la souplesse psychique et au déploiement ultérieur de potentialités intellectuelles. Il s'agit généralement de fonctionnements de type labiles (névrose à versant hystérique) insuffisamment pare-excités, qui, ébranlés par le traumatisme inhérent à la réactivation pulsionnelle pubertaire, utilisent leur processus de pensée sur un mode créatif (malgré leur échec scolaire actuel).

Il apparaît par ailleurs qu'au Rorschach comme au TAT, *la manière dont le narcissisme est impliqué par les bouleversements de l'adolescence retentit, comme nous le supposions, sur les possibilités qu'ont les sujets d'utiliser leur pensée de manière créative :*

Sans distinction de groupes, on rencontre chez tous les adolescents de l'échantillon (en échec ou en réussite scolaire), une corrélation entre difficultés dans l'investissement narcissique – objectal, et assèchement des processus de pensée. Cette corrélation est particulièrement visible, en toute logique, chez les sujets positionnés dans des profils psychopathologiques extrêmes (dans un registre archaïque, les difficultés à mobiliser la pensée témoignent des conséquences de l'inélaboration de la position dépressive et de l'oedipe, entraînant un accès entravé à la secondarisation). La population intermédiaire montre, elle, des niveaux d'élaboration plus variables selon les problématiques.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

D'autre part, l'auteur note, toujours sans référence à des distinctions de groupes, que les adolescents présentant des protocoles projectifs riches et créatifs, affichent une fragilité narcissique qui, du fait de sa *légèreté* et du psychisme assez élaboré qui la contient, *favorise la mise en jeu des processus de pensée, ce qui aboutit chez certains à la sublimation*. Dans le cas opposé, lorsque la fragilité narcissique est massive, on retrouve un *appauvrissement de la créativité* en lien avec l'inélaboration envahissante des conflits antérieurs.

M. Emmanuelli conclue cette riche investigation théorique et clinique par deux éclairages majeurs. Le premier relève l'absence –à priori troublante- de correspondance entre aptitudes intellectuelles (réussite scolaire, QI élevé) et qualité des processus de pensée (incluant la sublimation). Elle observe chez certains élèves très performants sur le plan des résultats scolaires, une incapacité notoire à sublimer, expliquant leur réussite comme la résultante d'un système défensif recourant tantôt à l'intellectualisation, tantôt à l'inhibition. Le contraire étant, nous l'avons vu plus haut, également vrai (élèves en échec scolaire mais présentant une remarquable créativité et activité sublimatoire).

Le second éclairage répond à cet apparent paradoxe en observant la nécessité de *prendre en compte, pour juger des effets de la vulnérabilité narcissique, l'interaction des différentes problématiques ainsi que l'efficacité du système défensif du sujet. L'impact traumatique de l'adolescence aura, de ce fait, des effets positifs, nuls ou négatifs en grande partie en fonction de la qualité de l'armature narcissique des sujets, qualité le plus souvent liée aux capacités à élaborer la perte et à la qualité des relations d'objets.* L'accès à la sublimation serait donc tributaire de la qualité des assises narcissiques établies durant l'enfance, et de la solidité des supports identificatoires parentaux : *grâce aux successives identifications consolidées, (le narcissisme) prêtera sa force aux potentialités créatives et sublimatoires, ainsi qu'à la capacité d'aimer et d'être seul* (P. Guillem, J.-A. Loren, E. Orozco, *Le narcissisme dans les processus de structuration et de destruction psychiques*, 1991, p.72).

Les résultats de ce travail confirment nettement la perspective psychanalytique envisageant cette période de la vie comme révélateur des conflits antérieurs. On perçoit la façon dont le premier développement a posé, chez ces adolescents, les ressources nécessaires à la résolution du conflit susceptible d'émerger entre investissements narcissique et objectal, entre *une solution qui passe par l'investissement de la pensée ou qui court-circuite celle-ci.*

Selon l'auteur, ces résultats permettent d'envisager que *la créativité qui jaillit pour apaiser une blessure narcissique, stimulante lorsqu'elle n'est pas essentielle, ouvre la voie au processus ultérieur de sublimation, mais à condition*, dit-elle, que la prise de recul par rapport aux conflits soit respectée. L'adolescence ne permettant pas encore cette distance avec le pulsionnel qu'exige le déplacement.

Elle reprend cette magnifique citation de D. Anzieu (D. Anzieu, *Les antinomies du narcissisme dans la*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

création littéraire, 1980, p.119), parfaitement appropriée à l'expérience pubertaire traversée par l'adolescent, dans le contexte de flux pulsionnels s'ancrant sur une fragilité narcissique trop intense ; expérience *si forte qu'il l'a subie sans pouvoir ni la livre ni la faire sienne. C'est l'expérience qui a éprouvé l'homme. Ce n'est pas l'homme qui a éprouvé l'expérience.*

Et pourtant, ça n'est pas à l'adolescent que D. Anzieu fait ici allusion, mais au génie créateur.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

3- Le génie créateur adulte

C'est en découvrant le texte de Freud sur les *théories sexuelles infantiles* puis en les retrouvant dans le *Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, que le parallèle entre le génie créateur et l'enfant surdoué nous est apparu incontournable. Pour deux raisons essentielles: tout d'abord parce que ces sujets présentent des aptitudes psychiques extraordinaires, ensuite parce qu'ils exercent une fascination sociale indiscutable.

Ces deux paramètres sont encore plus vrais lorsque le génie de ces grands hommes, reconnu mondialement et à travers les siècles, s'est illustré précocement.

Nous proposons d'initier ce voyage à travers le psychisme exceptionnel des génies créateurs, par des faits historiques relatant leur enfance. C'est sur la base de ces observations que nous bâtirons notre argumentaire analytique, composé de multiples sources bibliographiques et de nos propres réflexions. Nous espérons, à travers cette exploration, convaincre que le génie créateur peut enrichir la compréhension du surdon infantile.

A- À l'aube du génie: enfances et adolescences

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

a- Faits précoces exceptionnels

Dans le domaine musical, Saint-Saëns, Mozart, Meyerbeer, Haendel, Rameau, Chopin, Schumann, Liszt, Benzi, Paganini, Beethoven, Weber et Schubert illustrent tout particulièrement ces compétences.

Camille Saint-Saëns connaît le nom des notes et termine l'apprentissage d'une première méthode de piano à deux ans et demi, exécute des oeuvres écrites à quatre, compose à cinq et donne un premier concert triomphal à onze. Sa grande précocité, qui lui permet d'être nommé à dix-huit ans organiste de Saint-Merry puis de la Madeleine, fait dire à Berlioz très admiratif: *Ce jeune homme sait tout, mais il manque terriblement d'inexpérience*.

Mozart est très tôt guidé par son père, lui-même grand musicien. À trois ans, il affiche une oreille absolue, une mémoire musicale et une capacité de concentration exceptionnelles. A quatre ans, il compose ses premières pièces pour clavecin, et donne avec sa soeur Marianne son premier concert à la cour de Vienne à six ans. La spontanéité de ses intuitions musicales étonne les adultes quand, à l'âge de sept ans, il joue sans lecture préalable sa partie de violon dans le quatuor de son père. La tournée Européenne qu'il entreprend avec son père et sa sœur de neuf à onze ans impressionne les cours royales et tous les grands esprits. Goethe, qui le voit à Francfort, en est très profondément marqué.

Bien d'autres noms célèbres peuvent être associés à cette observation. P. Brenot (P. Brenot, *Le génie et la folie*, 1997) évoque également Meyerbeer, grand pianiste dès l'âge de cinq ans, Haendel, qui apprend très tôt le clavecin et joue de l'orgue avec une telle maîtrise qu'à l'âge de sept ans, un prince de Saxe l'encourage à faire carrière. Il est directeur du théâtre de Hambourg à seulement dix-neuf ans et compose *Le messie* à vingt-cinq. Rameau, lui, est virtuose à sept ans, ainsi que Frédéric Chopin qui publie au même âge une polonaise et interprète en public un concerto l'année suivante. À neuf ans, Robert Shumann compose ses *Joies d'une journée d'écolier*, Franz Liszt est virtuose et transpose de mémoire toutes les fugues de Bach à douze. C'est encore à seulement huit ans que Roberto Benzi dirige pour la première fois un orchestre, performance qui exige à la fois la maîtrise du pupitre, une oreille et une mémoire musicale parfaites, mais également les faveurs d'un grand orchestre. Paganini donne son premier récital à huit ans, Beethoven publie sa première oeuvre à douze. Un an plus tard, il compose trois sonates. Déjà violoniste virtuose, Rossini écrit lui aussi ses premières sonates pour cordes à l'âge de treize ans. Citons enfin Carl Maria von Weber, qui n'a que quatorze ans lors de la représentation de son opéra *La jeune fille des bois,* ou encore Schubert, qui au même âge, est déjà premier violon...

Dans le domaine de l'histoire de l'art peuvent être évoquées les enfances de Picasso, Lebrun, Raphaël, Turner, Michel-Ange et Camille Claudel.

Charles Lebrun, grand portraitiste de Versailles au dix-huitième siècle, dessine au charbon à l'âge de trois ans et réalise d'admirables portraits à douze. A quatorze ans, Raphaël est déjà un artiste reconnu, à quinze Turner expose à la Royal Academy, à dix-neuf ans Michel-Ange est déjà très célèbre. Enfin, Camille Claudel est d'une rare précocité en sculpture, réalisant un *David et Goliath* à douze ans. elle entre dans l'atelier de Rodin huit ans plus tard.

Picasso, encore enfant, étonne par sa maîtrise académique. À quatre ans, il peint *Picador*, sa première toile célèbre. On lui connaît par la suite de remarquables huiles de jeunesse, par exemple *La première communion*, un tableau très achevé, dans la veine des grands maîtres, à l'âge de douze ans.

Dans le domaine scientifique, on peut convoquer le souvenir de Pascal, Wittengstein et Mayer.

Le jeune Blaise Pascal propose des démonstrations de théorèmes à huit ans, se passionne à douze pour *Les éléments d'Euclide* dont il résoud les trente-deux propositions, énonce à quinze ans son célèbre théorème dit *théorème de Pascal*, rédige à seize son *Essay sur les coniques,* et invente entre seize et dix-huit ans la *machine arithmétique* ; machine effectuant les quatre opérations élémentaires, qui constituera le réel point de départ du calcul mécanique et dont les calculatrices modernes ne sont que l'aboutissement technique.

Le philosophe allemand Ludwig Wittengstein, qui a tant d'influence sur la littérature du vingtième siècle, est très tôt passionné de mathématiques et de logique pure, et construit une machine à coudre à l'âge de huit ans. Son intense curiosité et ses passions multiples en font très tôt un être inadapté qui ne pourra pas s'intégrer à une scolarité normale, ce qui ne l'empêchera pas, par la suite, de faire des études d'ingénieur puis de philosophie.

E. Kretschmer nous rapporte encore l'histoire de Robert Mayer, ce médecin allemand qui découvre à l'âge de vingt-six ans la loi de la conservation de l'énergie en suivant une idée fixe qui ne le lâche pas depuis l'enfance. Dès l'âge de dix ans, à la vue du mécanisme d'un moulin, il pose la question du mouvement perpétuel et par là même, de la conservation ou de la transformation de l'énergie (E. Kretschmer, *Les hommes de génie*, 1929).

Enfin, dans le domaine littéraire, pouvons-nous évoquer la précocité de d'Aubigné, Montaigne, Goethe, Witkiewicz, Pope, Caroll, Hugo, Rimbaud et Nietzsche.

Agrippa d'Aubigné, grand écrivain Français du seizième siècle, apprend le latin, le grec et l'hébreu à l'âge de quatre ans et les lit couramment à six. Il prétend également avoir traduit le *Criton* de Platon à sept ans et demi. Montaigne a appris très jeune le latin comme langue vivante, il le possède déjà bien à six ans. Goethe écrit déjà

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

dans plusieurs langues à dix ans. Stanislas Witkiewicz, grand peintre et romancier polonais, qui dessine à deux ans et joue du piano à quatre, écrit son premier essai à l'âge de sept ans. Pope, grand poète anglais du dix-huitième siècle, compose à douze ans une tragédie sur l'Iliade et entre treize et quinze ans, un poème épique de quatre mille vers. C'est aussi à treize ans que Lewis Caroll écrit son premier journal, *poésie utile et instructive*. A quatorze ans, Victor Hugo compose les trois chants du *Déluge* et à quinze sa tragédie *Irtamène*. C'est au même âge que Rimbaud, l'enfant poète, publie son premier texte, *Les Etrennes des orphelins*, qui fera dire à Claudel dans sa célèbre préface : *Est-ce un fait commun de voir un enfant de seize ans doué des facultés d'expression d'un homme de génie?* Enfin lorsque Nietzsche reçoit honorifiquement en 1869 le titre de docteur en philosophie sur la seule qualité exceptionnelle de ses travaux, le jugement de son professeur de philosophie en dit long sur l'admiration qu'il lui porte: *Parmi tant de jeunes talents que, depuis maintenant trente-neuf ans, j'ai pu voir se développer sous mes yeux, jamais n'en ai-je connu d'aussi précoce, d'aussi accompli, que ce Nietzsche (...) Il a actuellement vingt-quatre ans.*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

b- L'envers du décor: distinction des champs d'investissement et implication des idéaux parentaux

Ces faits de précocité apparaissent indissociables de certaines explications contextuelles familiales. P. Brenot, dans son ouvrage consacré au génie et à la folie, distingue les profils artistiques (musique, peinture) et logico-mathématique ne nécessitant pas la complète maturité du langage, des talents d'écriture, davantage soustraits à cette acquisition.

Il remarque que *la précocité d'expression scientifique ou artistique s'ordonne graduellement en fonction du mode sensoriel et du système moteur requis pour ces performances, et dans l'ordre suivant: musical, mathématique, pictural, littéraire*. C'est ainsi que dans le domaine de la musique, les performances très précoces sont plus aisées puisque l'enfant peut profiter d'un apprentissage musical dès les premiers mois de la vie: l'audition s'organise très tôt et le maniement d'un instrument met en jeu des comportements moteurs également compatibles avec le jeune âge. Or, ces performances s'inscrivent toujours dans un contexte familial extrêmement stimulant.

Ainsi Léopold Mozart est-il l'un des grands pédagogues de son époque, tous les violonistes se sont essayé à sa méthode. Chez les Bach, on est musicien de père en fils depuis quatre générations (soixante-cinq musiciens portent le même nom), tout comme chez les Beethoven. B. Gavoty décrit avec talent la dure loi qui préside à

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

l'éducation de la musique chez Beethoven: *Peu importe de savoir si le petit Ludwig aimera ou n'aimera pas la musique: on a décidé qu'il serait musicien. À quatre ans, on le cloue devant un clavecin, on l'enferme avec un violon, on le tue de travail* (B. Gavoty, *Dix grands musiciens*, 1962). Le jeune Weber partage les coulisses d'un théâtre, parmi les musiciens, dès l'âge de quatre ans et Liszt reçoit de son père ses premières leçons de piano, au même âge. Ailleurs ce seront les mères, de Chopin, de Bartok ou de Prokofiev, elles-mêmes musiciennes, qui accompagnent les premiers pas de leur enfant dans le monde de la musique.

P. Brenot explique que l'*apprentissage précoce de la musique suggère l'hypothèse qu'il utilise un mode sensoriel privilégié, l'audition, permettant une concentration soutenue grâce au mécanisme physiologique du « canal sensoriel unique », qui peut expliquer une attention proche de l'hypnose* (P. Brenot, *Le génie et la folie*, 1997).

De même, *le calcul mathématique qui utilise des zones cérébrales très spécialisées ne nécessite pas, lui non plus, la maîtrise du langage verbal et peut se développer bien avant que le langage ne soit totalement établi.*

La maîtrise des arts plastiques nécessite quant à elle la mise en place achevée de toutes les coordinations motrices sous la dépendance du contrôle visuel, c'est-à-dire la main sous le regard de l'oeil; elle nécessite aussi l'acquisition de l'image tridimensionnelle et de la perspective, toutes notions complexes qui exigent un apprentissage technique long et assidu. On est rarement peintre avant l'âge très précoce de dix ans. Ainsi par exemple, don José Ruiz Blasco, père de Pablo, est-il lui-même peintre et professeur à l'École des arts et métiers de San Telmo, et donne t-il symboliquement ses pinceaux à son fils encore enfant. L'auteur note néanmoins avec justesse que, comme pour les exploits infantiles scientifiques, *l'oeuvre précoce des peintres et plasticiens est moins facile à mettre en évidence dans la mesure où l'apprentissage est jalonné d'ébauches rarement conservées.*

Enfin la poésie, la littérature et les disciplines de la pensée raisonnée ne pourront s'exprimer, quelques années plus tard, que lorsque le langage sera totalement établi et la culture suffisante. Les cas exceptionnels décrits plus haut étant très souvent liés à un environnement culturel extrêmement stimulant : conditions privilégiées d'éducation de la noblesse à l'époque de Montaigne, par exemple, ou parent brillant dans le domaine de compétence de l'enfant, comme ce fut doublement le cas pour Witkiewicz dont le père est peintre, critique et écrivain reconnu, et la mère musicienne.

Cette créativité précoce s'associe au goût du jeu, à la curiosité, à l'invention, à l'imagination. Le génie créateur semble conserver tout au long de sa vie quelques vestiges préservés de cette liberté infantile. A. Bourguignon rapporte qu'Einstein expliquait sa découverte de la théorie de la relativité par le fait qu'il se posait encore des interrogations de l'enfance à un âge où il avait déjà les connaissances de l'adulte (A. Bourguignon, *Personnages d'exception*, 1994). *Le génie n'est que l'enfance retrouvée à volonté*, dit Baudelaire. *Ne serait-il pas facile de*

prouver, poursuit Baudelaire dans *les Paradis artificiels, par une comparaison philosophique entre les ouvrages d'un artiste mûr et l'état de son âme quand il était enfant, que le génie n'est que l'enfance nettement formulée, douée maintenant, pour s'exprimer, d'organes virils et puissants?* (Un mangeur d'opium). Goethe affirmait que *les natures géniales connaissent une puberté renouvelée, alors que les autres ne sont jeunes qu'une fois.* Cette opinion se retrouve souvent en littérature, par exemple chez Marcel Proust dans *Jean Santeuil* : *Ce livre n'a jamais été fait, il a été récolté.*

Notre terminologie psychanalytique serait tentée d'interpréter ces aspects comme des *fixations* aux stades précoces du développement psycho-sexuel. Après cet inventaire d'enfants particulièrement doués; la mise en lumière des stimulations précoces de l'environnement sur leurs champs d'investissement; et les idéaux parentaux qui peuvent être devinés en arrière-plan dans certains cas, les questions du prix à payer pour ces enfants, ainsi que de leur santé mentale, se posent. N'y a t-il de génie qu'en association avec ces fixations? Poursuivons notre itinéraire vers les couches les plus profondes du *talent* créateur...

B- Le génie et ses fêlures narcissiques... uniques tremplins du talent?

a- Souffrances

Aristote, en son temps, s'interrogeait déjà : *Pour quelle raison tous ceux qui ont été des hommes d'exception (...) sont-ils manifestement mélancoliques* ? De tout temps, la question du talent créatif s'est associée à une réflexion du côté de la fragilité psychique (P. Brenot, *Le génie et la folie*, 1997): *Ce caractère très obsessionnel de la poursuite des idées et de leur mise en relation fortuite (...) constitue un trait accusé de la personnalité qui s'exprime habituellement de façon pathologique dans la névrose obsessionnelle, par exemple, ou dans le délire de relation des sujets paranoïaques. La tension psychique qui se mobilise vers l'objet unique de la recherche se teinte de l'enthousiasme de la découverte et permet à l'être créatif de conserver un équilibre malgré l'apparence pathologique de son comportement. Il faut cependant remarquer que cet équilibre n'a qu'un temps et que les évènements de vie risquent de révéler plus tard sa très grande fragilité.* (...) *Le génie a besoin d'une précocité qui organise sa vie de relation et modèle l'appareil psychique dans le sens qui lui convient, au service de ses humeurs et de ses idées fixes. Ce cerveau tout entier acquis à une cause unique et consacrant chacun de ses instants à cette passion, sera capable des plus grandes prouesses mais aussi des plus grandes faiblesses.*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Il va de fait, à la lueur de l'archétype populaire et de nos lectures biographiques consacrées aux grandes figures créatives de l'histoire, que la souffrance -sous ses formes diversifiées- a toujours accompagné le génie. Il nous semble cliniquement intéressant, afin d'introduire notre analyse ultérieure, d'illustrer brièvement cette assertion, de façon certes superficielle et anecdotique -mais non moins révélatrice-, en structurant à nouveau notre propos par discipline (musique, science, peinture, littérature).

Dans le domaine musical, tout d'abord, Beethoven, muré dans la douleur de sa surdité, fut dépressif toute sa vie. En 1903, dans sa *Vie de Beethoven*, Romain Rolland en fait un portrait saisissant: *Façonné à chaux et à sable. Une musculature puissante. Bas sur patte, une stature carrée, une large figure, de couleur rouge brique (...) un bon sourire. Mais le rire lui-même était désagréable, violent et grinçant, le rire d'un homme qui n'est pas accoutumé à la joie. Son expression habituelle était la mélancolie, une tristesse incurable. Une figure de Shakespeare. Le roi Lear*. Beethoven traversait des crises dites d' « absence de l'esprit », marquées par une activité extérieure machinale: il criait, marmonnait, arpentait de long en large sa chambre, griffonnait avec fièvre les messages qui lui venaient de l'intérieur. Il écrit: *L'idée qui est au fond de moi ne me laisse jamais. Elle monte, elle croît, je la vois et je l'entends dans toute son extension; comme en fusion elle se tient devant mon esprit... Je la poursuis, je l'étreins, je la ressaisis avec une passion renouvelée, je ne peux plus m'en séparer... Il me faut la multiplier dans un spasme d'extase... Il ne me reste plus ensuite que le travail de transcrire -ce qui va vite*. G. Panizza écrit, à l'issue de ses lectures biographiques de Beethoven, que *quiconque (les a lues) et a eu l'occasion de voir un halluciné dans la phase initiale de sa maladie ne peut douter qu'il s'agisse de deux états apparentés* (G. Panizza, *Genie et folie*, 1891).

Schumann entendit pendant de très nombreuses années un son aigu permanent qu'il identifiait comme extérieur à lui-même: *Tout en composant, j'entends sonner dans ma tête un sifflet qui ne s'arrête ni jour ni nuit...* . Puis l'hallucination se fit plus riche, plus complète. Clara, son épouse, note dans son carnet à la date du 12 Février 1854: *Il dit que c'est une musique splendide, avec des instruments d'une sonorité merveilleuse, comme on n'en entend jamais de pareille sur terre*. Elle précisera: *Le médecin dit qu'il n'y peut rien*. Une nuit, Schumann se lève et note un thème que des anges lui ont dicté. Les anges se pressent autour de lui et lui font des révélations inouïes. Au matin, ce sont des démons qui lui jouent une musique infernale. Cette même année, il demandera protection: *Je veux être hospitalisé, je ne réponds plus de mes actes*, et ne sortira plus de sa folie hallucinatoire.

De façon moins spectaculaire mais notable cependant, Glenn Gould pianiste d'exception, luttait continuellement contre ses phobies envahissantes. Ne se déplaçant jamais sans pardessus, gants, écharpes et casquette quelle que soit la saison, et jouant avec des mitaines pour éviter de prendre froid ... jusque dans son bain. Erik Satie, dans un autre registre, présentait une extraordinaire calligraphie pseudo Gothique, à l'image du personnage étrange qu'il était, obsessionnel, perfectionniste, méticuleux, mais aussi très instable et imprévisible, dans son immuable complet sombre au col cassé.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Dans le domaine philosophique, Shoppenhauer se croyait victime d'un complot destiné à étouffer son oeuvre. Lumbroso nous rapporte que dès l'âge de vingt-six ans, il se compare à Jésus et a la conviction d'être le premier à guider les hommes d'esprit vers la vérité: *Il m'arrive parmi les hommes ce qui est arrivé à Jésus de Nazareth, lorsqu'il dût éveiller ses disciples toujours endormis*. Cette illumination se transforme en persécution. Habité par l'angoisse, il met la main à son épée au moindre bruit, rédige ses notes en grec, en latin, en sanscrit, et les dissémine dans les pages de ses livres pour éviter toute indiscrétion: *Lorsque je n'ai aucune inquiétude, c'est alors que j'ai les plus grandes craintes* (C. Lumbroso, *L'homme de génie*, 1889).

Nietzsche a 36 ans lorsque commence sa vie d'errance. Son humeur est instable et ses idées de suicide permanentes. Suite à sa rupture avec Lou Andréas Salomé, il tente à trois reprises de se suicider en s'administrant du Cloral. C'est pourtant à cette époque qu'il concevra l'idée du *surhomme*, rival de la grande nature, et qu'il commencera *Zarathoustra*.

Auguste Comte, fondateur du positivisme et auto qualifié *prophète* et *grand prêtre de l'humanité*, tente de se suicider par noyade au cours d'un accès mélancolique de sa psychose cyclique.

Dans les domaines pictural et sculptural, Salvador Dali affiche et joue de ses maniérismes verbaux, exhibitionnismes et autres excentricités. Certainement très angoissé par ce que la psychanalyse aurait pu lire en lui, il élabore après sa rencontre avec Jacques Lacan son *plaidoyer pour une méthode paranoïaque critique,* en référence aux travaux de l'auteur. Sa méthode très personnelle, qui a peut-être constitué pour lui un système d'équilibre, consistait selon lui à *laisser libre cours à ses fantasmes et ses obsessions* tout en *contrôlant son délire*. Jouant toujours du paradoxe, il prétendait : *l'unique différence entre moi et un fou, c'est que moi, je ne suis pas fou.*

Michel-Ange est dit caractériel, vaniteux, misanthrope, violent, jaloux, querelleur, tourmenté... Il n'accepte aucun élève de talent et ne supporte globalement la présence de personne (pas même du pape!) lorsqu'il travaille. Romain Rolland épluche sa correspondance et les faits ayant jalonné sa vie. Il évoque une humeur dépressive majeure, des angoisses de persécution, et l'incurie: *À chaque instant, dans ses lettres, revient ce lamentable refrain: « J'ai à peine le temps de manger... Je n'ai pas le temps de manger... Depuis douze ans, je ruine mon corps par les fatigues, je manque du nécessaire... Je n'ai pas un sou, je suis nu, je souffre de mille peines... Je vis dans la misère et dans les peines... Je lutte avec la misère ». Cette misère -si nous nous en tenons au sens de misère matérielle-, cette misère était imaginaire. Michel-Ange était (...) très riche. Il laissa à sa mort des sommes considérables; il possédait six ou sept maisons, presque autant de terres. Mais il ne faisait rien de toute cette richesse* (R. Rolland, *Michel-Ange*, 1906).

Par ailleurs, *il se couchait tout habillé et tout botté. Une fois, les jambes enflèrent; il fallut fendre les bottes: en*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

les enlevant, la peau des jambes vint avec. Cette hygiène effroyable fit (...) qu'il fut constamment malade. (...) Il avait des fièvres qui le mirent plus d'une fois près de la mort. Il souffrait des yeux, des dents, de la tête, du coeur. Il était rongé de névralgies, surtout quand il dormait; le sommeil était une souffrance. Il fut vieux de bonne heure. À quarante-deux ans, il avait le sentiment de sa décrépitude (...) Il refusait obstinément de se laisser soigner par aucun médecin.

Le père de Michel-Ange était paranoïaque. Romain Rolland observe également chez le peintre un *esprit aberrant* qui *tremblait de soupçons*: *tout l'inquiétait; les siens eux-mêmes se moquaient de cette inquiétude éternelle. Plusieurs fois dans sa vie, il fut pris brusquement de terreurs paniques; quand il en était la proie, il s'enfuyait comme un fou, jusqu'au bout de l'Italie (...). Ces crises de panique étaient rares sans doute; mais, dans la vie ordinaire, il était toujours, comme il disait lui-même, « dans un état de mélancolie, ou plutôt de folie ». Michel-Ange avait la tristesse en lui. Aussi cette tristesse, non moins que son travail perpétuel, l'isola du reste des hommes. (...) Michel-Ange faisait le vide autour de lui.* Il écrivait lui-même: *Plus me plaît ce qui plus me nuit... Ma joie, c'est la mélancolie... Mille joies ne valent pas un seul tourment.*

Camille Claudel traverse un délire de persécution à l'égard de Rodin, son maître et amant, qui signe la fin de son oeuvre. Elle est internée pendant trente ans et décède à l'asile de Ville-Evrard.

Paul Gauguin, abandonné par sa femme et abattu par la mort de sa fille Aline, sombre dans la dépression et exprime ses fantasmes de suicide. En décembre 1897, il peint, selon ses mots, *durant tout le mois... jour et nuit avec une fièvre inouïe* ce monumental testament pictural qu'il intitule: *D'où venons-nous? Qui sommes-nous? Où allons-nous?* Puis il part dans la montagne et avale une dose massive d'arsenic. La nature semble se venger: il vomit et vivra encore cinq ans, dans la précarité et la maladie.

Vincent Van Gogh, qui, comme Dali, est un *enfant de remplacement* auquel est donné le prénom d'un frère mort un an plus tôt, décrit dans sa correspondance à son frère, dès l'âge de 17 ans, de vastes souffrances et sa difficulté à s'adapter aux exigences de la vie sociale. Mystique, il ambitionne à 23 ans d'aller prêcher l'évangile dans des régions pauvres. Il est alors considéré comme le peintre de la mélancolie, ses toiles représentant des personnages sombres et miséreux. Son mal-être s'amplifiant au fil des années, Van Gogh est en proie à des mouvements de colère incontrôlables. Il se coupe l'oreille lors d'un accès de démence, après s'être emporté contre Gauguin et l'avoir physiquement menacé. Après cet épisode et malgré ses rêves de gloire et son incroyable talent, il se fait admettre de plein gré à l'Hôpital psychiatrique Saint-Pol-de-Mausole à Saint-Rémy-de-Provence en Mai 1889. Il se suicide à sa sortie, en 1890, d'une balle de revolver dans la poitrine.

Dans le domaine littéraire, Socrate se distingue également par son comportement inhabituel. L.-F. Lélut s'appuie sur les témoignages de Platon et Xénophon pour dresser ce surprenant tableau: *N'était-ce pas, en effet, un homme bien singulier que ce Socrate, vêtu du même manteau dans toutes les saisons, marchant nu-*

pieds sur la glace comme sur la terre échauffée par le soleil de la Grèce, dansant et sautant souvent seul, sans raison, et comme par boutades; ayant une façon singulière de porter sa tête; menant, aux yeux du vulgaire au moins, le genre de vie le plus bizarre (...) enfin s'étant fait, par sa conduite et par ses manières, une telle excentricité que Zénon l'Épicurien le surnomma plus tard le bouffon d'Athènes, ce qu'on appellerait maintenant un original (L.-F. Lélut, *Le démon de Socrate*, 1836, p.95).

Platon relate les hallucinations de Socrate dans *Le banquet*: *Au milieu du chemin, Socrate devint tout rêveur et demeura en arrière. Je m'arrêtai pour l'attendre, mais il me dit d'aller toujours devant (...). Non, non, dis-je alors, laissez-le; il lui arrive souvent de s'arrêter ainsi, en quelque endroit où il se trouve. « J'ai senti ce signal divin qui m'est familier, répondit Socrate, et dont l'apparition m'arrête toujours au moment d'agir (...) Le dieu qui me gouverne ne m'a pas permis de te parler jusqu'ici, et j'attendais sa permission »*.

Marcel Proust véhiculait une image curieuse et maladive, *engoncé dans un plastron bouffant plutôt petit*, nous dit F. Mauriac (F. Mauriac, *Le romancier et ses personnages*, 1990), *la tête en arrière, plutôt déguisé qu'habillé, couvert d'une pelisse en mai... ou de trois manteaux l'un sur l'autre au mariage de son frère*, ajoute G. Diesbach (G. Diesbach, *De Proust*, 1991). Ses phobies invalidantes n'ont jamais fait de doute pour personne, pas même pour lui. Proust se retire progressivement de la vie parisienne pour le refuge imaginaire de ses chambres successives. Il passe des périodes de plusieurs mois confiné dans sa tanière tapissée de liège, à l'abri des nuisances, menant une vie d'infirme et gouvernant tout de son lit.

Gérard de Nerval était appelé par Gautier « le fou délicieux » pour son écriture imbibée par cette thématique. Nerval écrit : *La dernière folie qui me restera probablement sera de me croire poète*, et il le répète sans cesse: *Je suis fol, je suis fol* (*Lettre à A.H., 20 octobre 1854*), reconnaissant ainsi la maladie mais n'en acceptant ni la condamnation, ni l'image sociale, si loin de la réalité du créateur et de son génie. *Je conviens officiellement que j'ai été malade. Je ne puis convenir que j'ai été fou ou même halluciné. Si j'offense la médecine, je me mettrai à ses pieds quand elle prendra les traits d'une déesse* (*Lettre à Antony Deschamps, 24 octobre 1854*). Sa maladie maniaco-dépressive, appelée alors *folie circulaire*, fait alterner en lui des phases d'excitation très productives et des phases d'abattement dépressif. Au retour d'un voyage en Europe, un grave délire mystique teinté d'ésotérisme apparaît : Nerval entend l'esprit d'Adam, de Moïse, de Josué... puis le délire se déplace sur son ascendance: il descend de Folobelle de Nerva dont tous les descendants mâles portent comme lui le tétragramme de Salomon sur la poitrine... il va jusqu'à racheter toutes les monnaies romaines de l'empereur Nerva pour retrouver ses ancêtres. C'est dans un état de très grande souffrance, au cours des deux dernières années de sa vie, qu'il crée le terrible et sublime chant inachevé *Aurélia*, chronique de sa descente aux enfers. La maladie ne connaissant alors aucun traitement, il finit sa vie en asile et est retrouvé pendu à Paris, rue de la vieille-Lanterne.

Antonin Artaud a laissé une oeuvre certainement en partie stérilisée par la folie: *Je souffre d'une effroyable*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

maladie de l'esprit. Ma pensée m'abandonne à tous les degrés, écrit-il. En 1935, D. André-Carraz résume ainsi son passage au théâtre des Folies à la salle Wagram: *Ce torturé a été pris pour un fou par tout le monde (...) Et l'image de la folie du monde s'est incarnée dans un torturé* (D. André-Carraz, *L'expérience intérieure d'Antonin Artaud*, 1973). Il multiplie au cours de sa vie les cures de désintoxication à l'hôpital Henri-Roussel et les séjours à l'asile de Rodez (huit ans au total). La dissociation schizophrénique se manifeste à dix-huit ans, l'empêchant de poursuivre ses études. Son oeuvre trouvera à se réaliser dans ce parcours asilaire, avec des préoccupations parsemées de délire mystique autour de l'identité: *Il y avait à Marseille en 1906 ou 1907 un enfant du nom de Nanaqui (...) il s'appelait en réalité Antonin Artaud et il est mort à l'asile de Ville-Evrard à l'âge de 42 ans, en août 1939. Ce n'est pas un miracle de mourir à 42 ans, et tout le monde a vu sortir de l'asile de Ville-Evrard le cadavre d'Antonin Artaud, ce qui est un miracle c'est que le monde après ce crime ait continué, et surtout que quelqu'un d'autre ait pu venir à la place d'Antonin Artaud et lui succéder dans sa douleur. Ce quelqu'un s'appelle Antonin Nalpas comme cela jeudi soir vous a été dit par Dieu...* (Rodez, le 31 Juillet 1943).

Charles Baudelaire offre à voir une allure provocante et lance des défis au monde. Il apparaît comme un être mégalomaniaque, au narcissisme profondément blessé à la fois par l'absence de reconnaissance publique et par l'état de dépendance infantile dans lequel le tient sa mère, notamment depuis son placement sous tutelle judiciaire à l'âge de vingt-trois ans. En quelques années, Charles Baudelaire dilapide l'héritage de son père et accumule des dettes. Confiné dans la marginalité, méprisant les normes bourgeoises, impulsif, provocateur, ses excès de boisson accompagnent son inlassable recherche d'une esthétique personnelle, d'un « art pur » qu'incarnent certainement en partie *Les fleurs du mal*. Il annonce en 1845 à son tuteur, Maître Ancelle, son intention de se tuer: *Je me tue -sans chagrin. Je n'éprouve aucune de ces perturbations que les hommes appellent chagrins. Rien n'est plus facile à dominer que ces choses-là. Je me tue parce que je ne puis plus vivre, que la fatigue de m'endormir et la fatigue de me réveiller sont insupportables. Je me tue parce que je suis inutile aux autres -et dangereux à moi-même. Je me tue parce que je me crois immortel et que j'espère.* Ce discours est bien entendu celui de la souffrance dépressive. On relève les thèmes de l'inutilité, de la dévalorisation, mais aussi l'angoisse majeure des nuits d'insomnie qu'il précisera quelques années plus tard: *J'ai peur du sommeil comme on a peur d'un grand trou noir, tout plein de vague horreur, menant on ne sait où* (*Le Gouffre*, 1962). Baudelaire, cet être inspiré et hypersensible, a vraisemblablement connu des hallucinations pendant son enfance, en tous cas une hyperesthésie -une perception sensorielle exacerbée- tout au long de son oeuvre, et a fini par mettre lui-même fin à ses jours.

Franck Kafka est habité par la peur, l'angoisse, la culpabilité... et par une dysmorphophobie portée sur l'ensemble de son corps. Sa peur de devenir difforme, chauve, et de présenter une déviation de la colonne vertébrale, s'accompagne d'un dégoût viscéral de la sexualité et de l'intimité corporelle, qui le confinera dans des rites obsessionnels d'ascétisme, dans la prise de bains d'eau glacée ou dans les contraintes corporelles lui imposant des attitudes ou actes obligés. Il traduit sa profonde angoisse de la transformation corporelle dans *La*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

métamorphose.

Jean-Jacques Rousseau confesse si ouvertement son amour de la fessée qu'on veut bien admettre la perversion de l'écrivain : *J'avais trouvé dans la douleur, dans la honte même, un mélange de sensualité, qui m'avait laissé plus de plaisir que de crainte de l'éprouver derechef de la même main*. Le masochisme et l'exhibitionnisme qui ont joué un si grand rôle dans sa jeunesse ont pu trouver une forme sublimée dans l'écriture et la philosophie : *J'allais chercher des allées sombres, des réduits cachés où je puisse m'exposer de loin aux personnes du sexe, dans l'état où j'aurais voulu être près d'elles (...). Le sot plaisir que j'avais à l'étaler à leurs yeux ne peut se décrire*. Cette tendance instinctive à l'exhibitionnisme peut être rapprochée de la façon impudique avec laquelle il se met à nu dans *Les Confessions*. Mais Rousseau laisse également apparaître des desseins mégalomaniaques et un délire de persécution. Sa méfiance excessive lui fait craindre des ennemis de toutes parts, et en particulier parmi ses amis (Hume, Voltaire, Grimm et Diderot): *La ligue qui s'est formée contre moi est trop puissante, trop ardente, trop adroite, trop accréditée pour que je sois en état de lui faire face dans le public. Couper les têtes de cette hydre ne servirait qu'à les multiplier*.

Lewis Carroll est passionné par les petites filles, qu'il séduit continuellement sous couvert de les investir sur les plans photographique et littéraire. Cette passion s'illustre tout particulièrement avec la petite Alice Liddel, qui lui inspirera le fameux récit *Alice au pays des merveilles*. Sans parler de pédophilie, cet investissement régressif pour la sexualité infantile dénote une fixation conflictuelle qui s'exprimera par ailleurs dans son œuvre, largement décortiquée par les psychanalystes contemporains comme une métaphore littéraire des fantasmes dits « primaires ».

Arthur Rimbaud adresse dans sa lettre aujourd'hui célèbre à Paul Demeny en 1871 : *Je est un autre*. Victime d'hallucinations, il écrit : *Je m'habituais à l'hallucination simple, je voyais très franchement une mosquée à la place d'une usine, une école de tambours faite par des anges, des calèches sur les routes du ciel, un salon au fond d'un lac; les monstres, les mystères; un titre de Vaudeville dressait des épouvantes devant moi. Puis j'expliquais mes sophismes magiques avec l'hallucination des mots!* (*Une saison en enfer*, « Délires »). Il n'y a aucune raison de douter du caractère inspiré et imaginaire de ces superbes lignes de l'enfant-poète, mais la frontière n'est pas loin avec l'automatisme mental et la dissociation. N'est pas loin non plus, *la folie, dont je sais tous les élans et les désastres*.

Guy de Maupassant n'aurait connu la démence qu'à la suite d'une syphillis. Difficile pourtant de faire abstraction du contexte familial fort pathogène dans lequel il baigne, enfant. La personnalité très ambiguë de sa mère Laure s'associe à la fin tragique en asile de son jeune frère, Hervé, de six ans son cadet. Maupassant décrit par ailleurs, de façon troublante, son sentiment de dépersonnalisation dans *La lettre d'un fou* (1885): *Or un soir, j'ai entendu mon parquet craquer derrière moi (...) Mais le lendemain à la même heure, le même bruit s'est produit. J'ai eu tellement peur que je me suis levé, sûr, sûr, sûr que je n'étais pas seul dans ma chambre.*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

On ne voyait rien pourtant. L'air était limpide, transparent partout. Mes deux lampes éclairaient tous les coins (...) Et je l'ai vu. J'en ai failli mourir de terreur (...) Mais je l'attends sans cesse, et je sens que ma tête s'égare dans cette attente (...) je commence à voir des images folles, des monstres, des cadavres hideux... toutes les visions invraisemblables qui doivent hanter l'esprit des fous. En 1992, assailli par l'angoisse, il tente de se donner la mort. Interné dans la clinique du Dr Blanche à Passy, il y meurt un an plus tard.

Romain Gary, suite au suicide de son épouse Jean Seberg, met fin à ses jours de façon sensiblement préméditée, le 2 décembre 1980, après avoir cessé d'écrire depuis plusieurs mois. Cinq semaines avant sa mort, il confie au *Matin : Je ne suis pas méconnu, je suis inconnu*. Dans *Pseudo*, il écrit: *Cette nuit-là, j'ai eu de nouvelles hallucinations; je voyais la réalité, qui est le plus puissant des hallucinogènes. C'était intolérable. J'ai un copain à la clinique qui a de la veine, qui voit des serpents, des rats, des larves, des trucs sympas, quand il hallucine. Moi je vois la réalité*.

Albert Camus exprime l'étendue de sa mélancolie dans le *Mythe de Sisyphe* (1942). Son état inquiète son ami Romain Gary, ici cité par W. Styron: *Camus, me dit Romain, faisait de temps à autre allusion au profond désespoir qui l'habitait et parlait de suicide*(W. Styron**,** *Face aux ténèbres. Chronique d'une folie*, 1990). Il meurt accidentellement en 1960.

Jean Cocteau traverse des phases aiguës de consommation d'opium et se plaint de sa grande difficulté à commencer une nouvelle journée et à se mettre au travail. Chaque page est durement arrachée au plomb de la dépression, celle-là même qui l'accable après sa cure de désintoxication. Jean Marais confie dans *Le magazine littéraire* (1983): *Il a passé un an sans pouvoir écrire. Jean était un dépressif (...) Profondément, Jean essayait de vaincre la dépression tout le temps*.

Cette succession de grands noms ne pouvant que faire vaciller l'âme de tout amateur de culture, peut ainsi, sous l'angle par lequel nous avons choisi de l'aborder, apparaître dans toute sa dimension de souffrance, toujours imposante, parfois tragique. Notre lecture de l'excentricité vestimentaire (manteaux épais et immuables en toute saison) de Glenn Gould, Erik Satie, Socrate et Marcel Proust, fait ainsi écho avec les "secondes peaux" que la Psychologie projective sait si bien déceler, dans leur fonction contenante et limitative. Les problématiques phobo-obsessionnelles invalidantes menant à l'exclusion ; les perversions ; les expériences hallucinatoires et paranoïaques ; et autres accès mélancoliques parfois suivis de passages à l'acte suicidaires, pourraient s'associer à un grand nombre de "chapitres" psychopathologiques sur lesquels nous ne nous sommes pas arrêtée. Nous pensons par exemple à la psychopathie de Jean Genet et de François Villon ... et pourquoi pas aux voix et ordres divins de Jeanne d'Arc, aux entretiens de Luther avec le diable, aux visions de Bernadette ou de sainte Thérèse, aux inspirations divines d'Abraham, de Jésus ou de Mahomet?

Nous avons choisi d'évoquer ces créateurs en particulier, parmi de nombreux autres, pour la reconnaissance

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

indiscutable de leur talent dans notre culture, et parce que nous disposions de supports leur donnant la parole (la leur ou celle de proches bienveillants). Nous ne pouvons qu'ajouter, à la lueur des ouvrages sur lesquels nous nous sommes reposée, que cet inventaire semble pouvoir s'allonger à l'infini.

Deux autres aspects nous semblent devoir être relevés de ces observations individuelles. Nous ne pouvons qu'être interpellée, d'une part, par le caractère (quasi) exclusivement masculin des génies de l'histoire, à travers les frontières et les siècles. Et d'autre part, par la sur-représentation des profils littéraires dans cet inventaire de *souffrances créatives*. Prévalence n'ayant pas échappé à certains auteurs et s'étant vues confirmer par de multiples études statistiques consacrées à la fréquence des troubles mentaux chez les créateurs de chaque époque. K.-R. Jamison observe en 1989 (K.-R. Jamison, *Mood disorders and seasonal patterns of creativity in British writers and artists,* 1989) que les poètes sont les artistes les plus pris en charge sur le plan psychiatrique. Une étude longitudinale menée par deux psychiatres (D. & S. Montgomery (1966), cités par P. Brenot, *Le génie et la folie*, 1997, p.196) aux États-Unis auprès de cinquante poètes, sur vingt-cinq ans et sous la forme d'entretiens individuels réguliers, fait état d'observations alarmantes en terme de registres de fonctionnements et de perspectives évolutives. Plus récemment, en 1994, une troisième recherche (F. Post, *Creativity ans Psychopathology, A study of 291 World-Famous Men*, 1994) s'est attelée à la mise en relief des troubles de la personnalité parmi les célébrités artistiques, scientifiques ou de pouvoir. Le taux d'écrivains invalidés par de tels troubles dépasse de bien loin les représentants des autres domaines explorés. Les écrivains présenteraient au final deux fois plus d'épisodes psychiatriques que les autres créateurs, mais la gravité de leur trouble serait moindre par rapport aux autres, car se cantonnant majoritairement au registre dépressif (non psychotique).

Nous tenterons de donner sens à ces deux caractéristiques étonnamment communes avec les enfants surdoués, que la littérature dépeint comme des garçons, tout particulièrement performants dans la sphère verbale.

Talent créatif précoce, détermination parentale, souffrance, masculinité... quel sens donner à ces éléments apparemment épars ? Trouverons-nous des aspects à la fois singuliers et communs dans la configuration familiale de ces personnalités brillantes?

P. Brenot nous donne dès à présent un indice de ces corrélations à travers sa distinction entre modes perceptifs verbal ou non verbal du créateur. Les arts ne nécessitant pas la maîtrise du langage, donc se situant entre trois et dix ans pour l'apprentissage de la musique, et entre dix et quinze ans pour celui de la peinture, relèveraient de compétences essentiellement spatiales et temporelles, d'« émotion pure ». Compétences s'associant à minima à la souffrance psychique. Les arts nécessitant la maîtrise du langage, donc se situant entre quinze et vingt ans pour la poésie et entre vingt et trente ans pour la philosophie, par exemple, relèveraient de compétences lyriques et d'abstraction, d'un accès mature au « sens ». Compétences s'associant bien plus fréquemment aux troubles mentaux.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Or, nous ne pouvons que constater par ailleurs combien les configurations familiales diffèrent entre ces deux secteurs ; le musicien et le peintre ont bien souvent acquis leur savoir, extrêmement concret, voire artisanal, en ayant pour tuteur sinon un père, au moins un maître, présent, tangible. Le talent d'écrivain ou de poète, lui, ne requiert pas de façon absolument nécessaire la présence d'un maître à ses côtés, dans l'acquisition de son savoir-faire bien différent. Ses maîtres, déterminants dans leur forme symbolique, sont d'autres auteurs auxquels il consacre généralement ses lectures, le temps venu. Le tuteur – père n'apparaît donc pas nécessaire, sur le plan réel, au développement de ses potentialités créatrices.

La solidité de la figure paternelle constituerait un support fondamental à la santé mentale (ce que la psychanalyse a admis depuis fort longtemps) mais aussi la garantie d'un éloignement du choix de l'écriture parmi les différentes formes d'expression créative.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

b- Familles

Fils sans pères, Idéal du Moi et symbolisation

L'absence de père constitue une observation particulièrement récurrente dans l'histoire familiale des hommes de pouvoir ou de génie de nos civilisations. Plusieurs ouvrages ont été consacrés à cet étonnant constat. Oliver James explore plusieurs viviers de grands hommes au fil de l'histoire et commente: *Un tiers des 600 personnes ayant fait l'objet de plus d'une colonne dans l'Encyclopédie Britannique ou Américaine a subi une perte parentale précoce* (O. James, *They f*** you up - How to survive family life*, 2004). Dans les domaines artistique et scientifique qui nous intéressent plus particulièrement -car nous distinguons les motifs que peuvent sous-tendre la quête de pouvoir, de l'accès au génie créatif ou scientifique, plus en lien avec nos enfants surdoués-, l'auteur observe que *40 à 55% des plus grands auteurs Britanniques (dont Byron, Keats, Wordsworth, les soeurs Brontë) étaient orphelins dès l'enfance. Plusieurs auteurs Français (dont Stendhal, Zola, Molière) également. Ainsi, parmi les 35 plus grands écrivains Français du 19ème siècle, 17 étaient orphelins. En science (Darwin, Newton) et dans le domaine de la musique populaire (Lennon, Mc Cartney, Madonna), le même trait est souligné.*

Dans leur ouvrage intitulé *Les orphelins mènent-ils le monde ?,* trois auteurs (P. Rentchnick, A. Haynal, P. Sénarclens (de), *Les orphelins mènent-ils le monde ?*, 1978) se penchent également sur les écrivains Français. Leurs observations concordent avec celles d'O. James aux États-unis. Parmi les orphelins de père avant l'âge de 12 ans figurent *Hugo, Renan, Rimbaud, Sand, Baudelaire, Dumas, Balzac, Nerval, Huysmans, Maupassant, Gary, Camus, Sartre...* Tous ces chercheurs s'accordent à reconnaître un impact affectif majeur de la perte du

père dans l'enfance à l'origine de ces destinées exceptionnelles.

Ce constat interroge la qualité du lien -réel, fantasmatique, qui unit le futur écrivain de génie à son père. Que s'est-il produit dans ce lien (ou ne s'est pas produit) de si déterminant, particulier? Et en quoi l'éclairage de ces modalités d'investissement du fils au père pourraient-elles nous offrir une meilleure compréhension de l'enfant surdoué?

Ce qui semble tout d'abord indiscutable chez ces deux profils, c'est le désordre, l'insoumission, la liberté d'investir (un champs de savoir ou un art), précocement et avec ferveur. Cette apparente liberté s'associe généralement à une souffrance psychique, traduite par des symptômes connus des professionnels. Ces deux premiers traits communs ne peuvent que convoquer l'idée d'une béance Surmoïque, le *Surmoi* constituant l'instance à la fois précisément chargée de la censure des fantasmes -donc des désirs qui les fondent, et témoin de l'accès à un stade relativement élaboré du développement psychique, donc de la santé mentale.

Car, rappelons-le brièvement, le Surmoi constitue selon Freud l'*héritier du complexe d'Oedipe*, complexe succédant lui-même à la construction de l'*identité* puis à la résolution de l'*angoisse de perte d'objet* avant l'âge de six ans. Son émergence dans le psychisme de l'enfant suppose l'acceptation de la présence d'un tiers séparateur entre sa mère et lui; réalité frustrante mais nécessaire à l'acceptation ultérieure des limites et des règles sociales.

Les observations de V. Dufour (V. Dufour, *La fonction paternelle et l'enfant surdoué: un éclairage sur la psychopathologie moderne*, 2004) que nous relevions dans le premier chapitre consacré à l'enfant surdoué à propos d'une défaillance du *père oedipien*, semblent à la fois illustrer de façon précise notre propos, et paraphraser celles de M. Besdine (M. Besdine, *Complexe de Jocaste, matemage et génie*, 1968-1969) à propos du génie créateur. Dans son étude, *le père n'a pas le phallus; il n'est pas devenu père Oedipien. Ce n'est pas lui qui arrive à donner la réponse au désir de la mère. C'est (...) le père de l'infantile, le père Oedipien, celui que se construit l'enfant « Papa, c'est le plus grand, c'est le plus fort, ce qui fait que je n'ai pas le droit d'accéder à maman» qui est invalidé. C'est l'interdit imaginaire «Je ne peux pas parce que je suis trop petit...» qui semble défaillant, (...) c'est la fonction de l'impuissance (...) qui est touchée, sans respect de l'ordre générationnel. L'accès à l'Oedipe est donc difficile dans ce contexte prégénital (...) il n'y a pas de lutte imaginaire pour le pouvoir, ce qui empêche (...) la mise en place des processus de promesse Oedipienne (quand je serai grand)...* . Nous retrouvons de façon frappante la dualité observée dans le chapitre précédent à propos des compétences créatives littéraires, entre père réel (oedipien) absent, et père symbolique (auteurs – maîtres) présent.

Janine Chasseguet-Smirgel offre à propos de ce phénomène une lecture psychanalytique absolument passionnante, que nous développerons dans le chapitre métapsychologique de cet exposé théorique et qui constituera un référent fondamental de nos hypothèses à propos de l'enfant surdoué. Elle écrit dans son

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

ouvrage consacré au processus créateur : *Les sujets qui n'ont pu projeter leur Idéal du Moi sur leur père et son pénis (j'envisage ici les sujets masculins) et ont, de ce fait, accompli des identifications défectueuses, seront, pour des raisons narcissiques évidentes, amenés à se conférer l'identité qui leur manque, par divers moyens, la création représentant l'un d'entre eux. L'oeuvre ainsi créée symbolisera le phallus, l'identité lacunaire étant assimilée à la castration* (J. Chasseguet-Smirgel, *L'idéal du Moi et la sublimation dans le processus créateur,* 1975 p.91).

Nous suivrons les cheminements de pensée de l'auteur, relatifs aux différentes conséquences qualitatives de ces mouvements psychiques sur l'oeuvre (qualifiée, lorsque les identifications paternelles auront fait défaut, d'*imposture*, et lorsqu'elles auront au contraire été permises, d'oeuvre *authentique*), mais également les traductions nuancées qui pourront en être faites, entre père *réel* et *symbolique* en tant que support identificatoire et porteur de l'Idéal du Moi... car la linéarité entre absence paternelle de la vie de l'enfant et inauthenticité de l'oeuvre ne saurait se suffir à elle-même... restent l'environnement du futur génie créateur, et en particulier l'objet maternel, bien sûr, particulièrement en charge de donner à l'image paternelle son rôle, son épaisseur, sa charge symbolique.

Mères et fils: solitude, dépression et surstimulations libidinales précoces

Les biographies et la littérature consacrée au génie créateur font état de descriptions relationnelles mère-fils également tout à fait spécifiques. La nature du lien unissant cette dyade n'étant pas sans relation avec les précédentes observations à propos de l'absence paternelle.

M. Besdine tient à *séparer* ce qu'il appelle *le maternage jocastien du maternage normal*. Selon lui, le point de vue Freudien sur le mythe de Jocaste n'a été que très partiel, ce personnage maternel n'ayant été considéré par Freud qu'en tant qu'*objet des désirs Oedipiens* sans *aucun rôle positif lié à la satisfaction de ses besoins dans le processus de maternage* (...) *très brièvement traité et considéré comme accessoire, voire comme faisant partie du complexe d'Oedipe, c'est à dire sans dynamique propre*. M. Besdine pense que *ce point de vue masculin néglige le profond désir d'un enfant chez la femme et la complexité de ses besoins sexuels, est une simplification excessive de la relation normale entre le fils et la mère*.

Au détour de cette relecture -certainement contestable- de la mythologie, il nous rappelle *le triste sort de Jocaste, tourmentée par les craintes que nourrissait son époux d'être tué par sa progéniture, comme l'avait prédit l'oracle*, et rendant *impossible toute vie sexuelle normale. A la suite d'une beuverie orgiaque, survenue après une longue période d'abstinence sexuelle, pendant laquelle elle avait ardemment souhaité avoir des enfants, elle mit au monde son unique fils. Elle fut aussitôt séparée de l'enfant, qui fut exposé pour mourir. Ainsi les origines du maternage jocastien se trouvent dans le mythe lui même, l'ardent désir d'un enfant, le chagrin de l'avoir perdu, l'absence d'une vie sexuelle normale et enfin la mort de l'époux. (...) ce sont les*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

mêmes maux qui engendrent aujourd'hui le maternage jocastien.

Telle est, effectivement, l'hypothèse mise à l'épreuve par M. Besdine. Selon lui, La personnalité du génie créateur se développerait dans une constellation familiale caractéristique dont le noyau serait constitué par la soif d'affection de la mère et par un père absent: *une constellation familiale et un type de maternage particuliers, se retrouvent (...) dans la biographie des génies. La mère semble souffrir de soif d'affection ou de frustration sentimentale, si bien qu'elle établit avec le tout jeune enfant une symbiose étroite, intense, intime et exclusive qui se maintient pathologiquement au delà de la première année.*

M. Besdine observe lui aussi la récurrence de pères absents dans les biographies de génies créateurs. Il considère que si *les causes fondamentales de la soif d'affection chez la mère sont multiples (...) l'une des plus courantes est d'avoir à élever un enfant sans père. Certains facteurs peuvent contribuer à éloigner l'un de l'autre les conjoints: querelles (...), carrière qui absorbe entièrement le père (...), distance psychologique résultant d'une trop grande différence d'âge entre les parents (...) l'absence du père, qu'elle soit due à un éloignement physique ou psychologique, et sa conséquence, la frustration de la vie amoureuse de la mère, sont les causes de la soif d'affection de celle-ci.*

Cependant, ce facteur d'éloignement du père n'est pas le seul à augurer d'un maternage jocastien: *le désir ardent d'avoir un enfant est un autre facteur important; il peut avoir sa source dans un mariage tardif, dans des difficultés liées à la conception et la grossesse, dans une fausse-couche ou dans la mort d'un enfant précédent.*

Ce maternage engendre une sur-stimulation précoce teinte de libido génitale difficile à contenir pour l'enfant: effectuée *dans une ambiance affectueuse et heureuse*, elle observe un puissant impact sur le développement sensori-moteur et intellectuel de l'enfant, en particulier, note l'auteur, à l'égard d'*un de leurs garçons (ce qui contribuerait peut-être à expliquer la plus grande fréquence du génie chez les hommes que chez les femmes).*

Les conséquences de cet investissement entravent le développement sain de l'enfant: l'insatisfaction amoureuse de la mère *empêche ou retarde la séparation / individuation, le mouvement vers l'autonomie et la formation d'une identité propre. L'enfant se développe précocement, arrive à la période Oedipienne avec de fortes distorsions (...) La chaude intimité et la tendresse qu'il a connues pendant sa première année de vie dans l'échange et le dialogue pleins de douceur avec la mère sont à jamais contaminées par un sentiment d'asservissement, à mesure que la mère, assoiffée d'amour, empêche l'enfant de se développer normalement dans le sens de (...) l'auto-différenciation. Cette atmosphère intense et diffuse d'amour incestueux devient de plus en plus terrifiante, l'enfant puis l'adolescent et l'adulte ressentant la situation comme dangereuse et interdite, voire comme un état de sujétion empoisonnée.*

M. Besdine explique par conséquent l'origine de la sur-représentation d'hommes parmi les génies créateurs,

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

par un certain nombre de facteurs relatifs à leur configuration familiale: absence du père, mère frustrée dans sa vie amoureuse et reportant sa soif d'amour sur son fils, à travers un surinvestissement libidinal et une hyperstimulation précoce.

Nous ne pouvons que nous souvenir ici de ce que nous relevions dans le chapitre consacré aux études épidémiologiques de l'enfant surdoué. Ces études mettaient en relief une large prédominance d'enfants masculins et aînés de fratrie.

M. Besdine effectue lui-même le lien entre surdon infantile et génie créateur, en reprenant une vignette clinique empruntée à M.S. Malher (M. S. Mahler, *Certains aspects of the separation-individuation phase*,

1963): *Cathie*, une enfant douée dont le père servait dans les forces armées Américaines à l'étranger*. On retrouve dans son foyer: *une mère élevant son enfant en l'absence du père, comme pour Léonard de Vinci, Alberti, Sarah Bernhardt et Jean-Paul Sartre. Cathie, âgée de dix-huit mois, se montrait une enfant douée, précoce, dotée d'une activité indépendante orientée vers les réalisations. Elle avait une aptitude toute particulière à entrer en contact avec un adulte qu'elle ne connaissait pas en suscitant une réaction admirative. Malher a eu l'impression que ce développement précoce du Moi était dû à l'investissement exclusif par la mère de son enfant*. Cette *position favorisée et exclusive de l'enfant sur laquelle la mère, avide d'affection, déverse tout son amour et auquel seul elle se consacre* aurait réunit *les conditions mêmes du maternage jocastien*. Incluant un *développement accéléré du Moi à cause de la nature exclusive et des aspects bénéfiques de la symbiose continue*, et débouchant sur la précocité, ainsi que ce fut le cas chez nombre de génies créateurs.

M. Besdine affirme que *les études sur la surprotection touchent à de nombreux aspects du maternage jocastien et tendent à appuyer l'hypothèse selon laquelle ce type de maternage joue un certain rôle dans le développement intellectuel*. L'une d'elles (D. Levy, *Maternal overprotection*, 1943), fort ancienne, fait en particulier part du fait que *lorsque les relations conjugales sont difficiles, certaines femmes se tournent vers leurs enfants... Il y a alors surestimation et attachement à l'enfant en tant qu'objet d'amour... Sur le plan de l'éducation, cela produit de meilleurs résultats*.

Rappelons à nouveau, en écho, les caractéristiques bien plus contemporaines relevées par S. Lebovici et reprises par L. Roux-Dufort à propos des mères d'enfants surdoués: *caractère hyperstimulant (de la mère) favorisant d'une part (le) développement intellectuel (de l'enfant) et ses aptitudes dans le maniement des symboles, et d'autre part le développement trop précoce du Moi par rapport aux pulsions* (L. Roux-Dufort, *À propos des enfants surdoués*, 1982).

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

L. Roux-Dufort expose, à la fin de ce même article, une vignette clinique illustrant bien ce propos: *Bruno consulte à 4 ans 9 mois pour inadaptation scolaire; il manifeste un état d'anxiété grave dès l'entrée à la maternelle et inquiète son institutrice qu'il peut difficilement quitter, n'ayant aucun contact avec les autres enfants dont il a très peur. On saisit le prétexte de la demande de dérogation pour inciter à consulter. Du reste, la maman décrit son fils comme très intelligent mais immature et se demande s'il n'y a pas d'inconvénient à le faire entrer directement au cp après avoir sauté la grande section de maternelle.*

* M. Besdine précise que *le processus de maternage et ses résultats sont les mêmes pour les deux sexes*, la plus grande fréquence de génies de sexe masculin étant due au fait que les investissements libidinaux maternels sont plus enclins à s'exprimer face à un fils.

Bruno est un enfant unique, né après dix ans de mariage. Le niveau socioculturel est supérieur. Son père a 40 ans à sa naissance et son travail l'oblige à de fréquents et longs séjours à l'étranger jusqu'à ce que Bruno ait 2 ans. Ensuite, un changement d'activités le rend anxieux et bouleverse l'atmosphère du foyer. En fait, cette anxiété est certainement plus profonde. Cet homme nie les problèmes de son fils ainsi que les siens propres, à travers celui-ci. La mère est intelligente et douce, elle a quitté son travail peu avant sa naissance et s'est entièrement occupée de son éducation jusqu'à son entrée à l'école maternelle à 4 ans. L'enfant était désiré (...). On s'est efforcé de ne jamais lui parler « bébé ». (...) Bruno a demandé à sa mère de lui apprendre à écrire, ce qu'elle aurait fait sans jamais le pousser. Elle lui est très attachée et a toujours bien supporté qu'il soit très attaché à elle. (...) il a beaucoup de mal à se séparer d'elle le matin et a transféré son besoin de protection sur l'institutrice qu'il ne quitte pas. (...) L'institutrice pense que son anxiété est « maladive » et qu'il est « anormalement surprotégé ».

A l'examen psychologique: le QI est à 162 à la NEMI (âge mental 7 ans 10 mois); le vocabulaire au WISC donne 28 points (soit un niveau de 8 ans 10 mois); le dessin du bonhomme donne un âge mental de 6 ans 9 mois (...). Au cours de la consultation, Bruno (...) a conscience du fait qu'il est très accroché à sa mère et manifeste aussi un très grand désir de se rapprocher de son père. On conclut à un état névrotique grave (...).

L. Roux-Dufort effectue elle-même l'hypothèse d'un carrefour familial propice au développement d'un maternage de type jocastien: *Les conditions d'élevage de Bruno sont assez particulières, puisque son père était souvent absent jusqu'à ce qu'il soit âgé de 2 ans. Elles évoquent ce que M. Besdine appelle le maternage jocastien: enfant né tardivement après l'union de ses parents, absences fréquentes du père jusqu'à ce qu'il soit âgé de 2 ans, investissement massif d'une mère en apparence très permissive, admirative et qui prend sans doute beaucoup de plaisir à ce que Bruno lui soit très « accroché ».* Nous pouvons associer à ces observations le fait que Bruno est le premier (et unique) enfant de sexe masculin de sa mère.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Freud, dont aucun lecteur du présent travail n'osera contester le génie, était lui aussi le premier enfant de sa mère, très aimante, et d'un père bien plus âgé. N'écrit-il pas à son propre sujet que *quand on a été sans conteste l'enfant de prédilection de sa mère, on garde pour la vie ce sentiment conquérant, cette assurance du succès qui, en réalité, reste rarement sans l'amener* ? (S. Freud, *Ma vie et la psychanalyse,* 1925)

Cependant, M. Besdine ne se contente pas de prêter à cet investissement maternel un caractère incestuel. La dimension de dépression maternelle ajoute un aspect anaclitique à cet investissement, simultanément très ardent sur les plans physique et symbolique, et très distant, presque instrumental, sur le plan affectif. Ces mères que M. Besdine qualifie de jocastiennes, nous apparaissent certes *libidinales*, mais dans une méconnaissance totale de leur enfant, qui n'existe que dans des termes projectifs et narcissisant pour elles. Il écrit que *La mère de type jocastien cherche inconsciemment consolation et réconfort dans l'amour qu'elle porte à son enfant. Désespérée, elle attire à elle son jeune fils (...).* M. Besdine interprète les mouvements d'alternance qui s'en suivent, entre *intimité et mise à distance, attirance et répulsion*, par le choc de la mère aux vues de son hyper attachement. C'est ici que notre interprétation diverge de celle de M. Besdine. Nous serions tentée de prêter à ces mouvements de repli l'expression d'une authentique dépression maternelle, souvent précisément en lien avec l'absence du père.

La dépression maternelle et l'investissement anaclitique du futur génie créateur pourraient être illustrés par les images féminines mélancoliques et sans sourire qui parcourent l'oeuvre de Michel Ange. M. Besdine relève que *L'absence d'intérêt pour les femmes persista toute sa vie et perce son oeuvre. Dans la sculpture la plus ancienne de lui que l'on possède (...), la Vierge à l'enfant, un bas-relief exécuté (...) à l'âge de quatorze ou quinze ans* (...), *il a traité d'un thème qui lui tenait à coeur -la relation entre la mère et l'enfant (...). Ce qui frappe le plus dans cette sculpture, c'est l'aspect froid et distant de la mère, perdue dans ses pensées et détournant les yeux de l'Enfant Jésus, au lieu de le regarder avec la tendresse et l'affection auxquelles on pourrait s'attendre. Trois autres enfants figurent sur le bas-relief, mais aucun d'entre eux ne reçoit la moindre attention de cette madone lointaine et presque sévère.* Selon M. Besdine, *Michel Ange s'identifie à la mère distante et à l'enfant privé d'amour. C'est une projection de sa relation troublée, difficile et symbiotique avec la mère et des défenses qu'il a érigées pour faire face à ce problème.* M. Besdine observe les mêmes caractéristiques maternelles *sévère et ne souri(an)t pas* dans les dessins de l'artiste mettant en scène une mère et son enfant.

Par ailleurs, dans *La Madone del Febre, ou Pietà, Michel-Ange semble s'être écarté de sa projection habituelle. Cette madone diffère de toutes les autres. Avec quelle infinie tendresse Marie soutient son Fils mort sur ses genoux! Comme elle regarde Jésus crucifié avec amour! La madone, grande et majestueuse, le soutient sans effort (...) Il s'en dégage un message très net: « C'est seulement dans la mort que je peux être aimé » ou « Si j'étais mort, je vous manquerais et vous m'aimeriez » (...) Dans la mort, Michel-Ange permet à la mère*

d'offrir toute la tendresse, l'amour et l'affection qu'il appréhendait de recevoir de son vivant. Nous pourrions ajouter à ces commentaires combien l'accordage précoce mère - enfant a dû faire défaut, malgré la très grande proximité libidinale sur laquelle M. Besdine insiste par ailleurs dans son article à propos de Michel-Ange.

Ainsi la littérature fait-elle apparaître, en parallèle, d'étonnantes connexions entre le génie créateur et l'enfant surdoué, ce dernier se retrouvant souvent dans l'histoire du futur génie, et ces deux profils présentant à la fois un vécu intra-familial commun, et une *symptomatologie par l'excès* (*hyper*-intelligence, *hyper*-créativité) à la similarité troublante. Nous laisserons à la métapsychologie psychanalytique le soin d'éclairer ces congruences, qui inspireront nos hypothèses de recherche.

Éléments d'autobiographies romancées: Camus, Gary, Sartre*

Les coïncidences troublantes que nous évoquions précédemment ont donc retenu notre attention à la lecture des autobiographies romancées de ces trois auteurs de talent (A. Camus, *Le premier homme*, 1960 ; R. Gary, *La promesse de l'aube*, 1960 ; J.- P. Sartre, *Les mots*, 1964). Le recours à ces illustrations dans un chapitre de thèse pouvant apparaître d'une scientificité discutable, nous pensons utile d'introduire notre propos par une réflexion menée par Freud, lui-même largement amateur d'analyses littéraires.

Frappé par la capacité d'insight extraordinaire de Jensen (S. Freud, *Délire et rêve dans la « Gradiva » de Jensen*, 1907), dont le délire du personnage principal semble illustrer avec précision ses propres découvertes théorico-cliniques à propos du rêve, Freud interroge la superposition entre intuition romanesque et démarche scientifique, Jensen ayant effectué selon lui un cheminement psychique comme semblable au sien, malgré leurs buts très distincts. Selon C. Migret, *Cette superposition entre la théorie freudienne et l'invention romanesque est tellement troublante qu'elle oblige à considérer une alternative: soit Freud s'est livré à une caricature d'interprétation en imputant à une oeuvre d'art inoffensive des intentions que son auteur ne soupçonnait pas (« nous aurons ainsi montré, une fois de plus, combien il est facile de trouver ce que l'on cherche »); soit les deux protagonistes qui se retrouvent alors être Freud et Jensen, ont travaillé, chacun avec leur propre méthode, à la compréhension du psychisme humain. C'est cette deuxième hypothèse que Freud retiendra. Grâce à la tolérance de son intelligence, le romancier « concentre son attention sur l'inconscient de son âme à lui, prête l'oreille à toutes ses virtualités et leur accorde l'expression artistique »* (C. Migret, *De Freud à Starobinski, l'écrit et l'écrivain*, 1987, p.26).

Nous gardons à l'esprit le caractère puissant et agissant des objets internes chez ces différents auteurs, pouvant avoir déformé, reconstruit la réalité des objets externes –et primaires en particulier- de leur histoire infantile. Mais en ne les citant pas, nous nous priverions d'une part du plaisir de les lire, et d'autre part, des incroyables

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

liens de leurs reconstructions respectives, de leur inscription troublante dans notre démarche de pensée. Ainsi nous autorisons-nous à espérer que nos trois auteurs et nous-même contribuerons, avec nos méthodes mutuelles, à éclairer la compréhension du futur génie créateur et de l'enfant surdoué, en proposant non pas des interprétations de leurs écrits, mais des constructions, qui veilleront à ne pas trahir l'engagement de subjectivité de la littérature.

Revenons donc aux textes qui nous importent ici. Le premier fait nous ayant troublée à la lueur de nos explorations sur la configuration familiale et le profil des génies créateurs est relatif au paradoxe entre absence - réelle ou symbolique- de père Oedipien (chargé de combler la mère et de bâtir les interdits Surmoïques) et

* Ce passage a fait l'objet d'une publication dans la revue Le Carnet Psy : Goldman C. (2005), Camus, Sartre, Gary et les enfants surdoués, Revue *Le Carnet Psy*, Numéro du 26 janvier 2007, pp. 27-32.

existence pourtant simultanée d'une figure symbolique paternelle exigeante et idéalisée (image du père décédé, grand-père, maître d'école, etc.). Le second, non sans lien avec le premier, touche au type de maternage offert à ces créateurs durant l'enfance, semblant mêler investissements anaclitique et incestueux.

Ces deux caractéristiques familiales apparaissant liées par les auteurs eux-mêmes à leur dépression infantile d'une part, et à la place prise par le surinvestissement précoce du langage et de la fonction symbolique d'autre part. Investissements pris dans leur affectivité d'enfants confrontés à la fois au vide affectif parental, et aux exigences d'un Idéal narcissique lancinant.

Ainsi Camus, Sartre et Gary n'ont-ils jamais connu leurs pères, tués par la guerre avant ou juste après leur naissance. Tous trois ont partagé le lit de leur mère jusqu'à la puberté, vivant pour deux d'entre eux chez leurs grand-parents maternels.

Camus, en intitulant son ouvrage autobiographique « *Le premier homme* », en dit long sur la place qu'il s'est attribuée dans sa filiation (*...puisque né sur une terre sans aïeux et sans mémoire, où l'anéantissement de ceux qui l'avaient précédé avait été (...) total*). Sous sa plume, le père imaginaire-Oedipien apparaît peu comblant: *Il (Camus enfant) n'était même pas sûr qu'elle (sa mère) eût aimé passionnément cet homme (son père), et en tous cas il ne pouvait le lui demander (...) il ne voulait même pas savoir au fond ce qu'il y avait eu entre eux.*

Sartre décrit une scène primitive bien austère: *En 1904, à Cherbourg, officier de marine et déjà rongé par les fièvres de Cochinchine, il (son père) fit la connaissance d'Anne-Marie Schweitzer (sa mère), s'empara de cette grande fille délaissée, l'épousa, lui fit un enfant au galop, moi, et tenta de se réfugier dans la mort.* Puis énonce avec sagesse: *En vérité, la prompte retraite de mon père m'avait gratifié d'un « Œdipe » fort incomplet: pas de Sur-moi, d'accord, mais point d'agressivité non plus. Ma mère était à moi, personne ne m'en contestait la tranquille possession: j'ignorais (...) la jalousie; faute de m'être heurté à ses angles (...). Contre qui, contre quoi*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

me serais-je révolté: jamais le caprice d'un autre ne s'était prétendu ma loi.

Gary, seul homme connu de la vie de sa mère, ignorera tout de son géniteur, dont il apprendra très tardivement la mort dans les camps de concentration.

Cependant, chez nos trois génies littéraires, l'absence de père réel ou comblant pour la mère laisse place à des représentations paternelles héroïques ayant certainement eu une valeur structurante sur le plan des identifications et de la construction de l'idéal du Moi ; instance dont on sait la fonction centrale chez les créateurs.

Camus découvre son père à travers les mots de sa famille maternelle. Sa mère dit de lui: *Il avait de la tête*. Son oncle l'affiliait à son père par ces mots: *L'a la bonne tête, celui-là. Dure, mais bonne. (...) Comme son père*. En outre, ce souvenir héroïque du père décédé semble s'être trouvé relayé par la figure de son maître d'école, à qui il continuera à écrire toute sa vie: *Celui-là n'avait pas connu son père, mais il lui en parlait souvent sous une forme un peu mythologique, et (...) il avait su remplacer ce père. C'est pourquoi Jacques* (Camus) *ne l'avait jamais oublié, comme si, n'ayant jamais éprouvé réellement l'absence d'un père qu'il n'avait pas connu, il avait reconnu cependant inconsciemment, étant enfant d'abord, puis tout au long de sa vie, le seul geste paternel, à la fois réfléchi et décisif, qui fût intervenu dans sa vie d'enfance. Car Monsieur Bernard, son instituteur de la classe du certificat d'études, avait pesé de tout son poids d'homme, à un moment donné, pour modifier le destin de cet enfant dont il avait la charge, et il l'avait modifié en effet.*

Sartre, lui, vivait avec son grand-père maternel, figure incontournable de son histoire infantile: *Restait le patriarche: il ressemblait tant à Dieu le Père qu'on le prenait souvent pour lui. Un jour, il entra dans une église par la sacristie; le curé menaçait les tièdes des foudres célestes: « Dieu est là! Il vous voit! » Tout à coup les fidèles découvrirent, sous la chaire, un grand vieillard barbu qui les regardait: ils s'enfuirent. D'autres fois, mon grand-père disait qu'ils s'étaient jetés à ses genoux*, etc.

Chez Gary, c'est le profil extrêmement précis d'homme que sa mère a en tête pour son avenir qui semble avoir eu valeur symbolique structurante: prédit par elle *aviateur, prix Goncourt de littérature* et *ambassadeur de France*, il deviendra effectivement précisément... tout cela.

Les mots de M. Besdine à propos de l'*atmosphère intense et diffuse d'amour incestueux entre mère et fils* (...), *de plus en plus terrifiante,* mettant *l'enfant puis l'adolescent et l'adulte (dans) un état de sujétion empoisonnée*, ne peut que faire écho avec cette fameuse et bouleversante citation de Romain Gary (que nous notons en charge de justifier le titre de son roman auto-biographique):

Ce fut seulement aux abords de la quarantaine que je commençai à comprendre. Il n'est pas bon d'être

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tellement aimé, si jeune, si tôt. Ca vous donne de mauvaises habitudes. On croit que c'est arrivé. On croit que ça existe ailleurs, que ça peut se retrouver. On compte là-dessus. On regarde, on espère, on attend. Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais. On est obligé ensuite de manger froid jusqu'à la fin de ses jours (...). Partout où vous allez, vous portez en vous le poison des comparaisons et vous passez votre temps à attendre ce que vous avez déjà reçu. Je ne dis pas qu'il faille empêcher les mères d'aimer leur petit. Je dis simplement qu'il vaut mieux que les mères aient encore quelqu'un d'autre à aimer. Si ma mère avait eu un amant, je n'aurais pas passé ma vie à mourir de soif auprès de chaque fontaine. Malheureusement pour moi, je me connais en vrai diamant.

La dimension *anaclitique* de ce surinvestissement maternel apparaît également sous la plume de nos trois auteurs. Camus écrit à propos de sa mère: *Quand, l'ayant embrassé de toutes ses forces deux ou trois fois, le serrant contre elle et après l'avoir relâché, elle le regardait en le reprenant pour l'embrasser encore une fois comme si, ayant mesuré le plein de tendresse (qu'elle venait de faire), elle aurait décidé qu'une mesure manquait encore (...). Et puis, tout de suite après, détournée, elle semblait ne plus penser à lui ni d'ailleurs à rien, et le regardait même parfois avec une étrange expression comme si maintenant il était de trop, dérangeant l'univers vide, clos, restreint où elle se mouvait.*

Sartre nous offre lui aussi cette illustration entre rapproché libidinal symbolique et corporel, puis dépression maternelle et désaccordage affectif profond avec la mère:

On me montre une jeune géante, on me dit que c'est ma mère. De moi-même, je la prendrais plutôt pour une soeur aînée. Cette vierge en résidence surveillée, soumise à tous, je vois bien qu'elle est là pour me servir. Je l'aime: mais comment la respecterais-je, si personne ne la respecte? Il y a trois chambres dans notre maison: celle de mon grand-père, celle de ma grand-mère, et celle des « enfants ». Les « enfants », c'est nous: pareillement mineurs et pareillement entretenus (Ces passages sont soulignés par nous). *(...) La jeune fille dort seule et s'éveille chastement (...) Elle me raconte ses malheurs et je l'écoute avec compassion: plus tard je l'épouserai pour la protéger. Je le lui promets: j'étendrai ma main sur elle, je mettrai ma jeune importance à son service.*

Puis: *Vermine stupéfaite, sans foi, sans loi, sans raison ni fin, je m'évadais dans la comédie familiale, tournant, courant, volant d'imposture en imposture. Je fuyais mon corps injustifiable et ses veules confidences (...) De bonnes amies dirent à ma mère que j'étais triste, qu'on m'avait surpris à rêver. Ma mère me serra contre elle en riant: «Toi qui es si gai, toujours à chanter! Et de quoi te plaindrais-tu? Tu as tout ce que tu veux.» Elle avait raison: un enfant gâté n'est pas triste; il s'ennuie comme un chien. Je suis un chien: je bâille, les larmes roulent, je les sens rouler (...) De tremblantes minutes s'affalent, m'engloutissent, et n'en finissent pas d'agoniser (...) ma mère me répète que je suis le plus heureux des petits garçons. Comment ne la croirais-je pas (...)? À mon délaissement je ne pense jamais; (...) il n'y a pas de mots pour le nommer.*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Gary décrit également ces scènes projectives mère-fils troublantes: *ma mère (...) me regarda avec gratitude. Ce fut soudain comme si j'eusse accompli quelque chose d'énorme pour elle. Elle s'approcha de moi, prit mon visage entre ses mains, fixant chaque trait avec une attention étonnante et les larmes se mirent à briller dans ses yeux. Un sentiment étrange de gêne s'empara de moi: j'eus soudain la sensation d'être quelqu'un d'autre.*

Les indices de préoccupations narcissiques majeures et de dépression infantile, plus ou moins désorganisantes mais toujours étayées par une étonnante capacité de secondarisation de la pensée, émergent également dans ces récits. Camus écrit:

De tout temps Jacques avait dévoré les livres qui lui tombaient sous la main et les avalait avec (...) avidité (...) Les pages (...) remplies à ras bord de mots et de phrases, comme ces énormes plats rustiques où l'on peut manger beaucoup et longtemps sans jamais les épuiser et qui seuls peuvent apaiser certains énormes appétits (...). Ils ne connaissaient rien et voulaient tout savoir (...). Ces livres (...) (lui) donnaient (sa) pâté de rêves, sur lesquels ils pouvaient ensuite dormir lourdement.

Comment ne pas faire de parallèle entre cette avidité étourdissante pour le livre et la même avidité affective frustrée pour la mère? Dans cet extrait, l'enfant tente de réconforter l'effondrement maternel: *(elle) avait cessé de sourire, et toute la misère et la lassitude du monde s'étaient peintes sur son visage. Puis elle avait rencontré le regard fixe de son fils, avait essayé de sourire encore, mais ses lèvres tremblaient et elle s'était précipitée en pleurant dans sa chambre (...), le dos maigre secoué de sanglots. « Maman, maman », avait dit Jacques en la touchant timidement de la main. « Tu es très belle comme ça. » Mais elle n'avait pas entendu et, de sa main, lui avait demandé de la laisser. Il avait reculé jusqu'au pas de la porte, et lui aussi (...) s'était mis à pleurer d'impuissance et d'amour.*

Dans un autre extrait, il lie ces deux univers de façon explicite: *Seule l'école donnait à Jacques et à Pierre (son ami) ces joies. Et sans doute ce qu'ils aimaient si passionnément en elle, c'est ce qu'ils ne trouvaient pas chez eux, où la pauvreté et l'ignorance rendaient la vie plus dure, plus morne, comme refermée sur elle-même* (...) *Le mystère chaleureux, intérieur et imprécis, où il baignait alors, élargissait seulement le mystère quotidien du discret sourire ou du silence de sa mère lorsqu'il entrait dans la salle à manger, le soir venu, et que, seule à la maison, elle n'avait pas allumé la lampe à pétrole, laissant la nuit envahir peu à peu la pièce, elle-même comme une forme plus obscure et plus dense encore qui regardait pensivement à travers la fenêtre les mouvements animés, mais silencieux pour elle, de la rue, et l'enfant s'arrêtait alors sur le pas de la porte, le coeur serré plein d'un amour désespéré pour sa mère et ce qui, dans sa mère, n'appartenait pas ou plus au monde.*

Sartre évoque ses activités littéraires d'enfant et leur bénéfice narcissique: *je les poursuivais (...) avec assiduité: aux heures de récréation, le jeudi et le dimanche, aux vacances et, quand j'avais la chance d'être malade, dans*

mon lit; je me rappelle (...) un cahier noir à tranche rouge que je prenais et quittais comme une tapisserie (...) mes romans me tenaient lieu de tout. (...) Je déversais toutes mes lectures, mes bonnes et les mauvaises, pêle-mêle, dans ces fourre-tout. (...) Auteur, le héros c'était (...) moi, je projetais en lui mes rêves épiques. (...) Je pouvais le mettre à l'épreuve, lui percer le flanc d'un coup de lance et puis le soigner comme me soignait ma mère, le guérir comme elle me guérissait.

Puis plus tard: *La mort était mon vertige parce que je n'aimais pas vivre: c'est ce qui explique la terreur qu'elle m'inspirait. En l'identifiant à la gloire, j'en fis ma destination. Je voulus mourir; parfois l'horreur glaçait mon impatience (...). Nos intentions profondes sont des projets et des fuites inséparablement liés: l'entreprise folle d'écrire pour me faire pardonner mon existence (...). Si je remonte aux origines, j'y vois une fuite en avant, un suicide (...). C'était la mort que je cherchais. Longtemps j'avais redouté de finir comme j'avais commencé, n'importe où, n'importe comment (...). Ma vocation changea tout: (...). Je n'écrirais pas pour le plaisir d'écrire mais pour tailler ce corps de gloire dans les mots.*

Gary évoque tout au long de son récit les rêves de grandeur et autres fantasmes d'omnipotence qui ont jalonné son enfance. Il se souvient: *Quelque chose, toujours, manquait (...). Vague et lancinant, tyrannique et informulé, un rêve étrange s'était mis à bouger en moi, un rêve sans visage, sans contenu, sans contour (...). Ce fut ainsi que je fis connaissance avec l'absolu, dont je garderai sans doute jusqu'au bout, à l'âme, la morsure profonde, comme une absence de quelqu'un. Je n'avais que neuf ans (...). L'absolu me signifiait soudain sa présence inaccessible et, déjà, à ma soif impérieuse, je ne savais quelle source offrir pour l'apaiser. Ce fut sans doute ce jour-là que je suis né en tant qu'artiste (...). Il me semble que j'y suis encore, assis, dans ma culotte courte, parmi les orties (...) je ne trouvais rien qui fût à la mesure de mon étrange besoin, rien qui fût digne de ma mère, de mon amour, de tout ce que j'eusse voulu lui donner. Le goût du chef-d'oeuvre venait de me visiter et ne devrait plus jamais me quitter. Peu à peu, mes lèvres se mirent à trembler, mon visage fit une grimace dépitée et je me mis à hurler de colère, de peur et d'étonnement. Depuis, je me suis fait à l'idée et, au lieu de hurler, j'écris des livres.*

Ainsi l'intérêt effréné pour le symbole -ici lu et écrit- nous semble t-il avoir eu pour fonction de colmater chez ces trois écrivains de génie une dépression infantile mêlée de préoccupations narcissiques majeures. Aspects qui ne manquent pas de faire écho, eux aussi, avec la problématique de nos jeunes surdoués en situation projective.

Pour la théorie psychanalytique, l'acte créateur naît du besoin de réparer un objet perdu, aimé, dont la destinée est de devenir, par la création, un objet intérieur permanent. Le travail de symbolisation permet de dépasser la position dépressive dans laquelle le deuil de l'objet perdu confine le créateur. L'œuvre travaille, répare, comble ce manque en mobilisant le psychisme vers la sublimation, que nous ne pouvons qu'envisager, à ce stade de cette exploration théorique, comme une alternative à la dépression. Les témoignages autour de

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

l'apaisement créateur sont souvent liés au domaine de l'écriture. Comme si cette activité était tout particulièrement propice à l'auto-réparation d'une maladie créatrice dont on ne peut guérir, tant elle fait partie intégrante de soi. Sartre semble l'illustrer par ces mots: *Ce vieux bâtiment ruineux, mon imposture, c'est aussi mon caractère : on se défait d'une névrose, on ne guérit pas de soi.*

Pierre Fédida nous dit dans la même perspective que *la parole est si rageuse de l'absence de l'absent qu'elle en devient créatrice d'oeuvre*. Selon lui, *L'écrit –écrire- entretient un rapport interne avec l'absence : sans doute par l'effet d'un miroir imaginaire propre aux intentions de reconstituer l'identité perdue. (...) L'absence est, d'abord, paradoxalement un trop-plein. Que faire d'une réalité psychique ouverte et livrée à elle-même – comme encombrée de son objet ? Écrire est alors parfois une tentative de rejeter l'objet à l'extérieur, en quelque sorte l'objectiver pour en triompher* (P. Fédida, *L'absence*, 1978, p.10).

c- L'acte créateur

La création littéraire et le rêve éveillé

Dans ce texte de 1908, Freud interroge, pour notre plus grand plaisir, la *personnalité à part* du *créateur littéraire (poète, romancier ou dramaturge)*, capable de procurer, sans savoir lui-même par quelle alchimie, de si fortes émotions à son lecteur.

Selon Freud, le jeune enfant est un poète. Les premières traces de son activité poétique se trouvent dans le jeu, qui consiste à *transposer les choses du monde où il vit dans un ordre nouveau tout à sa convenance*. Il rappelle combien la vie affective de l'enfant est alors vivement mobilisée, sans modération, et qu'en cela, *le contraire du jeu n'est pas le sérieux, mais la réalité*.

Pourtant, bien que contraires, le jeu prend toujours appui sur certains éléments de réalité. C'est en cela que le *jeu de l'enfant* et le *rêve éveillé* présentent d'intéressants points communs. Dans le rêve éveillé (ou la fantaisie) comme dans le jeu et la poésie, toute scène ou émotion habituellement pénible dans la réalité, peut revêtir un aspect jouissif pour le créateur et son spectateur.

Freud précise que les plaisirs imaginatifs procurés par le *jeu* chez le jeune enfant, se trouvent substitués dès l'adolescence par des fantasmes teints d'irréalité (sous forme de rêves éveillés, de fantaisies), et également par l'humour. Il note combien l'adulte aura honte de ces décollements fantasmatiques du réel, et combien il les dissimulera aux autres adultes (eux-mêmes pourtant en proie à des fantasmes similaires).

L'enfant emprunte toujours, dans ses jeux, des attitudes d'adulte. Car son aspiration principale est d'être *grand*. Il est fier de ce désir, et n'a par conséquent aucune raison de le cacher. L'adulte, lui, est en conflit. Son

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

sens des réalités censure les désirs qui sont à l'origine de ses fantasmes, dont il a honte. Il sent ces désirs *enfantins et interdits*.

Freud nous livre à cet instant du texte une assertion ne pouvant que faire écho avec nos observations prélables concernant la souffrance récurrente du créateur: *On peut dire que l'homme heureux n'a pas de fantasmes, seul en crée l'homme insatisfait. Les désirs non satisfaits sont les promoteurs des fantasmes, tout fantasme vient corriger la réalité qui ne donne pas satisfaction*.

Les types de *désirs* fournissant leur impulsion aux fantasmes sont de deux ordres principaux: *ambitieux* ou *érotiques*. Freud prête à la femme une prédisposition aux seconds, quand l'homme est, lui, davantage enclin à d'égoïstes ambitions. Les deux se devant bien entendu d'être réprimés en société, et se retrouvant finalement bien souvent confondus dans une même fantaisie individuelle.

Soumis à l'évolution du rapport à la réalité de chacun -cette idée s'inscrit dans la notion de *mouvement psychique*, chère à la psychanalyse-, le fantasme entretient avec le *temps* une relation significative: *un fantasme flotte entre trois temps*, qui correspondent aux *trois moments temporels de notre faculté représentative*. Le premier travail s'inscrit dans le *présent*, il concerne l'émergence d'un vif désir de l'individu dans un contexte donné. Dans le second temps, l'individu convoque le souvenir d'un désir *passé* à la fois semblable et, à l'époque, réalisé. Le troisième et dernier temps concerne l'édification de l'issue heureuse, idéale, de son fantasme, au regard de l'issue heureuse de ce désir par le passé. Ainsi *le désir* sait-il *exploiter une occasion offerte par le présent afin d'esquisser une image de l'avenir sur le modèle du passé*.

Nos fantasmes (ou *fantaisies*, ou *rêves éveillés,* également dits *diurnes*) humains s'expriment à travers nos pathologies, mais également à travers nos rêves nocturnes. Nos désirs les plus honteux, qui ne sauraient passer la barrière de la censure au cours de la journée, trouvent pendant la nuit tout le loisir de s'exprimer. Les rêves nocturnes n'ont pas d'autre impulsion qu'un désir, dont la forme finale ne consiste qu'à l'éloigner le plus agilement possible de notre entendement, peu enclin à les assumer.

Quels sont les ingrédients à succès dans l'oeuvre littéraire? Le premier est la présence d'un *héros*, à la fois sympathique et invulnérable, comme protégé par la providence. Autrement dit, auquel nous *pouvons* nous identifier par empathie, et auquel nous *souhaitons* nous identifier pour sa puissance magique. Freud résume: *c'est sa majesté le moi, héros de tous les rêves diurnes comme de tous les romans*.

Cependant, prêt à accueillir l'objection de romans dans lesquels le héros est parfois passif et spectateur des agissements qui l'entourent (comme dans les romans de Zola, par exemple), Freud objecte de lui-même la congruence de cette configuration avec celle de certains rêves diurnes, *dans lesquels le moi se contente, lui aussi, du rôle de spectateur*.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Freud applique son schéma du *fantasme en trois temps,* à la réalisation d'une oeuvre littéraire réussie: *un évènement intense et actuel éveille chez le créateur le souvenir d'un évènement plus ancien, le plus souvent d'un évènement d'enfance; de cet évènement primitif dérive le désir qui trouve à se réaliser dans l'oeuvre littéraire; on peut reconnaître dans l'oeuvre elle-même aussi bien des éléments de l'impression actuelle que de l'ancien souvenir*. Puis, liant l'ensemble de son exposé: *l'oeuvre littéraire, tout comme le rêve diurne, serait une continuation et un substitut du jeu enfantin d'autrefois*.

Toutefois, le créateur possède une façon bien à lui d'exprimer ses *fantasmes* infantiles et honteux d'*adulte encore en négociation avec l'enfance*, sans nous gêner. Alors que la déclaration brute d'un tel fantasme par un autre individu nous répugnerait sans doute. Freud pense que son secret est dû aux deux moyens techniques qui suivent: *le créateur d'art atténue le caractère du rêve diurne au moyen de changements et de voiles et il nous séduit par un bénéfice de plaisir purement formel, c'est-à-dire par un bénéfice de plaisir esthétique qu'il nous offre dans la représentation de ses fantasmes*. Freud dénomme ce second aspect formel: *prime de séduction, ou plaisir préliminaire*. Ce dernier permet *la libération d'une jouissance supérieure émanant de sources psychiques bien plus profondes (...), notre âme se trouve soulagée de certaines tensions (...), le créateur nous met à même de jouir désormais de nos propres fantasmes sans scrupule ni honte*.

L'idée générale que nous retiendrons de ce texte toujours passionnant, réside dans l'idée que le créateur est décrit comme exempt de *Surmoi*-censeur. Il semble avoir été maintenu dans le principe de plaisir davantage que s'il avait été structuré sur un mode névrotique. Freud ne nous dit-il pas explicitement que pour *désirer*, il faut nécessairement *souffrir*? Pour que les désirs du créateur (désirs devenus fantasmes et exprimés dans l'oeuvre) n'aient pas été censurés par le principe de réalité, il semble nécessaire que des fixations apparaissent dans son organisation psycho-affective. Bien que nécessitant de cohabiter avec un certain accès au *principe de réalité*, c'est sur ces fixations pathologiques, semble-il, que l'expression créatrice prendra appui.

Cette lecture se verra largement enrichie par certains auteurs psychanalystes contemporains de Freud qui se sont intéressé à la fonction centrale de cette cohabitation entre *principe de plaisir* et *principe de réalité* chez les grands créateurs. Nous découvrirons à cette occasion le rôle fondamental joué par le père dans la triangulation en tant que garant du contact nécessaire avec cette réalité (la dyade fusionnelle primaire constituant le temps de la toute puissance infantile et du principe de plaisir). C'est effectivement cet objet paternel qui, dans la vie du futur créateur, constituera le support aux identifications et à l'édification du Surmoi de son fils, et orientera le destin pulsionnel de ses désirs vers la « sublimation » ou vers la simple « idéalisation ».

Les cinq phases du travail de création et les résistances correspondantes

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

D. Anzieu, dans son entreprise de compréhension psychanalytique du génie créateur, distingue les cinq phases du travail de création et les résistances qui y correspondent. Il écrit qu'*être créateur, c'est être capable d'une régression rapide et profonde d'où l'on rapporte des rapprochements inattendus, des représentations archaïques -sous forme d'images, d'affects, de rythmes- de processus psychiques primaires, rapprochements, représentations qui vont servir de noyau organisateur pour une oeuvre artistique ou une découverte scientifique éventuelles* (D. Anzieu, *Psychanalyse du génie créateur*, 1974, p.13).

Ce travail psychique de la création comporte au moins les trois premières étapes des cinq suivantes. Chacune possède ses résistances propres, qui rendent l'acheminement jusqu'au stade final aussi improbable, pourrait-on dire, que les oeuvres de génie sont rares:

La première étape consiste à **régresser**: une crise intérieure (de nature dépressive ou schizo-paranoïde) occasionne un mouvement régressif dans lequel sont mobilisées des représentations archaïques.

Les résistances sont les suivantes: régresser implique un changement, que chaque organisation de la personnalité a toutes les raisons de redouter. La rigidité psychique veille sur les menaces de dépression, de morcellement ou de persécution que la régression peut occasionner. Créer implique non seulement de pouvoir régresser, mais également de supporter les productions fantasmatiques et affectives que cette régression libère, sans occasionner de débordement décompensatoire. Il s'agit donc d'une régression contrôlée par le Moi: cette double capacité à régresser et fantasmer constitue la première condition d'une potentialité créatrice, elle *fonde* la créativité. Par ailleurs, le surinvestissement narcissique semble également nécessaire pour tolérer la solitude inhérente à la régression.

La seconde étape consiste à **percevoir en déchiffrant**: certaines représentations fantasmatiques issues de cet état régressif sont saisies sur le mode perceptif. Vues ou entendues, elles sont fixées dans le préconscient comme noyau organisateur agissant.

Les résistances sont les suivantes: les sentiments de honte et de culpabilité inhibent ce second processus (la vue, l'écoute, le toucher de certaines choses sont interdits). Le poids du savoir acquis brouille la perception des choses nouvelles (résistance épistémologique). Le créateur saisissant le noyau organisateur de sa création souffre de solitude, doute de la valeur de ce qu'il saisit (Freud observait que la pulsion de mort se précipite sur toute création en train de se faire pour tenter de *l'annihiler dans l'oeuf*). Le créateur trouve un ami-témoin privilégié, généralement de même sexe, avec lequel il entretient une importante connivence fantasmatique. Ce second regard encourageant posé sur l'oeuvre permettra au créateur de lui approprier une qualité objective. D. Anzieu observe un parallèle très pertinent entre cette place et celle de la mère entretenant l'illusion que la réalité externe s'accorde aux désirs de son bébé, la prise en compte progressive de la réalité externe instituant l'existence d'une réalité interne indépendante. Ici, la réalité subjective (les fantasmes personnels du créateur) se

transforment en réalité objective (l'oeuvre créée).

Ici se trouve selon D. Anzieu la destinée divergente du génie et de la folie: *la capacité de transformer le vécu intérieur en une chose extérieure, mais en transférant sur celle-ci certains des désirs, des affects, des représentations de celui-là, de sorte qu'à son tour cette chose devient une chose vivante susceptible d'une vie propre, désormais indépendante de son auteur, cette capacité différencie de façon spécifique le créateur du malade psychique. Ce transfert, le malade l'opère, non dans des oeuvres mais dans des symptômes, lesquels ne sont pas reçus par autrui comme des messages provenant de sa réalité intérieure.*

Il ajoute que *le névrosé souffre de l'opposition qu'il ressent en lui de façon aigue, entre le principe du plaisir et le principe de réalité. Le psychotique ne reconnaît pas en lui cette opposition. Le créateur -qui peut être par ailleurs un malade psychique et produire n'importe quel symptôme- maintient préservé un domaine -que Winnicott décrit comme celui de l'illusion- où il y a continuité entre le principe de plaisir et celui de réalité.*

Finalement, chaque membre du public confronté à l'oeuvre d'un créateur croit reconnaître ses propres illusions, représentations, fantasmes en elle. L'oeuvre, par sa réalité et ses effets, nous aide à réconcilier le temps du principe de plaisir ou des illusions de l'enfance, et celui des réalités de la vie difficile d'adulte.

La troisième étape consiste à **transcrire**: des images, affects, rythmes accompagnant ces représentations sont transposés sur un support dont on possède la maîtrise (écriture, peinture, musique, etc.) ou sur un code familier (disciplines scientifiques). (notons la création majeure que constitue le fait de créer un tel support matériel ou code)

Les résistances sont les suivantes: il ne s'agit pas tant ici de résistances que de l'existence ou non du don exceptionnel propre au génie créateur, puisqu'il suppose à cette étape de structurer, en les inscrivant sur un support, des données qui ne sont pas symbolisées au départ. Autrement dit, il est ici question de la capacité de sublimer.

La quatrième étape consiste à **composer**: travail du style et de la composition, agencement interne des parties dans une organisation d'ensemble entrant en résonance symbolique avec le noyau représentatif archaïque.

Les rapports avec l'inconscient étant ici moins clairs, les résistances à cette étape ont peu été étudiées par la psychanalyse.

La cinquième et dernière étape consiste à **produire au dehors**: l'oeuvre achevée est présentée à un public et soumise à son jugement.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Les résistances sont les suivantes: le fait d'exposer l'oeuvre, de la détacher de soi et de risquer les critiques voire l'indifférence d'un public constitue une résistance majeure du processus créatif. La dialectique du bon et du mauvais objet semble métaphoriser au mieux ce vécu: le créateur peut avoir matérialisé en lui ce bon objet d'abord protégé, dont l'exposition fera éclater une menace d'attaques du mauvais sein destructeur, l'oeuvre représentant alors la partie de lui mauvaise, clivée et projetée. Elle peut également, en se détachant de son auteur, devenir cet enfant chéri tant que petit et dépendant, puis haïe lors de sa prise d'indépendance (ce sentiment pouvant occasionner un retrait public de l'oeuvre, voire sa destruction).

Exaltation de la création

Il est frappant, à la lecture des biographies de génies créateurs, d'observer l'apparition particulièrement récurrente de ce trait. Il nous rappelle qu'à l'opposé de la dépression et de la mélancolie, s'exprime la *manie*, exubérance et exaltation de l'humeur qui s'accompagne souvent d'agitation, d'excitation, voire de violence. La tristesse, le ralentissement et le repli sur soi laissent alors place à l'assurance, à l'extraversion, à l'optimisme et à l'esprit d'entreprise entretenu par un sentiment de toute-puissance. Dressons, avant de donner la parole sur ce sujet à d'éminents auteurs, une brève illustration de ce nouvel aspect spécifique.

Gérard de Nerval décrit très précisément l'euphorie de cette phase maniaque dans *Aurélia, ou le Rêve et la Vie*: *Je vais essayer de transcrire les impressions d'une longue maladie qui s'est passée tout entière dans les mystères de mon esprit -et je ne sais pourquoi je me sers de ce terme maladie, car jamais, quant à ce qui est de moi-même, je ne me suis senti mieux portant. Parfois je croyais ma force et mon activité doublées: il me semblait tout savoir, tout comprendre; l'imagination m'apportait des délices infinis.*

Diderot consacre dans son *Encyclopédie,* un article au *génie*, chez qui, observe t-il, *l'imagination domine*. Il peint très finement cette hypomanie nécessaire à la création: *Le mouvement (de l'esprit), qui est son état naturel, est souvent si doux qu'à peine il l'aperçoit: mais le plus souvent ce mouvement excite des tempêtes, et le génie est plutôt emporté par un torrent d'idées, qu'il suit librement de tranquilles réflexions.*

Jean Cocteau, lui, utilise l'image du *cheval emballé qui gagne la course* comme métaphore de ses productions fulgurantes. Jean Marais dit à son propos: *La première fois que je l'ai vu écrire, c'était effectivement Les parents terribles à Montargis en 1937. Pendant deux mois, il est resté étendu sur son lit à lire. Je m'inquiétais (...). Et un jour, il s'est levé, s'est mis à sa table et a écrit presque sans se reposer pendant huit jours et huit nuits. Au bout de ce laps de temps, la pièce était terminée. Le manuscrit ne comportait que quelques ratures* (*Le magazine littéraire*, 1983). Cocteau dit lui-même avoir été étonné d'écrire en quelques jours, début 1929, lors de sa deuxième cure de désintoxication à la clinique de Saint-Cloud, son chef d'oeuvre *Les enfants*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

terribles: *J'allais sortir. Or, c'est un livre qui allait sortir. C'est un livre qui sort, qui va sortir, comme disent les éditeurs (...) Il était difficile de prévoir un livre écrit en dix-sept jours (...) Or les dernières pages se sont inscrites d'abord, une nuit, dans ma tête. Je ne respirais plus, je ne bougeais pas, je ne notais pas. J'étais partagé entre la peur de les perdre et celle d'avoir à faire un livre qui en serait digne* (Opium).

Cette énergie intarissable de la création se manifeste encore chez Nietzsche, lorsqu'à la fin de l'année 1888, et alors que ses crises de dépression et d'exaltation se succèdent de plus en plus rapidement, il connaît une incroyable période créative. De mai à décembre de cette année, il écrit cinq de ses oeuvres majeures (*Le Cas Wagner, Le Crépuscule des idoles, L'Antéchrist, Ecce Homo, Nietzsche contre Wagner*).

De même, Victor Hugo écrit-il *Les Burgraves* en six semaines et les six mille vers des *Châtiments* en huit. Georges Simenon (cité par H. Amoroso, *Les mécanismes du génie*, 1983) dit écrire un roman en huit jours: *Je n'ai jamais mis plus de dix à quinze minutes à trouver un sujet de conte, plus d'une demi-heure à trois quarts d'heure pour l'écrire, même pour mon fameux Sans-Gêne où je publiais bientôt autant de contes qu'il m'en passait par la tête.* Romain Gary laisse également apparaître les ressorts de sa vie créatrice en signant la même année 1973 trois ouvrages: *Europa, Les enchanteurs*, et *Gros câlin* (écrit en moins de quinze jours sous le pseudonyme d'Émile Ajar). Ernest Hemingway semble avoir oscillé toute sa vie entre mélancolie et hypomanie. Hospitalisé en 1960, médicalisé et soumis à la sismothérapie, il se suicide, malgré les soins, huit mois plus tard, comme son père et son oncle. Léonard, le mari de Virginia Woolf (cité par A.-M. Pezous, *Virginia Woolf*, 1993), décrit l'intensité des accès maniaques de son épouse et leur alternance avec des passages dépressifs: *Quatre fois dans sa vie les symptômes persistèrent et elle traversa la frontière qui sépare la santé mentale de ce que nous appelons la folie (...). Dans chacun des cas, il y avait deux stades distincts de la maladie; on les nomme maniaco-dépressifs d'un point de vue technique. Au stade maniaque, elle était extrêmement excitée; son esprit galopait; elle parlait avec volubilité, et, au plus fort de la crise, de façon incohérente; elle avait des hallucinations et entendait des voix (...). Au stade dépressif, toutes ses pensées et ses émotions étaient le contraire de ce qu'elles avaient été au stade maniaque.*

K.-R. Jamison, dans une récente étude biographique consacrée à trente-six grands poètes britanniques et irlandais du XVIIIème siècle, constate la très grande fréquence des troubles bipolaires de l'humeur: *deux se sont suicidés, huit ont connu une évolution psychotique, quatorze avaient une histoire familiale riche en psychose, mélancolie et suicides, enfin six d'entre eux ont terminé leur vie en asile. La proportion est impressionnante* (K.-R. Jamison, *Mood disorders and seasonal patterns of creativity in British writers and artists*, 1989).

L'impressionnante créativité de Robert Schumann se lit entre les lignes de l'oeuvre immense qu'il composa en l'espace seulement de vingt-quatre années. B. Gavoty la décrit comme *un véritable flot de musique, où il noie les chagrins et les anxiétés de l'attente* (B. Gavoty, *Dix grands musiciens*, 1962). L'année de son mariage

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

avec Clara, il compose cent trente-huit *lieder*. Il offre un très beau témoignage de l'emballement des idées et de l'expansion de l'humeur dans cette lettre à son épouse: *Depuis hier matin, j'ai écrit vingt-sept pages de musique dont je ne peux te dire que ceci: c'est qu'en les composant, j'ai ri et pleuré de joie (...) Adieu ma Clara! Les sons, la musique me tuent en ce moment, je sens que j'en pourrais mourir...* . Le rythme fabuleux de sa production musicale culmine en 1949, où il n'écrit pas moins de trente oeuvres majeures dans l'année. Les douze *Pièces à quatre mains*, opus 85, sont écrites en six jours, le *Konzertstück pour quatre cors* en trois jours, l'*Adagio et Allegro pour cor* en une seule journée. L'année suivante, il ne mettra qu'un mois pour écrire sa grande *Symphonie rhénane*, opus 97.

Haendel compose en 1741, au sortir d'une dépression, quinze oratorios dont *Le Messie*, écrit dans la fulgurance maniaque. De même, Hugo Wolf compose en 1888 cinquante-trois lieder en trois mois. Vivaldi dit avoir composé en cinq jours les quatre-vingt quinze opéras qu'il nous laisse, l*e sixième étant inutile*, ironise t-il. Enfin Rossini écrit *Le barbier de Séville* en quatorze jours seulement, et à 19 ans seulement.

Pablo Picasso est guidé par une assurance intérieure qui lui fait simplement reproduire sur la toile un projet déjà achevé. Son oeuvre considérable, riche de la grande variété de ses moyens d'expression, s'inscrit énergiquement sur la toile, le papier, la terre... autour des années 1950 il peut réaliser une dizaine de lithographies par jour Au cours de l'été 1957, et en moins de cinq mois, il réalise la grande série des *Ménines*; cinquante-huit toiles dont quarante-quatre sont des variations sur le tableau de Velasquez. Son inspiration semble inépuisable, surtout lorsqu'il décline des variations sur un thème.

Michel-Ange est présenté par Romain Rolland selon ces mots: *Qui ne croit pas au génie, qui ne sait pas ce qu'il est, qu'il regarde Michel-Ange. Jamais homme n'en fut ainsi la proie. Ce génie ne semblait pas de la même nature que lui: c'était un conquérant qui s'était rué en lui, et le tenait asservi. Sa volonté n'y était pour rien (...). C'était une exaltation frénétique, une vie formidable dans un corps et une âme trop faibles pour la contenir. Il vivait dans une fureur continue. La souffrance de cet excès de force, dont il était comme gonflé, l'obligeait à agir, agir sans cesse, sans une heure de repos. Il écrivait: « Je m'épuise de travail, comme jamais homme n'a fait, je ne pense à rien d'autre qu'à travailler nuit et jour ». Ce besoin d'activité maladif ne lui faisait pas seulement accumuler les tâches et accepter plus de commandes qu'il n'en pouvait exécuter: cela dégénérait en manie. Il voulait sculpter des montagnes. S'il avait un monument à bâtir, il perdait des années dans les carrières, à faire choix de ses blocs, à construire des routes pour leur transport; il voulait être tout: ingénieur, manoeuvre, tailleur de pierres. Il voulait tout faire lui-même, élever des palais, des églises à lui tout seul. C'était se condamner à une vie de forçat*, puis *Il vivait comme un pauvre, attaché à sa tâche, comme un cheval à sa meule. Il eût voulu se dégager, il ne le pouvait pas. Il était l'esclave de cette force, de ce génie (qu'on appelle comme on voudra), de cette fureur de travail, qui n'admettait point qu'il se reposât jamais. Personne ne pouvait comprendre qu'il se torturât ainsi. Personne ne pouvait comprendre qu'il n'était pas le maître de ne pas se torturer, que c'était là une nécessité pour lui. Son père même (...) lui faisait des reproches: « (...) vis avec*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

modération, fais attention à ne pas manquer du nécessaire, garde-toi de l'excès de travail » (R. Rolland, *Michel-Ange,* 1906).

Van Gogh, au cours des deux mois précédant son suicide, peint soixante-dix toiles et une trentaine de dessins. Dans une lettre datant de ces derniers instants, il exprime clairement le combat qu'il mène contre la dépression et l'énergie qui s'en dégage: *Là, revenu ici (à Auvers), je me suis remis au travail, le pinceau me tombant presque des mains -et sachant bien ce que je voulais, j'ai encore peint, depuis, trois grandes toiles (...), d'immenses étendues de blé, sous des ciels troublés. Je ne me suis pas gêné pour chercher à exprimer de la tristesse, de la solitude extrême.*

L'acte créateur, si intimement lié à l'exaltation, ne peut-il ainsi s'inscrire que dans une lutte anti-dépressive ?

D. Winnicott lie l'article de Freud et la question de la dépression du créateur dans son texte consacré à la *défense maniaque* (D. Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, 1969, p.15). Cette défense s'accompagnerait d'une incapacité à *donner sa pleine signification à la réalité intérieure : Suivant l'angoisse dépressive qui existe en nous, nous sommes plus ou moins en mesure de respecter la réalité intérieure.* La défense maniaque constituerait une fuite devant la *réalité intérieure*, davantage qu'une fuite devant le *fantasme*. Ainsi explique t-il cette distinction : *La réalité intérieure doit être elle-même décrite en terme de fantasme ; et pourtant ce n'est pas synonyme de monde fantasmatique puisque c'est employé pour désigner le fantasme qui est personnel et organisé et relié historiquement aux expériences physiques, excitations, plaisirs et douleurs de la petite enfance. Le fantasme fait partie de l'effort accompli par l'individu pour affronter la réalité intérieure. On peut dire que le fantasme et les rêves éveillés sont des manipulations omnipotentes de la réalité extérieure. Le contrôle omnipotent de la réalité implique le fantasme relatif à la réalité. L'individu parvient à la réalité extérieure à travers des fantasmes omnipotents élaborés dans l'effort fait pour fuir la réalité intérieure.*

Winnicott associe à la notion du fantasme d'incorporation, par l'enfant, de ses bons et mauvais parents, l'importance de la relation avec les objets que l'on sent *à l'intérieur de soi.* En particulier les attaques sadiques déplacées des mauvais objets parentaux jusqu'au Moi, alors menacé de confusion entre le bien et le mal, le soi du non-soi.

Les fantasmes omnipotents, ajoute t-il enfin, *ne sont pas tellement la réalité intérieure à proprement parler qu'une défense contre son acceptation. On se réfugie alors dans le fantasme tout puissant, on fuit certains fantasmes pour d'autres, et cela va jusqu'à la fuite vers la réalité extérieure. C'est la raison pour laquelle j'estime qu'on ne peut mettre en comparaison et en opposition le fantasme et la réalité. Dans le livre d'aventures ordinaires, aventures extraverties, on voit souvent comment, dans son enfance, l'auteur se réfugiait dans le rêve éveillé et comment il a utilisé plus tard la réalité extérieure pour une même fuite. Il n'est pas conscient de l'angoisse dépressive intérieure qu'il a fuie, Il a mené une vie pleine d'imprévus et d'aventures, et il peut la*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

raconter fidèlement, mais l'impression qu'en tire le lecteur est celle d'une personnalité relativement peu profonde, pour raison que l'auteur aventurier a dû baser sa vie sur le déni de sa réalité personnelle intérieure. On se détourne avec soulagement de ces auteurs pour aller vers d'autres qui peuvent tolérer l'angoisse et le doute.

Cette distinction entre deux profils de créateurs, l'un fantasmant sur un mode régressif, souple et touchant, l'autre prenant appui sur un réel préexistant donc inauthentique (car fabriqué par d'autres), apparaîtra à de nombreuses reprises dans la suite de notre travail. L'éclairage de Winnicott quant à la fonction centrale de l'intensité des attaques sadiques à l'égard des objets parentaux dans la prime enfance pour justifier cette dérivation de la réalité intérieure vers le fantasme, puis vers la réalité extérieure, nous semble à la fois extrêmement pertinent, et tout à fait fondamental.

D. Anzieu, de son côté, nous rappelle combien la distinction Kleinienne des positions schizo-paranoïde et dépressive se révèle d'une grande fécondité dans l'analyse du génie créateur: *s'il ressort que l'ombre de la mort tombant sur le génie puisse rendre créateur celui dont le conflit intérieur a à faire avec l'angoisse dépressive, c'est l'ombre du mal qui exerce l'impulsion créatrice quand le sujet se débat avec les angoisses de morcellement et de persécution* (D. Anzieu, *Psychanalyse du génie créateur,* 1974*,* p.11).

Rappelons ici, brièvement, l'apport éclairant des *stades de développement infantile* de M. Klein, ainsi que sa mise en lien entre position dépressive et création.

M. Klein propose une histoire conflictuelle de la première année de la vie en s'inspirant de la seconde théorie des pulsions élaborée par Freud. Elle envisage que *pulsion de vie* et *pulsion de mort* coexistent dans le psychisme de l'enfant, dès le début de sa vie. Le conflit entre ces pulsions produit des fantasmes précoces de *possession* et de *destruction*, générateurs d'angoisse, et organise les premiers stades de la vie psychique, stades qu'elle appelle *positions*. Elle prête aux nourrissons une vie mentale riche et complexe, dont les fantasmes sont l'expression des pulsions de vie et de mort qui, projetés sur l'objet maternel, le font ressentir comme *bon* ou *mauvais*.

Au cours de la position schizo-paranoïde, dominent les craintes de persécution dues à l'importance de la projection de la pulsion de mort. L'objet n'est pas reconnu dans sa totalité, mais est clivé en objets partiels, bons ou mauvais.

La position dépressive, qui apparaît ensuite, est marquée par la diminution du clivage qui permet la reconnaissance de l'objet maternel comme un objet total, tantôt gratifiant et tantôt frustrant. L'enfant se perçoit plein d'agressivité : c'est l'accès à l'ambivalence. Il est alors dominé par la culpabilité due à ses désirs destructeurs, qu'il reconnaît à présent comme provenant de lui et comme risquant d'endommager l'objet aimé.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Il désire alors restaurer l'objet maternel, qu'il craint d'avoir endommagé par ses attaques. L'angoisse, au cours de cette période, est liée aux sentiments dépressifs ressentis par l'enfant à cette perspective. La position dépressive est une étape fondamentale du développement psychique car elle suscite un travail psychique important qui sous-tend les désirs de réparation : ce travail psychique passe en particulier par le recours à la symbolisation. Le rôle de l'environnement est important pour soutenir le bon déroulement de cette étape en montrant à l'enfant que ses attaques agressives ne l'ont pas endommagé, et en reconnaissant ses mouvements de réparation.

La position dépressive n'est pas une étape dépassée une fois pour toute : elle se rejoue tout au long de la vie, chaque fois que le sujet est confronté à une étape impliquant la séparation, réactivant les angoisses de perte d'objet : c'est le cas en particulier à l'adolescence du fait de la reprise des conflits antérieurs et de la perspective d'une séparation qui s'amorce.

H. Segal, dans son *approche psychanalytique de l'esthétique* (H. Degal, *Délire et créativité*, 1964, p.311), nous rappelle que pour M. Klein, *Le souvenir de la bonne situation où le moi du nourrisson contenait l'objet d'amour total et la prise en compte qu'il a été perdu à la suite de ses propres attaques donnent naissance à un sentiment intense de perte et de culpabilité ainsi qu'à un désir de restaurer et de recréer l'objet d'amour perdu, à l'extérieur comme à l'intérieur du moi. Ce désir de restaurer et de recréer est la base de ce qui sera plus tard la sublimation et la créativité. (...) Les phantasmes dépressifs donnent naissance au désir de réparer et de restaurer, mais ils ne deviennent le moteur d'une poursuite du développement que dans la mesure où l'angoisse dépressive peut être tolérée par le moi et où le sens de la réalité psychique peut être conservé (...).* M. Proust s'illustre parfaitement dans ce contexte, à travers ces mots : *Il fallait... faire sortir de la pénombre ce que j'avais senti, le reconvertir en un équivalent spirituel. Or ce moyen qui me paraissait le seul qu'était-ce d'autre que de créer ? (...) un livre est un grand cimetière où sur la plupart des tombes on ne peut plus lire les noms effacés.*

Dans la conception Kleinienne, la *reconnaissance de la perte* et *l'expérience du deuil* sont nécessaires pour que la recréation puisse se produire (M. Klein, *Le deuil et ses rapports avec les états maniaco-dépressifs*, 1940). Lorsque des objets externes d'investissement sont abandonnés, ils sont déplacés dans le moi, et recréés dans l'œuvre d'art (pour Proust, dans un livre). Mais le deuil d'objets externes réactualise d'autres pertes, celles des objets parentaux précoces, et avec elles, les angoisses dépressives. H. Ségal résume : *Il n'y a pas que l'objet présent dans le monde externe qui est ressenti comme perdu, les objets parentaux précoces le sont aussi ; et ils sont perdus comme objets internes aussi bien que dans le monde extérieur. Dans le processus de deuil ce sont ces objets précoces qui sont à nouveau perdus, et ensuite recrées* (H. Ségal, *Délire et créativité*, 1964, p.316).

Toute œuvre serait ainsi une recréation d'un objet autrefois aimé et autrefois entier mais qui est maintenant un objet perdu, en ruines, un monde interne et un soi en ruines. *C'est lorsque le monde, à l'intérieur de nous,*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

est détruit, qu'il est en état de mort et sans amour, quand les êtres aimés de nous sont en morceaux et que nous sommes nous-mêmes réduits au désespoir, c'est alors qu'il nous faut recréer notre monde de toutes pièces, rassembler les morceaux, insuffler la vie dans les fragments morts, recréer la vie. Ainsi le désir de créer serait-il, selon M. Klein, enraciné dans la position dépressive, et la capacité de créer, dépendante de l'élaboration réussie de cette position.

Anzieu distingue ainsi, dans la lignée de la conception Kleinienne, deux profils de génie créateur, distinction provenant de deux types de problématiques psychopathologiques:

Le profil dépressif *est dominé par l'angoisse d'avoir perdu l'objet aimé, de l'avoir perdu par sa faute, de l'avoir détruit en même temps qu'il l'aimait.* L'état intérieur qui s'ensuit est celui du « chaos », qui constitue la figuration symbolique de la mort pour le dépressif. La création lutte alors contre la dépression. D. Anzieu nous dit ainsi que *créer, Mélanie Klein l'a compris la première, c'est réparer l'objet aimé, détruit et perdu, le restaurer comme objet symbolique, symbolisant et symbolisé, c'est à dire assuré d'une certaine permanence dans la réalité intérieure. C'est, en le réparant, se réparer soi-même de la perte, du deuil, du chagrin.*

Dans le profil schizo-paranoïde, c'est *le mal, et non plus la mort, (qui) lui pose problème.* Le mal, *c'est l'envie haineuse projetée par le tout-petit, dès le milieu de la première année, sur le sein maternel et sur le pénis du père et les enfants-rivaux que ce sein est deviné contenir: envie destructrice du contenant maternel, envie qui fait éclater en morceaux ses contenus, y compris l'enfant lui-même qui se sent être l'un d'eux, envie projetée qui fait retour sous forme d'un sein mauvais le menaçant à son tour, dans une relation commutative de destruction.* D. Anzieu explique qu'ici, créer, *c'est se remembrer afin de pouvoir être. C'est aussi renouveler le clivage pour tenter d'en faire une opération réussie: tout le mal fixé au dehors, tout le bon préservé au dedans.* Il ajoute que *l'expérience du mal est vécue, chez le sujet dominé par la position schizo-paranoïde, comme une machine infernale qui se déclenche en lui malgré lui* (...) *Le mal est ici symboliquement figuré comme le « robot » qui a pris possession du corps propre.*

Ainsi conclue t-il que *La création en tant qu'elle répond à une crise intérieure, oscille entre deux pôles, entre la mort et le mal, entre la destruction de soi et la destruction de l'objet, entre la persécution morcelante et la dépression, entre « chaos » et « robot ».*

D. Anzieu postule qu'en chaque génie créateur peuvent coexister ces deux niveaux d'élaboration (Einstein aurait, par exemple, élaboré sa position schizo-paranoïde en *théorie de la relativité restreinte* et sa position dépressive en *théorie de la relativité généralisée*...). Il envisage par ailleurs qu'une telle classification puisse être étendue à la création littéraire, picturale, musicale, scientifique...

Lorsque Freud introduit son texte sur *la création littéraire et le rêve éveillé* par l'affirmation que *l'intelligence la meilleure du choix des thèmes et de l'essence de l'art poétique ne saurait en rien contribuer à faire de nous des créateurs*, il minimise la participation de la pensée et encense -en même temps qu'il les interroge, les mystérieuses traversées de l'inconscient du génie authentique. Traversées nécessitant des compétences que nous pourrions rassembler derrière ces notions: *régression, idéalisation, symbolisation* et *sublimation*. Intéressons-nous à présent aux si riches éclairages offerts par la métapsychologie à leur propos.

II- Articulations théoriques entre *Génie* et *folie*: Vers une métapsychologie de la régression

1- Régression

Ainsi D. Anzieu présente t-il la régression comme première phase du travail de création : *être créateur, c'est être capable d'une régression rapide et profonde d'où l'on rapporte des rapprochements inattendus, des représentations archaïques -sous forme d'images, d'affects, de rythmes- de processus psychiques primaires, rapprochements, représentations qui vont servir de noyau organisateur pour une oeuvre artistique ou une découverte scientifique éventuelles* (D. Anzieu, *Psychanalyse du génie créateur*, 1974, p.13).

Nous aurions aimé rencontrer dans nos lectures des travaux précisément consacrés à notre réflexion, touchant aux mouvements régressifs susceptibles d'être mobilisés dans l'affectivité des enfants surdoués, en particulier comme supports de la performance intellectuelle. Mais la notion de régression est le plus souvent abordée en lien avec la cure; contexte la convoquant de façon privilégiée et offrant aux psychanalystes l'occasion d'une observation précise (P. Fédida, *Par où commence le corps humain. Retour sur la régression*, 2000).

La théorie métapsychologique étant dans ce dernier domaine aussi riche que dense, nous choisissons de n'en retenir que certains aspects particulièrement susceptibles d'accompagner nos propres observations cliniques à venir. Nous mentionnerons les premiers écrits consacrés à cette notion, incontournables et ponctués de commentaires plus contemporains. D'autres, également plus récents, reprendront notre construction à propos du *traumatisme*, laissé dans notre premier chapitre, et auquel sera associé l'importante notion de *clivage du Moi*. Les écrits suivants, relatifs à la *complétude narcissique* et à ses enjeux dans la triangulation oedipienne, s'inscriront particulièrement en écho avec les chapitres précédents. Enfin, ces nouveaux aspects métapsychologiques nous mèneront tout naturellement, et à nouveau, vers les mécanismes variables sous-

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tendant l'impulsion créatrice, dans des termes selon nous particulièrement susceptibles d'éclairer les différentes façons d'être *surdoué*.

A- De Freud à Winnicott : régression, narcissisme et pulsion

a- Freud et la pulsion sexuelle

Dans l'œuvre freudienne, le concept de régression apparaît pour la première fois dans le *Manuscrit L., note du 2-5-1897*. Freud y écrit qu'*Il est possible de prendre connaissance des voies, des époques et des matériaux ayant contribué à la formation des fantasmes. Le processus rappelle beaucoup celui de l'élaboration des rêves, sauf qu'il ne s'y présente aucune régression mais seulement une progression* (S. Freud, *Naissance de la psychanalyse*, 1955). Robert Barande déduit de cette formulation que *Régression et progression représentent les deux valences (négative et positive) d'un même concept* (R. Barande, *Le problème de la régression*, 1966). La progression n'est envisagée par Freud que comme l'aspect partiel d'un processus qui, pour être complet, implique de régresser et de progresser dans un même mouvement.

Il est frappant, remarque l'auteur dans une note ultérieure de son article, que les derniers mots du dernier texte de Freud destiné à la publication, évoquent directement l'aspect positif de la régression. Citant Goethe: *Ce que tes aïeux t'ont laissé en héritage, si tu veux le posséder, gagne-le* (S. Freud, *Le monde intérieur*, 1938, p.84) et observant, dans la continuité de ces pensées, que *Dans l'instauration du Surmoi on peut voir, semble t-il, un exemple de la façon dont le présent se mue en passé*.

Nous avons le sentiment de toucher ici très précisément ce qui nous apparaissait comme une énigme antinomique dans l'introduction de ce travail. La matière si paradoxale des protocoles projectifs d'enfants surdoués (tour à tour très archaïque et incroyablement secondarisée) pourrait-elle trouver sens à travers la mise en relief de ces intuitions freudiennes? Appartiendraient-elles, finalement, à un même mouvement?

Dans sa *Lettre à Fliess n°75 du 14-11-1897* (S. Freud, *Lettres à Fliess*, 1897), il fait une seconde allusion au concept: ... *Il s'ensuit* (du dégoût consécutif à un incident d'ordre génital concernant l'anus, la bouche, etc.) *qu'une certaine quantité de libido ne va plus parvenir comme elle le devrait à se muer en acte ni à se traduire psychiquement. Elle se verra obligée de s'engager dans une voie régressive (comme il arrive dans les rêves).* Cette lettre, note Barande, confirme *l'unité du concept de régression-progression*, en même temps qu'elle

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

relève le *caractère normal* du processus décrit et l'inscrit dans la continuité d'une émergence pathologique éventuelle: *la compulsion*. En effet, à propos de la décharge sexuelle qui se produit des années après une excitation des organes sexuels de l'enfant du fait de la persistance d'un souvenir, Freud considère qu'*il peut normalement y avoir une relation différée non névrotique et que c'est d'elle que peut émaner la compulsion* (S. Freud, *Lettres à Fliess*, 1897, p.206).

Cette observation semble à nouveau paraphraser l'usage parfois compulsif de la logique et l'absorption frénétique de connaissances de certains enfants surdoués. Il est par ailleurs frappant de retrouver, à travers ces descriptions freudiennes, la référence récurrente apportée par notre revue de littérature, relative à une théorie du traumatisme (effraction génitale adulte dans le psychisme immature de l'enfant), lui-même lié au profil maternel présumé (stimulant, incestuel, désaccordé) de l'enfant surdoué et du génie créateur.

Mais revenons à l'histoire de ce concept. La notion de régression est préalablement définie par Freud dans des perspectives ontogénétique (psychobiologique, c'est-à-dire transversale, s'inscrivant dans l'histoire d'un sujet) et phylogénétique (longitudinale, s'inscrivant dans l'histoire de l'humanité). Ce dernier postulat sera peu à peu abandonné. Dans les *Trois essais*, Freud observe que *Toutes les circonstances défavorables au développement sexuel ont pour effet de produire une régression, c'est-à-dire un retour à une phase antérieure du développement* (S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905, p.180). Ailleurs, il confirme que *La régression, essence de la maladie psychique, consiste dans un retour à des états antérieurs de la vie affective et fonctionnelle (...) Il en est de même pour le sommeil et les rêves* (S. Freud, *Considérations actuelles sur la guerre et la mort,* 1915, p.232-233). Dans *Métapsychologie,* il reprend: *L'étude des états psychonévrotiques incite à mettre en évidence les régressions temporelles. Pour chaque cas, il faut tenir compte du retour en arrière dans l'évolution qui lui est propre* (S. Freud, *Métapsychologie*, 1913-17, p.163). La définition freudienne du mouvement régressif, si l'on se réfère méthodiquement aux citations littérales de l'auteur, s'oppose donc manifestement aux interprétations contemporaines du concept, qui refusent d'envisager la *réalité* d'un *retour* à un *état antérieur...*

Dans *L'interprétation des rêves* (S. Freud, *L'interprétation des rêves*, 1900, pp. 461-466), Freud qualifie la notion de *régression* selon trois coordonnées de la métapsychologie. Elle peut être *topique,* le modèle typique étant ce qui se produit dans le rêve, où *la représentation retourne à l'image sensorielle d'où elle est sortie un jour*. C'est ce que Freud appelle caractère *régrédient* du rêve. Cette régression topique est impliquée dans le passage du conscient à l'inconscient, ou encore du psychique à la conversion. La régression peut également être *formelle*, lorsque *des modes primitifs d'expression et de figuration remplacent les modes habituels*. Enfin, elle peut être *temporelle*, lorsque apparaît la *reprise de formations psychiques antérieures*, ce qui concerne aussi bien le rapport à l'objet, le *stade* libidinal, et l'évolution du moi (M. Ody, *Entre régression et repli ; à propos des tensions entre narcissisme et pulsions chez l'enfant (et l'adulte),* 2004).

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Freud note que ces trois régressions n'en font en réalité qu'une et inscrit cette notion dans la plupart des registres psychopathologiques, psychose et mélancolie comprises. S. Viderman résume ces jonctions à travers l'illustration privilégiée que constitue le rêve: *les régressions qui aboutissent d'abord au sommeil, puis au rêve, se conditionnent et se succèdent dans un certain ordre. La première régression temporelle, celle de la libido vers le Moi, conditionne la seconde, celle du Moi au stade de la satisfaction hallucinatoire du désir. Mais cette seconde régression temporelle ne peut elle-même être efficace et réaliser la satisfaction hallucinatoire sans qu'intervienne un troisième mécanisme: celui de la régression topique. Il est indispensable que l'excitation puisse emprunter une démarche régrédiente, du préconscient à la perception à travers l'inconscient, pour que l'image du rêve prenne les caractères et l'intensité propres aux hallucinations oniriques* (S. Viderman (intervention de) in R. Barande, *Le problème de la régression*, 1966, p.407).

Le premier virage conceptuel freudien concernant la régression, est topique. La régression peut difficilement, selon Freud, *être située topiquement dans l'appareil psychique,* car *c'est une notion purement descriptive* (S. Freud, *Point de vue du développement et de la régression*, 1916-17, p.369). C'est la qualité *pulsionnelle* du processus de régression, qui obtiendra dorénavant ses faveurs (pulsions de vie, puis, nous le verrons plus loin, pulsions de mort). En posant par la suite le lien indéfectible entre *régression* et *fixation*, Freud se sert de cette première mise à l'écart conceptuelle pour les distinguer: la *régression* sera alors réduite à une valeur purement descriptive (concept phénoménologique) et la *fixation* prendra la place anciennement occupée par la régression, en tant que processus déterminant des névroses.

Pourtant, Freud semble se contredire lorsqu'il accorde quelques années plus tard à la régression une valeur de processus psychodynamique capital: *C'est le mouvement régressif qui donne leur importance aux évènements infantiles qui en étaient dénués, au moment où ils se sont produits* (S. Freud, *Les modes de formation des symptômes*, 1916-17, p.390).

La *régression* est largement abordée par Freud dans le cadre du *transfert* analytique. Elle y est alors décrite comme force de *résistance,* dynamique et énergétique: *Le passé est l'arsenal où le patient va chercher ses armes pour se défendre contre les progrès de l'analyse, armes que nous devons lui arracher une à une* (S. Freud, *Remémoration, répétition et élaboration*, 1914).

Pour Freud, régression et pulsion sexuelle apparaissent indissociables. Dans *On bat un enfant*, il lie la régression à la réalisation du plaisir. Le fantasme d'*être battu* réalise la rencontre entre le sentiment de culpabilité et l'érotisme, il constitue non seulement la punition pour la relation génitale répudiée, mais également son *substitut régressif* (S. Freud, *On bat un enfant,* 1919).

Le lien entre régression et narcissisme apparaît brièvement à travers la notion de *régression du Moi*. Ce retour du Moi à des phases antérieures du développement jouant un rôle, selon Freud, dans les *maladies*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

névrotigènes (en référence aux *névroses narcissiques*). Bien que cette notion ne soit plus jamais reprise par Freud, la notion de régression narcissique réapparaît au sujet de l'homosexualité ; forme de régression amoureuse permettant l'investissement d'un objet du même sexe (S. Freud, *Psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine,* 1920).

En abordant la question de la régression orale dans la mélancolie, il observe que *le Moi a retrouvé en lui-même l'objet sexuel perdu* (S. Freud, *Le Moi et le Ca,* 1923, p.183); rendant ainsi le renoncement à l'objet plus facile, par le moyen de l'identification. Il postule par ailleurs que *le caractère du Moi résulterait de ces abandons successifs d'objets* sexuels (S. Freud, *Le Moi et le Ca,* 1923, p.184); indiquant à cette occasion, sans le préciser, un facteur régressif dans la constitution même du Moi.

En abordant la régression sadique-anale dans la névrose obsessionnelle (S. Freud, *Le Moi et le Ca,* 1923, p.197, 211, 213), Freud introduit, nous dit Barande (R. Barande, *Le problème de la régression*, 1966, p.372), *la notion de régression du Surmoi, propagation du processus qui a débuté dans le Ca et qui se manifestera par l'accentuation de sa sévérité à l'égard du Moi innocent. Ceci réfère au concept de désintrication des pulsions qui libère l'agressivité séparée de la libido, que Freud précisera en 1926* (S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, 1926) *comme explication métapsychologique de la régression* *. Il note en outre que Freud présente cette désintrication comme le résultat de la régression opérée dans le Ca, et non comme la désintrication elle-même.

Freud désigne la troisième étape de sa théorie des pulsions comme *la théorie du caractère régressif des pulsions* **, fondant la définition même de la pulsion sur sa nature régressive: *L'expression d'une tendance inhérente à tout organisme vivant et qui le pousse à reproduire, à rétablir un état antérieur auquel il avait été obligé de renoncer sous l'influence de forces perturbatrices extérieures* (S. Freud, *Au delà du principe de plaisir*, 1920, p.42). Et encore: *La fin recherchée doit être représentée par un état ancien, un état de départ que la vie a jadis abandonné et vers lequel elle tend à retourner par tous les détours de l'évolution* (S. Freud, *Au delà du principe de plaisir*, 1920, p.43).

Cette définition rejoint de façon frappante l'*automatisme de répétition*, et en particulier la pulsion de mort, définie selon ces termes: *retour en arrière de l'un des deux groupes d'instincts avant de recommencer la même course* (S. Freud, *Au delà du principe de plaisir*, 1920, p.47); *régression par laquelle est expié tout progrès réalisé* (S. Freud, *Au delà du principe de plaisir*, 1920, p.48), etc. Autrement dit, résume Barande, *Il apparaît donc bien que la pulsion dérive du besoin de rétablissement d'un état antérieur qui participe de la tendance plus générale de tout ce qui est vivant à se replonger dans le repos du monde inorganique* (R. Barande, *Le problème de la régression,* 1966, p.374). La conclusion de Freud à ce sujet est claire: *la seule nature de l'instinct consiste dans la régression et la seule différence entre les instincts* -par exemple de vie et de mort- *dans le terme de la régression* (S. Freud, *Au delà du principe de plaisir*, 1920, p.70).

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

* « *L'explication métapsychologique de la régression, je la cherche dans une désintrication des pulsions, dans la mise à part des composantes érotiques qui, depuis le début de la phase génitale, se sont ajoutées aux investissements de la tendance destructive du stade phallique* ».

** Les deux premières étapes étant 1) l'élargissement de la notion de sexualité et 2) la constatation du narcissisme.

Ainsi la conception freudienne de la régression est-elle résumée, sur le plan topique, par Barande, comme: *inscrite dans le Ca (processus pulsionnel et théories des deux pulsions marquées du sceau de la régression); constitutive du Moi (« héritier des objets sexuels abandonnés »); et du Surmoi (dont « l'instauration donne un exemple de la façon dont le présent se mue en passé »)* (R. Barande, *Le problème de la régression,* 1966, p.405).

Dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, la régression est nettement établie par Freud dans sa valeur défensive à propos de la névrose obsessionnelle. Elle ne constitue pas un mécanisme de défense, mais le *résultat* d'une action défensive: *Quand le Moi commence à se défendre, il obtient un premier résultat: de faire rétrograder l'organisation génitale totalement ou en partie jusqu'à la phase sadique-anale* (S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, 1926, p.35). Et encore: *Cette action défensive est considérée comme autrement profonde que celle d'un simple refoulement* (S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, 1926, p.26). Cependant, la *régression* ne fera pas l'objet d'un statut défensif particulier dans la suite de l'oeuvre freudienne.

D'après Barande, *la valeur défensive de la régression réside pour Freud dans le fait qu'un avatar du destin pulsionnel (dégénérescence régressive du désir au niveau de Ca; organisation génitale de la libido trop faible) puisse être utilisé par le Moi dans un but de protection* (R. Barande, *Le problème de la régression,* 1966, p.376). Freud accorde une qualité métapsychologique -et non plus strictement phénoménologique- au concept de régression à partir de 1926, par la spécification de ces nouveaux aspects, essentiellement économiques et dynamiques.

b- Klein et la pulsion de mort

P. Heimann et S. Isaacs abordent l'usage de ce concept par M. Klein. Il se caractérise par une reconsidération des causes de la régression, à la lumière de la théorie freudienne de l'instinct de mort. La thèse essentielle étant l'adjonction au postulat de la régression *libidinale*, de la régression des pulsions de *destruction* (P. Heimann et S. Isaacs, *Régressions*, 1952).

Pour M. Klein, si la frustration déclenche la régression, *ce n'est pas seulement par simple accroissement de la libido* comme le conçoit Freud, *mais aussi par émergence de la haine, de l'agressivité et de l'angoisse qui leur est consécutive, soit une réactivation du sadisme prégénital; celui-ci à son tour repousse la libido à ses formes antérieures dans le but de neutraliser les forces de destruction à l'oeuvre dans le psychisme.*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Ce qui distingue la théorie freudienne de la théorie kleinienne tient par conséquent à ce que *le point de fixation a non seulement une charge libidinale mais aussi une charge « destructive » (« la libido est immobilisée par les pulsions de destruction »).* Ainsi, le processus régressif libidinal serait-il toujours associé à un processus régressif de destruction, sous-tendu par un mouvement de retour à des aspirations archaïques. Et c'est finalement *la résurgence de ces aspirations primitives de destruction qui est le principal facteur causal dans la survenue de la maladie mentale.*

Selon ces auteurs, la seconde divergence avec la perspective freudienne tient dans le postulat que *la condition pathologique d'augmentation de la libido survient seulement quand, en dépit de cet accroissement apparent, elle s'avère incapable de s'opposer aux pulsions de destruction qui ont été sollicitées par les mêmes facteurs déterminant l'augmentation de la libido, c'est-à-dire la frustration.* S'appuyant sur l'étude de la ménopause, elles concluent que *la régression n'est que la conséquence de l'échec de la libido devant les pulsions de destruction et de l'angoisse provoquée par la frustration.*

C'est donc à travers cette notion d'alliage entre deux pulsions (libidinale, destructrice) que semble être trouvée une issue à la quête métapsychologique de Freud concernant une *désintrication pulsionnelle*.

Bien qu'indéniablement rigoureux et logique, ce raisonnement rencontre quelques critiques de la part de certains auteurs freudiens (R. Barande, *Le problème de la régression,* 1966, p.389), qui rappellent le caractère inobservable, de l'avis de Freud lui-même, de cette désintrication sur le plan de la réalité clinique. Parmi ces critiques, figure aussi la nature paradoxale du projet mené par le sadisme prégénital (qui aurait donc pour vocation, du fait de la frustration, d'entraîner la libido à des formes destinées à la neutraliser). Enfin, ils observent une autre contradiction à ce que la régression, d'abord envisagée comme un mécanisme de défense contre les pulsions de destruction, soit ensuite envisagée comme état symptomatique résultant d'un conflit des deux pulsions.

c- Winnicott et le narcissisme

Winnicott, lui, porte son attention sur ce qu'en termes freudiens on appellerait les *failles du narcissisme ;* narcissisme mis en danger par les mouvements pulsionnels. C'est ce qui le conduit à observer, y compris chez des sujets névrotiques, les signes d'un *en-deçà-névrotique*

C'est, rappelle M. Ody (M. Ody, *Entre régression et repli ; à propos des tensions entre narcissisme et pulsions chez l'enfant (et l'adulte)*, 2004*),* pour atteindre le cœur du *dysfonctionnement narcissique* du sujet que Winnicott articule dès 1954 la *régression* dans la situation analytique à la *dépendance.* Le sujet vivrait dans le transfert une *régression à la dépendance* qu'il n'a, précisément, pas pu vivre de façon fiable dans son

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

environnement familial primaire (D.W. Winnicott, *Les aspects métapsychologiques et cliniques de la régression au sein de la situation analytique,* 1954, et *Repli et régression*, 1954-55).

Winnicott distingue trois degrés de dépendance : la première mène à *l'indépendance*. Le bébé trouve en lui des relais psychiques aux soins maternels réels. Il a acquis l'intégration d'un environnement fiable. Dans la cure ultérieure éventuelle, on se trouvera devant un patient de *structure névrotique.*

La seconde est qualifiée de *dépendance relative*. Le bébé peut avoir conscience qu'il a besoin des soins maternels et les associer progressivement à ses propres *pulsions*. Ceci, plus tard, se répètera dans la cure, et c'est ici que se placera la dynamique de *l'utilisation de l'objet* et de celle, complémentaire, de la *survie* de l'analyste.

La troisième, enfin, est qualifiée de *dépendance absolue*. Le bébé ne différencie pas ce qui vient de lui de ce qui vient de l'objet. Les défaillances sérieuses de l'environnement à cette période sont source de futurs états *border-line* et schizoïdes. Ici, le travail analytique interprétatif habituel doit être suspendu, au profit principalement de celui du *holding.*

La pensée de Winnicott à propos de la régression, dans ce texte, pourrait être résumée par ces mots : dans la *régression,* il y a dépendance ; dans le *repli*, il y a une indépendance pathologique.

La *régression à la dépendance* dans le sens que lui donne Winnicott est une régression qui concerne avant tout le Moi. On pourrait d'ailleurs dire que cette *régression du Moi* est la condition d'une retrouvaille du *vrai self* en terminologie winnicottienne, c'est à dire au sens où le sujet se sent *réel*. À lire la gradation de l'auteur, on se rend compte que plus on avance vers la dépendance absolue, moins on doit toucher aux pulsions. C'est d'ailleurs ce qui fera dire à Winnicott dans *Jeu et réalité : les pulsions constituent la plus grande menace pour le jeu et pour le moi* (D.W. Winnicott, *Jeu et réalité*, 1971, p.73).

Nous nous trouvons donc devant deux sortes de *régressions*, celle *pulsionnelle* et celle *à la dépendance*. C'est, note M. Ody, retrouver une certaine dialectique entre narcissisme et érotisme, les pulsions agressives destructrices s'extériorisant ou se retournant contre soi, à la mesure des tensions entre narcissisme et érotisme. Pourtant, selon ses mots, Winnicott évitait *de mélanger régression à la dépendance et celle en termes de stades pulsionnels.* Plus précisément encore, il ajoutait, à propos de la régression à la dépendance, *la détacher complètement des stades et du développement pulsionnel et donc la mettre en rapport avec la fonction de relation du moi, qui précède l'expérience pulsionnelle reconnue en tant que telle* (D.W. Winnicott, *Lettres vives*, 1956).

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

M. Ody critique cette distinction trop dichotomique. Il objecte à Winnicott sa propre capacité à reconnaître, par ailleurs, l'effet calmant d'une *bonne fessée*. Autrement dit et pour rejoindre Freud, de reconnaître les mouvements pulsionnels masochiques comme modalité possible de réintrication pulsionnelle. Le chemin réflexif qui s'en suit concerne ainsi moins cette mise à l'écart improbable des pulsions, que la complexité des inter-investissements entre parents et enfants dans leurs modalités triangulaires, la triangulation et ses avatars se trouvant, quoi qu'il en soit, aux fondements.

M. Ody ajoute au commentaire de ces travaux un aspect intéressant au regard de nos propres intérêts. L'idée selon laquelle un narcissisme précaire serait mis en danger par un trop plein pulsionnel, amène l'idée d'un holding nécessaire chez ces patients dans la cure, car leur permettant de mettre en place un processus associatif, des liaisons entre les registres du *besoin* (narcissique) et du *désir* (pulsionnel). C'est au niveau des termes intermédiaires du pré-conscient, siège des représentations de mots et de la symbolisation, que se trouverait selon l'auteur *une fonction de médiation entre narcissisme et pulsionnalité*.

Dans cette perspective, la fonction certainement étayante de l'investissement du savoir et de la pensée logique des enfants surdoués mérite, tout autant que la démarche du génie créateur, d'être posée.

Depuis les travaux de Winnicott, les liens entre régression et narcissisme ont fait l'objet de nombreux écrits. Viderman rappelle ainsi que le sommeil rétablit le narcissisme primitif et que le rêve en est la conséquence. Dans le transfert, rappelle t-il, la régression narcissique peut avoir pour but défensif de rompre le lien objectal (S. Viderman (intervention de) in R. Barande, *Le problème de la régression*, 1966, p.408). B. Grumberger, elle, envisage la régression d'un Moi adulte à un stade narcissique primaire où le Moi n'est pas encore constitué. L'auteur formule deux hypothèses fondant ce phénomène: l'une assimilant régression narcissique et *désir* narcissique; la seconde posant une fixation régressive permanente: *Cette sensation hautement satisfaisante ne pourrait être qu'un état narcissique sans objet* (B. Grunberger, *Préliminaires à une étude topique du narcissisme*, 1958, p.271).

On peut aisément imaginer la fonction défensive d'un tel mouvement régressif narcissique chez les enfants surdoués dépeints par notre revue de littérature, en réponse à des sollicitations objectales précoces trop chargées sur les plans sensoriel, affectif, symbolique, informatif (stimulations cognitives).

C. Nodet observe, en écho avec notre chapitre consacré à la sublimation à propos de Léonard de Vinci, que *le vaste problème du reniement des pulsions dans leur état brut, comme par exemple la désexualisation du complexe d'Oedipe, nécessite un refoulement qui permette d'oublier l'objet incestueux en maintenant la richesse de la pulsion sexuelle*. Cet oubli, ce refoulement, cette inhibition -discriminative, puisqu'elle ne concerne que le but de la pulsion et non la pulsion elle-même- n'étant possible qu'à condition de posséder le moyen psychique de se contenter de ne plus voir quelque chose pour considérer qu'elle n'existe plus. *Cette*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

capacité instrumentale du Moi est, selon l'auteur, *un reliquat narcissique, particulièrement souple et utilisable dans le sens d'un progrès, de la toute-puissance magique de la pensée* (C. Nodet (intervention de) in R. Barande, *Le problème de la régression,* 1966, p.414).

Nodet envisage la possibilité d'interpréter les mécanismes nécessaires et normaux d'adaptation, comme liés à des processus primitifs, régressifs; *Ce n'est que par leur extension et leur rigidité qu'ils deviennent des mécanismes de défense, caractérisant les structures pathologiques*. L'auteur prête une formule usuelle à sa démarche de pensée: *c'est souvent en renonçant à un bien qu'il est possible d'en découvrir un meilleur*. Entendant par là que si toute la socialisation de la vie pulsionnelle et agressive utilise (avec plus ou moins de satisfaction) la magie du refoulement pour permettre un progrès dans la maturation, on retrouve alors un schéma dynamique où une progression dans un plan n'est possible que grâce à la régression dans un autre, sur laquelle elle peut asseoir son élan: *La régression est bien un frein pour une certaine marche en avant, mais un frein qui permet une nouvelle et meilleure orientation* (C. Nodet (intervention de) in R. Barande, *Le problème de la régression,* 1966, p.419). Cette assertion semble pouvoir se prêter à la nature excessive et tout en paradoxe du matériel projectif offert par nos enfants surdoués, mais il nous interpelle également dans sa proximité avec la notion de *clivage*. Nous y reviendrons juste après ce détour relatif au caractère normal ou pathologique de la régression.

d- Régression : phénomène normal ou pathologique ?

R. Barande, dans son article *Le problème de la régression*, sensibilise à la confusion majeure dont ce terme pâtit. Il met en garde, en citant les travaux de J. Arlow (J. Arlow, *Conflit, régression et formation des symptômes*, 1963), contre la tendance à *confondre les niveau de régression avec la représentation manifeste de la pulsion contenue dans un symptôme : comme si les manifestations spécifiques des pulsions (orale, anales, etc.), prouvaient l'évidence de la régression au niveau de développement où ces pulsions prédominaient.* Sans oublier le facteur temps dans l'émergence des pulsions partielles ; les désirs de différentes natures à l'intérieur d'une même organisation pulsionnelle ; et leur transformation parallèle au développement du Moi. Les conséquences de ces distorsions conceptuelles revenant selon l'auteur à accorder trop d'importance aux tout premiers temps de la vie psychique et à la libido, et insuffisamment aux évènements ultérieurs de la vie, et en particulier à la gestion des pulsions agressives.

Nous rejoignons Barande et Arlow sur la nécessité de ne jamais perdre de vue, face à l'émergence d'un fantasme, l'organisation psychopathologique dans lequel il s'inscrit ; toutes les organisations défensives traversent les mêmes grands conflits psychiques humains, mais ne possèdent pas les mêmes armes pour s'en défendre (ainsi, un sujet psychotique traverse tout autant le complexe d'oedipe qu'un sujet névrosé, mais les fantasmes incestueux et parricide qui contiennent ce complexe, auront un impact certainement plus *débordant*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

sur le Moi).

Selon Barande, la tendance de Freud à faire prévaloir l'aspect économique de la régression dans la dernière partie de son oeuvre, n'est pas étrangère au renforcement, par la suite, de la dichotomie entre lectures positive et négative du concept (R. Barande, *Le problème de la régression,* 1966, p.401).

Arlow insiste pour inscrire la régression comme processus normal de l'évolution ayant un rôle continu dans la vie psychique (J. Arlow, *Conflit, régression et formation des symptômes*, 1963).

R. Diatkine (R. Diatkine, *La notion de régression*, 1956) envisage lui aussi la régression comme *processus normal de l'évolution*, soulignant la continuité et la gradation entre types de régression *pathologique* (ayant des implications pathologiques de résistance), et plaisirs régressifs *normaux* (ayant une valeur positive adaptative) (R. Diatkine, *Les satisfactions régressives au cours des traitements d'enfants*, 1952). L'auteur affirme également avec raison qu'*il n'y a jamais de retour à un état antérieur, la force du passé suffit pour qu'en aucune manière l'organisation mentale soit identique à ce qu'elle fut.*

Barande évoque la régression en tant que *disposition humaine* et *commune: il est dans la nature de l'homme d'être régressif.* Il la reconnaît comme une *fonction structurante constitutive du psychisme,* et plus précisément comme une *disposition structurale* (la distinguant ainsi du mécanisme de défense). *Cette fonction*, précise l'auteur, *pourra se manifester aussi bien comme processus créateur du plaisir que comme processus générateur de symptômes-substituts hédoniques.* Elle est inhérente à toute rencontre avec l'autre (et est, en cela, facilement repérable dans un contexte de transfert analytique). Barande considère cette disposition comme bivalente: régressive-progressive, structurante, relationnelle et toujours actuelle, visant la satisfaction hallucinatoire du désir (R. Barande, *Le problème de la régression,* 1966, p.401).

L'auteur est certain que Freud envisage le concept de régression comme un processus d'achèvement, ayant fonction de réalisation des possibilités. Il affirme que *c'est la déficience de cette disposition (caractéristique de la psychose), c'est l'inaptitude à la régression (...) qui est pathologique*. L'*aptitude à régresser* ouvrant, selon Barande, *la réserve de nos possibilités en quête de réalisation*. Il écrit: *C'est en effet à cette disposition à la régression que j'attribuerais volontiers cette fonction énergétique, dynamique et créatrice* ; fonction ailleurs (B. Grunberger, *Préliminaires à une étude topique du narcissisme*, 1958, p.271) attribuée au *narcissisme*, ce qui apparaît à l'auteur *en opposition avec le caractère fondamentalement anobjectal, spéculaire, solipsiste et statique du narcissisme*.

Pour Grumberger comme pour tous les autres auteurs, le caractère pathologique de la régression se distingue par une estimation quantitative; elle rappelle que *le retour à la complétude prénatale totale ne peut être atteint qu'à travers une régression pathologique*.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

F. Pasche distingue très clairement la régression saine (décrite par Barande) de la fixation/régression pathologique: selon lui, *la santé n'est pas la possibilité de régresser mais la possibilité de pouvoir parcourir dans les deux sens, le chemin qui va du plus ancien au plus récent, du plus archaïque au plus évolué, du moins organisé au plus organisé.* Cet auteur souligne aussi combien la régression peut être pathologique. En particulier dans les psychoses, les perversions ou dans la névrose obsessionnelle, où des fixations ont été ranimées par la régression, occasionnant le retour à des pulsions non intégrées ou désintriquées. Il évoque également les régressions pathologiques *du Moi* et *du Surmoi,* ou encore les régressions *objectales* (par exemple la régression *de l'Idéal du Moi* à *l'Idéal sexuel*) (F. Pasche (intervention de) in R. Barande, *Le problème de la régression,* 1966, p.423).

B- Agents du surdon : traumatisme, clivage, symbolisation

Nous nous souvenons que pour Anzieu, *régresser* consiste, dans un contexte de création, en une crise intérieure de nature dépressive ou schizo-paranoïde qui occasionne un mouvement dans lequel sont mobilisées des représentations archaïques. Il décrit la rigidité psychique comme moyen de parer aux menaces de désorganisation (dépression, morcellement, persécution) opérées par le mouvement régressif.

Créer implique donc, selon l'auteur, de pouvoir régresser tout en contenant les productions fantasmatiques et affectives libérées par la régression, le contrôle de tout débordement, ou décompensation, étant exercé par le Moi.

Ces mots convoquent, eux aussi, notre souvenir de la matière des protocoles projectifs d'enfants surdoués, accueillant autant d'émergences primaires que de procédés obsessionnels servant la secondarisation. Et lorsqu'il précise également la nécessité d'un *surinvestissement narcissique* pour tolérer la solitude inhérente à la régression, il fait également écho avec les organisations narcissiques de la personnalité que ces enfants présentent bien souvent sur notre propre terrain de recherche.

a- Traumatisme et clivage

La question de l'apparente incompatibilité conceptuelle entre ces deux matières aux tests projectifs (*régressée* dans des termes crus, puis extrêmement *secondarisée*), donc de deux aspects à priori incompatibles au sein d'une même personnalité, nous pousse à nous intéresser au *clivage* ; notion entretenant des liens intimes avec la *régression*, si l'on en croit Barande qui prête au manuscrit inachevé de Freud *Clivage du Moi dans le processus défensif*, l'ouverture implicite d'une réestimation du concept de régression. Freud y mettant en relief, selon lui, un nouveau mode de formation symptomatique, plus complexe que le refoulement; un

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

processus d'impact plus profond, à la fois économique, dynamique et topique, *une déchirure dans le Moi, qui ne se cicatrisera plus jamais* (R. Barande, *Le problème de la régression,* 1966, p.378).

En 1966, Barande remarque qu'aucun auteur post-freudien ne s'est attelé à reconsidérer l'ensemble de la théorie du Moi et des mécanismes de défense à la lumière de cette nouvelle notion de clivage. Il interroge: *comment concevoir l'exercice d'un mécanisme de régression-défense dans l'hypothèse d'une déchirure dans le Moi, noyau non-cicatrisable? Ce mécanisme a t-il joué une fois pour toutes lors de la constitution du clivage et alors d'une manière brutale étant donné l'instantanéité du processus (« dans le même souffle »)? Ou bien est-il constamment maintenu actif dans une actualisation permanente de la formation symptomatique, ce qui est difficilement concevable par la dépense d'énergie supposée constante et contraire de ce fait au but économique que nous savons assuré par le symptôme?* (R. Barande, *Le problème de la régression,* 1966, p.380).

Rappelons qu'en 1911, Freud justifie la distorsion de la réalité, dans la névrose, par le refoulement partiel de l'évènement traumatique (une scène de séduction). Cette distorsion est due au *principe de plaisir*, processus inconscient fixant le psychisme aux stades traumatiques non dépassés, et maintenant le principe de réalisation hallucinatoire du désir (à la façon du bébé hallucinant les soins de la mère, chargée d'apaiser sa faim, même en son absence). Le *développement sain* mène selon Freud au renoncement de cette attente hallucinatoire au profit de l'adoption, plus sûre, du *principe de réalité*. Il laisse ainsi au *rêve* le loisir de contenir ces restes hallucinatoires. Freud nous apprend également de quelle façon l'enfant découvre, *saisie* avec enthousiasme, les qualités sensorielles -de plaisir ou de déplaisir- du monde environnant. Il y ajuste sa conscience, développe son attention dans une quête active, mais également sa mémoire et son jugement ; jugement qui se substitue au refoulement en discriminant consciemment une *vraie* représentation d'une *fausse*. La *décharge motrice* est changée en action précise, gérée sur le plan pulsionnel, engagée par le processus de pensée (l'accès aux représentations permettra la pensée ultérieure, et la conscience des actes n'apparaîtra que plus tard, avec l'avènement du langage) (S. Freud, *Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques,* 1911, p.141).

À cet instant, nous dit Freud, la pensée est *clivée* en deux: une partie est soumise au principe de réalité, l'autre reste soumise au principe de plaisir –tant il est difficile d'y renoncer. Ici se situe la source de la création des fantasmes et des rêves diurnes. Les relations deviennent plus étroites entre les pulsions du Moi et les activités de conscience d'une part, et la pulsion sexuelle et le fantasme d'autre part. Le refoulement continue d'y opérer, inhibant les sources possibles de déplaisir. Freud situe ici toute la vulnérabilité de notre psychisme, susceptible de ramener en *principe de plaisir* des processus de pensée qui étaient déjà devenus rationnels, introduisant l'idée de *régression* d'une acquisition.

Selon Freud, *l'art* constitue le moyen de réconcilier ces deux principes, de plaisir et de réalité. De fait, et nous

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

l'avons vu à propos de *la création littéraire et* du *rêve éveillé*, l'artiste ne peut renoncer au principe de plaisir. Il se détourne du principe de réalité par la création, expression fantasmatique des pulsions érotiques, des fantasmes et des ambitions. Sa prise en compte du principe de réalité réside dans la *forme* de ses oeuvres (livre, tableau, composition...). Celle-ci fera écho avec les représentations d'un public composé d'autres humains, chez qui il touchera individuellement cette part refusant le principe de réalité (*c'est ainsi qu'il devient réellement le héros, le roi, le créateur, le bien-aimé*). Il semblerait en effet que *Le clivage par lequel le moi se dissocie partiellement de sa fonction cognitive, perceptive, reste dans son essence au service du plaisir, de la vie, sans doute même de l'aptitude à la transcendance nécessaire au « créateur »* (C. Chabert & J.-C. Rolland, *Les divisions de l'être*, 2001, p.10).

Qu'est-ce que le *clivage* –pathologique- *du Moi* ? Freud observe dans la psychose et le fétichisme, *la coexistence, au sein du moi, de deux attitudes psychiques à l'endroit de la réalité extérieure en tant que celle-ci vient contrarier une exigence pulsionnelle : l'une tient compte de la réalité, l'autre dénie la réalité en cause et met à sa place une production du désir* (J. Laplanche & J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, 1967), ces deux attitudes pouvant cohabiter sans s'influencer (dans la psychose, le déni partiel de la réalité sous-tend le délire, et dans le fétichisme, le déni partiel de l'absence de pénis maternel permet au sujet masculin de ne pas se confronter à la castration). *Le clivage*, nous disent Laplanche et Pontalis, *n'est pas à proprement parler une défense du moi mais une façon de faire coexister deux procédés de défense, l'un tourné vers la réalité (déni), l'autre vers la pulsion, ce dernier pouvant d'ailleurs aboutir à la formation de symptômes névrotiques (symptôme phobique par exemple).* Freud, nous rappellent ces auteurs, tient à pointer la spécificité de ce processus très différent des mécanismes de défense menant usuellement à la formation d'un compromis entre les deux attitudes en présence. Ici, elles sont simultanément maintenues, *sans que s'établisse entre elles de relation dialectique*.

Projeté sur l'objet, le clivage en *bon* et *mauvais* permet effectivement d'éviter la confrontation du sujet à son ambivalence affective, qui occasionnerait avec elle angoisse et dépression narcissique. Ce mécanisme protège contre le sentiment d'incomplétude, il préserve la bonne partie de soi liée à la libido, de la mauvaise partie de soi liée à la pulsion de mort.

De récents travaux (C. Chabert & J.-C. Rolland, *Les divisions de l'être*, 2001, p.10) ont insisté sur le fait que le clivage pouvait émerger dans tous les registres de fonctionnement psychopathologique. Refoulement et clivage aident le narcissisme à se protéger ; ils luttent tous deux contre la menace d'une *déstabilisation narcissique du Moi par une fantasmatique sexuelle.*

Rappelons également le clivage décrit par S. Ferenczi (T. Bokanowski, *Le concept de « nourrisson savant », une figure de l'infantile*, 2001) en réponse à un traumatisme sexuel désaccordé, et évoqué dans la première partie de notre travail. Ferenczi théorise le clivage entre les pensées et le corps (*clivage somato-psychique*) ainsi

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

que le *clivage du moi* et le *clivage narcissique,* comme conséquences de traumatismes psychiques précoces (notamment dans les cas de traumatismes d'avant l'acquisition du langage). Dans ce contexte, il aborde l'environnement précoce du « nourrisson savant » (S. Ferenczi, *Notes et fragments*, 1932), enfant dont l'hypermaturité apparente cache en réalité une détresse extrême : *On pense aux fruits qui deviennent trop vite mûrs et savoureux, quand le bec d'un oiseau les a meurtris, et à la maturité hâtive d'un fruit véreux. Sur le plan émotionnel mais aussi intellectuel, le choc peut permettre à une partie de la personne de mûrir subitement. (...) La peur devant les adultes déchaînés, fous en quelque sorte, transforme pour ainsi dire l'enfant en psychiatre ; pour se protéger du danger que représentent les adultes sans contrôle, il doit d'abord savoir s'identifier à eux.*

Nous notions, en citant cet extrait, ce commentaire de Bokanowski : *Cette douleur reproduit celle éprouvée, dans la petite enfance, à l'occasion d'un traumatisme, qui peut avoir été de type sexuel ; elle a pour conséquence, selon un point de vue qui sera ensuite très souvent repris par Ferenczi, un « clivage de la propre personne en une partie endolorie et brutalement destructrice, et en une autre partie omnisciente aussi bien qu'insensible »* (T. Bokanowski, *Le concept de « nourrisson savant », une figure de l'infantile*, 2001, p.26). F. Guignard ajoutant qu'*un tel nourrisson a été amené à faire une utilisation forcenée du mécanisme normal qu'est le clivage, renonçant à la moitié de lui-même pour protéger l'autre moitié, éloignant de lui ou faisant fuir (...) dans la réalité toute image maternelle positive et aimante, parce qu'il n'a pas été suffisamment équipé pour traiter avec la partie trop excitante et mortifère de sa mère interne. Il ne lui reste plus qu'à tenter de panser une blessure narcissique impensable, une image trop fantasmatique, trop idéalisée, de mère interne dont l'omnipotence s'exprime sous la forme de l'omniscience du wise baby* (nourrisson savant) (F. Guignard, *On demande mère suffisamment bonne pour nourrisson savant,* 2001, p.13).

Anne Denis (A. Denis, *Géométrie de l'antipsychique*, 2006) relève elle aussi les liens fondamentaux entre trauma et clivage dans l'œuvre de Ferenczi, qui relate dans son *Journal Clinique* (S. Ferenczi, *Journal Clinique*, 1932) (à l'origine personnel et non voué à la publication), le profil d'une patiente, désignée par les initiales R.N., victime de trois attentats sexuels (séductions et viols) entre petite enfance et préadolescence. Ferenczi prête aux effractions traumatiques subies par cette jeune femme, une *atomisation de sa vie psychique*, une *dislocation, jusqu'aux atomes*, de sa personnalité. L'auteur considère que les clivages successifs de cette patiente face aux traumas ont eu pour effet une fragmentation prenant la forme *de psyché artificielle pour le corps obligé de vivre* (ce moyen de *survivre* psychiquement après un inceste ou un viol est aujourd'hui communément admis).

À partir des éléments cliniques apparus pendant le traitement de sa patiente, Ferenczi décrit les conséquences des clivages mis en oeuvre lors des différentes conjonctures traumatiques rencontrées par R.N. jusqu'à son adolescence : tout d'abord, la fixation, à l'intérieur de la personne adulte, d'une *enfant séduite* : débordée par ses pulsions, ne pouvant pallier l'excitation qu'en la contre-investissant et en se protégeant par le moyen d'une

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

transe somnambulique de type hystérique. Il constate ne pouvoir *entrer en contact* que très difficilement avec cette partie, qu'il nomme *l'affect refoulé pur*, et qui se comporte *comme un enfant évanoui qui ne sait rien de lui-même, qui ne fait que gémir et qu'il faut secouer psychiquement, parfois physiquement.* Les différentes fragmentations créent une personnalité *sans âme*, un *corps sans âme*, par dévitalisation du psychisme et disqualification des sentiments, du vécu et du ressenti ; ces fragmentations pouvant aller jusqu'à une *atomisation*, voire une *pulvérisation* de la vie psychique.

Ainsi Ferenczi décrit-il les effets des différents clivages de la manière suivante : *À première vue, l'« individu » consiste en ces parties : (a) en surface, un être vivant capable, actif, avec un mécanisme bien, voire même trop bien réglé, (b) derrière celui-ci, un être qui ne veut plus rien savoir de la vie, (c) derrière ce Moi assassiné, les cendres de la maladie mentale antérieure, ravivée chaque nuit par les feux de cette souffrance ; (d) la maladie elle-même, comme une masse affective séparée, inconsciente et sans contenu, reste de l'être humain proprement dit.*

Pour Ferenczi, note A. Denis, le clivage, comme la fragmentation, court-circuitent les mécanismes du refoulement. Dès lors, il conçoit et traite l'amnésie infantile comme un phénomène secondaire au clivage, lié à l'effet de choc du trauma. La part exclue du souvenir survivrait en secret : clivée de ses possibilités de représentation sur un mode névrotique, elle ne pourrait pas se traduire par des mots, mais se manifesterait corporellement (transes hystériques) (A. Denis, *Géométrie de l'antipsychique*, 2006).

Le 24 janvier 1932 (S. Ferenczi, *Journal Clinique*, 1932), R.N. interpelle son psychanalyste sur le *contenu* des clivages : *Quel est le contenu du Moi clivé ? (...) Le contenu de l'élément clivé est donc toujours : développement naturel et spontanéité ; protestation contre la violence et l'injustice ; obéissance méprisante, voire sarcastique et ironique, affectée à l'égard de la domination, sachant intérieurement en fait que la violence n'a rien obtenu : elle n'a modifié que les choses objectives, les formes de décision, mais non le Moi en tant que tel ; autosatisfaction à propos de cette performance, sentiment d'être plus grand, plus intelligent que la force brutale*. Ferenczi dépeint dans ce passage une forme de processus d'*auto-guérison* grâce à la mise en place par R.N. d'un *clivage narcissique.* Ce processus semble permettre la création d'un narcissisme *surdoué*, aux fonctions protectrices mais également mégalomanes ; notion qui nourrira ses travaux ultérieurs à propos du *nourrisson savant*.

b- Clivage et pensée

Si Ferenczi évoque essentiellement un effet sidérant du traumatisme sur la pensée (traumatisme qui, lié à un *fantasme de séduction,* a un impact désorganisateur non seulement sur les processus secondaires, mais également sur l'économie pulsionnelle, la symbolisation et l'autonomie du Moi, du fait de la sidération psychique qu'il entraîne et de l'importance du recours aux mécanismes de défense qu'il met en jeu -clivage,

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

projection, identification projective), il envisage donc également une autre forme de manifestation de l'angoisse, du côté d'une *précocité* à l'apparence « prodigieuse » (*Le danger vital contraint à une maturation précoce. Les enfants prodiges ont tous dû évoluer de cette façon – et s'effondrer (breack down)* (S. Ferenczi, *Notes et fragments*, 1932, p.310) – la première phrase de cette citation semblant paraphraser la fameuse assertion d'Anna Freud citée dans l'introduction de notre travail : *Les dangers pulsionnels rendent les hommes intelligents*).

Ferenczi rejoint ici les observations de M. Emmanuelli à propos du brandissement de l'intellectualisation en tant que défense face à la menace de débordement (M. Emmanuelli, *Incidence du narcissisme sur les processus de pensée,* 1994). Coupée à sa racine, résumions-nous dans notre précédent chapitre, la pulsion (sous forme de fantasme) ne peut donc plus être déplacée puis sublimée: la pensée intellectualise, isole, mais peut également aller jusqu'au clivage, à la désincarnation ; moyen de *contrôler le conflit pulsionnel* par une extrême symbolisation. Celle-ci pourra se développer dans le sens de la sublimation, ou de l'inhibition.

Ce *conflit pulsionnel* serait, d'après René Roussillon (R. Roussillon, *Agonie, clivage et symbolisation,* 1999), le cheminement d'une agonie précoce ayant mené au clivage. Ainsi Jean-François Rabain (J.-F. Rabain, *Notes de lectures : Agonie, clivage et symbolisation de René Roussillon*, 2002) nous introduit-il au travail de l'auteur qui présente un modèle unitaire du processus à l'œuvre dans les différentes formes de pathologies du narcissisme. Ce modèle est fondé sur l'hypothèse d'une organisation défensive contre les effets d'un traumatisme primaire clivé et contre la menace que celui-ci continue à faire courir à l'organisation psychique, du fait de la contrainte de répétition. Roussillon caractérise cette expérience de *terreur agonistique* (l'*agonie* constituant un état d'angoisse extrême) *sans limite*, aboutissant à une désorganisation. *Sans issue*, car sans possibilité de satisfaction et sans représentation. Et également *sans fin*, car les organisateurs temporels ne sont pas encore constitués et que l'expérience du désespoir tend, en elle-même, à laisser ce goût d'une expérience sans fin. Le devenir intra-subjectif de cette expérience agonistique est le clivage, que Roussillon justifie ainsi : le sujet s'est trouvé dans l'impossibilité de *donner sens,* ou même de *s'approprier* une telle expérience, à laquelle il n'a pu *survivre* qu'à condition de se retirer de celle-ci, c'est à dire *en se coupant de sa subjectivité*. Cette situation formulant le paradoxe central de son identité : pour continuer à se sentir être, le sujet a du se retirer de lui-même et de son expérience vitale. D'un côté l'expérience a été vécue et a donc laissé les traces mnésiques de son éprouvé, et de l'autre, elle n'a pas été vécue et appropriée car elle n'a pas été représentée.

À la différence de la conception freudienne du clivage (pour qui le Moi est déchiré en deux et écartelé entre deux chaînes représentatives incompatibles entre elles), le clivage conceptualisé par Roussillon déchire la subjectivité entre une partie représentée et une partie non-représentable. Le fait de se cliver des traces de l'expérience traumatique ne fait pas pour autant disparaître celles-ci. L'expérience clinique indique qu'il n'y a pas eu de travail de reprise après-coup de cette expérience et que celle-ci est restée clivée des processus intégrateurs. Ces traces de l'expérience traumatique, situées au delà du principe de plaisir/déplaisir, sont

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

soumises au principe de répétition (nous retrouvons ici les descriptions de Lowenfeld à l'origine du talent créateur). Or, dans la mesure où cette part clivée n'a pu être représentée, elle tend à faire retour en acte ; manifestations risquant de reproduire l'état traumatique lui-même.

Roussillon tente de décrire les destins du *retour du clivé* à partir des différentes modalités de liaison primaire non symbolique, spécifiant tout particulièrement les tableaux cliniques des pathologies identitaires-narcissiques. Un certain nombre de *solutions* permettent de traiter ce à quoi le sujet a été confronté, sans passer par le défilé de la symbolisation et des deuils qu'elle engendre. La première est la *neutralisation énergétique*, ou la fuite des relations, susceptibles de réactiver la zone traumatique. Le *masochisme dit pervers* et le *fétichisme* constituent une seconde solution. Dans la liaison de type masochiste, grâce à la coexcitation libidinale, l'expérience traumatique est maîtrisée et retournée en expérience productrice de plaisir. Face au retour passivement vécu de l'expérience agonistique, la psyché et le Moi se comportent comme s'ils étaient l'agent de ce à quoi ils se trouvent, en fait, assujettis. Le sujet feint alors de désirer ce qu'il est impuissant à éviter ou à juguler. Le fétiche, lui, est un emblème narcissique qui masque la faille de l'organisation représentative. La troisième solution évoquée par Roussillon est celle du *délire psychotique*, moyen d'auto-représenter secondairement l'expérience agonistique primaire, jusqu'alors jamais symbolisée. La quatrième solution est celle de la somatose (ou de la somatisation, c'est-à-dire de la mise en place d'un *trouble somatique non fonctionnel*) donnant l'occasion au corps, en tant qu'assise narcissique, d'être utilisé et sacrifié pour lier ce qui menace la psyché.

Il est difficile de laisser se dérouler ce cheminement de pensée sans convoquer le souvenir de nos enfants surdoués, en particulier les plus régressés, que nous qualifions dans notre introduction de *manifestement inintelligents* malgré leur impressionnant quotient intellectuel (QI). Effectivement, c'est bien d'eux que semble parler ici l'auteur! Nous reconnaissons leurs tristes signes distinctifs, l'un après l'autre: fuyant les relations, isolés à l'école et à la maison. Raillés, parfois collectivement battus par leurs camarades de classe, particulièrement sujets au racket. La présence de traits délirants ne fait aucun doute chez certains d'entre eux, et les somatoses ne vont pas sans rappeler l'hyperkinésie qui les caractérise bien souvent.

Et pourtant, le traumatisme et le clivage devraient selon l'auteur mener à un défaut de symbolisation, ce qu'il est difficile de présumer face à des enfants capables de telles prouesses cognitives. Sauf si l'on considère que ce *quotient* témoigne d'un niveau élevé de pensée logique et de savoir *quantitatifs*, ou dont les modèles ont été *qualitativement* conceptualisés de façon extrêmement conditionnée sur le plan culturel, dans la lignée des exercices scolaires traditionnels (les exercices du WISC donnent tous l'impression d'un déjà-vu à l'enfant qui les découvre : aucun n'est *étonnant*).

Est-il possible d'envisager, dans ce cas, le surinvestissement de la pensée comme *autre* moyen de parer à ce défaut de liaison primaire, lui-même dû au traumatisme, puis au clivage ? Ces enfants surdoués particulièrement régressés (qui ne représentent bien entendu pas *tous* les enfants surdoués) et pourtant

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

associés à d'impressionnants critères de symbolisation (QI) seraient ainsi, au contraire, privés de ces premiers tissages primaires et s'empareraient de symboles alternatifs, outils inauthentiques piochés ça et là (encyclopédies, livres, professeurs, internet, mais également : collage aux consignes et aux mécanismes logiques, par exemple mathématiques) dans le but de colmater cette béance représentationnelle originelle.

C- Le surdon, mécanisme *antipsychique* contemporain ?

A. Denis remarque, à la suite des travaux de Freud pour qui le clivage constitue un mécanisme strictement psychotique (sa version névrotique étant incarnée par l'accès à *l'ambivalence*), la présence de mécanismes *antipsychiques* dans les pathologies contemporaines (A. Denis, *Géométrie de l'antipsychique*, 2006). *Antipsychiques* car *confrontant l'analyste à une variété de situations cliniques où la qualité* psychique est, dit-elle, *activement absente, c'est-à-dire objet d'un désaveu ou d'un déni.* Parmi ces mécanismes figure le surinvestissement perceptif, *modèle d'un fonctionnement où les perceptions dirigées vers le monde extérieur et particulièrement les objets, sont dissociées de leur investissement pulsionnel.* La perception étant alors mentalisée selon les termes de Winnicott, comme dissociation du psyché-soma : *La psyché est « séduite » par l'esprit et rompt sa relation intime primitive avec le soma* (D.W. Winnicott, *L'Esprit et ses rapports avec le psyché-soma*, 1954, p.70). A. Denis nous fait part de son expérience clinique et note que la cure psychanalytique fait apparaître deux causalités différentes à cette modalité de fonctionnement répétitif.

Dans un premier contexte, et en écho avec la remarque de S. de Mijolla dans la partie de notre travail consacrée aux enfants surdoués (évoquant le surinvestissement du savoir en tant que lieu de réponses introuvables dans le champs parental), elle observe que *si tout le psychisme s'active à la périphérie dans une observation continuelle de signes émanant des objets, c'est, qu'en l'absence de réponses objectales sources de sens, il est vital de trouver des repères pour éviter la dissolution. Mais comme l'objet non psychisant est perçu comme pathogène, le transfert se caractérise par l'évitement du contact à la fois avec l'objet et avec son propre psychisme.* L'auteur remarque par ailleurs, convoquant cette fois-ci encore notre souvenir de la réussite particulièrement remarquable des enfants surdoués, même très malades, dans le domaine verbal, *que la fonction linguistique peut être (...) utilisée comme compulsion de répétition avec l'érotisation narcissique d'un langage qui ignore l'objectalisation : c'est le cas dans le récit narcissique.* Dans un second contexte, dit-elle, *le surinvestissement perceptif est lié à une pulsion destructrice d'emprise et de maîtrise de l'objet.*

Tout surinvestissement est, selon A. Denis, *antipsychique,* puisqu'il consiste en *la mise en place d'un système de pensée caractérisé par le monopole d'une fonction privilégiée par isolation et rupture avec les autres modalités d'appréhension de la réalité interne et externe.* Elle rappelle que cette isolation a été liée par Freud à l'interdiction du toucher et à la suppression du contact corporel avec l'objet. Dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, 1926, p.44), Freud écrit ceci*: lorsqu'on se pose la*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

question de savoir pourquoi la fuite du toucher, du contact, de la contamination joue dans la névrose un si grand rôle et devient le contenu de systèmes si compliqués, la réponse est que le toucher, le contact corporel est le but prochain aussi bien de l'investissement agressif que de l'investissement tendre de l'objet. Eros désire le toucher, car il aspire à l'unification, à la suppression des frontières spatiales entre le moi et l'objet aimé. Mais la destruction aussi, qui, avant la découverte des armes qui frappent à distance, doit s'opérer dans la proximité, présuppose nécessairement le toucher corporel, l'action de porter la main. Or, ces systèmes de pensée s'accompagnent selon Freud (S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, 1926, p.41), d'un surinvestissement de l'activité de pensée et de son érotisation. On devrait, nous dit A. Denis, *préciser une érotisation de la pensée qui signale l'absence d'Eros*.

L'auteur (A. Denis, *Géométrie de l'antipsychique*, 2006) note que la référence à ces systèmes apparaît également chez Green lorsqu'il aborde la *pulsionnalisation des défenses* dont le but est la destruction de l'activité psychique et la suppression automatique de tout mouvement hors de ses limites avec cramponnement à un système de croyance: *La croyance réussit le crime parfait, demeurer sous la juridiction de la reconnaissance du réel, de l'autre et du moi comme séparé et soutient en son for intérieur, la possibilité de recouvrir cette reconnaissance par une création (dans l'exemple initial, le fétiche)* (A. Green, *Le travail du négatif*, 1993).

Elle conclue : *Avec le clivage du Moi, le négatif, la castration, mais aussi la différence des sexes, la féminité comme figuration de la mort (...) et l'intrication entre Eros et la pulsion de mort, tout cela est dénié et remplacé par la positivité d'un substitut externe ou interne. L'universalité du Clivage du Moi, introduite dans un second temps, en juillet 38* (S. Freud, *Le clivage du moi dans le processus de défense*, 1938*), suppose l'universalité d'une fétichisation, d'une construction d'un système de « déplacement de valeur », comme dit Freud, du négatif potentiel inhérent à la pulsionnalité au positif institué.*

T. Bokanowski remarque à ce propos que *La variété des situations cliniques non névrotiques* (dans lesquels il inscrit : troubles psychosomatiques, réaction thérapeutique négative, mais également et surtout *surinvestissements perceptifs*), *présentent des constantes: le surinvestissement d'une fonction par isolation est la reprise, au niveau du fonctionnement, de l'évitement du contact avec l'objet. Le corollaire de cette isolation est l'existence de la pulsionnalisation d'une fonction comme ersatz* (remplaçant) *d'un auto-érotisme qui cherche à exister en dehors du contact libidinal et agressif avec l'objet.* Selon lui, c'est *La fixation du clivage du Moi* qui *explique le cramponnement aux substituts du psychique* (T. Bokanowski, *Traumatisme, traumatique, trauma. Le conflit Freud / Ferenczi,* 2001).

Bokanowski considère encore que *la représentation d'objet est celle d'un objet non psychisant perçu, par ce fait même, comme pathogène et indispensable. La carence fictionnelle est causée par l'absence d'écart entre le sujet et l'objet (l'écart du transitionnel) qui se répète, intra-psychiquement, par la coalescence signifiant/signifié.*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

L'introjection et l'intrication des deux pulsions dans le contact avec l'objet, considérées comme données dans le modèle névrotique, se feront au travers d'interventions qui déplacent un transfert massif sur l'objet vers un « transfert sur la parole ».

C- Dépression maternelle et maîtrise du traumatisme par la pensée

Le dernier défi relevé par Ferenczi dans sa quête de compréhension des liens entre traumatisme et clivage, consiste lui aussi à interroger le lieu d'inscription originaire du trauma, ainsi que ses empreintes ultérieures ***:*** *La question se pose de savoir s'il ne faut pas rechercher chaque fois le trauma originaire dans la relation originaire à la mère, si les traumas de l'époque un peu plus tardive, déjà compliquée par l'apparition du père, auraient pu avoir un tel effet sans la présence d'une telle cicatrice traumatique maternelle-infantile, archi-originaire. Être aimé, être le centre du monde, est l'état émotionnel naturel du nourrisson, ce n'est donc pas un état maniaque, mais un fait réel. Les premières déceptions d'amour (sevrage, régulation des fonctions d'excrétion, premières punitions par l'intermédiaire d'un ton brusque, menace, voire correction) doivent avoir dans tous les cas un effet traumatique, c'est-à-dire, sur le coup, psychiquement paralysant. La désintégration qui en résulte rend possible la constitution de nouvelles formations psychiques. En particulier on peut supposer la constitution d'un clivage à ce moment-là. ».*

Il est certain, aux yeux de Ferenczi et dès cette époque, que le traumatisme s'origine dans les défaillances de l'objet primaire, et plus précisément dans l'échec de la capacité pare-excitante et contenante (*ce qui*, nous fait remarquer Bokanowski, *deviendra les « carences de l'environnement », ou l'environnement « non-facilitateur » chez Winnicott*) (T. Bokanowski, *Traumatisme, traumatique, trauma. Le conflit Freud / Ferenczi,* 2001), du fait d'un *trop* de séduction précoce que cet objet primaire induirait, soit par excès, soit par défaut. Ce défaut précoce dans la rencontre entre mère et enfant pourra devenir le lieu d'origine des troubles de la symbolisation et de la pensée, et d'autres affections graves qui seront autant de lits aux dénis et aux clivages, eux-mêmes à l'origine des dépressions anaclitiques –entre autres souffrances.

Dans son ouvrage *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, A. Green (A. Green, *La mère morte*, 1983), envisage la dépression maternelle comme traumatisme à l'origine du surinvestissement de la pensée intellectuelle, dès l'enfance. Le retrait de la mère, qualifiée de *mère morte* par l'auteur (en référence à une formule de Winnicott (D.-W. Winnicott, *Jeu et réalité*, 1971), serait lié à des facteurs de deuil externes, tels que la perte d'un enfant précédent (inclue, une fausse-couche), d'un parent, du mari (perte tangible ou d'amour) ou de toute autre perte ayant un impact de dépréciation intense de l'estime de soi (nous retrouvons ici avec exactitude l'argument de M. Besdine (M Besdine, *Complexe de Jocaste, maternage et génie*, 1968-69) à propos de la mère dite *jocastienne* du génie créateur). Dans tous ces cas, *la tristesse de la mère et la diminution de l'intérêt pour l'enfant sont au premier plan* (A. Green, *La mère morte*, 1983, p.230).

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

L'enfant, désarmé, impuissant à secourir la dépression maternelle, vivant ce désinvestissement comme une *catastrophe*, et de surcroît, dénuée de sens: *Ce qui se produit alors est un changement brutal, véritablement mutatif de l'imago maternelle.* Green convoque l'image d'*une secousse sismique qui aurait détruit le palais, le temple, les édifices et les habitations, dont il ne reste plus que les ruines.* Ne survivrait alors qu'un noyau froid laissant *une marque indélébile sur les investissements érotiques* de l'enfant.

Les conséquences narcissiques de cette expérience traumatique sont bien entendu majeures, l'enfant interprétant la déception de sa mère comme la *conséquence* de ses pulsions envers elle. Green envisage également le cas d'un désinvestissement maternel au moment même où s'amorce l'investissement, par l'enfant, de son père. Dans cette situation particulière, nous dit l'auteur, c'est *à l'investissement du père par la mère qu'est attribué le retrait de l'amour maternel.* Il est également possible que ce retrait provoque *un investissement particulièrement intense et prématuré du père comme sauveur.* Or, comme le note très justement Green, il est bien rare que les pères répondent à cet intense investissement de leur enfant, et perçoivent la hauteur de son enjeu.

L'enfant tente de réparer la mère. Mis en échec, il lutte contre ses angoisses par *divers moyens actifs* tels que l'agitation, l'insomnie, etc. Le Moi met en place de nouvelles défenses: tout d'abord, *le désinvestissement de l'objet maternel et l'identification inconsciente à la mère morte* (A. Green, *La mère morte*, 1983, p.231), sans destructivité pulsionnelle, sans haine, précise l'auteur, puisque l'objet maternel ne saurait être endommagé davantage. Ce processus constitue simplement un *trou dans la trame des relations d'objet avec la mère*. Les autres objets parviennent à être superficiellement investis, mais sans réelle implication. Par ailleurs, ce désinvestissement engendre l'identification, sur un mode primaire, à l'objet. Après une réactivité en complémentarité (tentatives de sourire face au regard triste de la mère, colère face à l'indifférence, agitation face à l'abattement, etc.) émerge donc une réactivité en miroir; *seul moyen de rétablir une réunion avec la mère*. Cette identification constitue une condition incontournable du renoncement à l'objet, car elle permet sa conservation sur un mode cannibalique. Le sujet pense alors être débarrassé de l'objet qui se rappelle pourtant à lui continuellement, à chaque occasion de tisser des liens d'investissement ultérieurs; le rejoignant désormais *dans le réinvestissement des traces du trauma.*

Un autre fait est la *perte du sens*. L'enfant ne peut se contenter d'assister à la dépression maternelle: quelqu'un est fautif. L'enfant met tout d'abord en cause ses désirs coupables, puis, insuffisants à justifier l'ampleur de l'effondrement maternel, il se désigne lui-même, en entier. Le père peut également être le *bouc-émissaire*. Green parle, dans ces situations, d'une *triangulation précoce* entre la mère, l'enfant, et *l'objet inconnu du deuil* de la mère. Ce dernier étant confondu avec le père dans l'avènement de l'Oedipe.

Le second aménagement défensif lié au désinvestissement maternel est le *déclenchement d'une haine secondaire*, mettant en jeu des désirs d'incorporation régressive et des positions anales teintées de sadisme maniaque, dans lesquelles l'objet est dominé, souillé, soumis à vengeance. Une excitation auto-érotique émerge

à la recherche d'un plaisir pur n'engageant aucun investissement objectal. Green semble parler de l'investissement du savoir par certains de nos enfants surdoués lorsqu'il écrit: *L'objet est recherché par sa capacité à déclencher la jouissance isolée d'une zone érogène ou de plusieurs, sans confluence dans une jouissance partagée par deux objets plus ou moins totalisés* (A. Green, *La mère morte*, 1983, p.233).

Green récapitule ainsi le processus décrit: *enkystement de l'objet*, effacement de sa *trace* par désinvestissement, identification primaire à la mère morte, puis transformation de l'identification positive en identification négative, c'est-à-dire *identification au trou laissé par le désinvestissement et non à l'objet* (A. Green, *La mère morte*, 1983, p.235). Ce vide, subitement rempli par un nouvel objet d'investissement (amoureux par exemple), se manifeste très rapidement par l'hallucination affective de la mère morte... Les forces qui s'organisent autour de ce processus sont de trois ordres: tout d'abord, *maintenir le Moi en vie* (par la haine de l'objet, par la recherche d'un plaisir excitant, par la quête du sens); puis *ranimer la mère morte* (en l'intéressant, la distrayant, en la faisant sourire, etc.), et enfin, *rivaliser avec l'objet du deuil dans la triangulation précoce*.

Enfin, nous dit l'auteur dans une perspective qui nous intéresse tout particulièrement, *la quête d'un sens perdu structure le développement précoce des capacités fantasmatiques et intellectuelles du Moi.* Green inscrit le développement intellectuel dans la *contrainte de pensée* (rejoignant, à nouveau, la citation d'Anna Freud figurant dans l'introduction de notre travail) au même titre, dit-il, que *le développement d'une activité de jeu frénétique ne se fait pas dans la liberté de jouer, mais dans la contrainte d'imaginer*.

Le surinvestissement précoce de la pensée constituerait, précisément, le moyen de *donner sens* à ce traumatisme; de colmater le trou béant laissé par la mère morte, et de renarcissiser la blessure profonde occasionnée par ce désinvestissement dans les représentations qu'a l'enfant de lui-même. L'auteur qualifie cette dynamique psychique de *maîtrise anti-traumatique* par la pensée: *Performance et auto-réparation se donnent la main pour concourir au même but: la préservation d'une capacité à surmonter le désarroi de la perte du sein par la création d'un sein rapporté, morceau d'étoffe cognitive destiné à masquer le trou du désinvestissement, tandis que la haine secondaire et l'excitation érotique fourmillent au bord du gouffre vide.* Le sujet pratique alors activement la *projection*, portant au dehors, l'investigation de ce qui doit être rejeté et aboli au-dedans: *L'enfant a fait la cruelle expérience de sa dépendance aux variations d'humeur de la mère. Il consacre désormais ses efforts à deviner ou à anticiper.*

L'unité du Moi désormais troué, ne peut se réaliser selon Green qu'au moyen du surinvestissement de l'activité intellectuelle ou de la *création artistique*. Pour l'auteur, ces sublimations idéalisées précoces, issues de formations psychiques prématurées, constituent très clairement une tentative de *maîtrise de la situation traumatique*.

Mais cette maîtrise est illusoire; les aléas de la vie amoureuse mettront à mal ces sublimations artificiellement équilibrantes. La rencontre amoureuse mobilisera le spectre de la mère morte incorporée et *bloquera* les

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

acquis sublimatoires. Les investissements objectaux échouent du fait de l'*incapacité* du sujet à s'investir profondément, authentiquement, dans une intimité amoureuse. Ces échecs occasionnent une nouvelle blessure narcissique. Green évoque la terrible *malédiction* pesant alors sur le sujet; malédiction *de la mère morte qui n'en finit pas de mourir et qui le retient prisonnier.*

Cette *incapacité d'aimer,* ainsi nommée par l'auteur, est donc, nous l'avons vu, fondée par la haine qui, à défaut d'avoir pu s'adresser à l'objet maternel (qui n'aurait pas eu la force d'y survivre), s'est amassée en *surcharge haineuse*. Mais elle prend avant tout sa source dans le gel affectif occasionné par le désinvestissement maternel. Green nous explique ainsi que la haine refoulée provient de la désintrication pulsionnelle, *toute déliaison affaiblissant l'investissement libidinal érotique ayant pour conséquence de libérer les investissements destructifs. En retirant ses investissements*, dit-il encore, *le sujet qui croit avoir ramené les investissements sur son Moi, faute de pouvoir les déplacer sur un autre objet* (substitutif), *ne sait pas qu'il y a laissé (...) son amour pour l'objet tombé dans les oubliettes du refoulement primitif* (A. Green, *La mère morte*, 1983, p.236).

Le sujet renonce alors au partage et s'en remet à la solitude: elle qui l'angoissait tant, devient recherchée. Le sujet *devient sa propre mère, mais devient prisonnier de son économie de survie. Il pense avoir congédié sa mère morte. En fait, celle-ci ne le laisse en paix que dans la mesure où elle-même est laissée en paix (...) certaine d'être la seule à détenir l'amour inaccessible*. L'auteur évoque les sensations de froid de ces sujets; froid tangible qu'il met en lien avec le noyau anesthésié, gelé, de la *mère morte* en eux.

Ces mots colorent d'une teinte bien différente le passage littéraire cité dans notre chapitre consacré au génie créateur, dans lequel Romain Gary (R. Gary, *La promesse de l'aube*, 1960, p.38) exprimait la cruauté du caractère indétrônable, irremplaçable, de ce fol amour maternel. Dans ce passage de quelques lignes seulement, on retrouvait, certainement pas par hasard, les mots suivants: *Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais. On est obligé ensuite de manger froid* (c'est nous qui soulignons) *jusqu'à la fin de ses jours. Après cela, chaque fois qu'une femme vous prend dans ses bras et vous serre sur son coeur, ce ne sont plus que des condoléances. On revient toujours gueuler sur la tombe de sa mère comme un chien abandonné (...) Lorsque la soif vous reprend, vous avez beau vous jeter de tous les côtés, il n'y a plus de puits, il n'y a que des mirages. (...). Partout où vous allez, vous portez en vous le poison des comparaisons et vous passez votre temps à attendre (...).* Cet extrait -définitivement bouleversant!, convoque les thèmes du froid et de la soif, expressions du *manque*, mais pas uniquement: la *mère morte* y est nettement figurée et l'on peut lire les sentiments de *vide* et d'*inauthenticité* suggérés par toutes les rencontres amoureuses ultérieures.

Chez la petite fille, précise Green, le fait que la dépression maternelle survienne au cours du complexe d'Oedipe ou à son issue, aura des conséquences particulièrement dramatiques: la fixation maternelle empêchera la fillette d'investir son imago paternelle sans redouter la perte d'amour maternel. Il est également possible, dans le cas où l'amour pour le père aurait été profondément refoulé, qu'une partie des caractéristiques projetées sur la mère soient également transférées sur le père. Il ne s'agirait alors non pas de la *mère morte*, mais de son *contraire*, que Green appelle *mère phallique* (A. Green, *La mère morte*, 1983,

p.238). Le petit garçon, lui, projetterait cette même imago maternelle sur sa mère, tandis que le père, objet d'une *homosexualité peu structurante* et en cela assez *inaccessible*, serait perçu comme *falot et fatigué, déprimé, vaincu par cette mère phallique*. Ne retrouve t-on pas, à nouveau, de fidèles congruences avec le profil paternel des enfants surdoués et autres génies créateurs, précédemment dégagé par notre revue de littérature?

Dans tous les cas, nous dit Green, il y a *régression vers l'analité*. Cette *butée anale* protège de la régression orale *à laquelle la mère morte renvoie toujours, puisque complexe de la mère morte et perte du sein se réverbèrent*. Il s'agit également d'une *défense par la réalité*, car le sujet éprouve le besoin de s'accrocher au perceptif; faible repère menacé de ses projections internes, afin de maintenir le clivage entre fantasme et réalité, sous peine que l'angoisse ressurgisse sous des formes extrêmement violentes et archaïques (menace psychotique). La référence anale structurante permet à ce clivage d'être maintenu. Notons une fois encore combien, au terme de ce nouveau paragraphe, nous retrouvons les descriptions d'Anzieu (D. Anzieu, *Psychanalyse du génie créateur*, 1974) sur la nature régressive de l'élan créateur. Tous les aspects cités se retrouvent ici (accès aux couches les plus archaïques de la psyché; défenses rigides -anales- aux fonctions de *garde-fou* et intense mobilisation narcissique); aspects largement enrichis, d'après nous, par leur enjeu dans cette hypothèse du traumatisme et du clivage élaborée par Green.

Green ajoute à ce tableau dyadique une fonction paternelle fort intéressante, qui continue, elle aussi, à s'inscrire de façon fidèle dans le profil triangulaire pointé par notre chapitre consacré au génie créateur. Il explique que dans la cure des patients ayant traversé ce *complexe de la mère morte*, le fantasme fondamental auquel accéder -et seul susceptible d'enrayer les répétitions mortifères inhérentes à ce vécu, est celui de *la scène primitive*. L'auteur désigne ce fantasme comme *prototype de l'oedipe*, ou encore *matrice symbolique lui permettant de se construire* (A. Green, *La mère morte*, 1983, p.239). Il rappelle ainsi que c'est à l'occasion de la rencontre entre deux objets, que le sujet sera confronté aux traces mnésiques liées à la mère morte; traces depuis lors puissamment refoulées par le désinvestissement, qui, en oeuvrant et avec les années, n'a quasiment laissé aucun souvenir ancien de la mère. Or, ce qui compte pour tout enfant dans la scène primitive parentale, nous dit Green, c'est précisément de ne pas en avoir été le témoin, *qu'elle se soit déroulée en l'absence du sujet*.

L'évocation du fantasme de scène primitive permet à ces sujets de réinvestir ces vestiges et de leur conférer, par un nouvel investissement, *un véritable embrasement (...) qui rend le complexe de la mère morte significatif après coup*. Ce fantasme constitue une *actualisation projective*; processus débarrassant le sujet de ses pulsions internes en les projetant sur l'objet, et occasionnant une *répétition traumatique* actuelle. Le sujet prend conscience de la douloureuse distance avec la mère, en même temps que son rival oedipien précoce (que l'auteur qualifie d'objet du deuil) laisse progressivement la place aux traits du père et à la jouissance qu'il lui a procurée au cours de ce fantasme de scène primitive; tiers, lui, structurant.

S'ensuit néanmoins, pour le sujet, une perte brutale de l'omnipotence narcissique dans laquelle sa situation

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

antérieure le maintenait, éveillant elle-même le sentiment d'une infirmité libidinale *incommensurable*. Parmi les six réactions élaborées par André Green en réponse à cette nouvelle épreuve, en figure une qui nous intéresse tout particulièrement (bien que la situation du patient en cure ne puisse, évidemment, être comparée avec celle de nos enfant surdoués):

La délibidinalisation érotique et agressive de la scène au profit d'une intense activité intellectuelle, narcissiquement restauratrice devant cette situation confusionnante, où la quête d'un sens à nouveau perdu aboutit à la formation d'une théorie sexuelle et stimule une activité "intellectuelle" extensive qui rétablit la toute-puissance narcissique blessée, en faisant le sacrifice des satisfactions libidinales. Autre solution: la création artistique support d'un fantasme d'auto-suffisance (A. Green, *La mère morte*, 1983, p.240).

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

2- L'enjeu de régresser ou le retour à la complétude narcissique

A- Retour vers la fusion primaire

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

a- Balint : un frisson *philobatique* de la performance cognitive ?

Pour M. Balint, les activités proposées par les fêtes foraines sont appréciées car elles admettent et encouragent la régression, entre autres, des pulsions orales (nourritures très sucrées, bon marché) et agressives (stands de tir, etc.). C'est même, étrangement, en désinhibant au maximum son agressivité et sa destructivité, que la performance sera atteinte par l'individu. Ainsi, dans ce contexte très en contresens de l'usage (le sujet étant habituellement encouragé à se présenter sous des jours flatteurs à l'environnement-objet pour en être accepté), l'environnement incite ici le sujet à l'attaquer (à travers les normes de succès du lieu, les règles des jeux, les encouragements de l'entourage à *détruire*).

Balint remarque que l'unique autre scène susceptible d'accueillir cette étonnante relation d'objet est *l'amour primaire* (maternel). Cette notion désigne selon l'auteur une harmonie totale entre les désirs et satisfactions de deux individus (donc entre un sujet et un objet) : *ce qui est bon pour l'un est bon pour l'autre*. Comme dans les fêtes foraines, l'environnement-objet trouve, dans cet autre contexte, une certaine complaisance à se laisser détruire par le sujet, *au point d'offrir des récompenses pour sa propre destruction* (M. Balint, *Les voies de la régression*. 1958, p.24).

Balint aborde également le bénéfice des frissons (vertige des manèges, frayeurs du train fantôme) que l'on retrouve dans les fêtes foraines. Le *frisson* est toujours constitué par un mélange de *peur*, de *plaisir* (sorte de fuite en avant vers une répétition de ses effets*) et d'*espoir*. L'auteur note à ce propos que les jeux d'enfants, précisément choisis pour le frisson qu'ils convoquent, consistent toujours en l'*abandon* d'une zone de sécurité puis dans ses *retrouvailles* (*muret* dans « 123 soleil », *chaise* dans les « chaises musicales », *espace défini à terre* dans les jeux de ballon, etc.). Ce mouvement rappelle les sentiments du très jeune enfant face aux départs et retrouvailles avec sa mère.

Deux profils sont dessinés par Balint face à l'épreuve du *frisson*, et en écho avec l'étayage maternel dont ont bénéficié ces sujets au cours de leur prime enfance.

* Dynamique ne pouvant que faire écho avec la *répétition du traumatisme* sous-tendant, selon Lowenfeld, la démarche créatrice, ainsi que nous l'évoquions dans la première partie de ce travail.

L'*ocnophile* a pour réflexe de s'accrocher à un *objet* (matériel ou humain); symbole de sécurité chargé de représenter la mère archaïque aimante. L'accrochage ocnophile aux objets est primitif : complet, exclusif, et ne supporte aucune frustration ou écart entre lui et l'objet (total ou partiel). L'ocnophile a besoin d'un autre, dont la présence le rassure. Son monde est structuré par la proximité physique et le toucher. La relation qu'il entretient avec l'objet est *de nature pré-dépressive* (M. Balint *Les voies de la régression*. 1958, p.38). Cet

aménagement ne peut que mener, du fait de son extrême dépendance, à la frustration, l'objet ne pouvant être totalement et indéfiniment comblant. Ce que recherche l'ocnophile n'est pas tant de *s'accrocher à l'objet*, que *d'être tenu par lui*. Sans même avoir à en exprimer le désir, tout comme le bébé, dont les besoins sont compris et anticipés par la mère sur le format d'un parfait et comblant accordage. L'illusion du sujet ocnophile, qui se trouve dans un monde potentiellement dangereux, est d'être en sécurité lorsque l'objet est auprès de lui. On retrouve particulièrement l'ensemble de ces traits chez le sujet féminin.

Le *philobate*, lui, reste isolé, livré à ses seules ressources et dans une position héroïque. Recherchant un frisson d'autant plus intense qu'il s'éloignera de la sécurité : *par la distance, la vitesse ou l'exposition au danger* (M. Balint, *Les voies de la régression*. 1958, p.33). D'autant plus intense, donc, qu'il sera en mesure de démontrer son indépendance. On retrouve ainsi des sujets *philobates*, nous dit Balint, derrière les performers *sportifs* amateurs d'exploits et autres défis médiatisés. Ces écarts entre objets, tant redoutés par l'ocnophile, constituent au contraire le régal du philobate : *le pilote est en sécurité dans le ciel, le marin en haute mer, le skieur sur les pentes, le conducteur sur la grande route, le parachutiste dans les airs. Le danger et la peur ne surgissent qu'en cas d'apparition d'un objet avec lequel il faut composer* (M. Balint, *Les voies de la régression*. 1958, p.40). Le monde du philobate est structuré par la *bonne distance,* et par la vue. Ce profil explore avec confiance et avidité le monde qui l'entoure. L'illusion du philobate, qui se trouve dans un monde sécurisé, est de n'avoir pas besoin de l'objet, ce dernier pouvant s'avérer dangereux. La relation qu'il entretient avec l'objet est *de nature post-dépressive*. Ce sujet a dépassé le stade de la complétude primaire avec l'objet, il a intégré la bonne distance avec le premier objet. La tendresse, le lien à distance, se substituent au vœu de fusion, même si ce regard distant permet une certaine maîtrise de l'objet. Il peut être apparenté aux traits le plus souvent masculins.

L'auteur poursuit sa démarche de pensée en observant que face au danger de cette situation philobatique, le sujet philobate s'empare d'un *objet ocnophile* (le chef d'orchestre de sa *baguette*, le musicien de son *violon* fétiche, le peintre de son *pinceau*, etc.) comme objet valorisant. Cet objet représente alors, selon l'auteur, d'une part la mère aimante, et d'autre part, *le puissant pénis en érection* (M. Balint, *Les voies de la régression*. 1958, p.34), revêtant alors une fonction éminemment narcissisante pour le sujet : *en possession de ces objets ocnophiles éprouvés, il se sent lui-même possesseur de pouvoirs presque magiques, et infiniment plus sûr de lui en bravant les dangers de la situation philobatique*. Ainsi, selon Balint, *les frissons philobatiques représentent(*ils*) en quelque sorte la scène primitive sous une forme symbolique*. Le frisson philobatique, qui représente symboliquement la scène primitive, est proche de l'auto-érotisme : *l'héroïsme philobatique est dans un sens de l'héroïsme narcissique-phallique, extrêmement viril et en même temps très puéril, jamais pleinement adulte* (M. Balint, *Les voies de la régression*, 1958, p.54). Ce qui justifierait, selon Balint, la soif insatiable de gratifications fondant leurs réalisations : exploits sportifs, mais également, ajoute-il, *toutes les activités sublimées, y compris les arts et les sciences pures. Apparemment,* dit-il encore, *c'est le destin du mâle de ne pouvoir se dépouiller totalement, même dans ses réalisations les plus hautes et les plus pures, de ses*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tendances infantiles (M. Balint, *Les voies de la régression*. 1958, p.55). Ces mots nous rappellent la sur-représentation de garçons et d'hommes parmi nos chapitres consacrés à l'enfant surdoué et au génie créateur.

En réalité, ces deux profils, ocnophile et philobate, coexistent, bien que dans des proportions très variables, en chaque individu (au même titre que le masochisme et le sadisme, par exemple). Ils entretiennent tous deux des relations ambivalentes avec l'objet, entre amour et haine, confiance et méfiance. Balint insiste sur le fait que ces deux attitudes différentes *naissent, ou dérivent* très probablement *d'un même tronc* (M. Balint, *Les voies de la régression*. 1958, p.56). Il imagine le portrait d'une *personne idéale qui, sans renoncer à son désir de réaliser l'unité et l'harmonie de son expérience précoce, saurait cependant accepter de considérer les objets comme amis et néanmoins indépendants, qui n'aurait pas besoin de leur refuser la liberté soit en s'accrochant à eux, soit en les ravalant au rang d'« équipement »* (M. Balint, *Les voies de la régression*, 1958, p.49).

Au détour de cette vaste analyse des différents types de *relations d'objet*, Balint évoque le processus de régression dans la situation analytique. Ce mouvement lui apparaît toujours lié au *fantasme d'une harmonie primaire qui nous reviendrait de droit et qui aurait été détruite, soit par notre propre faute, soit du fait des machinations d'autrui, soit par la cruauté du destin* (M. Balint, *Les voies de la régression*, 1958, p.80). Un état dans lequel tous nos désirs seraient *automatiquement satisfaits,* dans lequel nous ne ressentirions *aucun manque.* Cette complète harmonie constitue le thème de nombreux contes et croyances. Elle est approchée lors des moments d'extase (en particulier dans l'orgasme sexuel) et constitue selon l'auteur *la visée ultime de toute aspiration humaine.* La difficulté à nommer cet état de fusion idéale entre l'individu et son environnement proviendrait du fait que son souvenir date de l'époque non-verbale de la fusion avec la mère. Il le lie néanmoins à un certain nombre d'éclairages psychanalytiques passés : les théories du *narcissisme primaire* et de l'*omnipotence absolue*, citées par Balint, accordant une moindre importance à la relation objectale que la théorie de *l'amour primaire*, que nous évoquions précédemment comme un état psychologique unique d'indifférenciation. Cette théorie est celle que retient l'auteur, et nous également. Elle part du présupposé que la mère, en empathie complète avec son bébé, se voit gratifiée par sa satisfaction (téter/nourrir, bercer/être bercé, etc.), sans aucune divergence d'intérêts : ils sont *si bien adaptés l'un à l'autre que la même action les gratifie nécessairement tous les deux* (M. Balint, *Les voies de la régression*, 1958, p.82). Un autre aspect singulier de *l'amour primaire* tient au fait que le bébé ne se soucie en rien du bien-être de sa mère, qui va de soi si lui-même l'éprouve. Son entière dévotion lui est *due*, et est vécue de façon strictement unilatérale, puisqu'elle ne constitue pas encore un objet distinct du Moi, et n'appartient donc pas encore au monde extérieur.

D'après Balint, et dans une perspective qui nous intéresse tout particulièrement dans le contexte de notre travail, *outre l'amour et toute expérience de l'extase, seuls la poésie, la littérature romanesque et l'art permettent à un individu et à une importante partie de son environnement (des choses qui lui sont extérieures) de devenir une seule et même chose* (M. Balint, *Les voies de la régression*. 1958, p.84). Ainsi donc la création

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

occasionnerait-elle l'harmonie primitive entre sujet et objet/matière, sans les limites qui jalonnent habituellement la vie adulte.

La découverte ultérieure, traumatisante, du jeune enfant concernant l'existence d'objets indépendants, solides et séparés, va détruire ce monde. Les réponses ocnophile et philobate constitueraient deux négociations possibles de ce *traumatisme* (ou, dans la terminologie kleinienne, de *la position dépressive* et de *l'angoisse de perte* qui s'y associe). Le monde ocnophile est fondé sur le fantasme que les objets sont toujours bienveillants et protecteurs. Le monde philobatique constitue un retour chronologique à l'ère de la fusion primaire, où le Moi et l'environnement étaient encore harmonieux et indissociables ; l'émergence de tout objet ultérieur rappelant cette première rupture avec l'environnement maternel et nécessitant d'être paré d'un équipement protecteur.

Le philobate est plus évolué, moins primitif, en ce qu'il pose un regard plus réaliste sur les objets, estimés plus ou moins bons, plus ou moins bienveillants. Renoncer au fantasme magique d'être comblé par l'objet, nécessite d'accepter les affects dépressifs qui accompagnent ce renoncement, mais également de mettre en œuvre des mesures compensatoires nécessitant une certaine *habileté*. Parmi ces mesures figurent les stratégies de séduction de l'objet (en particulier génitale), la conquête de soi et la sublimation. Ces deux derniers points nous intéressent tout particulièrement. La conquête de soi mène à *différentes attitudes narcissiques et à des gratifications auto-érotiques* (M. Balint, *Les voies de la régression*, 1958, p.103). La sublimation consiste à *créer des objets nouveaux à la place de nos objets primitifs qui nous ont trahis, ou accepter pour objets d'amour ou de haine des choses qui n'ont à peu près rien de commun avec nos objets primitifs. Dans certaines formes de sublimation, c'est le Soi qui est pris pour objet, comme dans la danse ou le théâtre.*

L'auteur aborde ensuite les fameuses jonctions entre régression et progression, qui ne manquent pas de faire écho avec nos interrogations concernant la matière apparemment si paradoxale des protocoles projectifs d'enfants surdoués (entre irruptions très archaïques, et capacités exceptionnelles de secondarisation). Il relève le caractère assez curieusement mélangé de la conception philobatique du monde, cette dernière impliquant d'une part l'adaptation habile, rigoureuse et attentive à la réalité externe (à laquelle s'ajouterait une *auto-critique impitoyable),* et d'autre part, l'abandon complet à un fantasme irréel présumant la bienveillance là où ne se trouve qu'indifférence. Fantasme d'un monde maternel aimant, sécurisant, sans structure, offrant *le même environnement ami dans les espaces infinis* (M. Balint, *Les voies de la régression*, 1958, p.108). Balint appelle ce double mouvement « *régression par progression* » ou « *progression en vue de régresser* », ce déni archaïque de la différenciation avec l'objet étant à l'origine de la mise en place de processus psychiques élaborés.

Si la sublimation est nommée par Balint comme participant possiblement à ce processus, ne peut-on imaginer que le surinvestissement présumé de la pensée, chez les enfants surdoués, soit sous-tendu par ce fantasme de

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

retrouvailles archaïques avec l'objet maternel ?

Une réflexion relative à la traduction clinique –et en particulier projective- de ce type de régression s'impose à nous à ce stade de la restitution des travaux de Balint. Car nous ne pensons pas que *toutes* les régressions primaires constituent l'expression d'un retour fantasmé à l'harmonie des premiers liens. Nous imaginons par exemple surprendre les fantasmes dont il est ici question sous la forme de mots crus mais accompagnés d'*humour* (fructueux), ou encore de mises en scène *magiques* du registre de l'*omnipotence,* mais certainement pas dans des irruptions à la fois crues et accompagnées d'angoisse massive (persécution, dévoration, destruction, morcellement, etc.). La capacité à régresser constitue un moteur à fantasme, mais un fantasme destructeur ne traduit rien d'autre, selon nous, qu'une affectivité malade, c'est-à-dire insuffisamment contenue. Il nous semble important d'envisager que la régression libre, créative, puisse prendre des formes surprenantes, incongrues, mais en conservant un certain ancrage avec la réalité et en ne se laissant pas déborder par l'angoisse.

Balint effectue des liens entre ses deux profils et la psychopathologie. Selon lui, la dépression peut être présente chez les deux, mais chacun la négocie avec ses propres défenses : *l'ocnophile accepte des objets partiels à la place de l'objet entier inaccessible, le philobate recourre à ses aptitudes pour tenir à distance les objets indignes de sa confiance, tout en idéalisant l'« équipement » dont il dispose* (M. Balint, *Les voies de la régression*, 1958, p.173).

Il évoque à nouveau, dans cet ouvrage et en écho avec Lowenfeld à propos du génie créateur, combien le philobate, face à la découverte traumatisante de l'existence indépendante de l'objet maternel, et malgré son aptitude à recréer l'harmonie détruite entre son monde et lui, paye le prix de son aménagement illusoire en répétant interminablement le traumatisme originaire : *Pour retrouver l'illusion des espaces amis, pour éprouver le frisson, il doit quitter la zone de sécurité* (en référence à la matrice maternelle) *et s'exposer aux risques qui représentent le traumatisme originaire* (M. Balint, *Les voies de la régression*, 1958, p.111). L'ocnophile, lui, ne peut prendre de plaisir dans une fête foraine où jeux agressifs et manèges récréatifs à vertige l'effrayent. Il ne peut affronter une nouvelle fois le traumatisme originaire (être lâché par l'objet, l'attaquer). Cette peur bloque la voie de ce que Balint appelle *la progression en vue de régresser*.

L'auteur affirme que si les *penseurs*, *savants* et *artistes*, peuvent exister sous les traits ocnophiles et philobates (en dehors des *athlètes* et *acrobates*, plus sûrement philobates), la quête narcissique de performance, objet que nous pensons, en accord avec Balint, constituer le moteur essentiel de la création, concerne davantage, là encore, le philobate.

Il écrit : *Toutes les réalisations de l'artiste, ses créations, etc., sont en fait des moyens détournés pour conquérir des objets humains –des personnes- sans admettre que c'est là le but véritable. Pour sauvegarder*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

l'estime qu'ils se portent, la plupart des artistes prétendent que leur but est essentiellement de créer et non de gagner (...) la considération de leurs semblables. En réalité, comme chez les philobate, les *exploits palpitants* de l'artiste *visent à faire impression sur lui-même –et sur son public (...)* (M. Balint, *Les voies de la régression*, 1958, p.148).

Rejoignant Freud sur la transformation active du réel dans l'acte de création (S. Freud, *La création littéraire et le rêve éveillé,* 1908), Balint évoque de façon intéressante pour nous, le processus dans lequel s'inscrit la confrontation à la *page blanche* ou à la *toile vierge*, chez le poète et le peintre. Ce monde vide, suggérant à l'artiste effroi ou excitation (selon son profil ocnophile ou philobate), se voit rempli d'objets par l'acte de création. Faisant à nouveau se dessiner un processus en trois temps : effroi (ou excitation) ; *frisson philobatique* oscillant entre danger et héroïsme ; puis satisfaction et quiétude face au nouveau monde, rempli d'objets (œuvre créée).

Ces mots nous rappellent à la fois ceux de D. Marcelli sur le bénéfice strictement narcissique du développement d'un haut QI par certains enfants (pour être aimés de leurs parents), et également, à nouveau, ceux de S. de Mijolla dans le premier chapitre de notre travail, pour qui le fondement du surdon de certains enfants avait eu pour fonction d'offrir des réponses alternatives à l'absence parentale. Peut-on imaginer une fonction similaire de *remplissage par la pensée,* mais également de *gratification narcissique,* chez nos enfants surdoués?

b- Régresser ou détourner la castration paternelle

Dans leur ouvrage *La nuit, le jour*, D. Braunschweig et M. Fain étudient les « veinures » reliant la vie psychique éveillée de chacun, et l'organisation hallucinatoire du désir traduite par les rêves. Ils interrogent le caractère *réparateur* de la nuit à la lueur des conflits qui y règnent pourtant. Ainsi résument-ils leur cheminement de pensée: *La poussée vers la décharge apte à rendre la nuit aussi réparatrice que possible ne pourrait aboutir si la mère du tout premier âge, mère sexuelle et incestueuse, invisible car recouverte de son habit de censure, ne resurgissait rythmiquement; certes elle pérennise l'inceste, mais aussi, le temps d'un sommeil, elle replonge l'individu dans la nuit des temps* (M. Fain et D. Braunschweig, *La nuit, le jour*. 1975).

D. Braunschweig et M. Fain observent que Freud publie un an après *La création littéraire et le rêve éveillé* (S. Freud, *La création littéraire et le rêve éveillé,* 1908), *Le roman familial des névrosés* (S. Freud, *Le roman familial des névrosé,* 1909). Dans cet article, il oppose la notion acquise d'une certitude de la maternité, au doute toujours possible quant à la paternité. Ce paramètre participe selon lui à la création du fantasme romanesque selon lequel *un père magnifique et d'une personnalité bien plus séduisante que celle du père réel est le vrai géniteur* (M. Fain & D. Braunschweig, *La nuit, le jour*, 1975, p.16). Ce père merveilleux fait un enfant à son image au petit garçon lui-même; souhait *sérieux* présent dans les jeux enfantins, dérisoire aux yeux

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

des parents, qui en sourient avec indulgence (ce qui, nous dit Freud, sera à l'origine, par identification, du développement *du sens de l'humour,* par ces mêmes enfants, ultérieurement ; sens de l'humour que nous savons particulièrement développé chez les enfants surdoués).

Ce rapprochement entre la création littéraire et le roman familial est interprété par ces auteurs selon un angle qui nous apparaît tout à fait passionnant: il les amène à considérer que *la « prime de séduction », dont dispose l'auteur de talent et dont l'effet autorise l'exhibition d'un contenu ordinairement gênant, doit provenir d'un fantasme de réalisation de désir inconscient: le héros (ou l'héroïne) est l'enfant que l'on a eu du père.* Selon eux*, Le succès de l'auteur a confirmé la réalisation inconsciente du désir fantasmé tout en écartant la menace de castration que n'aurait pas manqué d'évoquer l'échec sur le public de la séduction.*

Ainsi, *L'identification du lecteur ou de l'auditeur au fantasme de l'auteur dépend (...) de l'habileté de ce dernier à dissimuler le danger de castration qui va de pair pour le garçon, après la perception réelle de la différence des sexes, à s'identifier à sa mère. Le talent de l'écrivain, talent verbal, donne l'illusion d'un retour au temps où le fantasme masturbatoire n'avait encore été sanctionné que par une menace verbale de castration à laquelle l'enfant n'avait pas cru.* Enfin, *Le fait que pour une fille ce souhait soit potentiellement réalisable dans l'avenir n'est pas sans répercussion sur les aptitudes à la sublimation des filles.* Ajoutant que *la menace de castration au sens strict fait défaut dans l'organisation de la sexualité féminine.*

La proposition métapsychologique de ces auteurs s'appuie sur l'idée de Freud selon laquelle un rêve dont le contenu latent est dominé par le retour d'un évènement traumatique de l'enfance, peut devenir le point de départ d'une interprétation qui permette au sujet de redevenir le *héros* de son propre rêve. Freud évoque également une fonction primitive du rêve, marquée par la nécessité de répéter activement ce qui a été subi passivement. D. Braunschweig et M. Fain, eux, rappellent le lien entre pulsion et souvenir traumatique et supposent que les effets inhibiteurs de la répétition dans la réalisation du désir pourraient être enrayés par le déni de la castration.

c- La fonction pourtant symbolisante des objets oedipiens

R. Roussillon détermine deux conditions préalables à l'accès à la symbolisation : la première a trait à la *fonction pare-excitante de l'environnement* (développer une capacité représentative nécessite que la quantité d'excitation à lier par la symbolisation, n'excède pas, par sa durée, les capacités du sujet à rétablir la continuité psychique nécessaire au sentiment interne de continuité, donc au Self). La seconde est liée au moteur de *l'attracteur oedipien.* Ce qui implique, pour symboliser, un mode d'organisation oedipien ; la qualification par l'objet maternel de son désir pour un tiers, permettant au sujet de sortir de la spécularité présymbolique ou antisymbolique (R. Roussillon, *Agonie, clivage et symbolisation,* 1999).

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Ces repères fournissent la matrice de la fonction symbolisante des objets oedipiens. L'Oedipe, et sa fonction d'attracteur liant pour la symbolisation, souligne une condition générale de la symbolisation, son cadre et son déploiement. Cependant, Roussillon envisage un second niveau de référence face à ce cadre général.

Il s'agit, d'une part, de la *fonction contenante* maternelle et, au delà, de la fonction de *rêverie maternelle* ; fonctions à l'origine de la mise en place des modalités de liaison primaires rendant possible la rétention énergétique nécessaire à l'activité de symbolisation. Ce modèle dégage une fonction réflexive des réponses de l'objet aux émois, détresses et pulsions du sujet : *C'est dans le mode de présence des objets, cette fois, que le sujet dit puiser les matériaux de son activité représentative et pas seulement dans leur absence bien tempérée.*

La dernière perspective relatée par Roussillon articule deux aspects de la fonction symbolisante des objets. L'auteur observe que les objets sont à la fois *objets à symboliser* et *objets pour symboliser*. C'est grâce à la butée de l'objet qui survit, que prend véritablement naissance le travail de symbolisation. L'auteur s'inscrit dans la continuité du travail de Winnicott* et met en relief un second paradoxe : celui du *détruit/trouvé*.

B- L'Idéal du Moi et la sublimation dans le processus créateur

a- Rappel des notions de *Surmoi, Idéal du Moi, Idéalisation*

L'Idéal du Moi est ainsi défini par le *Vocabulaire de la psychanalyse* (J. Laplanche & J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, 1967) : *Terme employé par Freud dans le cadre de sa seconde théorie de l'appareil psychique : instance de la personnalité résultant de la convergence du narcissisme (idéalisation du Moi) et des identifications aux parents, à leurs substituts et aux idéaux collectifs. En tant qu'instance différenciée, l'Idéal du Moi constitue un modèle auquel le sujet cherche à se conformer.*

* L'auteur conceptualise, dans un chapitre de Jeu et réalité, le paradoxe du *trouvé/créé* (D. Winnicott, *L'utilisation de l'objet*, 1971).

La notion d'Idéal du Moi est difficile à définir du fait de sa filiation avec le Surmoi, dont la définition a elle-même subi des modifications depuis sa première apparition en 1914 (S. Freud, *Pour introduire le narcissisme*, 1914). À cette époque, l'Idéal du Moi désigne une formation intrapsychique relativement autonome servant de référence au Moi pour apprécier ses réalisations effectives. Son origine est principalement narcissique : ce que l'homme *projette de lui comme son idéal est le substitut du narcissisme perdu de son enfance ; en ce temps-là il était à lui-même son propre idéal.* L'instance de censure qui sera, plus tard, incarnée par la notion de Surmoi, émerge déjà dans ce texte, sous une forme différenciée.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

En 1921 (S. Freud, *Psychologie collective et analyse du Moi*, 1921), l'Idéal du Moi est nettement distingué du Moi. Sa fonction est mise en relief à travers l'étude de la fascination amoureuse, de la dépendance à l'égard de l'hypnotiseur et de la soumission à un leader, ces figures extérieures étant chargées selon Freud d'incarner l'Idéal du Moi des sujets soumis à ces positions.

La notion de Surmoi apparaît pour la première fois en 1923 (S. Freud, *Le Moi et le Ca*, 1923), en tant que synonyme de l'Idéal du Moi. Cette unique instance, formée par identification aux parents à la fin de l'Oedipe, est alors constituée à la fois d'une fonction d'interdiction et d'idéal. Freud écrit alors que les rapports du Surmoi avec le Moi *ne se limitent pas à ce précepte : « tu dois être ainsi » (comme le père) ; ils comprennent aussi cette interdiction : « tu n'as pas le droit d'être ainsi » (comme le père) ; c'est-à-dire, de faire tout ce qu'il fait ; beaucoup de choses lui sont réservées.*

En 1932 (S. Freud, *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, 1932) se dessine la distinction entre Surmoi et Idéal du Moi. Le Surmoi est envisagé comme une structure englobant trois fonctions : *auto-observation, conscience morale et fonction d'idéal.*

Aujourd'hui, il existe un accord latent, chez les psychanalystes, quant à ce qui est désigné par Idéal du Moi. Ce sont ses relations au Surmoi et à la conscience morale qui restent plus difficiles à poser.

H. Nunberg envisage ainsi l'Idéal du Moi comme franchement séparé de l'instance interdictrice : *Alors que le Moi obéit au Surmoi par peur de la punition, il se soumet à l'Idéal du Moi par amour.* L'auteur distingue également les supports identificatoires à la formation de ces instances : l'Idéal du Moi se serait formé sur l'image des objets aimés, le Surmoi sur celle des personnages redoutés (H. Nunberg, *Principes de psychanalyse*, 1957, p.55).

Cependant, la majorité des auteurs maintient l'intrication conservée par Freud à la fin de son œuvre, entre interdiction et idéal. D. Lagache parle ainsi d'un système Surmoi - Idéal du Moi comportant la relation structurale suivante: *Le Surmoi correspond à l'autorité et l'Idéal du Moi à la façon dont le sujet doit se comporter pour répondre à l'attente de l'autorité* (D. Lagache, *La psychanalyse et la structure de la personnalité*, 1961).

Ainsi que nous l'avons vu dans le chapitre précédent, l'idéalisation, toujours fortement marquée de narcissisme, est définie comme le *processus psychique par lequel les qualités et la valeur de l'objet sont portées à la perfection. L'identification à l'objet idéalisé contribue à la formation et à l'enrichissement des instances dites idéales de la personne (Moi Idéal, Idéal du Moi*).

Freud, dans son œuvre, distingue l'idéalisation de la sublimation. Cette dernière concernant, ainsi que nous l'avons également abordé à propos de Léonard de Vinci et des enfants surdoués, un *processus qui concerne la libido d'objet et consiste en ce que la pulsion se dirige sur un autre but éloigné de la satisfaction sexuelle (...).* Au contraire, *L'idéalisation est un processus psychique qui concerne l'objet et par lequel celui-ci est agrandi et exalté psychiquement, sans que sa nature soit changée. L'idéalisation est possible aussi bien dans le domaine de la libido du Moi que dans celui de la libido d'objet* (S. Freud, *Pour introduire le narcissisme*, 1914).

b- *Authenticité* ou *imposture* du créateur : qu'en est-il de l'enfant surdoué ?

Jeanine Chasseguet-Smirgel nous rappelle ainsi que l'Idéal du Moi naît avec le Surmoi, héritier du complexe d'Œdipe. À cet âge, le père est le support identificatoire idéalisé pour le petit garçon (l'idéalisation renvoyant, ainsi que nous venons de l'évoquer, à un élan *désexualisé* qui au contraire de la sublimation, concerne l'*objet*, et non la *pulsion*). C'est pourquoi on peut surprendre selon l'auteur, dans toutes les biographies de créateurs masculins, un lien identificatoire homosexuel très fort avec un homme (souvent, un *maître*), rappelant l'image paternelle. L'Idéal du Moi, projeté sur ces objets homosexuels, permettant selon l'auteur, la *captation* des qualités de l'objet (J. Chasseguet-Smirgel, *La maladie d'Idéalité.* 1975).

J. Chasseguet-Smirgel distingue, chez le sujet masculin, deux profils créatifs ayant le même but (mais non les mêmes moyens) : retrouver la complétude narcissique perdue, c'est-à-dire les retrouvailles entre le Moi et l'Idéal du Moi. Josef Ludin abordera lui aussi bien plus récemment (J. Ludin, *Sehnsucht, nostalgie*, 2005, p.119) les liens entre complétude narcissique, sublimation et création : *la complétude est (...) source d'une infinie inspiration. (...) nous ne pouvons pas nous défaire de sa quête car l'incomplet, l'inachevé, le fragmentaire de ce nous réalisons n'est pas le but mais, plutôt, le destin de tous nos processus de création.* Il évoque également la mobilisation cognitive comme possiblement impliqué dans ce processus : *la spiritualité demeure un processus de retrouvaille, une quête de la temporalité psychique (...) la spiritualisation (...) est en rapport avec la question de l'image,et donc de la complétude, cette dernière éclaire la relation entre narcissisme et sublimation. Qu'il s'agisse de la philosophie, des mathématiques, des arts ou de la techné, dans leur essai répété de créer une fonctionnalité parfaite et une réplication accomplie, aucun domaine de l'esprit et de la créativité humaine ne peut se défaire de ce principe de la complétude.*

J. Chasseguet-Smirgel décrit ainsi l'avènement d'un premier profil, qualifié de créateur *imposteur* : lorsque le père a fait défaut dans l'enfance du créateur et n'a donc pas pu être l'objet des projections narcissiques (et partiellement identitaires) idéalisées de son fils, c'est l'œuvre menée par ce dernier qui symbolisera le phallus, la lacune identitaire étant assimilée à la castration.

Ce créateur imposteur n'étant *le fils de personne*, il ne saurait être lui-même père d'une œuvre authentique. Les désirs pulsionnels liés au père n'ayant pas trouvé de support dans la réalité, ils ont été refoulés, contre-

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

investis, mais non *sublimés*. Le seul promoteur de son œuvre est son Idéal du Moi. Le phallus symbolique créé à travers l'oeuvre n'est que factice. *L'idéalisation se superpose au faux, dans une économie des conflits d'introjection contournant l'obstacle pulsionnel.*

Les organisations individuelles appartenant à cette catégorie sont tout d'abord décrites sous les traits du pervers, dont l'œuvre correspondrait ainsi à la symbolisation de son phallus magnifié et viserait à entretenir l'illusion d'une indifférenciation sexuelle et générationnelle, du fait de l'absence de père et d'une histoire relationnelle maternelle ayant favorisé la projection de l'Idéal du Moi sur ses pulsions prégénitales et ses objets partiels. L'auteur ajoute à ce profil psychopathologique, tout créateur présentant une faille identificatoire importante accompagnée d'une projection de l'Idéal du Moi sur des imagos prégénitales archaïques avec une absence d'Idéal du Moi maturatif (pour des raisons historiques précises). Ce sujet choisit le maintien de l'illusion plutôt que le comblement des lacunes auquel aspire le *normalo-névrotique*. Ces individus ont une apparence très savante ou créative mais sont en réalité des personnalités « *as-if* », prêtes à troquer leur discours d'apparat contre un autre si le bénéfice narcissique s'en fait sentir. Les traits ne sont pas authentiques, internalisés, stabilisés. Ils sont faux, factices, infondés puisque prenant racine sur une absence de support identificatoire (*n'être l'enfant de personne* revenant d'une certaine façon à *n'être personne*). Le Surmoi est très insuffisamment intériorisé, les critères moraux variant d'une conjoncture narcissisante à l'autre. Ils ne sont qu'*imitation* (mouvante, de surcroit), or *l'identification n'est pas seulement une imitation, mais une assimilation* (S. Freud, *La science des rêves,* 1899).

L'imposteur possède une identité et un sens de la réalité déformés ; son Surmoi présente une malformation tant du point de vue de la conscience que des idéaux ; et il semble *agir* son roman familial (impliquant bien souvent un rejet de la filiation, une rupture de la chaîne des générations et ainsi la mise en place d'une nouvelle identité). Sa constellation familiale est décrite par J. Chasseguet-Smirgel comme très proche de celle du pervers : une mère très attachée à son enfant, comme s'il était une partie d'elle-même, et un père inexistant auquel il est explicitement présenté comme supérieur.

L'œuvre représente un « *acting-out* » chargé de combler miraculeusement le fossé qui sépare le pénis prégénital du pénis génital, le fils du père (à défaut d'identifications paternelles réelles et introjectées). L'acting-out régresse du fantasme à l'action en vue de l'immédiate possession de l'objet. La décharge motrice ne peut être intériorisée. Du point de vue de l'identification, il y a projection et destruction du mauvais parent dans l'acting-out.

Le processus de création est ici uniquement guidé par l'Idéal du Moi, les sublimations ne suivant pas en raison des failles d'identification. Les identifications défectueuses (père absent) ont donc agi à deux niveaux : la formation d'un Moi fragile et inauthentique, mais également une capacité de sublimation réduite du fait de liaisons psychiques (prenant appui sur les désirs libidinaux oedipiens) parcellaires. La création est ainsi chargée

de combler l'écart très douloureux qui existe entre leur Moi et leur Idéal.

L'Idéal du Moi, au contraire du Surmoi, est basé sur le désir de s'accrocher à la négation des limites du Moi. L'imitation à laquelle se vouent ces sujets est une imposture ne visant qu'à donner l'illusion d'une identification *magique*. Le sujet souhaite *être* comme son père envié, à défaut d'avoir pu le *devenir*. L'imitation est liée à un fantasme inconscient de toute-puissance, celui illusoire d'*être* l'objet. À défaut d'avoir pu s'identifier à un modèle paternel réel, le sujet désinvestie totalement tout lien de filiation pour n'imiter que son phallus, dans des termes fantasmés par lui. Les substituts paternels qu'il se choisira seront d'ailleurs bien souvent des meneurs idéologiques ayant, eux aussi, contourné les conflits d'introjection et s'étant donné un *phallus magique autonome*. Ce que ces meneurs font miroiter n'est autre que la fameuse rencontre tant recherchée entre Moi et Idéal du Moi (en passant directement à la puissance phallique et en niant les limites générationnelles et de genre, c'est-à-dire sans s'être mesuré et avoir pris appui sur un père).

Le besoin d'inflation narcissique occasionne un Idéal du Moi mégalomaniaque, il est lié à des peurs profondes de destruction du corps et de castration ; l'agrandissement du Moi a la valeur d'une dénégation magique de la castration.

La préciosité d'une œuvre cache souvent le contre-investissement non sublimé d'un pénis-anal. Cette oeuvre cherche à masquer l'analité en l'idéalisant, sans parvenir à la métamorphoser vraiment. Elle touche moins l'amateur d'art que l'œuvre psychiquement liée, sublimée.

L'œuvre ne suscite pas d'émotions et/ou de représentations riches, car ses fondements sont en totale opposition avec ceux d'une œuvre authentique : ils ne sont pas issus des processus primaires du créateur, et leur expression est sophistiquée. Le refoulement et le contre-investissement qui ont accompagné ses pulsions, nous ôtent la jouissance de nos propres pulsions. Il existe pourtant un grand nombre d'amateurs de ce type d'œuvre. Ces adeptes trouvent vraisemblablement dans cet art du faux une satisfaction collective inconsciente et tacite à plébisciter

L'imposture artistique est celle de se conforter dans l'illusion que les conflits d'introjection individuels peuvent être détournés, et la complétude narcissique (abolition de l'écart entre Moi et Idéal du Moi par l'obtention immédiate du phallus) abolie au moindre fait, par la voie la plus courte et la plus facile qui soit. L'Idéal du Moi poussant, au contraire du Surmoi, à l'union avec la mère, donc à la transgression de la barrière de l'inceste.

Le second profil élaboré par J. Chasseguet-Smirgel s'oppose en quelque sorte au premier : il concerne le créateur *authentique* : lui a connu son père en tant qu'objet idéalisé auquel il a pu s'affilier. Ses qualités ont pu être introjectées, et les désirs pulsionnels liés à ce processus ont pu se déployer, se désexualiser puis être

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

sublimés. Il engendrera une œuvre authentiquement créative en tirant des forces vives de sa libido riche et pleine : *La création authentique implique des pulsions sublimées, impliquant donc une identification paternelle puis, en conséquence, une modification de la qualité même de la pulsion.*

Le créateur qui *sublime* possède des identifications solides et une grande capacité à tolérer les tensions. Il peut intérioriser la décharge motrice en la remplaçant par des symboles, directement issus de l'identification antérieurement possible aux figures parentales abstraites. Du point de vue de l'identification, il y a *assimilation* du parent idéalisé dans la sublimation.

L'énergie peut être liée, ce qui n'est pas sans rapport avec l'établissement d'un Surmoi fonctionnel. La formation du Surmoi est basée sur l'acceptation de la réalité. Dans le développement normal, l'Idéal du Moi se modifie, devient plus réaliste et se mélange au Surmoi. C'est l'accomplissement graduel de l'identification, menant à une introjection progressive des traits du parent.

L'œuvre de ce *créateur authentique est liée psychiquement,* elle occasionne une multitude d'émois, d'affects et de représentations chez l'amateur d'art, puisqu'elle comporte des déplacements, symboles et autres condensations d'images ayant aboutis à l'expression finale, par ailleurs très simplement exprimée. En somme, la *voie régrédiente profonde* (ou « *fil continu du désir* » dont parle Freud à propos du fantasme), et *l'économie de moyen* (simplicité de l'expression) constituent deux aspects caractéristiques d'une œuvre authentique.

L'émotion suscitée par cette œuvre naît de l'affleurement même des processus primaires. Le créateur n'a pas refoulé ses pulsions primaires, il les a sublimées, transformées, a contourné les obstacles internes s'opposant au libre jaillissement des affects et de leur liaison à des représentations libres et variées, à l'aide d'une surcharge de l'expression et de métaphores qu'on appelle l'enflure. Ce qui nous permet de jouir de nos propres pulsions, en écho avec les siennes.

Le Surmoi est une formation anti-instinctuelle qui est pourtant toujours en contact avec le Ca : *il plonge continuellement dans le Ca*, dit Freud en 1923 (S. Freud, *Le Moi et le Ca*, 1923). Il n'en résulte pas moins de l'introjection d'un élément fondamental de la réalité, représenté par le père incarnant la barrière de l'inceste. Annie Reich écrit que *la formation du Surmoi représente la plus puissante tentative d'adaptation à la réalité* (A. Reich, *Narcissistic Object Choice in Women*, 1953). J. Chasseguet-Smirgel rappelle que cette adaptation, en quelque sorte *forcée* à la réalité, est principalement due à l'immaturité fonctionnelle à laquelle se heurte l'enfant dans ses projets incestueux avec la mère à la sortie de l'Oedipe. Ce futur créateur se sera, selon elle, heurté à des limites structurantes au cours de la phase Oedipienne, qui lui serviront dans la création à contenir son foisonnement créatif.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

H. Ségal va dans ce sens lorsqu'elle écrit *qu'Il y a clairement un aspect génital dans la création artistique, aspect de la plus haute importance. Créer une oeuvre d'art est l'équivalent psychique d'une procréation. C'est une activité bisexuelle génitale nécessitant une bonne identification à un père qui donne et à une mère qui reçoit et qui porte l'enfant. La capacité d'affronter la position dépressive est toutefois la précondition à la fois de la maturité génitale et de la maturité artistique. Si les parents sont ressentis comme détruits d'une manière si totale qu'il n'y a aucun espoir de ne jamais les recréer, une identification réussie n'est pas possible, et il n'y a ni maintien de la position génitale ni sublimation dans l'art* (H. Ségal, *Une approche psychanalytique de l'esthétique*, 1964, p.320).

M. Kanzer remarque, à propos de la création liée à l'acquisition post-oedipienne des capacités de sublimation, la nécessité, pour favoriser ces capacités, de trouver des substituts aux objets interdits incestueux interdits (M. Kanzer, *Acting-out, sublimation and reality testing*, 1957).

Avant cela, Ferenczi décrivait la naissance de l'activité symbolique chez l'enfant : *Le psychisme de l'enfant (et la tendance de l'inconscient qui subsiste chez l'adulte) porte –en ce qui concerne le corps propre-, un intérêt d'abord exclusif, plus tard prépondérant, à la satisfaction de ses pulsions, à la jouissance que lui procurent les fonctions d'excrétion et des activités telles que sucer, manger, toucher les zones érogènes. Rien d'étonnant à ce que son attention soit retenue en premier lieu par des choses et des processus du monde extérieur qui lui rappellent, en raison d'une ressemblance même lointaine, ses expériences les plus chères. (...) Ainsi s'établissent ces relations profondes, persistant toute la vie, entre le corps humain et le monde des objets que nous appelons relations symboliques. A ce stade, l'enfant ne voit dans le monde que les reproductions de sa corporéité et, d'autre part, il apprend à figurer au moyen de son corps toute la diversité du monde extérieur* (S. Ferenczi, *Ontogénèse des symboles*, 1913).

J. Chasseguet-Smirgel lit à travers les mots de Ferenczi combien la formation du symbole consiste en une *extension du corps propre dans l'espace extérieur* (J. Chasseguet-Smirgel, *La maladie d'Idéalité.* 1975, p.120), et représente une tentative de retour aux premiers temps de la distinction entre Moi et non-Moi ; la saisie simultanée du corps propre et du monde extérieur s'ajoute à l'émergence des *désirs que la rupture de la fusion a fait apparaître entraînant la recherche d'une identité de perception susceptible de produire la satisfaction (les parties du corps étant des objets auto-érotiques).*

Dans sa conception de la formation des symboles, M. Klein (M. Klein, *L'importance de la formation du symbole dans le développement du Moi,* 1930), dans la lignée de la théorisation freudienne, met l'activité symbolique sur le compte de l'écart entre le désir et la satisfaction obtenue dans la réalité. L'auteur rejoint Ferenczi en faveur d'une activité symbolique vouée à restaurer la plénitude narcissique perdue. Si les conflits relationnels avec l'objet contribuent à renforcer et compliquer le processus (enfoncer l'objet symbolisé dans l'inconscient), l'activité symbolique reste créatrice de *substituts* et a pour origine l'insatisfaction humaine

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

fondamentale. Liée à la prématuration et connaissant un rebondissement au cours de la latence du fait du désinvestissement normal des investissements incestueux sous leur forme sexuelle directe, la sublimation s'inscrit dans un mouvement lié à l'instauration du Surmoi : *l'instauration du Surmoi signe le renoncement aux retrouvailles du Moi et de l'Idéal du Moi par l'union génitale avec la mère qui « contient » la fusion primaire* (J. Chasseguet-Smirgel, *La maladie d'Idéalité.* 1975, p.121). Pour M. Klein, le symbole constitue *la base de tout fantasme et de toute sublimation.*

C'est bien, comme nous le disait Anzieu dans l'introduction de ce chapitre, sur le *Surmoi* -derrière les traits de la *rigidité psychique*- que s'appuie le créateur *authentique* mis en relief par J. Chasseguet-Smirgel, pour parer aux menaces de désorganisation (dépression, morcellement, persécution) opérées par le mouvement régressif propre à la création.

Le Surmoi *agit sur l'œuvre*, il constitue *la porte étroite par laquelle vont désormais circuler les processus créateurs.* L'auteur note *que la création devra satisfaire plusieurs maîtres à la fois* (en référence au principe de réalité sous-tendu par le Surmoi), et non plus le seul narcissisme allié aux pulsions (en référence au principe de plaisir). C'est d'ailleurs à ce prix que l'engouement d'un public est susceptible d'apparaître : l'amateur d'art, face au créateur muni de ces contraintes surmoïques, a le sentiment que ce dernier est parvenu, malgré les difficultés du réel, *tel un funambule sur la corde raide, à obtenir une complétude narcissique symbolique* en ayant réussi à *maîtriser les obstacles.* Elle précise*: Le créateur se fournit ainsi la preuve de la possible maîtrise de ses écueils objectaux et narcissiques* ; voie plus courte que celle de modifier la réalité externe, selon Freud, mais également plus authentique car surmontant ces obstacles avec application, et ne les escamotant pas de façon superficielle (imitations, copies) (J. Chasseguet-Smirgel, *La maladie d'Idéalité.* 1975, p.121).

Michel de M'Uzan rappelle néanmoins avec justesse, dans la continuité de notre chapitre consacré au génie créateur, que *le processus créateur* –quel que soit sa nature-, *est loin d'être idyllique,* allant jusqu'à le qualifier de *drame* (M. de M'Uzan, *Intervention au colloque sur le narcissisme*, 1964).

C'est pour J. Chasseguet-Smirgel, comme pour Balint et pour nous-même, essentiellement dans le but de renforcer l'estime de soi que le créateur crée. Ces derniers développements nous indiquent le moyen opéré pour cela par la diminution de la distance entre le Moi et l'Idéal ; que le processus créateur s'accompagne de sublimation ou non. L'œuvre représente ainsi l'image du Moi idéalisé de l'artiste qui, à un certain niveau, se confond avec un phallus-symbole de la complétude. Oscar Wilde ne disait-il pas que *Toute œuvre d'art est un portrait de l'artiste*, et Jean Bazaine, que les productions artistiques étaient *des doubles prodigieux de l'homme* ? (J. Bazaine, *Batailles dans l'air*, 1959).

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

De façon schématique, voici les éléments fondamentalement nouveaux que nous pourrions retenir de cet ultime voyage théorique: Au créateur masculin *authentique* s'oppose un créateur *imposteur* dont l'histoire infantile a été caractérisée par un père absent. Cette absence de père, donc de support identificatoire, a entraîné la mise en place, à défaut de ce support dans la réalité, d'un refoulement des pulsions homosexuelles (*refoulées* et non *désexualisées* -ce qui aurait pu occasionner la sublimation des pulsions dans l'œuvre). La fusion maintenue avec la mère, sans tiers séparateur paternel, occasionnant un défaut de construction Surmoïque. L'œuvre, strictement menée par des préoccupations narcissiques d'idéalisation de soi, ne rencontre que peu de reconnaissance publique, a valeur de *faux phallus symbolisé* ou encore d'*acting-out* inauthentique et factice, et apparaît chargée de combler l'espace entre soi et le père non-introjecté.

Retrouverons-nous cette *imposture* de la sublimation chez certains de nos enfants surdoués ; ceux-là mêmes qui, cliniquement, nous frappaient par leur paradoxale *inintelligence* dans l'introduction de ce travail ?

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

III- Articulations entre *génie* et *folie* à l'épreuve des techniques projectives: Traduction des mouvements de pensée et de l'angoisse primaire chez les enfants et les adolescents

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

1- Aspects psychopathologiques

A- Introduction au principe de projection

Nous proposons, afin de pouvoir être appréhendée par des lecteurs non psychanalystes, de réinscrire, à des fins de clarté, le principe de projection dans sa fonction de révélateur d'un fonctionnement psychopathologique. Pour cela, nous proposons de bâtir un cheminement de pensée du plus grossier au plus fin, en commençant par récapituler de façon très schématique les trois grandes catégories d'organisations psychopathologiques, ainsi que l'origine de ces organisations selon la théorie psychanalytique.

Rappel schématique des grandes entités nosographiques:

PSYCHOSES	ÉTATS LIMITES	NÉVROSES
= Délire	**= Troubles des conduites**	**= Problématique sexuelle et agressive**
- Schizophrénie **- Maniaco-dépression** **- Psychose hallucinatoire** **- Paranoïa** **- Paraphrénie…**	**A- Problématique limite** **- Anorexie-boulimie** **- Addictions-compulsions (toxicomanie-alcoolisme-achats...)** **- Conduites anti-sociales (délinquance-perversion-psychopathie...)** **B- Problématique narcissique** **C- Problématique dépressive…**	**- Hystérique** **- Phobique** **- Obsessionnelle** **- D'angoisse…**

Stade oral ..... Stade anal ..... Stade phallique ..... Stade Oedipien ..... Stade génital

>> Maladies de moins en moins invalidantes, de moins en moins en rupture avec la réalité >>

Plus la maladie est grave, plus la fixation qui en est à l'origine a été précoce dans le psychisme du sujet au cours de son développement infantile.

Qu'est ce qu'un individu *sain*? L'individu sain est dit *normalo-névrotique*. Chaque individu sain est passé par tous ces stades du développement et possède des traits névrotiques.

Comment comprendre la maladie mentale? La maladie mentale est la conséquence d'une *fixation* à un stade au cours du développement psycho-sexuel. Cette fixation est due à un défaut de soin parental (quantitatif ou qualitatif), plus exactement à une inadéquation entre la demande de l'enfant et la réponse de l'*environnement maternel primaire* (Winnicott).

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

La distinction fondamentale entre « *organisation psychique* » et « *maladie mentale* » doit être soulignée: chaque individu possède une *organisation psychique*, plus ou moins étayée, *compensée,* par son environnement affectif et social actuel. Les chocs et les pertes de la vie (séparations, conflits, chômage, vieillissement, maladie somatique, etc.) mettent à l'épreuve la solidité de cette organisation, qui, dans le cas d'une base fragile, est susceptible de se d*écompenser* et de revêtir un jour une forme pathologique (*maladie mentale).*

La formule « maladie mentale » est généralement appliquée aux formes les plus graves, archaïques, des organisations psychiques (fonctionnements limites graves, psychoses), mais il se peut qu'une névrose obsessionnelle décompensée soit, par exemple, plus invalidante (c'est à dire douloureuse et désocialisante) qu'une psychose maniaco-dépressive bien prise en charge et bien accompagnée...

Quels liens avec les évaluations projectives? Chaque organisation psychique possède ses problématiques (sous-tendues par des angoisses) spécifiques:

- **Organisation psychotique**: problématique identitaire (angoisse de morcellement)
- **Organisation limite-narcissique**: problématique de perte d'objet (angoisse de séparation)
- **Organisation névrotique**: problématique Oedipienne (angoisse de castration)

L'objectif des tests projectifs est de déterminer ces problématiques (et angoisses) à travers les projections du sujet. La psychanalyse définit (J. Laplanche & J.-B., Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, 1971) la projection comme *la méconnaissance, par le sujet, des désirs et émotions qu'il n'accepte pas en tant que lui appartenant, dont il n'a pas conscience, et qu'il attribue à des faits ou intentions extérieurs.* Le sujet projette donc sur ce matériel: affects, conflits, désirs, dont il n'est pas toujours conscient et qu'il refuse parfois de reconnaître en lui.

La problématique du sujet apparaît par conséquent au clinicien à travers la prévalence de certains mécanismes de défenses dans chaque protocole. Le sujet, en répondant à la consigne d'exprimer librement des récits, se dirigera tout naturellement vers sa problématique et la révélera en se défendant contre elle. Les épreuves projectives sont ainsi apparentées à *un miroir dont les qualités diffèrent selon les modalités singulières des fonctionnements psychiques humains* (C. Chabert, *Psychopathologie à l'épreuve du Rorschach*, 1987, p. 268).

Nous savons par exemple qu'un sujet projetant Pl.1 du TAT: *c'est un petit garçon de 8 ou 9 ans, qui se demande s'il va jouer ou non du violon, et s'il y arrivera ou pas...* sera cotée comme soumise à un procédé défensif de type névrotique obsessionnel (récit adapté à la réalité mais chargé de doute et d'hésitation entre

interprétations différentes), venant lutter contre une angoisse de castration et une problématique Oedipienne (si l'ensemble de ses projections va dans ce sens).

Cette approche théorique est celle de *l'École de Paris*, largement développée à l'université de Paris V – René Descartes, dans la perspective psychanalytique des travaux de N. Rausch, D. Anzieu, C. Chabert, etc. L'interprétation des réponses à ces épreuves projectives, nécessite d'être sous-tendue par un arrière-plan théorique bien maîtrisé. Il s'agit en l'occurrence de la théorie psychanalytique de l'appareil psychique d'une part, et des techniques projectives, d'autre part. Le lien entre théorie et clinique étant fondamental pour cadrer et penser le fonctionnement psychique tel qu'il apparaît dans ces tests.

B- Présentation du Rorschach et des épreuves thématiques

Ces deux types de tests, dits de personnalité, sont proposés dans le cadre d'un bilan (ou *examen*) psychologique complet, à l'issue de l'exploration cognitive (par le biais, par exemple, d'une échelle de Weschler, pouvant être complétée par d'autres tests dits d'*intelligence*, ou d'*efficience*) et en association avec un ou plusieurs dessins. La demande du bilan doit s'inscrire dans l'éthique de ces tests (contribuer à comprendre un fonctionnement psychique en vue de lui apporter le meilleur soin possible, et non satisfaire la curiosité du patient ou de son entourage). Cette demande fonde la passation et peut axer l'attention du clinicien dans une direction particulière. La question du cadre est également fondamentale. Le clinicien, formé aux techniques projectives, doit se trouver dans une pièce calme avec le sujet, pendant le temps que nécessite la passation des tests, en respectant son rythme, et en restant attentif à son aspect transférentiel et contre-transférentiel.

Le test de Rorschach doit son nom à un médecin également peintre du début du siècle dernier. Il est constitué par un ensemble de dix planches sur lesquelles figurent des tâches non-figuratives, compactes (une forme) ou bilatérales (deux formes accolées): cinq sont noires, deux sont noires et rouges, et trois sont pastels. Le sujet testé doit dire *ce à quoi ces images le font penser, ou ce qu'il peut imaginer en les regardant.*

Le Thematic Aperception Test, ou TAT, consiste en une quinzaine de planches dessinées (pré- sélectionnées par le clinicien avant la passation, selon l'âge et le sexe du patient: généralement entre dix et treize). Ces images sont figuratives, chacune représente une scène avec des personnages en situation ambiguë (un enfant assis devant un violon, une femme regardant par la fenêtre, etc.) ou bien un tableau sans personnage, ou encore avec de vagues ombres. La dernière est blanche. Le sujet testé doit *raconter une histoire qu'il invente à partir de ce que lui suggère le matériel, avec un début, un déroulement, et une fin.*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Le Children Aperception Test, ou CAT, est proposé à la place du TAT chez les enfants avant douze ans, parfois un peu plus tard lorsque l'affectivité nous semble trop fragile pour pouvoir se confronter à des situations humaines, donc très réalistes. Il est constitué de dix planches dessinées et figuratives mettant en scène des animaux au lieu de personnages humains.

Une des spécificités de l'abord psychanalytique des tests projectifs consiste à distinguer le contenu *manifeste* de chaque planche (comme décrit plus haut), de son contenu *latent* (ce à quoi renvoient inconsciemment ces planches auprès de la majorité des sujets testés). Le contenu latent des planches de Rorschach, de TAT et de CAT figure en annexe.

Le caractère ambigu de ces planches de Rorschach et d'épreuves thématiques est fondamental. Car, en se référant à la première topique freudienne, on pourrait dire de façon schématique que l'inconscient, stimulé par ce matériel ambigu et sur lequel il a l'autorisation de projeter librement, est tenté de faire émerger ses désirs, fantasmes, préoccupations, de façon primaire, crue (désir sexuel, agressivité, avidité, etc.). La force du pré-conscient dans sa fonction de filtre de ces émergences va être mise à l'épreuve. La nature des défenses qui seront convoquées pour parer à l'émergence instinctuelle de ces contenus primaires indiquera à quel stade d'élaboration défensive le sujet se trouve ; défenses qui, répétons-le une nouvelle fois, sont tributaires de la qualité de l'environnement primaire et de son caractère contenant lors de leur institution au cours de l'enfance.

Or, c'est le langage, à travers le choix des mots, qui témoignera de la force de la solidité du pré-conscient en temps que filtre. Ce qui intéresse le clinicien n'est pas tant *ce qui est dit* par le sujet, que *ce qui est dit face à un matériel confrontant un contenu manifeste et des sollicitations latentes*, mais également *comment c'est dit.* Ce dernier point renvoyant aux systèmes défensifs chargés de révéler la problématique du sujet testé. Le TAT fait en particulier l'objet d'une grille de dépouillement répertoriant les procédés défensifs du discours (donc des réponses projectives). Cette grille, outil précieux du projectiviste, figure en annexe.

Le Rorschach permet par ailleurs d'aborder la sphère cognitive autant qu'affective. Par l'observation de la qualité de *verbalisation* (pour ce qu'elle révèle d'individuel, mais aussi des facteurs de développement et de l'environnement culturel), et également par une *cotation* (vaste et complexe, dont la trame figure en annexe) prenant en compte les types d'appréhension choisis par l'enfant: où voit-il (tout le dessin ou bien des petits détails)? Comment voit-il (par la forme, la couleur, le mouvement)? Que voit-il (des humains, des animaux, des objets)? Et quelle est sa productivité, son débit? Bien qu'uniquement descriptifs, ces paramètres sont cotés, comparés à des normes, et croisés entre eux afin de mettre en relief d'éventuels points de fragilité perceptive (altérations, distorsions, persistances).

Fragilités perceptives qui ne sauraient, néanmoins, être distinguées de la sphère affective, la clinique psychanalytique partant du postulat que l'appareil cognitif s'ancre dans l'appareil psychique, entretenant une

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

relation intime aux affects. Nous recherchons par conséquent, dans les protocoles, les liens (articulations, interactions, interférences) entre l'expression de la charge affective et de la problématique (renvoyant à des fantasmes circonscrits) d'une part; et les modes d'adaptation à la réalité perceptive et cognitive d'autre part. Autrement dit, l'altération du fonctionnement psychique infiltre les registres cognitifs aussi bien que fantasmatiques et affectifs.

L'approche plus qualitative de ces tests projectifs doit ainsi aboutir au dégagement des thèmes dominants, à la mise en lien entre les réponses du sujet et les sollicitations latentes de chaque planche, à la mise en relief de la représentation de soi, des relations, des imagos parentales, aux mouvements identificatoires, à l'analyse des symboles, etc. Nous faisons figurer en annexe les étapes et références psychopathologiques détaillées d'un compte-rendu de bilan projectif complet (Rorschach et Épreuves thématiques), afin de permettre au lecteur de s'y initier de façon structurée et concrète.

Rorschach et épreuves thématiques n'induisent pas les mêmes mouvements psychiques, ils sont complémentaires. Il arrive qu'un même sujet présente des différences impressionnantes entre ces deux tests.

Le Rorschach favorise la régression: par la consigne encourageant à *percevoir* ou à *imaginer*, par le fait qu'il s'agisse d'un matériel non figuratif, et par sa configuration articulée autour d'un axe central symétrique. Les images compactes, trouées, favorisent la régression et sont très révélatrices des sentiments d'intégrité et d'identité du sujet, de l'image du corps. C'est une *épreuve des limites* par excellence. Elle renseigne également sur les aménagements narcissiques qui en découlent. À un second niveau, elle renseigne sur la nature des investissements objectaux et sur les caractéristiques des imagos parentales.

Les épreuves thématiques présentent à priori des priorités inversées. La consigne adressée au sujet incite davantage à la secondarisation, puisqu'il s'agit de *raconter une histoire*, donc de l'inscrire dans une temporalité et une verbalisation construites. Elles mettent principalement en relief les relations objectales, grâce à la présence de personnages figuratifs. À un second niveau, elles révèlent les préoccupations psychopathologiques et les perceptions de soi... en réalité, ces priorités fonctionnent en écho. Le CAT, pour les plus petits, fait plus précisément figurer les conflits qui jalonnent le développement infantile (oralité, conflit Oedipien, agressivité, attachement à la mère, etc.).

Le lecteur souhaitant s'initier aux technique projectives de façon plus détaillée et académique, pourra s'orienter vers les ouvrages référencés de notre bibliographie.

C- Spécificité des entités psychopathologiques chez l'enfant

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

N. Rausch de Traubenberg et M.-F. Boizou distinguent dans leur ouvrage trois grandes catégories psychopathologiques infantiles (entre 4 et 11 ans): les *normatifs*, les *cas de déviance mineure* (névrose) et les *cas de déviance majeure* (psychose). Les deux derniers groupes se détaillent comme suit : parmi les cas de déviance mineure, les auteurs distinguent les profils *caractériels*, *les traits névrotiques*, les *névrotiques* et les *immatures*. Les cas de déviances majeures sont, eux, constitués par les profils *déficitaires*, les *prépsychotiques* et les *psychotiques* (**N.** Rausch de Traubenberg & M.F. Boizou, *Le rorschach en clinique infantile*, 1996).

Ces organisations s'appuient sur le modèle freudien de l'appareil psychique, incluant les notions de fixations pathologiques à des stades de développement infantile. Il nous semble intéressant de faire également référence à M. Klein et à ses positions schizo-paranoïde et dépressive, ces deux référenciels théoriques ne s'excluant pas, et cette terminologie apparaissant fréquemment, en complémentarité avec la terminologie freudienne, dans nos compte-rendus de bilans psychologiques.

Si la position schizo-paranoïde constitue une sorte d'équivalent au stade oral freudien et entraîne généralement, dans ses fixations, des manifestations primaires (psychotiques), c'est essentiellement sur la position dépressive qu'il nous semble important de revenir dans ce contexte projectif. Car, nous l'avons lu dans le premier chapitre de cet exposé théorique, l'enfant surdoué présente bien souvent des signes d'agitation, des troubles du comportement.

L'agitation apparaît aux yeux de la psychanalyse comme un défaut de pare-excitation, de contenant parental (holding, étayage psychique), lacune externe s'étant installée, dans un mouvement d'introjection, vers les objets internes du sujet, bien en peine pour se réconforter seul et retrouver son calme. L'*agitation* (qu'il faut veiller à distinguer de l'excitation névrotique) n'est en réalité qu'une forme plus ou moins importante de la *manie*, lutte anti-dépressive active.

Winnicott s'inscrit dans cette théorie kleinienne pour élaborer les caractéristiques de la défense maniaque chez l'enfant: *la manipulation, la maîtrise toute-puissante et la dépréciation par le mépris ; elle s'organise en fonction des angoisses qui relèvent de la dépression –état qui résulte de la coexistence de l'amour, de l'avidité et de la haine dans les relations entre les objets intérieurs* (D.-W. Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, 1969, p.22). Rappelons à nouveau, dans ce contexte, que le passage sain d'un stade à l'autre du développement ne peut avoir lieu qu'à condition que l'environnement affectif ait été assez bon, contenant, pour que le sujet ait développé des pulsions de vie (d'amour) assez puissantes pour contrer, dépasser les pulsions de mort (de haine).

La défense maniaque, dès l'enfance, se manifeste sous plusieurs formes différentes mais apparentées : *le déni de la réalité intérieure, la fuite de la réalité intérieure vers la réalité extérieure. Le maintien des personnes de la réalité intérieure en état « d'animation suspendue ». Le déni des sensations de dépression –la lourdeur, la*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tristesse- par des sensations spécifiquement contraires, la légèreté, la bonne humeur, etc. L'emploi de presque n'importe quel contraire pour se rassurer vis-à-vis de la mort, du chaos, du mystère, etc., ces idées appartenant au contenu fantasmatique de la position dépressive.

Nous pourrions récapituler cette approche de façon simplifiée selon ces termes : lorsque l'angoisse dépressive d'un petit enfant est trop massive et ne parvient pas à être soulagée par son environnement affectif (parents), l'enfant fuit sa réalité intérieure (contaminée par les attaques sadiques adressées aux aux parents et à lui-même) pour entraîner une fuite vers le fantasme (rêves éveillés d'omnipotence, par exemple) chargée de nourrir activement cette fuite vers le non-soi. Pourtant, cette vie fantasmatique ne peut qu'être inspirée du réel de l'enfant. Cet aspect justifie son collage à la réalité, en tant qu'alternative à l'appui sur ses objets internes si douloureux. Cet ensemble évoque au clinicien un certain manque de flexibilité, d'authenticité, de profondeur, de doute. Car l'incertitude nécessite de bons appuis affectifs chargés d'offrir une sécurité de constance identitaire et narcissique à l'enfant; ce qu'il n'a pas toujours eu l'opportunité de pouvoir construire dans son environnement affectif familial.

Nous ne pouvons, en outre, que nous réjouir de constater combien les caractéristiques anti-dépressives répertoriées par Winnicott, sont prises en compte de façon exhaustive par la grille de dépouillement des procédés du discours au TAT (pourtant originairement dédiée au sujet adulte) à laquelle nous nous référerons pour l'ensemble des tests projectifs (F. Brelet-Foulard & C. Chabert, *Nouveau manuel du TAT*, 2003).

D- Spécificité des entités psychopathologiques chez l'adolescent

C. Chabert, dans son ouvrage (C. Chabert, *Psychopathologie à l'épreuve du Rorschach*, 1987), aborde la clinique adulte. Elle distingue les *névroses* (hystérique et obsessionnelle) des *fonctionnements limites* (incluant les figures de la *dépression* et des problématiques *narcissiques*), et de la *psychose*. Ces grands registres psychopathologiques s'inscrivent tout à fait, nous pouvons le constater, dans la continuité de celles utilisées par N. Rausch de Traubenberg et M.-F. Boizou dans l'ouvrage référencé plus haut, concernant les enfants.

Dans plusieurs articles plus spécifiquement consacrés aux épreuves projectives à l'adolescence, C. Chabert met par ailleurs en relief la singularité des productions à cette période de la vie.

L'originalité de ces protocoles tiendrait à la *très grande proximité de la vie fantasmatique des adolescents* : déclenchement rapide de mouvements régressifs, hyperexcitabilité pulsionnelle pouvant être interprétée à tort comme pathologique, déploiement très libre de mots et d'images parfois étonnants, rares, ne nécessitant pas de commentaire subsidiaire qui risquerait d'en briser *l'essence poétique*. L'auteur insiste par ailleurs sur l'extrême proximité, à cette période tellement mouvante de la vie psychique, entre les investissements narcissiques, en

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

pleine réorganisation, et objectaux. Si les relations que l'on entretient avec soi restent tout au long de la vie corrélées à la façon dont on investit la sphère relationnelle, cela est particulièrement vrai chez les adolescents (C. Chabert, *Narcissisme et relations d'objet à l'adolescence : apport des épreuves projectives*, 1993).

Ces dimensions narcissique et objectale sont, selon l'auteur tout à fait centrales à observer chez l'adolescent, ainsi qu'en témoignait également notre exposé théorique consacré à ce thème, hors du présent contexte projectif. C. Chabert observe que *la réactivation des processus d'individuation d'une part, du conflit d'autre part, joue un rôle essentiel dans le maintien de l'identité et la mise en place des identifications sexuelles* (C. Chabert, *Modalités du fonctionnement psychique des adolescents à travers le Rorschach et le TAT,* 1983). Elle appréhende ces deux registres de problématiques à partir des réactions aux sollicitations latentes du matériel.

E- Processus primaires, processus secondaires

Pour Freud, le processus primaire et le processus secondaire peuvent se définir en termes purement économiques: décharge immédiate dans le premier, inhibition, ajournement de la satisfaction et détour dans le second. L'idée d'opposer, du point de vue de la pensée et du jugement, les processus primaires (liés à l'identité de perception) et secondaires (liés à l'identité de pensée) est, selon J. Laplanche et J.-B. Pontalis, centrale dans la théorie Freudienne (J. Laplanche & J.-B., Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, 1971).

F. Brelet-Foulard et C. Chabert (C. Chabert, *Nouveau manuel du TAT*, 2003, p.14) détaillent les distinctions et les liens résidant entre ces deux notions, en écho avec la situation projective qui nous intéresse ici : *les processus primaires ont été reconnus par Freud à travers la compréhension du rêve qui est organisé par leur logique. Ils caractérisent les processus inconscients. Ils visent à établir par les voies les plus courtes une identité de perception. L'investissement porte sur les « représentations de chose », images surtout, mais aussi d'autres éléments investis à partir de perceptions multiples (sensorielles, cénesthésiques, etc.). Ils travaillent par glissements incessants de sens d'une représentation à une autre (déplacement et/ou condensation).*

Le fonctionnement de pensée en processus secondaires s'ajoute avec l'acquisition du langage au fonctionnement en processus primaires. Il implique l'acceptation d'un délai et l'investissement des « représentations de mots ». À l'opposé des processus primaires, il tient compte de la réalité, de la logique et de la cohérence et, entre autres, des catégories du temps et de l'espace. Il obéit, non plus à l'identité de perception, mais à l'identité des pensées entre elles.

Il faut cependant souligner que sans processus primaire, il n'y a pas de processus secondaire puisque ceux-ci travaillent sur ceux-là qui constituent en quelque sorte la matière première du traitement des produits

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

psychiques et de leur élaboration. Les processus primaires, considérés comme ceux qui gèrent le travail psychique dans les premiers instants de la vie humaine, persistent tout au long de celle-ci, généralement recouverts par la pensée secondaire, qu'elle soit animique (celle qui construit le fantasme, les théories sexuelles infantiles, etc. (...)*) ou organisée dans le registre oedipien, à partir de la reconnaissance de la différence des sexes et des générations.*

Succès de la pensée ou accès à la secondarisation

Dans leur ouvrage, N. Rausch de Traubenberg et M.-F. Boizou (*Le Rorschach en clinique infantile,* 1996) font part au lecteur de l'expérience d'une certaine relation entre le caractère archaïque d'une problématique et le caractère dégradé de l'activité perceptivo-cognitive dans les cas d'altérations graves du fonctionnement psychique. Elles s'interrogent sur la figuration de ces interactions dans des organisations moins massivement pathologiques, et surtout dans des organisations du registre normal ou normatif, où les manifestations sont, disent-elles, *infiniment plus modulées, les articulations plus subtiles et les oscillations plus limitées*, bien que le registre fantasmatique soit parfaitement présent. Elles font l'hypothèse que *le besoin d'expression, le désir de réalisation, le poids des conflits, se répercutent aussi bien au niveau de l'élaboration mentale, de l'articulation perceptive, qu'à celui de la problématique et de l'affect proprement dit.*

Ces auteurs analysent certes les données relatives à ce qui est exprimé (vécu, affect, préoccupation, problématique), mais également les *données relatives aux modes de maniement perceptif et perceptivo-cognitif du stimulus.* De la confrontation entre ces ensembles de données, il ressort un mode de fonctionnement spécifique pour chaque enfant, qu'elles proposent d'appeler *mode d'adaptation.* On peut comprendre sous ce terme, le *mode de résolution des conflits*, le *mode d'intégration des besoins* et le *mode de réalisation des ressources.*

Ce second ensemble de données, touchant à *l'appréhension par la pensée* qui nous intéresse, comprend les caractéristiques générales de la réactivité face au matériel: nombre de réponses, rythme et débit, type de saisie perceptive (globale, détaillée ou autre), modes d'expression privilégiée (forme, kinesthésie ou couleur) et contenus prévalents.

Ces auteurs notent également, en dehors des aspects récapitulés dans ces facteurs, l'importance de la *verbalisation*, de la façon dont ces facteurs sont exprimés et communiqués à autrui: *égrener des substantifs, construire des scènes foisonnantes, constituent les positions extrêmes des modes d'expression verbale qui vont de l'utilisation la plus parcimonieuse du verbe à la participation la plus généreuse de la fabulation. Discours lent ou rapide, haché ou harmonieux, retenu ou logorrhéique, qui véhicule les représentations fixes ou les images fluides en constance transformation.* A elle seule, la verbalisation ouvre les portes de l'individuel tout en

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

dépendant, chez les enfants, des facteurs de développement et d'environnement culturel.

Émergences du primaire ou échec de la secondarisation

Dans les tests projectifs des enfants comme dans ceux des adultes, les thèmes de la problématique sont le reflet de la pression de fantasmes sous-jacents. La représentation de ces fantasmes est, ou n'est pas, accompagnée d'angoisse. L'absence d'angoisse n'implique pas absence de conflit, donc de souffrance. La prise en main de la situation par des mécanismes de défense du Moi maintient un certain équilibre et l'angoisse surgit lorsque l'équilibre des forces se trouve rompu.

En ce qui concerne tout particulièrement les enfants, il faut par conséquent veiller à ne pas confondre *angoisse franche* et *représentation de fantasmes*, qui renvoient à des types d'angoisses bien définis, rencontrés lors du développement libidinal ou dans une pathologie particulière. La distinction ne va pas toujours de fait, et le langage employé n'y aide guère.

Les manifestations directes de l'angoisse se situent au niveau du comportement observable dans la situation de passation, comme dans tout autre face à face. Il s'agit d'*expressions comportementales d'un retentissement émotionnel accusé, se reflétant dans les réactions somatiques mineures ou majeures d'agitation motrice, de tension posturale, de pâleur ou de sudation*. Ces réactions peuvent être accompagnées de commentaires subjectifs sur la crainte, l'appréhension, la peur ressentie et même provoquer un désir de fuite ou susciter force interrogations.

Dans le protocole même, différents signes indiquent l'envahissement de l'angoisse: telles les images dues au caractère entier, massif et de tonalité clair-obscur des taches, images qui font référence à une menace extraordinaire de dimension et de force inhabituelles intégrant ou non des représentations para- humaines. Les réactions dites *de choc* sont parfois assumées comme telles, mais elles font bien plus souvent partie des manifestations indirectes de l'angoisse.

Parmi ces manifestations indirectes, on note d'emblée la productivité, dont le caractère trop accusé ou trop restreint peut révéler de l'angoisse. Le débit, le rythme et le style de la verbalisation en sont également de bons révélateurs. Toutes ces modalités qui concernent l'étude formelle d'un discours sont à mettre en rapport avec le corps de la réponse, c'est à dire le fond du discours. En présence de réponses adaptées, le caractère perturbé de ces modalités ne révèle qu'un malaise limité et superficiel.

Par contre, en présence de réponses brusquement désadaptées et franchement inadéquates, la dégradation, devenant plus globale, est suffisamment patente pour qu'il n'y ait pas de doute sur la valeur de signification d'angoisse de tous ces éléments. Dans certains cas, un dénivellement qualitatif sporadique, inattendu, dans un

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

contexte neutre, correspond à un processus régrédient qui a valeur de signe d'angoisse. Seule sa place et une étude clinique approfondie peuvent permettre de juger de l'importance à lui donner dans la formulation des résultats.

Si chez les sujets psychotiques, on est la plupart du temps renvoyé à l'angoisse de mort, de morcellement, de persécution, menace de perte de cohésion interne, ce qui relève de leur problématique, il n'y a pas toujours expression d'angoisse *chaude*. On peut même être confronté à une froideur, à un non-investissement affectif. C'est dans les structures de cet ordre que l'on peut observer le plus grand détachement contrastant avec des images particulièrement fascinantes et angoissantes pour l'interlocuteur. Toutefois, chez certains psychotiques et pré-psychotiques, l'angoisse est *chaude*, parfois non liée, brute, vécue très fortement, même sur le plan émotionnel. Cette angoisse est suffisamment intense pour être directement ressentie par l'autre.

Quant à la forme d'angoisse très primitive mais non psychotique que l'on trouve chez les enfants carencés, si elle ne s'exprime pas dans des thèmes dépressifs, elle peut transparaître dans l'hypersensibilité anxieuse au manque, à l'incomplet ou, à travers une participation sans recul, à des situations de danger et d'insécurité.

Ainsi que nous l'avons évoqué plus haut, de l'abord de l'angoisse découle l'étude des mécanismes de défense qui l'accompagnent dans un protocole ou qui occultent soit son expression, soit celle du conflit sous-jacent. N. Rausch de Traubenberg et M.-F. Boizou nous font remarquer à juste titre que chez l'enfant, ils sont loin d'être aussi rigides, définis, délimités, que chez l'adulte. Il est souvent bien plus fructueux de suivre pas à pas les divers procédés défensifs que de se centrer uniquement sur le mécanisme dominant pour dégager une structure précise. Sauf dans les cas extrêmes, c'est la mise en rapport de la problématique, de la forme d'angoisse et de toutes les attitudes de lutte, de défense, qui permettra de juger de l'équilibre ou de son point de rupture.

Que dire à propos du cas particulier qui nous concerne, c'est à dire des enfants surdoués? Car les processus primaires ne sont pas le lot exclusif de la psychose, ils peuvent également être perçus comme une ressource créatrice de la pensée, un débordement lié à une pensée trop excitée. F. Brelet-Foulard et C. Chabert rappellent à ce sujet, et de façon générale, *la qualité normative des processus secondaires.* S'inspirant des travaux de V. Shentoub, elles associent les *émergences en processus primaires* à une *pensée secondarisée bousculée, déformée par les processus primaires ou (...) tolérante à leur mouvement et tentant de le prendre en charge*. Ces émergences peuvent, selon elles, amener à la régression créative, à condition d'une *remontée* rapide dans la pensée secondaire. Les mouvements précédant et succédant ces émergences révèlent leur place dans le psychisme du sujet (C. Chabert & F. Brelet-Foulard, *Nouveau manuel du TAT*, 2003).

Nous resterons toutefois attentive à ne pas nous laisser séduire par ces émergences lorsque de tels débordements déréalisant abonderont dans nos propres protocoles. Le fait que les sujets qui les emploient

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

soient surdoués ne change rien au fait qu'ils soient porteurs d'angoisse. La psychanalyse postule que cette angoisse, chez ces enfants, est l'objet d'un surinvestissement du système de canalisation par la pensée. C'est ce que nous tenterons d'explorer à partir de ce matériel projectif.

2- Aspects métapsychologiques

A- Le *travail de penser* selon Freud: de la perception à la représentation

C. Chabert (C. Chabert, *Psychopathologie à l'épreuve du Rorschach*, 1987) met en lien le *travail de penser* défini par Freud dans *La négation* (S. Freud, *Résultats, Idées, Problèmes*, 1925), avec le travail psychique sollicité au Rorschach. Ce travail tient en deux aspects essentiels. Le premier concerne la mobilisation de *la fonction de jugement*, qui doit *prononcer qu'une propriété est ou n'est pas une chose*. Le jugement permet l'intégration ou l'expulsion du bon ou du mauvais, renvoyant *aux motions pulsionnelles les plus anciennes, les motions orales*.

La seconde tâche relève de l'épreuve de réalité. Elle consiste à *concéder ou contester à une représentation l'existence dans la réalité*. Freud précise : *Maintenant il ne s'agit plus de savoir si quelque chose de perçu (une chose) doit être admis ou non dans le Moi, mais si quelque chose de présent dans le Moi comme représentation peut aussi être retrouvé dans la perception (réalité). C'est, comme on le voit, de nouveau une question de dehors et de dedans (...) il faut se souvenir que toutes les représentations sont issues de perceptions, qu'elles en sont les répétitions (...) L'existence de la représentation est déjà un garant de la réalité du représenté. Elle s'établit seulement par le fait que la pensée possède la capacité de rendre à nouveau présent ce qui a été une fois perçu (...) sans que l'objet ait besoin d'être encore présent au dehors. La fin première et immédiate de l'épreuve de réalité n'est donc pas de trouver dans la perception réelle un objet correspondant au représenté, mais de le retrouver (...). La reproduction de la perception dans la représentation n'en est pas toujours la répétition fidèle ; elle peut être modifiée par des omissions, altérée par des fusions entre divers éléments. L'épreuve de réalité a ensuite à contrôler jusqu'où vont ces déformations. Mais on reconnaît comme condition pour la mise en place de l'épreuve de réalité que les objets aient été perdus qui autrefois avaient apporté une satisfaction réelle.*

C. Chabert observe combien ce texte peut se superposer à l'argument de la clinique projective : à travers les écarts et les liens entre perception et représentation (renvoyant à la distinction entre contenus manifeste et latent) ; à travers la référence au dedans et au dehors (en écho avec la question tellement centrale des limites au

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Rorschach) ; ou encore à l'absence de l'objet, *fondant en quelque sorte*, ajoute l'auteur, *la capacité à penser* ; l'idée des retrouvailles entre le perçu et le représenté s'ajoute à la notion d'absence pour rappeler l'espace transitionnel Winnicottien. Car, comme nous rappelle C. Chabert, *au Rorschach, les objets perceptibles sont absents, ils ne peuvent être que représentés (...) dans la création-retrouvailles qui sous-tend le processus de la réponse.* Freud aborde également dans cet extrait l'idée de déformation du perçu. Cet aspect se situe dans l'espace séparant le monde externe du monde interne, met à l'épreuve les interférences (affectives, cognitives) fondant les écarts entre réponse projective du sujet et principe de réalité. Enfin, lorsqu'il aborde la satisfaction tirée de l'objet à la fois perdu et retrouvé, il étaye les effets intrinsèquement régressifs du Rorschach ; régression favorisant les retrouvailles entre fantasmes et affects.

B - Figures du Ca, du Surmoi et de l'Idéal du Moi

Les techniques projectives, en référence à la métapsychologie freudienne, abordent l'appareil psychique sous ses angles économique, dynamique et topique. *Économique* car elles investissent le sujet dans sa mobilité psychique. La qualité du discours (cohérence) traduit la qualité de la secondarisation (efficacité du traitement du conflit). *Dynamique* car la dynamique psychique résulte du conflit entre forces pulsionnelles. Les tests projectifs observent ces mouvements, leur intensité, et leurs effets structurants ou inhibiteurs.

Topique, enfin, car le sujet doit produire des réponses avec deux contraintes: une consigne encourageant la régression et l'imaginaire, et un face-à face avec un professionnel inconnu et neutre. Cette configuration met en jeu un conflit topique permettant d'accueillir les réponses comme une construction psychique dont l'origine serait fantasmatique-inconsciente, et le filtrage autorisé par le pré-conscient.

Les instances issues de la seconde topique freudienne sont perceptibles dans les réponses projetées.

Les émergences du *Ca,* emblème des désirs crus non refoulés, témoignent d'un filtrage insuffisant du pré-conscient. Nous pensons en particulier aux processus primaires révélant la massivité de la projection (E2) (en référence à la feuille de dépouillement figurant en annexe : *inadéquation du thème au stimulus, persévération, fabulation hors image, symbolisme hermétique ; évocation du mauvais objet, thème de persécution, recherche de l'intentionnalité de l'image et /ou des physionomies ou attitudes, idéalisation de type mégalomaniaque ; expressions d'affects et/ou de représentations massifs, expressions crues liées à une thématique sexuelle ou agressive).* Il est également à envisager que certaines dramatisations hystériques (B2), procédés maniaques (CM) ou attitudes inappropriées au cours de la passation, soient appréhendés comme l'expression insuffisamment défendue de ce *réservoir pulsionnel.*

Les émergences du Surmoi concernent les séries défensives rigide (série A) et labile (série B) exclusivement,

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

le Surmoi, *héritier du complexe d'oedipe*, ne pouvant émerger qu'au prix d'une élaboration au moins partielle de cette étape du développement. Nous verrons un peu plus loin combien l'Idéal du Moi fait l'objet de traductions spécifiques et élaborées dans cette grille de dépouillement.

Chaque organisation psychopathologique accueille un conflit topique spécifique. La névrose constitue le théâtre d'une lutte entre désir et défense, donc entre Ca et Surmoi. Les organisations limites peinent à confronter leur Idéal du Moi à leurs désirs, donc au Ca. Mais dans leur forme plus archaïque, ces fonctionnements peuvent rejoindre celui de la psychose, dont le conflit se situe entre Ca et réalité.

D- Les imagos parentales

Rorschach et épreuves thématiques possèdent tous deux des planches spécifiques dont la charge, sur le plan latent, est d'évoquer les *imagos* (ou *figures*) parentales.

Il s'agit, au Rorschach, des planches I, IV, VI, VII et IX. Les trois planches maternelles évoquent des aspects complémentaires: la première renvoie, par sa place dans la passation, à l'évocation du *premier objet*, en lien avec ses conséquences sur les représentations de soi. La septième, bilatérale, est explicitement dite *planche maternelle*, elle aborde les modalités de relation telles que représentées dans l'inconscient du sujet, de façon étonnante. La neuvième planche, pastel, est très régressive, difficile à traiter du fait de ses superpositions de couleurs mal limitées. Elle est appelée *planche maternelle archaïque* ou *utérine*. La quatrième planche, paternelle, est compacte, sombre, massive. La tache qui la constitue renvoie à une forme humaine (ou para-humaine) qui possède un élément saillant justifiant son autre nom de *planche phallique*. La sixième planche n'est pas à proprement parler une planche *parentale*, mais la mise en lien qui la constitue, entre féminin (ouverture estompée à l'allure de fourrure vers le bas) et masculin (sorte de totem indien érigé vers le haut), nous a toujours semblé métaphoriser une scène sexuelle, et par conséquent étroitement corrélée à la scène primitive. Il n'est pas rare de retrouver dans cette planche les avatars d'une violence conjugale introjectée par un enfant en référence à ses parents réellement en grand conflit, alors que cette violence n'a pas envahi les objets internes par ailleurs, donc les autres planches. Cette planche accueille par ailleurs un élément phallique qui ne peut que faire lien avec l'imago paternelle.

Nous aimerions évoquer ici les récents travaux de Bruce L. Smith qui s'est attelé à traduire les vestiges laissés par une *mère morte* (selon la théorisation d'André Green), au Rorschach. Il évoque les notions de présence / absence de cette imago, non réellement morte, mais finalement inatteignable sur le plan affectif en raison d'une importante dépression. *Fantômes, ombres, apparitions furtives, disparition d'objets...* seraient, dans ces planches de Rorschach (et en particulier dans les planches maternelles) à entendre comme l'expression de ce

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

douloureux vestige maternel. L'auteur évoque par ailleurs les signes souvent associés à ces représentations, autour du manque d'étayage, de la perte et de la dépression. Il note le clivage et l'idéalisation partielle de cet objet maternel, ainsi que l'identification fréquente à ses traits (B. L. Smith, *How can i miss you when i won't got away ? The dead mother complex and the Rorschach*, 2006).

Au TAT, les imagos parentales figurent tout particulièrement aux planches 5, 6BM et 6GF, 7BM et 7GF, 9GF, 11 et 19. Rappelons que la mention BM (Boy-Man) fait référence au fait que ces planches sont proposées aux seuls sujets masculins et qu'à l'inverse, les planches GF (Girl-Female) sont réservées aux sujets féminins. Ces planches, lorsqu'elles comportent le même numéro, renvoient aux mêmes problématiques, inversant simplement l'identité de genre des personnages. La cinquième planche fait figurer une femme ouvrant la porte sur une pièce, elle sollicite le fantasme d'intrusion maternelle. La onzième planche présente un paysage ambigu, chaotique et obscur, il renvoie à l'évocation d'une imago maternelle archaïque. Les sujets féminins traitent les planches 7GF et 9GF, qui constituent des scènes de confrontation entre deux femmes ; la première dans une différence générationnelle manifeste, l'autre dans une relation de mêmeté. Ces deux planches réactivent les représentations de relations mère-fille, dans leur dimension de tendresse et d'identification à la maternité, ou de rivalité. Pour les sujets masculins, il s'agit de la planche 6BM, faisant figurer un jeune homme et une femme plus âgée, dont les postures et attitudes semblent mettre en scène l'annonce d'un deuil. Le fantasme parricide émerge généralement dans les récits de cette planche mettant largement à l'épreuve les liens à l'imago maternelle et la culpabilité oedipienne. Deux planches seulement ont pour vocation exclusive d'évoquer l'imago paternelle. Il s'agit, pour les sujets féminins, de la planche 6GF, représentant une scène de séduction entre une jeune femme et un homme. Pour les sujets masculins, la planche 7BM fait figurer les bustes d'un jeune homme et d'un homme plus âgé.

Au CAT, l'imago maternelle est appréhendée par l'intermédiaire des planches 1, 4 et 10. La première planche met en scène trois poussins en train de manger à table, avec l'ombre d'une poule en arrière-plan. Ce contexte de nourrissage rappelle l'intégration de la fonction maternelle dans un contexte d'oralité. La quatrième planche accueille une maman kangourou à bicyclette, accompagnée de ses deux petits. Elle renvoie aux relations à l'imago maternelle dans un contexte de vie quotidienne. La dixième et dernière planche représente un adulte chien portant sur ses genoux un enfant dans une position qui rappelle la fessée. La scène comporte en arrière-plan un WC et suggère la relation mère- enfant dans sa dimension anale. Les contenus manifestes et latents de chacune de ces planches de Rorschach, TAT et CAT figurent en annexe.

Ce matériel pose ainsi de façon précise la question de l'identification. N. Rausch de Traubenberg et M.-F. Boizou, dans leur travail sur le Rorschach, positionnent elles aussi cet aspect relationnel dans la continuité de la construction identitaire : *La représentation de soi (...), va de l'ébauche du schéma corporel à la réalisation de son unité vers la projection d'une image du corps sexué en situation dans le monde, face à l'Autre, qui ouvre l'accès à l'identification et à la maturité* (N. Rausch de Traubenberg & M.F. Boizou, *Le rorschach en clinique*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

infantile, 1996, p.103).

Elles notent que plus l'on s'approche de l'accès à l'identification stable et sexuée, et plus abondent, chez les enfants, les images humaines et animées (par opposition aux projections animales et inanimées) ; ce, particulièrement aux planches parentales (I, IV, VI et VII). Elles observent, et nous également, que la sensibilité à ces contenus latents parentaux occasionne des réactions spécifiques pouvant aller *du refus à la reconnaissance explicite, d'un abord très circonscrit à la projection fabulée.* Rappelant que la qualité formelle de ces images dépend bien entendu du niveau de développement libidinal, celles-ci pouvant *rester prégénitales, peu différenciées ou être composites, reflétant à la fois la persistance de fixations et un degré de structuration beaucoup plus évoluée*.

Chez l'enfant normatif, ce conflit identificatoire serait dépassé vers l'âge de huit ans. Les planches IV (paternelle) et VII (maternelle) prendraient alors toute leur importance et seraient *prises en charge par le sujet comme si transparaissait là le résultat d'une intériorisation réussie des images parentales*. Il ne faudrait pas s'étonner toutefois de rencontrer des projections fortement réprimées et refoulées (neutralité, surinvestissement de l'objet) à ces planches chez certains enfants de la latence dans un mouvement volontaire de recul par rapport aux fantasmes oedipiens et de fortification du Moi. À l'adolescence, enfin, les conflits internes réapparaîtront plus largement, dans une très forte convocation des représentations humaines, ou au contraire dans leur répression massive, témoins d'une recherche de nouvelles relations objectales : *seule la maturité assumée permettra de trouver un compromis harmonieux visant à une représentation de soi dans une réalisation affective, intellectuelle et sociale*.

E- Figures de l'Idéalisation

C. Chabert aborde la question de l'Idéalisation dans son chapitre consacré aux personnalités narcissiques. Elle rappelle que la centration narcissique est nécessaire et définit la construction d'une identité stable. Dans le contexte d'un environnement harmonieux, les relations avec soi s'éveillent en équilibre avec les relations aux autres. Les défenses narcissiques, dans ce contexte, servent à distinguer de façon tout à fait saine et fondamentale, les frontières entre le soi et le non- soi (C. Chabert, *Psychopathologie, à l'épreuve du Rorschach*, 1987).

Or, cet équilibre se voit ébranlé par l'émergence des processus ayant trait à l'identité sexuelle, car la reconnaissance de la différence des sexes engendre l'angoisse de castration. L'organisation narcissique est ici mise à l'épreuve, car ce qui était acquis sur le plan identitaire ne suffit plus à offrir une continuité dans la représentation de soi. L'inflation narcissique, ou *idéalisation de soi,* agit alors comme un moyen de bloquer le

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

conflit pulsionnel. Cet élan peut prendre deux directions : la première, attendue, consistera en un dépassement de cette nouvelle donnée par les vœux oedipiens pour le parent du sexe opposé et par le désir identificatoire au parent du même sexe.

La seconde consistera à refuser la différence des sexes et à geler les mouvements pulsionnels, *mécanismes permettant la négation du désir de l'autre*. Ce second profil détournera ses investissements objectaux pour les retourner sur lui-même, à la façon des personnalités homosexuelles ou perverses décrites par Freud en 1914 : *De toute évidence ils se cherchent eux-mêmes comme objet d'amour, en présentant le type de choix d'objet qu'on peut nommer narcissique* (S. Freud, *La vie sexuelle*, 1969, p.93). C. Chabert ajoute que *le retrait de l'investissement libidinal de l'objet au bénéfice du Moi du sujet a pour corollaire l'idéalisation.*

G. Rosolato est cité par C. Chabert pour ses travaux sur l'idéalisation, selon sa *direction vers le Moi, l'objet* ou le *but pulsionnel* (G. Rosolato, *L'axe narcissique des dépressions, in Nouvelle revue de psychanalyse*, 1975). *Du côté du Moi*, résume l'auteur, *c'est le Moi idéal qui figure les exigences de puissance et de perfection* (...). Le moi idéal peut émerger sous plusieurs formes dont le point commun renvoie à l'idée d'auto-suffisance, d'inaccessibilité. Aménagement défensif fondé par la crainte de la perte et du manque, dont les conséquences induiraient aussitôt une blessure narcissique : *Ainsi la sensibilité à la perte d'objet ou l'angoisse de castration, par les « trous » qu'elle dévoile, est par essence insupportable ; ainsi tout désir de l'autre, par le risque de dépendance qui s'y associe, doit être proscrit ; ainsi tout mouvement pulsionnel, par la contrainte qu'il impose, par la recherche de satisfaction par l'autre qu'il introduit, doit être éteint.*

À propos du *but pulsionnel*, l'auteur rappelle que la jouissance narcissique s'inscrit dans une *béatitude* à l'égard du monde et dans la suppression de tout désir pour autrui. Il s'agit du rétablissement narcissique des tout premiers temps de la vie : primaire, illimité, se retrouvant dans les fantasmes entourant l'origine et la mort. L'*objet* est, lui, soumis à l'idéalisation projective. Il est tour à tour réduit à ses nécessités narcissiques ou magnifié, mais toujours dans un mouvement projectif.

Ces développements théoriques sont synthétisés par l'auteur selon trois axes : *l'extrême idéalisation d'un soi grandiose et magnifié ; la tendance à rechercher la béatitude dans l'absence de désir (degré d'excitation réduit à zéro) ; l'investissement spéculaire de l'objet sous-tendu par l'identification projective.*

Au Rorschach, on peut observer la signification commune de l'idéalisation et de la dévaluation. Cet apparent paradoxe s'explique par le fait que toutes deux impliquent les mêmes processus. S'inspirant des travaux des Lerner (P. & H. Lerner, *Rorschach assessment of primitive defenses in borderline personality structure*, 1980), C. Chabert évoque la qualité formelle et le caractère valorisant ou dévalorisant des commentaires portés sur les projections, comme les indices d'un certain degré d'idéalisation. Les sujets présentant une pathologie narcissique idéalisent et dévaluent de façon récurrente les percepts qui leur sont proposés ; donnant

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

l'impression que les objets n'existent que pour leur image, dans une relation spéculaire, en miroir. Les attributs renvoyant à l'apparence, donc aux contours visibles, délimitant, sont largement employés : réponses « peau », vêtements, contours... souvent vides, dévitalisés, soumis au gel pulsionnel évoqué plus haut (statues, marionnettes, etc.). Cette dévitalisation étant vouée à nier la source interne de la pulsion, ainsi projetée sur l'objet. Objet tout en apparence, à la fois idéalisé et aussi vide que froid. Enfin, on observe comme autre caractéristique de ces protocoles, une absence de choix identificatoire sexué. La bisexualité, en tant que moyen de ne renoncer à aucune des positions, perdure, par peur de la perte, qui, comme toutes les pertes, occasionnerait une blessure narcissique intolérable. Pour parer à ces menaces, le narcissisme mobilise les mécanismes de clivage, de négation et d'idéalisation.

F- Figures de la symbolisation

Symboliser consiste, dans ce cadre projectif comme dans la clinique en général, à *faire fonctionner de manière satisfaisante le jeu représentatif* (B. Chouvier, *La capacité symbolique originaire*, 1997, p.15), donc à *opérer des liaisons souples et réversibles entre les représentations elles-mêmes ainsi qu'entre les différents niveaux et les différents types de représentation*. La mise en place de cet espace de symbolisation est fondamentale, car symboliser permet de se défendre contre les charges négatives liées à certaines représentations inconscientes. Cela aide à *conjurer l'angoisse*.

Les tests projectifs constituent un support particulièrement révélateur de cette capacité de symbolisation, puisque leurs consignes favorisent l'opération de liaisons et la création de représentations symbolisées.

Quelles sont les modalités précoces de la symbolisation ? Comment repérer leurs failles, leurs carences ? B. Chouvier indique sa piste : *C'est avec la construction du self et le développement des différentes enveloppes psychiques que s'ouvre l'espace représentatif de l'enfant, espace au sein duquel est repérable ce que j'appellerai une capacité symbolique originaire, sans laquelle les diverses strates psychiques ne peuvent se constituer selon des axes de structuration et de fonctionnement capables d'assurer à l'enfant le plein exercice de ses potentialités (...).*

Le premier contenant de pensées, d'affects, de sensations, est la matrice maternelle. Cette enveloppe primaire protège la psyché de l'enfant en même temps qu'elle y inscrit ses flux excitatoires. Selon l'auteur, la capacité symbolique originaire est constituée par *la liaison entre figurabilité et traitement des différents modes d'excitation, tant internes qu'externes*. La liaison analogique qui fonde toutes les formes de *correspondances* psychiques est, selon lui, l'opération centrale de la symbolisation.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

La seconde étape est tributaire du recours au mot. Les représentations de choses (de forme circulaire, par exemple) se lient aux représentations de mots (toutes ces choses sont nommées « ballon » dans ce premier temps de l'acquisition du langage). Des chaînes symboliques se créent. L'enfant réalise, au sein de cette expérience, une expansion narcissique, liée au plaisir de penser et au développement de la pulsion d'emprise. Le symbolisme primaire trouve, avec l'accès à la représentation de mots, une extension infinie de son champ (la forme ronde du sein maternel trouvera à travers le ballon, mais également dans tous les objets nommables de forme circulaire, des continuités symboliques).

La jubilation du petit enfant dans cette expérience de découverte et d'emprise est à la mesure de sa détresse lorsque ce système fait apparaître des échecs ou des défaillances dans l'inscription psychique de cette acquisition. Ce sentiment est lié à la mise en échec des signifiants formels.

Les formes contenantes ne sont réductibles ni à leur contenu, ni à leur contour. Elles sont intégrées en tant que contenants psychiques et précèdent l'objet perçu ou représenté ; elles sont même *condition de l'existence de l'objet dans l'appareil psychique. Sans l'introjection réussie des gestalts originaires, il ne peut y avoir ni inscription, ni persistance des traces mnésiques et, par là même, ne peut se construire aucune représentation.* La première forme close représentée par un enfant dans ses dessins, marque d'ailleurs un temps significatif de ses acquisitions.

C'est précisément ce que la tâche de Rorschach soumet au sujet pendant une passation ; *l'intégration globale de la tache, le rapport entre le fond et la forme, l'appréhension de la symétrie sont autant d'opérations qui dépendent de l'appropriation de la planche par le sujet, à partir des gestalts internes qui sont les siennes. Ces gestalts vont ensuite lui permettre de découper sur la planche autant de choses représentées que la souplesse interne de ses associations symboliques l'y autorise.* Une chaîne évolutive permet de passer du pictogramme (figuré sur la planche) au signifiant formel, du signifiant formel à la forme originaire et de la forme originaire au symbolisme primaire. Chaque phase nécessite, dans son fonctionnement, l'intégration réussie des phases antérieures.

L'approche psychodynamique globale du processus de symbolisation permet de mieux saisir les liens entre le registre pulsionnel et la structuration du penser. Trois registres élémentaires participent à ce processus : celui de l'*expression*, tout d'abord, en tant que révélateur de la vie interne. L'image convoque une décharge pulsionnelle à comprendre tout autant que les affects qui y sont liés. L'expression de la pulsion peut également être soumise en partie à la sublimation, notamment dans le jeu, l'élaboration verbale ou la démarche créatrice. Le second registre concerne la *signifiance* des symbolismes, individuellement et dans leurs liens. Le jeu représentationnel entre fantasmes, images, idées, objets entre eux, bien que toujours fondé par les formes originaires, est relayé puis déployé par le jeu des figures de la langue : synecdoque, métonymie, métaphore, etc. Le troisième registre est *relationnel* ; toute activité symbolique (sourires, dessins, etc.) commence par être

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

engagée pour quelqu'un. Ce destinataire, au démarrage la mère, trouve dans le transfert une occasion de reviviscence. La relation transférentielle *sert de vectorisation à l'expression symbolique qui, sans (elle), se perdrait dans un jeu formel stérile* (puisque ce contexte en permet l'élaboration).

Les difficultés autour des processus de symbolisation peuvent revêtir plusieurs formes. Le défaut peut être quantitatif (certains enfants présentent une stricte incapacité de symboliser), mais également qualitatif : l'angoisse trop intense peut leur avoir donné une forme trop rigide et trop contraignante, inhibant le développement affectivo-cognitif de l'enfant. L'auteur distingue les *déprivations partielles*, toujours élaborables dès que s'amorce la symbolisation, des *effractions psychiques précoces* (traumatismes graves), *plus dommageables car les processus de liaison ont été rompus, voire même la capacité symbolique originaire atteinte.*

La solution à ces carences de la symbolisation se trouve généralement dans le projet thérapeutique, et plus précisément dans la création de l'espace potentiel ou de l'aire transitionnelle qu'il impliquera. Le transfert, et le jeu, dans son aspect dynamique et créatif, remédieront tout particulièrement à ces manques, par un travail de *remaillage et de raccordage des filets de la symbolisation.*

Nous retenons donc de cet exposé, deux indices d'une bonne capacité de symbolisation au Rorschach : les potentialités psychiques représentatives ont pour témoin la bonne qualité formelle du protocole (F+% élevé) et les liaisons associatives entre ces représentations sont exprimées à travers le caractère différencié des percepts au sein d'une même planche.

R. Roussillon nous ouvre à la symbolisation au TAT. L'auteur observe le caractère non-figuratif des planches de Rorschach et de ce fait, les mouvements plus primaires qu'il convoque sur le plan symbolique : la *faible pré-organisation perceptive* des planches convoque les schèmes associatifs primaires de l'enfant ; schèmes qui ont pré-organisé ses perceptions et *qui fonctionnent suivant des logiques associatives par simultanéité et contiguïté* correspondant aux processus primaires tels que S. Freud les décrit. Ce test renseigne également sur le niveau de symbolisation primaire de ces premiers schèmes, c'est-à-dire la manière dont le Moi inconscient transforme ces schèmes perceptifs en représentations de choses. Ce test, interprète R. Roussillon, *s'est en quelque sorte « spécialisé » dans l'impact narcissique de la perception, c'est-à-dire le niveau de base de son organisation signifiante, le travail de transfert/transformation primaire de la psyché* (R. Roussillon, *Activité « projective » et symbolisation*, 1997, p.35).

Le TAT, en confrontant le sujet à des images figuratives, s'inscrit dans une phase ultérieure du développement. Il mesure davantage *la capacité d'inscription des représentations de choses au sein de scénarios fantasmatiques inconscients « secondaires ».*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Schématiquement, cette distinction pourrait être résumée selon ces termes: le Rorschach convoque la symbolisation primaire (inconsciente) établie à l'époque des représentations de choses. Le TAT convoque la symbolisation secondaire (consciente), établie à l'époque des représentations de mots. Ces deux temps d'élaboration étant bien évidemment liés dans leur préhistoire commune (le corps de la mère comme tout premier contenant perceptif et de représentation).

P. Roman introduit un nouvel indice de symbolisation relevé par H. Rorschach lui-même, c'est le *type de résonance intime*, voué à interroger le fonctionnement privilégié par le sujet, entre investissements intellectuel et affectif. Il confronte ainsi l'usage des *représentations* (par la présence des réponses kinesthésiques) avec celui des *affects* (par la présence des réponses couleur). Cet aspect s'inscrit selon l'auteur, et bien qu'il n'ait pas été créé, originairement, dans cette perspective, dans la proposition théorique freudienne envisageant *un ancrage de la psyché dans le soma, et tout particulièrement dans le champ d'une théorie de la représentation*, autour des processus produisant les images du rêve (P. Roman, *La méthode projective comme dispositif à symboliser*, 1997, p.45).

L'auteur distingue à son tour, dans ce contexte projectif, trois indices susceptibles de témoigner de la capacité de symbolisation. Il nous rappelle que symboliser engage la possibilité de se représenter l'absence, par le jeu de liaisons psychiques ayant évolué avec l'âge. Des expériences sensorielle précoces où tout était syncrétique, aux représentations de mots, en passant par les représentations de choses, de plus en plus différenciées avec le temps.

Le premier s'intéresse aux procédures de *différenciation* du stimulus, c'est-à-dire au caractère délimité, donc élaboré, du percept exprimé. À l'opposé, on place les manifestations de sidération, le surinvestissement des limites ou du stimulus et les retournements entre figure et fond (dedans/dehors, fond/forme, etc.). On peut considérer que ce premier point rejoint l'estimation de B. Chouvier à propos d'un taux satisfaisant de réponses de bonne qualité formelle (F+%). Le second indice est relatif à la *motricité*. La présence de kinesthésies au Rorschach témoigne d'une aire transitionnelle assez construite pour accueillir les mouvements psychiques sans recours à l'agir réel. À l'opposé, on envisage par conséquent les activités motrices trop énergiques (agitation, *rapproché sensoriel du clinicien*, participation motrice à l'énoncé des réponses, *manipulation compulsive des planches*, *annexion de l'espace environnant dans le dispositif projectif*, etc.) comme témoins d'une impossible mise à distance des excitations, signant l'échec du travail de symbolisation primaire, qui ne peut être investie comme pré-cadre pour la représentation. Le troisième indice, enfin, concerne le jeu du *langage*, bien sûr particulièrement susceptible de nous informer sur le degré de représentations de mots, ou de symbolisation secondaire : *la souplesse et la richesse des figurations proposées mais surtout la pertinence de leur articulation avec les différents mouvements du protocole (...) complètent les repères pour qualifier la participation à la transitionnalité (...).*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

G- Figures de la sublimation

Dans un article intitulé *figures de la sublimation à l'adolescence: apports des projectifs,* M. Emmanuelli propose des critères d'évaluation de la capacité de sublimation chez les adolescents (M. Emmanuelli, *Figures de la sublimation à l'adolescence: apports des projectifs*, 1993). Elle retient, dans le respect de la conception freudienne, trois critères principaux :

Celui du *déplacement (de la pulsion sexuelle ou agressive) à partir de symboles dont le lien avec les motions originaires demeure maintenu* ; ce symbole doit permettre au sujet de dériver les pulsions tout en gardant contact avec elles. Deux écueils sont à observer : si la proximité avec les pulsions est trop étroite, sexualisée, *l'émoi pulsionnel reste excessif et les réponses ont, en général, un caractère trop cru.* Au contraire, *si la distance est trop grande, on a affaire au procédé d'intellectualisation qui coupe la représentation de l'objet d'origine, si bien qu'il n'y a pas de décharge*. Un second critère réside dans la capacité à mettre en scène, ou *représenter, le conflit pulsionnel*, donc des relations agressives ou libidinales. L'auteur note que toute mobilisation intellectuelle de qualité non mise au service de représentations symbolisées (mais à celui de l'évitement du conflit ou soumis à un envahissement pulsionnel et fantasmatique) n'effectue pas le parcours recherché, entre conflit pulsionnel et sublimation. Le troisième et dernier critère touche au *plaisir* pris par la décharge de la pulsion sublimée.

Au Rorschach, l'auteur observe plus particulièrement les planches rouges (II, III) et pastels (VIII, IX, X), favorisant l'excitation pulsionnelle. Au TAT, elle retient les planches 2, 4, 8BM et 13MF, mais précise que le protocole dans son ensemble mérite d'être observé. La seconde planche met en scène la triangulation oedipienne et réactive la castration. La planche 4 met en scène un couple dans une attitude de désaccord, avec en arrière-plan un troisième personnage féminin, renvoyant au conflit pulsionnel dans sa valence à la fois libidinale et agressive. La planche 8BM, réservée aux sujets masculins (lorsqu'elle est proposée, ce qui n'est pas toujours le cas en raison de son caractère cru), offre à voir un homme allongé ce qui pourrait être une table d'opération. Elle convoque l'angoisse de castration et les mouvements parricides. La planche 13MF (également proposée de façon conditionnelle) est une scène aux allures dramatiques, représentant une femme allongée, le buste découvert, un homme debout à ses côtés, dans une attitude désemparée. Elle mobilise l'expression de l'agressivité et de la sexualité dans le couple.

M. Emmanuelli publie les résultats de son investigation auprès d'adolescents, en sept points. Elle observe dans un premier temps que la sublimation peut se manifester de différentes façons : souple et harmonieuse, ou irrégulière, lorsque la source, constituée par un fantasme très archaïque et régressif, empêche la distance pulsionnelle nécessaire. Elle note que les mouvements de sublimation sont toujours en prise avec un

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

mouvement narcissique, surtout chez les sujets les plus performants sur le plan intellectuel, donc possédant des processus de pensée de meilleure qualité. La première étape précédant la mise en jeu des pulsions du côté de la sublimation, consisterait en un travail de créativité et de symbolisation des préoccupations narcissiques (la traduction de ces préoccupations ayant trait aux émergences de l'idéalisation évoquées plus haut : idéalisation de soi, relations spéculaires, gel pulsionnel et autres procédés voués à éviter toute implication relationnelle menaçant de perte).

Elle observe par ailleurs que certains adolescents ne mettent leur pensée performante qu'au service du traitement de leur conflit narcissique, dans le cadre de l'élaboration de leur position dépressive. Le travail de créativité et de symbolisation serait essentiellement voué à élaborer une fragilité narcissique (aspect perceptible au Rorschach plus qu'au TAT, traité sur un mode davantage rigide et inhibé, et en dehors des planches pastels, plus névrotisées car plus apaisantes et moins pulsionnelles). L'opposition est frappante entre ce phénomène (créativité et symbolisation prises dans le traitement du narcissisme), et le massif traitement défensif (inhibition, isolation) réservé aux réactivations pulsionnelles. Le déplacement et la créativité apparaissent au service de l'élaboration de l'angoisse narcissique, et non de la dérivation pulsionnelle.

L'auteur, projectiviste, semble trouver ici une forme de traduction à l'élaboration métapsychologique de J. Chasseguet-Smirgel, lorsqu'elle oppose le profil d'*authentique créateur* à celui d'*imposteur*. Il nous semble tentant d'imaginer que sur le plan projectif, ce premier profil se retrouverait sous les traits de ces adolescents ne parvenant à mettre leurs bonnes compétences cognitives qu'au service du traitement envahissant de leur problématique narcissique. Ces sujets auraient la possibilité de symboliser, d'effectuer un travail de créativité, mais ils ne sauraient pas accéder au processus final de sublimation. Ce que le créateur authentique, lui, parviendrait à effectuer. Lorsque M. Emmanuelli *relève la possibilité qu'ont ces sujets (adolescents) de s'appuyer sur le processus identificatoire pour aboutir à la mise en jeu des capacités de sublimation réelles (...),* nous ne pouvons que convoquer les conclusions de J. Chasseguet-smirgel à propos de la place du père comme support identificatoire fondamental dans l'accès tangible à la sublimation chez les créateurs *authentiques*. La question des enfants et adolescents surdoués, et de leur profil si disparate dans la littérature, ne peut qu'être interpellée par cette perspective passionnante.

Le troisième point observe, chez les sujets en échec scolaire tout particulièrement, l'absence de désexualisation, donc, potentiellement, de sublimation. La pensée, fortement sexualisée et chargée d'agressivité, apparaît dans les protocoles sous l'apparence de procédés rigides et obsessionnels massifs, système rappelant le *second type* de *destin* de la curiosité sexuelle infantile évoqué par Freud dans son ouvrage consacré à Léonard de Vinci, où l'obsession intellectuelle était associée à une sexualisation du fonctionnement de la pensée.

Le quatrième point observe, à nouveau essentiellement chez les sujets en échec scolaire, l'inhibition majeure

des processus de pensée dans ce contexte projectif et autour des apprentissages. Inhibition entraînant la sublimation dans son sillon. Les relations apparaissent évitées, le lien entre inconscient et pré- conscient semble asséché, et la tonalité dépressive n'apparaît pas comme le tremplin à une élaboration créative. Cette observation s'associe à la seconde, pour nous informer sur les deux façons dont semble se négocier la dépression narcissique de l'adolescent sur le plan projectif : elle peut, dans le premier cas, être support à symbolisation et au travail créatif ; amorces laissant la place d'imaginer qu'un jour la sublimation pourra émerger. Dans le second cas, elle abrase tout mouvement créatif et davantage encore la sublimation. L'inhibition peut avoir pour fonction de juguler une réactivation oedipienne (par exemple dans un souci de lutte contre un investissement agressif de la relation), mais également une réactivation plus archaïque (un mouvement de régression dépressive, par exemple). Le refoulement actif des pulsions rend alors toute transformation impossible et condamne toute forme d'émergence du registre de la sublimation.

Le cinquième phénomène mis en relief par M. Emmanuelli est celui du brandissement de l'intellectualisation en tant que défense face à la menace de débordement. Coupée à sa racine, la pulsion (sous forme de fantasme) ne peut donc plus être déplacée puis sublimée. La pensée intellectualise, isole, mais peut également aller jusqu'au clivage, à la désincarnation ; moyens de contrôler le conflit pulsionnel par une extrême symbolisation. Celle-ci pourra se développer dans le sens de la sublimation, ou de l'inhibition.

Le sixième point étudie les émergences en processus primaires, qui mettent en échec ces mobilisations défensives par la pensée. La proximité des fantasmes primaires entrave bien évidemment le processus sublimatoire. Le dernier point fait référence à la désorganisation de la pensée, pouvant apparaître en lieu et place de l'inhibition, et traduire une problématique plus invalidante.

Pour conclure, l'auteur observe que le processus de sublimation est très rare chez les adolescents, et qu'il n'est aucunement corrélé à la performance cognitive. Elle observe, contre toute attente, l'absence de corrélation, également, entre le QI et la *qualité des processus de pensée* (richesse et créativité de la pensée aux tests projectifs). Les adolescents en échec scolaire investiraient la sphère créative de façon plus singulièrement défensive. Mais si un QI élevé ne préjuge aucunement de processus de pensée de bonne qualité, la capacité de sublimation y est, elle, corrélée. Il est nécessaire à son avènement, mais ne la détermine en aucun cas.

Cette étude aura mis en relief des modes d'expression de la sublimation fort antagonistes, puisque allant *de la mise en jeu de capacités sublimatoires manifestes à la menace de désorganisation sous la pression pulsionnelle, l'une et l'autre fort rares. Les organisations intermédiaires regroupent les sujets qui élaborent de manière créative leur problématique narcissique, montrent un fonctionnement de la pensée trop sexualisé pour leur permettre l'accès à la sublimation, entravent fortement celle-ci par le recours à l'inhibition ou se défendent par l'intellectualisation. Des processus de pensée de grande qualité peuvent être mobilisés –sans pour autant aboutir à la dérivation sublimatoire- dans des fonctionnements défensifs qui prennent pour objet d'excitation*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

pulsionnelle la pensée, dans ceux qui recourent à une intellectualisation de haut niveau. Ces adolescents étant souvent en proie à des exigences narcissiques contraignantes.

L'auteur clôt sa démonstration par une réflexion portant sur le narcissisme en tant qu'assise de la pensée. Partant de l'idée que l'adolescent est avant tout confronté à l'élaboration de sa fragilité narcissique, sa pensée et sa créativité (le déplacement et la symbolisation en faisant partie) sont entièrement consacrés à cet objectif passager. Le conflit pulsionnel est si ardent à cette période de la vie faisant émerger une nouvelle fois les problématiques de l'enfance, que les adolescents peinent à penser, donc à prendre du recul sur ces problématiques ; mouvement incontournable pour accueillir le processus de désexualisation qu'implique la sublimation.

La problématique narcissique adolescente est particulièrement présente au Rorschach, qui tend à stimuler, bien plus que les inhibantes planches figuratives et relationnelles du TAT, leurs efforts de symbolisation. Mais il semblerait que ce temps de l'adolescence soit avant tout celui de la mobilisation intellectuelle au service d'une restauration narcissique enveloppante, contenante, peut-être vouée, plus tard, à constituer le support d'un mouvement sublimatoire.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Méthodologie de la recherche

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

1- Problématique, hypothèses et mise à l'épreuve des hypothèses

Problématique

Cette revue de littérature nous a t-elle réellement éclairés sur la réalité psychique des enfants surdoués ?

En développant certains traits –souvent contradictoires- décrits à leur propos par la littérature, en évoquant l'affectivité intrinsèquement conflictuelle du passage vers l'adolescence et en effectuant d'hypothétiques analogies entre leur affectivité et celle du génie créateur, nous craignons d'avoir embué, davantage qu'éclairé, ce paysage encore énigmatique du surdon infantile. Buée que l'expérience clinique de chacun ne pourra qu'obscurcir encore davantage, compte-tenu des différences inter-individuelles majeures que nous observions auprès de cette population, dans l'introduction de ce travail.

Cet exposé a néanmoins permis de dessiner peu à peu certains aspects, du plus descriptif au plus élaboré – entre enquêtes épidémiologiques et métapsychologie, qui nourriront nos propres hypothèses de recherche.

L'élaboration méthodologique de ce projet nous heurte pourtant, par anticipation, à la déception de ne pouvoir généraliser nos résultats à tous les enfants possédant un QI supérieur à 140, puisque toujours rencontrés dans un contexte hospitalier. Cet aspect explique selon nous, au moins partiellement, la *buée* régnant sur le surdon infantile, et dont notre revue de littérature, en allant à la rencontre du génie créateur, s'est faite le reflet. Comment généraliser des observations à propos d'un motif de consultation à priori pathologique, mais dont on ne peut affirmer avec conviction qu'il ne constitue pas, ailleurs, une simple force ? Comment prendre en compte ces « autres », qui complèteraient notre appréhension de ce champ d'étude, mais que l'on ne rencontre, par définition, jamais ?

Telles sont, en définitive, nos interrogations générales à l'issue de ce stade de notre exploration :

Un QI infantile supérieur à 140 est-il toujours sous-tendu par un surinvestissement pathologique défensif de la pensée ou peut-il, au contraire, s'inscrire dans une affectivité heureuse et structurée ?

D'où provient cette voie symptomatique ? Quels en sont les bénéfices inconscients ? Y a t-il certains éléments communs dans l'histoire et dans les représentations de ces enfants, susceptibles d'avoir orienté cette inflation de la pensée ? Les aspects, éclairés par notre exposé théorique, concernant l'identité de genre de ces enfants et leur statut dans la fratrie, sont-ils observables sur le terrain? L'investissement mi-incestuel, mi-anaclitique maternel et l'absence paternelle seront-ils transposables du génie créateur à cette autre réalité clinique ?

Existe t-il des enfants possédant un QI supérieur à 140, en dehors des sentiers de consultation psychologique ? S'ils existent, sont-ils rares ou nombreux ? Les enfants surdoués consultants et non-consultants ont-ils la même organisation psychique, les mêmes traits ? Quelle apparence auront les protocoles projectifs des uns et des autres?

Pourquoi aucun adolescent surdoué ne figure dans cette revue de littérature ? Cela a t-il à voir avec leur fréquentation également nulle de notre propre consultation au *LECI*? Comment expliquer ce paramètre? Cela signifie t-il que leur surdon ne s'accompagne plus de souffrance ? Cela signifie t-il qu'il a disparu ?

Pourquoi certains de ces enfants nous apparaissent-ils tellement *inintelligents*, malgré un QI incroyablement élevé? Le test de QI révèle t-il, chez tous, une même intelligence ? Y a t-il des corrélations entre performance intellectuelle, qualité des processus de pensée, de la symbolisation, et recours à la sublimation, chez tous ces sujets usuellement qualifiés de *supérieurement intelligents* ? Ces aspects ont-ils à voir avec l'adaptation

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

scolaire ?

Hypothèses

1- L'enfant ou l'adolescent qualifié de *très supérieurement intelligent* ou de *surdoué* (présentant un QI égal ou supérieur à 140 et des résultats inter-échelles relativement homogènes au WISC), surinvestit le raisonnement logique et le savoir dans le but inconscient de colmater une dépression infantile. L'inélaboration de la position dépressive a entravé la mise en place des effets structurants du complexe d'Œdipe, et a pour conséquence une problématique essentielle de perte d'objet. Ces aspects sont perceptibles à travers la lecture analytique des tests projectifs, mais se manifestent également sur les plans symptomatique, des conduites sociales et des investissements relationnels.

2- La performance cognitive (bien qu'essentiellement menée par une démarche anti-dépressive), trouve au travers des gratifications narcissiques qui accompagnent cette performance, un bénéfice salutaire. On retrouvera dans la clinique de l'enfant ou de l'adolescent surdoué un Idéal du moi et des procédés d'Idéalisation très actifs, en lien avec des préoccupations narcissiques majeures ; préoccupations qui apparaîtront fondées par des attentes parentales –réelles ou fantasmatiques- particulièrement exigeantes. Une fois la prédominance de ces préoccupations observée, nous envisagerons la possibilité d'inscrire le surinvestissement du raisonnement logique et du savoir de ces jeunes sujets, au même titre que l'artiste dans la création, dans une quête de *complétude narcissique perdue*; vestige des premiers liens avec la mère.

3- L'enfant ou l'adolescent surdoué s'avèrera principalement aîné de sa fratrie, et de sexe masculin. Les entretiens familiaux et l'analyse projective des imagos parentales feront émerger l'existence d'un système familial caractérisé par un très vif investissement maternel (sur un mode libidinal autant qu'anaclitique) et par une figure paternelle lacunaire.

4- L'expérience de la puberté met à mal ce surinvestissement défensif de la latence. Le surdon, fondé par une dépression infantile toujours active, n'aura pas permis chez l'adolescent surdoué l'installation des digues psychiques évoquées par Freud, il n'aura consisté qu'en une *parade narcissique* s'effondrant avec l'arrivée des émergences pubertaires.

5- L'enfant ou l'adolescent surdoué consultant en psychiatrie est mené par le souhait de résoudre une entrave symptomatique à son bien-être et à celui de son entourage, scolaire ou familial. Si les troubles du comportement et de la relation habituellement repérés chez l'enfant ou l'adolescent surdoué consultant

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

apparaissent directement fondés par cette problématique dépressive, il sera intéressant de confronter ce qui, dans l'affectivité de ses pairs non-consultants, a permis de contenir les conséquences de cette problématique (si tant est qu'elle sera observée par nous) au niveau symptomatique. Nous faisons l'hypothèse d'un impact notable de l'identité de genre à ce sujet, et plus précisément d'un système familial incluant la présence –réelle et symbolique- d'un père comme acteur actif de la triangulation et support identificatoire. Nous envisageons également, de ce fait, une plus grande représentativité de filles au sein de cet échantillon d'enfants et adolescents surdoués non-consultants.

6- Nous faisons également l'hypothèse, dans la continuité de la précédente, qu'un des aspects différenciant l'enfant ou l'adolescent surdoué consultant du non-consultant résidera dans le destin subi par ses pulsions sexuelles et agressives à l'issue du complexe d'Œdipe. La performance cognitive du surdoué non-consultant, à la fois exceptionnelle et adaptée sur le plan social, aura eu pour tremplin, grâce au support identificatoire paternel, la transformation des motions pulsionnelles agressives et libidinales en pensée sublimée. Ce système engage la formation préalable d'un Surmoi relativement fonctionnel, plongeant dans le Ca une substance créative riche n'entravant ni le rapport à la réalité, ni la mise en place de liaisons psychiques entre affects et représentations. Le surdoué consultant, dont les performances cognitives sont par définition moins bien adaptées aux exigences de l'environnement, présentera au contraire les caractéristiques de ce que l'on pourrait qualifier d'*imposture cognitive**, forme d'autodidactisme stérile, plaqué et non intériorisé mené par l'idéalisation, ne bénéficiant pas des apports authentiques, liés, de la sublimation. Les pulsions sexuelles et agressives, n'ayant pas trouvé de support identificatoire paternel, auront été très tôt refoulées, contre-investies, et non sublimées. L'Idéal du Moi, dominant les aspects structurant et limitant du Surmoi, aura été projeté sur les pulsions prégénitales et sur les imagos archaïques. Ce système a pour conséquence un établissement précaire des distinctions générationnelle et sexuelle, et l'investissement de la pensée peut être envisagé comme un *acting-out* chargé de combler le fossé séparant le pénis prégénital du pénis génital, autrement dit, le fils du père.

* Nous faisons ici référence au profil du *créateur imposteur* développé par Janine Chasseguet-Smirgel dans *La maladie d'Idéalité* (1975), description faisant écho avec le *savoir encyclopédique stérile, doublé d'un autodidactisme monstrueux et d'obsessions métaphysiques sans angoisse réelle* de certains enfants surdoués psychotiques relevés par S. Lebovici dans *À propos des calculateurs de calendrier* (1960). Cette distinction entre surdoués *réellement intelligents* et surdoués *imposteurs (*ou *strictement défensifs)* pourrait trouver des points d'analogie avec les deux profils créatifs également mis en relief par D. Winnicott (1969), l'un se servant de l'œuvre pour se défendre contre sa réalité intérieure par le biais d'un fantasme d'omnipotence menant au surinvestissement plaqué de la réalité externe, et ne touchant finalement pas le public. Le second, pouvant mêler fantasme et réalité interne, *tolérant l'angoisse et le doute,* et rencontrant le succès avec son oeuvre. De même, D. Anzieu (1974) distingue t-il dans la lignée des travaux de M. Klein, deux profils créatifs ; l'un *dépressif*, l'autre *schizo-paranoïde*. Enfin, M. Emmanuelli, à propos des *incidences du narcissisme sur la pensée des adolescents* (1994), et en dehors de toute référence aux résultats scolaires, observe dans un mouvement qui nous apparaît également similaire, le décalage entre certains protocoles projectifs riches et créatifs, fait qu'elle attribue à l'expression de fêlures narcissiques correctement contenues par le reste de l'affectivité, quand d'autres affichent une fragilité narcissique massive entraînant un *appauvrissement de la créativité* en lien avec l'inélaboration envahissante des conflits antérieurs.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

- Synthèse de notre démarche de pensée –

(en dehors de l'exploration consacrée à l'adolescence)

Génie…

-Enfant et adolescent surdoué,
génie créateur-

Hypothèse étiologique :

Traumatisme précoce (Ferenczi) en lien avec un objet maternel soumis à une importante dépression narcissique et offrant à l'enfant, généralement son fils aîné, une relation désaccordée ; oscillant entre effractions corporelles, symboliques et psychiques (surstimulations intellectuelles, positionnement générationnel inapproprié, idéalisation massivement projetée et érotisation de la relation, en liens avec une insatisfaction affective et sexuelle génitale), et n'étant pas, du fait de cette dépression narcissique, en mesure de prendre en charge les détresses affectives intimes de l'enfant.

… et santé mentale

Capacité à régresser
sans se laisser déborder
par les flux pulsionnels :
contenants affectifs corrects
Accès à la symbolisation/sublimation

… et folie

Organisation psychique
précaire, associée à une hyper-
intellectualisation
défensive (inhibée,
encyclopédique,

obsessionnelle, *sèche* et déliée)

Protocoles projectifs riches et créatifs,
créatif
Fragilité narcissique correctement contenue
insuffisamment par le psychisme.

Hypothèse étiologique :
Présence d'un support identificatoire paternel
symbolisé et investi par l'objet maternel
au cours de l'enfance (qu'il ait été réellement
présent ou non).

Ce qui sous tend le surdon/la création:

LA SUBLIMATION

Cet enfant dit *surdoué* sera un enfant
intelligent qui pourra certainement maintenir
son bon niveau scolaire et se socialiser ;
la souffrance sous-tendant son
hyper-investissement de la pensée
sera celle de tous les enfants
soumis à une dépression narcissique maternelle.

>> Enfants surdoués non consultants ?

Protocoles très pauvres sur le plan

Fragilité narcissique massive et
contenue du fait de l'inélaboration
envahissante des conflits antérieurs.

Hypothèse étiologique :
Enfant livré à une dyade mère/fils
inappropriée sans tiers séparateur
paternel en tant que support
identificatoire.

Ce qui sous tend le surdon/la création :

L'IDÉALISATION

Cet enfant dit *surdoué* sera un enfant
très en souffrance dont les résultats
scolaires et la socialisation seront mis à
mal, son accrochage au savoir ne
constituant qu'un hyper-investissement
du réel voué à colmater une organisation
dépressive, voire psychotique,
inquiétante.

>> Enfants surdoués consultants ?

Mise à l'épreuve des hypothèses

1- Rappel de l'hypothèse : L'enfant ou l'adolescent qualifié de *très supérieurement intelligent* ou de *surdoué* (présentant un QI égal ou supérieur à 140 et des résultats inter-échelles relativement homogènes au WISC), surinvestit le raisonnement logique et le savoir dans le but inconscient de colmater une dépression infantile. L'inélaboration de la position dépressive a entravé la mise en place des effets structurants du complexe d'Œdipe, et a pour conséquence une problématique essentielle de perte d'objet. Ces aspects sont perceptibles à travers la lecture analytique des tests projectifs mais se manifestent également sur les plans symptomatique, des conduites sociales et des investissements relationnels.

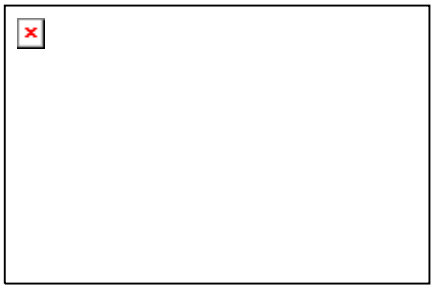
➔ Nous chercherons, afin de valider cette hypothèse, tous les signes cliniques d'une dépression infantile. Pour tous, à travers la problématique défensive principale mise en relief par l'investigation projective. Appuyée, chez ceux que nous rencontrerons personnellement, par nos propres interactions et observations cliniques. Pour les enfants et adolescents consultants, par la symptomatologie et le diagnostic psychiatrique à l'issue des entretiens. Pour les enfants et adolescents non-consultants, à travers le discours des parents sur leur enfant lors de la restitution, et si la rencontre avec eux n'a pas lieu, par la prise en compte du regard de la maîtresse (école primaire), du professeur (collège) et/ou du Psychologue (au regard des tests de seconde au lycée).

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

2- Rappel de l'hypothèse : La performance cognitive (bien qu'essentiellement menée par une démarche anti-dépressive), trouve au travers des gratifications narcissiques qui accompagnent cette performance, un bénéfice salutaire. On retrouvera dans la clinique de l'enfant ou de l'adolescent surdoué un Idéal du moi et des procédés d'Idéalisation très actifs, en lien avec des préoccupations narcissiques majeures ; préoccupations qui apparaîtront fondées par des attentes parentales –réelles ou fantasmatiques- particulièrement exigeantes. Une fois la prédominance de ces préoccupations observée, nous envisagerons la possibilité d'inscrire le surinvestissement du raisonnement logique et du savoir de ces jeunes sujets, au même titre que l'artiste dans la création, dans une quête de *complétude narcissique perdue* ; vestige des premiers liens avec la mère.

➔ Nous chercherons, afin de valider cette hypothèse, tous les indices de préoccupations narcissiques émergeant au cours des entretiens ou au sein des projections libres. La problématique narcissique devra apparaître dans le contexte projectif comme prévalente (en référence à la représentativité des cinq groupes d'indices de la série CN, figurant ci-dessous, de la grille de cotation du *Manuel d'utilisation du TAT* version 2002) (nous veillerons à prendre en compte leur caractère incontournable à l'adolescence). Les attentes parentales pourront être appréciées par le sujet lui-même, à l'occasion des entretiens familiaux, et à travers le témoignage des enseignants; ces attentes étant, pour tous, susceptibles d'entrer en écho avec des récits mettant en scène des imagos parentales particulièrement exigeantes au cours des épreuves thématiques.



3- Rappel de l'hypothèse : L'enfant ou l'adolescent surdoué s'avèrera principalement aîné de sa fratrie, et de sexe masculin. Les entretiens familiaux et l'analyse projective des imagos parentales feront émerger l'existence d'un système familial caractérisé par un très vif investissement maternel (sur un mode libidinal autant qu'anaclitique) et par une figure paternelle lacunaire.

➔ En l'absence d'entretiens familiaux pour les enfants et adolescents non-consultant, ce dernier point pourra être apprécié par le témoignage du sujet lui-même, en association avec celui du corps enseignant (Maîtresse, Professeurs, Psychologue). L'analyse fine des planches convoquant l'imago maternelle (planches I, VII, IX du Rorschach, planches 1, 4, 10 du CAT ou planches 5, 6BM, 7GF, 9GF, 11 du TAT) et l'imago paternelle (planches IV, VI du Rorschach, planche 3 du CAT ou planches 6GF, 7BM du TAT) sera par ailleurs effectuée, pour tous.

4- Rappel de l'hypothèse : L'expérience de la puberté met à mal ce surinvestissement défensif de la latence. Le surdon, fondé par une dépression infantile toujours active, n'aura pas permis chez l'adolescent surdoué l'installation des digues psychiques évoquées par Freud, il n'aura consisté qu'en une *parade narcissique* s'effondrant avec l'arrivée des émergences pubertaires.

➔ Nous effectuerons, afin de valider cette hypothèse, une confrontation globale entre les problématiques défensives de nos trois groupes d'âges : enfants (7 à 9 ans), pré-adolescents (10 à 13 ans) et adolescents (14 à 17 ans). Nous aurons, par ailleurs, tout le loisir de nous pencher plus finement sur l'expression de la vie instinctuelle dans les protocoles projectifs. Au Rorschach, pulsions libidinales et agressives seront-elles évoquées de façon primaire, crue ? Apparaîtront-elles au contraire secondarisées, élaborées (refoulées, contre-investies, sublimées)? Au sein des récits thématiques, *morale*, *pudeur* et *dégoût* apparaîtront-ils installés chez nos trois groupes d'âges comme autant de formes contre-investies des motions pulsionnelles oedipiennes? Si oui, dans quelle mesure ?

5- Rappel de l'hypothèse : L'enfant ou l'adolescent surdoué consulte afin de résoudre une entrave symptomatique à son bien-être et à celui de son entourage, scolaire ou familial. Si les troubles du comportement et de la relation habituellement repérés chez l'enfant ou l'adolescent surdoué consultant apparaissent directement fondés par cette problématique dépressive, il sera intéressant de confronter ce qui, dans l'affectivité de ses pairs non-consultant, a permis de contenir les conséquences de cette problématique (si tant est qu'elle sera observée par nous) au niveau symptomatique. Nous faisons l'hypothèse d'un impact notable de l'identité de genre à ce sujet, et plus précisément d'un système familial incluant la présence –réelle et symbolique- d'un père comme acteur actif de la triangulation et support identificatoire. Nous envisageons également, de ce fait, une plus grande représentativité de filles au sein de cet échantillon d'enfants et adolescents surdoués non-consultant.

➔ Nous comparerons, afin de valider cette hypothèse, la représentativité de filles et de garçons au sein de nos groupes consultant et non-consultant, Nous confronterons par ailleurs chez tous nos sujets mais également entre les deux groupes, la présence de troubles du comportement ou de la relation, avec la présence réelle et symbolique du père. Sa présence réelle sera évoquée lors des entretiens familiaux, et sa présence symbolique figurera à travers l'analyse du matériel projectif (elle aura été observée dans le cadre de la validation de notre troisième hypothèse). La nature des représentations entourant l'imago paternelle indiquera aisément si cette imago a constitué un acteur actif de la triangulation en temps que support identificatoire.

6- Rappel de l'hypothèse : Nous faisons également l'hypothèse, dans la continuité de la précédente, qu'un des aspects différenciant l'enfant ou l'adolescent surdoué consultant du non-consultant résidera dans le destin subi par ses pulsions sexuelles et agressives à l'issue du complexe d'Œdipe. La performance cognitive du surdoué non-consultant, à la fois exceptionnelle et adaptée sur le plan social, aura eu pour tremplin, grâce au support identificatoire paternel, la transformation des motions pulsionnelles agressives et libidinales en pensée sublimée. Ce système engage la formation préalable d'un Surmoi relativement fonctionnel, plongeant dans le Ca une substance créative riche n'entravant ni le rapport à la réalité, ni la mise en place de liaisons psychiques entre affects et représentations. Le surdoué consultant, dont les performances cognitives sont par définition moins bien adaptées aux exigences de l'environnement, présentera au contraire les caractéristiques de ce que l'on pourrait qualifier d'*imposture cognitive*, forme d'autodidactisme stérile, inauthentique et non intériorisé mené par l'idéalisation, ne bénéficiant pas des apports authentiques, liés, de la sublimation. Les pulsions sexuelles et agressives n'ayant pas trouvé de support identificatoire paternel, auront été très tôt refoulées, contre-investies, et non sublimées. L'Idéal du Moi, dominant les aspects structurant et limitant du Surmoi, aura été projeté sur les pulsions prégénitales et sur les imagos archaïques. Ce système a pour conséquence un établissement précaire des distinctions générationnelle et sexuelle, et l'investissement de la pensée peut être envisagé comme un *acting-out* chargé de combler le fossé séparant le pénis prégénital du pénis génital, autrement dit, le fils du père.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

➔ Nous nous attendons par conséquent, afin de valider cette hypothèse, à observer deux types de profils :

- D'un côté, les surdoués dont la très impressionnante réussite aux tests de QI cache en réalité une *imposture* cognitive. Ce profil, quantitativement davantage masculin et que nous nous attendons, en toute logique, à rencontrer en particulier chez les sujets consultant en psychiatrie, présentera dans ses protocoles projectifs :

- Des évocations sexuelles et agressives non sublimées (primaires et crues, ou au contraire totalement absentes) révélant le caractère insuffisamment structurant du Surmoi (cf indices plus bas),
- Une image symbolique paternelle insuffisamment structurante (aspect qui aura été observé dans le cadre de la validation de notre troisième hypothèse),
- Des difficultés majeures de liaison entre affects et représentations,
- La prévalence des préoccupations narcissiques (aspect qui aura été observé dans le cadre de la validation de notre seconde hypothèse), et plus particulièrement de l'*idéalisation* (indice de cotation CN2) ; idéalisation projetée sur les évocations pulsionnelles prégénitales et sur les imagos parentales archaïques, par ailleurs particulièrement sujettes aux attaques sadiques. Cette congruence donnera raison à M. Klein (1957) pour qui l'idéalisation constitue une défense contre les pulsions destructrices (l'objet maternel défaillant est idéalisé, par le moyen d'un clivage, afin d'éviter la destructivité psychique que pourraient occasionner les attaques sadiques adressées à l'objet, en réponse à sa défaillance. L'idéalisation permet ainsi de maintenir une relation, en apparence préservée, avec l'objet). On retrouve, dans un autre contexte, ce cheminement de pensée, lorsque Winnicott (1969) expose les mouvements inconscients traversés par le créateur *sans succès* (dérivation de la réalité intérieure vers le fantasme, puis vers la réalité extérieure). Il attribue à cette inauthenticité de l'œuvre, la fonction centrale de l'intensité des attaques sadiques à l'égard des objets parentaux dans la prime enfance.
- Un flou générationnel (cet aspect sera particulièrement visible lors de la mise en présence de personnages aux épreuves thématiques),
- Des processus de pensée moins performants que dans l'autre groupe (M. Emmanuelli ayant noté dans son propre échantillon de thèse l'apparent paradoxe à observer parmi de bons élèves, des protocoles très pauvres sur le plan de la mobilisation intellectuelle, et inversement) (voir indices plus bas),
- Une capacité de symbolisation primaire et secondaire moins performante que dans l'autre groupe (voir indices plus bas) ;

- D'un autre côté, les surdoués dont la très impressionnante réussite aux tests de QI témoigne d'une réelle *supériorité intellectuelle*. Ce profil, quantitativement aussi féminin que masculin et que nous nous attendons, en toute logique, à rencontrer en particulier chez les sujets non-consultants, présentera dans ses protocoles projectifs :

- Des évocations sexuelles et agressives sublimées (cf indices plus bas), révélant le caractère suffisamment

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

structurant du Surmoi,

• Une image symbolique paternelle structurante (aspect qui aura été observé dans le cadre de la validation de notre troisième hypothèse),

• De bonnes liaisons entre affects et représentations,

• Des préoccupations narcissiques certes prévalentes (aspect qui aura été observé dans le cadre de la validation de notre seconde hypothèse), mais correctement contenues par l'instauration de limites établies entre dehors et dedans, soi et non-soi. Cette idéalisation ne sera pas projetée sur les évocations pulsionnelles prégénitales et sur les imagos parentales archaïques, ces dernières ne se révélant pas particulièrement sujettes aux attaques sadiques.

• De bons repères concernant la différence des générations (cet aspect sera particulièrement visible lors de la mise en présence de personnages aux épreuves thématiques),

• Des processus de pensée plus performants que dans l'autre groupe (voir indices plus bas),

• Une capacité de symbolisation primaire et secondaire plus performante que dans l'autre groupe (voir indices plus bas).

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

<u>Indices concernant la qualité des processus de pensée:</u>

La qualité des processus de pensée sera appréciée par la configuration de facteurs élaborée par M. Emmanuelli (1994) dans ses propres travaux. Ils reprennent les indices traditionnellement retenus par les Psychologues projectivistes pour appréhender cet aspect. L'appréciation globale de la qualité des processus de pensée porte sur le fait que la pression des conflits, aussi incontournable que souhaitable, ne vienne néanmoins pas enrayer le rapport au réel. Le jeu des fantasmes se situant précisément entre liberté intra-psychique et contraintes du réel.

- <u>Au Rorschach</u>:

• La bonne qualité formelle des percepts (F+%) révèle un bon rapport au réel,

• Les réponses globales (G), ou élaborées par la mise en présence de plusieurs détails (D élaboré), témoignent d'un investissement perceptif actif et original, voire réorganisant,

• Les réponses kinesthésiques humaines (K) révèlent un mouvement projectif élaboré et dynamique,

• Les réponses couleurs symboliques (C) s'ajoutent aux mouvements kinesthésiques pour témoigner d'une tentative de maîtrise de la réaction pulsionnelle ou de l'angoisse narcissique suscitée par le matériel. Tous ces aspects témoignant d'une bonne capacité de synthèse et de symbolisation (nous retrouverons d'ailleurs l'essentiel de ces indices plus bas).

- <u>Aux épreuves thématiques</u>:

• L'absence d'émergence primaire (indices de cotation : procédés E) au sein du protocole révèle un bon rapport au réel,

• La variété des procédés défensifs (en référence à la feuille de dépouillement du TAT) témoigne de la souplesse et de la richesse des ressources défensives,

• La capacité à construire des histoires adaptées au matériel, à élaborer les conflits réactivés et à convoquer des affects liés sollicités par les planches, témoigne de la qualité de la mobilisation intellectuelle dans ses liens avec l'affectivité.

Tableau voué à mettre en relief pour chaque sujet la qualité de ses processus de pensée :

Indices de la qualité des processus de pensée		Normes selon les tranches d'âges 6 ans	10 ans	16 ans	Significatif ?
Rorschach	F+% > norme	53%	73%	75%	
	G% > norme	25%	46%	43%	
	Qualité élaborée des D				
	Présence de K (hû)	1	2	3	
	Présence de C	(rares)	(rares)	1	
TAT / CAT	Rareté cotations E				
	Variété procédés défensifs				
	Histoires adaptées				
	Bons liens affects/repr°				

Indices concernant la qualité de la symbolisation:

Le recours au symbole sera apprécié sur la base de l'article de P. Roman (1997) consacré à la symbolisation chez l'enfant.

- La symbolisation primaire sera observée à travers:

• La qualité formelle du protocole Rorschach (F+%), témoignant du caractère délimité, donc élaboré, du percept exprimé, et par conséquent, de la capacité de représentation psychique. À l'opposé, l'expression de sidération, le surinvestissement des limites ou du stimulus, et les retournements entre figure et fond (dedans/dehors, fond/forme) seront appréhendés comme les indicateurs de difficultés archaïque à symboliser.

• La motricité, calme, associée à la présence de kinesthésies au Rorschach, témoignera d'une aire transitionnelle assez construite pour accueillir les mouvements psychiques sans recours à l'agir réel. À l'opposé, on envisagera par conséquent les activités motrices trop énergiques (agitation, *rapproché sensoriel du clinicien*, participation motrice à l'énoncé des réponses, *manipulation compulsive des planches*, *annexion de l'espace environnant dans le dispositif projectif*, etc.) comme les signes d'une impossible mise à distance des excitations, signant l'échec du travail de symbolisation primaire, qui ne peut être investie comme pré-cadre pour la représentation.

• Le caractère différencié des percepts au sein d'une même planche, au Rorschach, témoignera enfin des liaisons associatives entre représentations.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

- La symbolisation secondaire sera observée à travers:

• Le TRI (ou *Type de Résonance Intime*), indicateur de la souplesse entre modes d'investissements : dynamique et sensitif, progressif et régressif, secondaire et primaire. Le TRI dit *ambiéqual* (accueillant plusieurs kinesthésies et plusieurs réponses couleurs) témoignera de cette souplesse. À l'opposé, les TRI dits *coarté pur* ou *coartatif* (n'accueillant ni kinesthésie, ni couleur pour le premier, et une seule émergence de chaque type pour le second) révèleront la rigidité et la restriction du fonctionnement psychique.

• Le jeu du *langage* sera bien sûr particulièrement susceptible de nous informer sur le degré de représentations de mots, ou de symbolisation secondaire : *la souplesse et la richesse des figurations proposées mais surtout la pertinence de leur articulation avec les différents mouvements du protocole (...) complètent les repères pour qualifier la participation à la transitionnalité (...).*

Tableau voué à mettre en relief la qualité de l'accès à la symbolisation:

Indices d'une bonne symbolisation primaire (Rorschach)	Significatif ?	Indices d'une bonne symbolisation secondaire (Rorschach et TAT/CAT)	Significatif ?
F+% > norme (cf + haut)		TRI souple : pôles intell. et sensoriel tous deux représentés (À l'opposé : *Coartatif* ou *Coarté pur*)	
Absence de sidération			
Absence de surinvestissement des limites et/ou du stimulus			
Absence de retournements entre figures et fonds (int/ext, fond/forme)		Souplesse et richesse du langage	
Absence d'agitation motrice pendant la passation			
Présence de K/k (cf + haut)			

*Données mêlées de :
- N. Rausch de Traubenberg @ M.F. Boizou (1977), *Le Rorschach en clinique infantile, l'imaginaire et le réel chez l'enfant*, Dunod, Paris.
- Levitt & Trumaa (1972) et Exner & Weiner (1982), chiffres arrondis. D'après Levitt E. & French J. (1992), Projective testing of children, in *Handbook of clinical child psychology* (2°ed), Wiley series on personnality processes, Walker E., Roberts M. eds, John Wiley & Sons, N.Y., U.S., p.149-162.

Indices concernant l'accès à la sublimation:

L'accès au processus de sublimation sera également apprécié grâce aux indices projectifs élaborés par M. Emmanuelli (1994). Elle retient trois moyens de l'appréhender:

• Le déplacement de la pulsion (sexuelle ou agressive) vers un registre thématique auquel il reste symboliquement lié, témoignera de la capacité du sujet à dériver les pulsions tout en gardant contact avec elles. À l'opposé, une trop grande proximité avec les pulsions (projections sexuelles ou agressives crues), au même titre qu'une trop grande distance avec ces pulsions (intellectualisation défensive coupant la représentation de l'objet d'origine et empêchant toute décharge pulsionnelle), sera entendue comme un inaccès au processus

sublimatoire.

• La représentation des relations (sexuelles ou agressives) témoignera de la capacité à mettre en scène, ou représenter, le conflit pulsionnel. À l'opposé, toute mobilisation intellectuelle, même de bonne qualité, mais non symbolisée, apparaîtra mise au service d'un l'évitement du conflit, donc soumise à un envahissement pulsionnel et fantasmatique. Ce type d'émergence n'effectuera pas le parcours recherché, entre conflit pulsionnel et sublimation.

• Le plaisir pris par la décharge de la pulsion sublimée révèlera, enfin, un dernier aspect de ces liaisons psychiques.

Au Rorschach, nous observerons plus particulièrement les planches rouges (II, III) et pastels (VIII, IX, X), favorisant l'excitation pulsionnelle.

Au TAT, les planches 2, 4 et 8BM. La planche 2 met en scène la triangulation oedipienne et réactive la castration. La planche 4 met en scène un couple dans une attitude de désaccord, avec en arrière-plan un troisième personnage féminin, renvoyant au conflit pulsionnel dans sa valence à la fois libidinale et agressive. La planche 8BM, réservée aux sujets masculins (lorsqu'elle est proposée, ce qui n'est pas toujours le cas en raison de son caractère cru), offre à voir un homme allongé sur ce qui pourrait être une table d'opération. Elle convoque l'angoisse de castration et les mouvements parricides.

Au CAT, les planches 2, 7 et 10. La planche 2 met en scène un ours tirant une corde au bout de laquelle se trouvent un autre ours et un petit ours. Cette image renvoie à la relation triangulaire parent-enfant dans un contexte agressif et/ou libidinal. La planche 7 montre un tigre sautant vers un singe, dans la jungle. Cette planche renvoie à une relation d'agressivité, versus castration ou dévoration. La planche 10 accueille un petit chien couché à plat ventre sur les genoux d'un grand chien, dans une salle de bain. Elle renvoie à la relation parent/enfant dans un contexte d'analité, l'accent portant sur le rapproché corporel, versus agressivité ou érotisation.

<u>Tableau voué à mettre en relief la qualité des processus de sublimation</u> :

Planches		Indices d'accès à la sublimation (et indices témoignant du contraire)			Significatif ?
		Déplacement des pulsions dans le respect du thème initial, autrement symbolisé. (À l'opposé : pulsions trop crues, ou abrasion pulsionnelle par l'intellectualisation)	Mise en scène de relations conflictualisées. (À l'opposé : intellectualisation des relations)	Plaisir à la décharge de la pulsion sublimée. (À l'opposé : déplaisir)	
	II				

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Rorschach	III				
	VIII				
	IX				
	X				
TAT	2				
	4				
	8BM				
CAT	2				
	7				
	10				

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

2- Les techniques projectives comme outil de la procédure démonstrative

La méthode projective (Rorschach et Épreuves thématiques : TAT ou CAT), que nous avons largement eu l'occasion de découvrir dans le présent travail, permet de découvrir et d'analyser le fonctionnement psychique individuel, grâce à l'écoute d'un discours circonscrit par une situation originale et singulière. Le sujet se projette à partir d'un matériel ambigu dont les caractéristiques perceptives et latentes réactivent un champ d'expériences sensorielles et représentationnelles. Le surgissement des représentations internes doit tenir compte également de la réalité externe. La reconnaissance du monde interne s'inscrit dans l'investissement du sentiment d'exister ou encore dans la permanence de l'identité: la prise en compte du monde externe s'inscrit dans l'investissement du champ relationnel, porteur de potentialités mobilisées par les différents choix d'objet du sujet.

C. Chabert rappelle que l'approche psychanalytique des épreuves projectives exploite une séméiologie originale, directement fournie par les données des protocoles, grâce au travail associatif engagé par la situation, produit par la matériel de tests et adressé au clinicien dans une relation de *transfert*. Elle use également de la métapsychologie psychanalytique et de ses concepts fondamentaux: dialectique du contenu manifeste et des contenus latents, processus primaires et secondaires, régression, conflits, mécanismes de défense, pulsions, représentations, affects... (C. Chabert, *Contribution des méthodes projectives dans la recherche clinique et en psychopathologie*, 1995).

Outre une certaine standardisation de la passation et une définition claire de la situation projective et de son cadre, l'intérêt des techniques projectives pour la recherche réside dans la possibilité d'une codification des

résultats. La feuille de dépouillement du T.A.T., née des travaux menés par V. Shentoub et par le groupe de recherche en Psychologie projective de Paris V, a été récemment rééditée (F. Brelet-Foulard & C. Chabert, *Nouveau manuel du TAT*, 2003). Elle permet une analyse des récits en termes de processus de contrôle, ou de processus labiles, d'évitement du conflit ou d'émergences primaires (la méthode de traitement des données s'apparente à une analyse de contenus thématiques). De même, le Rorschach se prête à une cotation des processus perceptifs-projectifs et du contenu symbolique des interprétations.

L'analyse des matériaux projectifs telle que nous proposons de l'effectuer s'inscrit par conséquent dans la lignée des travaux de l'*École de Paris*, c'est à dire dans une perspective théorique psychanalytique. Nos ouvrages de référence sont ceux de N. Rausch de Traubenberg, C. Chabert, D. Anzieu, M.-F. Boizou, M. Boekholt, etc.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

3- Lieux de la recherche, population et recueil des données

Lieux de la recherche

Laboratoire d'Exploration Cognitive Intégrée (*LECI*)*,
Service de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent du Pr Cohen,
Centre-Hospitalier Pitié-Salpétrière (Paris).

Institution scolaire M.**
(privée sous contrat d'État - Paris)
École maternelle – primaire – collège – lycée

Population

Chaque sujet de notre échantillon devra entrer dans les critères d'inclusion suivants:

Un QI total testé par l'Échelle de Weschler (WISC-III ou IV) égal ou supérieur à 140 et relativement homogènes, afin que le caractère déséquilibré de leurs compétences n'interfère pas, d'une façon qui nous

échapperait, dans nos interprétations. Pour le WISC-III, nous choisirons une différence inter-échelle inférieure à 30 points. Cet écart peut apparaître très important pour des sujets aux QI moyens, mais dans ce contexte, c'est-à-dire avec un QIT extrêmement élevé, il est généralement davantage sous-tendu par l'inflation exceptionnelle de l'un des deux domaines. Nous nous assurerons ainsi du caractère uniforme des compétences cognitives de chaque sujet, en n'incluant à notre recherche que des QI verbaux et de performance (WISC III) égaux ou supérieurs à 120 (au WISC IV, seul un indice pourra être inférieur à 120).

* Ainsi que nous l'avons mentionné dans notre introduction, ce Laboratoire n'existe plus aujourd'hui, il a été fusionné au *Centre Référent Langage*, situé dans le même service.

** Nous choisissons de ne pas nommer l'institution qui nous a accueillie par souci de préserver au maximum l'anonymat des enfants et adolescents que nous y avons recrutés.
Notre échantillon sera représenté par 30 sujets répartis en six groupes de taille équivalente:

1) - *5* enfants latents (de 7 à 9 ans) consultants
   - *5* enfants latents (de 7 à 9 ans) non-consultants

2) - *5* pré-adolescents (10 à 13 ans) consultants
   - *5* pré-adolescents (10 à 13 ans) non-consultants

3) - *5* adolescents (14 à 17 ans) consultants
   - *5* adolescents (14 à 17 ans) non-consultants

Il appartiendra à la validité scientifique de notre méthodologie, d'accueillir tout enfant, pré-adolescent ou adolescent surdoué pouvant participer à la présente recherche (correspondant à nos critères quantitatifs d'inclusion), sans aucune sélection préalable de leur profil, et ce jusqu'à clôture de notre échantillon.

Recueil des données

Les enfants et adolescents amenés à consulter notre équipe (constituée de deux psychiatres, de deux Psychologues, d'une orthophoniste et d'une psychomotricienne), arrivent dans un but d'évaluation cognitive, à laquelle est ajoutée par un choix délibéré de l'équipe, un examen de la personnalité, dont nous avons personnellement la charge, pour compléter cette investigation cognitive. Ils consultent généralement pour des troubles du comportement ou des apprentissages. Chaque bilan psychologique comprend au minimum : des entretiens psychiatriques familiaux et individuels, une investigation cognitivo-intellectuelle (comprenant

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

l'Échelle de Weschler, l'Échelle de pensée Longeot, la Figure de Rey et les dessins dits du *groupe de personne* et/ou *libre*), ainsi qu'une passation de tests projectifs (Rorschach et Épreuve thématique : CAT ou TAT). Une réunion de synthèse est consacrée à chaque enfant, et une restitution adaptée à la demande initiale est proposée à l'enfant et à sa famille par le psychiatre consultant (interne ou extérieur au Laboratoire).

Les 15 sujets consultants de notre échantillon pourront être recrutés (c'est-à-dire *rencontrés* puis *testés*) de deux façons possibles : soit directement par nous au Laboratoire LECI, soit par des collègues Psychologues projectivistes travaillant dans la même perspective théorique que nous. Les dossiers relatant de façon complète à la fois le matériel issu des entretiens familiaux et individuels, les résultats au WISC-III ou -IV, les protocoles projectifs et le compte-rendu du bilan psychologique, feront l'objet du même traitement.

Le groupe des 15 sujets non-consultants sera recruté à l'école primaire, au collège et au lycée de l'Institution scolaire M., établissement scolaire privé sous contrat d'État à Paris. Une lettre (figurant en annexe) sera adressée à chaque parent d'élève, stipulant l'objet de la recherche et les implications d'une participation de leur enfant, exigeant que ce dernier n'ait jamais réalisé de test de QI (afin que le critère d'inclusion « non-consultant » soit parfaitement respecté), et demandant accord pour participation.

En ce qui concerne les enfants et pré-adolescents (école primaire et collège), la procédure sera la suivante : une réunion d'information pour les maîtresses et professeurs principaux sera suivie du tirage au sort de certaines classes, de l'envoi des demandes d'autorisations aux parents concernés, du recueil des autorisations écrites et de la passation collective du test PM38 (présentation du test, procédure de passation à l'Institution scolaire M. et illustration du recueil des données, figurent en annexe) en une heure, sur le temps d'étude. Ce test a été conceptualisé pour mettre en relief les performances logiques des sujets de tous âges, et permet d'obtenir en moins d'une heure une idée du QI de chacun (en particulier du QI de performance ; indice d'autant plus intéressant pour nous que cette échelle est généralement moins réussie par les enfants surdoués que l'échelle verbale).

Les sujets particulièrement brillants à cet exercice seront sollicités pour une passation individuelle du WISC-III. Si leurs résultats s'inscrivent dans nos critères d'inclusion (QIT égal ou supérieur à 140 ; QIV et QIP égaux ou supérieurs à 120 et écart inter-échelles inférieur à 30 points), nous les reverrons une troisième fois pour une passation projective complète. Une restitution sera proposée aux parents des enfants et pré-adolescents, notre rencontre avec eux dépendra par conséquent de *leur* demande, et non de notre intérêt propre.

En ce qui concerne les adolescents lycéens, il est proposé dans cette institution aux élèves de Seconde un test collectif d'une journée, voué à mettre en relief les compétences et difficultés de chacun dans une perspective d'orientation (choix de la première, des études supérieures, de la filière professionnelle). Une partie de ce test

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

est consacrée à des exercices logiques et littéraires. Les deux Psychologues en charge des restitutions nous indiqueront quels adolescents ont présenté des résultats exceptionnellement performants, puis nous les rencontrerons individuellement de la même façon que les enfants pour un WISC-III et, en fonction de leurs résultats, pour des tests projectifs. Une restitution leur sera proposée, le choix d'y inclure leurs parents leur revenant.

4- Résultats

Présentation de l'échantillon :

SUJETS SURDOUÉS CONSULTANTS

ENFANTS (7-9 ans)

- Lucrèce 7,2 ans – QI 146
- Sylve 7,8 ans – QI 146
- Isidore 7,8 ans – QI 142
- Orgon 8,6 ans – QI 144
- Léandre 8,9 ans – QI 144

PRÉ-ADOLESCENTS (10-13 ans)

- Octave 11,9 ans – QI 152
- Pandolphe 12,2 ans – QI 146
- Timoclès 12,7 ans – QI 145
- Théocle 13,2 ans – QI 145
- Mercure 13,7 ans – QI 153

ADOLESCENTS (14-17 ANS)

- Lélie 14,5 ans – QI 150
- Climène 15,4 ans – QI 150
- Eraste 16,10 ans – QI 141

SUJETS SURDOUÉS NON-CONSULTANTS

ENFANTS (7-9 ans)

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

- Léa 7,7 ans – QI 142
- Arthur 7,8 ans – QI 146
- Simon 8,1 – QI 147
- Lucas 9,2 ans – QI 140
- Iris 9,11 ans – QI 146

PRÉ-ADOLESCENTS (10-13 ans)

- Lucie 10,4 ans – QI 150
- Sébastien 10,6 ans – QI 145
- Aimée 10,9 ans – QI 144
- Line 12,7 ans – QI 149
- César 13 ans – QI 144

ADOLESCENTS (14-17 ANS)

- Annabelle 14,9 ans – QI 148
- Tom 15,6 ans – QI 144
- Agathe 16,4 ans – QI 140

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

La constitution de notre échantillon s'est effectuée sur une période de quatre ans (de 2003 à 2007). Malgré cette hauteur très élevée de QI (qui constituait notre tout premier critère de recrutement), nous n'avons rencontré qu'une seule difficulté : celle de croiser le chemin d'*adolescents* surdoués, tant consultants que non-consultants. Le *LECI* n'en a accueilli que deux en cinq ans, et les adolescents sollicités auprès de l'institution scolaire M. ont parfois refusé d'entrer en contact avec nous (malgré nos sollicitations par l'intermédiaire des psychologues de l'institution scolaire M., aux vues de leurs résultats aux tests de seconde). Cette difficulté nous a empêchée de rassembler le chiffre auquel nous aspirions, mais nous a toutefois permis de disposer d'un échantillon relativement fourni et bien équilibré de trois adolescents consultants et trois adolescents non-consultants.

Parmi les 26 bilans recueillis, 15 ont été effectués par nous (*entièrement* auprès des sujets non-consultants, mais seulement *partiellement* auprès des sujets consultants du LECI, puisque l'investigation cognitivo-intellectuelle a toujours été réalisée par notre collègue Mme O.). Comme prévu, nous n'avons pas estimé fondamental de rencontrer la totalité des sujets constituant l'échantillon, puisque notre base essentielle de travail était le bilan psychologique complet et la restitution des entretiens familiaux et individuels entourant la demande initiale et le bilan lui-même. Les 11 bilans pour lesquels nous n'avons pas rencontré personnellement les sujets ont été réalisés par des collègues Psychologues spécialisées dans le domaine de la Psychologie projective et, en dehors de Léandre, transmis de la main à la main avec partage fidèle des impressions cliniques. Par ailleurs, en dehors des bilans projectifs de Lélie et Léandre, tous ont été intégralement retravaillés par nous.

La répartition des lieux de recrutement de nos sujets est la suivante :

Lucrèce	7,2	Bilan réalisé en cabinet libéral par Mme B., Psychologue	Dossier
Sylve	7,8	Bilan réalisé en CMPP par Mme H., Psychologue	Dossier
Isidore	7,8	*LECI* (Laboratoire d'exploration cognitive intégrée)	Rencontré
Orgon	8,6	*LECI* (Laboratoire d'exploration cognitive intégrée)	Rencontré
Léandre	8,9	Bilan réalisé pour le *LECI* par Mme L., Psychologue	Dossier
Léa	7,7	Institution scolaire M.	Rencontré
Arthur	7,8	Institution scolaire M.	Rencontré
Simon	8,1	Institution scolaire M.	Rencontré
Lucas	9,2	Institution scolaire M.	Rencontré
Iris	9,11	Institution scolaire M.	Rencontrée

Octave	11,9	*LECI* (Laboratoire d'exploration cognitive intégrée)	Rencontré
Pandolphe	12,2	Bilan réalisé en CMP par Mme R., Psychologue	Dossier
Timoclès	12,7	Bilan réalisé en CMP par Mme R., Psychologue	Dossier
Théocle	13,2	Bilan réalisé en CMPP par Mme O., Psychologue	Dossier
Mercure	13,7	Bilan réalisé pour le LECI par Mme O., Psychologue	Dossier
Lucie	10,4	Institution scolaire M.	Rencontrée
Sébastien	10,6	Institution scolaire M.	Rencontré
Aimée	10,9	Bilan réalisé pour la recherche par Mme O., Psychologue	Dossier
Line	12,7	Institution scolaire M.	Rencontrée
César	13	Institution scolaire M.	Rencontré

Lélie	14,5	Bilan réalisé pour le LECI par Mme L., Psychologue	Dossier

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Climène	15,4	*LECI* (Laboratoire d'exploration cognitive intégrée)	Dossier
Eraste	16,10	Bilan réalisé en cabinet libéral par Mme B., Psychologue	Dossier
Annabelle	14,9	Institution scolaire M.	Rencontrée
Tom	15,6	Institution scolaire M.	Rencontré
Agathe	16,4	Institution scolaire M.	Rencontrée

Il est arrivé, toutefois, que cette distance nous empêche d'appréhender certains points très précis explorés par notre recherche (autour, par exemple, des exigences parentales de rendement scolaire : il est difficile de faire parler les dossiers sur ce point si les parents n'ont pas abordé spontanément cet aspect en entretiens). Ces lacunes informatives figureront dans les tableaux récapitulatifs sous la forme de points d'interrogation et les conclusions qu'elles sont chargées d'illustrer ne seront tirées qu'à partir du reste de l'échantillon.

Un petit mot, enfin, sur le choix des pseudonymes donnés aux sujets consultants de notre échantillon. En dehors de la distinction facilitée qu'elle permet avec les sujets non-consultants, l'idée de lier la condition de ces enfants surdoués à celle de personnages de Molière est née du sentiment, au début de cette recherche, d'avoir affaire à de fins penseurs dissimulés derrière des âges chronologiques ne pouvant laisser présager la fulgurance de leur pensée ; tout comme les *valets* que l'auteur se plaisait toujours à faire régner sur leurs *maîtres*.

Proposition de présentation des résultats:

La difficulté, dans une Thèse de Psychologie Clinique, est de restituer à la fois le traitement linéaire des hypothèses ; les découvertes inattendues offertes par le matériel clinique ; et les cheminements réflexifs sur lesquels elles nous ont menées, ces derniers étant parfois fort éloignés des hypothèses d'origine.

Ainsi aimerions-nous proposer à notre lecteur une présentation apparemment assez déstructurée des résultats, mais obéissant en réalité à deux objectifs: celui de répondre aux hypothèses, bien sûr, mais aussi de privilégier les découvertes permises par cette exploration passionnante, en fonction de leur degré de pertinence. Nous choisissons, afin d'offrir une place centrale à tous ces chemins inattendus qu'il nous tarde de partager, de laisser notre réflexion se déployer sans forme pré-établie de présentation, variable d'une hypothèse à l'autre, selon la charge d'inspiration qu'elle aura semée. Quitte, parfois, à abandonner très rapidement l'hypothèse de départ qui ne nous sera pas apparue pertinente.

Le traitement des hypothèses consistera finalement en un ou plusieurs *exposés* suivant une démarche de pensée ciblée. Cette forme, différente selon les hypothèses, sera annoncée à la suite du rappel de chacune. Elle sera succédée par la présentation d'un tableau chargé de faire apparaître le croisement des facteurs étudiés et d'étayer

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

notre propos.

Parmi nos tableaux de dépouillement figureront à ce propos quelques observations cotées en oui / non. Le choix de cette cotation binaire, dans notre démarche globale pourtant très qualitative, se justifiant par la très grande quantité de facteurs réunis par nos nombreuses hypothèses. Ces derniers, issus en grande partie du profil dressé par la littérature à propos du génie créateur, nous ayant menée à des attentes particulièrement précises. L'utilisation de tableaux et de mises en perspectives très visibles, parfois un peu « grossies » pour l'occasion, permettra de ne pas nous égarer dans la confrontation de ces facteurs, attestera de la transparence de notre méthodologie, et appuiera notre argumentaire interprétatif. Ces tableaux cohabiteront par ailleurs avec des observations cliniques plus nuancées.

La totalité des 26 vignettes cliniques figure en annexes de façon extrêmement complète*. Chaque sujet dispose d'une quinzaine de pages comportant : 1- sa présentation ; 2- ses protocoles projectifs ; 3- l'analyse très fine de son bilan psychologique (épreuves cognitivo-intellectuelles et projectives) ; 4- les données quantitatives du bilan (psychogramme du Rorschach, cotation linéaire des épreuves thématiques planche par planche, mise à l'épreuve de la sixième hypothèse de recherche sous la forme de quatre tableaux accueillant diverses configurations de facteurs qualitatifs ou quantitatifs en quête de l'*idéalisation et* des *attaques sadiques des figures parentales ;* de la *qualité des processus de pensée ;* de la *qualité de la symbolisation primaire et secondaire,* et de la *qualité de la sublimation*) ; et 5- un tableau récapitulant les résultats de l'enfant au regard de nos hypothèses de recherche.

Les résultats seront rédigés de sorte à ce que les allers-retours jusqu'aux vignettes cliniques soient contournables: nous convoquerons de façon permanente des références à ce vivier clinique, mais de façon orientée et généralement synthétique (sauf lorsque la présentation complète de certains sujets sera estimée utile à notre argumentation). Nous ne pouvons toutefois qu'encourager le lecteur à s'y référer, car tous les enfants et adolescents de cet échantillon méritent, à notre sens, d'être découverts. La qualité de la voie d'exploration du bilan psychologique complet nous a permis de recueillir un matériel aussi riche qu'inhabituel, notamment dans la compréhension de la façon dont l'exceptionnelle pensée de ces enfants a pu venir s'encastrer dans leur affectivité.

* L'exposition de toute la procédure méthodologique est uniquement exposée ici par souci de transparence, mais nous avons choisi de ne pas faire figurer dans le présent ouvrage ces 26 vignettes cliniques complètes pour des raisons de place et de confidentialité. Ces annexes sont toutefois consultatbles à la Bibliothèque Universitaire Henri Pieron de Paris 5, à Boulogne.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Première hypothèse

L'enfant ou l'adolescent qualifié de très supérieurement intelligent ou de surdoué (présentant un QI égal ou supérieur à 140 et des résultats inter-échelles relativement homogènes au WISC), surinvestit le raisonnement logique et le savoir dans le but inconscient de colmater une dépression infantile. L'inélaboration de la position dépressive a entravé la mise en place des effets structurants du complexe d'Œdipe, et a pour conséquence une problématique essentielle de perte d'objet. Ces aspects sont perceptibles à travers la lecture analytique des tests projectifs, mais se manifestent également sur les plans symptomatique, des conduites sociales et des investissements relationnels.

➔ *Nous chercherons, afin de valider cette hypothèse, tous les signes cliniques d'une dépression infantile. Pour tous, à travers la problématique défensive principale mise en relief par l'investigation projective. Appuyée, chez ceux que nous rencontrerons personnellement, par nos propres interactions et observations cliniques. Pour les enfants et adolescents consultants, par la symptomatologie et le diagnostic psychiatrique à l'issue des entretiens. Pour les enfants et adolescents non-consultants, à travers le discours des parents sur leur enfant lors de la restitution, et si la rencontre avec eux n'a pas lieu, par la prise en compte du regard de la maîtresse (primaire), du professeur (collège) et/ou du Psychologue (au regard des tests de seconde au lycée).*

L'exploration clinique consécutive à cette hypothèse a fait naître deux réflexions théorico-cliniques principales, qui seront ici synthétisées sous la forme de deux exposés:

L'enfant surdoué normal et pathologique

L'inexprimable agressivité de l'enfant surdoué

ENFANTS (7-9 ans) : *5* CONSULTANTS ET *5* NON-CONSULTANTS

Sujet	Äge	QIT	Organisation psycho-pathologique ? A / B / C / D*	Position dépressive inélaborée?	... Aux tests projectifs	... Dans la clinique Générale	...Symptomatologie dépressive	Conduites sociales évoquant la dépression ?	Investissements relationnels évoquant la dépression ?	Agitation motrice ou psychique ?	Maltraitance par les pairs ? (+ saut éventuel de classe)	Difficultés d'insertion sociale ?	Troubles du comportement invalidant ?	Isolement social ?	Inadaptation scolaire ?
Lucrèce	7,2	146	C Dépression narcissique avec troubles du comportement (crises)	O	O	O	O	O	O	N	N	O	O	O	O
Isidore	7,8	142	C Effondrement dépressif avec glissements identitaires ++	O	O	O	O	O	O	N	N	O	O	O	O
Sylve	7,8	146	C Dépression narcissique avec glissements identitaires	O	O	O	O	N	N	N	N	N	N	N	N
Léandre	8,9	144	C Dépression avec émergences délirantes (persécutrices) et procédés obsessionnels +	O	O	O	O	O	O	N	N	O	O	O	O
Orgon	8,6	144	B Dépression narcissique ++	O	O	O	O	O	O	O	N	O	O	O	O
Véa	7,7	142	A Névrose bien organisée (procédés hyst et obs bien répartis) malgré manque d'étayage	N	N	N	N	N	N	N	N	N	N	N	N
Arthur	7,8	146	C Inhibition sur fond de carence, avec glissements identitaires	O	O	O	N	N	N	O	N	N	N	N	N
Simon	8,1	147	A Névrose hystérique avec atteinte narcissique ++ et oedipe mal pare-excité	N	N	N	N	N	N	O	N	N	O	N	N
Lucas	9,2	140	C Manie anti-dépressive débordante, excitat°/désaccord	O	O	O	N	O	N	O	N	N	N	N	N
Iris	9,11	146	B Dépression ++	O	O	O	O	N	O	N	N	N	N	N	N (tend)

* A = névrose élaborée / B = fonctionnement limite à valence névrotique / C = fonctionnement limite à valence psychotique / D = psychose.

PRÉ-ADOLESCENTS (10-13 ans) : 5 CONSULTANTS ET 3 NON-CONSULTANTS

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Sujets	Âge	QIT	Organisation psychopatho-logique ?	Position dépressive inélaborée ?	... Aux tests projectifs	Dans la clinique générale	Symptomatologie dépressive ?	Conduites sociales évoquant la dépression ?	Investissements relationnels évoquant la dépression ?	Agitation motrice ou psychique ?	Maltraitance par les pairs ? (+ saut éventuel de classe)	Difficultés d'insertion sociale ?	Troubles du comportement invalidant ?	Isolement social ?	Inadaptation scolaire ?
Octave	11,9	152	B Organisation narcissique de la personnalité	O	O	O	N	N	O	O	O (CM1)	O	N	O	Moy
Adolphe	12,2	146	B Dépression majeure	O	O	O	O	O	O	N	N	O	O	O	O
Timoclès	12,7	145	B Dépression narcissique avec inhibition sur fond de carence affective Iaire	O	O	O	O	O	O	N	N (CP)	O	O	O	O
Théocle	13,2	145	C Manie anti-dépressive ++ avec bases identitaires fragiles	O	O	O	O	O	O	O	O	O	O	O	O
Mercure	13,7	153	C Dépression majeure avec carence affective précoce faisant vaciller les assises identitaires	O	O	O	O	O	O	N	O (Mater+ CE2)	O	O	O	O
Lucie	10,4	150	B Dépression ++ avec émergences pulsionnelles mal contenues	O	O	O	?	O	O	N	N (CP)	Moy	N	O	N
Sébastien	10,6	145	C- Organisation maniaque / narcissique qui lutte contre des assises identitaires vraiment fragiles	O	O	O	N	N	O	O	N	O	N	O	N
Aimée	10,9	144	B Névrose hystérique mal négociée, mal pare-excitée, sur fond d'angoisse de séparation	O	O	N	N	O ?	N ?	N	N	N	N	N	N
Line	12,7	149	B Org* narciss de la persté avec préoccupations oedipiennes++	O (narci-sique)	O	O	N	Moy	Moy	N	N	N	N	N-	N
César	13	144	B Dépression narcissique	O	O	O	O	N	N	N	N	N	N	N	N

ADOLESCENTS (14-17 ANS) : 3 CONSULTANTS ET 3 NON-CONSULTANTS

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Sujet	Âge	QIT	Organisation psycho-pathologique ?	> Position dépressive inélaborée ?	...Aux tests projectifs	Dans la clinique-générale	Symptomatologie dépressive ?	Conduites sociales évoquant la dépression ?	Investisse-ments relationnels évoquant la dépression ?	Agitation motrice ou psychique ?	Maltraitance par les pairs ? (+ saut éventuel de classe)	Difficultés d'insertion sociale ?	Troubles du comportement invalidant ?	Isolement social ?	Inadaptation scolaire ?
Lélie	14,5	150	C Dépression grave (TCA, idées suicidaires) : déscolarisation + hospitalisation actuelle en HP	O	O	O	O	O	O	N	N	O	O	O	O
Climène	15,4	150	B Dépression narcissique grave (TS, scarifications) : déscolarisation + hospitalisation récente en HP	O	O	O	O	O	O	N	N IInde	O	O	O	O
Braste	16,10	141	C Organisation limite grave N décompensée : déscolarisation, passion des armes, vocation militaire *froide*...	O	O	O	O	O	O	N	Moy	O	O	O	O
Annabelle	14,9	148	B Dépression narcissique très bien étayée par le milieu socio-culturel	O	O	N	N	N	N	N	N (CP)	N	N	N	N
Tom	15,6	144	B Dépression narcissique +	O	O	O	O	O	N	N	Moy	Moy	N	O	N
Agathe	16,4	140	A Organisation normalo-névrotique (procédés labiles et rigides bien répartis)	N	N	N	N	N	N	N	N	N	N	N	N

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Après avoir dressé une synthèse psychopathologique de l'ensemble des sujets de notre échantillon, nous nous intéresserons plus particulièrement à trois d'entre eux, dont les organisations névrotiques invalident la généralisation de notre hypothèse. Pourtant, l'étude fine de leur profil clinique permettra, en particulier grâce à leurs protocoles projectifs (Rorschach et Épreuves thématiques), de mettre en relief des singularités psychodynamiques fort éclairantes; principalement liées au *désir* maternel et à la gestion de l'agressivité.

Une fois ce détournement effectué, nous interrogerons la fonction défensive de cette étonnante inflation de la pensée, selon les différents niveaux d'organisation psychopathologique des sujets qui l'accueillent.

Profil psychopathologique des enfants et adolescents surdoués

Nous avons été frappée par la précarité de l'affectivité de ces jeunes surdoués qui nous sont cliniquement apparus, de façon globale, en très grande souffrance. Cette première intuition clinique est en effet corroborée par des chiffres tristement impressionnants : parmi les 26 sujets de notre échantillon, 23 présentent une organisation limite de la personnalité et 3 sont névrosés. Le fait qu'aucune psychose franche n'apparaisse chez ces enfants ne semble pas si étonnant, si l'on songe à l'adaptation globalement nécessaire de leur pensée à la réalité, pour obtenir un QI aussi élevé.

Parmi les 23 sujets limites, 12 présentent une problématique de *perte* prévalente, toutefois associée à certaines possibilités d'ancrage névrotique (essentiellement obsessionnel). En dehors d'un seul de ces 12 sujets, tous présentent une dépression, une dépression narcissique, ou une organisation narcissique de la personnalité.

Les 11 autres sujets limites évoluent dans une précarité psychique inquiétante. La dépression est majeure et associée à des glissements identitaires (essentiellement persécuteurs). La frontière avec la psychose est parfois proche. Ces organisations s'accompagnent, chez 3 d'entre eux, de troubles du comportement particulièrement violents (états de crise, troubles des conduites alimentaires, scarifications, tentatives de suicide).

Enfin, donc, seuls 3 sujets de l'échantillon total affichent une position dépressive élaborée et une névrose structurée. Ils sont tous les trois non-consultants.

* Cet *exposé* a fait l'objet d'une publication dans la revue La psychiatrie de l'enfant : Goldman C. (2007), Le surinvestissement de la pensée chez l'enfant surdoué : trois études de cas, revue *La psychiatrie de l'enfant*, PUF, Paris, numéro 50, 2007/2, pp.527-570.

Cet ensemble signifie par conséquent, et contre toute attente, que 10 des 13 sujets surdoués non-consultants de notre échantillon vont mal, voire très mal (organisations limites). Ce paramètre est d'autant plus frappant qu'il est souvent arrivé, à la lueur de passations très éprouvantes avec certains, que leurs maîtresses dépeignent

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

des enfants tout à fait différents de ceux que nous avions rencontrés. Lucas, par exemple, a 9 ans, il est actuellement en CE2. Dès nos premiers instants en tête-à-tête, il se présente comme un petit garçon spectaculairement excité, expliquant avoir beaucoup aimé les exercices collectifs du PM38 et associant sans transition -ni refoulement- sur son goût pour la violence : *J'aime la violence parce que j'aime entendre du bruit et quand tout bouge. J'aime l'ordinateur et les jeux, je suis passionné de puzzles et j'aime aussi les animaux* (Lucas sort alors de sa poche un portrait encadré miniature de son chat et s'allonge sur le bureau). Totalement étranger à tout autre intérêt que le sien, il virevolte, empruntant notre attention ça et là, comme témoin passif de ses activités survoltées. C'est donc allongé de tout son long et dans un état d'excitation générale alarmant que Lucas livre ses différents protocoles, qui mettent à jour une organisation maniaque inquiétante. Sa maîtresse évoque pourtant ce même Lucas sous les traits d'*un élève charmant, très sympathique, parfaitement heureux et rieur en classe de nature, boute-en-train et très dynamique en récréation* (ce que nous voulons bien croire), *très alerte et très intéressé, connaissant beaucoup de choses, participant beaucoup mais toujours dans le respect des autres* (aspect bien sûr intriguant au regard de notre propre vécu contre-transférentiel). La maîtresse ajoute entretenir de très bonnes relations avec lui : *bon vivant*, il aurait *le sens de l'humour* et *de nombreux amis*. Or, Lucas n'est pas le seul enfant à présenter ces deux visages à priori incompatibles.

Le caractère adaptatif et peu visible des pathologies parfois lourdes présentées par ces surdoués non-consultants s'explique sans doute par le milieu socio-culturel globalement très favorisé des familles fréquentant cet établissement scolaire. Les enfants y sont tellement stimulés et encouragés à la performance, qu'ils trouvent certainement un étayage externe majeur (voire de vifs profits narcissiques) à leur dynamique psychique. Une bonne illustration de ce facteur culturel pourrait résider dans la représentation d'enfants maltraités par leurs camarades parmi l'échantillon de sujets consultants (3), et par l'absence de tels faits parmi les autres enfants, possiblement conditionnés par un regard beaucoup plus positif sur la réussite scolaire*.

Autres traits psychopathologiques prégnants

On retient, en outre, un certain nombre de caractéristiques alternatives récurrentes chez les sujets surdoués de cet échantillon, dans la continuité de la littérature qui leur est consacrée.

* Cet aspect environnemental donne en outre largement à penser les bienfaits de ces nouvelles écoles fleurissantes pour surdoués. Si l'on peut discuter la démarche, pour un psychanalyste, de prescrire l'orientation vers un lieu où le symptôme est non seulement cautionné mais valorisé (ce qui a généralement pour conséquence d'en oublier la cause), le confort affectif qu'il permet à ces enfants littéralement maltraités par leurs pairs depuis des années, n'est pas négligeable.

Tout d'abord, l'excitation maniaque (motrice et/ou psychique) apparaît chez 7 d'entre eux, toutes organisations psychiques confondues. Elle peut avoir pour support des préoccupations narcissiques inscrites dans une organisation névrotique insuffisamment pare-excitée, mais s'associe le plus souvent à un désaccordage relationnel et à une importante diffluence verbale qui témoignent d'un manque patent de contenance.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Une autre caractéristique générale se dessine autour des difficultés d'adaptation scolaire (qui concernent 11 sujets, tous consultants). Dans la continuité de cette observation, 3 sujets ont été déscolarisés en raison de leur souffrance psychique (cette déscolarisation ayant mené pour 2 d'entre eux à une hospitalisation, et dirigeant le troisième vers une vocation militaire).

On ne peut qu'être également frappé par les *difficultés* affichées par ces jeunes sujets *autour de l'insertion sociale*: 13 d'entre eux (dont la totalité des sujets consultants en dehors de Sylve, seule enfant fille de l'échantillon), affichent ou expriment spontanément un sentiment de malaise et une mauvaise intégration parmi leurs pairs. L'*isolement*, caractérisé par un impossible investissement amical et amoureux, concerne ainsi 15 sujets de l'échantillon total (parmi lesquels figurent à nouveau tous les sujets consultants), ce qui est, évidemment, particulièrement interpellant. Enfin, 3 sujets (pré-adolescents consultants) font l'objet de maltraitances dans leurs classes, et 2 adolescents sont un peu raillés par leurs pairs. Il s'agit toujours de garçons et ce paramètre ne semble pas particulièrement corrélé à un décalage en âge (saut de classe).

Nous tenterons de donner sens à tous ces aspects descriptifs par la suite.

Il nous semble retrouver à nouveau derrière ces différentes observations, la dichotomie impressionnante relevée précédemment. Les sujets non-consultants vont certes un peu mieux que les sujets consultants, mais ils semblent surtout passer beaucoup plus inaperçus dans leur système scolaire très favorisé. Il semblerait ainsi qu'à souffrance et fonctionnement psychopathologique équivalent, on ne pâtisse pas des mêmes conséquences dans les investissements scolaires, relationnels et sociaux, selon le milieu socio-culturel dans lequel on évolue.

Présentation des trois sujets névrosés de notre échantillon

La présence de ces trois sujets névrosés, c'est-à-dire structurés sur le plan oedipien, remet bien sûr en cause notre hypothèse, qui liait de façon formelle *dépression infantile inélaborée* et *surinvestissement de la pensée*. Si ce mécanisme est susceptible d'accompagner la dynamique psychique des 23 autres sujets de cet échantillon, nous devons reconnaître à ce stade de notre travail, qu'obtenir un QI supérieur à 140 ne constitue pas toujours un moyen de lutter contre les conséquences d'une position dépressive inélaborée.

Pourtant, et c'est en cela que rejeter toute notre hypothèse constituerait une malhonnêteté intellectuelle, il apparaît très nettement dans notre clinique que si le *surinvestissement de la pensée* ne va pas forcément de pair avec la *dépression* en tant qu'organisation psychique, ces deux aspects restent toujours liés. C'est comme si elle en constituait toujours le ressort. Ce qui, à défaut de confirmer le lien de causalité annoncé dans cette hypothèse, maintiendrait cette extraordinaire inflation de la pensée dans sa fonctionnalité défensive. Mais comment nuancer au plus juste cette articulation auprès de nos enfants surdoués névrosés, en prenant bien sûr

en compte le caractère élaboré de leur position dépressive ?

Nous proposons d'illustrer notre propos à travers la présentation fine de Léa 7 ans, Simon 8 ans et Agathe 16 ans. Nous verrons que leurs profils, bien que tout à fait structurés sur le plan oedipien, ne sont pas exempts de singularités psychiques, dont la filiation avec le reste de notre échantillon retiendra tout particulièrement notre attention. Le continuum entre normal et pathologique ne contribue t-il pas, depuis toujours, à éclairer les différents ressorts du fonctionnement psychique?

Léa

Léa a 7.7 ans, elle est en CE1. Son excellente réussite du PM38 et ses résultats au WISC-III révèlent un QIT de 142, très harmonieux entre les deux échelles (QIP 136 et QIV 133) et également entre les différents subtests (de 12 à 18). Elle se présente comme une petite fille menue, presque chétive, et exceptionnellement attentive, docile, polie, sage. Elle est gaie, très associative et à l'aise dans la relation. Notre contre-transfert est très positif et il est aisé de deviner la mesure de l'investissement dont cette fillette a été l'objet avant notre rencontre. Elle n'a jamais sauté de classe et aimerait, plus tard, devenir musicienne, car elle *adore le piano*. Elle ajoute que sa maman est très bonne pianiste. On devine une maman très présente car Léa évoque souvent des faits de l'actualité ou des pensées provenant de conversations avec elle. Sa maîtresse atteste de l'investissement particulièrement vif de cette maman pour l'école et pour les résultats scolaires de Léa. Elle-même est décrite comme une petite fille toujours souriante, qui a pour particularité d'être très perfectionniste. Elle est une très bonne élève, participe régulièrement en classe mais dans de bonnes mesures, elle est calme et posée, mais en même temps *sait avoir du caractère, ne se laisse pas faire*: elle lui apparaît *très équilibrée*. Elle aime beaucoup discuter et sait s'amuser pendant les récréations avec son groupe d'amies.

Au cours de notre première rencontre, Léa nous explique aussi être *gravement allergique* (aux *plumes d'oiseaux, pollen, produits d'entretien, etc)*, ces allergies se traduisant essentiellement par des maux de tête. La maîtresse mentionne elle aussi spontanément cet aspect : Léa est souvent malade et ses maux de tête évoluent bien souvent en migraines, notamment avant les sorties scolaires (nous traduisons sans mal la difficulté de séparation qu'ils expriment alors).

Plus tard, à l'occasion de la restitution du bilan, notre rencontre avec la maman de Léa attestera de son investissement massif pour sa fille unique: son plaisir à parler d'elle et à en crier toutes les qualités du monde s'avére aussi sincère que touchant. Cette maman nous semble, d'une façon générale, idéaliser massivement les liens (à ses parents, sa propre fratrie, son mari, sa fille). Âgée d'une quarantaine d'années, elle nous confie également, au cours de cet entretien, attendre avec hâte une seconde et ultime grossesse.

Elle évoque enfin les préoccupations redondantes de sa fille autour de notre propre confort de femme

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

enceinte à l'époque de nos rencontres (aspect bien sûr visible mais que nous n'évoquions jamais avec les enfants). Léa aurait exprimé une empathie particulièrement vive pour nous et pour le bébé, tous deux soumis dans son fantasme au froid hivernal et à la fatigue consécutive au rythme soutenu d'écriture lors des différentes passations de tests. Fantasme que nous n'avons pas de mal à inscrire, dans ce contexte transférentiel, dans l'expression d'un contre-investissement des attaques agressives contre le bébé, attendu par nous mais également par sa mère.

L'analyse clinique du WISC observe, autour du subtest le moins bien réussi du test (assemblage d'objets), une certaine fragilité sur le plan des représentations corporelles. On note combien la thématique du *corps* est par ailleurs très présente dans les productions de Léa. Au subtest des similitudes, chemise et chaussures se ressemblent *parce qu'ils sont des habits sur le corps*; mètres et kilos se ressemblent *parce qu'on les trouve sur le corps*; et colère et joie se ressemblent *parce que ça vient du corps*... le corps comme lieu de bien des jonctions, donc.

L'analyse du Rorschach et du CAT de Léa révèle finalement des objets internes solides, un environnement structuré, et un accordage qui témoigne de l'investissement affectif massif dont elle a été l'objet dans la réalité. Les préoccupations oedipiennes, bien triangulées, accompagnent des préoccupations sexuelles et agressives et des défenses labiles et rigides largement prévalentes. On note toutefois à ce propos qu'au Rorschach, les relations ne sont jamais convoquées directement en lien avec les récits : elles n'émergent qu'à partir des associations de Léa (évocation d'un *dessin animé dans lequel deux petits oiseaux attrapent un chat* et d'un ami qui aurait *tapé sur la patte de son chat)*. Ainsi, l'agressivité qui colore ces investissement relationnels est-elle prêtée à d'autres mais jamais attribuée à elle-même ou à ses personnages.

Les représentations de soi sont de bonne qualité formelle. On note cependant, d'une part l'émergence d'une sensibilité dépressive derrière l'évocation redondante du noir (planche I : *un papillon noir, un masque d'Halloween un peu noir)*. La première planche, dite du *premier objet* et des *représentations de soi*, est choisie par Léa comme sa planche la moins aimée du protocole: *parce qu'elle est un peu noire et j'aime pas le sombre*. On note également cette étonnante association de Léa à l'enquête de la planche V (également chargée de convoquer les *représentations de soi*): *Y'en a plein (de chauve-souris) chez mon papi parce qu'il a un grand jardin à la campagne, si grand qu'un jour je m'étais perdue.*

L'imago maternelle convoque massivement et contre toute attente, le thème de l'étayage. Planche VII (dite *maternelle*), Léa sollicite notre étayage verbal (*comme ça on dirait un... mince comment ça s'appelle*) et projette un *pont*, puis une *balançoire* ; supports jouant sur l'équilibre. La qualité formelle approximative de ses projections, révèle le mouvement prioritaire d'aborder cette thématique, même sans la rigueur perceptive dont elle est par ailleurs capable. On note également le caractère gelé, froid, de la dernière projection planche IX (dite *maternelle archaïque*), qui a pour conséquence une réaction motrice non sans lien, une fois encore, avec

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

la question de l'étayage: *l'eau avec un iceberg (Léa se cogne le coude contre sa chaise).* À l'enquête, Léa retrouve avec une fierté manifeste le mot perdu lors de la passation : *Le pont, comme l'arc de triomphe !.* Le réconfort narcissique mobilisé par ces retrouvailles *triomphantes* mérite d'être noté, après des projections révélatrices de préoccupations autour de l'étayage maternel.

L'imago paternelle semble à la fois reconnue dans sa puissance (planche IV : *un dragon*) et érotisée, mais Léa tourne le *chat* –symbole bien connu de la bisexualité psychique- (G. Romey, *Le dictionnaire de la symbolique*, 2000) de dos, afin de ne pas se confronter à ses caractères sexuels (il a *les petites oreilles qui pendent. Ca par contre je sais pas ce que c'est, c'est en dehors (montre les détails latéraux)*, ou encore *: si on enlève tout ça et qu'on garde ça (cache tout le bas) ce serait la tête d'un petit hamster*). Le petit hamster sans bas du corps s'inscrit dans une tentative globale de minimiser la puissance de cette imago : *notre chat on l'a appelé « trognon » parce qu'il est trop mignon !*

Au CAT, les relations mère-enfant figurent de façon *idéale,* presque plaquées *(après ils vivent bienheureux, alors ils ont fait la fête tous ensemble ; et puis ils s'amusent très très bien, etc.).* Cette tendance à l'idéalisation nous rappelle les traits maternels, dans la réalité (tendance à idéaliser sa famille, son couple, sa fille). Léa, face à la difficulté des planches dont les contenus agressifs et libidinaux l'indisposent et l'inhibent, gratte sa tête (planche 7 : *ça me gratte*). L'agressivité est très difficile à traiter pour Léa, qui minimise très largement la confrontation entre le singe et le tigre de cette septième planche et tente par tous les moyens de mettre cette pulsion à l'écart d'elle-même (*Ah ! Joseph il aimerait bien être à ma place (?) un copain de la classe qui adore les tigres ; c'était un petit singe qui était tranquillement en train de manger ; (regarde, sous la table, les planches disposées sur une chaise) y'en a encore combien ?*; *après il essaya d'attraper un autre singe qui n'était pas le même et finalement le singe lui a donné une... tape sur la tête avec sa main et il s'en est allé et les singes restaient tranquilles).* L'accès à l'ambivalence pulsionnelle semble bien difficile dans ce registre agressif.

L'imago paternelle, elle, est mobilisée dans des conduites de puissance et de jeu. Toutefois, la planche 3, mettant en scène un roi lion et une petite souris, inspire vivement Léa : son histoire met en scène un *pauvre lion déprimé* sadisé par *des milliers de souris qui étaient en train de faire la fête dans ses cheveux*... autant dire, confronté à plus fort que lui.

On retrouve par ailleurs dans ce CAT, de façon frappante, le défaut d'étayage maternel repéré au Rorschach. Chaque planche accueille un verbe tel que *tomber, voler, se jeter sur, s'agiter*, etc. Ainsi planche 1, *la maman apprend à ses petits à voler dans un arbre*. Après un passage confus dans le récit (*le papa arrive et il apprend à un autre petit groupe de petits oiseaux à voler dans le même arbre. L'autre petit groupe de petits oiseaux ils disent qu'ils savent pas voler -Léa ne regarde plus du tout la planche*), Léa trouve une issue assez révélatrice de sa négociation du problème: ce sont les enfants qui étayeront les parents : *un peu plus tard ils sont devenus grands, ils savent voler et c'est eux qui vont chercher à manger pour la maman et tellement ils mangent de la*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

soupe qu'ils sont devenus encore plus grands... etc. Dans ce récit, la prise de puissance de l'enfant permet de ne plus dépendre des objets parentaux insuffisamment étayants. De même, planche 2, lors du jeu de corde entre papa, maman et l'enfant, ce dernier finit à terre : *au moment où y'a le petit qui tombe alors la maman est toute seule pour tirer. Le petit il veut tirer mais il arrive pas à se relever. C'est le papa qui gagne.* Étrange syntaxe qui pointe la solitude de la mère lorsque c'est l'enfant qui devrait être plaint. Plus tard, dans ce même récit, *le petit ours eh ben il va chercher des fleurs pour sa maman parce que c'était la fête des mères et puis le soir venu, le petit offre ces fleurs à sa maman et sa maman lui fait un gros bisou*. Ainsi Léa convoque t-elle une fête des mères réparatrice de la solitude maternelle, sur une planche où l'agressivité, dans un contexte triangulaire de rivalité oedipienne, aurait dû pouvoir s'exprimer. On est de façon très nette face à un contre-investissement de l'agressivité oedipienne (puisque c'est le papa qui fait tomber la maman) qui n'a pu rester orienté sur l'objet et qui finit par dériver sur un mode d'investissement anaclitique. De même, planche 10, la petite fille–chien *s'agite* au point que *sa maman ne parvient pas à le laver, puis* cette dernière *le prend dans ses bras et lui dit d'arrêter de bouger*. Léa, en racontant cette histoire, se met à bâiller et ajoute : *chsuis fatiguée (pourquoi?) je sais pas.* On imagine combien ce défaut d'étayage primaire, incapable d'accueillir (donc de contenir) l'excitation pulsionnelle agressive de l'enfant, doit être pénible et coûteux à convoquer.

Ainsi, un même objet maternel peut-il être à la fois formidablement comblant, liant, et ne pas correctement *étayer* ? Nous nous trouvons ici face à l'idée d'un maternage *narcissique* ; sorte de pacte transgénérationnel latent consistant à permettre au parent d'être narcissisé par l'intermédiaire de son enfant. Mais ce système ne peut être sans conséquence sur le plan pulsionnel. Si les émergences sexuelles oedipiennes apparaissent dans les protocoles de Léa de façon aussi vivace que correctement refoulée, les pulsions agressives, elles, semblent littéralement muselées sous la contrainte d'idéalisation maternelle. En effet, attaquer l'objet maternel, manifestement si dépendant de cette relation idéalisée, menacerait certainement de l'effondrer. Il est très probable que le *corps* de Léa, si souvent fragilisé lorsqu'il s'agit de se séparer de sa mère (notamment avant les sorties scolaires), récupère ces pulsions agressives retournées contre elle-même à défaut de pouvoir être accueillies par sa mère.

Enfin, si la pensée très performante de Léa apparaît au moins partiellement fondée par un maternage extrêmement stimulant, nous pressentons une place centrale du détournement de cette agressivité vers le surinvestissement de la pensée (nous y reviendrons).

Simon

Simon a 8,1 ans, il est en CE1. Sa performance au PM38 et ses résultats au WISC-III révèlent un QIT de 147 que l'on peut estimer homogène à cette hauteur (QIV 146 et QIP 132), en faveur de la sphère verbale. Les subtests verbaux sont aussi élevés qu'homogènes (16 à 19), les subtests de performance sont également homogènes (15 à 18) en dehors d'une dispersion à assemblage d'objets (11), mettant à l'épreuve le schéma

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

corporel et l'image du corps.

Simon se présente lui aussi comme un petit garçon vraiment très mignon, souriant, dynamique et très associatif. Ses réponses à nos questions à propos *de ce qui l'énerve le plus dans la vie* et *ce qui lui fait le plus plaisir*, témoignent de préoccupations saines (*ce qui m'énerve c'est que ma soeur, elle se moque de moi parfois* –dit-il en souriant, et *ce que j'aime le plus, c'est jouer, à des jeux de société, au tennis*, etc.). Son accordage relationnel avec l'adulte, au premier abord très bon, trouvera un certain essoufflement, nous le verrons, autour des tests d'intelligence, assez anxiogènes.

Il a toujours été un bon élève mais sans se démarquer particulièrement. Il *adore les maths* mais se dit *un peu brouillon*. Il fait des *ratures en écriture*. Il n'a jamais été *premier de la classe*, contrairement à sa maman, associe t-il spontanément, qui est restée *première* pendant toute la durée du primaire. Simon aime jouer, mais aussi lire des bandes dessinées et jardiner avec sa maman. Il fait du judo, de l'athlétisme, du piano. Il a toujours eu de bons copains. Sa maîtresse confirmera sa popularité au sein de la classe, ses amitiés sincères avec des *copains aussi bavards que lui*, et, globalement, l'absence de conflit relationnel avec Simon.

Il a donc une grande soeur de 10 ans, à laquelle il ne cesse de se comparer et qu'il convoque très régulièrement comme référence. C'est leur mère qui les fait travailler le soir pendant l'année. Pendant les vacances, la marraine de sa sœur leur apprend toujours un exercice de mathématique *en avance*. Par exemple *la multiplication à deux chiffres*, que Simon maîtrise déjà alors que c'est au programme de l'année prochaine. Régime qui a valu à Simon de savoir lire avant son entrée en CP : *elle m'avait déjà appris, et à ma soeur aussi.*

Sa maîtresse rapporte en premier lieu à propos de Simon qu'il est *angoissé, anxieux, nerveux,* qu'il *bouillonne* en permanence. Il lui apparaît toujours très excité : *bavard*, et surtout *pressé* de réaliser les tâches scolaires, au point, souvent, de *bâcler* les exercices (en raison de leur exécution trop rapide empêchant soin et justesse), alors qu'elle le sait par ailleurs tout à fait *capable.* Elle passe par conséquent beaucoup de temps à l'inviter à se *calmer* et à aller *moins vite.* Il apparaît également extrêmement soucieux de bien faire ; la sollicitant beaucoup, souhaitant lui faire plaisir, cherchant à la faire rire et à être le meilleur ou le plus rapide. Ce qui porte finalement ses fruits, puisqu'elle parle de lui, par ailleurs, comme d'un petit garçon adorable et plein d'humour, avec lequel elle dit avoir beaucoup d'affinités.

La maîtresse évoque une maman très gentille et très présente, un papa impliqué lui aussi. Elle nous confie pourtant avoir incité la maman, quelques mois plus tôt, à consulter un Psychologue en raison de révélations à son sens un peu inquiétantes. Elle lui aurait confié, en réponse à ses remarques sur l'agitation et l'hyper-rapidité de Simon, qu'à la maison, il se serait blessé plus d'une fois à cause de cet état permanent d'agitation, allant parfois jusqu'aux fractures. La maîtresse avait été frappée d'entendre ces évènements relatés de façon insouciante et avait tenté de donner à ces conduites un retentissement plus inquiétant. Elle évoque un discours

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

parental par ailleurs globalement très idéalisé sur le fonctionnement familial et la situation scolaire des deux enfants. Elle entend souvent les parents de Simon proclamer de façon un peu plaquée et discordante, que « *tout va bien* ».

Au cours de notre rencontre, Simon participe aux exercices du WISC avec plaisir, la relation avec lui est facile et chaleureuse. On note toutefois, derrière l'accordage manifeste qu'il nous offre à vivre dans un premier temps, une certaine anxiété. Ce fond anxieux excite son discours sur un mode associatif et labile parfois envahissant, pouvant lui faire oublier l'intérêt de l'adulte face à ses contenus. Simon passe ainsi en revue : la date de naissance de sa maman, sa bibliothèque à la maison, les activités extra-scolaires de sa soeur, etc. On note, corrélée à cette excitation intellectuelle montante au fil de la passation, une certaine agitation motrice. Simon reste ainsi debout pendant tout le WISC (*j'aime pas m'asseoir*). Ces aspects cliniques s'associent à de vives préoccupations concernant les réponses produites par les autres enfants (*comment répondent les autres ? Tout le temps y'en a qui ont réussi* ?) ainsi que les épreuves chronométrées (il est très soucieux d'aller le plus vite possible, quitte à crier « *stop* » avant d'avoir totalement fini) ; attitudes traduisant des exigences de performance certainement sous-tendues par une certaine fragilité narcissique. On note, dans la continuité de ces observations, sa persévération autour du qualificatif « *grand* » à l'épreuve du vocabulaire : les cinq premières définitions (succédant au *camion*) commenceront par ce mot (*abeille* et *plume* comprises !).

L'analyse des protocoles projectifs laisse apparaître un petit garçon heureux, présentant des préoccupations d'enfant de son âge, très stimulé par des parents aimants, qui lui ont permis, par la qualité du ton de leur éducation, de développer une pensée libre et performante (il est ainsi étonnant de voir ce très jeune enfant, à l'issue de la passation, classer les 10 planches du test dans l'ordre, sans regarder leur chiffre au dos).

Le protocole de Rorschach accueille de nombreuses préoccupations phalliques et l'agressivité est vivement exprimée (la planche II est désignée comme sa planche *préférée*, sans doute pour la charge pulsionnelle qu'elle libère : *un vaisseau avec des balles et des missiles qui tirent et envoient du feu*). Les procédés obsessionnels, majoritaires, structurent les projections de façon appropriée, sans les inhiber. Les représentations de soi sont bien adaptées (planche V *l'oiseau est vu du dessus, il vole, a les ailes déployées*) mais une légère tonalité dépressive parsème le protocole (planche I le renard *a une couleur très sombre*). On note également, dans cette cinquième planche des représentations de soi, un passage de *il* (l'oiseau) à *elle*, sans explication. Cette confusion, juste après l'évocation d'un mouvement de puissance narcissique (*ailes déployées*), se retrouvera planche 4 au CAT (lors du face-à-face entre un lion roi/paternel et une petite souris/enfant) et comportera l'aveu d'un fantasme de toute-puissante bisexualité psychique, lui-même inscrit dans le fantasme narcissique d'être à la fois l'un et l'autre des personnages.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

La seule représentation de relation abordée spontanément est la relation fusionnelle de la planche VII (*deux dames qui sont très ensemble, collées ensemble, siamoises*), mais Simon nous montre sa capacité d'envisager un autre type d'investissement (à l'enquête de la planche III, les personnages *se parlent en buvant le thé*).

L'imago maternelle est appréhendée par Simon, planche VII, à travers une association à un exercice effectué en classe (ce qui mérite d'être noté dans ce contexte) : *ça ressemble à une peinture que j'ai... que ma classe a fait et on dirait aussi deux dames avec une plume.* On retrouve également dans sa projection, à l'enquête, son oubli du mot *siamoise*; oubli qui peut être mis en lien avec le caractère anaclitique de la relation mise en scène (*les deux dames sont collées ensemble*) et avec l'étayage qu'il sollicite à cette occasion. Enfin, de nouveaux attributs narcissiques apparaissent derrière la *peinture* et la *plume* de cette planche.

L'imago paternelle est reconnue dans sa puissance phallique, mais elle est vivement attaquée (*il a une tête avec des pics, il est un petit peu déformé, c'est comme si y'avait des bosses*). Cette quatrième planche est la moins aimée de Simon : *Parce que c'était compliqué à trouver quelque chose et surtout, j'aime pas comment c'est fait*). On imagine aisément son voeu inconscient d'être préservé de ces représentations phalliques, en pleine période de latence. On note néanmoins que cette attaque porte sur les *contours*... comme métaphores des limites paternelles ?

Les récits de CAT sont tout aussi diversifiés et riches, mais plus conflictualisés. On y retrouve des procédés rigides et labiles dans de bonnes proportions, et les planches les plus régressives sont traitées d'une façon qui témoigne de bons repères identitaires. Ce qui frappe néanmoins à la lecture du CAT de Simon relève de sa difficulté à aborder des liens intra-familiaux. La mêmeté générationnelle est largement privilégiée lorsque la mise en présence de personnages, même nettement figurés petits et grands, est sollicitée. Planche 2 (où figurent trois ours chargés de représenter le couple parental et l'enfant), les personnages de Simon sont *amis* et *se voient pour la première fois*. Planche 5, le même trio émerge sous la forme de deux *petits souriceaux* et d'une *petite* fille (qui les loge...). De même, planche 6, *les parents de l'ours veulent manger le furet alors le petit ours leur dit « non c'est mon ami », après les parents de l'ours ils comprennent*. Dans ces récits, les rôles sont franchement inversés, l'enfant étant chargé de poser des limites à ses parents.

L'imago maternelle apparaît à la fois complice (planche 4, la maman kangourou et ses enfants traversent un véritable parcours humoristique du combattant, et rient de la question du père au sujet de leur bon voyage) et incapable de mettre à l'abri l'enfant du danger. L'immaturité maternelle apparaît au travers de plusieurs récits, dans lesquels l'imago devrait veiller sur les enfants et ne le fait pas. Ce qui ne peut que rappeler les mots de la maîtresse à propos des fractures prises sur le ton de l'humour, par la maman de Simon. Ainsi, par exemple, Simon n'évoque jamais la poule figurant planche 1, et les enfants apparaissent autonomes dans la préparation du repas. De même, la planche 9 accueille ce passage : *Il était une fois un petit singe (...) et un jour ses parents lui disent « nous partons dans le cœur de la forêt amazonienne » puis le petit dit « non je veux pas y aller »,*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

« tant pis nous allons y aller sans toi », les parents ils partent, le petit singe dit « attendez-moi ! Attendez-moi ! » mais ils partent quand même. Le petit singe part à pied et il marche, il marche et tout à coup il y a un panneau qui dit « plein cœur de la forêt amazonienne » alors le petit singe se dit « je vais retrouver mes parents ! ». Il tape à une porte puis il retrouve ses parents. Cet extrait, suggéré par une planche généralement contenante car faisant figurer trois générations dans un environnement chaleureux (service à thé, portrait amusant au mur) convoque ici les thèmes de l'abandon parental, avec le manque de repère que cela engendre. On note que l'enfant investit le réel (*panneau*) pour se repérer dans l'espace ; à nouveau seul avec pour seul secours, son sens de la déduction.

On note également, en écho avec la planche IV du Rorschach, la lutte de pouvoir entre père et fils dans les récits de Simon. Planche 3, la confrontation entre le grand lion et la petite souris occasionne un récit sans fin dans lequel le lion est malmené par une petite souris qui se joue de lui, en lui faisant parcourir d'infinies épopées pour un cadeau finalement dérisoire. Planche 9, il projette des visites nocturnes un peu fantomatiques qui aboutissent à ce dialogue entre un *petit bonhomme* (le père ?) et le *lapin* de l'image (le fils ?): *Le lapin dit « c'est peut-être ma peluche que tu cherches », le petit bonhomme dit « oui », le lapin lui donne et le petit bonhomme s'en va. Et puis tout à coup il entend une voix, c'est sa maman qui le réveille,* Simon semble métaphoriser, dans ce scénario très oedipien de rêves nocturnes soumis aux attaques du Surmoi (personnages fantomatiques entrant et sortant de sa chambre), toute sa difficulté à partager l'objet primaire, ici incarné par l'objet transitionnel (*peluche*). On note à ce propos qu'au moment de « céder » cet objet maternel au *père (petit bonhomme grand comme un pouce* et ainsi incapable de combler la mère...), la mère réelle apparaît dans sa réalité, comme par enchantement, faisant reculer définitivement cette étape de renoncement oedipien. Le dernier récit de Simon, enfin, est explicite : *C'est un chien qui fait tout le temps des bêtises : il fait des trous dans les serviettes, il déchire les habits de tout le monde, il casse les tabourets et un jour son père décide de le punir, alors il dit : « je vais te mettre dans cette pièce, tu resteras jusqu'à ce que tu sois calmé. Tu pourras faire tout ce que tu veux dans cette pièce mais quand tu n'auras plus de bêtise à faire, tu resteras dans cette pièce trois mois. Alors le chiot va dans la pièce, il fait plein de bêtises et a une idée : « moi aussi je vais punir mon père », il sort ses griffes et fait un carré dans la porte pour sortir, puis il va voir son père et lui dit « moi aussi je vais te punir », il accroche une ceinture sur la queue de son père accrochée au tabouret, puis après le père essaye d'attraper le chiot mais n'y arrive pas.* Dans ce fantasme, l'enfant mal pare-excité et mal contenu, appelle les limites paternelles en même temps qu'il les déjoue, par la pensée. Son esprit rusé a raison de l'imago, littéralement *attachée par la queue*, autrement dit *castrée*, et ainsi invalidée tant dans son pouvoir de combler la mère, que de faire autorité sur son enfant.

Pourtant, une fois encore, ce conflit de positionnement n'est pas sans conséquence sur le plan pulsionnel. Simon, à l'issue de son récit de la planche 3 (moquerie du lion par la souris) semble réparer une certaine culpabilité oedipienne lorsqu'il formule sans transition cette préoccupation arbitraire : *Si jamais il te manque des feuilles là-bas y'en a (montre le bureau de la maîtresse sur lequel il y a des feuilles blanches –que nous*

avons en nombre suffisant). Sans doute associée au lion adulte dans la relation dyadique du bilan, il semble nous réparer des attaques qu'il lui a adressées.

Finalement, le score plus faible de Simon à l'épreuve assemblage d'objet du WISC (engageant les repères spatiaux et l'image de soi), fait écho avec la place inappropriée qu'il attribue aux enfants et aux parents de ses récits projectifs, placés dans un rapport de mêmeté assez déroutant. L'imago maternelle apparaît complice, amusante, mais peu encline à accueillir l'immaturité infantile ; elle n'intervient dans les récits qu'à partir du moment où l'enfant est autonome. Le surinvestissement de la pensée nous semble avoir pu s'installer dans cette nécessaire prise d'autonomie pour entrer en relation avec l'imago maternelle.

Néanmoins, ce rapport de mêmeté générationnelle ne peut, à nouveau, apparaître sans conséquence sur les fantasmes parricides et incestueux du complexe d'oedipe. Simon, mal pare-excité par cette position inappropriée, appelle sans cesse les limites paternelles en même temps qu'il les déjoue. On retrouve, dans ses protocoles, combien la mobilisation intellectuelle (au sein des récits comme chez les personnages qu'il projette), nourrit cette rivalité avec l'objet paternel et contribue, comme c'est le cas chez beaucoup d'enfants de notre échantillon, à projeter la castration sur lui, afin de déjouer le renoncement à la fois narcissique et oedipien que la reconnaissance de sa propre angoisse de castration impliquerait.

La restitution, vivement sollicitée par la maman de Simon, sera l'occasion de faire connaissance avec une femme très intelligente, très sensible et très aimante. Soucieuse de l'agitation motrice parfois dangereuse de son fils, elle apparaîtra particulièrement touchée par notre démarche de pensée et nous révèlera un certain nombre d'aspects intra-familiaux très congruents avec les fantasmes relevés lors de ce bilan. De façon schématique, nos échanges inscriront le graphisme peu soigné de Simon dans un mouvement de précipitation, lui-même pris dans une excitation globale en lien avec de vives préoccupations narcissiques (*être le meilleur, plaire à ses parents* et *aux autres adultes*). Ces préoccupations, traduisant un défaut de contenant, semblent nées d'une atmosphère familiale particulièrement stimulante et compétitive, les parents ayant instauré au quotidien, sur un mode ludique, des *défis* (logiques, culturels, sportifs) entre parents et enfants, ou entre les deux enfants. Ces préoccupations se retrouveront à travers le dessin libre de Simon, représentant deux équipes s'affrontant dans un sport de compétition (avec inscription visible des scores). Nous mentionnerons alors l'écueil que peuvent constituer de tels défis pour un enfant. Le fait de défier trop régulièrement ses parents entravant sa nécessité fondamentale d'être contenu par une place limitée, immuable, donc sécurisante. Nous expliquerons son besoin d'être protégé par une distance rassurante entre les générations, et la possibilité de partager toute activité intergénérationnelle, à condition qu'il s'agisse d'activités adultes, auxquelles l'enfant est initié (sport, jeux de société, visites culturelles, ballades, pêche, etc.). Les parents ne peuvent *redevenir enfants* dans des activités régressives, au risque de perdre leur fonction protectrice. Sa maman insistera spontanément, par ailleurs, sur ses nombreuses gratifications adressées quotidiennement à son fils (à propos de sa *gentillesse*, de sa *beauté*, de ses *bons résultats scolaires*). Nous mentionnerons le risque que comporte leur répétition insistante, susceptible

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

d'être entendue par lui, non comme des félicitations (je *suis* tout ce que maman dit) mais comme des injonctions détournées (je *dois* être tout cela afin d'être à la hauteur de son amour).

Agathe

Agathe a 16,4 ans, elle est en seconde. Elle obtient au WISC III un QIT de 140 que l'on peut qualifier de vaguement hétérogène à cette hauteur (QIV 143, QIP 122), au profit des aptitudes verbales. Cette échelle verbale est homogène et excellente, ses subtests oscillent entre 13 et 18. L'échelle de performance est également homogène, mais moins spectaculaire, elle s'échelonne entre 10 (code) et 15 (assemblage d'objets).

Agathe se présente comme une jeune fille très *sage*, au style classique, le teint pâle, sans maquillage, des lunettes peu flatteuses et les cheveux tirés en arrière. Elle est timide, très polie, sagement impliquée dans nos interactions. Le contact avec elle est très doux. Sa façon de poser sa voix et d'articuler les mots nous fait immédiatement penser à une double langue maternelle, ce qui va s'avérer juste puisque Agathe est née et a passé toute son enfance en Amérique du sud. Elle a vu naître trois petits frères après elle. Elle n'est en France que depuis l'âge de 11 ans. La jeune fille, à nos questions, dépeint une fratrie unie et du plaisir à être en famille. Elle évoque un père actif mais aimant et soucieux de passer du temps auprès de ses enfants le week-end. Sa maman, elle, semble très préoccupée sur le plan professionnel, en raison de différends majeurs avec ses supérieurs et de tâches pénibles pour elle car la sous-qualifiant. Ces épreuves professionnelles déteindraient selon Agathe sur l'ambiance familiale: *À cause de ça, ma mère est nerveuse, elle s'énerve pour un rien*. On retrouvera au fil de son discours, l'évocation d'une blessure narcissique maternelle plus ancienne, possiblement rejouée dans son environnement professionnel : les parents de sa maman auraient porté très haut les exigences de réussite scolaire de leurs enfants, en particulier celle de leur fille aînée, très favorisée par rapport à la mère d'Agathe, ce qui aurait initié un lien extrêmement conflictuel entre les deux soeurs.

Agathe a toujours obtenu de très bons résultats scolaires, la classant toujours parmi les premiers élèves de ses classes. Elle aime beaucoup les matières littéraires, dans lesquelles elle est particulièrement performante. Elle aime moins les matières scientifiques, mais parvient, en *se forçant*, à obtenir de bons résultats. Elle n'a jamais sauté de classe (bien que la question se soit posée en primaire, du fait de ses excellents résultats). Le travail à la maison est supervisé par la maman, apparemment très exigeante (*devoirs de vacances*, voeu qu'Agathe *continue le Grec*, etc). Agathe fait consciemment mention du profil *très exigeant en règle générale* de sa mère: *moi, je suis libre parce que je n'ai aucun problème scolaire, mais pour l'un de mes frères qui a un niveau moyen (sans difficulté notable) et est plutôt cool, c'est beaucoup plus difficile car il ne répond pas à ses attentes*.

Agathe aime lire et voyager, elle aimerait devenir enseignante. Elle se perçoit comme une jeune fille timide,

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

manquant de confiance en elle, principalement dans sa relation aux autres. Elle dit craindre d'ennuyer l'autre, avoir *peur des blancs*. Elle évoque les critiques d'un professeur qui aurait dit d'elle en début d'année qu'elle était trop discrète: *je me suis forcée à parler plus*. Après avoir fait de la gym pendant de nombreuses années, elle aimerait faire de la danse, mais se sent trop timide pour oser.

Notre question relative à son absence de téléphone portable (ce qui est réellement très rare chez les lycéens de cette institution scolaire et a un peu compliqué notre mise en relation) recueille ces commentaires: *je n'en ai pas besoin, ce serait vraiment chercher des frais inutiles.* Agathe entretient pourtant quelques amitiés. Elle dit, en référence avec les qualificatifs employés à propos de sa mère, être *très exigeante*, elle *aussi*, dans ce domaine: *j'aime voir des amis, mais pas trop. J'aime aussi être seule le week-end et vaquer à mes occupations: lire, cuisiner, regarder des films avec mes frères*. Lorsque nous osons évoquer une liaison amoureuse, Agathe dit ne pas en avoir, n'en avoir jamais eu, et ne *pas être pressée* dans ce domaine. Elle s'étonne de l'engouement que ce projet opère chez ses amies. Elle interprète cette focalisation (séduire) comme un manque de confiance en elles. Elle ajoute *redouter une histoire de deux semaines*. Elle a envie de rencontrer quelqu'un, nous dit-elle, mais elle est (une fois encore) *très exigeante*, elle veut une *histoire sérieuse.* Elle craint un *rapport de supériorité*, c'est-à-dire *de fille facile ou de garçon soumis* (ce qui la choque beaucoup parmi les jeunes couples qu'elle voit au lycée). Se sent-elle différente des autres ? Oui, par certains aspects essentiellement liés à sa situation de migrante. Sa connaissance d'autres pays du monde, d'autres cultures, lui fait porter un regard un peu ironique sur le microcosme parisien, en particulier sur la *valeur accordée à l'apparence*. Agathe se sent *hors des clichés ados*, que ce soit sur le plan des *codes vestimentaires tyranniques* imposés par son milieu culturel, comme des *tics langagiers* de ses pairs (*ils en font trop*). Elle dit aussi se sentir différente pour une autre raison : elle ne se plaint pas continuellement de ses parents, comme le font les autres : *je ne suis pas en conflit permanent avec ma mère*. Agathe part dans une illustration un peu confuse sur ce qui la choque dans les interactions entre mères et filles : *récemment, par exemple, une couverture de magazine pour adolescents titrait « ma mère ne veut pas que je sorte avec un garçon ». En fait dans le magazine, tout est immature et futile, on a l'impression que les filles sortent avec des garçons uniquement pour embêter leur mère*. Ne retrouve t-on pas, derrière ce fantasme, le refus inconscient de conflictualiser sur un mode névrotique (triangulaire) la relation mère-fille ? (conflit nécessitant d'avoir une mère suffisamment forte pour en supporter les attaques agressives). Le quatrième domaine évoqué par Agathe pour illustrer son sentiment d'être *différente* concerne la scolarité : *les choses me paraissent évidentes et elles ne le sont pas pour les autres* (ainsi, en histoire ou en français, la consigne *d'expliquer la symbolique d'un texte* fait immédiatement sens, pour elle, ce qui n'est pas le cas chez les autres élèves, avides d'éclaircissements).

Lors des épreuves du WISC, Agathe apparaît douce, gentille, souriante, adaptée, précise et très méthodique. Elle dit prendre plaisir à la variété des exercices, mais il est difficile de savoir si elle dit vrai tant le vernis de politesse et de contrôle sous lequel elle se cache, semble épais. Agathe apparaît sage et timide dans sa présentation, mais également dans ses réponses, qui laissent présager des récits projectifs aussi surmoïques

qu'intellectualisés. Au subtest Compréhension, les mots *juger, honneur, qui se tient, juste, éviter la malhonnêteté*, ponctuent ses réponses. Au subtest Vocabulaire, elle ne parvient pas à définir le mot *aberrant*, alors qu'elle en maîtrise parfaitement le sens et semble irritée de ne pas y parvenir: les qualificatifs qu'elle énonce sont beaucoup moins forts (*étonnant, extraordinaire*...). Cette inhibition nous apparaît alors très clairement due à la charge d'agressivité contenue dans ce mot, et qu'Agathe n'est pas en mesure de libérer. Lorsque nous lui demandons d'illustrer l'usage de ce mot, *aberrant*, elle ne convoque pas n'importe quel exemple: *un enfant à qui on dit de faire quelque chose et dans la minute qui suit, il fait le contraire, il fait quelque chose d'aberrant* (notons par ailleurs que la mobilisation psychique d'Agathe lors de cette définition convoquera juste après une illustration du mot *chronique* par l'intermédiaire d'un *mal de tête*!).

Dans un mouvement phobique explicite (il est possible de percevoir au cours de la passation l'inhibition manifeste que notre regard occasionne), Agathe fuit souvent toute implication de lien. Ainsi, au subtest Similitudes, la *famille* et la *tribu* sont définies comme *plusieurs personnes*, sans plus d'intimité. De même, au subtest Compréhension, elle ne parvient pas, malgré nos sollicitations, à s'impliquer dans la situation présentant un incendie de voisinage; appelant tous les numéros de secours nécessaires (pompiers, ambulances), mais ne parvenant qu'à s'enfuir: *je veillerais à ne pas déranger les secours qui arrivent; je vérifierais que chez moi, il n'y a pas de feu.*

Agathe présente un protocole de Rorschach à la fois adapté et créatif, livré dans une autonomie exemplaire (aucun rappel de la consigne, aucun étayage ne sont sollicités). Si les indices témoignant de l'extrême qualité des processus de pensée et de la symbolisation à ce test sont présents, ses récits sont, de surcroît, admirablement sublimés*: toutes les planches colorées accueillent un déplacement pulsionnel (sexuel ou agressif) habilement mené, allant des *menaces du roi Salomon en quête de la vraie mère de l'enfant disputé sous ses yeux* (planche III), à la *vision coupable d'un crime*, très bien justifiée sur le plan perceptif (planche II). Les récits véhiculent les pulsions sans aucun débordement primaire et l'intellectualisation cohabite avec un accès très net à l'ambivalence affective.

* L'accès à la sublimation, ne concernera, nous le verrons, que 3 sujets de notre échantillon, parmi lesquels figureront Simon et Agathe.

On note néanmoins une certaine tendance à brandir des considérations un peu plaquées, à-propos, convenues (notamment planche X : *j'aime bien toutes les couleurs, j'aime bien les fleurs. Au début c'est pas très joli, tout gris, tout terne et finalement ça donne plein de diversité, de facettes, et finalement ce serait incomplet s'il manquait certaines des feuilles ou des fleurs).* Mais nous verrons que ce surinvestissement de la réalité externe (dans lequel s'inscrit possiblement son surdon) n'exclue pas, chez Agathe, l'investissement du monde interne et les liaisons entre représentations et affects.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Les représentations de soi sont bonnes (planche V : *une chauve-souris qui a déployé ses ailes)*, bien que teintes de préoccupations narcissiques (planche V : *ça me fait penser à Batman,* planche I : *une personne sur scène avec des projecteurs qui l'éclairent, un peu comme si elle chantait ou faisait des pièces de théâtre*) et d'une sensibilité à l'estompage (planche I : *ombres*) dénotant une fine tonalité dépressive.

On retrouve dans ce protocole, de façon formidablement imagée, le processus adolescent : ses *flous*, ses quêtes identificatoires, féminines, et ses allers-retours conflictuels entre désir et inhibitions autour de la sexualité. Ainsi, si Agathe n'aime pas la planche II (dite *pulsionnelle*), c'est, dit-elle, *parce qu'on a l'impression qu'ils ont commis un crime, c'est un peu comme si on était témoin d'une scène... comme si on était complice d'une scène de crime, qu'on essayait d'oublier, que par peur on essayait de faire comme si ça n'avait pas existé. D'un côté on a mauvaise conscience, et en même temps on voudrait aider, on a peur et on ose pas.* Comment métaphoriser plus explicitement le désir mêlé de culpabilité rencontré par la jeune fille dans son accès à la génitalité, avec le double crime oedipien (matricide et incestueux) que cet accès est susceptible de réactiver ?

Agathe nous dit à propos de la *chauve-souris*, planche V (dite des *représentations de soi*), qu'elle *fait toute menue entre ses deux ailes, ses ailes apparaissent trop grandes pour elle, comme si ça lui allait pas vraiment, comme si on lui avait rajouté. (comment le vit-elle?) ça l'empêche pas de voler, quand on la voit ça fait juste bizarre, mais elle apparemment ça la gêne pas pour vivre. Ptêtre même qu'avec ses ailes... je sais pas si elle a vraiment des sentiments, mais elle se sent plus forte (?) elle prend son envol.* Agathe parle t-elle uniquement du caractère encombrant de sa nouvelle féminité d'adulte, de ses nouveaux attributs imposés de séduction (caractères sexuels secondaires)? Cette *anomalie surajoutée* et *isolante* pourrait-elle également métaphoriser ses exceptionnelles facultés intellectuelles ? Ou encore, les vestiges d'un très exigeant *idéal du moi,* ayant possiblement mené jusqu'à elles?

Les relations peuvent tout à fait être représentées, et dans des scénarios assez complémentaires (planche II : *deux personnes qui se tiennent par la main*, planche III : *deux personnes qui se font face et qui se disputent un objet,* et *deux personnes dos-à-dos qui s'adossent l'une à l'autre*, planche VII : la femme va *retrouver des gens qu'elle aime bien, ou juste son fiancé ou une amie).*

L'imago maternelle se caractérise par des représentations très narcissiques. Planche I, dite *du premier objet*, Agathe projette une femme sur scène éclairée par des projecteurs, et planche VII, le personnage féminin est fantasmé dans une relation spéculaire narcissique (*une femme qui se regarde dans un miroir*), parée d'attributs du même registre défensif (*avec une espèce de plume sur la tête, on voit les cils, les cheveux attachés comme si elle se préparait avant de sortir, elle a l'air assez contente d'elle, c'est un peu comme si elle jetait un dernier coup d'œil avant de se lever*).

L'imago paternelle est largement reconnue dans sa puissance phallique (planche IV : un *personnage comme*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

si on avait une vue en dessous par rapport à lui, comme s'il trônait, sa tête paraît inaccessible, tout en haut, et ses pieds paraissent énormes. Un personnage un peu sévère. Comme il est tout en noir, il a l'air assez sévère. (Sympathique ?) non pas vraiment, non. On dirait une espèce de tyran, On peut regretter que ce charisme à priori constructif ne prenne des airs quasi-persécutifs. Nous verrons au TAT que ces affects sont l'expression d'une défense libidinale pubertaire momentanée, et non d'un fantasme installé dans l'histoire relationnelle à cette imago.

Les récits de TAT sont également très bons ; différenciés, sensibles et remarquablement libidinalisés. Les liaisons entre affects et représentations sont largement présentes, et tous les conflits se jouent sur une scène psychique interne. Le socle identitaire est solide. La position dépressive est aisément abordée et élaborée (l'issue des récits est toujours optimiste). Notons néanmoins la massivité des représentations qui sont liées à cette position, et traduisent parfois l'idée d'un manque d'étayage. Les personnages semblent tomber dans des gouffres et devoir s'en relever seuls, sans aide extérieure (planche 1 c'est *un peu comme si il se disait qu'il y arriverait jamais,* planche 13 l'enfant *a l'impression que ça fait des heures qu'il attend son père et qu'il n'arrivera jamais,* planche 19 *la neige est tombée et il y en a sur le toit et par terre, la nuit est en train de tomber, les ombres prennent des airs un peu bizarres, un peu fantomatiques).* Agathe possède une capacité étonnante à régresser (régression vers la position dépressive ou vers des perceptions sensorielles presque archaïques) tout en incluant les fruits de cette régression dans un récit secondarisé.

Les procédés narcissiques sont toujours aussi nombreux, ils sont révélés par sa très grande sensibilité aux contours (*maison, grotte, toit, terr*e) et aux qualités sensorielles (*lumières, ombres, neige*). L'idéalisation est également récurrente dans les récits d'Agathe (planche 1 *un jour il va devenir très bon et très connu,* planche 2 la jeune fille studieuse est *un exemple à suivre,* planche 11 apparaît *le seigneur des anneaux,* planche 13 *le petit garçon sera tout fier,* planche 16 *un peintre révolutionne la peinture*).

On note également, comme au Rorschach, une tendance à solutionner les conflits par le plaquage de conduites presque opératoires (planche 1 *c'est que un coup de fatigue et* l'enfant *va s'y remettre et il va y arriver parce que finalement il aime ça et il va y arriver, mettre toutes les chances de son côté et surmonter ses difficultés*, planche 2 la jeune fille *fait des études, elle travaille bien, c'est un exemple à suivre*, planche 3 l'homme endeuillé *est en train de pleurer ou de dormir,* planche 4 l'homme qui regardait une fille passer sous les yeux jaloux de sa fiancée, *la laisse passer et oublie même qu'il a vu cette fille*, etc.).

Agathe est fidèle et reconnaissante à toutes les attitudes et discours adultes. Aucun conflit n'est possible dans cette direction générationnelle (planche 13 le petit garçon *a l'impression que ça fait des heures qu'il attend son père et qu'il n'arrivera jamais mais en réalité c'est pas le cas, il va réaliser que dans son impatience, il était venu trop tôt*). Pourtant, les adultes qu'elle convoque sont rigides et exigeants (planche 1 *son prof lui explique qu'il faut qu'il travaille très régulièrement, qu'il fasse des exercices tous les soirs,* planche 2 *sur le côté droit il y a une*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

femme, elle doit travailler dans les champs et pour le moment elle regarde le travail accompli, etc.).

L'imago paternelle est l'objet d'un très vif investissement, à la fois tendre et érotisé. Agathe convoque d'ailleurs plus volontiers des figures adultes masculines lorsque le choix lui est laissé (planche 1 *un prof,* planche 3 *un homme,* planche 13 *un père,* planche 16 *un peintre*). Cette phrase de la planche 13, évoquant un petit garçon *ébloui par le soleil et* qui *a l'impression que ça fait des heures qu'il attend son père,* atteste de l'investissement de cette imago (rappelons que le soleil est un symbole paternel). L'érotisation est bien refoulée, ce qui est tout à fait heureux dans ce protocole de milieu d'adolescence (planche 2 : *entre les deux (femmes) il y a l'homme, avec son cheval, il est en train de labourer*, planche 6GF : l'homme, *plus âgé* que la jeune fille et *qui n'aurait pas exactement l'âge d'être son père,* la surprend, a *l'air de la taquiner*, sans qu'elle comprenne *qu'il est en train de rigoler* ; mécanisme hystérique chargé de faire porter le désir à l'autre et ainsi de ne pas en culpabiliser).

L'imago maternelle, elle, suggère des mouvements agressifs : planches 5 et 10 les femmes sont projetées *âgées*, ce qui constitue une attaque narcissique. Ces mouvements gèlent parfois toute évolution du conflit. Ainsi planche 5, *la femme voit de la lumière et entre éteindre sa lampe*, scénario évitant soigneusement toute présente humaine avec laquelle conflictualiser. De même, planche 9GF, aucun conflit ne peut émerger entre les deux femmes figurant sur la planche, Agathe préfère le déplacer sur *l'orage* extérieur : *c'est deux sœurs qui voulaient aller à la plage ensemble mais quand elles arrivent à la plage, tout à coup, le temps devient orageux. Et finalement pour pas être mouillées par la pluie elles repartent chez elles en courant. (?) Finalement l'orage va éclater mais elles seront rentrées chez elles à temps et elles seront pas mouillées. Et en rentrant elles trouveront autre chose à faire et elles vont bien rigoler toutes les deux.*

L'impossibilité pour Agathe d'attaquer les figures parentales, donc de laisser circuler les pulsions agressives, est intéressante au regard du processus de sublimation (qui constitue un déplacement pulsionnel vers la pensée et la créativité). On perçoit sa familiarité avec ce processus planche 3 : pour évacuer sa *douleur*, l'homme endeuillé *va essayer de représenter ça en peinture*. De même planche 19, *quand le lendemain le jour va se lever, la personne à la fenêtre va se rendre compte que c'était juste son imagination et que rien n'a changé*. Planche 16 enfin, *c'est un peintre, il avait plein d'inspiration* et *va un peu révolutionner la peinture car jusque là personne n'avait pensé à laisser juste une toile blanche.*

En conclusion, Agathe est une jeune fille normalo-névrotique dont les procédés labiles et rigides sont représentés de façon à peu près équivalente au sein de ces deux protocoles. Son intelligence est très complète, puisque la performance cognitive évaluée au WISC apparaît aussi probante que sa capacité à symboliser les tâches de Rorschach ou à sublimer les récits de TAT.

Ce qui nous apparaît néanmoins remarquable, singulier, atypique chez cette jeune fille, tient en cela : ses

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

pulsions oedipiennes (incestueuses, matricides) existent tout autant que chez n'importe quel névrosé. Seulement, l'expression de ces pulsions semble *bloquée* chez Agathe, qui ne peut envisager ni un passage à l'acte sensuel à 16,4 ans (observations projectives étayées par le fait qu'elle n'a jamais eu de petit ami, dit ne pas être pressée), ni un conflit agressif avec sa mère (elle dit également ne jamais se disputer avec elle et être choquée par les disputes incessantes entre les lycéennes qui l'entourent et leurs mères). Ces *pulsions bloquées,* inexprimables sur les scènes dans lesquelles elles devraient naturellement s'exprimer (la relation aux garçons, à sa mère), semblent ainsi détournées vers l'extérieur, dans un *surinvestissement de la réalité externe*. Ce surinvestissement, dans lequel ne peut que s'inscrire sa pensée hyper-performante, peut tour à tour prendre la forme, dans ces productions projectives, d'un récit *adaptatif* aux airs *plaqué* et *opératoire*, ou d'un remarquable élan sublimatoire (offrant une satisfaction libidinale manifeste).

La question qui se pose est bien évidemment celle-ci : pourquoi ce détournement des pulsions ? Il est probable, pour commencer, que l'aînesse d'Agathe, du fait des naissances de ses petits frères, ait été le support à de précoces interrogations sur les théories sexuelles infantiles. Mais les nombreux procédés d'idéalisation, associés à sa sensibilité narcissique, s'ajoutent à un degré d'exigence (des imagos parentales et d'elle-même) évoquant un Idéal du Moi particulièrement actif. Les exigences de performance et ce qui nous apparaît comme les blessures narcissiques de la mère d'Agathe ont-elles orienté ce détournement ? Son aînesse l'a t-elle particulièrement soumise aux projections des idéaux parentaux ?

La restitution, très investie par Agathe, constituera un nouveau moment de plaisir partagé. Elle accueillera avec satisfaction et sensibilité notre retour sur ses excellentes capacités intellectuelles et sur la solidité de son affectivité. Nous lui expliquerons son accès à la *sublimation*, cette singularité dynamique lui permettant de dériver ses *pulsions de vie* vers le savoir. Très intéressée par notre propos, elle confirmera avoir remarqué une voie d'apaisement, chez elle, dans la lecture d'un poème, après s'être sentie énervée contre un proche. Elle dira s'être déjà étonnée de la tendance, chez ses amies, à *ruminer leur rancoeur encore et encore sans s'en sortir*. Agathe s'aide donc consciemment de la sphère intellectuelle pour apaiser sa frustration et son agressivité. L'idée que sa mère ne puisse réceptionner cette agressivité en raison d'une trop grande fragilité, lui semble par ailleurs tout à fait plausible, elle nous donnera des illustrations concrètes de scènes familiales où les reproches qu'elle serait tentée de lui formuler sont réprimées par la culpabilité de la savoir fatiguée et mise à mal par son travail. Elle associera enfin spontanément sur la plus grande disponibilité de son père à laisser circuler les critiques et l'ironie.

Perspectives offertes par l'analyse de ces trois profils

Souvenons-nous des mots du Pr C. Jousselme-Epelbaum* cités au début de notre travail. Elle dressait à partir de sa population consultante d'enfants surdoués, trois explications étiopathogéniques au surdon. Dans certains cas, elle notait *la place de la dépression maternelle précoce* et expliquait que : *Face à une mère qui doute de*

ses propres capacités à être mère, qui « fait » sans vraiment se permettre « d'être », certains enfants, au lieu de sombrer eux aussi dans une pathologie dépressive, cherchent au contraire à réanimer la figure maternelle. La mère pourrait alors *s'étayer sur son enfant « formidable » pour sortir de sa période de difficulté*. Elle dépeignait également un second cas de figure, beaucoup plus pathologique que le premier, caractérisé par la transmission d'un *mandat transgénérationnel* réparateur porté par l'enfant, et s'inscrivant dans une pathologie narcissique parentale infiltrant les interactions parents-enfant. Enfin, le troisième type de contexte familial susceptible d'accueillir un surdon infantile, était ainsi présenté : *dans d'autres cas, rien de « pathologique » n'est en jeu : c'est plutôt le plaisir commun parent/enfant à fonctionner autour des objets de connaissance qui est évident, plaisir non pas désincarné dans une recherche « intellectualiste », mais bien ancrée dans une relation émotionnelle à valence positive, située dans une relation émotionnelle reconnue par chacun. L'équilibre est alors trouvé !*

Léa, Simon et Agathe sont névrosés, adaptés, heureux, ils lient parfaitement représentations et affects, utilisent leur pensée de façon extrêmement utilitaire et vivante, et sont de surcroît non-consultants. On ne peut, pour toutes ces raisons, que présumer de leur insertion parmi cette troisième catégorie de profils. Pourtant, notre regard plus sceptique sur les ruptures entre normal et pathologique nous empêche de nous contenter de cette distinction tranchée entre les groupes. Peut-on faire l'économie d'un même ressort chez tous ces sujets?

Mères hyperstimulantes

Le tout premier point commun frappant entre ces trois jeunes surdoués névrosés, concerne bien entendu l'implication maternelle massive de leurs apprentissages et de leur rendement scolaire. Rappelons ici que M.S. Malher observait dès 1963, à travers une vignette clinique nommée *Cathie*, la corrélation entre une très vive implication maternelle et le développement de compétences intellectuelles particulièrement précoces (M. S. Mahler, *Certains aspects of the separation-individuation phase*, 1963). Rappelons également que S. Lebovici,

* Professeur de Psychiatrie de l'Enfant et de l'Adolescent (Paris XI), Chef de Service de la Fondation Vallée-Gentilly. (C. Jousselme-Epelbaum, *Enfants intellectuellement précoces : aspects psychodynamiques*, 2003).

quelques années plus tard, observait chez les mères d'enfants surdoués consultants leur *caractère hyperstimulant et perfectionniste, favorisant leur développement intellectuel et leur aptitudes dans le maniement des symboles* (S. Lebovici. et D. Braunschweig, *À propos de la névrose infantile*, 1967).

Notons à cette occasion combien nos contre-transferts particulièrement positifs avec ces trois sujets sont susceptibles de s'inscrire dans les observations de M. S. Malher à propos de Cathie : Léa, Simon et Agathe nous sont tous trois apparus particulièrement *aimables* (polis, attentionnés, intelligents, appliqués, globalement très attachants).

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Le manque d'étayage maternel et les modalités d'investissement qu'il traduit

Pourtant, ce surinvestissement de l'enfant et de sa pensée par la mère, s'accompagne chez nos trois jeunes sujets surdoués névrosés d'un étonnant manque d'étayage, trahi par leurs réponses projectives au Rorschach et aux Épreuves thématiques. Il prend certainement part à la tonalité dépressive révélée par tous, dès la première planche du Rorschach (sensibilité au *sombre* pour Léa et Simon, à l'*ombre* pour Agathe). Ce manque d'étayage s'accompagne, de façon extrêmement nette dans leurs projections, d'une forme de solitude infantile ne pouvant être prise en charge par l'adulte.

Cet ensemble troublant entre surinvestissement maternel patent et manque d'étayage, induit l'hypothèse de modalités singulières de maternage, que l'on pourrait qualifier d'*anaclitique*. Le caractère très stimulant de ces mères aurait eu une composante inconsciente d'étayage et de réparation narcissique pour elles-mêmes, à travers le caractère gratifiant de leur enfant mature et performant*. L'impact du narcissisme maternel peut être approché à travers les attributs associés aux imagos de Léa, Simon et Agathe. Pour ne citer que la planche VII du Rorschach, souvenons-nous de *l'arc de triomphe* de Léa, des *siamoises* de Simon, *collées* par un investissement anaclitique (et auxquelles étaient associées un exercice scolaire de *peinture* et des *plumes*). Souvenons-nous également de cette *femme* projetée par Agathe, *qui se regarde dans un miroir* et apparaît parée d'attributs également très narcissiques (*avec une espèce de plume sur la tête, on voit les cils, les cheveux attachés comme si elle se préparait avant de sortir, elle a l'air assez contente d'elle, c'est un peu comme si elle jetait un dernier coup d'œil avant de se lever*).

Attentes narcissiques de la mère : incidences sur l'idéal du Moi

Ainsi ces projections de Léa et Agathe à la planche V du Rorschach (planche dite des *représentations de soi*), pourraient-elles métaphoriser le fossé entre la réalité de ce qu'elles se sentent être, et les idéaux massifs

* Nous nous garderons de convoquer ici, à nouveau, l'air du temps particulièrement propice à l'idéalisation et aux performances narcissiques des enfants, mais lui reconnaissons implicitement une place prépondérante.

projetés sur elles par ce regard maternel exigeant: *Y'en a plein (de chauve-souris) chez mon papi parce qu'il a un grand jardin à la campagne, si grand qu'un jour je m'étais perdue* (Léa). *La chauve-souris fait toute menue entre ses deux ailes, ses ailes apparaissent trop grandes pour elle, comme si ça lui allait pas vraiment, comme si on lui avait rajouté. (...) je sais pas si elle a vraiment des sentiments, mais elle se sent plus forte* (Agathe). Dans ces deux projections, les petites chauves-souris semblent soumises à un environnement (*jardin*) et des attributs (*ailes*) bien trop grands pour elles, et qui rappellent les ambitions maternelles.

L'héritage surmoïque constructif de leur traversée oedipienne confère en effet à ces trois sujets névrosés un Idéal du Moi particulièrement actif et puissant, qu'il est aisé de surprendre dans leurs récits projectifs. Les mises en scène narcissiques, bien que prises dans des préoccupations essentiellement oedipiennes,

apparaissent ainsi, chez Simon, autour de son fantasme bruyant de castration de l'objet paternel (et de *victoire* en général, puisque sa préoccupation centrale au cours de ces tests concerne son niveau par rapport aux *autres enfants*). Chez Léa, on retrouve comme chez Simon les vestiges d'une toute-puissance infantile caractérisée (souvenons de leurs récits très semblables planche 3 du CAT, où les petites souris se jouaient allègrement des vieux lions). Nous nous souvenons en outre de la tendance récurrente, chez Léa et Agathe, à plaquer des issues surmoïques idéalisées aux récits, et surtout, à idéaliser massivement les relations (essentiellement adressées à l'imago maternelle).

L'impossible expression de l'agressivité, prise en lien avec la culpabilité oedipienne

Cet ensemble laisse bien peu de place aux conflits agressifs. On ne peut que constater chez ces trois sujets la marge de manoeuvre très réduite dont ils disposent dans le registre pulsionnel, et en particulier agressif. Tous sont soumis à des investissements affectifs maternels particulièrement exigeants, narcissiques, et par conséquent, certainement perçus (inconsciemment) par l'enfant comme *conditionnels*. La maman de Léa ne signifie t-elle pas à sa fillette qu'en s'autorisant l'expression de pulsions agressives à son égard, elle romprait le pacte de bienveillance idéale qu'elle a posé sur elles et en serait dévastée ? La maman de Simon ne lui signifie t-elle pas que s'il cesse d'être aussi *gentil, beau* et *performant en classe* qu'elle le lui répète chaque jour, il la décevra infiniment ? La maman d'Agathe, enfin, ne lui signifie t-elle pas qu'en s'autorisant à laisser (elle aussi) circuler son agressivité, elle achèverait de la blesser et de la rendre malheureuse?

Pourtant, nous l'avons vu, l'agressivité bouillonne dans leurs protocoles. Chez Léa, elle émerge au Rorschach de façon détournée (elle n'est pas portée par les personnages de ses projections, mais apparaît par association). Au CAT, la présence figurée de personnages sollicite de façon difficilement contournable les relations. L'agressivité émerge par conséquent de façon massive, mais le traitement surmoïque infligé à ces émergences est impressionnant, surtout lorsqu'elles sont adressées par Léa et Agathe à leurs imagos maternelles. En effet, si l'on observe attentivement la charge fantasmatique qui fonde leurs réparations, on trouve sans mal les attaques matricides qui les précédaient.

Planche 1, Léa formule son vœu de protection maternelle juste après avoir fait *grandir* rapidement les enfants auxquels elle s'identifie sur la planche (grandir signifiant bien sûr, dans son registre conflictuel, *pouvoir accéder au projet oedipien*). De même, planche 2, elle fantasme une fête des mères réparatrice, juste après avoir fait tomber la mère... par le père (autant dire, après l'avoir éliminée du champs visuel de ce dernier). Les projections de Léa semblent ainsi cristalliser les conséquences directes d'une culpabilité oedipienne, dans un conflit typiquement névrotique mais lourdement sanctionné en raison d'un Idéal du Moi particulièrement actif.

Agathe offre à voir de façon très visible elle aussi l'impossibilité d'agresser l'imago maternelle. Lorsqu'elle se dit choquée par les conflits mères-filles qui l'entourent, lorsqu'elle associe le fait *de sortir avec un garçon* à

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

celui d'*embêter sa mère*. On voit par ailleurs combien cette première impossibilité infiltre tous les autres champs d'expression ultérieure de l'agressivité (impossibilité de définir le mot *aberrant* pour sa charge agressive au WISC ; fidélité et reconnaissance envers toutes les attitudes et discours adultes au TAT, malgré leurs profils parfois particulièrement exigeants, donc frustrants). Agathe préfère plaquer des issues idéalisées aux récits et aux relations fille-mère, comme à la planche 9GF du TAT (déplacement du conflit sur l'orage et issue ainsi déployée : *en rentrant elles trouveront autre chose à faire et elles vont bien rigoler toutes les deux*). Elle préfère également, pour le moment, renoncer aux histoires d'amour, sans doute partiellement pour la charge d'ambivalence pulsionnelle et les rapports de force qu'une telle relation d'intimité impliquerait. On palpe à ce propos la mesure de la lutte contre son fantasme agressif lorsqu'elle dit être choquée, mais également *craindre* (pour elle-même, donc), les *rapports de supériorité* qu'entretiennent les jeunes couples autour d'elle. C'est-à-dire, précise t-elle, les rapports de *fille facile ou de garçon soumis*. Ses idéaux moraux (*je veux une histoire sérieuse*) et autres *exigences* sont ici encore brandis dans une ardente nécessité de répression de l'agressivité, menaçant d'infiltrer tout investissement de lien.

L'agressivité est très visible chez Simon également. Au Rorschach, l'occasion de l'exprimer (*un vaisseau avec des balles et des missiles qui tirent et envoient du feu*) vaut ainsi à la planche II d'être désignée comme sa préférée. Au CAT, nous l'avons vu, elle est adressée à l'imago paternelle de façon particulièrement frontale (planche 10, l'enfant mobilise activement sa pensée pour déjouer l'autorité paternelle, accrochant la queue du papa chien au tabouret de la salle de bain). Mais cette omnipotence triomphante n'est pas sans conséquence pour Simon, qui, mal pare-excité, met en scène dans ce récit une vive agitation motrice de l'enfant chien auquel il s'identifie (*bêtises, trous dans les serviettes, déchirements d'habits, tabourets cassés*) ; agitation rappelant bien sûr la sienne réelle (*nervosité, bouillonnement, excitation, bavardages, tendance à bâcler, hyper-rapidité*, etc.), fort invalidante et sans doute partiellement auto-punitive (*fractures*). Souvenons-nous également qu'à l'issue de son attaque du lion par la souris, planche 3, Simon semblait réparer les conséquences coupables de son agressivité par sa proposition arbitraire de nous trouver de nouvelles feuilles blanches pour écrire.

Le surinvestissement de la pensée comme enjeu de la castration (et non de la perte)

Chez les deux filles, on observe donc, en raison d'idéaux particulièrement actifs transmis par leurs mères réelles, une répression massive de l'agressivité oedipienne (prise dans le fantasme matricide) par crainte de la perte d'amour maternel. Chez le garçon, on observe la même répression de l'agressivité oedipienne (en prise avec le fantasme parricide) par crainte de la castration paternelle, à cette nuance près que chez Simon, elle provient d'interdits oedipiens internes particulièrement conflictuels, en réaction à une béance parentale réelle autour de ces interdits. En effet, ses parents semblent stimuler si ouvertement la réalisation de ses fantasmes parricides (enfant mis en compétition permanente avec le père) et incestueux (enfant comblant de la mère), que Simon est certainement soumis à des flux pulsionnels massifs, qui entrent en conflit avec son attachement à ses parents et nécessitent la mobilisation d'interdits internes particulièrement culpabilisants. Ces derniers

prenant par ailleurs appui sur un Surmoi largement infiltré d'idéaux maternels (gratifications quotidiennes du fils par la mère).

La fonction du corps et de la pensée comme réceptacles de l'agressivité

Enfin, une dernière observation s'impose, consécutivement à la lecture de ces trois analyses de bilans psychologiques. Elle concerne la fonction manifeste du corps et de la pensée comme réceptacles de cette agressivité réprimée.

Souvenons-nous tout d'abord que le subtest le moins bien réussi par Léa et Simon au WISC était l'assemblage d'objets, engageant les repères spatiaux et le schéma corporel. Nous avons ensuite observé ces corrélations plus finement, chez Simon, en nous basant sur sa dernière projection du CAT. Cette dixième planche est en effet particulièrement propice à accueillir les mouvements agressifs dans les relations parent-enfant. Elle fait figurer, sur le plan manifeste, un petit chien couché à plat ventre sur les genoux d'un grand chien, dont la patte est levée sur l'enfant. Le décor est une salle de bain avec un cabinet, ce qui sollicite les modalités d'investissement de l'enfant dans un contexte d'analité.

Cette planche est également traitée par Léa de façon significative. Souvenons-nous de sa projection : la petite fille-chien *s'agitait* au point que *sa maman ne parvenait pas à le laver, puis* elle la prenait *dans ses bras et lui disait d'arrêter de bouger*. Léa, en racontant cette histoire, s'était mise à bâiller et avait ajouté être *fatiguée*, sans savoir pourquoi. Nous avions alors fait l'hypothèse d'un défaut d'étayage primaire coûteux à convoquer tant il échouait à contenir l'excitation pulsionnelle agressive de l'enfant à l'égard de l'imago et, de ce fait, devait occasionner de massives attaques surmoïques. Mais ces observations ne peuvent occulter ce dernier aspect, qui concerne le corps. Léa ne se contente pas de réparer ces attaques, elle les retourne également contre son propre corps, dont la *fatigue* est une conséquence. Comme nous l'avons fait pour Simon à propos de son agitation motrice, on peut supposer que les migraines récurrentes de Léa s'inscrivent dans un contre-investissement massif de son agressivité.

De même, nous avons prêté quelques lignes plus haut l'immobilisme sensuel d'Agathe à sa difficulté de laisser circuler la charge agressive inhérente aux relations amoureuses (par crainte de représailles surmoïques trop massives). Sans constituer un symptôme corporel véritable, cet apragmatisme nous semble également engager le corps *par défaut*, comme lieu d'expression d'une agressivité réprimée*.

Cette jonction entre agressivité, corps et pensée, se retrouve aisément dans notre référentiel théorique psychanalytique ; motricité et accès au symbole formant deux voies privilégiées d'expression de l'agressivité au cours du développement primaire de l'enfant. De façon extrêmement résumée (B Golse & I. Domange,

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

L'agressivité, 1985), les objectifs centraux de l'agressivité au cours du développement infantile pourraient être restitués ainsi:

Lors du stade sadique-oral, le conflit entre pulsions de vie et pulsions de mort évoque l'idée d'émergences agressives -essentiellement motrices, *pour exister* (cette étape devant mener au principe de réalité). Pour R. Spitz (*La première année de la vie de l'enfant*, 1958), l'activité motrice du nourrisson exprime les pulsions agressives qui le conduiront de la passivité à l'activité dirigée. Pour Winnicott (*La première année de la vie*, 1958), l'agressivité de la première année de vie est innée et littéralement encastrée dans l'activité motrice, et cet ensemble donnera corps au sentiment de réalité. Pour ces auteurs, l'agressivité primaire est exogène, réactionnelle, et doit parvenir à être assumée et maîtrisée, afin de conduire au principe de réalité.

Au second stade, sadique-anal, l'agressivité a pour but de démontrer à l'enfant que l'objet résiste à ses attaques destructrices et y survit. Selon M. Klein (*La Psychanalyse des enfants*, 1932), le lien entre pulsion de mort et Surmoi précoce est étroit, la première manifestation de ce dernier provenant du sentiment de culpabilité engendré par les fantasmes destructeurs. Attaques destructrices, culpabilité, peine, réparation, doivent alors permettre l'accès aux fonctions sociales, mais aussi l'investissement du symbole. En effet, le « non » si souvent adressé à l'enfant à cette période, provoque en lui une poussée agressive. Sa reprise de cette objection à son compte, dans un mouvement identificatoire à l'adulte, constitue une première abstraction qui donnera accès à la sémantique, c'est-à-dire au langage. D'après R. Spitz, le caractère même de toute

* Nous observerons cet immobilisme chez les 6 sujets adolescents de notre échantillon et démontrerons la charge d'agressivité réprimée qu'il contient au cours de la discussion portant sur l'adolescent surdoué (hypothèse 4.

** Freud n'évoque l'instance surmoïque et la culpabilité, nous le savons, que bien plus tard dans le développement de l'enfant, vers l'âge de six ans, avec l'achèvement du complexe d'Œdipe et le renoncement aux vœux incestueux et parricides qui l'accompagnent. Nous ne pouvons cependant qu'emprunter la voie théorique kleinienne dans ce contexte clinique où la précocité se trouve par définition au cœur des manifestations (les enfants surdoués, dans leur majorité, commencent à se démarquer sur le plan des compétences cognitives vers l'âge de trois ou quatre ans ; généralement à travers des questionnements de culture générale récurrents et l'apprentissage spontané de l'alphabet, soit bien avant l'oedipe).

abstraction a pour fondement le déplacement de l'énergie agressive : *À l'aide d'une manœuvre agressive du psychisme, le sujet détache de ce qu'il perçoit certains éléments et il en forme une synthèse qui servira de symbole ou de concept* (R. Spitz, *La première année de la vie de l'enfant*, 1958).

Enfin, à partir de la phase oedipienne, le maniement de l'agressivité a une fonction essentiellement identificatoire.

Or c'est bien à ces étapes très précoces du développement de nos sujets surdoués, que semble avoir été fixée la pulsion agressive dans ses modalités d'expression. Même si le registre conflictuel dans lequel s'inscrit le développement psychique global de chaque enfant, offre, bien entendu, une coloration très différente à cet aspect pulsionnel isolé

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Pourtant, que leur profil soit névrotique ou franchement pathologique, l'agressivité nous semble au cœur de leur surinvestissement de la pensée tout autant que de leur symptomatologie. En effet, la perspective d'une expression détournée de l'agressivité sur le corps propre et sur l'investissement cognitif de la réalité externe (agressivité détournée à défaut d'avoir pu être adressée aux imagos parentales, pour des raisons diverses, mais toujours en lien plus ou moins étroit avec l'absence ou la dépression maternelle et avec les idéaux parentaux), contribuerait selon nous à éclairer bien des aspects fréquemment rencontrés dans la clinique de ces enfants. Nous y reviendrons dans notre prochain exposé.

Conclusion

Si être *surdoué*, névrosé et heureux s'avère donc compatible, cette exploration très fine du profil des trois enfants et adolescent non pathologiques de notre échantillon de 26 sujets, semble attester de la fonction toujours défensive d'une telle inflation de la pensée.

De façon schématique, nous pourrions exposer ainsi les déclinaisons de cette fonction:

Les enfants et adolescents surdoués présentant une organisation *limite grave,* surinvestissent très manifestement les données extérieures -culturelles et logiques- pour suppléer à un manque de repère identitaire interne (le lecteur pourra constater cette fonction de la pensée en se référant en particulier aux bilans psychologiques de Isidore, Sébastien, Arthur et Éraste, par exemple).

Les sujets *limites* et *narcissiques* surinvestissent ces mêmes champs de la pensée essentiellement pour parer à la perte : les données externes offrent la garantie d'une immuable constance, elles ne menacent ni de se retirer, ni de décevoir (enjeu anti-dépressif) (cf Pandolphe, Lucie). Elles permettent également de trouver un contenant non-affectif à l'intérieur du psychisme (enjeu limitatif) (cf Léandre, Lucas, Octave, Théocle). Elles nourrissent enfin un Idéal du Moi souvent tyrannique, généralement encastré dans celui des imagos parentales (enjeu narcissique) (cf Octave, Line, César...).

Les sujets névrosés, eux, semblent comme nous avons tenté de le démontrer, surinvestir la pensée afin de contre-investir une agressivité oedipienne coupable.

Mais ce que nous offre à voir cette clinique inédite de surdoués névrosés et non-consultants, infiltre très visiblement l'ensemble des organisations psychopathologiques. La *répression de l'agressivité* semble en effet constituer un aspect psychodynamique central chez tous les sujets de notre échantillon. Cette répression commune peut se justifier par la très grande précocité des *attaques* agressives dans le développement de l'enfant (*sadique-orale*, *sadique-anale*, puis *oedipienne*) et par leur entrée en collision avec des figures

parentales précisément *inattaquables* (cf pages suivantes).

Si le *surdon* ne nous apparaît pas pathologique en soi, il nous semble par conséquent toujours constituer le fruit d'un *conflit psychique* qui mérite, du fait de la très forte proportion de personnalités pathologiques dans lesquelles il s'inscrit, que nous nous y intéressions pleinement, avec nos outils psychanalytiques singuliers. Ce détour par le « normal » n'ayant eu pour fonction que de contribuer à éclairer cette clinique toujours extrêmement douloureuse dans un contexte de consultation.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

*L'inexprimable agressivité de l'enfant surdoué**

Nous avons tenté de démontrer l'implication centrale de la pulsion agressive dans le surinvestissement de la pensée des 26 enfants et adolescents surdoués de notre échantillon. Nous aimerions à présent démontrer l'incidence probable de cette singularité économique sur certaines manifestations symptomatiques et autres traits de personnalité usuellement prêtés à ces enfants : *hyperkinésie, difficultés grapho-motrices, dysorthographie, idées noires, compétences mathématiques, humour, maltraitance par les pairs.* Nous tenterons également d'éclairer par la suite un certain nombre d'autres spécificités psychopathologiques communément remarquées chez ces enfants: *immaturité affective, dépression, insomnies, troubles du comportement.*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Rappelons ici que le courant cognitiviste, qui s'est très tôt emparé de la cause des enfants surdoués, a toujours expliqué ces manifestations comme autant de *conséquences* de leur supériorité intellectuelle sur le reste de la psyché et sur leur rapport au monde social. Il est troublant de constater combien cette conviction empirique, ne reposant sur aucun argument scientifique tangible, semble d'ailleurs avoir fini par convaincre les rares psychanalystes s'étant penchés sur ce thème (Jousselme-Epelbaum C., *Enfants intellectuellement précoces : aspects psychodynamiques*, 2003 ; Bleandonu G., Revol O., *Approche psychopathologique et psychanalytique des enfants surdoués*, 2006).

Difficile, donc, nous l'avons vu, de trouver une littérature qui s'émancipe de la fascination suggérée par la performance cognitive de ces enfants, et cesse de la placer à l'origine de tout. Difficile aussi de quitter les descriptions répétitives, congruentes, mais jamais expliquées, de leurs traits.

Il nous semble pourtant qu'ils tireraient un vif parti à ce que nous entendions leur affectivité exactement comme nous savons entendre celle des autres enfants. En ré-accordant aux signes de leur souffrance sa significativité première, et en envisageant, dans le respect du point de vue freudien, que l'appareil cognitif s'ancre dans les nécessités de l'appareil psychique ; lui-même essentiellement coloré par le lien objectal et par ses conséquences sur l'affectivité.

Trois étapes constitueront ce second exposé. Nous évoquerons les trois profils parentaux mis en relief par nos travaux. Nous aborderons ensuite leur incidence sur la dynamique pulsionnelle, et en particulier agressive, de ces enfants. Nous lirons enfin, à la lueur de cet apport dynamique éclairant, chacun des traits qui leur sont habituellement prêtés. Ils seront organisés en plusieurs intitulés : *agressivité dans la motricité*; *agressivité dans la pensée* ; *agressivité dans la relation.* Les *symptômes* restant (notion d'immaturité, dépression, insomnie, troubles du comportement) seront éclairés par un rappel psychopathologique des fonctionnements limites de l'enfance, dans lesquels s'inscrivent tous les enfants et adolescents surdoués consultants que nous avons rencontrés.

* Cet *exposé* a fait l'objet d'une publication dans la revue Pratiques psychologiques : Goldman C. (2007), L'inexprimable agressivité de l'enfant surdoué, revue *Pratiques psychologiques*, 2008, L'accompagnement psychologique. Volume 14, Issue 2, June 2008, Pages 247-264.

Trois profils parentaux

Commençons donc par mentionner les trois fonctionnements parentaux singuliers (le plus souvent mêlés dans un même foyer, ou chez un même parent) mis en relief par notre clinique.

Le premier nous semble caractérisé par *l'absence*. Certains sujets de notre échantillon ont traversé une petite enfance extrêmement solitaire, souvent en raison d'une profession maternelle particulièrement absorbante. On

retrouve dans la clinique de ces jeunes surdoués les vestiges criants de la carence affective précoce (cf Lucrèce, Lélie, Éraste). Mais c'est le plus souvent au contact des parents réels que la solitude infantile émerge néanmoins. Seuls les rares sujets névrosés semblent exemptés de cette caractéristique tout à fait significative. Cette extrême solitude dans les récits, toujours notée dans nos compte-rendus, l'un après l'autre, nous rappelle les mots de S. de Mijolla. L'auteur observait en effet au cours de la cure analytique d'anciens enfants surdoués une absence de réponses parentales qui avaient selon elle offert un tremplin au surinvestissement de la pensée, les informations recueillies par ce biais s'étant substituées aux réponses affectives manquantes (S. de Mijolla, *La hâte de savoir*. 2004).

Le second profil, non sans lien avec le premier, est maternel et caractérisé par la *dépression*. Parmi les 13 enfants et adolescents consultants de notre échantillon, la dépression maternelle nous apparaît comme un fait clinique récurrent (cf Timoclès, Lucie, Léandre). Très rarement reconnue par la famille (sauf lorsqu'une hospitalisation l'a attestée dans le réel), elle est bien souvent associée à un fonctionnement affectif observé ou présumé opératoire, et à des propositions relationnelles de type anaclitique.

Nous citions dans la partie théorique de notre travail consacrée aux épreuves projectives, les travaux de B. L. Smith, inspirés par la théorie de la *mère morte* d'A. Green. L'auteur traduisait les indices projectifs de la dépression maternelle, entre *présence* et *absence* de l'imago. Ces indices sont apparus de façon également massive dans les protocoles de nos jeunes sujets. Citons pour commencer certaines projections entières de Éraste et Annabelle.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Planches maternelles d'Éraste (16 ans) au Rorschach:

VII		11- quelqu'un en manteau (Dbl), vu de derrière comme s'il était assis sur un siège, qu'on ne verrait pas. 12- ou en prenant juste une moitié, la fumée d'un incendie qui se propagerait en l'air.	Enq. : Le personnage (invisible): le siège, il bloque bien la vue, mais on ne le voit pas de dos : on suppose qu'il est là. La fumée : Dbl.
IX		15- houla. Gros plan d'un éternuement décomposé en plusieurs phases. 16- en ne prenant qu'une moitié, des nuages roses d'une explosion nucléaire importante, effet champignon. 17- une trace incandescente de navette (orange) qui se serait consumée en rentrant dans l'atmosphère, comme la dernière qui est rentrée et dont j'ai déjà oublié le nom..	Enq. : L'éternuement : la forme générale comme si on décomposait l'effet de souffle généré par l'éternuement. L'explosion : Le vert, plutôt une fumée d'incendie, à connotation *incendie chimique dangereux malsain.* La trace de navette: Ça se rapproche d'une jaune, une désintégration.

Cette imago occasionne des représentations très archaïques de désintégration planche IX. La planche VII, un peu mieux contenue, évoque l'absence d'incarnation de cet objet maternel, émergeant globalement de façon peu substantielle sous les traits de *fumée,* de *siège* évaporé*,* de *personnage invisible,* d*'éternuement,* de *trace incandescente*...

<u>Planche maternelle d'Annabelle (14 ans) au Rorschach :</u>

IX		35- les saisons 36- une bombe 37- une fontaine 38- du pétrole	<u>Enq</u>. : <u>Les saisons</u> : les couleurs différentes : bleu hiver, vert printemps, rouge été et rose automne (réponse sensorielle, et non figurative). <u>La fontaine</u> : une espèce de sculpture avec un bassin au milieu qui envoie de l'eau bleue. <u>La bombe</u> : une explosion. La trajectoire qui tombe (D med), qui explose en bas et qui renvoie un nuage en haut, une onde de choc. <u>Rappel pétrole</u> : les tâches bleues-vertes. Quand il tombe sur les vêtements, ça déteint les couleurs et ça fait ce genre de tache.

Dans cette planche IX, les projections très abstraites de *fontaine, bombe, pétrole*, sont toutes caractérisées par l'envahissement de particules sur l'environnement ; annihilant ainsi toute limite entre soi et l'extérieur ; présence et absence.

De même Octave (11 ans) projette t-il : un *fantôme au bord de la mer* (TAT planche 19). Pour Arthur (7 ans), la Pl.IX du Rorschach est un mécanisme, puis une machine *(une sorte de mécanisme alors... peut-être pas. Comme si y'avait de l'eau dedans qui coule et qui se transforme en quelque chose mais je vois pas du tout ce que c'est ; comme une sorte de machine, on mettrait de l'eau et ça formait une sorte de rose, de quelque chose pour protéger la machine, je sais pas).* Cette imago suggère selon nous, par l'indécision de son traitement, les notions de présence/absence de la dépression infantile (révélée par ailleurs) face à une *mère morte.* Chez Timoclès (12 ans), l'imago maternelle est associée à un *flou* particulièrement imposant planche 5 du TAT, puisque aucune figuration perceptive ne peut figurer autour de ce personnage : *c'est une femme qui rentre dans une pièce pour faire je ne sais quoi.* Planche 6BM (dite *mère-fils*), il projette *une mise en scène du jeu qui s'appelle Cluedo* ; jeu qui, si l'on y pense, consiste à découvrir l'auteur d'une énigmatique scène de meurtre, donc la quête d'un « non-visible » passé. On est tenté d'interpréter l'ensemble de ces projections entourant l'imago maternelle, entre présence-absence et contours aussi peu abordables que substantiels, comme imbriquée dans les vestiges d'une *mère morte*, c'est-à-dire *absente* de la relation précoce. Notre contre-transfert s'imbriquera dans cette singularité relationnelle précoce avec l'imago; au cours de ce bilan, Timoclès nous fera exister sans réellement nous faire exister puisqu'il ne s'emparera pas de nos consignes et méprisera par ailleurs toutes les préoccupations des adultes à son sujet (*je m'en tape* = vos plaintes n'existent pas pour moi). En suscitant en nous un mouvement de rejet, il remettra en scène le rejet dont il a possiblement fait l'objet enfant de la part de sa mère, physiquement absente et/ou déprimée.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Mercure (13 ans) projette planche 8BM un inquiétant récit puisqu'il perçoit une *dame* au premier plan, où figure très nettement un petit garçon (*ça c'est quelqu'un qui se fait opérer, le vieux monsieur ressemble au vieux monsieur sur l'autre photo... (?) le chirurgien avec des cheveux gris et une moustache. On a du mal à voir celui qui est opéré. En tout cas, il y a une dame en noir qui tourne le dos à la scène (?) elle a l'air parfaitement neutre, comme s'il ne se passait rien derrière elle).* Cette fausse perception maternelle (froide et indifférente à la scène cruelle qui se déroule derrière elle) pourrait également traduire l'introjection d'une *mère morte* par ce petit garçon auquel Mercure est sensé s'identifier. Cette mère aurait été incorporée dans ses aspects froids et indifférents, comme lui-même dans la réalité, en classe, lorsqu'il se fait détester et railler par ses petits camarades et n'en parle pas le soir à la maison pour ne pas encombrer sa mère réelle...

Nos observations ultérieures brasseront de nouvelles occasions d'illustrer cet aspect dépressif de la clinique maternelle.

Notons que ces deux premiers profils parentaux (essentiellement maternels) entre *absence* et *dépression*, se sont vus –sans grande surprise- corrélés, sur le plan psychopathologique, aux 23 sujets « limites » de notre échantillon total. Le dernier concerne -sans surprise également (mais pas uniquement) les 3 sujets névrosés. Il consiste en un procédé d'investissement très fréquent dans la clinique parentale de ces enfants : *l'idéalisation*. Nous avons rencontré cette idéalisation (de l'enfant, mais également du *lien à* l'enfant) chez de nombreuses mères et chez quelques pères également. Cette composante a pour particularité d'infiltrer toutes sortes de personnalités parentales, parmi lesquelles figurent en particulier celles que nous pourrions qualifier de *bonnes mères* (cf Léa, Simon). Des mères très aimantes, sensibles et chaleureuses, tout à fait susceptibles de mener leur enfant jusqu'à une névrose épanouissante, donc, mais idéalisant massivement leur relation à leur enfant, et signifiant par leur attitude et leurs mots à propos de lui, l'impossible place laissée à son ambivalence. Ce que l'enfant perçoit inconsciemment en ces termes: « si toi, qui me combles, romps le pacte de bienveillance entre nous, tu perdras mon amour et j'en serai dévastée».

L'impossible circulation de l'agressivité et ses conséquences sur l'investissement de la pensée

Notre revue de littérature a mentionné les travaux de A. Green (*La mère morte*, 1983), qui reprend en 1983 la notion winnicottienne (D.W. Winnicott, *Jeu et réalité*. 1971) de « mère morte ». L'auteur y envisage la dépression maternelle comme traumatisme à l'origine du surinvestissement de la pensée intellectuelle. Il présente une histoire familiale assez semblable à celle présumée des sujets non névrosés de notre échantillon : la mère (qu'il présente *en situation de deuil*), ne peut investir son enfant. Impuissant à la secourir, l'enfant tente de donner sens à l'accablement maternel. Cette quête d'un sens perdu *structure* selon Green *le développement précoce des capacités fantasmatiques et intellectuelles du Moi.* Il inscrit ce développement intellectuel dans la *contrainte de pensée* au même titre, dit-il, que *le développement d'une activité de jeu frénétique ne se fait pas dans la liberté de jouer, mais dans la contrainte d'imaginer* .* L'auteur qualifie cette dynamique psychique de *maîtrise anti-traumatique* par la pensée: *Performance et auto-réparation se donnent la*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

main pour concourir au même but: la préservation d'une capacité à surmonter le désarroi de la perte du sein par la création d'un sein rapporté, morceau d'étoffe cognitive destiné à masquer le trou du désinvestissement.

Cette observation rejoint de façon particulièrement frappante les productions projectives de nombreux enfants surdoués de notre échantillon. Reprenons ici l'exemple de Lucas, que nous avons laissé lors de notre premier exposé (cet enfant de 9 ans, en CE2, non-consultant et néanmoins spectaculairement excité, qui s'allongeait sur le bureau, clamait son goût pour la violence, révélait une organisation maniaque inquiétante, et n'avait jamais inquiété la maîtresse). Nos premiers échanges avec lui nous avaient assez vite orientée vers l'hypothèse d'un premier objet sensiblement éteint, incapable de tisser un lien de réciprocité contenante avec son enfant, ce dernier ayant certainement été chargé de lui insuffler une certaine charge vitale. Ces impressions s'avèreront congruentes avec le contenu des réponses projectives de Lucas. Face à la seconde planche du TAT**, il percevra ainsi le personnage maternel: une *statue posée contre un arbre*. Cette réponse, injustifiable sur le pan perceptif, traduira la massivité des fantasmes qui l'ont interférée : une imago maternelle statufiée, gelée, dévitalisée, qui rappelle bien sûr avec éloquence la *mère morte* de Green.

Green évoque l'idée d'une immense charge agressive en tant que nouvel aménagement défensif lié au désinvestissement maternel. Il observe le *déclenchement d'une haine secondaire*, mettant en jeu des désirs d'incorporation régressive et des positions anales teintées de sadisme maniaque, dans lesquelles l'objet est

* Cette remarque rappelle celle d'Anna Freud pour qui seuls *les dangers pulsionnels rendent les hommes intelligents* (A. Freud, *Le Moi et les mécanismes de défenses*, 1936).

** Cette planche champêtre (ferme agricole, champs, cheval) représente une jeune fille, à laquelle chacun est sensé s'identifier, avec derrière elle un homme et une femme enceinte. Cet ensemble convoque la relation aux imagos parentales, dans un contexte de triangulation oedipienne.

dominé, souillé, soumis à vengeance. Une excitation auto-érotique émerge à la recherche d'un plaisir pur n'engageant aucun investissement objectal. Green semble métaphoriser le goût étonnant pour les encyclopédies de certains enfants surdoués lorsqu'il écrit que : *L'objet est recherché par sa capacité à déclencher la jouissance isolée d'une zone érogène ou de plusieurs, sans confluence dans une jouissance partagée par deux objets plus ou moins totalisés.*

Nous ne pouvons que convoquer cette nouvelle projection de Lucas, planche 1 du TAT* : *Tiens on dirait moi là quand je suis fatigué ! En fait c'est quoi cette grosse objet ?* (il montre le violon) *Ah une arme, un fusil. Tu vas me donner une autre image pour le déroulement ? Là c'est le début ? (Rappel de la consigne) Ah. C'est un ptit garçon qui réfléchit à ce qu'il fera quand il sera grand, il regarde un fusil... Pfff (baille, se plaint de la chaleur) et il se demande s'il va être chasseur, ou s'il travaillait à la guerre quand il sera grand avec les fusils, il est en train de réfléchir comme ça... (Latence) y'a une feuille à côté, il est en train de réfléchir et quand il trouvera il écrira sur la feuille ce qu'il a choisi.* Dans cette planche proposant de mettre en scène les relations entretenues par un petit garçon avec un objet d'étude, émerge donc une distorsion perceptive (le *violon* est

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

perçu comme un *fusil*) massivement infiltrée par l'agressivité. On retrouve ici l'idée défendue par Green d'un investissement du symbole chargé de toute l'agressivité qui n'a pu être adressée à l'objet maternel, sans doute en raison de sa dépression (aucun investissement relationnel n'est convoqué dans ce récit).

On retrouve également dans ce récit, à travers le fantasme d'écrire son propre avenir sur cette partition, un désir d'anticipation maîtrisante. Green évoque cette démarche projective : *la haine secondaire et l'excitation érotique fourmillant au bord du gouffre vide, l*e sujet pratique alors activement la *projection*, portant au dehors l'investigation de ce qui doit être rejeté et aboli au-dedans: *L'enfant a fait la cruelle expérience de sa dépendance aux variations d'humeur de la mère. Il consacre désormais ses efforts à deviner ou à anticiper.*

Hyperkinésie : l'agressivité dans la motricité

Parmi notre échantillon, 7 sujets présentent une hyperkinésie motrice. Notons que ces 7 enfants et pré-adolescents ne sont généralement pas les mêmes que ceux chez qui l'on retrouve des *précipitations cognitives*, également caractéristiques de cette population, et selon nous fondées par une dynamique pulsionnelle sensiblement identique.

Nous avons évoqué dans notre exposé précédent, la jonction entre agressivité, corps et pensée dans les théories du développement de M. Klein, D.W. Winnicott et R. Spitz.

* Cette planche met en scène un garçon, accoudé à un bureau, la tête entre les mains, regardant un violon, un archet et une partition disposés sur le bureau.

Christian Flavigny, dans son excellent article *Psychodynamique de l'instabilité infantile*, observe à l'origine de l'hyperkinésie une négociation, par l'enfant, de l'agressivité et des fantasmes de mort inconscients majeurs de la mère à l'égard du fils*, masqués derrière une attitude particulièrement protectrice proche de la sollicitation incestueuse. L'instabilité motrice serait ainsi à comprendre comme une excitation corporelle due à un auto-érotisme masturbatoire empêché. D'une part en raison d'un désir oedipien vécu comme réalisé par l'enfant au regard de la problématique parentale, et d'autre part, d'une carence d'élaboration des instances psychiques. L'enfant hyperkinétique élaborerait seul ses interdits internes, sévères, interdisant toute satisfaction personnelle et entre autres, masturbatoire. L'instabilité, excitation superficielle, serait pour l'enfant une protection à la fois narcissique et relationnelle contre l'agressivité parentale et autodirigée, mais également contre l'excitation sexuelle ne pouvant être accueillie par aucun espace transitionnel lui permettant de lier activité fantasmatique -envahie par la problématique oedipienne- et masturbatoire (C. Flavigny, *Psychodynamique de l'instabilité infantile*, 1988).

Même si l'agressivité maternelle n'apparaît que rarement dans la clinique des enfants surdoués, cette économie psychique entre en écho, d'une part, avec la répression précédemment décrite de l'expression

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

pulsionnelle dans la relation aux parents, et d'autre part, avec l'utilisation de la pensée (dans la continuité de la motricité) comme élément protecteur chargé de contenir l'excitation pulsionnelle.

Idées noires, compétences mathématiques et troubles obsessionnels : l'agressivité dans la pensée

Idées noires

La pensée des enfants surdoués possède deux principales singularités: son caractère performant (car surinvesti) mais également une tonalité souvent grave et douloureuse. Elle rappelle à cet égard davantage l'*intellectualisation* (sorte de *contrainte cognitive*, d'*obsessionnalisation de l'appareil à penser*) que la *sublimation*[**], sensée véhiculer une satisfaction de type libidinale. Cette pensée est douloureuse, car très précocement sensible aux incohérences du monde et aux cruautés du règne humain. Mais ces intérêts ne constituent-ils pas la simple récupération, dans le monde extérieur, d'éléments pouvant entrer en écho avec

[*] Rappelons ici que les enfants hyperkinétiques sont quasiment toujours des garçons, ce qui est également le cas des surdoués consultants. Notre recherche invalide pourtant cette linéarité, puisque la moitié de notre échantillon de surdoués non-consultant est féminin. Cela signifie que cette sur-représentation masculine est due aux motifs plus fréquents de consultation des garçons d'une façon générale, en raison des symptômes plus visibles (troubles du comportement, etc.) associés à leur souffrance.

[**] L'accès à la sublimation, selon nos critères établis, ne concerne que 3 des 26 sujets de notre échantillon, ils sont tous non-consultants. Nous reviendrons à ces notions à propos de la dernière hypothèse.

leurs objets internes (affectifs) ?*. La psychanalyse sait depuis fort longtemps combien le monde interne colore le regard porté sur le monde externe. Notre disponibilité à nous emparer de telle ou telle information, rencontre humaine, évènement ou perspective, en dépend largement. Lorsque les cognitivistes supposent que la supériorité intellectuelle des enfants surdoués justifie leurs préoccupations douloureuses pour le monde, nous pensons au contraire que leur dépression affective trouve des bénéfices réconfortants dans l'exercice du surinvestissement de la pensée, et oriente par ailleurs leurs centres d'intérêts.

M. Klein, nous l'avons vu, a très tôt mis en relief la place fondamentale de l'agressivité dans l'investissement du symbole (M. Klein, *Essais de psychanalyse*, 1924),. Selon elle, les différentes aptitudes scolaires sont liées à la psychopathologie. Le calcul et l'arithmétique (disciplines accueillant majoritairement les intérêts et les talents des enfants surdoués) possèderaient ainsi un investissement symbolique prégénital: *parmi les activités des composantes pulsionnelles qui jouent dans ces domaines un rôle important, nous pouvons observer des tendances anales, sadiques et cannibaliques qui parviennent, de cette manière, à la sublimation et qui se coordonnent sous la suprématie génitale. La peur de la castration prend cependant, dans cette sublimation, une importance particulière. Le besoin de vaincre cette peur -la protestation virile- semble constituer, en général, une des racines à partir desquelles le calcul et l'arithmétique se sont développés. La peur de la castration est donc aussi manifestement -son intensité étant le facteur décisif- la source de l'inhibition.*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Troubles obsessionnels

Certaines pensées développées par M. Klein peuvent également venir étayer la thèse étiopathogénique développée par S. Lebovici à propos des enfants surdoués, plus couramment dotés de symptômes obsessionnels (S. Lebovici & coll, *À propos des calculateurs de calendrier*, 1960). Selon elle, les mères particulièrement stimulantes et attentives risquent de rendre difficile l'intégration de l'anxiété infantile dans ce qu'elle appelle l'*organisation de symboles* (ou comme le pense Lebovici, *des fantasmes où la vicissitude de l'aménagement pulsionnel trouve sa place*) (S. Lebovici & D. Braunschweig, *À propos de la névrose infantile*, 1967).

Elle évoque l'idée que la défense obsessionnelle se dessine si le Moi mûrit plus vite que les pulsions. Lorsque les tendances sadico-anales atteignent leur point culminant, alors le Moi et le Surmoi sont déjà beaucoup trop avancés pour être en mesure de les tolérer. Elle fait allusion, en particulier, aux cas où les mères très attentives ont favorisé des développements trop précoces dans divers secteurs du Moi, et en particulier dans les secteurs dits autonomes.

* L'aire transitionnelle lacunaire que nous observions quelques lignes plus haut chez ces enfants, rejoint tout à fait cette idée d'une linéarité métaphorique entre les objets internes et la forme des questionnements intellectualisés. Nous pensons bien sûr à l'intérêt si récurrent de ces enfants pour les *limites*: sens des règles, de la mort, finitude humaine, limites de l'espace, intérêt pour les planètes, les dinosaures, etc.

S. Lebovici souligne, en opposition avec cette notion d'avance névrotigène du Moi, *l'importance des facteurs de régression et de fixation*. Selon lui, *dans la névrose obsessionnelle, ils sont de l'ordre sadico-anal, mais leur étiologie peut être diverse. Dans certains cas, la régression se produit devant la peur liée à l'évolution Oedipienne et aux positions phalliques qu'elle comporte. Dans d'autres cas, ce sont les fixations anales, d'ailleurs favorisées par la mère, en raison, par exemple, de son caractère obsessionnel, qui créent chez l'enfant des fixations importantes au niveau de l'analité, soit dans l'ordre de l'érotisme. Ainsi, le Moi, normalement évolué ou précocement maturé dans certains cas, peut-il se trouver en dysharmonie avec les pulsions libidinales régressives ou fixées. Cette formule de dysharmonie entre le Moi et la libido a été décrite dans les obsessions de l'adulte, mais il va sans dire qu'elle est très particulière à l'enfant où cette dysharmonie peut se trouver à maintes reprises réorganisée. On comprend bien que son évolution dépende des réactions des parents, et en particulier d'exigences qui peuvent s'exercer dans deux secteurs contradictoires: celui de l'avance du Moi et celui des interdictions à l'expression pulsionnelle*. Cette interdiction pulsionnelle rencontre très précisément notre propre argumentaire au sujet de l'agressivité.

Humour

Il nous semble intéressant de mentionner ici le sens de l'humour si connu de ces enfants. Car l'humour, lorsqu'il n'est pas essentiellement sous-tendu par une lutte maniaque anti-dépressive (par exemple pour

réanimer une *mère morte*), peut également constituer une excellente voie de contre-investissement de l'agressivité. Or, ce carrefour défensif est séduisant pour ces enfants à la personnalité *déprimée* et *narcissique*. Ce cheminement pulsionnel est particulièrement observable au sein de leurs réponses projectives, où *rires* et *mots d'esprit* émergent généralement de façon privilégiée face aux récits les plus cruels, donc les plus excitants.

Citons ici brièvement les projections de Line, pré-adolescente non-consultante de 12,7 ans, particulièrement surmoïque et soumise aux vœux excessivement exigeants de rentabilité scolaire de ses parents. Line s'adonne à la passation des épreuves du bilan avec la même extraordinaire politesse qu'elle évoque avec loyauté ces exigences parentales, refusant d'y porter un regard critique et rationnalisant à outrance le dur parcours de ses parents pour la mener jusqu'à sa situation de meilleure élève de sa classe. Nous relèverons toutefois parmi ses confidences un étrange fait ainsi présenté : *à la maison, je fais tout tomber, je suis très maladroite, je casse tout le temps la vaisselle de ma mère !* Ses récits, en lui permettant de quitter son propre rôle (puisque la consigne des tests projectifs est de faire parler des personnages) laisse émerger une agressivité monumentale, en parfaite opposition avec sa présentation et son discours, mais tout à fait en accord avec les agressions inconscientes qu'elle adresse à sa maman en cassant régulièrement sa vaisselle. Elle s'associe à une autre singularité : Line rit sans arrêt. Or, la fonction de contre-investissement de ses rires nous apparaît assez vite grâce aux représentations qui les accompagnent. Au Rorschach, planche I : *l'homme n'a plus de tête et là c'est son col. Je les trouve jolies ces aquarelles. Planche II : deux personnes avec la tête coupée (rire gêné), ils ont la tête tranchée et peut-être la jambe droite aussi coupée (rire gêné). Planche 5 : Ca pourrait ressembler à un papillon parce que les pics ça s'arrête là et... (rit) j'ai du mal à m'expliquer).* La gêne qui accompagne ces rires est d'ailleurs certainement fondée par la culpabilité de laisser l'agressivité circuler. On retrouve la même linéarité entre *cruauté* et *rire* dans ses récits de TAT (planche 3BM : *Alors ça (rit) c'est une dame qui part au travail le matin, elle a été embauchée dans une nouvelle entreprise sur un logiciel, seulement elle manque de compétences et personne ne peut l'aider donc la concurrence arrive (rit) et cette autre personne là est très compétente et a de très bonnes connaissances sur le logiciel alors elle se sent un peu rejetée alors quand elle rentre chez elle, elle pose les clefs et elle commence à pleurer*. Planche 4 : *on est dans un bar et donc il y a une dispute entre deux hommes, l'un provoque l'autre et donc l'autre cède mais sa femme le retient et lui dit de... enfin le premier veut taper le deuxième (rit) mais sa femme est pas d'accord, donc elle lui dit de se calmer mais il y va quand même (rit).* Planche 5 : *la dame ouvre la porte elle voit un pot de fleurs avec des orchidées, des vertes, des violettes, et donc c'est une très belle composition et au lieu de laisser le pot (sourit) de fleurs, elle va le prendre et le mettre dans sa chambre. Voilà).* Enfin, planche 16 : *C'est une jeune fille, elle était avec deux frères, elle avait tout l'amour dont elle avait besoin, des bonnes notes, des cadeaux, puis d'un jour à l'autre elle a perdu sa famille dans un accident, elle ne savait plus comment faire et elle s'est rendue compte à quel point elle avait besoin d'eux et qu'ils étaient là pour elle (rit), qu'ils avaient été là pour elle.* Le rire, dans ces récits projectifs, témoigne à la fois du contre-investissement de l'agressivité, et du plaisir pris à sa décharge.

Octave a 11,9 ans, il consulte *pour voir le niveau et le positionnement de son surdon* et parce qu'il présente

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

des *difficultés d'intégration.* Sa mère pense que *ses capacités intellectuelles nuisent à ses amitiés.* Le bilan mettra finalement en relief une organisation narcissique de la personnalité, intimement liée à un fonctionnement maternel opératoire, exigeant, et à des conflits parentaux extrêmement violents. Octave est un jeune garçon sympathique et très vivant, mais épuisant. Agité, excité, bruyant, il offre de nombreuses projections humoristiques dont le support anti-dépressif et agressif nous semble particulièrement parlant: planche VII du Rorschach, il projette *un maître d'hôtel, même que c'est sûr qu'il a les cheveux roux. On les reconnaît à leur noeud papillon... puis dans ce sens ça donne un monstre horrible avec un plastron et un noeud papillon sur le plastron.* À l'enquête, il ajoute : *on voit le monstre affreux repoussant avec ses gros yeux noirs, sa bouche horrible, et le noeud papillon du dernier maître d'hôtel qu'il a mangé. Détail: ce noeud papillon était blanc, à l'origine (sourire).* Planche 3BM du TAT : *Quelqu'un jouait avec ses camarades et il a trébuché, il s'est fait mal, il s'est mis à pleurer sur son lit. C'est rapide! (rires).* Enfin, planche 16 (histoire libre) : *Il était une fois un dragon blanc qui cultivait le coton qui à cette époque poussait à même le sol. Il y avait une tige mais sous cette neige permanente, on ne la voyait pas. Un jour, les chauve-souris blanches envahissent le ciel, et les souris blanches envahissent le sol. Pour la première fois, un scarabée arriva, c'était la première tâche qui n'était pas blanche. (Qu'est ce qui lui arrive?) je sais pas, avec toutes les... avec les dragons, les chauve-souris, les souris, à mon avis il va pas rester longtemps en vie, mais c'est un premier, c'est un premier, de toutes façons tout le monde mourra un jour (il va mourir?) oui (tu me racontes?) avec du sang partout (Octave nous adresse un beau grand sourire). (Tu aimes bien me dire des choses un peu provocantes, hein?) (Octave rit de bon coeur) Eh! La profession du dragon, c'est blanchisseur!*

Maltraitance à l'école, troubles grapho-moteurs et dysorthographie :* l'agressivité dans la relation

Maltraitance à l'école

Cette douloureuse préoccupation accompagne de façon récurrente la population des consultations et des associations d'enfants surdoués. Pourtant, nous sommes assez sceptique sur les rapports de causalité mis en relief par la littérature existante, entre supériorité intellectuelle et « simples » attaques envieuses des autres élèves (et des enseignants).

Green nous donne une première piste de compréhension de ce phénomène. Il explique que la *mère morte* suscite chez l'enfant une envie de réparer la mère. Mis en échec, il lutte contre ses angoisses par *divers moyens actifs* tels que l'insomnie. Le Moi met en place de nouvelles défenses: tout d'abord, *le désinvestissement de l'objet maternel et l'identification inconsciente à la mère morte,* sans destructivité pulsionnelle, sans haine, précise l'auteur, puisque l'objet maternel ne saurait être endommagé davantage. Ce processus constitue simplement un *trou dans la trame des relations d'objet avec la mère.* Les autres objets parviennent à être superficiellement investis, mais sans réelle implication.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Par ailleurs, ce désinvestissement engendre l'identification, sur un mode primaire, à l'objet. Après une réactivité en complémentarité (tentatives de sourire face au regard triste de la mère, colère face à l'indifférence, agitation face à l'abattement, etc.) émerge donc une réactivité en miroir; *seul moyen de rétablir une réunion avec la mère*. Cette identification constitue une condition incontournable du renoncement à l'objet, car elle permet sa conservation sur un mode cannibalique. Le sujet pense alors être débarrassé de l'objet qui se rappelle pourtant à lui continuellement, à chaque occasion de tisser des liens d'investissement ultérieurs; le rejoignant désormais *dans le réinvestissement des traces du trauma.*

Winnicott, dans son étude sur les racines de l'intention agressive (D. Winnicott, *L'agressivité et ses rapports avec le développement affectif*, 1950-55), explique qu'*être faible est une notion aussi agressive que l'attaque du fort vis-à-vis du faible*. Il envisage que contrairement aux apparences, le fait d'attirer la haine de ses pairs constitue souvent une démarche agressive inconsciente de l'enfant malmené. Une des voies de négociation de l'agressivité intérieure serait *le masochisme par lequel l'individu trouve la souffrance et, tout ensemble,*

***** Nous avons choisi d'accoler les troubles grapho-moteurs à la dysorthographie en raison de leur destinée commune (la copie scolaire, avec la charge essentiellement relationnelle que cette destination implique), mais lui reconnaissons bien sûr également des implications *motrices,* qu'il conviendrait de lier d'une façon générale aux « précipitations » psychiques, cognitives et physiques de ces enfants.

exprime l'agressivité, se fait punir –ce qui le soulage donc de ses sentiments de culpabilité- et jouit de l'excitation et de la satisfaction sexuelle (D. Winnicott, *L'agressivité*, 1939).

Nous retrouvons cette observation dans notre propre clinique (bien que la maltraitance *explicitement nommée* par les pairs, ne concerne que 5 sujets de l'échantillon parmi les 26), et en particulier dans les psychothérapies de ces enfants (menées en dehors du cadre de cette recherche). Les enfants et adolescents surdoués, souvent désignés comme bouc-émissaires de leurs classes, révèlent peu à peu dans ce contexte thérapeutique une haine aussi considérable que fortement réprimée pour ces « autres », investis dans la continuité des objets parentaux. Leur implication inconsciente dans la montée de haine générale qu'ils inspirent à leur tour, est bien souvent due à une indifférence active (regard inerte, absence de réponse aux sollicitations et désintérêt affiché pour leurs codes et leurs préoccupations). Sous couvert de passivité, ces attitudes traduisent bien souvent un mépris massif et bien réel, dont les retours d'agressivité sous forme de violences ne sont parfois que les conséquences linéaires et visibles.

Troubles grapho-moteurs et dysorthographie

L'enfant surdoué est aussi immanquablement passionné de mathématiques que mis en difficulté par l'écriture et les contraintes orthographiques. Pourquoi ? Si nous pensons que les troubles de la symbolisation primaire tiennent une place centrale dans les difficultés de ces enfants, nous aimerions aborder une autre voie d'accès à ces manifestations, plus précisément liée à notre présent propos.

Les troubles grapho-moteurs de l'enfant surdoué interrogent depuis de longues années les soignants confrontés à cette population. Il ressort des travaux de psychomotricité que 50% des sujets surdoués seraient dysgraphiques, sans qu'aucune hypothèse étiologique n'ait été validée (M. Santamaria & J.-M. Albaret *Troubles graphomoteurs chez les enfants d'intelligence supérieure*, 1996). Ces difficultés (conjointes ou isolées) concernent en effet une très grande partie des enfants et pré-adolescents de notre échantillon, consultant et non-consultant.

Nos confrères cognitivistes ont largement communiqué sur les troubles instrumentaux usuellement observés chez ces sujets, mais ont peu pris en compte la lecture psychanalytique qui a pu en être faite, postulant notamment une fonction anti-dépressive de ces distorsions cognitives (B. Gibello, *Dysharmonie cognitive. Dyspraxie, dysgnosie, dyschronie: des anomalies de l'intelligence qui permettent de lutter contre l'angoisse dépressive*, 1976).

Peut-on faire, dans ce contexte, l'économie symbolique et affective de la démarche même d'écrire, c'est-à-dire d'adresser un peu de soi à l'autre ? Qui plus est, dans un contexte d'évaluation scolaire?

M. Klein postule que l'écriture met en jeu des pulsions actives telles que l'exhibition et les pulsions agressives-sadiques (M. Klein, *Le rôle de l'école dans le développement libidinal de l'enfant*, 1924). Les diverses fixations aux stades d'organisation prégénitaux tiennent selon elle un rôle important dans les inhibitions qui la frappent. Il nous semble probable que des interférences affectives, dues aux profils parentaux précédemment évoqués, soient inconsciemment transférées sur l'enseignant (à qui est adressée la page écrite). Remettre une copie mal écrite (sale et dans l'opposition aux règles orthographiques) constitue selon nous un moyen habile d'adresser à l'enseignant-parent, de façon détournée, toute l'agressivité (ici, essentiellement anale) réprimée qui n'a pu s'exprimer frontalement dans la relation.

Éclairage psychopathologique des symptômes restants : *immaturité affective, dépression, insomnies, troubles du comportement.*

Il nous semble opportun d'associer ces autres singularités de l'enfant surdoué aux précédentes. Bien que ces nouveaux faits psychiques ne nous semblent plus tant relever de la dynamique précédemment décrite (répression puis détournement de l'agressivité vers des voies d'expression psychique diverses), que des caractéristiques psychopathologiques propres aux organisations limites de la personnalité. Souvenons-nous en effet que parmi les 26 sujets de notre échantillon, 23 affichaient un registre de fonctionnement limite, et que parmi eux, figuraient tous les sujets consultants, c'est-à-dire la population rencontrée par les soignants.

Immaturité affective

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Nous aimerions tout d'abord opérer une traduction terminologique entre la notion de *dyssynchronie* (J.C. Terrassier, *Les enfants surdoués ou la précocité embarrassante*, 1981) et la théorie freudienne du développement psychique. Jean-Claude Terrassier, auteur de cette formule aujourd'hui largement répandue, constate un paradoxe, certes objectivable chez ces enfants, entre une hyper-maturité intellectuelle et une importante immaturité affective. Il prête à ce décalage l'essentiel de leurs difficultés scolaires, mais également motrices, affectives et sociales*. Cette observation nous semble incomplète car elle fait l'impasse, dans la continuité des observations cognitivistes du surdon infantile, sur la dynamique qui sous-tend ces dysharmonies de la personnalité (et par conséquent sur leurs origines, selon nous, réelles).

* L'auteur décrit ainsi une d*yssynchronie intelligence-psychomotricité*; une *dyssynchronie performances-acquisitions (*entre différents secteurs du développement intellectuel); une *dyssynchronie intelligence-affectivité* (leur pensée trop précoce se heurterait à une maturation affective adaptée, elle, au développement chronologique); et enfin, une *dyssynchronie sociale*. Derrière ce dernier point, l'auteur évoque la détérioration des aptitudes de l'enfant par toutes ces années pendant lesquelles on ne lui a pas demandé de fonctionner à son rythme. L'enfant subirait alors un *effet pygmalion négatif*, intériorisé par *besoin de se sentir comme les autres*. L'intelligence, vécue comme excluante et culpabilisante, serait à l'origine de l'inhibition intellectuelle de certains de ces enfants.

Notre propre lecture des traits régressifs de l'affectivité de certains enfants (surdoués ou non) s'est toujours vue éclairer par la notion freudienne de *fixation pathologique aux stades précoces du développement infantile*.

Rappelons à nouveau ici quelques notions fondamentales de psychopathologie psychanalytique, de façon très schématique. L'individu sain est dit *normalo-névrotique*. Chaque individu sain est passé par tous les stades du développement psycho-sexuel établis par Freud (stades *oral, anal, phallique, oedipien*, puis *génital)** et possède des traits névrotiques (labilité hystérique, rigidité obsessionnelle, etc.). La maladie mentale est la conséquence d'une *fixation* précoce à un stade au cours du développement psycho-sexuel. Cette fixation est due à un défaut d'accordage parental (quantitatif ou qualitatif), c'est-à-dire à une inadéquation entre la demande de l'enfant et la réponse de l'*environnement maternel primaire* (Winnicott). On ne *devient* donc pas malade mental, d'une certaine façon, on le *reste* : des parties du psychisme restent immatures alors qu'elles auraient dû grandir avec le reste de la personnalité. Ces fixations entraînent d'autant plus de traits régressifs et invalidants (dans la psychose, jusqu'à une rupture partielle avec la réalité), qu'elles sont advenues précocement au cours du développement psychique. Ainsi, toutes les personnes très malades (psychoses) possèdent-elles des traits régressifs pouvant attester de ces fixations infantiles (incurie, dépendance, angoisses de séparation, etc.).

Il n'est donc pas très étonnant, parmi cette population consultante particulièrement régressée sur le plan psychopathologique (personnalités *limites)*, de retrouver des traits d'immaturité chez ces enfants. Ils sont, en réalité, exactement les mêmes que chez tous les autres enfants en souffrance et n'ont d'étonnant, en effet, que leur association apparemment contradictoire avec un QI très élevé. Or, en changeant de perspective et en envisageant le surinvestissement de la pensée comme réponse à ces fixations psycho-affectives pathologiques du développement précoce, nous restructurons un tableau à notre sens non seulement plus réaliste, mais également plus complet.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Dépression, troubles du comportement, insomnies

La dépression et les troubles du comportement figurent parmi les voies d'expression privilégiées, sinon incontournables, des organisations limites de la personnalité.

La première renvoie à une inélaboration de la phase dépressive (M. Klein) en raison de fixations pathologiques ayant entravé la possibilité d'une séparation sereine et sécurisée avec l'objet primaire**. Cette phase *dépressive* commence très tôt (vers 8 mois) mais s'étend par la suite en s'imbriquant à la très sensible constitution du *narcissisme* (de l'amour de soi) et à l'institution des *limites*. Les troubles du comportement des enfants (plus ou moins) fixés à ces stades de développement, proviennent de leur inélaboration de cette position et explique leur très grande vulnérabilité aux blessures narcissiques et aux entraves au cadre (injustices, abus de pouvoirs, etc.). L'aire transitionnelle qui aurait dû se construire paisiblement grâce aux figures contenantes et stables de l'environnement primaire, n'a pas pu se construire. Le défaut d'accordage a entraîné le maintien de la dépendance d'une part, et un défaut d'espace transitionnel sécurisé d'autre part. Ce défaut entravant la capacité d'accueillir les conflits psychiques sur une scène interne, et de différer la réalisation des pulsions.

En ce qui concerne l'insomnie, elle nous apparaît comme une conséquence de toute cette souffrance psychique. Chacun sait combien se laisser aller au sommeil est un pouvoir très conditionnel. L'insécurité, la dépression et l'agressivité en sont de redoutables adversaires, et il n'est pas rare, chez les enfants préoccupés, que ce contre-pouvoir domine les temps de repos.

* Le stade oral a été par ailleurs divisé de façon parfaitement compatible par M. Klein (stades *schizo-paranoïde,* puis *dépressif*).

** Il est à ce propos tout à fait passionnant d'accompagner les constats de certains auteurs : R. Géraud (1963); S. Lebovici & D. A. Braunschweig (1967) autour du fait que l'extinction du surdon, chez certains enfants, va de pair avec une amélioration sur le plan clinique.

Vignettes cliniques

La gestion pulsionnelle singulière de l'agressivité de l'enfant surdoué sera particulièrement bien mise en relief par ces quatre jeunes garçons dont les manifestations symptomatiques apparaissent par ailleurs très *typiques*.

Lucrèce a 7 ans, il consulte sur la demande de l'école en raison de troubles du comportement invalidants: totalement dépendant de l'attention portée par l'adulte à son travail, il apparaît *déconnecté du réel* tout le reste

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

du temps, et présente des crises de panique devant la difficulté, pendant lesquelles il *se tape sur la tête* en ruminant des plaintes en boucle (*j'ai jamais de chance*). Ses parents, mystiques et exigeants, sont membres d'une secte. Ils banalisent massivement les plaintes de l'école, affirmant ne pas être inquiets pour leur fils unique. La mère évoque une grossesse pénible pendant laquelle elle a été *très malade et très stressée par son travail*. Lucrèce est décrit comme un bébé *qui ne dormait pas beaucoup,* qui restait *à genoux dans son lit, faisait des pompes* et se *balançait en chantonnant.* Il a, par la suite, pleuré tous les matins de sa première année de maternelle. Plus tard, sa maman, dont la vocation contrariée était d'être enseignante, a appris seule à son fils la lecture (dans la salle d'attente, Lucrèce se voit interdire la lecture de bandes dessinées et imposer un « livre en retard » d'histoire par sa mère). Le bilan projectif de Lucrèce met en relief une dépression narcissique majeure sous-tendue par un manque d'étayage affectif primaire très important, qui a manifestement entravé l'établissement de ses repères identitaires, narcissiques et triangulaires. L'imago maternelle n'est envisagée que sous le spectre du manque d'étayage et de l'étude ; au TAT, les représentations maternelles sont *reine* ou *maîtresse* ; jamais *mères*. Aucune représentation affective n'apparaît non plus dans ce protocole. Le surinvestissement des représentations semble proportionnel au sous-investissement des relations et des affects et l'on peut deviner la fonction contenante de la pensée dans cette affectivité carencée, elle-même issue d'un lien primaire sans doute profondément désaccordé et opératoire. Le profil de Lucrèce illustre bien le champ très réduit d'expression de l'agressivité dans ce type de fonctionnement familial narcissique, autoritaire et désaffectivé, si tristement fréquent parmi la population consultante.

Dans la continuité de ce profil, Isidore a 7 ans et consulte sur les conseils d'une Psychologue scolaire car il s'isole en classe et apparaît irascible (colères, crises d'auto-dévalorisation, etc.). Il vit seul avec sa mère et n'a jamais connu son père. Cette dernière a *failli mourir* après la naissance de son fils pour des raisons de santé, et ne l'a récupéré qu'à l'âge de 5 mois. Très exigeante, elle contrôle absolument tout ce qui concerne Isidore (n'hésitant pas à re-noter ses contrôles lorsqu'elle estime que certaines fautes n'ont pas été perçues par la maîtresse) et s'approprie l'objet du bilan de façon intrusive (revenant dans le bureau après en être partie, formulant des demandes d'investigations cognitives et instrumentales de plus en plus insolites et inadaptées en salle d'attente, etc.). Le désaccordage entre mère et fils est profond et il est très peinant de voir ce très jeune garçon se défendre en permanence contre les effractions maternelles. Ainsi se réfugie t-il dans le mutisme face à cette mère envahissante, et n'ôte t-il jamais son blouson à l'intérieur de leur appartement, expliquant en toute saison *avoir froid*. Ses projections révèlent un effondrement dépressif inquiétant associé à des glissements identitaires. Les préoccupations autour de l'identité et de l'analité sont massives. Isidore semble, par cette thématique anale, garder en lui ce qu'il tente avec acharnement de ne pas laisser échapper. Sa pensée semble effectivement, par la stigmatisation échouée de ses réponses et par la rétention de ses protocoles, rechercher les contenants que son affectivité n'est pas en mesure de lui offrir. Au CAT, l'imago maternelle est rigoureusement évitée (planche 6, *un ours qui s'est levé avant sa maman*. Planche 10, le *bébé sort de la maison*), parfois au prix d'une désorganisation logique (planche 6 *quand l'enfant revient, sa maman sait plus où il est*). Cette imago est souvent reléguée à un rôle de pair rival et immature, favorisant les conflits de l'enfant

sans les apaiser. Elle ne suscite aucun lien de confiance ou d'apaisement (planche 1, les enfants mangent toute la nourriture de la mère pour qu'elle n'ait plus rien. Planche 2, trois ours tirent à la corde et entreprennent de se *lâcher, faire tomber, faire perdre l'équilibre*) et ne suscite pas davantage de mouvement identificatoire (planche 4, la mère est un *kangourou* et l'enfant qui la suit est un *renard*). Elle est en outre associée à la carence (planche 6 *y'a pas beaucoup de choses à manger*, planche 8 *y'avait plus d'eau dans la baignoire),* et à la dépression (planche 4 il est *tard*, planche 6 c'est l'*hiver, ils se recouchent*). Les seules relations mère-enfant mises en scène par Isidore apparaissent planches 8 et 9 autour du lavage et des toilettes, dans un contexte d'opposition anale opératoire et inflexible. L'immaturité et le manque de contenants et d'étayage associés au premier objet empêchent par ailleurs tout investissement relationnel ultérieur.

Orgon, lui, a 8 ans. Il a déjà sauté deux classes en raison de son surdon, et consulte pour troubles du comportement (agitation, fréquentes bagarres, violentes crises de pleurs face à la moindre frustration), problème de lenteur graphique et difficultés relationnelles à l'école. Il n'y a pas de copains et est maltraité par les autres enfants qui seraient irrités par son comportement. En effet, pendant les cours, Orgon plonge son nez dans les livres en oubliant totalement le reste. *Agressif et égocentrique*, il prendrait *la parole sans prendre en compte les autres élèves*. Le rapport avec les autres serait toujours *de l'ordre de la compétition*. Orgon nie l'impact affectif de ces difficultés mais présente une fatigue récurrente (*je suis crevé,* nous dit-il à chaque rencontre) et des maux de tête quotidiens. Son père dit se reconnaître dans ces difficultés relationnelles. Il remarque également la tristesse de Orgon qui, dit-il, *manque de tonus et pleure*. La maman, elle, s'étonne de cela : *je ne le vois pas.* Orgon n'a pas d'amis. Il explique au cours d'un entretien que son père *ne veut pas de copains à la maison* et que *le week-end, sa mère est fatiguée.* Sur le plan projectif, Orgon présente des assises identitaires rassurantes et un investissement intellectuel étayant mais ses protocoles restrictifs, maîtrisants et livrés dans la peine, le situent bien loin du *plaisir de penser*. Il présente une importante dépression narcissique. Ses modalités défensives luttent contre une agressivité massive entravant toute possibilité d'investissement relationnel serein. Cette agressivité est associée à la rivalité Oedipienne et prise en lien avec des préoccupations de toute puissance et d'omnipotence extrêmement coûteuses. La mobilisation de la pensée logique, face à l'évocation érotisée de l'imago maternelle, semble incarner chez Orgon l'expression Surmoïque de la culpabilité Oedipienne, dans une organisation trop régressée (de type narcissique) pour avoir pu organiser une véritable névrose obsessionnelle. Le Surmoi ne peut lutter contre les fantasmes Oedipiens (incestueux et parricides) que sur un mode persécuteur, car l'élaboration complète de la phase dépressive n'a pas été effectuée. Orgon reste à ce jour partiellement fixé dans une position narcissique de toute-puissance auxquels se heurtent, non sans peine, les exigences liées au renoncement des voeux Oedipiens. Il est probable que son surinvestissement actuel de la pensée (QI très élevé) ait, au regard de ces éclairages, une double fonction. Celle d'offrir les avantages narcissiques que l'on connaît (être *surdoué* permet de conserver une illusion de toute-puissance), mais également celle d'incarner très localement les attaques d'un Surmoi quasi-persécuteur en réponse à la culpabilité Oedipienne: le surdon de Orgon, découvert à 6,5 ans (âge de l'entrée en latence) ne peut-il être envisagé comme l'issue illusoire de son complexe d'Oedipe et de son angoisse de castration? Nous

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

pensons plausible que la résolution de sa dépression narcissique actuelle occasionne un apaisement autour de ses investissements intellectuels (actuellement, Orgon lit en classe car il ne supporte pas de suivre le programme, trop peu stimulant pour lui malgré ses deux ans d'avance...), mais également autour de ses relations à l'école (bagarres avec les enfants de sa classe), aujourd'hui certainement imprégnées par l'agressivité massive relevée dans son protocole.

César a 13 ans, il est non-consultant et ignore par conséquent son QI. Il se présente comme un pré-adolescent excessivement poli, gentil, sensible, mature, mais étonnamment inexpressif, au phrasé plaqué, le regard fuyant. Ses conseillers d'éducation relatent en écho avec ces observations cliniques, certaines conduites régressives sonnant faux, à visée manifestement adaptative (*bousculades* gauches, mal maîtrisés, reprenant l'attitude d'autres enfants plus immatures pour s'intégrer à leurs groupes). Sa voix excessivement basse provient selon lui d'un ordre de ses parents, qui estimeraient *insolent de parler plus fort*. César ne sourit jamais, sa tristesse est vraiment très profonde. Il nous confie très rapidement sa fatigue et ses insomnies actuelles en raison de relations extrêmement conflictuelles avec ses parents. Sa légère baisse de niveau scolaire cette année semble absorber toute leur attention. César décrit des interactions assez terribles avec ses parents: leurs fantasmes infondés d'*insolence* et de mauvais rendement scolaire occasionneraient des violences physiques, des punitions récurrentes (interdiction de sortir de la maison, isolement dans sa chambre), et des reproches verbaux continuels. César essaye de faire tout ce qu'il peut pour les satisfaire mais ne parvient plus à exceller, il se sent bloqué par la *pression* familiale constante autour de ses notes (sa moyenne est de 13,5 cette année). Il a le sentiment d'être un *mauvais enfant* et d'être unique responsable de la mauvaise atmosphère familiale. Au cours du week-end séparant nos deux premiers rendez-vous, isolé le samedi soir dans sa chambre en raison d'une énième punition, César se scarifiera le bras avec un ciseau. Il exprimera ensuite des idées suicidaires inquiétantes à ses parents qui n'entendront pas davantage sa détresse, répondant avec ironie à ses tentatives de prouver son désespoir qu'*eux, le trouvent très heureux* ! Nous rencontrerons ces parents, munis de bonne volonté et d'une tendresse sincère pour leur fils, mais assez narcissiques, opératoires, et bien en peine pour accueillir son affectivité. Leurs propres blessures narcissiques (infantiles et conjoncturelles, en particulier professionnelles) nous semblent à l'origine de ces projections très idéalisées sur ce *fils réparateur*. Le WISC mettra en relief une précipitation cognitive impressionnante à observer de l'extérieur, mais anxiogène pour César et invalidante dans son lien à la scolarité (César perçoit l'issue des problèmes en un éclair, mais est incapable d'expliciter le cheminement de sa pensée). Il est important de noter en lien avec cette singularité cognitive ce que les adultes autour de lui (parents, conseillers d'orientation) nous rapportent par ailleurs : une tendance aux décharges langagières inappropriées auprès d'adultes (il ferait usage de mots réservés aux enfants entre eux), d'autant plus déconcertantes qu'elles font l'objet de gêne et de sincères excuses immédiates de la part de César. Les adultes peinent à comprendre comment ces deux « visages » peuvent coexister en lui, car il recommence ensuite. On peut voir émerger ici une mauvaise gestion de l'agressivité face à des figures parentales déplacées (puisque César n'est pas grossier avec les autres enfants). On peut imaginer la maigre place que laissent les idéaux parentaux à sa propre ambivalence pulsionnelle... leur amour semble, à travers ses

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

mots, tellement conditionnel. Les épreuves projectives témoignent de bonnes assises identitaires mais d'une importante dépression narcissique. César est habité par une angoisse massive de castration. Les fantasmes oedipiens (sexuels, agressifs) ne peuvent émerger sans occasionner une très forte menace surmoïque. Les imagos parentales sont profondément déprimées (planche 2* : *les parents de la jeune fille sont trop pauvres, ils dorment*) et lorsqu'elles sont différenciées, l'imago maternelle apparaît terriblement opératoire (conflits de rangement), convoque le thème de l'étayage (planche VII : *deux bras collés)* et l'imago paternelle, celui de la dépression narcissique (dans la lignée des représentations de soi). Les enfants sont idéalisés mais seuls, livrés à eux-mêmes, et chargés de les sauver (Pl.13BM *le petit garçon sauve ses parents en les empêchant d'entrer dans une mine au moment où elle s'écroule*). Le recours anti-dépressif de type maniaque entre directement en écho avec les précipitations de la pensée de César, et avec ses décharges

* Les planches chiffrées font référence aux planches de TAT, les lettres romaines aux planches du Rorschach.

langagières, toujours en lien avec les adultes et la scolarité (planche 3 : *C'est l'histoire d'une petite fille de cinq ans qui adorait faire la fête avec ses parents. Un soir elle décide de faire la fête toute la nuit et le lendemain elle s'endort sur le fauteuil, trop fatiguée).* En conclusion, César est un pré-adolescent très déprimé par la pression monumentale posée par ses parents sur ses résultats scolaires et sur son émancipation pulsionnelle globale. L'espace intermédiaire d'ambivalence pulsionnelle n'ayant pas été autorisé par les idéaux parentaux, César a développé une économie psychique singulière, caractérisée d'un côté par une présentation idéale, presque dépulsionnalisée, et de l'autre, par des décharges langagières et des précipitations cognitives, fondées selon nous par l'agressivité détournée.

Conclusion

Finalement, que nous apporte cette réflexion? Rien que la psychanalyse ne sache déjà depuis fort longtemps: que chaque progression psychique humaine émerge à partir d'une expérience de perte. Que surinvestir la pensée (y recourir pour animer la psyché, même en tant que repère) et créer (œuvre) au point d'y consacrer sa vie professionnelle, donc mettre au monde, en existence, se bâtit sur une *absence*. Ici cette absence trouve les traits de la dépression maternelle, de son absence physique, ou du manque de *confiance en sa valeur* pour se contenter d'être soi (et non un enfant piégé par l'idéalisation parentale). Ces découvertes nous semblent fidèlement illustrer un propos majeur de l'œuvre de P. Fédida: (...) *la tentation est forte, il est vrai, d'assigner (...) à l'absence le contenu primordial –invoqué comme primitif ou originaire- de la séparation de l'objet maternel.* Il interroge : *Le problème que nous soulevons est celui de savoir si l'absence et la négativité qu'elle réfère peuvent recevoir de la pensée et de ses constructions théoriques un contenu de représentation* (P. Fédida., *L'absence*, 1978, p.15).

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

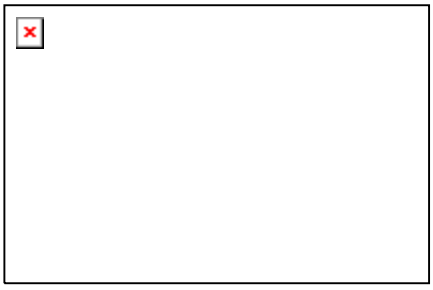
N'y a t-il pas finalement toujours une urgence affective à pousser trop vite, à se précipiter au stade de développement suivant ? Cette hâte ne nous semble pas souhaitable aux enfants, car elle constitue une *nécessité* qui les a déjà séparés des autres, sur le plan social. L'erreur de lecture de certains cognitivistes nous semble venir de là : ça n'est pas le degré d'efficience intellectuelle qui sépare les êtres, mais leur affectivité.

Seconde hypothèse

La performance cognitive (bien qu'essentiellement menée par une démarche anti-dépressive), trouve au travers des gratifications narcissiques qui accompagnent cette performance, un bénéfice salutaire. On retrouvera dans la clinique de l'enfant ou de l'adolescent surdoué un Idéal du moi et des procédés d'Idéalisation très actifs, en lien avec des préoccupations narcissiques majeures ; préoccupations qui apparaîtront fondées par des attentes parentales –réelles ou fantasmatiques- particulièrement exigeantes.

Une fois la prédominance de ces préoccupations observée, nous envisagerons la possibilité d'inscrire le surinvestissement du raisonnement logique et du savoir de ces jeunes sujets, au même titre que l'artiste dans la création, dans une quête de complétude narcissique perdue; vestige des premiers liens avec la mère.

➔ *Nous chercherons, afin de valider cette hypothèse, tous les indices de préoccupations narcissiques émergeant au cours des entretiens ou au sein des projections libres. La problématique narcissique devra apparaître dans le contexte projectif comme prévalente (en référence à la représentativité des cinq groupes d'indices de la série CN, figurant ci-dessous, de la grille de cotation du Manuel d'utilisation du TAT version 2002) (nous veillerons à prendre en compte leur caractère incontournable à l'adolescence). Les attentes parentales pourront être appréciées par le sujet lui-même, à l'occasion des entretiens familiaux, et à travers le témoignage des enseignants; ces attentes étant, pour tous, susceptibles d'entrer en écho avec des récits mettant en scène des imagos parentales particulièrement exigeantes au cours des épreuves thématiques.*



tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Les résultats offerts par notre clinique seront ici synthétiquement exposés sous l'intitulé :

Le narcissisme de l'enfant surdoué: impact des idéaux parentaux

SUJETS	ÂGES	QIT	Massivité globale des préoccupations narcissiques ?	Au sein des protocoles projectifs ?	Dans la clinique ?	Importantes exigences parentales ?	Sous les traits des imagos parentales aux épreuves projectives ?	Dans la clinique ?
Lucrèce	7,2	146	O	O	O	O	O	O
Sylve	7,8	146	O	O	O	?	N	?
Isidore	7,8	142	N	N	N	O	O	O
Orgon	8,6	144	O	O	O	O	O	O
Léandre	8,9	144	O	O	O	?	Moy	?
Léa	7,7	142	O	O	N	O	O	O
Arthur	7,8	146	O	O	O	O	O	O
Simon	8,1	147	O	O	O	O	N	O
Lucas	9,2	140	O	O	O	O	O	O
Iris	9,11	146	O	O	O	O	O	O
Octave	11,9	152	O	O	O	O	O	O
Pandolphe	12,2	146	O	O	O	O	O	?
Timoclès	12,7	145	O	O	O	O	O	O
Théocle	13,2	145	O	O	O	O*	N	N
Mercure	13,7	153	O	O	N	Moy	N	Moy
Lucie	10,4	150	O	O	N	O	O	O
Sébastien	10,6	145	O	O	O	O	O	?
Aimée	10,9	144	O	O	O	Moy	O	Moy
Line	12,7	149	O	O	O	O	O	O
César	13	144	O	O	O	O	O	O
Lélie	14,5	150	O	O	O	?	N	O
Climène	15,4	150	O	O	O	?	O	N

Eraste	16,10	141	O	O	O	Moy	N	O
Annabelle	14,9	148	O	O	N	O	O	O
Tom	15,6	144	O	O	O	O	O	?
Agathe	16,4	140	O	O	O	O	O	O

* Les exigences familiales sont ici moins liées à la subjectivité parentale qu'à une réalité médicale singulière : les deux parents de Théocle sont non-voyants et leur fils est « leurs yeux » depuis toujours.

La question du narcissisme chez l'enfant surdoué: Impact des idéaux parentaux

Cette seconde hypothèse accueillait une première interrogation au sujet des préoccupations narcissiques des enfants et des attentes parentales. Elle est en effet tout à fait vérifiée car la clinique des enfants laisse émerger, dans la continuité des fantasmes parentaux, un Idéal du Moi particulièrement exigeant (25 sur 26 affichent des préoccupations narcissiques massives au cours des entretiens, de la passation, et au sein des cotations projectives). Seul Isidore, parmi les 26 sujets de l'échantillon, ne présente pas de prévalence de cotations CN dans ses tests projectifs et de préoccupation narcissique visible sur le plan clinique. Rappelons qu'Isidore va particulièrement mal sur le plan psycho-affectif et que son bilan psychologique a mis en relief un effondrement dépressif avec des glissements identitaires inquiétants. On peut imaginer que la force de cet effondrement thymique relègue l'expression de ses fragilités narcissiques à un second plan. Si l'on se réfère à la logique psychopathologique, le rejet d'une fragilité de cet ordre apparaîtrait de toute façon irrecevable au regard de son organisation psychique actuelle.

L'importance des exigences parentales a été mentionnée préalablement, au détour de nos explorations relatives à la première hypothèse, comme l'un des trois ingrédients relationnels relevés parmi notre échantillon et ayant mené au surdon (nous évoquions alors une *idéalisation* de l'enfant ou du lien à l'enfant, aux côtés de l'*absence* et de la *dépression*, en particulier maternelles). Sur un total de 22 familles (total réduit en raison de *dossiers* lacunaires sur ce thème), seulement 3 nous sont apparues *moyennement* exigeantes, et par conséquent, 19 ont révélé des attentes narcissiques majeures. Nous pouvons finalement traduire de façon fort révélatrice de cet ensemble, qu'aucune famille n'a été totalement exemptée de cette observation.

Il nous semblerait redondant d'illustrer ici ce fait isolé, compte tenu des nombreuses vignettes cliniques qui ont jalonné et jalonneront encore l'ensemble de ces résultats de Thèse. Les attentes parentales de Line, César, Agathe, Annabelle, Tom, Isidore et Simon, seront en particulier mentionnées sans aucune équivoque possible.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Un argument supplémentaire de la massivité des idéaux parentaux se retrouve selon nous à travers la variable de l'aînesse : les surdoués de notre échantillon sont, dans la continuité de la littérature, presque tous des aînés (19 sur 26). Ce trait est donc explicitement un facteur menant au surdon (ce qui contribue selon nous à témoigner par ailleurs du fait que cette singularité cognitive n'est pas génétique, innée!). La raison est très certainement que leur statut les expose tout particulièrement aux projections narcissiques parentales. On peut observer à ce propos que parmi les 7 restants, tous sont des seconds et que 5 sur 7 ont un sexe différent du premier. Par conséquent, seulement 2 sujets parmi les 26 de l'échantillon ne sont ni le « premier fils » ni « la première fille » d'au moins l'un des 2 parents.

La validation de cette hypothèse semble finalement donner à raison à D. Marcelli qui, cité dans la partie théorique de notre travail, osait cette linéarité: *les parents veulent que leur enfant soit surdoué, et les enfants souhaitent satisfaire leurs parents* ! (D. Marcelli, *Surdoué ou suradapté : la souffrance en trop*, 2004). Seulement, notre propre recherche semble apporter une traduction dynamique, effective, à cette linéarité. En effet, nos observations nous ont permis de noter que ces exigences parentales, parmi les familles ayant particulièrement révélé ce trait, ne concernaient généralement pas uniquement le rendement scolaire de leur enfant mais l'ensemble de ses compétences sociales : autonomie, politesse, activités extra-scolaires, etc.. Or, cette focalisation sur tous les champs d'investissement de l'enfant nous semble avoir fortement contribué à détourner son agressivité pulsionnelle vers la pensée (même si l'absence et/ou la dépression maternelle peut y avoir joué un rôle majeur également).

La seconde interrogation de notre hypothèse postulait le vœu inconscient d'un *retour à la complétude narcissique perdue*. Cette formule nous semble à posteriori impropre à cette population, chez qui l'usage de la pensée nous est apparu bien peu associé au plaisir. Il semblerait que la création, si elle peut être dans son ensemble apparentée à cette quête régressive, s'éloigne ici du surdon.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Troisième hypothèse

L'enfant ou l'adolescent surdoué s'avèrera principalement aîné de sa fratrie, et de sexe masculin. Les entretiens familiaux et l'analyse projective des imagos parentales feront émerger l'existence d'un système familial caractérisé par un très vif investissement maternel (sur un mode libidinal autant qu'anaclitique) et par une figure paternelle lacunaire.

➔ *En l'absence d'entretiens familiaux pour les enfants et adolescents non-consultant, ce dernier point pourra être apprécié par le témoignage du sujet lui-même, en association avec celui du corps enseignant (maîtresse, professeurs, Psychologue). L'analyse fine des planches convoquant l'imago maternelle (planches I, VII, IX du Rorschach, planches 1, 4, 10 du CAT ou planches 5, 6BM, 7GF, 9GF, 11 du TAT) et l'imago paternelle (planches IV, VI du Rorschach, planche 3 du CAT ou planches 6GF, 7BM du TAT) sera par ailleurs effectuée, pour tous.*

L'exploration clinique consécutive à cette hypothèse a fait naître deux réflexions théorico-cliniques principales, qui seront ici synthétisées sous la forme de deux exposés:

SUJET	ÂGE	Sexe masculin ?	Aîné ? (+détail fratrie*)	Hyper-investissement (libidinal ou anaclitique) maternel ?	Au sein des planches maternelles des 2 tests ?	Dans la clinique (ou autre source d'information) ?	Désaccordage mère-enfant ?	Figure paternelle lacunaire ?	Le père vit-il séparément de son enfant ?	Lien réel lacunaire ?	Imago paternelle symbolique lacunaire ?
Lucrèce	7,2	O	O 1/1 (unique)	O	N	O	O	O	N	O	N
Sylve	7,8	N	N 2/4 (frère aîné surdoué	N ?	N	N	O	O	N	?	O
Isidore	7,8	O	O 1/1 (unique)	O	O	O	O	O	O	O	O
Orgon	8,6	O	O 1/2 (1 petit frère)	O	O	O	O	O	N	?	O
Léandre	8,9	O	N 2/2 (1 grand frère)	?	N	?	O	O	N	?	O
Léa	7,7	N	O 1/1 (unique)	O	O	O	N	N	N	N	N
Arthur	7,8	O	O 1/2 (1 petite soeur)	O	N	O	O	Moy	N	?	O
Simon	8,1	O	N 2/2 (1 grand frère)	O	N	O	O	N	N	N	O
Lucas	9,2	O	N 2/2 (1 grande sœur)	O	O	O ?	O	O	N	?	O
Iris	9,11	N	O 1/2 (1 petite soeur)	?	N	?	O	N	N	?	N

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Octave	11,9	N	O 2/2 (frère aîné)	O	O	?	O	O	N	?	O
Climène	15,4	N	O 1/2 (1 sœur et 1 frère)	O	N	O	O	O	N	O	O
Pandolphe	12,2	O	N 2/2 (1 petite sœur)	O ?	O	?	O	O	?	?	O
Eraste	16,10	O	N 2/2 (1 grande sœur)	N	N	N	O	O	N	N	O
Timoclès	12,7	O	O 1/3 (1 sœur et 1 frère)	?	N	N	O	O	N	N	N >mais vie affective -
Théocle	13,2	N	O 1/1 (unique)	?	N	?	O	N	N	N	N
Annabelle	13,7	O	N 2/2 (1 grande demi-sœur côté mater)	O	O	O	O	O	N	O	O
Mercure	15,6	O	O 1/2 (1 petite sœur)	N ?	N	?	O	Moy	N	O	N
Tom	16,4	N	O 1/3 (1 sœur et 1 frère)	O	N	O	N	N	N	N	O
Agathe	10,4	N	O 1/2 (1 petite soeur)	O	O	O	O	Moy	N	Moy	N
Lucie	10,6	O	O 1/2 (1 petit frère)	O	N	O	O	N	N	?	N
Sébastien	10,9	N	N 2/2 (frère aîné surdoué)	O	O	?	N	N	N	N	N
Aimée	12,7	N	O 1/1 (unique)	O	O	O	O	N	N	N	N
Line	13	O	O 1/3 (1 sœur et 1 frère)	O	N	O	O	N	N	N	N
César											

* Le lecteur nous pardonnera le manque de linéarité entre certaines présentations rédigées des fratries en annexe (légèrement transformées pour des raisons de respect de l'anonymat) et leur figuration différente dans ce tableau (nous ne pouvions les falsifier ici par souci de validité scientifique).

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

La configuration familiale de l'enfant surdoué : Aspects phénoménologiques

C'est sans aucun doute dans le traitement de cette troisième hypothèse que les perspectives offertes par notre échantillon inédit d'enfants surdoués non-consultants trouve sa portée majeure. En effet, si les variables de l'aînesse et de l'investissement maternel anaclitique de l'enfant surdoué s'avèrent congruentes parmi l'ensemble des sujets composant l'échantillon total, les variables du sexe et de la figure paternelle disent tout autre chose du groupe des consultants et de celui des non-consultants. Ces distinctions sont si frappantes qu'elles nous permettront de tirer des conclusions à nouveau fondamentalement enrichissantes sur l'origine du surdon et sur les caractéristiques très distinctes des personnalités qui l'accueillent, en fonction des ces données intra-familiales singulières.

Les dissemblances majeures entre consultants et non-consultants :

L'esbroufe masculine !

La variable « sexe » est surprenante : parmi les enfants et pré-adolescents consultants, 9 sur 10 sont des garçons, alors que les groupes non-consultants du même âge sont harmonieusement composés de filles et de garçons (5 filles et 5 garçons). Le surdon n'est donc absolument pas une affaire de garçons !

Le fait que la population des associations de surdoués et des lieux de consultations soit si largement masculine, s'inscrit par conséquent dans le mouvement général des consultations: comme toujours, les garçons souffrent plus *bruyamment* que les filles. Mais attention: elles ne vont pas mieux qu'eux. Leur symptomatologie est simplement moins visible. C'est d'ailleurs à l'adolescence que les filles surdouées de notre échantillon *décompensent* et consultent enfin : 2 de nos 3 adolescents consultants sont des filles hospitalisées pour troubles graves, alors qu'elles étaient quasiment introuvables auparavant (1 seule sur 10).

Le décalage frappant autour de la figure paternelle et ses liens avec la socialisation

Le caractère lacunaire de la figure paternelle concerne nettement l'échantillon d'enfants consultants (11 sur 13), mais ne concerne pas l'autre échantillon (1 sur 13), ce qui est bien sûr tout à fait passionnant. La

corrélation entre *adaptation sociale* et *solidité de la figure paternelle* est vraiment très impressionnante (23 sujets sur 26 présentent une linéarité parfaite entre la qualité de leur intégration sociale et les termes dans lesquels apparaît, sur les plans réel et symbolique, cette imago). Cette observation étaye de façon remarquable une thèse psychanalytique bien connue à propos de la fonction paternelle comme tiers séparateur de la dyade fusionnelle mère/enfant et gage de premier support à la socialisation (puisque l'enfant passe de la *fusion* maternelle au *groupe* familial, en accueillant ce second objet parmi ses investissements d'amour).

Paramètres communs aux consultants et non-consultants :

La variable confirmée de l'aînesse

Nous l'avons évoqué plus tôt pour contribuer à justifier l'impact des idéaux parentaux sur le développement du surdon : les enfants et adolescents surdoués de notre échantillon s'inscrivent tout à fait dans les autres recherches usuellement publiées et les observations professionnelles de terrain, puisque 19 sur 26 sont des aînés. On peut également observer que 24 des 26 sujets sont le « premier fils » ou « la première fille » de l'un de ses 2 parents. Cet aspect étaye selon nous l'idée de projection des idéaux sur le premier enfant (la *première fille* ou le *premier fils* pouvant aisément constituer un tel support, même dans les fratries multiples).

La variable confirmée de l'investissement maternel anaclitique

Nous avons précédemment abordé, en exposant les trois vignettes cliniques névrotiques de notre échantillon (Léa, Simon, Agathe), les caractéristiques narcissiques et anaclitiques de l'investissement maternel des enfants non-consultants (nous prêtions à leurs mères ce message inconscient adressé à l'enfant: « si toi, qui me combles, romps le pacte de bienveillance entre nous, tu perdras mon amour et j'en serai dévastée »).

Nous aimerions à présent aborder en détail les conséquences de cet investissement anaclitique chez les sujets consultants, dont la différence avec le premier groupe ne nous semble pas tant tenir à la nature de l'investissement maternel (globalement désaccordé, en dehors de ces trois sujets névrosés), qu'à l'impact bien plus lacunaire de la figure paternelle, et à ses conséquences sur la traversée des vœux oedipiens.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

*La question du masculin chez l'enfant surdoué consultant**

L'invariable prévalence d'enfants aînés de sexe masculin parmi les enfants surdoués consultants ne peut qu'interpeller notre lecture psychanalytique sur le surdon dont la principale fonction défensive, nous l'avons vu, consiste essentiellement à colmater des préoccupations dépressives et narcissiques, voire identitaires, souvent majeures.

La question que nous nous posons est la suivante: comment ce paramètre, celui du masculin, peut-il contribuer à éclairer les facteurs conduisant à ce choix symptomatique chez l'enfant déprimé? Et de façon subsidiaire, comment la question de l'aînesse participe t-elle à ce cheminement?

Nous aimerions, afin de nourrir cette réflexion, emprunter à deux domaines apparemment distincts de notre clinique mais déjà évoqués dans ce travail, quelques enrichissements mutuels. Il s'agit de l'hyperkinésie, autre symptomatologie spécifiquement masculine de l'enfance, et des publications psychanalytiques relatives à l'aube du génie créateur, caractérisé lui aussi, nous l'avons vu, par une indiscutable prédominance masculine au fil de l'histoire.

Ces profils apparemment fort disparates recèlent en réalité un certain nombre de congruences fondamentales. La première fait bien sûr référence au masculin. La seconde touche à l'aspect *excessif* de leur conflictualité: hyper-intelligence, hyperkinésie, hyper-créativité. La troisième, enfin, est relative à une configuration familiale caractérisée d'une part par l'absence -réelle ou non- de *père oedipien*, chargé de combler la mère et de bâtir les interdits Surmoïques, et d'autre part, par la conséquence de cette *absence* sur le maternage présumé de ces sujets pendant l'enfance, entre investissements anaclitique et incestuel. Nous ne manquerons pas de mettre en relief certains déterminants pouvant avoir été selon nous également en jeu dans les différents destins symptomatiques de ces enfants.

Père oedipien défaillant

Rappelons ici une nouvelle fois que l'absence de père, réelle ou imaginaire, a été observée chez les enfants surdoués consultants. V. Dufour a consacré un récent article à cette approche. Elle rappelle que

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

* Cet *exposé* a fait l'objet d'une publication dans la revue Psychologie clinique et projective : Goldman C. (2005), La question du masculin chez l'enfant surdoué, revue *Psychologie clinique et projective* consacrée au thème du Masculin (vol.11), Nov. 2005, Paris, pp. 205-222.

le père imaginaire oedipien est celui qui prive l'enfant de la mère parce qu'il est pourvu du phallus, symbole de la puissance que la mère attend pour être satisfaite. Il interdit ainsi l'accès de la mère à l'enfant et permet le report à plus tard des enjeux sexuels. Les pères des enfants surdoués de son échantillon de thèse y apparaissent comme des *copains (...) le père semble n'avoir aucune consistance de père puissant, il est vécu comme semblable et n'est pas paré du pouvoir phallique* (V. Dufour, *La fonction paternelle et l'enfant surdoué: un éclairage sur la psychopathologie moderne*, 2004).

Ses conclusions semblent paraphraser les travaux de M. Besdine à propos du futur génie créateur. En analysant le maternage présumé de certains d'entre eux, il conclue que *le père n'a pas le phallus; il n'est pas devenu père oedipien. Ce n'est pas lui qui arrive à donner la réponse au désir de la mère. C'est (...) le père de l'infantile, le père oedipien, celui que se construit l'enfant « Papa, c'est le plus grand, c'est le plus fort, ce qui fait que je n'ai pas le droit d'accéder à maman » qui est invalidé. C'est l'interdit imaginaire « Je ne peux pas parce que je suis trop petit... » qui semble défaillant, (...) c'est la fonction de l'impuissance (...) qui est touchée, sans respect de l'ordre générationnel. L'accès à l'Oedipe est donc difficile dans ce contexte prégénital (...) il n'y a pas de lutte imaginaire pour le pouvoir, ce qui empêche (...) la mise en place des processus de promesse oedipienne (quand je serai grand)...* (M. Besdine, *Complexe de Jocaste, maternage et génie*, 1969).

C. Flavigny, dans son article intitulé *Psychodynamique de l'instabilité infantile*, observe un profil paternel typique du garçon hyperkinétique (la clinique de l'auteur s'étaye sur un échantillon spontané de 30 enfants, dont 29 garçons). Ce père, souvent pris dans une problématique relationnelle antérieure avec son propre père, apparaît disqualifié par la mère de son enfant et effacé, évitant, dans la relation avec son fils. L'auteur explique entre autres l'instabilité psychomotrice comme une *vicissitude de la position virile du garçon*, qui ne peut l'accepter du fait qu'il éprouve comme réalisé, donc irreprésentable psychiquement, son voeu oedipien (C. Flavigny, *Psychodynamique de l'instabilité infantile*, 1988).

Parmi notre échantillon, nous l'avons vu, seul un des enfants vit sans son père (Isidore). C'est donc le plus souvent en leur présence que la position symbolique oedipienne des pères semble faire défaut. Les entretiens familiaux mettent fréquemment en relief une place inadéquate du fils dans la triangulation. L'enfant présente très souvent une force d'opposition -au consultant, aux parents- et une agitation motrice tout à fait caractéristiques, qui traduisent une quête permanente de limites. Or, celles-ci n'apparaissent pas contenues par la présence paternelle.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Ainsi pourrions-nous évoquer Isidore, enfant unique de 7 ans, dont la maman nous confie de façon énigmatique au cours du premier entretien: *J'ai fait quelque chose de pas bien et donc son père est parti*. Et Isidore d'ajouter: *Il me connaît, mais il ne m'a jamais vu*. Théocle, lui, est un adolescent de 13 ans. Fils unique également, il est habitué depuis le plus jeune âge à guider quotidiennement son père non-voyant. Au cours des entretiens, Théocle surprend par sa façon récurrente d'interrompre et de finir les phrases de ce père, qui ne semble pas en être gêné.

Octave, de son côté, a 12 ans et des parents en très grand conflit. Sa mère, peu soucieuse de préserver l'image de son mari aux yeux de leur fils aîné au cours des entretiens, affuble celui-ci de qualificatifs définitifs, évoquant de nombreuses plaintes pour violences conjugales, et programmant pour la énième fois un délais officiel de mise à l'épreuve de son mari avant séparation définitive. Orgon, enfin, a 8 ans. Aîné d'une fratrie de deux enfants, il présente une confusion troublante entre son statut d'enfant écolier et celui, adulte, de son père (dont il ne connaît paradoxalement pas, malgré un QIT de 152, la profession). Orgon, qui présente actuellement des troubles majeurs du comportement à l'école, souhaite devenir plus tard *Maître d'école*, afin d'*empêcher les bagarres dans les métiers* par l'innovation d'un *système de notations par points de couleurs pour savoir si l'enfant est sage*. Il envisage également les fonctions de policier et de pompier. Au cours des entretiens, sa maman restitue ces mots formulés par le père: *Il dit se voir à travers son fils*. Elle ajoute: *Moi aussi, je vois mon mari en Orgon*. La confusion maternelle de la référence -nominative ou statutaire?- au *mari* renvoyant sans doute à celle de l'enfant.

Il nous semble intéressant de faire ici référence aux indices de représentation intrapsychique de l'imago paternelle chez ces jeunes surdoués consultants, tels qu'ils apparaissent de façon très significative dans les tests projectifs du Rorschach et du TAT.

L'étude de la planche IV du Rorschach, planche dite *paternelle*, laisse tout d'abord apparaître très majoritairement une reconnaissance de la puissance phallique. Le personnage généralement projeté est ainsi, chez nos enfants surdoués évoqués plus haut, muni d'attributs indiscutablement masculins. Pourtant, cette virilité finit toujours par être violemment attaquée.
Isidore présente une organisation pré-psychotique préoccupante. Il projette à cette planche *un gardien à la queue lourde*. A l'enquête, ce personnage se révèle être *le garde-du-corps* de *son maître, un bébé géant*. Isidore ne se contente pas d'inverser les représentations paternelle et infantile dans son récit, il ajoute au gardien *une tête en salade* qui ne peut qu'évoquer la notion de bêtise, faisant elle-même écho avec son surdon... un *garde-du-corps* à la *queue lourde* et à la *tête en salade* peut-il se mesurer à un *maître-bébé* précoce?
Orgon, lui, est en proie à une problématique narcissique majeure. Il se rend, à cette planche, tout droit vers le paradoxe, en évoquant *un géant mort*. Ainsi l'imago apparaît-elle simultanément virilisée et anéantie par sa réponse. On retrouve, en écho avec les sollicitations latentes de cette planche, une

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

importante agitation maniaque à la suite du récit. Orgon projette, en malmenant la planche et en riant, un géant *méchant, qui mange tous les gens qui vont dans la forêt* puis, poussant plus loin encore la métaphore, se rassure: *sinon il les laisse tranquilles, il va jamais au delà de l'orée de la forêt.* Confusion, à nouveau, entre le territoire paternel et le territoire infantile... est-ce au *géant*-paternel de ne pas sortir de la forêt, n'est-ce pas aux *gens*-enfants de ne pas se risquer à rejoindre la *forêt* maternelle?
Certaines projections de ces enfants à cette planche évoquent une castration franchement non intégrée et projetée sur l'imago elle-même. Octave, qui présente une problématique également principalement narcissique, convoque ainsi *un dragon vu du haut en train de voler*, puis *un géant devant un arbre*. À l'enquête, l'évocation de la *protubérance du dragon* -pourtant à nouveau située au niveau de la *tête*-, fait basculer le récit dans un cadre inapproprié et mal contenu: *c'est pas ma faute s'il s'est fait couper les jambes, c'est pas mes oignons! Il s'est aussi fait couper la queue, d'ailleurs, par un preux chevalier. Après tout, c'est sa vie, c'est pas la mienne!* (Octave envoie alors sa planche vers le stylo que nous tenons à hauteur du visage, expliquant vouloir simuler *la scène d'un dragon mangeant l'arbre*).

La planche 7BM du TAT fait figurer les bustes de deux hommes côte à côte, l'un étant manifestement plus âgé que l'autre. Cette scène renvoie au rapprochement père / fils et on s'attend à ce que l'enfant ou l'adolescent de sexe masculin s'identifie au personnage le plus jeune. Or, cette planche accueille également des caractéristiques singulières chez ces enfants au QI très élevé. Le personnage paternel de la planche est, beaucoup plus souvent que chez les autres enfants, projeté comme un *grand-père*, ce que nous envisageons comme un moyen inconscient de prendre la place du père et d'ainsi contourner les interdits oedipiens. Orgon livre le récit suivant: *c'est quelqu'un, il a un secret pour son grand-père, il va le voir, il lui chuchote son secret.* Planche 10, il répétera ce même fantasme dans un contexte incestueux: *C'est quelqu'un, c'est une grande personne, il a un secret à dire à sa mère. Il s'approche et il lui chuchote son secret.* Théocle, qui présente une organisation pré-psychotique assez inquiétante, projette lui aussi un vieillissement du personnage auquel il s'identifie, mais en entraînant l'imago paternelle dans une mêmeté plus régressive, sans respect de la filiation: *Alors là c'est encore pire. Ce sont des personnes visiblement âgées. Ils se sont rencontrés dans un bar (...) dans une ville dans les années 40 ou de nos jours.* Les exemples de références aux relations de rivalité père / grand-père abondent à cette planche parmi les sujets de notre échantillon.

Le *génie* de Jean-Paul Sartre, évoquée dans la partie théorique de notre travail, se rappelle à nous une nouvelle fois à la lecture de ces fantasmes projectifs. Rappelons les termes dans lesquels cet enfant certainement précoce, sinon surdoué, présentait sa scène primitive: *En 1904, à Cherbourg, officier de marine et déjà rongé par les fièvres de Cochinchine, il (son père) fit la connaissance d'Anne-Marie Schweitzer (sa mère), s'empara de cette grande fille délaissée, l'épousa, lui fit un enfant au galop, moi, et tenta de se réfugier dans la mort.* Orphelin de père, l'auteur vivait néanmoins avec son grand-père maternel, figure incontournable et idéalisée de son histoire infantile: *Restait le patriarche: il ressemblait*

tant à Dieu le Père qu'on le prenait souvent pour lui. Un jour, il entra dans une église par la sacristie; le curé menaçait les tièdes des foudres célestes: « Dieu est là! Il vous voit! » Tout à coup les fidèles découvrirent, sous la chaire, un grand vieillard barbu qui les regardait: ils s'enfuirent. D'autres fois, mon grand-père disait qu'ils s'étaient jetés à ses genoux, etc. Il énonce avec sagesse: *En vérité, la prompte retraite de mon père m'avait gratifié d'un « Œdipe » fort incomplet: pas de Sur-moi, d'accord, mais point d'agressivité non plus. Ma mère était à moi, personne ne m'en contestait la tranquille possession: j'ignorais (...) la jalousie; faute de m'être heurté à ses angles (...). Contre qui, contre quoi me serais-je révolté: jamais le caprice d'un autre ne s'était prétendu ma loi* (J.-P. Sartre, *Les mots*, 1964).

Hyper-investissement maternel: de l'incestuel à l'anaclitique

Le caractère hyperstimulant de la mère apparaît dans toutes les descriptions consacrées à nos trois profils d'enfants.

Rappelons que S. Lebovici, dans sa lecture étiopathogénique du surdon infantile, observait une *origine commune entre intelligence élevée et manifestations obsessionnelles (...) due au caractère hyperstimulant et perfectionniste de la mère, favorisant d'une part son développement intellectuel et ses aptitudes dans le maniement des symboles, et d'autre part le développement trop précoce du Moi par rapport aux pulsions, facteurs de névrose obsessionnelle* (S. Lebovici & D. Braunschweig, *A propos de la névrose infantile*, 1967).

M. Besdine, dans son article consacré aux mères des génies créateurs, affirmait de son côté qu'*une constellation familiale et un type de maternage particuliers se retrouvent* fréquemment *dans la biographie des génies. La mère semble souffrir de soif d'affection ou de frustration sentimentale, si bien qu'elle établit avec le tout jeune enfant une symbiose étroite, intense, intime et exclusive qui se maintient pathologiquement au delà de la première année*. Selon lui, si *les causes fondamentales de la soif d'affection chez la mère sont multiples (...) l'une des plus courantes est d'avoir à élever un enfant sans père. Certains facteurs peuvent contribuer à éloigner l'un de l'autre les conjoints: querelles, carrière qui absorbe entièrement le père* ou encore *distance psychologique résultant d'une trop grande différence d'âge entre les parents*,* mais quoi qu'il en soit, *l'absence du père, qu'elle soit due à un éloignement physique ou psychologique, et sa conséquence, la frustration de la vie amoureuse de la mère, sont les causes de la soif d'affection de celle-ci.*

Ce maternage engendrerait là aussi une surstimulation précoce teinte de libido génitale difficile à contenir pour l'enfant. Elle observerait un puissant impact sur son développement sensori-moteur et intellectuel, en particulier, note l'auteur, à l'égard d'*un* des *garçons* de la mère, *ce qui*, ajoute t-il, *contribuerait peut-être à expliquer la plus grande fréquence du génie chez les hommes que chez les*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

femmes. Pourtant, avec le temps, *cette atmosphère intense et diffuse d'amour incestueux devient de plus*

* Ces facteurs de la réalité n'insistent selon nous pas assez sur les investissements intra-psychiques maternels pouvant avoir agi sur ces situations familiales d'éloignement.

en plus terrifiante, l'enfant puis l'adolescent et l'adulte ressentant la situation comme dangereuse et interdite, voire comme un état de sujétion empoisonnée.

Citons ici la sublime illustration de ces propos à travers la plume auto-biographique de Romain Gary, génie littéraire doublement récompensé par le prix Goncourt: *Ce fut seulement aux abords de la quarantaine que je commençai à comprendre. Il n'est pas bon d'être tellement aimé, si jeune, si tôt. Ca vous donne de mauvaises habitudes. On croit que c'est arrivé. On croit que ça existe ailleurs, que ça peut se retrouver. On compte là-dessus. On regarde, on espère, on attend. Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais. On est obligé ensuite de manger froid jusqu'à la fin de ses jours. Après cela, chaque fois qu'une femme vous prend dans ses bras et vous serre sur son coeur, ce ne sont plus que des condoléances. On revient toujours gueuler sur la tombe de sa mère comme un chien abandonné. Jamais plus, jamais plus, jamais plus. Des bras adorables se referment autour de votre cou et des lèvres très douces vous parlent d'amour, mais vous êtes au courant. Vous êtes passé à la source très tôt et vous avez tout bu. Lorsque la soif vous reprend, vous avez beau vous jeter de tous côtés, il n'y a plus de puits, il n'y a que des mirages. Vous avez fait, dès la première lueur de l'aube, une étude très serrée de l'amour et vous avez sur vous de la documentation. Partout où vous allez, vous portez en vous le poison des comparaisons et vous passez votre temps à attendre ce que vous avez déjà reçu. Je ne dis pas qu'il faille empêcher les mères d'aimer leur petit. Je dis simplement qu'il vaut mieux que les mères aient encore quelqu'un d'autre à aimer. Si ma mère avait eu un amant, je n'aurais pas passé ma vie à mourir de soif auprès de chaque fontaine. Malheureusement pour moi, je me connais en vrai diamant* (R. Gary, *La promesse de l'aube*, 1980).

Selon M. Besdine, nous l'avons vu, la mère du génie créateur ne se contente pas d'être incestuelle. Elle cherche *inconsciemment consolation et réconfort dans l'amour qu'elle porte à son enfant. Désespérée, elle attire à elle son jeune fils*. La description par l'auteur des mouvements d'alternance qui s'en suivent, entre *intimité et mise à distance, attirance et répulsion*, s'imposent à notre compréhension comme l'expression d'un authentique repli dépressif de la mère, souvent précisément lié à l'absence du père.

Si ces traits font écho avec l'étude consacrée par Freud à Léonard de Vinci (S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, 1927), ils le font également avec la clinique de l'enfant surdoué, l'investissement maternel dont il fait l'objet apparaissant souvent simultanément très ardent sur les plans physique et symbolique, et très distant, presque instrumental, sur le plan affectif. Ces mères certes *libidinales* semblent l'être de façon essentiellement narcissique, loin de toute rencontre authentique avec l'enfant. Cette dimension anaclitique s'ajoute de façon très nette à l'investissement libidinal maternel pour

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

expliquer le fonctionnement défensif de ces enfants, sujets à une désexualisation massive des pulsions libidinales en faveur d'un hyper-investissement de la pensée.

Ainsi pourrions-nous résumer de quelle façon les similitudes entre la clinique de l'enfant surdoué consultant et la littérature consacrée au génie créateur nous ont interpellée. D'une part parce qu'à l'origine apparaît bien souvent un profil infantile -garçon, aîné-, et une configuration familiale prêtant à la confusion des générations -fait généralement consécutif à l'absence symbolique du père. Cette situation familiale favoriserait des modalités d'investissement maternel également particulier, caractérisé d'après diverses sources par un étonnant paradoxe entre rapproché libidinal intense (l'enfant dort souvent avec sa mère, apparaît comme son unique objet d'amour) et dépression maternelle (souvent liée à l'absence -réelle ou symbolique- du père en tant qu'objet d'investissement libidinal).

L'étude des réponses projectives de notre échantillon d'enfants et adolescents surdoués aux planches maternelles, présente un certain nombre de traits pouvant être mis en lien avec ces observations.

Le contenu latent de la planche VII du Rorschach convoque la relation à l'imago maternelle. Le plus frappant à la lecture des projections de ces jeunes surdoués est d'une part l'extrême agitation motrice que cette planche éveille, et d'autre part la sur-représentation du phallique chez les moins de 12 ans. La dimension sexuelle apparaît très peu refoulée et s'associe à un détail troublant: l'immense majorité d'entre eux associe à la *tête* de son personnage une charge fantasmatique massive. Tour à tour particulièrement ornementée, critiquée, volontairement niée -ou malmenée dans les projections les plus primaires-, les fantasmes sexuels débordants semblent trouver de ce côté de l'anatomie une suite logique. Ainsi, par exemple, Léandre, 8 ans, fournit-il la réponse : *Un lézard avec le bec remonté en train d'ouvrir la bouche, de crier, avec une épine sur la tête.* Lucas, 9 ans : *un monstre avec (...) une bouche verticale et une grande tête. Comme en forme de toit de maison. Ah ça fait mal à la tête de réfléchir et d'écrire, et on est dans le chaud ! (nous sommes en été et il fait effectivement très chaud), sinon on dirait un serre-tête.*Cette linéarité entre planche maternelle, défaut de pare-excitation libidinal et mobilisation active de la pensée s'exprime de façon particulièrement lisible chez Orgon: *Deux personnes qui dansent.* À l'enquête il précise: *Leurs têtes, leurs bras, leurs jupes, c'est des femmes qui dansent, elles dansent, c'est une soirée de danse, elles dansent (il souffle). Je préfère des exercices logiques mathématiques, j'aime pas trop creuser creuser.*

Nos pré-adolescents offrent eux aussi un traitement spécifique à cette planche. Elle accueille invariablement la projection de paysages inanimés gelant toute caractéristique sexuelle humaine, et comporte des éléments dépressifs beaucoup plus lisibles que chez les enfants. On remarquera à nouveau dans ces récits la mobilisation particulièrement active de la pensée. Théocle offre ainsi la réponse : *De très loin, deux lapins imaginaires qui se regardent, faits de statues ou d'arbres ornementaux,* puis *la paroi*

d'une falaise avec une rivière au fond, avec ou sans route, des avancées rocheuses, comme vous voulez. A l'enquête, les *lapins* sont justifiés surtout par *la forme de la tête qui ne va pas trop avec les oreilles: les vrais lapins c'est pas comme ça, c'est arrondi*.

Il est tentant d'insister sur ce changement de registre défensif entre notre groupe d'enfants et notre groupe de pré-adolescents à cette planche en particulier. La très grande excitabilité phallique des enfants face à son contenu latent pouvant renvoyer à de possibles surstimulations libidinales maternelles précoces, et leur sous-bassement dépressif pouvant avoir entravé chez les pré-adolescents un développement psycho-sexuel ultérieur serein.

La planche IX du Rorschach présente un contenu manifeste particulièrement régressif dans lequel les couleurs sont confondues. Sur le plan latent, il renvoie à l'imago maternelle archaïque. Ici, contrairement à la planche VII, on ne relève pas de différence majeure de traitement entre les enfants et les pré-adolescents. Certains caractéristiques méritent d'être retenues néanmoins: la sensation de *chaleur* (exprimée telle quelle ou à travers des représentations de *flamme, feu, volcan*) accompagne d'étonnantes émergences sexuelles infantiles, essentiellement de type phallique-sadique. On retrouve, chez nos pré-adolescents également, de multiples *pinces de crabes, jets de flammes* ou *d'eau* et autres *fontaines*, pris dans des registres de traitement défensif plus ou moins archaïques. Là encore, toute référence à la féminité est strictement absente de ces projections, comme si l'envahissement pulsionnel ne pouvait mener chez ces jeunes garçons et en écho avec la nature des investissements libidinaux dont nous les soupçonnons avoir fait l'objet, qu'à une libido (phallique) narcissique.

La planche 2 du TAT fait figurer trois personnages pouvant être apparentés à un couple parental et sa fille adolescente. Nos enfants et pré-adolescents surdoués ne nomment le plus souvent pas la triangulation, la reconnaissant encore moins comme une *famille*. Les enfants ont tendance à isoler la jeune fille du couple et à l'idéaliser tandis que les personnages parentaux sont niés. Toute sollicitation à les évoquer recueille des qualificatifs méprisants sans s'embarrasser de filiation (*paysans, esclaves, bonne*). Nos pré-adolescents reconnaissent davantage le couple en tant que couple, mais ils fuient tout autant le conflit associé à cette reconnaissance. En l'effectuant de façon extrêmement lapidaire et plaquée, mais également en niant la jeune fille de leur description... ce qui détonne apparemment avec l'idéalisation dont ce personnage faisait l'objet chez les plus jeunes. On en retiendra la difficulté globale à mettre en lien les représentants des deux générations.

Sur le plan défensif, on est étonné par l'absence d'érotisation, certainement en partie maintenue par l'évitement de la relation. Mais cet aspect libidinal ne resurgit pas sous une autre forme déplacée. La difficulté causée par cette planche s'exprime essentiellement à travers les longs temps de latence, la recherche plaintive d'étayage, la sensibilité dépressive au noir et blanc et la convocation des thèmes redondants de *travaux forcés* et d'*esclavagisme*.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Ces préoccupations dépressives mobilisent de nombreuses défenses rigides dont l'attendue intellectualisation. Les références culturelles abondent au sein des récits de cette planche, leur fonction d'isolation des représentations et de contenant aux conflits affectifs liés à la triangulation trouvant ici une occasion très utile d'être brandies. On retiendra parmi ces réponses celle d'Octave: *Dans les fermes au Moyen-âge, les chevaux n'étaient pas trop forcés car les trop lourdes charges au cou les étranglaient. Une dame qui trouvait que les travaux étaient trop durs chercha une idée pour tirer la charrue plus rapidement. Elle inventa le collier d'épaule et maintenant les cultures allaient plus vite. (Elle est seule?) non, mais comme c'est la maîtresse de maison... (les autres?) sa bonne, puis appuyé contre l'arbre, son mari paysan (le mari de qui?) à la dame (Octave est très agité en répondant à ces dernières questions).*

On retrouvera une autre forme de mobilisation défensive de la pensée sous la forme de pulsions scopiques, notamment dans les récits de Pandolphe et Théocle. Cette curiosité visuelle se trouve selon la théorie freudienne aux fondements de l'intérêt pour le savoir, dans un premier temps d'ordre sexuel (S. de Mijolla, *Le besoin de savoir*, 2002). Or, le fort investissement de cette pulsion à cette planche se révèle très nettement défensif chez nos jeunes surdoués puisque sous couvert de mettre en lien les personnages, il ne fait que les isoler les uns des autres. Pandolphe donne la réponse: *Une femme qui regarde. (?) Peut-être son mari, la femme on dirait qu'elle en est enceinte. Elle regarde son mari, il doit dresser un cheval. Et voilà. (Fille?) elle passe et a l'air triste, on dirait qu'elle regarde la femme qui regarde son mari*. Théocle, lui, se livre dans cette planche à une véritable métaphore de la *pulsion d'exhumer*; pulsion bâtie selon S. de Mijolla sur l'intérêt précoce pour les théories sexuelles infantiles. Le déplacement symbolique de son intérêt pour la sexualité parentale vers l'exhumation de livres, puis le goût d'apprendre, s'impose: *Je verrais bien ça dans le Kansas ou la France du XIXème siècle. C'était une fille de fermiers qui vivait aux USA dans un État où il y a des fermes, quoique il y a des collines au fond. C'était un tableau. Elles sont toutes en noir et blanc ? Elle avait envie d'étudier. En labourant la terre, elle trouva deux livres dans la terre qui étaient enterrés. Ses parents savaient pas lire et écrire, naturellement, enfin on suppose. Elle a trouvé les deux livres, à partir de ces deux livres, elle a essayé de déchiffrer les lettres, ça me rappelle une histoire que j'ai eu à lire. Elle peut demander à ses parents d'apprendre à lire. Mais je sais pas si ses parents sont assez riches. On peut faire une fin bien. Ces deux livres lui donnèrent envie d'étudier et d'apprendre, d'apprendre toujours plus.*

La planche 5 du TAT, représentant une femme ouvrant la porte sur une pièce, est particulièrement propice à illustrer les intrusions maternelles. Dans les récits extrêmement libidinalisés de nos jeunes surdoués à cette planche, ce fantasme apparaît massif. Citons tout d'abord celui de Lucrèce, 7 ans : *la femme a entendu un bruit et elle a vu que son enfant était mort dans son lit parce qu'il avait eu vous savez une espèce de pierre qu'on attrape quand on ne boit pas assez (se lève et montre son ventre*). Dans cette projection, l'enfant semble mourir des conséquences de sa culpabilité incestueuse. Notons

également, au passage, le nouveau lien entre imago maternelle, rapproché pulsionnel débordant, et convocation de l'investissement intellectuel, avec le double sens que peut revêtir le mot recherché (*calcul).* Celui de Théocle. bien que très primaire, mènera à la métaphore mieux secondarisée de la scène primitive et de l'enfant laissé par la suite dans le corps de la mère: *Oh c'est quoi ! On aurait dit une tête de bébé dans le pot avec un ?il ou une bouche. Pourquoi elle regarde comme ça ? On dirait qu'il s'est passé quelque chose... un meurtre? Je vous assure, regardez. Quelqu'un lui a laissé un cadeau, des fleurs avec un pot qui ressemble plus à une pomme (il prend une règle pour voir l'orientation du regard sur le pot). Il est venu à une soirée organisée par cette dame, c'est sa chambre et elle voit le bouquet que lui a laissé la personne. Elle est agréablement étonnée. Et elle est contente parce que la personne lui a fait la surprise, et lui a pas dit.* Notons de nouveau, à cette occasion, le retour de l'intérêt pour les théories sexuelles infantile, support aux investigations de la pensée -ici à travers les mesures avec une règle.

Les projections que nous avons qualifiées de prolixes et désorganisées accompagnent toujours des manifestations de *choc* à l'arrivée de la planche et se retrouvent de façon parfaitement linéaire chez les sujets les plus agités de notre échantillon. Le défaut de contenant qui caractérise leurs récits s'associe toujours aux thèmes de *colère* maternelle et d'excitation libidinale qui ne vont pas sans rappeler le profil maternel des enfants hyperkinétiques décrits par C. Flavigny.

L'auteur évoque en effet, nous l'avons vu, des fantasmes agressifs inconscients de la mère à l'égard du fils, masqués derrière une attitude particulièrement protectrice proche de la sollicitation incestueuse. Ce fonctionnement ne peut à nouveau que faire écho avec celui de l'enfant surdoué, même si chez la majorité d'entre eux l'agressivité maternelle et l'hyperkinésie motrice qui semble y être correlée, n'apparaissent pas.

Enfin, la planche 6BM du TAT fait figurer un jeune homme face à une dame âgée. Dans un contexte oedipien, cette planche renvoie aux fantasmes incestueux et parricide. Ce qui apparaît troublant chez nos pré-adolescents surdoués touche au fait que le jeune homme, auquel ils s'identifient de façon attendue, s'encombre rarement de cette différence générationnelle manifeste entre la femme et le jeune homme: ils forment un couple sans tiers séparateur auquel se confronter. Octave, tout en évitant de regarder la planche en s'en servant comme éventail, nous offre ce récit: *C'est un mari qui fait de la peine à sa femme et là il s'excuse sur l'image. Puis après il va lui acheter une belle bague pour se faire pardonner.* Théocle occulte lui aussi la différence générationnelle: *L'homme a déçu la femme et elle ne l'écoute pas et regarde par la fenêtre pour lui montrer qu'elle se désintéresse. Déçue ou trompée, il lui a menti... Il essaye de s'excuser. Pour l'instant, elle ne veut rien entendre et on peut imaginer qu'elle va l'excuser.* Du côté des enfants, Orgon reconnaît la filiation mère / fils mais ce dernier a les traits d'une *grande* personne et l'*avion* de sa réponse semble symboliser le père, objet du désir de la mère dénigré par le fils:

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Y'a quelqu'un il est passé... une grande personne... il est allé voir sa mère et (bouge la planche) ils ont passé une journée ensemble. À la fin la mère qui n'avait jamais vu d'avion, elle a vu un avion passer. Ensuite la grande personne lui dit « ce n'est qu'un avion, ce n'est rien ». Globalement, dans les récits des enfants, la différence générationnelle est contournée, bravant les interdits incestueux.

Conclusion

Ainsi la question du masculin chez l'enfant surdoué consultant renvoie t-elle à celle des caractéristiques de l'Oedipe pour le petit garçon. La traversée fantasmatique incestueuse avec la mère, intrinsèquement liée à la construction de la cause masculine, contribuerait à éclairer l'origine et la dynamique psychique de cette expression symptomatique. Le statut de fils aîné, souvent unique, ne pouvant que participer à l'intensité d'investissement dont ces fils ont pu faire l'objet.

Le déploiement pulsionnel massif des enfants surdoués autour du surinvestissement anti-dépressif de leur pensée, nous en a rappelé deux autres, eux aussi typiquement masculins: l'hyperkinésie et le développement de potentialités créatrices exceptionnelles.

Des points communs entre ces conflictualités ont semblé se retrouver à travers des investissements parentaux, et plus précisément maternels, aux allures souvent communes: un père réellement ou symboliquement absent de la triangulation, et, au contraire, une mère surinvestissant libidinalement son premier fils. Configuration certes stimulante pour le Moi de l'enfant, mais peinant à contenir, limiter la réalisation fantasmatique de ses voeux oedipiens, et occasionnant une confusion générationnelle peu structurante.

Certaines différences au sein même de ces investissements nous sont apparues également comme ayant pu participer aux différents destins de ces conflictualités dans l'*excès*. L'agressivité et les fantasmes de mort maternels semblant davantage liés à l'hyperkinésie, et la question de l'Idéal du Moi masculin apparaissant particulièrement lancinante dans l'histoire infantile du futur génie créateur. De fait, qu'il s'agisse d'un père disparu dans des circonstances héroïques, d'un grand-père, d'un maître d'école ou même d'un idéal masculin projeté par la mère pour l'enfant à propos de lui-même, le rôle de cette référence idéalisée par la mère puis par l'enfant fait sans aucun doute partie du processus de construction menant à la réalisation des potentiels créatifs.

Nous avons enfin, et à nouveau, observé, chez les enfants surdoués en particulier, un investissement libidinal maternel de nature essentiellement narcissique, finalement mal approprié à l'enfant, tant sur le plan de son développement psychosexuel que de ses besoins affectifs réels. La clinique issue des entretiens familiaux s'est trouvée par ailleurs enrichie par le matériel projectif, qui a mis en relief d'une

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

part la problématique principalement narcissique de ces jeunes surdoués, et d'autre part la sur-représentation du phallique dans les planches maternelles. Ces deux éléments ont constitué autant d'indices nous permettant, en association avec le reste de la clinique de ces enfants, de préjuger de la façon dont eux-mêmes avaient pu être investis comme objet de réconfort libidinal par la mère.

La dysharmonie qui en découle entre hypermaturité du Moi d'une part, puis défaut de pare-excitation pulsionnel et immaturité affective d'autre part, prend ainsi appui chez ces enfants sur un désaccordage relationnel précoce présumé, ces derniers trouvant dans le surinvestissement de la pensée une solution à la fois pulsionnelle et gratifiante à leur dépression narcissique.

Nous aimerions renvoyer une nouvelle fois notre lecteur aux citations de Camus, Gary et Sartre figurant à la première page de ce travail, en illustrations de cet investissement maternel présumé.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Quatrième hypothèse

L'expérience de la puberté met à mal ce surinvestissement défensif de la latence. Le surdon, fondé par une dépression infantile toujours active, n'aura pas permis chez l'adolescent surdoué l'installation des digues psychiques évoquées par Freud, il n'aura consisté qu'en une parade narcissique s'effondrant avec l'arrivée des émergences pubertaires.

➔ *Nous effectuerons, afin de valider cette hypothèse, une confrontation globale entre les problématiques défensives de nos trois groupes d'âges : enfants (7 à 9 ans), pré-adolescents (10 à 13 ans) et adolescents (14 à 17 ans).*
(Nous aurons, par ailleurs, tout le loisir de nous pencher plus finement sur l'expression de la vie instinctuelle dans les protocoles projectifs. Au Rorschach, pulsions libidinales et agressives seront-elles évoquées de façon primaire, crue ? Apparaîtront-elles au contraire secondarisées, élaborées (refoulées, contre-investies, sublimées)? Au sein des récits thématiques, morale, pudeur et dégoût apparaîtront-ils installés chez nos trois groupes d'âges comme autant de formes contre-investies des motions pulsionnelles oedipiennes? Si oui, dans quelle mesure ?)

Les résultats offerts par notre clinique seront ici exposés sous l'intitulé :

L'adolescent surdoué

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

ENFANTS					PRÉ-ADOLESCENTS					ADOLESCENTS				
Sujets	Organisation psychopathologique ? A / B / C / D*	Difficultés d'insertion sociale ?	Difficultés d'adaptation scolaire ?	Dans les protocoles : béance dans l'établissement des digues psychiques et crudité pulsionnelle inappropriée ?	Sujets	Organisation psychopathologique ?	Difficultés d'insertion sociale ?	Difficultés d'adaptation scolaire ?	Béance des digues et crudité pulsionnelle?	Sujets	Organisation psychopathologique ?	Difficultés d'insertion sociale ?	Difficultés d'adaptation scolaire ?	Béance des digues et crudité pulsionnelle?
Lucrèce	C	O	O	O	Octave	B	O	Moy	O	Lélie	C	O	O	N
Sylve	C	N	N	O	Pandolphe	B	O	O	O	Climène	B	O	O	N
Isidore	B	O	O	O	Timoclès	B	O	O	N	Eraste	C	O	O	O
Orgon	C	O	O	O	Théocle	C	O	O	O					
Léandre	C	O	O	O	Mercure	C	O	O	Moy					
Léa	A	N	N	N	Lucie	B	Moy	N	N	Annabelle	B	N	N	N
Arthur	C	O	N	N	Sébastien	C	Moy	N	O	Tom	B	Moy	Moy	N
Simon	A	N	N	N	Aimée	B	N	N	N	Agathe	A	N	N	N
Lucas	C	N	N	O	Line	B	Moy	N	O					
Iris	B	N	N	O	César	B	N	N	N					

* A = névrose élaborée / B = fonctionnement limite à valence névrotique / C = fonctionnement limite à valence psychotique / D = psychose.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Agrandir l'échantillon jusqu'à l'adolescence de ces enfants nous permettait, tout d'abord, d'enrichir de façon indiscutable notre perspective sur les ressources, à long terme, de la dynamique psychique de ces enfants. Cela permettait également d'approcher une énigme : Où sont les adolescents surdoués ? Pourquoi notre Laboratoire, pris d'assaut par d'incessantes suspicions (parentales, professorales, médicales) de surdon, croise t-il aussi peu de sujets post-pubères pour ce même motif, alors que les autres pathologies restent bien représentées?

Cela signifie t-il que les enfants surdoués ne restent pas surdoués après le passage de la puberté ? Ces anciens enfants surdoués existeraient-ils, au contraire, dans les lycées, suivant une scolarité heureuse et exempte de troubles psychiques ?

Nous proposons de répertorier dans un premier temps les aspects qui nous ont frappée lors de notre rencontre avec ces adolescents ; aspects qui seront mis en lien avec leur clinique familiale et leurs protocoles projectifs. Nous dévoilerons dans un second temps les résultats de la mise à l'épreuve de notre hypothèse, par une comparaison objective de l'organisation psychique des adolescents par rapport aux autres groupes d'âges. Enfin, l'ensemble de ces données cliniques sera articulé dans un troisième temps, mettant en lumière ce qui nous apparaît définitivement comme une clef essentielle de la dynamique psychique de ces adolescents surdoués.

Singularités cliniques

Une sur-représentation de filles

Voici les singularités que nous ont évoquées les six adolescents de l'échantillon. Tout d'abord, il s'agit essentiellement de filles (quatre sur les six), ce qui s'inscrit en contradiction totale avec le monde habituel des surdoués, connu pour être très largement masculin (rappelons que parmi nos autres sujets consultants, dix sur onze sont des garçons). Ce facteur, bien loin de répondre à notre question relative au *devenir* des anciens (garçons) surdoués, continue donc de l'entretenir : seul l'un d'entre eux (Eraste), sur les six, s'illustre dans cette catégorie.

* Cet *exposé* a fait l'objet d'une publication dans la revue Adolescence : Goldman C. (2008), L'adolescent surdoué, revue *Adolescence*, numéro 65 « Parano.. ? », 2008.

Étranges adolescents... asexués et moraux

Ensuite, ces adolescents se situent tous *hors* des sentiers de la séduction érotisée : cette considération

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

provient de leur apparence, de nos sentiments contre-transférentiels et de leurs réponses projectives. Leurs vêtements sont minimalistes et hors des critères de mode, les filles ne sont jamais maquillées malgré l'acné, leurs lunettes sont peu flatteuses et leurs cheveux tirés en arrière. Tous affirment ne pas comprendre l'intérêt de leurs pairs pour l'aventure amoureuse*, à laquelle ils préfèrent nettement un bon livre –et autres investissements typiques de la latence. En lieu et place de l'érotisation pourtant si largement prisée à ces âges, on trouve des exigences narcissiques majeures, qui se traduisent par une politesse presque excessive, et une morale franchement rébarbative, qui ne manque pas d'infiltrer tous les domaines.

Ainsi, Agathe, que nous avons déjà largement présentée dans ces conclusions, refuse t-elle d'entretenir le culte de l'apparence du microcosme parisien dont elle est issue, de se disputer avec ses parents, de connaître une histoire d'amour de peur qu'elle soit trop légère, et d'avoir un téléphone portable (car *ce serait jeter de l'argent par les fenêtres*). Tom, face à notre tentative de mettre en mots ce qu'il semble penser des autres adolescents (qu'ils sont parfois *légers* et *creux*), nous empêche avec autorité de formuler toute idée relative à la supériorité des uns par rapport aux autres (!). Annabelle, elle, souhaite devenir diplomate car *elle s'intéresse à tout.* Eraste, dans un fantasme bruyamment revendiqué de *défense de la liberté*, refuse fermement l'alcool, le tabac, et hait le Front national ainsi que la religion, au point d'avoir récemment refusé la visite d'un monastère avec sa classe.

Des adolescents *figés* ou *figeants*

Le troisième fait marquant la singularité de ces adolescents, et sans doute le plus significatif d'entre tous, est lié au fait que toute rencontre avec eux suggère immanquablement les mots : *figé(e)* ou *figeant(e).* Il y a, chez chacun, quelque chose de l'ordre de la retenue, de l'immobilisme, qui bien que permettant une grande connivence intellectuelle et une certaine chaleur relationnelle, exclue la notion d'i*ntimité*. Lélie et Agathe, qui sont pourtant respectivement la plus *en souffrance* et la plus *épanouie* de nos six adolescents, l'expriment toutes les deux : *je suis souvent mal à l'aise dans la relation, je me sens différente des autres adolescentes, je ne sais pas toujours quoi leur dire, je ne parviens pas à combler les « blancs » des conversations, qui durent, et ne font que creuser la distance*. Lélie confesse même avoir

* Nous retrouverons l'émergence de ce positionnement revendiqué « contre le sentiment amoureux » chez la plus âgée de nos pré-adolescentes : Line, 12,7 ans. Ses mots entreront directement en écho avec ceux des adolescentes plus âgées de l'échantillon : *je n'ai pas de petit copain, je n'y pense pas, je suis un garçon manqué, je me sens assez éloignée des jeunes filles de mon âge, tout ce à quoi pensent les filles, moi je n'y ai jamais pensé une seule fois : comment je vais m'habiller le matin, etc. je suis dans ma bulle, je n'ai pas envie d'être féminine.*

expérimenté la socialisation, de façon consciencieusement travaillée, tant elle se sentait étrangère aux autres lycéens*.

Quelque chose, donc, ne *circule pas*. Or, nous cliniciens savons combien chaque sujet rejoue bien

malgré lui la nature de ses interactions précoces dans le transfert. Notre avis, largement nourri par la clinique parentale de ces enfants au Laboratoire, est que ces sujets emportent avec eux (dans le transfert, mais aussi au lycée), l'impossible intimité précoce qui aurait pourtant dû se nouer avec le premier objet.

Des objets maternels carenciels et opératoires

Le quatrième aspect frappant chez ces adolescents, non sans lien avec le précédent, est l'aspect carentiel et/ou opératoire qu'évoquent leurs environnements maternels primaires.

La maman d'Eraste, prise dans une relation de couple épouvantablement conflictuelle (union adultérienne, violences pendant la grossesse, etc.) explique avoir été littéralement empêchée de tout contact avec son bébé par son compagnon, qui le lui apportait pour les tétées et le reprenait ensuite, sans aucun autre temps de partage autorisé (!). Jusqu'à l'âge de trois ans, et à l'occasion d'une hospitalisation du petit pour problème de santé, elle dit n'avoir pas pu tisser de lien d'intimité avec son enfant.

Les parents de Climène évoquent quant à eux, en écho avec leur fille, leur très grande absence au cours de son enfance. La maman a été hospitalisée pendant plusieurs semaines après la naissance de sa fille ; par la suite, Climène a été gardée chaque soir de son enfance par sa grand-mère paternelle, ce qu'elle reproche très vivement à ses parents aujourd'hui. Sa mère décrit une petite fille boulimique qui ne *supportait pas les trous* (attente entre deux bouchées) au moment des repas, ce qui l'obligeait à tout préparer en avance. Cette avidité nous rappelle ce que sa mère nomme les *appels au secours* plus récents de sa fille. Selon elle, *Climène n'a de symptôme (crises, étourdissements) qu'à condition d'être sûre que son mari ou elle la regardent.* Sa mère formule clairement que sa fille, par ses comportements (par exemple, se trouver devant la fenêtre ouverte) lui signifie *: si tu ne t'occupes pas de moi, je vais me suicider.*

Lélie a été élevée par une nourrice depuis l'âge de 2 mois jusqu'à son entrée au collège. Lorsque le médecin psychiatre demande à ses parents comment ils s'expliquent les troubles de leur fille, ils

* Ces traits nous rappellent également ceux de certains pré-adolescents parmi les plus âgés, en particulier César, 13 ans. Ces émergences parmi l'échantillon de pré-adolescents révèlent combien ces traits adolescents sont sous-tendus par une négociation singulière de la charge pulsionnelle pubertaire.

répondent : *on ne se l'explique pas... enfin si, on, était très peu présents à la maison.* Le *manque* lié à l'absence se retrouve dans les préoccupations de la jeune fille, qui ne tolérait plus les appels téléphoniques, réunions tardives et autres formes d'implications professionnelles politiques de sa mère, récemment devenue maire de leur village. Lélie a connu depuis l'enfance de récurrentes entorses à la

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

cheville, qui l'ont obligée à rester à la maison pendant de longs mois (à sept et treize ans) et l'ont fortement déprimée, selon ses parents. On imagine aisément la fonction inconsciente de ces fractures. Elle évoque également une *voix* qui lui parlerait depuis toute petite, sans créer aucune angoisse. Décrite comme g*rave, comme si elle venait de Dieu*, elle la réconforte lorsque ça ne va pas (*rassure-toi ça ira mieux*). Lélie dort très mal la nuit (réveils fréquents avec vertiges et *sensations de vide très angoissant*), fait des cauchemars (*quelqu'un ou quelque chose qui lui veut du mal, la poursuit*), a des idées suicidaires (*même si je reste ici j'aurai envie de me tuer, mes parents sont en train de m'abandonner*). Le manque d'étayage parental précoce semble crier ses conséquences derrière chacun de ces symptômes.

Du côté des adolescents non-consultants, il serait bien délicat d'objectiver une carence infantile liée à une absence parentale puisque notre procédure méthodologique ne nous a pas permis de rencontrer personnellement ces parents. Néanmoins, les récits projectifs de ces trois adolescents figurent de façon particulièrement visible ces mêmes notions de *carence affective primaire* et de *conduites maternelles opératoires,*

L'imago maternelle d'Annabelle, au Rorschach, mobilise de vifs mouvements dépressifs et narcissiques. La planche VII, dite *maternelle*, n'est abordée que dans des termes de *rapproché* et de *distance*; ces ajustements évoquant un mauvais accordage passé. Elle projette : *des jumeaux, ce sont des enfants parce qu'ils n'ont pas l'air de tenir en place, ils ne sont pas statiques (...) ils ne sont pas siamois parce qu'ils n'ont rien en commun. Il y a une séparation quand même, ils ont chacun leur tête*. Cet usage du mouvement comme métaphore d'une impossible rencontre entre une mère et son bébé, réapparaît au TAT, à nouveau dans une planche *maternelle* (planche 7GF): *une petite fille qui rentre de l'école et à qui sa mère lit une histoire pour la calmer avant qu'elle s'endorme (la calmer ?) parce que c'est une petite fille très excitée qui saute dans tous les sens*. Encore une fois, l'enfant mal étayée s'agite, en quête de contenant et de holding. Ce profond désaccordage est rejoué entre la petite fille de la planche et le bébé, qui ira jusqu'à ne pas être identifié comme tel : *la petite fille tient quelque chose dans les mains qui a l'air d'être un paquet de vêtements ou de la nourriture ou une poupée*. Ce désaccordage explique sans doute l'absence frappante de *parents* dans ce TAT, laissant les enfants toujours seuls. Il explique également, sans doute, la triste façon dont Annabelle plaque des issues opératoires aux conflits intra-psychiques des petits enfants : planche 1, le petit garçon *va se prendre en main et bosser son violon et il va y arriver parce que c'est pas non plus insurmontable*. Planche 13 : *C'est un petit garçon qui a été puni par sa maman parce qu'il a fait une bêtise genre casser un verre et qui boude au pas de la porte. Là sur la photo il se prend très au sérieux en pensant bouder pendant des siècles et finalement il va passer à autre chose.* Annabelle se moque de la souffrance de ces enfants, comme on s'est certainement moqué de la sienne. Quelle place est ici laissée aux affects de tristesse et à leur prise en charge empathique par un adulte bienveillant et contenant? La mère opératoire de ces récits ne fait que pointer les insuffisances des enfants et les blesser narcissiquement. Ces récits témoignent certainement d'un vécu similaire, qui

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

justifierait le manque d'étayage perçu au Rorschach et la tonalité dépressive d'Annabelle, à travers ces tests comme dans la réalité.

Tom est le fils de deux parents musiciens classiques, qui ont, de ce fait, certainement été souvent amenés à donner des concerts et à partir en tournées. Il déclare avoir commencé à faire ses devoirs tout seul dès le CP. Bien qu'aucune absence parentale physique ne soit explicitement mentionnée par Tom au cours des entretiens, on remarque plusieurs indices projectifs dans ce sens. Tout d'abord, au Rorschach, Tom prête à ses personnages des intentions totalement contradictoires (*bienveillance* et *malveillance*, *joie* et *terreur, agression* et *docilité*, etc.). Ces mouvements d'alternance peuvent évoquer l'inconstance affective d'un objet primaire clivé, tour à tour réconfortant et persécutant. Ainsi la planche VII (planche *maternelle*), traitée sur un mode extrêmement dépressif, est-elle idéalisée et élue comme sa planche préférée à l'issue du test : *l'ensemble est joli (il rit).* Dans cette planche, l'imago maternelle convoque des images de *distance*, que les mises en forme narcissiques ne parviennent pas à occulter. La tonalité dépressive, la recherche de contenant et le manque, émergent derrière les mots : *mouvements aériens, écoulement, gestes célestes, détail manquant, forme assez étrange, eau difforme, encre plus sombre, aspect brumeux*. Tom ne peut, dans cette planche maternelle, que recourir au gel narcissique pour ne pas risquer la perte à nouveau. Ses projections sont donc inanimées *: (fontaine, statues, pont de pierre).* On retrouve ces mêmes aspects au TAT, dans cette cinquième planche *maternelle* : *Alors c'est l'histoire d'une vieille dame qui entre dans une maison et il se trouve que cette maison est celle où elle a passé son enfance et qu'elle revisite pour la première fois depuis. Elle est horrifiée de voir comme les choses ont changé, comme le propriétaire actuel a osé changer tous ces détails qui dans son souvenir étaient si parfaits. Elle a perdu tous ses repères. Et c'est là qu'entre le propriétaire qui lui offre un thé, elle accepte mais voyant que le service à thé est celui de sa mère, service qu'elle cherchait depuis des années et qui fit sa hantise pendant tout ce temps, elle s'enfuit en courant et en hurlant.* On retrouve, derrière le caractère humoristique de ce récit, la notion de *distance* (du temps, et par la fuite), de *souffrance*, de *manque,* et la *perte des repères* :. On devine également le clivage partiel de cet objet primaire, déplacé sur l'extérieur : l'ancien *décor* était *parfait* et l'actuel *horrifiant*. Le *manque* et le *clivage* apparaissent par ailleurs dans les planches non-figuratives du protocole, particulièrement liées, sur le plan latent, à cette imago. On y retrouve, planche 11, les thèmes d'*avidité,* de *gourmandise,* de *recherche* d'aventure*,* de *satisfaction* et de bonheur, et planche 19, ceux de la *cupidité*, de la *faim*, de la *soif*, tous ces termes étant chargés de traduire le *manque* sous ses aspects tour à tour intellectualisés et sensoriel - régressif.

Agathe évoque un père travaillant beaucoup ; ce qui est d'une façon générale le cas dans les familles favorisées de cette École. Elle évoque aussi une mère souvent blessée narcissiquement (par ses propres parents, par ses collègues). Une mère qui, de ce fait, *est nerveuse, s'énerve pour un rien*. On remarque au Rorschach, en écho avec ces déclarations, des représentations maternelles extrêmement narcissiques

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

(planche I : *une femme sur scène éclairée par des projecteurs,* planche VII : *une femme qui se regarde dans un miroir, avec une espèce de plume sur la tête, on voit les cils, les cheveux attachés comme si elle se préparait avant de sortir, elle a l'air assez contente d'elle).* Le protocole d'Agathe révèle par ailleurs une position dépressive aisément abordée et élaborée (l'issue des récits est toujours optimiste) et pourtant, on a parfois le sentiment d'assister à de grands moments de solitude infantile, nécessitant un appui tout aussi solitaire sur les seuls objets internes pour s'en relever. Ainsi planche 1 : c'est *un peu comme si le petit garçon se disait qu'il y arriverait jamais,* et planche 13 : *le petit garçon a l'impression que ça fait des heures qu'il attend son père et qu'il n'arrivera jamais.* C'est d'ailleurs toujours à un personnage masculin que l'enfant s'en remet. Au TAT, Agathe évite soigneusement toute mise en relation avec cette imago maternelle. Planche 5 (maternelle), le récit est opératoire: *C'est une femme un peu âgée, elle est chez elle et quand elle passe dans le couloir, elle voit de la lumière qui passe sous la porte du salon. Elle entre, elle s'aperçoit que la lampe est restée allumée dans le salon, alors elle va l'éteindre et elle ressort.* Cette tendance au *plaquage* émerge de façon significative au Rorschach autant qu'au TAT. Dans ce premier test, on perçoit une tendance à brandir des considérations *à-propos, convenues* (notamment planche 10 : *j'aime bien toutes les couleurs, j'aime bien les fleurs. Au début c'est pas très joli, tout gris, tout terne et finalement ça donne plein de diversité, de facettes, et finalement ce serait incomplet s'il manquait certaines des feuilles ou des fleurs).* Au TAT, Agathe solutionne également certains conflits par le plaquage de conduites opératoires (planche 1 : *ça n'est qu'un coup de fatigue et il va s'y remettre parce que finalement il aime ça et il va y arriver, mettre toutes les chances de son côté et surmonter ses difficultés*).

Les adolescents surdoués vont-ils mieux ou moins bien que les enfants surdoués ?

Observations phénoménologiques

La confrontation globale entre les problématiques défensives des trois groupes d'âges indique que les adolescents surdoués consultant vont (encore) moins bien que les enfants surdoués. On peut même parler d'*effondrement*, puisque ces trois sujets adolescents sont déscolarisés depuis peu (ce qui n'est jamais le cas chez les plus jeunes).

Lélie, 14 ans, présente ainsi une dépression très inquiétante avec troubles du comportement alimentaire et idées suicidaires ayant nécessité son hospitalisation dans le service. Climène, 15 ans, présente une dépression narcissique un peu moins inquiétante avec, tout de même, tentatives de suicide et scarifications, et ayant également nécessité une courte hospitalisation. Eraste, 15 ans, passionné d'armes, soumis à de fortes vocations idéologiques et n'aspirant qu'à intégrer l'armée, évoque quant à lui une organisation limite non décompensée particulièrement glaçante...

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Le groupe d'adolescents non-consultants est moins unifié, puisque deux d'entre eux sont déprimés, et la troisième semble, pour le moment, bien aller. On note à propos de ces deux premiers sujets, d'une part un déni de leur souffrance, et d'autre part l'émergence récente de symptômes anxieux, qui indiquent clairement une forme de décompensation liée aux émergences pubertaires.

Annabelle, 14 ans, présente ainsi une authentique dépression narcissique masquée derrière des conduites normatives très surmoïques. Pourtant, elle appelle à l'aide, à chaque rentrée depuis trois ans, les différents Psychologues du lycée afin de négocier le caractère terriblement anxiogène et paralysant du retour en classe. Tom, 15 ans et une allure aussi étrange qu'intemporelle, est lui aussi en proie à une dépression narcissique déniée, qui l'isole pourtant beaucoup sur les plans social et affectif, au point que ses parents, inquiets du repli et de la tristesse de leur fils, ont eux aussi demandé conseil aux Psychologues du lycée quelques mois après notre rencontre avec lui. Agathe, enfin, du haut de ses 16 ans, affiche une organisation névrotique très bien structurée, malgré une économie pulsionnelle singulière qui la lie de façon significative aux cinq autres. Nous y reviendrons dans quelques instants.

En attendant, que dire de ces observations au regard de notre première question, concernant le passage de l'enfance vers l'adolescence avec un QI supérieur à 140 ?

- Lorsque l'environnement familial est pathogène (ce qui est le cas chez les trois adolescents consultants) et que le surdon était déjà installé pendant l'enfance (paramètre attesté par d'autres tests chez Eraste, et largement supposé chez Lélie et Climène qui ont toujours été d'excellentes élèves), l'avènement de la puberté occasionne une décompensation psychique manifeste, du côté du passage à l'acte (manipulation des armes, troubles du comportement alimentaire, scarifications, tentatives de suicide). Le déplacement conflictuel de la scène intra-psychique vers l'agir, est patent.

- Lorsque l'environnement familial et socio-culturel des enfants surdoués est à la fois suffisamment stable et stimulant pour leur permettre de continuer à se défendre par l'intellectualisation (groupe de non-consultants), ils semblent parvenir à traverser une adolescence sans bruit, bien qu'atypique ; sans crise de puberté, avec maintien d'une pulsionnalité ressemblant à celle de la latence. Leur *adaptation* peut s'inscrire dans une organisation oedipienne bien structurée, mais il s'agit le plus souvent d'une *conduite adaptative* masquant une dépression narcissique douloureuse et isolante.

Ce qui peut, par conséquent, être affirmé, tient au fait que l'expérience de la puberté fragilise la dynamique psychique qui a mené à ce surinvestissement de la pensée, car cinq de nos six sujets affichent un repli dépressif ayant eu pour conséquence, chez trois d'entre eux, une exclusion sociale grave. Par ailleurs, même dans la meilleure des situations, on observe combien la dynamique qui sous-tend le

surdon entrave massivement leur liberté d'aimer, puisque quatre des six adolescents disent souffrir d'isolement amical, et affirment ne pas se sentir concernés par la vie amoureuse, ce qui est évidemment aussi rare qu'étonnant à ces âges (précisons toutefois ne pas être tout à fait dupe du refoulement caché derrière cette apparente dénégation).

La question des digues psychiques ou le paradoxe pulsionnel des adolescents surdoués

Nous avons vu qu'en dehors d'Agathe, les cinq adolescents de l'échantillon s'étaient, face à l'avènement pubertaire, au mieux déprimés, au pire effondrés dans une symptomatologie *limite* très lourde.

Pourtant, contre toute attente, la traduction projective de cette fragilisation ne s'est pas révélée du côté d'une crudité pulsionnelle. En effet, seul Eraste (le plus douloureux d'entre tous) présente une béance dans l'établissement des digues psychiques (béance que nous avons tenté d'objectiver à travers le *manque de dégoût, de pudeur, de morale,* et une *crudité inappropriée dans l'expression pulsionnelle*).

Il est même fascinant d'observer la dynamique pulsionnelle qui caractérise ces protocoles adolescents.

D'un côté, on assiste à un véritable assèchement libidinal, qui détonne à cette période adolescente. Ces pulsions n'apparaissent que dans deux protocoles (Agathe et Climène), et dans des proportions drastiques. Elles sont véritablement fuies par ces adolescents qui élisent immanquablement les planches II ou III du Rorschach, dites *pulsionnelles* ou *sexuelles*, comme leurs planches les moins aimées :

Tom (planche II) : *J'ai pas vraiment aimé le visage qui tire la langue (?) parce que je trouve que l'utilisation du rouge n'est pas très esthétique et ça m'évoque moins de choses que les autres images et c'est moins agréable à regarder.* Annabelle (planche III) : *Elle est pas assez substantielle. Éparpillée. Un côté dégoulinant avec des choses sur les bords que j'aime pas tellement (référence aux tâches rouges supérieures).* Agathe (planche II) : *On a l'impression qu'ils* (ses deux personnages) ont *commis un crime, c'est un peu comme si on était témoin d'une scène... comme si on était complice d'une scène de crime, qu'on essayait d'oublier, que par peur on essayait de faire comme si ça n'avait pas existé. D'un côté on a mauvaise conscience, et en même temps on voudrait aider, on a peur et on ose pas.*

Cet *assèchement* s'accompagne d'une difficulté majeure à lier *représentations* et *affects* pour quatre d'entre eux (c'est à dire de tous, en dehors de Tom et Agathe qui seuls accèdent au processus de *sublimation*). Leurs projections, qui devraient être menées par un écho principalement affectif avec les planches, apparaissent souvent surfaites, plaquées, enduites sous des couches d'intellectualisation ou de morale factices.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Les sujets consultants illustrent bien à la fois cet assèchement pulsionnel et le vernis intellectualisé qui tente de l'occulter. Voici leurs récits libres à la planche 16 (blanche) du TAT :

Climène : *On dirait la neige, une étendue de neige avec des traces de pattes d'animaux comme elle est un peu sale (la planche) ça fait des traces.* Lélie : *Cela faisait des mois qu'il était parti. Régulièrement, elle recevait ses lettres, il disait toujours que tout allait bien, qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter, mais au fond d'elle, elle savait que c'était faux et que cette maudite guerre l'affectait profondément. Un matin d'Août, on annonça la libération de Paris. Ca y est, enfin elle allait le revoir. Mais malheureusement, dans sa dernière lettre, il expliquât qu'il continuerait le combat jusqu'à Berlin. Alors elle décida que s'il ne venait pas à elle, elle irait à lui. Elle s'engagea comme traductrice et fut envoyée au quartier général de l'armée française. Les mois passèrent sans qu'elle ne puisse le voir. Enfin la libération de Berlin fut annoncée et les troupes rentrèrent chez eux. Sur le quai de la gare elle l'attendait. Soudain, elle le vit descendre du train. Ca y est, la guerre était vraiment finie.* Dans ce récit en apparence labile, comme dans tous les autres récits de Lélie, aucune rencontre objectale n'aboutit, laissant toujours les personnages héroïques mais... seuls.

Cet ensemble constitue un étonnant paradoxe si l'on en croit l'exceptionnelle efficacité adaptative de leurs fonctions intellectuelles ; comment peut-on obtenir un tel QI et peiner dans l'établissement de ces liaisons psychiques fondamentales? Est-il possible qu'un adolescent capable de définir avec une extrême finesse *l'utilité d'honorer une promesse* ou *d'expliquer l'importance du vote à bulletin secret* (items du WISC), soit incapable de reconnaître la peine du sujet de la planche 3 du TAT, et ne puisse envisager que sa *fatigue* ou son *sommeil*?

Les pulsions agressives, elles, apparaissent dans tous les protocoles aussi massivement qu'elles frappent par leur absence dans le transfert. Ce qui signifie que les pulsions qui ne peuvent exister dans la relation, peuvent s'exprimer sur un support matériel à *penser*. Ainsi, nous l'avons vu, Agathe s'illustre au WISC-III. Au subtest Compréhension, elle convoque les mots *juger, honneur, qui se tient, juste, éviter la malhonnêteté*. Au subtest Vocabulaire, elle ne parvient pas à définir le mot *aberrant*, alors qu'elle en maîtrise parfaitement le sens et semble irritée de ne pas y parvenir: les qualificatifs qu'elle énonce sont beaucoup moins forts (*étonnant, extraordinaire*...). Cette inhibition nous apparaît alors très clairement due à la charge d'agressivité contenue dans ce mot, et qu'Agathe n'est pas en mesure de libérer. Lorsqu'il lui est demandé d'illustrer l'usage de ce mot, *aberrant*, elle ne convoque pas n'importe quel exemple: *un enfant à qui on dit de faire quelque chose et dans la minute qui suit, il fait le contraire, il fait quelque chose d'aberrant*. Sans doute Agathe a t-elle été paralysée par l'échange verbal incontournable qui devait avoir lieu avec nous autour de ce mot. Sans doute s'en serait-elle mieux sortie si la définition lui avait été demandée par écrit, dans le cadre d'un de ces exercices scolaires dont rien ne semble

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

inhiber la réussite.

Les adolescents non-consultants illustrent bien la lutte qui se joue entre l'écoute de leur vie pulsionnelle interne (incarnée par le laisser-aller vers *l'imaginaire*), et leur contrôle par la pensée. Voici leurs récits à la planche 16 du TAT :

Agathe : *C'est un peintre, il avait plein d'inspiration et tout à coup quand il arrive devant sa toile blanche, il ne sait plus par où commencer. Donc finalement il va choisir juste de peindre sa toile en blanc et de l'exposer telle quelle. (?) ça va un peu révolutionner la peinture car jusque là personne n'avait pensé à laisser juste une toile blanche.* Annabelle : *C'est un écrivain en manque d'inspiration qui a devant lui une feuille blanche sur laquelle il faut qu'il écrive et qui réfléchit en voyant cette feuille blanche et finalement après de nombreux alternoiements il se lance et écrit sur la feuille. (Qui deviendra ?) ça deviendra une page de son livre.* Tom : *C'est l'histoire de toutes les histoires. Il y a tellement d'histoires qui sont si diverses et qui racontent des morales tellement contradictoires qu'à la fin toutes les histoires s'annulent logiquement et il ne reste rien d'autre qu'une page blanche et il faut tout recommencer. Voilà pourquoi il ne faut pas raconter tout ce qu'on imagine, car après c'est comme si on avait rien raconté du tout et on se sera égosillé pour rien. Voilà.*

La clef du fonctionnement psychique de ces adolescents : entre dépression maternelle, détournement des pulsions et surinvestissement de la pensée

Comment expliquer cette abrasion des pulsions libidinales, cette difficulté à lier représentations et affects, et l'impossibilité pour ces adolescents de laisser les pulsions agressives émerger de façon frontale dans la relation, alors même qu'elles bouillonnent de façon massive dans les tests projectifs et apparaissent détournées sur les objets extérieurs ? Sans aucun doute, par les mêmes constats qui ont jalonné nos observations préalables au cours de la rédaction de ces conclusions, c'est-à-dire par le détournement pulsionnel de leur inexprimable agressivité, vers la pensée.

Annabelle dit souhaiter devenir diplomate car, dit-elle, elle *s'intéresse* à tout. Elle dit également, par ailleurs, et consécutivement à notre question sur les trois paquets de kleenex qu'elle utilise pour se moucher à chacun de nos rendez-vous, être *allergique* à tout. Ses protocoles trahissent eux aussi le contre-investissement majeur de son agressivité. Chaque planche de Rorschach accueille une réponse *abstraite* puis une réponse *agressive* (qui la fait généralement sourire) : *un ange, un crime* ; *les saisons, une bombe* ; *l'ascension, un boomerang*, etc. Ce recours à l'abstraction a pour fonction manifeste de *contenir* le retour de l'agressivité.

Agathe qui, nous l'avons vu, revendique une relation paisible avec sa mère *(je ne suis pas en conflit*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

permanent avec ma mère) et affiche, au TAT, une fidélité illimitée envers toutes les attitudes et discours adultes, laisse pourtant émerger une agressivité certes détournée, mais débordante, à l'attention de son imago maternelle. Citons à nouveau cette illustration, planche 9GF du TAT : *C'est deux sœurs qui voulaient aller à la plage ensemble mais quand elles arrivent à la plage, tout à coup, le temps devient orageux. Et finalement pour pas être mouillées par la pluie elles repartent chez elles en courant. (?) Finalement l'orage va éclater mais elle seront rentrées chez elles à temps et elles seront pas mouillées. Et en rentrant elles trouveront autre chose à faire et elles vont bien rigoler toutes les deux.* Ainsi l'orage, élément externe, est-il en charge d'accueillir l'agressivité qui ne peut émerger entre les deux femmes.

Il nous semble trouver dans ce nouvel aspect, pulsionnel, une figuration tangible de l'*immobilisme* qui nous interrogeait au début de cet exposé. Nous arrivons ici au terme de notre cheminement de pensée, à cette *logique de l'inconscient* qui nous semble constituer une clef décisive du fonctionnement dynamique de ces sujets surdoués:

En effet, comment conflictualiser la relation à sa mère, lorsque cette nécessité pulsionnelle se heurte à la crainte de l'effondrer (une mère qui, dans le cas d'Agathe, se plaint d'être déjà malmenée par sa fratrie et ses collègues) ? Nous savons combien il est difficile pour les loyaux enfants de mères déprimées, de leur adresser les mouvements ambivalents d'amour et de haine pourtant inhérents à leur construction psychique.

Nous pensons, une fois encore, que le surinvestissement de la pensée de ces adolescents profite de l'immense charge agressive qu'ils ont dû contre-investir, enfants, en raison de l'impossibilité pour leur mère de la recevoir. Cette construction étiologique justifierait parmi bien d'autres aspects qui n'ont pu être évoqués dans le format limité de cet exposé, à la fois nos sentiments contre-transférentiels, leur assèchement pulsionnel et la pauvreté affective de leur protocoles.

Rappelons pour conclure qu'en réussissant de façon aussi spectaculaire tous les subtests du WISC, ces sujets surdoués révèlent un intérêt et un niveau de performance touchant à tous les domaines et ne laissent par conséquent apparaître aucune nuance dans leur intérêt cognitif pour le monde externe. Cet investissement global et massif de la sphère représentationnelle (dans lequel s'inscrit leur fameux air *encyclopédique*) n'est selon nous pas mobilisé à des fins de *plaisir*, mais de *défense* et constitue le moyen de parer à un manque invalidant de liaisons psychiques. Une relation primaire carencielle avec le premier objet maternel, déprimé et opératoire –ou physiquement absent- en serait la cause. Il aurait empêché la libre circulation des affects et des représentations et occasionné, de ce fait, un repli narcissique précoce. Ainsi, lorsqu'on ne *ressent* pas sur le plan affectif, met-on naturellement en place des alternatives pour entrer autrement en relation avec le monde : le surinvestissement du savoir et de la logique en est un, qui possède l'intérêt non négligeable de manipuler des informations déchargées de

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

toute donnée affective.

C'est bien, précisément, à une *parade narcissique* menaçant de s'effondrer avec l'arrivée des émergences pubertaires, que nous avons ici affaire.

Nous emprunterons à Tom sa *cité futuriste construite dans une crevasse*, projetée planche IX du Rorschach (planche dite *maternelle archaïque*), pour métaphoriser une dernière fois, de façon troublante, les ressorts de son exceptionnelle dynamique intellectuelle, effectivement bâtie sur une béance.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Cinquième hypothèse

L'enfant ou l'adolescent surdoué consultant en psychiatrie est mené par le souhait de résoudre une entrave symptomatique à son bien-être et à celui de son entourage, scolaire ou familial. Si les troubles du comportement et de la relation habituellement repérés chez l'enfant ou l'adolescent surdoué consultant apparaissent directement fondés par cette problématique dépressive, il sera intéressant de confronter ce qui, dans l'affectivité de ses pairs non-consultants, a permis de contenir les conséquences de cette problématique (si tant est qu'elle sera observée par nous) au niveau symptomatique. Nous faisons l'hypothèse d'un impact notable de l'identité de genre à ce sujet, et plus précisément d'un système familial incluant la présence –réelle et symbolique- d'un père comme acteur actif de la triangulation et

support identificatoire. Nous envisageons également, de ce fait, une plus grande représentativité de filles au sein de cet échantillon d'enfants et adolescents surdoués non-consultant.

➔ *Nous comparerons, afin de valider cette hypothèse, la représentativité de filles et de garçons au sein de nos groupes consultant et non-consultant, Nous confronterons par ailleurs chez tous nos sujets mais également entre les deux groupes, la présence de troubles du comportement ou de la relation, avec la présence réelle et symbolique du père. Sa présence réelle sera évoquée lors des entretiens familiaux, et sa présence symbolique figurera à travers l'analyse du matériel projectif (elle aura été observée dans le cadre de la validation de notre troisième hypothèse). La nature des représentations entourant l'imago paternelle indiquera aisément si cette imago a constitué un acteur actif de la triangulation en temps que support identificatoire*

Les résultats offerts par notre clinique seront ici synthétiquement exposés sous l'intitulé :

La fonction socialisante du père de l'enfant surdoué

CONSULTANT	NON-CONSULTANT

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Sujets (+ *sexe*) Fem/Masc)	Âge	Inélaboration de la position dépressive ?	Difficultés d'insertion sociale ?	Figure paternelle lacunaire ?	>> Corrélation positive entre ces facteurs (figure paternelle lacunaire et difficultés sociales)?	Sujets (+ *sexe*) Fem/Masc)	Âge	Inélaboration de la position dépressive ?	Difficultés d'insertion sociale ?	Figure paternelle lacunaire ?	>> Corrélation positive entre ces facteurs (figure paternelle lacunaire et difficultés sociales)?
Lucrèce	7,2	O	O	O	O	Léa	7,7	N	N	N	O
Sylve	7,8	O	N	O	N	Arthur	7,8	O	N	Moy	O
Isidore	7,8	O	O	O	O	Simon	8,1	N	N	N	O
Orgon	8,6	O	O	O	O	Lucas	9,2	O	N	O	N
Léandre	8,9	O	O	O	O	Iris	9,11	O	N	N	O
Octave	11,9	O	O	O	O	Lucie	10,4	O	Moy	Moy	O
Pandolphe	12,2	O	O	O	O	Sébastien	10,6	O	O	N	N
Timoclès	12,7	O	O	O	O	Aimée	10,9	O	N	N	O
Théocle	13,2	O	O	O	O	Line	12,7	O	N	N	O
Mercure	13,7	O	O	O	O	César	13	O	N	N	O
Lélie	14,5	O	O	O	O	Annabelle	14,9	O	N	N	O
Climène	15,4	O	O	O	O	Tom	15,6	O	Moy	N	O
Eraste	16,10	O	O	O	O	Agathe	16,4	N	N	N	O

La fonction socialisante du père de l'enfant surdoué

Nous avons déjà abordé lors de l'élaboration de notre troisième hypothèse, à la fois les facteurs indéniablement communs entre nos échantillons de surdoués consultants et non-consultants (aînesse ;

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

investissement maternel anaclitique), et leurs dissemblances frappantes (identité de genre ; caractère structurant de la figure paternelle).

Notre intuition à l'origine de cette cinquième hypothèse était particulièrement juste, puisque, d'une part, les filles infiltrent massivement le groupe des surdoués non-consultants (7 sur 13, contre 3 sur 13 dans le groupe des consultants), et d'autre part, la fonction symbolique paternelle apparaît largement plus structurante dans ce même groupe (11 sur 13, contre 0 sur 13 dans le groupe des consultants !). Ce dernier résultat, presque caricatural, confirme sans équivoque l'implication de la solidité de la figure paternelle dans l'intégration sociale des enfants.

Nous avons également mentionné à l'occasion de la présentation de ces chiffres combien ils étayaient une théorie psychanalytique fondamentale, particulièrement abordée par D. W. Winnicott, au sujet de la fonction paternelle. Le père, tout en soutenant la mère et l'enfant, constitue en effet le séparateur de la dyade et devient en cela *médiateur du social* (D.W. Winnicott, *L'enfant et sa famille. Les premières relations,* 1957). Il protège cette relation et appuie l'autorité de la mère, il est *l'être humain qui représente la loi et l'ordre que la mère implante dans la vie de l'enfant* (Cité par A. Newman, *Winnicott's words*, 1995). Le père doit se poser en tiers, il symbolise ce qui fonctionnera comme limite à la jouissance, ce qui s'inscrit directement dans les nécessités de l'intégration sociale, qui impose de prendre en compte *l'autre*, ses besoins, règles, désirs, exigences, bref, ses contraintes.

Par conséquent, ce qui, dans l'affectivité des surdoués non-consultants et malgré des organisations psychopathologiques quasiment aussi régressées que celles de l'autre groupe, semble avoir sauvegardé, contenu l'intégration sociale de ces jeunes sujets, apparaît massivement dû à la présence –réelle et symbolique- d'un père comme acteur actif de la triangulation et support identificatoire. La plus grande représentativité de filles au sein de cet échantillon de surdoués non-consultants est sans aucun doute un facteur actif de cette observation, car sur les 6 sujets garçons, 1 des enfants présente une figure paternelle lacunaire, et 3 sujets présentent une figure moyennement structurante. Alors que parmi les 7 filles, toutes présentent une figure paternelle structurante. Ce sont donc elles qui pèsent le plus sur cette dichotomie entre les figures paternelles des deux groupes.

Par ailleurs, un autre fait, cette fois-ci plus quantitatif, nous frappe à la lecture de notre tableau récapitulatif. Il s'agit de la représentativité étonnante de familles unies parmi notre échantillon. En effet, si un couple sur deux divorce en région parisienne, 25 des 26 couples parentaux de notre échantillon vivent sous le même toit ! Cette intrigante rupture statistique avec le monde environnant ne peut nous laisser indifférente. Elle nous semble témoigner de deux faits importants : tout d'abord, elle offre un nouveau témoignage de l'importance du *père* dans le développement d'un surdon. Et plus qualitativement, elle nous indique l'impact fondamental des projections narcissiques de ces pères sur

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

l'investissement quotidien, par leur enfant, de la scolarité (de la *pensée*, mais surtout de la *réussite*).

Nous pensons également, et ce paramètre n'est pas négligeable, que les jeunes surdoués du groupe des non-consultants, ont bénéficié de l'étayage majeur de leur environnement socio-culturel très privilégié. L'excellente École dans laquelle nous les avons rencontrés, en particulier, s'est certainement relayée à leur figure paternelle dans la constitution de leur bonne intégration sociale. Cet *autre* environnement secondaire a sans doute été *suffisamment bon* pour entretenir et valoriser leur aménagement défensif et les aider, par ce moyen, à colmater, voire optimiser, leur dépression narcissique.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Sixième hypothèse

Nous faisons également l'hypothèse, dans la continuité de la précédente, qu'un des aspects

différenciant l'enfant ou l'adolescent surdoué consultant du non-consultant résidera dans le destin subi par ses pulsions sexuelles et agressives à l'issue du complexe d'Œdipe. La performance cognitive du surdoué non-consultant, à la fois exceptionnelle et adaptée sur le plan social, aura eu pour tremplin, grâce au support identificatoire paternel, la transformation des motions pulsionnelles agressives et libidinales en pensée sublimée. Ce système engage la formation préalable d'un Surmoi relativement fonctionnel, plongeant dans le Ca une substance créative riche n'entravant ni le rapport à la réalité, ni la mise en place de liaisons psychiques entre affects et représentations. Le surdoué consultant, dont les performances cognitives sont par définition moins bien adaptées aux exigences de l'environnement, présentera au contraire les caractéristiques de ce que l'on pourrait qualifier d'imposture cognitive*, forme d'autodidactisme stérile, plaqué et non intériorisé mené par l'idéalisation, ne bénéficiant pas des apports authentiques, liés, de la sublimation. Les pulsions sexuelles et agressives, n'ayant pas trouvé de support identificatoire paternel, auront été très tôt refoulées, contre-investies, et non sublimées. L'Idéal du Moi, dominant les aspects structurant et limitant du Surmoi, aura été projeté sur les pulsions prégénitales et sur les imagos archaïques. Ce système a pour conséquence un établissement précaire des distinctions générationnelle et sexuelle, et l'investissement de la pensée peut être envisagé comme un acting-out chargé de combler le fossé séparant le pénis prégénital du pénis génital, autrement dit, le fils du père.

➔ *Nous nous attendons par conséquent, afin de valider cette hypothèse, à observer deux types de profils :*

- D'un côté, les surdoués dont la très impressionnante réussite aux tests de QI cache en réalité une imposture cognitive. Ce profil, quantitativement davantage masculin et que nous nous attendons, en toute logique, à rencontrer en particulier chez les sujets consultant en psychiatrie, présentera dans ses protocoles projectifs :

- *Des évocations sexuelles et agressives non sublimées (primaires et crues, ou au contraire totalement absentes) révélant le caractère insuffisamment structurant du Surmoi (cf indices plus bas),*
- *Une image symbolique paternelle insuffisamment structurante (aspect qui aura été observé dans le cadre de la validation de notre troisième hypothèse),*
- *Des difficultés majeures de liaison entre affects et représentations,*
- *La prévalence des préoccupations narcissiques (aspect qui aura été observé dans le cadre de la validation de notre seconde hypothèse), et plus particulièrement de l'idéalisation (indice de cotation CN2) ; idéalisation projetée sur les évocations pulsionnelles prégénitales et sur les imagos parentales archaïques, par ailleurs particulièrement sujettes aux attaques sadiques. Cette congruence donnera raison à M. Klein (1957) pour qui l'idéalisation constitue une défense contre les pulsions destructrices (l'objet maternel défaillant est idéalisé, par le moyen d'un clivage, afin d'éviter la destructivité psychique que pourraient occasionner les attaques sadiques adressées à l'objet, en réponse à sa défaillance. L'idéalisation permet ainsi de maintenir une relation, en apparence préservée, avec l'objet). On retrouve, dans un autre contexte, ce cheminement de pensée, lorsque Winnicott (1969) expose les mouvements inconscients traversés par le créateur sans succès (dérivation de la réalité intérieure vers le fantasme, puis vers la réalité extérieure). Il attribue à cette inauthenticité de l'œuvre, la fonction centrale de l'intensité des attaques sadiques à l'égard des objets parentaux dans la prime enfance.*
- *Un flou générationnel (cet aspect sera particulièrement visible lors de la mise en présence de personnages aux épreuve thématique),*
- *Des processus de pensée moins performants que dans l'autre groupe (M. Emmanuelli ayant observé dans son propre échantillon de thèse l'apparent paradoxe à observer parmi de bons élèves, des protocoles très pauvres sur le plan de la mobilisation intellectuelle, et inversement) (voir indices plus bas),*
- *Une capacité de symbolisation primaire et secondaire moins performante que dans l'autre groupe (voir indices plus bas) ;*

- D'un autre côté, les surdoués dont la très impressionnante réussite aux tests de QI témoigne d'une

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

réelle supériorité intellectuelle. Ce profil, quantitativement aussi féminin que masculin et que nous nous attendons, en toute logique, à rencontrer en particulier chez les sujets non-consultant, présentera dans ses protocoles projectifs :

- *Des évocations sexuelles et agressives sublimées (cf indices plus bas), révélant le caractère suffisamment structurant du Surmoi,*
- *Une image symbolique paternelle structurante (aspect qui aura été observé dans le cadre de la validation de notre troisième hypothèse),*
- *De bonnes liaisons entre affects et représentations,*
- *Des préoccupations narcissiques certes prévalentes (aspect qui aura été observé dans le cadre de la validation de notre seconde hypothèse), mais correctement contenues par l'instauration de limites établies entre dehors et dedans, soi et non-soi. Cette idéalisation ne sera pas projetée sur les évocations pulsionnelles prégénitales et sur les imagos parentales archaïques, ces dernières ne se révélant pas particulièrement sujettes aux attaques sadiques.*
- *De bons repères concernant la différence des générations (cet aspect sera particulièrement visible lors de la mise en présence de personnages aux épreuve thématique),*
- *Des processus de pensée plus performants que dans l'autre groupe (voir indices plus bas),*
- *Une capacité de symbolisation primaire et secondaire plus performante que dans l'autre groupe (voir indices plus bas).*

L'exploration clinique consécutive à cette hypothèse a fait naître deux réflexions théorico-cliniques principales, qui seront ici synthétisées sous la forme de deux exposés:

Ce qui fait courir l'enfant surdoué : idéalisation ou sublimation ?

La symbolisation chez l'enfant surdoué : de la béance représentationnelle au surinvestissement de la pensée ?

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

CONSULTANT										NON-CONSULTANT									
Sujets + Âges	Bonne insertion sociale?	Figure paternelle structurante ?	Accès opérant à la sublimation ?	Bonne qualité des liaisons psychiques ?	Qualité des limites entre dedans/dehors?	Qualité de l'idéalisation : *bonne* (bien contenue=O) ou *non* (pré-génitale/sadique=N) ?	Qualité des repères générationnels ?	Qualité de la symbolisation primaire ?	Qualité de la symbolisation secondaire ?	Sujets + Âges	Bonne insertion sociale ?	Figure paternelle structurante ?	Accès opérant à la sublimation ?	Bonne qualité des liaisons psychiques ?	Qualité des limites entre dedans/dehors?	Qualité de l'idéalisation : *bonne* (bien contenue=O) ou *mauvaise* (pré-génitale/sadique=N) ?	Qualité des repères générationnels ?	Qualité de la symbolisation primaire ?	Qualité de la symbolisation secondaire ?
Lucrèce 7,2	N	N	N	N	O	O-	N	O	O	Léa 7,7	O	O	N	O	O	O	O	O	O
Sylve 7,8	N	N	N	N	N	Moy	O	Moy	Moy	Arthur 7,8	O	Moy	N	N	N	Moy	O	N	N
Isidore 7,8	O	N	N	N	N	O	N	N	N	Simon 8,1	O	O	O	O	O	O	N	O	O
Orgon 8,6	N	N	N	N	N	N	N	O	Moy	Lucas 9,2	O	N	N	N+	N	N	O	N	N
Léandre 8,9	N	N	N	N	N	Moy	O	N	O	Iris 9,11	O	O	N	Moy	N	O	N	O	O
Octave 11,9	N	N	N	N	N	N	N	M	O	Lucie 10,4	M	M	N	N	N	O	N	N	M
Pandolph 12,2	N	N	N	N	N	N	O	M	M	Sébastien 10,6	N	O	N	M	N	O	N	N	N
Timoclès 12,7	N	N	N	N	N	O-	O	M	M	Aimée 10,9	O	O	M	O	O	N	N	O	O
Théocle 13,2	N	N	N	O	N	N	N	M	O	Line 12,7	O	O	N	N	O	O (ms agress+)	O	N	M
Mercure 13,7	N	N	N	O	N	N	N	N	O	César 13	O	O	N+	O	O	O	O	O	O
Lélie 14,5	N	N	N	N	O	N	N	O-	O	Anna-belle 14,9	O	O	N	N	N	N	N	O	O
Climène 15,4	N	N	N	O	N	O	?	O	O	Tom 15,6	M	M	O	O	O	O-	O	O	O
Eraste 16,10	N	N	N	N	N	N	O	O	M	Agathe 16,4	O	O	O	O	O	O	O	O	O

Observation complémentaire :

SUJET	ÂGE	QIT	QIV >en gras: prévalence	QIP >en gras: prévalence	Bonne qualité des processus de pensée aux projectifs ?	Bonne qualité de la symbolisation primaire ?	Bonne qualité de la symbolisation secondaire ?	Bonne qualité des résultats scolaires ?	Bonne qualité des processus de sublimation ?
Lucrèce	7,2	146	**149**	125	N	O	O	O	N
Sylve	7,8	146	**148**	126	Moy+	Moy	Moy	O	N
Isidore	7,8	142	**145**	122	N	N	N	O	N
Orgon	8,6	144	**155**	134	O	O	Moy	Moy	N
Léandre	8,9	144	**148**	123	N	N	O	O	N
Léa	7,7	142	133	**136**	O	O	O	O	N
Arthur	7,8	146	135	**142**	N	N	N	O	N
Simon	8,1	147	**146**	132	O	O	O	O	O
Lucas	9,2	140	125	**141**	N	N	N	O	N
Iris	9,11	146	136	**142**	O	O	O	O	N
Octave	11,9	152	**151**	138	Moy	Moy	O	Moy	N
Adolphe	12,2	146	133	**145**	N	Moy	Moy	?	N
Amoclès	12,7	145	**145**	126	O	Moy	Moy	N	N
Théocle	13,2	145	**139**	136	N	Moy	O	O	N
Mercure	13,7	153	**153**	133	N	N	O	O	N
Lucie	10,4	150	**144**	131	O	N	Moy	O	N
Sébastien	10,6	145	**149**	123	N	N	N	O	N
Aimée	10,9	144	**138**	136	O	O	O	O	Moy
Line	12,7	149	**149**	133	O	N	Moy	O	N
César	13	144	**143**	128	O	O	O	O	N+
Célie	14,5	150	**145**	141	O-	O-	O	O	N
Climène	15,4	150	**146**	140	O	O	O	N	N
Eraste	16,10	141	**141**	126	Moy	O	Moy	N	N
Annabelle	14,9	148	**144**	137	N	O	O	O	N
Tom	15,6	144	**148**	120	O	O	O	O	O
Agathe	16,4	140	**143**	122	O	O	O	O	O

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Ce qui fait courir l'enfant surdoué : Idéalisation ou sublimation ?

Surdoués *imposteurs* ou *authentiques*?

Il semblerait que notre hypothèse de voir apparaître d'un côté de « vraies » intelligences adaptées, liant affects et représentations, dotées d'un support identificatoire paternel actif, d'un surmoi, ayant accès à la *sublimation* (transformation des motions pulsionnelles agressives et libidinales en pensée sublimée), et de l'autre côté, de « fausses » intelligences stériles, froides et exclusivement menées par *l'idéalisation* (« être le meilleur »), ait été un peu caricaturale. Le paysage clinique est en réalité à la fois bien plus pessimiste et bien plus modéré, puisque sur 26 sujets : 11 laissent apparaître les signes d'une « imposture cognitive », 6 d'une supériorité intellectuelle « authentique », et 9 naviguent entre ces deux eaux...

L'autre critique pouvant être formulée au sujet de cette hypothèse est son extrême complexité pour des faits que nous estimons (à posteriori !) comme intimement et *simplement* liés à la maturation de l'affectivité, donc à l'accès à la névrose (puisque, rappelons-le, nos critères d'intelligence « authentique » impliquaient, entre autres, *l'intégration de la différence des générations*, la *bonne constitution des limites*, les *liaisons psychiques entre représentations et affects* ou encore la *qualité de l'adaptation scolaire*...). Parmi les 6 sujets répondant aux critères d'« authenticité » de l'intelligence figurent nos 3 sujets névrosés (Léa, Simon et Agathe), 1 enfant que nous avons hésité à faire figurer parmi cette catégorie (névrose) tant il évoluait dans des préoccupations oedipiennes (Aimée), et 2 sujets présentant des dépressions narcissiques à valence névrotique (César et Tom). Précisons au sujet de ces 2 derniers sujets que leurs pères sont artistes et vivent de leur créativité*, ce qui nous semble particulièrement intéressant à mentionner dans ce contexte. Il est probable que l'économie pulsionnelle de ces garçons (aînés) ait été inspirée par l'accès à la sublimation de leurs premiers supports identificatoires.

Deux arguments rendent toutefois un peu justice à cette hypothèse. Car si nous avions omis de lier ces profils à la psychopathologie, la cohésion entre les traits de ces enfants rend notre intuition recevable. En effet, parmi ces 6 sujets à l'intelligence « authentique » figurent les 3 sujets de notre échantillon qui subliment leurs pulsions (selon nos critères établis au Rorschach et aux épreuves projectives) : Simon, Agathe et Tom.

* C'était également le cas d'Iris parmi l'échantillon. Ce fort taux de parents artistes, peu représentatif de la population générale, nous semble surtout lié à la population de cette École.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Par ailleurs, ces 6 sujets appartiennent tous au groupe des non-consultants, chez qui nous avons observé des figures paternelles bien plus consistantes que parmi l'autre groupe (sans doute relayées, ainsi que nous l'avons déjà évoqué, par un environnement socio-culturel très favorisé et étayant).

Mais alors si les surdoués « authentiques » existent, ils sont aussi rares que les surdoués « névrosés »... c'est-à-dire introuvables parmi la population consultante. Ce qui, si l'on considère que la recherche en Psychologie a pour objectif d'éclairer la souffrance humaine pour mieux la soulager, nous motive peu à développer la spécificité de leurs traits... De plus, l'apparente « authenticité » de leur intelligence n'ôte rien au soubassement défensif de leur inflation cognitive ; aspect de confort affectif qui mérite selon nous bien davantage d'être retenu et exploré.

Idéalisation ou sublimation ?

Nous avons mis en relief, au détour d'une hypothèse précédente, la massivité effective des idéaux parentaux projetés sur ces enfants surdoués (aînés, soumis à d'importantes exigences scolaires et comportementales, souvent très stimulés, etc.). L'idéalisation, que nous avons constaté infiltrer leurs protocoles projectifs, a donc de façon certaine eu une influence majeure dans la constitution de leur surdon. Mais cette idéalisation cohabite, nous l'avons vu également, avec un autre fait psychique singulier, qui concerne la répression, puis le détournement de l'agressivité de la relation primaire vers les objets d'investissement cognitifs externes et moins impliquant sur le plan affectif. S'il est impossible de renoncer à l'idéalisation, il est donc nécessaire de revoir comment la notion de sublimation pourrait ne plus s'y opposer, et cohabiter avec elle.

Comment, finalement, intégrer cette question de *l'agressivité* dans notre champ métapsychologique ? Car le détournement pulsionnel agressif que nous avons observé ne peut être qualifié de *sublimation* au sens freudien du terme. Pour deux raisons. Tout d'abord, parce que la réalité clinique dit autre chose. En effet, le fait que seuls 3 sujets subliment leurs pulsions parmi les 26 de notre échantillon, nous semble à priori plutôt inférieur à la population générale. Le détournement pulsionnel agressif précédemment mentionné, est en effet rarement mis au service d'une souplesse créative mobilisée avec plaisir. C'est comme si *l'idéalisation* contenue dans *l'intellectualisation* (Freud), entrait en collision avec les mouvements pulsionnels de la *sublimation*, mais sans y mener pour autant...

Le second argument est conceptuel. S. Argentieri et G. Valle Libotti l'ont très récemment écrit: *Freud (...) n'a jamais précisé si la sublimation concernait aussi bien la libido que la pulsion agressive*. Pourtant, précisent les auteurs, la pulsion agressive *est impliquée, à un second degré, à celles de la libido ; et donc, étant donné que les pulsions, dans la réalité, sont toujours tissées en elles, on peut s'interroger sur leur destin commun* (S. Argentieri & G. Valle Libutti, *Sublimation*, 2005). Cette assertion n'est pas tout à fait juste, car à la fin de sa vie, Freud adresse à Marie Bonaparte une lettre dans laquelle il écrit que la partie agressive de l'instinct sexuel dans la sublimation est partiellement sublimée, ce qui, d'après lui, est « difficile à comprendre » (E. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, 1969, p.521). Cette

évocation à mi-mot entre en écho avec nos propres observations cliniques.

La définition kleinienne du concept de sublimation, bien qu'assez vite abandonnée par M. Klein elle-même en raison de son caractère trop « général », nous semble à cet égard particulièrement pertinente. Elle définit la sublimation comme *la capacité à canaliser les pulsions de la libido vers la créativité ; et la relation entre la sublimation et l'agressivité est plus directe et plus naturelle. Elle est étroitement liée à l'idée de réparation, considérée comme fantasme de réparer les dommages provoqués par ses propres tendances agressives. En tenant compte de l'interaction continue entre l'agressivité et la libido, la sublimation coïncide avec la forme la plus mature de liaison des pulsions, en direction de la culpabilité dépressive* (S. Argentieri & G. Valle Libutti, *Sublimation*, 2005).

Si l'intellectualisation, menée par l'*idéalisation*, nous semble donc constituer le tremplin défensif du surinvestissement de la pensée des enfants surdoués, sa mécanique, elle, nous semble avoir été relayée par une dynamique pulsionnelle plus proche de la sublimation, au sens kleinien du terme, c'est-à-dire menée, elle, par la *culpabilité dépressive*.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

La symbolisation chez l'enfant surdoué :
De la béance représentationnelle

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

au surinvestissement de la pensée ?

Mentionnons tout d'abord un premier aspect qui nous a interpellée lors de notre rencontre avec les sujets non-consultants de l'échantillon, et relatif à leur double langue maternelle. Arthur, Lucie, Sébastien, Line et Agathe ont appris le Français en même temps qu'une autre langue ; soit parce qu'ils ont été élevés en dehors de la France (Lucie, Agathe), soit parce que l'un de leurs parents est d'origine étrangère. D. Groux explique dans son « Que sais-je » à propos de l'apprentissage précoce des langues (D. Groux & L. Porcher, *L'apprentissage précoce des langues*, 1998), de quelle façon la bilinguité, en imposant à l'enfant l'habitude de passer d'un système de symboles à l'autre, entraîne une forme de *flexibilité cognitive* débouchant elle-même sur une supériorité attestée de l'intelligence (QI). Peal et Lambert ont ainsi comparé, à Montréal, les résultats d'enfants bilingues français-anglais et d'enfants monolingues âgés de dix ans et ont constaté de vives avancées cognitives des premiers au niveau des tâches créatives, des habiletés métalinguistiques et de la créativité verbale (W.E Lambert & E. Peal, *The relation of bilingualism to intelligence*, 1962). Selon J. Cummin, on constate que l'introduction d'une langue seconde à un âge précoce entraîne de meilleures performances en langue maternelle à condition que la compétence en langue maternelle soit déjà élevée au moment de l'exposition à la langue seconde (J. Cummin, *Cognitive/academic language proficiency, linguistic interdependence, the optimum age question and some other matters*, 1979). De même, une comparaison entre des enfants bilingues franco-arabes et des enfants monolingues scolarisés dans une même école française et appartenant au même milieu socio-culturel a montré que les enfants bilingues avaient des résultats supérieurs en français et en mathématique(D. Groux & L. Porcher, *L'apprentissage précoce des langues*, 1998).

Nous aimerions développer par ailleurs une autre surprise de cette vaste exploration clinique. Elle concerne un étonnant constat : parmi les 26 enfants et adolescents surdoués de notre échantillon, la moitié, soit 13 d'entre eux (sans répartition significative selon les âges, sexes et groupes), fait état d'une carence franche (8) ou d'une entrave plus modérée (5) de la symbolisation primaire. Le plus étonnant, sans doute, réside dans cet autre constat : 6 d'entre eux, sur cette toute première base perceptive fragile, ont néanmoins réussi à construire un *symbolisme secondaire* de meilleure qualité. Enfin, ne perdons pas de vue que tous ces enfants ont fini par développer une exceptionnelle *secondarisation de la pensée,* puisqu'ils possèdent tous un QI homogènement supérieur à 140...

Nous ne pouvons que nous interroger sur cette apparente « construction à l'envers »: comment ce défaut de symbolisation primaire a t-il pu permettre le développement d'une intelligence aussi adaptative? Et en allant plus loin, est-il possible qu'il ait, en partie, contribué à son développement ? La carence affective (derrière l'*expérience agonistique*) peut entraîner clivages et échecs de la symbolisation, nous disait R. Roussillon dans la partie théorique de ce travail. Mais peut-elle au contraire, constituer le tremplin d'un surinvestissement de la pensée ?

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Nous rappellerons dans ce dernier exposé certains aspects métapsychologiques évoqués dans la partie théorique de notre travail, à propos du traumatisme primaire et de ses conséquences sur la symbolisation. Le défaut de symbolisation primaire sera illustré par les profils de Isidore, 7 ans (consultant), Sébastien, 10 ans, et Line, 12 ans, (tous deux non-consultants).

Agonie ou *traumatisme*, clivage narcissique, symbolisation

Notre exploration clinique a mis en relief un *désaccordage* mère /enfant chez la très grande majorité des sujets de notre échantillon (en dehors de 3 filles non-consultantes). Nous avons également observé les conséquences de l'absence ou de la dépression parentale (essentiellement maternelle) dans de très nombreux foyers. Les aspects carentiels précoces nous ont frappée par leur quantité et leur intensité au sein des protocoles projectifs.

Ces aspects carentiels froids et opératoires entrent tout à fait dans les définitions du *traumatisme* précoce élaborées par les auteurs de notre référentiel métapsychologique (Ferenczi, Green). Rappelons ici brièvement que pour Ferenczi, le traumatisme s'origine dans les défaillances de l'objet primaire, et plus précisément dans l'échec de la capacité pare-excitante et contenante (*ce qui*, nous fait remarquer Bokanowski, *deviendra les « carences de l'environnement » (ou l'environnement « non-facilitateur » chez Winnicott*) du fait d'un *trop* de séduction précoce que cet objet primaire induirait, soit par excès, soit par défaut (T. Bokanowski, *Traumatisme, traumatique, trauma. Le conflit Freud / Ferenczi,* 2001). Ce défaut précoce dans la rencontre entre mère et enfant pourra devenir le lieu d'origine des troubles de la symbolisation et de la pensée, et d'autres affections graves qui seront autant de lits aux dénis et aux clivages, eux-mêmes à l'origine des dépressions anaclitiques –entre autres souffrances.

Rappelons également la notion de *clivage narcissique* élaborée par S. Ferenczi (T. Bokanowski, *Le concept de « nourrisson savant », une figure de l'infantile*, 2001) comme conséquence du traumatisme psychique précoce, et associée par l'auteur à celle du « nourrisson savant » (S. Ferenczi, *Notes et fragments*, 1932), enfant dont l'apparente hypermaturité cache en réalité une détresse extrême (*On pense aux fruits qui deviennent trop vite mûrs et savoureux, quand le bec d'un oiseau les a meurtris, et à la maturité hâtive d'un fruit véreux. Sur le plan émotionnel mais aussi intellectuel, le choc peut permettre à une partie de la personne de mûrir subitement).* Bokanowski ajoute à cela la description de la douleur éprouvée dans la petite enfance consécutivement au traumatisme : *Cette douleur (...) a pour conséquence, selon un point de vue qui sera ensuite très souvent repris par Ferenczi, un « clivage de la propre personne en une partie endolorie et brutalement destructrice, et en une autre partie omnisciente aussi bien qu'insensible »* (T. Bokanowski, *Le concept de « nourrisson savant », une figure de l'infantile*, 2001, p.26). F. Guignard ajoutant qu'*un tel nourrisson a été amené à faire une utilisation forcenée du mécanisme normal qu'est le clivage, renonçant à la moitié de lui-même pour protéger l'autre moitié, éloignant de lui ou faisant fuir (...) dans la réalité toute image maternelle positive et aimante, parce qu'il n'a pas été suffisamment équipé pour traiter avec la partie trop excitante et mortifère de sa mère interne. Il ne lui reste plus qu'à tenter de panser une blessure narcissique impensable,*

une image trop fantasmatique, trop idéalisée, de mère interne dont l'omnipotence s'exprime sous la forme de l'omniscience du wise baby (nourrisson savant) (F. Guignard, *On demande mère suffisamment bonne pour nourrisson savant,* 2001, p.13).

Pour R. Roussillon, le devenir intra-subjectif de l'expérience de *terreur agonistique* (état d'angoisse extrême pouvant être lié au *traumatisme* évoqué par Ferenczi) mène également au clivage (R. Roussillon, *Agonie, clivage et symbolisation,* 1999). Non prise en charge ou mal étayée par l'objet primaire, cette expérience psychique apparaît à l'enfant sans *limite*, sans *issue*, sans *fin*. Il lui est impossible d'y *donner sens,* ou même de se l'*approprier*, il ne peut y *survivre* qu'à condition de se retirer de celle-ci, c'est à dire *en se coupant de sa subjectivité*. Cette situation constitue le paradoxe central de son identité : pour continuer à se sentir *être*, le sujet doit *se retirer de lui-même* et de son expérience vitale. D'un côté l'expérience a été vécue et a donc laissé les traces mnésiques de son éprouvé, et de l'autre, elle n'a pas été vécue et appropriée car elle n'a pas été représentée (J.-F. Rabain, *Notes de lectures : Agonie, clivage et symbolisation de René Roussillon*, 2002).

Roussillon évoque ensuite les différentes formes d'émergences de ce clivage au cours de la vie ; toutes ces formes ayant pour intérêt le maintien du contournement des chaînes associatives symboliques susceptibles de le ramener à cette première expérience traumatique : *fuite des relations, masochisme pervers (et fétichisme), délire psychotique,* ou *somatisation*. Ces émergences nous rappelaient dans notre partie théorique certains traits des enfants surdoués, qui sont effectivement apparus au détour de notre clinique : isolés sur le plan relationnel, souvent maltraités à l'école, parfois très fragiles sur le plan identitaire, et sujets à des manifestations somatiques (maux de têtes, asthmes, etc.).

Et pourtant, nous notions malgré ces points communs frappants, le paradoxe entre les destins opposés de la *symbolisation* chez ces deux profils (très faible chez les sujets traumatisés et clivés de Roussillon ; très élevée chez nos sujets surdoués). Or, nos résultats ont totalement remis en question cette distinction. Nous envisageons, au regard de l'échec assez impressionnant des critères projectifs de *symbolisation primaire* chez les sujets de notre échantillon, mais aussi de la fonction de « contenant » que le surdon a manifestement remplie dans l'affectivité de bon nombre de nos sujets, que le surinvestissement de la pensée constitue, possiblement, une autre alternative du processus décrit par Roussillon.

Ainsi la prouesse cognitive de ces enfants surdoués témoignerait d'un niveau élevé de pensée logique et de savoir *quantitatif,* ou dont les modèles ont été *qualitativement* conceptualisés de façon extrêmement conditionnée sur le plan culturel, dans la lignée des exercices scolaires traditionnels (les exercices du WISC donnent tous l'impression d'un déjà-vu à l'enfant qui les découvre : aucun n'est *étonnant*). Le surinvestissement de la pensée constituerait un *autre* moyen de parer à ce défaut de liaison primaire, lui-même dû au traumatisme, puis au clivage. La privation de ces premiers tissages primaires entraînerait le surinvestissement de symboles secondaires abstraits ; sortes d'outils inauthentiques piochés ça et là (encyclopédies, livres, professeurs, internet, mais également : collage aux consignes et aux mécanismes logiques, par

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

exemple mathématiques) dans le but de colmater cette béance représentationnelle originelle.

Vignettes cliniques

Trois vignettes cliniques nous semblent particulièrement susceptibles d'illustrer ce processus entre *désaccordage maternel précoce* (la précocité ne pouvant bien sûr qu'être ici présumée, au regard de la clinique maternelle et/ou des imagos projetées); *clivage narcissique* (encouragé par les exigences massives de l'environnement familial) ; *difficultés de symbolisation primaire* (fondées également, selon nous, par des représentations lacunaires de leur *pré-histoire* : figure paternelle pour Isidore et exil familial pour Line) ; et *surinvestissement de la pensée*.

Nous avons présenté Isidore lors de nos réflexions au sujet de la première hypothèse, pour illustrer la nécessaire *répression des pulsions agressives* des enfants surdoués. Nous avons ensuite brièvement évoqué certains aspects de son profil pour illustrer *les triangulations oedipiennes* particulièrement peu enclines au refoulement chez certains garçons consultants. Nous aimerions rappeler cet enfant au souvenir de notre lecteur, mais pour illustrer cette fois-ci un propos tout à fait différent.

Isidore a donc 7 ans, il consulte sur les conseils d'une Psychologue scolaire car il s'isole en classe et apparaît irascible (colères, crises d'auto-dévalorisation, etc.). Il vit seul avec sa mère, qui présente ainsi le père de son fils : *j'ai fait quelque chose de pas bien et donc son père est parti*. Isidore ajoute: *il me connaît mais il ne m'a jamais vu*. Cette maman a *failli mourir* après la naissance de son fils pour des raisons de santé, et ne l'a récupéré qu'à l'âge de 5 mois. Très exigeante, elle contrôle absolument tout ce qui concerne Isidore (n'hésitant pas à re-noter ses contrôles lorsqu'elle estime que certaines fautes n'ont pas été perçues par la maîtresse) et s'approprie l'objet du bilan de façon intrusive (revenant dans le bureau après en être partie, formulant des demandes d'investigations cognitives et instrumentales de plus en plus insolites et inadaptées en salle d'attente, etc.). Cette maman semble dans une confusion massive d'investissement et l'on sent que derrière ses demandes pour son fils, se cachent des demandes pour elle-même. Le désaccordage entre eux est profond et il est très peinant de voir ce très jeune garçon se défendre en permanence contre les effractions maternelles. Ainsi se réfugie t-il dans le mutisme face à cette mère envahissante, et n'ôte t-il jamais son blouson à l'intérieur de leur appartement, expliquant en toute saison *avoir froid*.

L'entrée dans le test n'est pas évidente, Isidore ne dit rien, il n'a pas d'entrain et semble peiner face au premier exercice ; un petit temps d'accordage sera nécessaire pour favoriser une meilleure participation. En dehors de cela, Isidore se montre adapté. Il obtient au WISC III un QI de 142 (QIV 145, QIP 122). L'investissement intellectuel est considérable. Isidore manifeste néanmoins quelques incongruités. Au subtest compréhension, la question *que dois-tu faire si tu vois une fumée épaisse sortir de la fenêtre de la maison de ton voisin?* est incomprise (Isidore répond: *souffler dessus? L'enlever avec du souffle, avec de l'air*). Aux arrangements d'images, son attention est irrégulière. Il semble happé par les histoires qu'il a du mal à comprendre et met du temps à lier entre eux des éléments épars pour leur donner un sens

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

global. Aux assemblages d'objets, sa démarche est très méticuleuse. Il pense ainsi pour la petite fille que *les bras ne collent pas tout à fait au reste du corps*, ce qui le rend perplexe. Il n'achève pas la voiture, tentant de faire coïncider minutieusement les traits, au lieu de prendre en compte l'ensemble de la forme. De même, il tâtonne longuement les éléments du cheval et ne parvient pas à se représenter la forme finale, il ne voit par exemple pas à quoi correspondent les pattes avant.

Son imago maternelle, au Rorschach, apparaît désorganisante. Au CAT, elle est rigoureusement évitée (planche 6 : *un ours qui s'est levé avant sa maman*. Planche 10 : le *bébé sort de la maison*), parfois au prix d'une troublante désorganisation logique (planche 6 : *quand l'enfant revient, sa maman sait plus où il est*). Cette imago maternelle est souvent reléguée à un rôle de pair rival et immature, favorisant les conflits de l'enfant sans les apaiser. Désaccordée des enfants auxquels elle ne souhaite pas plus de bien qu'ils ne lui en souhaitent, elle ne suscite aucun mouvement d'identification. Elle est étrangère à son règne (planche 4 : la mère est un *kangourou* et l'enfant qui la suit est un *renard*), est l'objet de son agressivité (planche 2 : trois ours tirent à la corde et entreprennent de *lâcher, faire tomber, faire perdre l'équilibre* des uns et des autres, sans distinction), objet de ses moqueries (planche 1 : les enfants mangent toute la nourriture de la mère pour qu'elle n'ait plus rien) ou objet de ses oppositions. Cette dyade est associée à la carence (planche 6 : *y'a pas beaucoup de choses à manger*, planche 8 : *y'avait plus d'eau dans la baignoire)* et à la dépression, entre obscurité et froid (planche 4 : il est *tard*, planche 6 : c'est l'*hiver, ils se recouchent*). Le seul partage maternant que met en scène Isidore apparaît planches 8 et 9 autour du lavage et des toilettes, dans un contexte d'opposition anale opératoire et inflexible, semblable au Rorschach.

On retrouve les douloureuses conséquences de ce maternage dans l'organisation psychique d'Isidore, dont les projections révèlent un effondrement dépressif inquiétant associé à des glissements identitaires. Les préoccupations autour de l'identité et de l'analité sont massives.

Ce qui frappe par ailleurs dans le profil de ce petit garçon est la nature de ses réponses projectives au Rorschach qui, malgré son incroyable QI (témoin d'une adaptation très largement maintenue à la réalité), véhicule une pensée totalement régressée, presque synchrétique. Ses réponses sont toutes livrées selon la même formule: un percept (*une chauve-souris, deux oiseaux, deux volcans*, etc.) est toujours suivi de la locution enfantine *avec*, puis associé à un assemblage disparate et le plus souvent inadéquat. Donnant à ses réponses cette étonnante forme: Planche II*: deux volcans avec des défenses qui se battent avec leur lave*. Planche VII: *une crotte avec deux gardiens en forme de pouces.* Planche IX*: un gardien avec trois têtes: une de roses, une d'herbe et une troisième de feu* .* Les projections d'Isidore semblent issues d'un monde imaginaire que son jeune âge pourrait justifier si leur totalité n'apparaissait pas fusionnée ou contaminée (seulement 3 réponses sur 12 ont une bonne forme). Isidore lie arbitrairement, sans connexion avec la réalité, des éléments incompatibles entre eux (*un portail avec une tête de louche*) dans lesquels émergent des thèmes inquiétants de destruction ou d'annihilation (*une fontaine avec deux loups vivants dessus*) qui évoquent un clivage très archaïque (entre *vie* et *mort*). Il effectue également des confusions par assonance (les *deux volcans* deviennent à l'enquête

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

deux éléphants. la *tête de louche* devient à l'enquête une *tête de mouche*. la *crotte* devient à l'enquête une *grotte*) ; confusions verbales mais aussi psychiques, qui le rendent parfois inaudible et rompent le lien avec l'autre.

Indices de qualité de la symbolisation primaire et secondaire d'Isidore :

Indices d'une bonne symbolisation primaire (Rorschach)	Significatif ?	Indices d'une bonne symbolisation secondaire (Rorschach et TAT/CAT)	Significatif ?
F+% > norme (cf + haut)	N	TRI souple : pôles intell. et sensoriel tous deux représentés (À l'opposé : *Coartatif* ou *Coarté pur*)	N
Absence de sidération	Moy (tend)		
Absence de surinvestissement des limites et/ou du stimulus	N		
Absence de retournements entre figures et fonds (int/ext, fond/forme)	N	Souplesse et richesse du langage	N
Absence d'agitation motrice pendant la passation	O		
Présence de K/k (cf + haut)	Moy (1)		

*Données mêlées de :
- N. Rausch de Traubenberg @ M.F. Boizou (1977), *Le Rorschach en clinique infantile, l'imaginaire et le réel chez l'enfant*, Dunod, Paris.
- Levitt & Trumaa (1972) et Exner & Weiner (1982), chiffres arrondis. D'après Levitt E. & French J. (1992), Projective testing of children, in *Handbook of clinical child psychology* (2°ed), Wiley series on personnality processes, Walker E., Roberts M. eds, John Wiley & Sons, N.Y., U.S., p.149-162.

Cet inquiétant défaut de symbolisation primaire ne peut à nouveau qu'interpeller lorsqu'on songe à ses scores impressionnants (et homogènes) aux épreuves intellectuelles du WISC et au profil globalement bien adapté d'Isidore à la vie quotidienne et à la relation. Nous pensons ce défaut de symbolisation possiblement fondé par un clivage psychique précoce, lui-même lié à la dépression particulièrement effractante (donc

* Souvenons-nous de cette remarque de D. Lagache (D. Lagache, *La psychanalyse et la structure de la personnalité*, 1958) à propos de l'identité de perception et de l'identité de pensée: *l'identification objectivante, qui maintient l'identité propre à chaque objet de pensée, doit contrer l'identification synchrétique.*

traumatisante) de sa mère. Ces éléments associés à la béance représentationnelle autour de son père, et aux attentes narcissiques massives de sa maman, ont certainement poussé Isidore à emprunter la voie du surinvestissement de la pensée, afin de colmater une béance symbolique et affective extrêmement menaçante pour la constitution de son identité et de son narcissisme.

Sébastien a 10,6 ans, il est non-consultant, actuellement en CM2. Recruté par le biais d'une passation collective du PM38, nous découvrons face au WISC un des enfants de l'échantillon dont le contact nous apparaîtra le plus pathologique. Sa vie associative est éclatée, impossible à contenir sur une scène interne (il se précipite sur chacun de nos mots pour divaguer sans direction. Lorsque nous lui présentons notre métier, Psychologue, il s'esclaffe : *ah ! t'es télépathe !* Sa verbalisation est adultomorphe, plaquée, chargée d'attitudes de prestance (Sébastien nous dresse de véritables exposés géopolitiques et culturels à toutes les occasions). Tout comme c'était le cas pour Lucas (enfant de 9 ans de cet échantillon non-consultant également, auquel Sébastien nous fera beaucoup penser), sa maîtresse le décrit comme un enfant sans problème, *joyeux* et *épanoui*. Décrit comme très intelligent et avide d'informations, Sébastien interroge

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

beaucoup et se rue sur les encyclopédies de la bibliothèque lorsque ses camarades préfèrent les bandes dessinées. Il est tout de même reconnu comme un peu à part, ayant peu de copains, et très susceptible : *il peut bouder très longtemps si un enfant l'a vexé. Il voudrait l'exclusivité sur ses copains, être élu « meilleur ami » par eux.* Sa maman est extrêmement impliquée dans la vie scolaire de son fils.

Les différentes passations du bilan sont épuisantes et nous offrent à vivre un contre-transfert très négatif. Sébastien est dans un état d'excitation si alarmant que nous envisageons plus d'une fois la cessation anticipée des épreuves. Au WISC III, son QIT s'élève à 145 (QIV 149 et QIT 123). La clinique de la passation met en relief de vives préoccupations narcissiques ainsi qu'une lutte anti-dépressive intense, traduite par une agitation motrice, une logorrhée verbale, et un collage aux objets physiques tristement impressionnants.

Sa réactivité aux planches de Rorschach est équivalente ; Sébastien se retrouve debout sur sa chaise, allongé sur le bureau, il gémit, couine, cogne avec ses poings... La souffrance affective qui sous-tend ces débordements dans *l'agir,* est également bien palpable : Sébastien a parfois l'air authentiquement effondré (ce qu'il justifie spontanément planche II en disant être *épuisé à cause du manque de sommeil*, mais sa justification est confuse). Ces moments de peine émergent après des représentations primaires particulièrement régressées. Les objets internes de Sébastien semblent insuffisamment étayant pour contenir cette régression.

Les indices de qualité des processus de pensée, de la symbolisation primaire et de la symbolisation secondaire, sont tous échoués. Ses capacités de figuration semblent bien fragiles : les réponses de Sébastien sont approximatives, mal délimitées (*magma, lave, chemin, mosaïque, nuage*), trop rarement en bonne forme (F+%=31 et F+%É=57) et souvent menaçantes (*créatures, monstres*). Les fantasmes archaïques abondent dans ce protocole : dévoration (planche III : *une vilaine insecte insectivore* -mime la dévoration), persécution (planche III : *une créature avec des gros yeux noirs*), destruction (planche II : *la fusée se décompose)...* On devine combien ces menaces primaires trouvent un moyen de se contenir par l'intellectualisation (planche 1 *le paléodictian nodosome est un poisson très petit qui vit à +700° celcius dans la mer sous les volcans,* etc.). Il est très probable que le surinvestissement de la pensée de Sébastien s'inscrive dans une tentative d'accrochage maîtrisé au réel pour parer à une défaillance majeure des assises identitaires et de la symbolisation primaire.

L'imago maternelle de la planche VII suggère un fantasme de mêmeté (*deux jumeaux identiques, coiffés pareils, ils ont la même couleur, ils viennent du même endroit*) sans distinction possible (incluse l'identité de genre : *avec une jupe, un pantalon, un truc*). Le second mouvement généré par cette planche étant un gel narcissique (*statue*) chargé d'immobiliser toute implication pulsionnelle, ce premier collage insistant à l'objet s'inscrit certainement dans le défaut d'aire transitionnelle repéré plus tôt. Notons enfin l'émergence fantasmatique finale entourant cette planche à l'enquête : Sébastien semble cliver l'objet en projetant un bon et un mauvais jumeau : (*ils sont sympas ?) je sais pas, ptêtre que l'une oui et que l'autre non.* Cette évocation du clivage génère un important mouvement régressif (annulation, gêne, phrases

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

inaudibles murmurées avec une intonation étrange, etc.). Nous retrouverons ce clivage planche III (*quelqu'un qui se coupe en deux*). On retrouve ce mouvement régressif dans le traitement de la planche IX (*maternelle archaïque*). Tous les percepts sont chargés par l'angoisse et la destruction. La massivité de ces évocations entraîne des projections de mauvaise qualité formelle et une rupture de la continuité identitaire (oubli du *nuage* à l'enquête).

Au TAT, l'agitation motrice de Sébastien redouble encore, les représentations sont tout aussi archaïques (persécution, destruction), et l'évolution confuse des récits les rendent globalement inadaptés. Les représentations de relations sont effroyablement violentes, opératoires et désaffectivées (planche 3 *un homme épouse une femme uniquement pour qu'elle lui fasse des enfants, elle ne veut pas, il la tue*, planche 10 *une femme veut tuer son mari s'il ne fait pas ce qu'elle veut, ou le vendre comme esclave).*

L'imago maternelle, manifestement inabordable, n'est absolument jamais citée sous les traits d'une mère. Pourtant, son emprise résiste, autrement symbolisée (planche 5 sont projetées *une grand-mère, une belle-mère, une amie et un vase* - symbole féminin maternel-, *volé* puis finalement *cassé*). Le rapprochement *mère-fils* de la planche 6BM suggère un récit totalement confus (*là j'ai vraiment pas d'idée (étayage) un homme qui a une grand-mère qu'il aime beaucoup et sa grand-mère elle dit qu'elle va partir parce que le grand-père il veut pas venir alors elle veut déménager pour s'installer chez le grand-père. Et l'homme il veut pas que la grand-mère elle parte alors il va essayer de convaincre le grand-père de venir s'installer chez eux, dans la maison de la grand-mère*). Globalement, les relations sont pauvres, opératoires, superficielles voire confuses. Aucun personnage n'apparaît comme un support identificatoire potentiel, ni dans un registre moral, ni dans un registre affectif de réconfort (planche 13BM *l'enfant se dit : « comment vais-je me retrouver là-dedans » et en plus il avait oublié son argent donc il pouvait pas se nourrir et il était beaucoup trop tard pour le rechercher. Alors il se dit « peut-être que je vais trouver quelques petites pièces de monnaie si je me promène dans la ville »).*

Le récit de la planche 2 montre chez ce jeune surdoué combien l'investissement de la pensée détourne l'enfant du manque d'étayage affectif familial (qui finit d'ailleurs par avoir raison de ce détournement défensif, puisque tout s'effondre et est à recommencer) : *un homme et une femme qui ont une fille et cette fille elle aime bien lire, elle lit même un peu trop et à la fin ses parents lui disent « arrête un peu de lire » et elle, elle veut pas alors ils l'obligent et alors elle arrête de lire pendant un an et à la fin de l'histoire elle sait plus lire et faut qu'on lui réapprenne à lire.* Cette nécessité de devoir « tout recommencer depuis le début » grâce à un étayage externe, trouve directement un écho avec notre présent propos. Car c'est dans ces ressources affectives très précaires que s'inscrit le défaut de symbolisation primaire de Sébastien. Son récit de la Pl.16 exprime à nouveau la dépendance régressive et maintenue à l'objet maternel primaire lorsque le monde interne n'a pu se structurer avec solidité. Sébastien met en scène un *bébé loup qui adorait se promener mais sa mère lui dit « fais attention aux chasseurs, ils rodent toujours autour de la ville. Et si tu t'aventures trop loin, tu pourrais en rencontrer un ou te perdre ».* En s'émancipant de la vue (de l'emprise ?) maternelle, l'enfant se perd dans les chemins labyrinthiques, sans repères identitaires et identificatoires. Son récit se perd, devient confus, malgré sa tentative

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

de s'accrocher à la rencontre avec un père symbolique (*vieux loup savant connaissant les secrets de la vie).* Finalement, après qu'il ait *cherché sa maison sans la trouver*, il y retourne car sa seule certitude est ici : *il y alla et retrouva sa mère. Il n'alla jamais plus en randonnée plus loin de le rond des arbres. Car il le savait, c'était son point de départ.*

En conclusion, Sébastien est un jeune garçon en très grande souffrance, qui présente une organisation limite de la personnalité (à valence psychotique), caractérisée par des défenses maniaques prégnantes et qui ne semble, malgré cela, n'inquiéter ni son entourage scolaire, ni son entourage familial. Il est probable, aux vues de notre analyse des tests projectifs (et du TAT en particulier) que sa bonne intégration soit due au caractère contenant du groupe sur Sébastien ; c'est la relation dyadique avec nous, s'inscrivant dans la continuité d'une relation primaire manifestement caractérisée par l'emprise et le désaccordage, qui semble avoir massivement angoissé Sébastien au cours de ce bilan. Son surinvestissement de sa pensée nous semble avoir constitué le moyen, au même titre que son agitation motrice, de s'extraire de cette emprise parentale tout en trouvant *au dehors,* des repères chargés de colmater ses lourdes béances à la fois identitaires et identificatoires

Indices de la qualité de la symbolisation primaire et secondaire de Sébastien:

Indices d'une bonne symbolisation primaire (Rorschach)	**Significatif ?**	**Indices d'une bonne symbolisation secondaire (Rorschach et TAT/CAT)**	**Significatif ?**
F+% > norme (cf + haut)	N	TRI souple : pôles intell. et sensoriel tous deux représentés (À l'opposé : *Coartatif* ou *Coarté pur*)	N
Absence de sidération	N		
Absence de surinvestissement des limites et/ou du stimulus	O		
Absence de retournements entre figures et fonds (int/ext, fond/forme)	N	Souplesse et richesse du langage	N
Absence d'agitation motrice pendant la passation	N		
Présence de K/k (cf + haut)	N		

Le défaut de symbolisation primaire de Sébastien interroge ici encore les bases de son excellent niveau intellectuel. Nous pensons ce défaut de symbolisation possiblement fondé par un clivage psychique précoce de l'objet maternel primaire ; dont les signes ont pu apparaître au Rorschach. Il est probable que la forte implication de sa mère réelle autour des apprentissages (d'après la maîtresse) ait en partie orienté le surinvestissement de la pensée de Sébastien, qui parvient par ce moyen, d'une part à contenir son affectivité très précaire (car mal étayée), et d'autre part, à maintenir une certaine autonomie psychique malgré ses béances représentationnelles certainement très handicapantes.

Line, qui est non-consultante, a également été évoquée au cours de ces conclusions, en particulier pour illustrer *l'humour* des enfants surdoués et le contre-investissement de l'agressivité qu'il permettait de libérer. Nous allons à présent l'évoquer pour tout autre chose. Line a 12,7 ans, elle est en 5ème et n'a jamais rencontré de Psychologue. Elle est originaire du Cambodge. Nous l'avions repérée après la passation collective du PM38 dans sa classe, car elle était venue nous interroger pour comprendre les bonnes réponses des items les plus difficiles. Elle semblait

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

reconnue comme très brillante par ses camarades, qui n'étaient pas étonnés que ces affaires la passionnent, même une fois l'exercice et le chronomètre arrêtés (alors que tous les autres ne songeaient bien évidemment qu'à se ruer dehors). Elle offre un contact dynamique, franc, efficace. Line a deux passions : la peinture (elle fait des aquarelles presque quotidiennement) et les technologies informatiques. Plus tard, elle aimerait devenir trader. Bien qu'elle soit bien intégrée à l'École, elle préfère son ordinateur aux adolescents de son âge, dit ne pas s'intéresser aux garçons, se décrit elle-même comme un « garçon manqué » et s'étonne de tout ce qui passionne les filles d'une façon générale (vêtements, maquillage etc.). Line consacre ses loisirs (musées, théâtre, cinéma) à ses parents, dont elle est la fille unique. Ses parents sont nés au Cambodge et sont arrivés lorsqu'ils avaient une dizaine d'années, clandestinement pour l'un et sous un statut de réfugié politique pour l'autre. Ils n'ont pas pu faire d'études mais se sont très bien assimilés à la société française. Line a toujours eu d'excellents résultats scolaires. Elle dit vouloir *être la meilleure* et décrit un profil parental également très exigeant : *Hier, j'ai rapporté un 16,5 à mon père et je me suis fait passer un savon parce qu'un élève de ma classe a eu 19 (et si tu rapportes un 19, il te félicite ?) ah non, il trouve ça tout à fait normal !* (rires). Le père de Line serait particulièrement attentif à ses résultats scolaires, et sa mère, à son comportement. Line justifie sa situation d'enfant unique par le fait qu'elle aurait découragé ses parents à faire d'autres enfants. Sa mère *ne* l'estimerait *pas très sage et très maladroite.* Elle peine à illustrer ces remarques et ne livre que des actes très anodins: *je ne range pas toujours ma chambre, j'aime pas aller acheter le pain et j'ai toujours cassé un peu tout (par exemple ?) parfois je casse la vaisselle sans faire exprès, je tiens pas les choses, je fais tout tomber : stylos, partitions de musique, assiettes, etc.* Lorsque nous lui faisons remarquer que tout cela n'a rien de très alarmant, elle rationnalise très fortement le mode éducatif de ses parents, expliquant que leur attitude est normale, qu'elle est heureuse comme ça, que *leurs exigences sont la preuve de leur intérêt* pour elle et de leur bienveillance, pour son avenir : *à cause de la guerre, ils n'ont pas pu faire d'études. Depuis la maternelle, ils m'ont toujours dit qu'en faisant de bonnes études j'aurais un très bon travail. Ils veulent ma réussite.*

Au WISC III, elle obtient un QIT de 149 (QIV 149 et QIP 133). Sur le plan clinique, Line apparaît parfois *sidérée* par les questions. Ainsi, au subtest information, la question : *qui est Christophe Colomb ?* accueille la réponse: *c'est Christophe Colomb*, sans que cette étrange répétition ne semble la gêner. Nous insistons : *oui mais qui est-ce ?*, elle répond : *ben un homme*. Et encore : *oui mais qui est-il ?* et seulement là, Line produit sa réponse: *c'est celui qui a découvert l'Amérique.* De même, à la question : *de quoi est composée l'eau ?*, Line répond deux fois de suite : *ben d'eau.* Dans ces moments, elle semble un peu perdue, s'accrochant en quelque sorte aux mots de la question posée, comme à une bouée. L'échelle verbale est excellente et homogène, l'échelle de performance est beaucoup plus hétérogène. Line manque en particulier de confiance dans ses capacités de réalisation lors des trois épreuves motrices du test. Aux arrangements d'images, où elle obtient 9 en raison de ses trois erreurs et du temps pris à la mise en ordre des autres planches, elle est anxieuse et formule ses états d'âme: *honnêtement je sais pas, je suis un peu perdue, je suis vraiment nulle*. Aux cubes, elle fabrique les figures du modèle, mais ne s'encombre pas de leurs angles de présentation. Ce qui compte pour elle est la réalisation de la figure : *pour moi c'est la même chose !*, répond t-elle face à notre étonnement (aux deux premiers items). Elle inverse également figure et fond du

troisième item (les cubes rouges et noirs sont inversés : elle s'en rend compte spontanément, mais après l'arrêt du chronomètre). Elle nous montre ses figures (toujours bonnes) avec cette invariable phrase : *je crois que c'est ça* ? Enfin, à l'assemblage d'objets, Line inverse le flanc du cheval (c'est une erreur fréquente). Lorsqu'elle se rend compte que quelque chose ne va pas dans son assemblage, elle formule cette phrase touchante à haute voix : *en fait on est tordus non ? (rit) rien qu'en faisant ces petits exercices je me rend compte que je suis un peu tordue !* D'une façon générale, lorsqu'elle n'est pas sûre de la réponse, Line répond très souvent de façon inaudible et lorsque nous lui demandons de répéter, elle formule immanquablement « heu non rien » en souriant. Au vocabulaire, elle explique préférer de très loin les exercices écrits aux exercices oraux. Elle dit ne *pas être à l'aise quand il faut parler*.

La confusion autour des représentations corporelles émerge à nouveau au Rorschach (planche III *c'est pas un peu dans l'organisme... à l'endroit où... y'a des... d'où sortent les règles on va dire (rire gêné, recherche d'étayage*). Line semble parfois avoir accès au refoulement (planche I : *j'vois pas quel animal c'est, c'est un peu flou.* Planche II : *la planche symbolise un bouddha mais aucune justification perceptive ne peut le détailler.* Planche IV : *ça m'a évoqué un monstre. Enfin je vois pas pourquoi je vois un monstre mais je vois pas trop à quoi ça peut ressembler*), mais le « flou » récurrent de ses projections perd parfois contact avec les ancrages pulsionnels, quittant alors le registre du refoulement pour témoigner d'un important défaut de symbolisation primaire. Lors du choix de sa planche préférée, son argumentation témoignera de l'impact de ce défaut de symbolisation sur son abord du matériel (planche V: *les choses étaient bien distinctes de sorte à pouvoir les reconnaître et en même temps assez effacées, cachées (?) c'était clair et en même temps foncé* -discours confus). L'absence de kinesthésie (témoin de la mobilisation intellectuelle face au matériel) est à la mesure de la surreprésentation du sensoriel (réponses couleurs et estompages), qui lui, traduit le laisser-aller régressif aux effets du test. L'intérieur du corps (et en particulier la différence des sexes) interroge simultanément beaucoup Line dès que le pulsionnel émerge (planche III : *Le bas du bassin : la forme, mais je sais pas du tout à quoi ça ressemble à l'intérieur alors je suis mal placée pour... (rire),* planche VI : *un raton laveur qu'on a dépouillé de l'intérieur,* planche X : *une menthe religieuse ah non ça serait pas un monsieur... c'est bizarre qu'elle ait les jambes repliées ; un hippocampe).* On peut deviner ici le support pulsionnel de la pensée, puisque les planches sexuelles/agressives sollicitent des investigations cognitives sur les mécanismes internes du corps *(ici on voit les poils).* Cet ensemble paradoxal frappe. Le très fort investissement de la pensée de Line proviendrait-il en partie d'une lacune de la symbolisation primaire ?

La figure maternelle sollicite tout particulièrement ce flou représentationnel (planche I : *c'est flou,* planche VII : *c'est plus foncé sur les bords, comme la profondeur, c'est pas droit y'a plein de zigzags (rit) comme dans les cartes,* planche IX : *Oh j'avais pas vu mais y'a un rhinocéros ici! Ah si j'avais vu un mammouth... avec les bosses et les pattes... (bosses ?) je crois pas, en fait je sais pas ce que c'est... ... ou alors ça pourrait être un animal qui...* etc.). À l'enquête des choix, c'est la planche maternelle (VII) qui sera désignée comme la moins aimée : *Celle avec les trois têtes j'ai pas trouvé ça assez cohérent, un peu flou.*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Au TAT, Line nous adresse parfois des regards perdus de nourrisson implorant, souriant légèrement, en particulier lorsque le matériel est régressif (planches 9GF et 11). Ses récits font apparaître une imago maternelle opératoire. Elle n'émerge que sous forme *d'employée de ménage* le nez rivé dans une composition florale (planche 5), d'une *répétitrice* focalisée sur le travail scolaire (planche 7GF) ou d'une *grand-mère* grondant l'enfant qui, pourtant, s'est blessé (planche 13BM).

Planche 2, Line l'évoque sur sollicitation, à l'enquête, dans des termes de « fou » qui nous rappellent le traitement de la planche VII du Rorschach (*y'a celle-là mais on dirait qu'elle est pas dans l'histoire parce que... (rit) (?) elle a l'air enceinte, elle a aussi l'air de travailler aux champs (qui est-elle ?) je sais pas. (pas dans l'histoire ?) je trouve que ces personnages font plus photo, plus réalistes que ce personnage là, je sais pas*). Le défaut de symbolisation primaire apparaît donc à nouveau en lien avec l'imago maternelle, parfois sous forme de sidérations et de distorsions perceptives franchement régressives (planche 7GF *une enfant qui est en train de jouer avec sa poupée. Elle doit lui faire ses devoirs (?) (Line semble absente) et heu... c'est un bébé ça ? (montre non pas la poupée mais la zone correspondant à l'intérieur des mains de la femme adulte).*

La planche 19, dite *maternelle archaïque,* semble à nouveau exprimer ce manque de symbolisation primaire par un accrochage intellectualisé plaqué à la réalité externe (pouvant s'apparenter à la *curiosité intellectuelle*) : *un homme qui regarde un tableau plutôt abstrait dont il ne comprend pas tous les sens mais il cherche et peu à peu ça s'éclaircit. Des formes deviennent un bateau renversé, des carrés deviennent des fenêtres, des hublots avec des personnes à l'intérieur, puis il aperçoit la raison du retournement du bateau : une poutre en bois (Line nous dicte les mots de façon scolaire) et alors le tableau prend tout sa signification.* Ce qui est le plus frappant dans ce récit est la façon dont elle en vient spontanément à nous dicter mot à mot son récit. Cet accrochage à notre écriture manuelle entrera directement en écho avec notre conclusion à propos de la symbolisation, quelques lignes plus bas. Nous y évoquerons *l'écriture* comme activité révélatrice d'une inscription symbolique fondamentale ; aspect que nous mettrons en lien avec les troubles dysorthographiques si fréquents des enfants surdoués. L'étrange réaction de Line lorsqu'elle se met subitement à nous dicter les mots du récit au rythme de notre écriture, s'inscrit certainement dans la même quête de sens et de repères que traduisent ses regards de *bébé perdu.* Elle tente, face à ce matériel régressif et maternel –qui réveille bien entendu l'origine de son défaut de symbolisation- de trouver un étayage externe du côté d'un symbole (la lettre), sans doute de la même façon qu'elle *s'accroche*, d'une façon générale, aux données externes qui fondent son impressionnant QI.

On pense également ici à son goût pour l'aquarelle ; peinture aux couleurs et aux contours flous, qui ont certainement une fonction libératrice de projection de ce défaut de figuration sur un support externe.

L'issue de son récit à la planche suivante (planche 16, blanche) offre un aperçu du destin que prendraient ses mouvements régressifs si ses objets externes d'étayage, insuffisamment internalisés, disparaissaient : *C'est une jeune*

fille, elle était avec deux frères, elle avait tout l'amour dont elle avait besoin, des bonnes notes, des cadeaux, puis d'un jour à l'autre elle a perdu sa famille dans un accident, elle ne savait plus comment faire et elle s'est rendue compte à quel point elle avait besoin d'eux et qu'ils étaient là pour elle (rit), qu'ils avaient été là pour elle. Elle a pleuré puis elle s'est mise à écrire, à dessiner, par des choses abstraites ce qu'elle ressentait. Mais personne ne les comprenait et puis elle est morte, comme tout le monde, incomprise. Dans ce scénario, Line accidente ses parents (ce qui libère une satisfaction très vive puisqu'elle en rit), mais une autre partie d'elle l'auto-punit pourtant très lourdement. Il est probable que ce récit « tout en excès inverses » soit l'expression du clivage : *La crainte de perdre l'amour de l'objet oedipien est tapie dans l'ombre de toute représentation de désir. Complétude du moi et présence de l'objet, absence de l'objet et désolation du moi sont les conditions, extrêmes et opposées, d'une économie psychique décidant tantôt du sentiment d'intégrité, tantôt du vécu de désintégration* (C. Chabert & J.-C. Rolland, *Les divisions de l'être*, 2001).

Qualité de la symbolisation primaire et secondaire de Line:

Indices d'une bonne symbolisation primaire (Rorschach)	Significatif ?	Indices d'une bonne symbolisation secondaire (Rorschach et TAT/CAT)	Significatif ?
F+% > norme (cf + haut)	O	TRI souple : pôles intell. et sensoriel tous deux représentés (À l'opposé : *Coartatif* ou *Coarté pur*)	N
Absence de sidération	N		
Absence de surinvestissement des limites et/ou du stimulus	N		
Absence de retournements entre figures et fonds (int/ext, fond/forme)	N	Souplesse et richesse du langage	O
Absence d'agitation motrice pendant la passation	O		
Présence de K/k (cf + haut)	N		

Si le profil de Line nous semble bien moins inquiétant que ceux d'Isidore et de Sébastien, son défaut patent de symbolisation primaire interroge à nouveau les bases de son excellent niveau intellectuel. Nous pensons ce défaut de symbolisation possiblement fondé par un clivage partiel* de l'objet maternel primaire, apparu parmi ses projections comme opératoire et carentiel**. Les attentes narcissiques massives de ses parents ont, tout comme pour Isidore et Sébastien, certainement poussé Line à surinvestir la pensée comme voie de négociation de cette béance affective et symbolique menaçante pour la constitution de son identité et de son narcissisme.

Conclusion

Nous avons évoqué, au cours de l'élaboration de notre première hypothèse, un trait particulièrement récurrent chez les enfants surdoués : les troubles grapho-moteurs. Nous aimerions, après avoir tenté un éclairage de ce phénomène par la question de l'agressivité, aborder ici la charge symbolique de la démarche d'écriture. M.-A. Dupasquier, en expliquant la défaillance du processus de symbolisation chez les enfants qui écrivent difficilement, fait en effet écho à nos propres découvertes cliniques: *la lettre ne peut être traversée par une transformation imprimant un processus de symbolisation. Le corps de l'enfant, dans le geste d'inscription, révèle toujours la même*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

déficience par les crispations raidissant son bras et en gênent la mobilité. L'enfant qui écrit mal est un enfant qui a du mal lorsqu'il écrit en ce sens que (...) Il se fatigue en écrivant ; il a parfois mal comme si son corps, au plus profond de lui, manifestait une faille, un manque. Il a mal comme si ce même corps, signifiant corporel de l'intériorisation du processus de symbolisation, dévoilait là une carence (M.-A. Dupasquier, *Pourquoi certains enfants écrivent-ils « mal » ?,* 2007).

Selon elle*, ces enfants maintiennent par cette difficulté graphique, maintiennent un « trop de corps » dans la crispation, la raideur et le malaise. Ce trop de présence, maintenu sur tous ces plans – l'autre, l'image, le corps–, cette difficulté à introduire écart et séparation signe un défaut de l'élaboration de la représentation de l'absence. L'on peut penser qu'une défaillance dans le travail premier de symbolisation qui s'élabore dans les premières relations à l'objet n'a pas permis le dépassement des angoisses archaïques destructurantes, d'où la persistance de zones de confusion dans leur psyché, le mécanismes de clivages qui en sont les corolaires et le caractère défensivement répétitif, figé et raide de leurs habitudes et de leurs comportements, d'où semble s'exclure la temporalité. On peut donc dire que l'enfant qui écrit mal est toujours un enfant en grande souffrance psychique.*

* Clivage cohabitant avec le contre-investissement pulsionnel de l'agressivité. Ces deux registres de conflictualité ne semblent pas incompatibles si l'on en croit Freud pour qui refoulement et clivage luttent tous deux contre la menace d'une *déstabilisation narcissique du Moi par une fantasmatique sexuelle.*

** L'exil familial et la méconnaissance de la terre d'origine de ses parents peut également avoir ajouté au « flou » de ses représentations.

Je pense que l'acte d'écrire est métaphorique d'une inscription dans le social. (...) Il s'y engage avec tout son corps, toute son histoire, cette histoire pulsionnelle et relationnelle dont son corps, son tonus même a gardé la mémoire, mémoire de cette enveloppe contenante et narcissiquement structurante, dont il a pu être entourée et qui seule peut lui épargner les angoisses destructrices (...). La filiation généalogique constituerait, par la transmission du nom, une première inscription symbolique. L'écriture serait la seconde, or, *la difficulté à assumer cette deuxième inscription symbolique caractérisant ces enfants est toujours révélatrice d'un manque dans la première. Ce manque serait suscité par un espace de confusion à connotation possiblement incestuelle resté activable dans la génération d'avant et dont cet enfant, pour des raisons parfois contingentes, se trouve être le représentant et la victime.*

On retrouve ici la démarche de pensée développée par les auteurs de notre référentiel métapsychologique : le traumatisme précoce, par ses effractions (agonistiques, c'est à dire sur un mode carentiel, ou encore sur un mode incestuel de « trop plein pulsionnel »), aurait engagé un défaut de symbolisation primaire, auquel le psychisme répondrait par le clivage, afin de maintenir la survie d'une partie du psychisme douloureusement affaibli. Encouragé par l'environnement familial (par les idéaux parentaux et la menace de perte d'amour si l'enfant n'y répond pas), le surinvestissement de la pensée offrirait les bénéfices défensifs déjà largement exposés dans notre travail (et variant selon les registres de fonctionnement). Mais les conséquences de ce manque de symbolisation

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

primaire émergeraient ça et là, en particulier lorsque l'affect est mobilisé, mais également dans le registre de l'écriture (troubles grapho-moteurs), si symptomatique chez les enfants surdoués.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Conclusion

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Ce travail Doctoral est né au carrefour de deux intérêts ; celui de l'air du temps, certes, mais aussi celui de la communauté scientifique, que le sens du surdon infantile et ses hypothèses étiologiques divisent. Nous nous interrogions, en rédigeant notre introduction il y a quatre ans, sur ce qu'il y avait à comprendre de ce phénomène dans une perspective psychanalytique : ne concernait-il que l'intelligence ? que cachait la souffrance qui lui était si souvent associée ?

Pour tenter de répondre à ces questions, notre abord théorique a tenté d'articuler les notions de *génie* et de *folie* chez l'enfant surdoué, chez l'adolescent, mais aussi chez le génie créateur adulte, car nous pressentions la littérature psychanalytique consacrée à ce dernier profil particulièrement susceptible d'enrichir notre compréhension de ces enfants. Une réflexion métapsychologique autour de la régression a ensuite été proposée, traduite sous ses différents aspects par un dernier chapitre consacré aux techniques projectives.

Notre méthodologie s'est portée sur les bilans psychologiques complets (WISC, Rorschach, Épreuve thématique) de 26 enfants et adolescents surdoués, âgés de 7 à 16 ans, présentant une indiscutable supériorité intellectuelle (un QIT à la fois supérieur à 140 et homogènes). La première moitié de ces sujets a été recrutée dans un contexte de consultation psychiatrique (principalement au *LECI, laboratoire d'exploration cognitive intégrée* du service de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent du Pr Cohen, Hôpital Pitié-Salpétrière). La seconde moitié de ces sujets, présentant les mêmes données quantitatives (âges et QI équivalents), a été recrutée à l'Institution scolaire M. (établissement scolaire parisien

privé sous contrat), essentiellement à l'aide de passations collectives du test PM-38 dans les classes. Pour y participer, ces enfants devaient n'avoir jamais passé de test d'intelligence et par conséquent, ignorer leur QI (ce afin d'éviter toute interférence entre les échantillons). Ce procédé a permis de distinguer les sujets les plus performants, puis de les soumettre au même bilan psychologique complet que les consultants. Cet échantillon global a mis à notre disposition, de façon tout à fait inédite, un comparatif exceptionnel d'enfants et adolescents surdoués consultants et non-consultants.

Nos six hypothèses reprenaient les aspects saillants de notre exposé théorique et ont constitué les échelons d'une démarche de pensée qui pourrait être résumée ainsi: le surinvestissement intellectuel de ces enfants colmaterait toujours une importante fêlure affective (dépression, psychose). Ce choix symptomatique comporterait en particulier le bénéfice inconscient, par la maîtrise intellectuelle et les gratifications qu'il octroie, d'un retour à une complétude narcissique primaire perdue. Le fait que les enfants surdoués soient quasi invariablement des garçons, uniques ou aînés de fratrie, serait lié à l'investissement maternel à la fois incestuel et anaclitique dont ils ont fait l'objet et auquel leur positionnement familial les expose tout particulièrement (père absent). La dépression infantile entraverait l'installation des *digues psychiques* (Freud) propre à la latence, cette *parade narcissique* s'effondrant avec l'avènement pubertaire. Ce qui distinguerait les enfants surdoués consultants des non-consultants tiendrait à la constance d'un appui identificatoire paternel suffisamment établi sur le plan symbolique pour *disperser* l'excitante et insuffisamment contenante dyade mère-fils. Cette distinction devait être appréciée, en dehors de l'exploration clinique, par la plus forte représentativité de filles parmi les non-consultants. Notre dernier axe exploratoire, enfin, tenait à distinguer deux profils d'enfants surdoués, que nous envisagions corrélés à nos deux groupes. L'un, affichant une pensée riche et liée, authentiquement sublimée, ayant trouvé une certaine forme de profit à ce surinvestissement (sujets non-consultants). Le second, très en souffrance, affichant une intellectualisation stérile et inutilisable, strictement défensive, déliée, non sublimée et menée par l'idéalisation (sujets consultants).

La mise à l'épreuve de ces hypothèses auprès des 26 sujets de l'échantillon, a permis de récolter un matériel extrêmement riche, auquel se sont ajoutées un certain nombre de révélations inattendues, inhérentes à toute investigation clinique. Nous aimerions restituer dans cette conclusion de façon synthétique les résultats les plus significatifs offerts par cette recherche ; qu'ils aient été ou non sous-tendus par une hypothèse au préalable.

Perspective psychopathologique

Notre rencontre avec ces enfants et adolescents surdoués nous est apparue particulièrement douloureuse sur les plans clinique (de la relation) et symptomatiques. Il s'agit sans aucun doute d'une population particulièrement fragile sur le plan de la santé psychique. Parmi cet échantillon de 26 sujets surdoués, 11 sont apparus *limites graves* ; 12 *limites à valence névrotique*, et 3 *névrosés*. Ce qui signifie que les surdoués, même non-consultants, vont globalement très mal. Ces registres de fonctionnement nous ont permis de mieux comprendre certains de leurs traits récurrents (dépression, troubles du comportement, insomnies) et les notions d'*immaturité affective* ou de *dyssynchronies* ont été traduites dans

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

une terminologie psychanalytique (en particulier en termes de *fixations* pathologiques aux différents *stades du développement psychosexuel*).

Néanmoins, les 3 sujets névrosés (tous non-consultants), bien qu'extrêmement minoritaires, invalident notre hypothèse. Avoir un QI égal ou supérieur à 140 et un oedipe structuré est possible !

L'exploration très fine du profil de ces trois surdoués non pathologiques semble néanmoins attester de la fonction toujours défensive d'une telle inflation de la pensée. Voici les déclinaisons de cette fonction, telles qu'elles nous sont apparues:

- Les surdoués présentant une organisation *limite grave* surinvestissent très manifestement les données extérieures - culturelles et logiques- pour suppléer à un manque de repères identitaires internes.
- Les sujets *limites* et *narcissiques* surinvestissent ces mêmes champs de la pensée essentiellement pour parer à la perte : les données externes offrent la garantie d'une immuable constance, elles ne menacent ni de se retirer, ni de décevoir (enjeu anti-dépressif). Elles permettent également de trouver un contenant non-affectif à l'intérieur du psychisme (enjeu limitatif). Enfin, elles nourrissent un Idéal du Moi souvent tyrannique, généralement encastré dans celui des figures parentales (enjeu narcissique).
- Les sujets névrosés, eux, surinvestissent la pensée afin de contre-investir une agressivité oedipienne coupable.

Il faut noter que cette répression coupable de l'agressivité, qui infiltre la dynamique psychique de l'ensemble des surdoués de notre échantillon, est due à des figures parentales précisément *inattaquables*. Chez les filles et les garçons, en raison d'une mère déprimée ou absente (en particulier dans l'histoire précoce de l'enfant), et/ou d'idéaux de performance massifs projetés sur l'enfant. Et pour les garçons, en raison d'un père oedipien méconnu dans sa puissance phallique par la mère et/ou d'idéaux de performance massifs projetés par lui sur son fils. Les attaques agressives normales de l'enfance (*sadique-orales*, *sadique-anales*, puis *oedipiennes*) n'ont pu être dirigées contre les figures parentales ; elle ont été détournées du côté de la pensée mais aussi de la motricité. Ce détournement pulsionnel de l'agressivité réprimée par la relation, est selon nous à l'origine d'une multitude de traits caractéristiques de ces enfants (hyperkinésie, maltraitance par les pairs, idées noires, humour, troubles grapho-moteurs, compétences mathématiques, dysorthographie).

Si le *surdon* n'est pas pathologique en soi, il nous semble donc toujours constituer la conséquence d'un *conflit psychique*.

Cette recherche nous a effectivement révélé qu'obtenir un QI supérieur à 140 n'était pas *simplement* le reflet d'une *intelligence supérieure*. L'enfant *simplement intelligent* ne s'intéresse pas à tout, sans distinction. Il n'est pas performant dans tout. Les enfants de cet échantillon représentent moins d'1% de la population : ils possèdent non seulement un QI absolument rare, mais également homogène dans sa rareté. Ce qui signifie que rien ne les intéresse pas, ou moins,

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

qu'autre chose. Ils ont d'ailleurs rarement *une* passion, ils sont *globalement* curieux de tout (*encyclopédiques*). Or, lorsque l'affectivité est apaisée et bien nourrie, a t-elle toujours autant d'appétit, d'élan à investir autant les données extérieures? Et lorsque l'extérieur (c'est à dire : *ce qui ne concerne pas soi*) passionne à ce point, ne fuit-on pas l'intérieur de soi? Il manque à ce tableau toutes les liaisons psychiques liant la mobilisation affective pour un *objet* à la mobilisation intellectuelle qui en découle. Un investissement global pour tout, coupé de ses racines affectives, n'a selon nous que peu à voir avec l'intelligence dans sa fonction adaptative, socialisante, épanouissante. Nous avons vu que la démarche cognitive n'était chez ces enfants pas tant mobilisée à des fins de *plaisir de penser*, qu'à des fins défensives, elle qu'elle constituait une sorte de rempart séparateur, précisément voué à occulter le fait que cette première mobilisation affective (intérêt épistémique découlant de l'intérêt pour le premier objet maternel) n'a pas laissé d'empreinte suffisamment bonne. Le surdon, même si nous avons constaté combien il prenait une place différente dans l'affectivité des enfants de notre échantillon, constituerait ainsi globalement un surinvestissement de la fonction *cognitive* pour parer à un vide *affectif* partiel, et plus précisément à un investissement parental non protecteur (absence, dépression, idéalisation). La majorité de ces enfants nous est finalement apparue ainsi : à la fois massivement investis, et terriblement insécurisés. Et c'est dans cette faille que leur surinvestissement de la pensée a trouvé l'occasion de se nouer.

Les éclairages neurobiologiques de J.-P. Tassin figurant dans notre débat introductif pourraient sans doute trouver ici une voie de ré-interprétation. Son hypothèse d'un pan inné, immuable de la pensée (*analogique*) nous semble occulter l'incroyable puissance de la psyché, nottamment sur la vie somatique. La recherche en psychosomatique ne cesse t-elle pas de nous ouvrir à ce constat ?

Le surdon comme voie symptomatique : déterminants intra-familiaux

Être surdoué apporte des bénéfices narcissiques majeurs : la clinique familiale a mis en relief les attentes parentales immenses posées sur l'enfant (elle a été observée de façon formelle chez 19 familles, dans des termes relatifs chez 3 familles et il nous a été impossible de la déterminer pour les 4 restantes, en raison de difficultés méthodologiques. Ce que nous pouvons traduire néanmoins de fort révélateur, c'est qu'aucune famille n'a été totalement exemptée de cette observation). La clinique des enfants laisse émerger, dans la continuité des fantasmes parentaux, un Idéal du Moi particulièrement exigeant (25/26 affichent des préoccupations narcissiques massives au cours des entretiens, de la passation, et au sein des cotations projectives).

Deux faits peuvent contribuer selon nous à nourrir cette lecture. Tout d'abord la variable de l'aînesse : les surdoués de notre échantillon sont, dans la continuité de la littérature, presque tous des aînés (19/26). Ce trait est donc explicitement un facteur menant au surdon (ce qui prouve selon nous à nouveau combien cette singularité cognitive n'est pas génétique, innée!). La raison est très certainement que leur statut les expose tout particulièrement aux projections narcissiques parentales. On peut observer à ce propos que parmi les 7 restants, tous sont des seconds et 5/7 ont un sexe différent du premier : seulement 2 sujets parmi les 26 de l'échantillon ne sont donc ni le « premier fils » ni « la première fille » d'au

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

moins l'un des 2 parents.

D'autre part, 25/26 sujets ont des parents mariés qui vivent sous le même toit, ce qui nous semble statistiquement peu représentatif de la population générale et peut également témoigner de la proximité du regard porté sur ces enfants par les deux parents.

L'esbroufe masculine !

La variable « sexe » est surprenante : parmi les enfants et pré-adolescents consultants, 9/10 sont des garçons, alors que les groupes non-consultants du même âge sont harmonieusement composés de filles et de garçons (5 filles et 5 garçons). Il y a donc autant de filles que de garçons munis de QI supérieurs à 140, la *supériorité intellectuelle* n'est aucunement une affaire masculine ! Le fait que la population des associations de surdoués et des lieux de consultations spécialisées soit si largement peuplée de garçons, s'inscrit par conséquent dans le mouvement général des consultations: comme toujours, ils souffrent plus *bruyamment* que les filles. Mais attention: elles ne vont pas mieux qu'eux. Leur symptomatologie est simplement moins visible. C'est d'ailleurs à l'adolescence que les filles surdouées *décompensent* et consultent enfin : 2 des 3 adolescents consultants de notre échantillon sont des filles hospitalisées pour troubles graves, alors qu'elles étaient introuvables auparavant.

Caractéristiques de l'investissement parental

Cette vaste clinique a permis de mettre en relief trois fonctionnements parentaux singuliers (parfois mêlés dans un même foyer, ou chez un même parent) que nous estimons avoir été déterminants dans l'avènement du surdon de leur enfant.

Le premier est caractérisé par *l'absence*. Certains sujets de notre échantillon ont traversé une petite enfance extrêmement solitaire, souvent en raison d'une profession maternelle particulièrement absorbante. On retrouve dans la clinique de ces jeunes surdoués les tristes vestiges de la carence affective précoce. Il est probable que la solitude infantile et l'absence de réponses parentales aient offert un tremplin au surinvestissement de la pensée de ces enfants, les informations recueillies par ce biais s'étant substituées aux réponses affectives manquantes.

Le second profil, non sans lien avec le premier, est maternel et caractérisé par la *dépression*. Parmi les 13 enfants et adolescents consultants de notre échantillon, la dépression maternelle nous est apparue comme un fait clinique récurrent. Très rarement reconnue par la famille (sauf lorsqu'une hospitalisation l'a attestée dans le réel), elle est bien souvent associée à un fonctionnement affectif opératoire et à des propositions relationnelles de type anaclitique (étayage de la mère sur l'enfant).

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Notons que ces deux premiers profils parentaux (essentiellement maternels) se sont vus corrélés –sans grande surprise- sur le plan psychopathologique, aux 23 sujets « limites » de l'échantillon total.

Le dernier concerne -sans surprise également (mais pas uniquement) les 3 sujets névrosés. Il consiste en un procédé d'investissement très fréquent dans la clinique parentale de ces enfants : *l'idéalisation*. Nous avons rencontré cette idéalisation (de l'enfant, mais également du *lien à* l'enfant) chez de nombreuses mères et chez quelques pères également. Cette composante a pour particularité d'infiltrer toutes sortes de personnalités parentales, parmi lesquelles figurent en particulier celles que nous pourrions qualifier de *bonnes mères*. Des mères très aimantes, sensibles et chaleureuses, tout à fait susceptibles de mener leur enfant jusqu'à une névrose épanouissante, donc, mais idéalisant massivement leur relation à leur enfant, et signifiant par leur attitude et leurs mots à propos de lui, l'impossible place laissée à son ambivalence. Ce que l'enfant perçoit inconsciemment en ces termes: « si toi, qui me combles, romps le pacte de bienveillance entre nous, tu perdras mon amour et j'en serai dévastée ».

Ces caractéristiques de l'investissement parental justifient selon nous la singularité dynamique précédemment relevée chez ces enfants (répression de l'agressivité par crainte de perdre l'amour parental, et déplacement de cette énergie pulsionnelle réprimée, vers la pensée et/ou vers la motricité).

Profil paternel et lien avec la socialisation

Le caractère lacunaire de la figure paternelle concerne nettement l'échantillon d'enfants consultants (11/13), mais ne concerne pas l'autre échantillon (0/13), ce qui est bien sûr tout à fait passionnant. La corrélation entre adaptation sociale et solidité de la figure paternelle est vraiment très impressionnante (23 sujets sur 26 présentent une linéarité parfaite entre la qualité de leur intégration et les termes dans lesquels apparaît, sur les plans réel et symbolique, cette imago). Cette observation étaye de façon remarquable une thèse psychanalytique bien connue à propos de la fonction paternelle comme tiers séparateur de la dyade fusionnelle mère/enfant et gage de premier support à la socialisation (puisque l'enfant passe de la *fusion* maternelle au *groupe* familial, en accueillant ce second objet parmi ses investissements d'amour).

L'expérience révélatrice de la puberté

Les 6 adolescents surdoués de l'échantillon (14 à 17 ans) possèdent des traits singulièrement communs... ils sont étonnamment moraux et asexués, apparaissent « figés » dans leur présentation, n'adhèrent pas du tout au principe de séduction esthétique (grosses lunettes, acné, vêtements démodés), revendiquent leur apragmatisme sexuel et le caractère vertueux de leurs préoccupations, signifient être choqués par le monde pulsionnel environnant. Leurs protocoles projectifs et leurs histoires familiales nous ont permis de deviner les carences affectives précoces (mères déprimées, absentes ou opératoires) à l'origine de cet impossible investissement pulsionnel vers le vivant, l'humain. Leur immobilisme semble s'être construit en miroir avec la dépression maternelle. Sur le plan psychopathologique, les 3

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

adolescents consultants vont vraiment très mal (2 filles hospitalisées en psychiatrie pour troubles du comportement alimentaire, scarifications, etc. et 1 garçon très inquiétant : mystique, passionné d'armes). Parmi les non-consultants, 2 ont récemment eu recours à une prise en charge psychologique parce qu'ils se sentaient tristes, isolés et anxieux. Ces observations attestent selon nous une nouvelle fois du caractère défensif du surdon (ou du *surinvestissement de la pensée*) qui, face aux émergences pulsionnelles pubertaires (sexuelles, agressives), ne peut plus prendre en charge l'affectivité et cesse d'être protecteur et contenant.

Caractéristiques de l'intelligence des enfants surdoués au regard des outils projectifs d'évaluation de la pensée

Nous avons croisé chez chaque sujet plusieurs registres de compétences: la qualité de ses résultats scolaires, de ses processus de pensée, de sa symbolisation primaire, secondaire, et de ses processus de sublimation (les quatre dernières investigations, projectives, ayant été appréhendées à l'aide de configurations de facteurs validées par d'autres recherches).

On peut retenir de ces croisements un certain nombre d'observations. Tout d'abord, les compétences de ces enfants sont aussi incroyablement disparates que le sont leurs organisations psychopathologiques (ce qui donne une fois de plus matière à réflexion autour de la portée du QI dans nos représentations : comment se satisfaire de cette donnée quantitative en tant qu'unique agent définissant une catégorie d'enfants ?..). Nos observations s'inscrivent en effet dans la continuité des travaux de M. Emmanuelli, qui observait la rareté du processus de sublimation chez les adolescents, même très intelligents, et l'absence de corrélation entre le QI et la qualité des processus de pensée aux tests projectifs.

Ensuite, la qualité des résultats scolaires est excellente chez les non-consultants (13/13) et inégale chez les consultants (7/13) ce qui ne me semble pas tant lié à des causes psychopathologiques (puisque sur ce plan, les non-consultants ne vont pas significativement mieux que les consultants), qu'à des causes environnementales. Les deux facteurs évoqués plus haut, concernant la bonne intégration des règles sociales en lien avec l'effet structurant de l'imago paternelle, s'ajoutent certainement chez les non-consultants aux attributs singuliers de l'école privilégiée dans laquelle nous les avons recrutés (école à la fois très stimulante, encourageant la créativité, et très cadrée, contenante, civique, ne tolérant aucune injustice).

Contre toute attente et de façon tout à fait intéressante, le niveau de symbolisation primaire des enfants surdoués est très en deçà de ce que leur exceptionnel QI laisse présager, puisque la moitié d'entre eux seulement obtient des facteurs de bonne qualité aux tests projectifs (7/24 sont mauvais et 5 sont moyens, sans répartition significative selon les âges, sexes et groupes). L'accès à la symbolisation secondaire apparaît également entravée chez 10/24 sujets (4 sont mauvais et 6 sont moyens). Le plus troublant tient certainement à l'observation d'une symbolisation primaire plus mauvaise encore que la symbolisation secondaire, chez 3 d'entre eux... Nous pensons que le mauvais accordage traumatique au premier objet a engagé, chez de nombreux enfants de notre échantillon (et quel que soit leur registre de fonctionnement), un clivage narcissique donnant à ces enfants leurs traits parfois extrêmement dysharmonieux. Le surinvestissement de la pensée, encouragé par l'environnement familial, ayant colmaté leurs béances psychiques désorganisantes en leur offrant un

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

repère externe contenant. Nous pensons également que les difficultés grapho-motrices très connues de certains de ces enfants peuvent provenir de ce défaut de symbolisation primaire.

Enfin, sur 26 sujets, seuls 3 (1 enfant et 2 adolescents, tous non-consultants) subliment leurs pulsions d'après nos critères établis. Ce qui semble, à priori, bien peu. Le détournement pulsionnel agressif précédemment mentionné est rarement mis au service d'une souplesse créative mobilisée avec plaisir. Mais si la définition freudienne de la sublimation ne peut être retenue à propos des surdoués (Freud n'a jamais impliqué la pulsion agressive dans la sublimation), celle de M. Klein semble plus appropriée à notre réalité clinique. L'auteur définit en effet la sublimation comme la *capacité à canaliser les pulsions de la libido vers la créativité ; et la relation entre la sublimation et l'agressivité est plus directe et plus naturelle. Elle est étroitement liée à l'idée de réparation, considérée comme fantasme de réparer les dommages provoqués par ses propres tendances agressives. En tenant compte de l'interaction continue entre l'agressivité et la libido, la sublimation coïncide avec la forme la plus mature de liaison des pulsions, en direction de la culpabilité dépressive* (S. Argentieri & G. Valle Libutti, *Sublimation*, 2005). Si l'intellectualisation, menée par l'*idéalisation* (tout d'abord parentale, puis imprégnant l'Idéal du Moi des enfants eux-mêmes), nous semble donc constituer le tremplin défensif du surinvestissement de la pensée de ces jeunes surdoués, sa mécanique, elle, nous semble avoir été relayée par une dynamique pulsionnelle plus proche de la sublimation, au sens kleinien du terme, c'est-à-dire menée, elle, par la *culpabilité dépressive*. Mais même ainsi, le terme « créativité » peut-il être proposé comme équivalence du surinvestussement de la pensée ? Parmi nos 26 sujets surdoués, 2 seulement s'adonnent à une activité créatrice (Tom, dont les parents sont compositeurs de musique, écrit avec talent, et Line peint).

Notre détour par le génie créateur, enfin, mérite d'être ici ré-évalué. Car s'il nous a permis, en tout premier lieu, de nous mener vers les considérations pulsionnelles que nous venons de mentionner, il nous a également sensibilisée, dans une perspective psychogénétique tout à fait passionnante, aux souches affectives des *inflations psychiques* ici questionnées (surdon, création) du côté du *manque*, et en particulier de la dépression maternelle. Or, si l'investissement anaclitique de la mère vers l'enfant nous est apparu congruent avec notre échantillon de jeunes surdoués, l'absence paternelle s'est vue réfutée par notre étude, l'investissement narcissique de ce dernier nous étant apparu très actif dans le développement du surdon des enfants (attentes, stimulations, etc.). Il est probable que cette distinction poursuive les observations de P. Brenot dans notre exposé théorique : le créateur (artiste musicien, peintre), mené par les *représentations de choses*, naviguerait davantage dans l'imaginaire archaïque de la dyade primaire. Le penseur (surdoué, homme de lettre, chercheur ou philosophe), mené par les *représentations de mots*, nécessiterait un support symbolique paternel plus actif (dont la solidité, notamment dans les représentations de la mère, modulerait la qualité des dites productions, des plus *authentiques* jusqu'à l'*imposture*...).

_____

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

En rencontrant le *monde* des enfants surdoués (sa littérature scientifique, ses livres de vulgarisation, ses associations de parents, ses services consacrés en pédo-psychiatrie, ses écoles, ses classes dans les écoles, etc.) au cours de ces quatre années de travail, nous avons tout d'abord rencontré des adultes passionnés, intelligents, ouverts, investissant avec beaucoup d'intérêt la recherche autour du surdon, et sincèrement soucieux de venir en aide à ces enfants. Mais nous avons également rencontré le monumental fantasme narcissique masqué derrière toute cette passion. Nous avons senti combien la majorité des adultes entourant ces enfants tenaient fondamentalement à entretenir le mythe de *l'inné*, et combien les résistances à laisser entrer une autre perspective étaient massives (ce qui nous apparaît tout à fait irrationnel, puisque la perspective psychanalytique offre une voie d'interprétation à la fois étiologique et curative, ce qui n'est pas le cas des autres champs disciplinaires). Nous nous attendons donc à ce que notre travail, qui a contourné le piège de la fascination cognitive, suscite quelques agacements. Nous avons parfois eu le sentiment de nous attaquer à une figure sacrée ; ce qui n'est sans doute pas si éloigné de la réalité si l'on envisage que l'enfant surdoué est destiné, par ses parents et par les idéaux de la société qui l'accueille, à incarner une figure élitiste toute-puissante et protectrice.

Pourtant, l'enfant surdoué est un enfant, indiscutablement. Il souffre et a besoin de protection, d'étayage, de contenants affectifs ; ils lui ont souvent fait défaut. Nous souhaitons vivement que ce travail puisse aider nos collègues psychologues et pédo-psychiatres à appréhender les bilans psychologiques et les psychothérapies auprès de cette population.

Nous pensons fondamental, dans un premier temps, de « désapprendre » aux parents qui viennent nous voir la perspective innée du surdon de leur enfant, et de replacer ce chiffre de QI, qu'ils brandissent comme unique vérité chargée d'éclairer toutes ses souffrances*, dans sa réalité bien plus modeste de donnée informative. Notre expérience clinique auprès de cette population nous indique que le meilleur moyen de soigner la souffrance de l'enfant surdoué est assurément de se défocaliser de cette donnée et d'aller chercher dans son affectivité, comme chez tous les enfants, ce qui a pu le blesser dans son histoire affective familiale. Ce QI ne fait que témoigner de l'existence préalable d'un conflit psychique, sur lequel il s'est bâtit. C'est ce conflit originel qui devra être exhumé et élaboré avec l'enfant (ou l'adolescent) et sa famille. Il justifiera assurément beaucoup mieux l'ensemble de ses symptômes. Ce travail doctoral nous a permis de pouvoir affirmer qu'un QI très élevé n'entrainait aucune fatalité (ni psychopathologique, ni sociale, ni scolaire...), que la souffrance de ces enfants obéissait aux logiques de l'affectivité de tous les autres enfants et que, comme chez eux, l'intelligence constituait une ressource, et non une faiblesse.

Nous n'hésitons pas, personnellement, à illustrer les édifications affectives de la pensée, par l'illustration de polytechniciens ou autres *savants fous* enfermés, abonnés à leurs ordinateurs et à l'isolement, lorsque d'autres individus aux QI bien plus modestes évoluent dans un accordage affectif lumineux, réconfortant, suscitent l'investissement et la confiance de toutes les personnes qui les croisent, s'épanouissent dans leur travail et parviennent à construire une vie de famille heureuse. Le bilan psychologique *complet* aide tout particulièrement à illustrer ce discours, grâce aux articulations si passionnantes qu'il permet de mettre en lumière entre pensée et affectivité, chez chaque enfant.

* Cette lecture est malheureusement extrêmement répandue et pratiquée par de nombreux professionnels mal informés. Généralement enrôlés par des associations qui leur garantissent ainsi un flux régulier de clients, ces collègues *dépisteurs de surdoués* ne s'encombrent pas des tests de personnalité et offrent rapidement un chiffre de QI sans aucune explication sur l'origine, la nature et les solutions à apporter à la souffrance de l'enfant. Comment le pourraient-il, puisque eux-mêmes ne se représentent pas la façon dont ses symptômes sont corrélés à cette information chiffrée ? La famille repart avec toute sa souffrance et... une réponse qui ne constitue en réalité qu'une question de plus, qui l'amène à acheter des livres et consulter des sites dont nous connaissons la teneur très descriptive et forcément impersonnelle. Ces familles, pendant les années qui suivent, n'oseront pas solliciter d'autres soignants car elles auront le sentiment que personne ne pourra les aider davantage. Ce phénomène de « dépistage », prôné par certains, peut-il raisonnablement être estimé sérieux , déontologique, curatif?

Nous n'hésitons pas non plus à rappeler aux parents parfois un peu perdus de notre époque, que leur souhait est l'épanouissement affectif de leur enfant, et non uniquement sa réussite scolaire, universitaire, professionnelle. Le matraquage médiatique, incontournable écueil de notre ère, injecte du « plus » et du « mieux » dans tous les foyers, et semble aveugler bien des parents, qui, après un accueil manifestement surpris de notre hiérarchisation de leurs valeurs, finissent par la trouver d'un grand réconfort !

Nous l'avons déjà écrit de nombreuses fois : l'éclairage à notre sens central de ce travail, dans une perspective curative, relève tout d'abord de la prise en charge de la dépression de ces enfants consultants, tout à fait indépendamment de leur inflation intellectuelle. Nous aussi, professionnels, devons désapprendre ou plutôt, compléter, ce que nos collègues cognitivistes nous ont transmis depuis des décennies à propos de ces enfants : leur supériorité intellectuelle, lorsqu'elle s'élève à de tels scores, ne nous semble pas tant innée, que fondée par un conflit psychique. Il serait donc malhonnête, pour ces enfants, de nous laisser impressionner par leur seule intelligence, dans la cure.

Enfin, la sensibilisation à l'inexprimable agressivité (pourtant saine et attendue) de leur enfant aidera beaucoup ces familles à le libérer de sa coûteuse dynamique économique. La reconnaissance du droit de l'enfant d'être en colère contre ses parents, la possibilité pour lui de conflictualiser ses relations de façon frontale (mais respectueuse), de se faire entendre, en ayant entendu ses parents l'y autoriser, sera salutaire.

Les perspectives offertes par ce travail sont très nombreuses. Nous aimerions tout d'abord agrandir cet échantillon à un nouveau groupe de 13 sujets, également non-consultant, mais provenant d'un environnement socio-culturel beaucoup plus simple. L'Institution scolaire M. constituant un lieu de recrutement certainement biaisé si l'on veut prétendre cet échantillon représentatif des enfants surdoués français dans leur ensemble. L'implication de la figure paternelle et de l'environnement scolaire pourrait ainsi prendre un nouveau relief, plus éclairant encore.

Nous souhaitons également que ce travail auprès d'une population dont les compétences sont *homogènement* supérieures, contribue à éclairer les variations de profils cognitifs lorsque les écarts entre indices (verbaux, logiques, etc.) sont importants. La direction prise par l'agressivité pourrait, en particulier, être localisée dans ses voies privilégiées d'expression.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Annexes

A- Introduction aux épreuves projectives

I- Démarche d'analyse du Rorschach

1- Clinique de la passation

2- Traitement du contenu latent de chaque planche

3- Cotations

4- Psychogramme

5- Confrontation aux normes

6- Regroupement des facteurs

7- Élaboration du compte-rendu

II- Démarche d'analyse du Thématic Aperception Test (TAT)

1- Clinique de la passation

2- Traitement du contenu latent de chaque planche

3- Cotations

4- Mise en relief des procédés défensifs majoritaires, donc de la (ou des) problématique(s) principale(s)

5- Élaboration du compte-rendu

III- Démarche d'analyse du Children Aperception Test (CAT)

1- Clinique de la passation

2- Traitement du contenu latent de chaque planche

3- Cotations

4- Mise en relief des procédés défensifs majoritaires, donc de la (ou des) problématique(s) principale(s)

5- Élaboration du compte-rendu

B- Procédure méthodologique à l'Institution scolaire M.

1- Lettre aux parents et bons d'autorisation

2- Présentation du PM38

3- Procédure de passation du PM38 dans les classes

4- Illustration du recueil des données.

A- Introduction aux épreuves projectives

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

I- Démarche d'analyse du Rorschach

(Analyse qualitative:)

1- Clinique de la passation

2- Traitement du contenu latent de chaque planche

(Analyse quantitative:)

3- Cotations

4- Psychogramme

5- Confrontation aux normes

6- Regroupement des facteurs

(Synthèse:)

7- Élaboration du compte-rendu

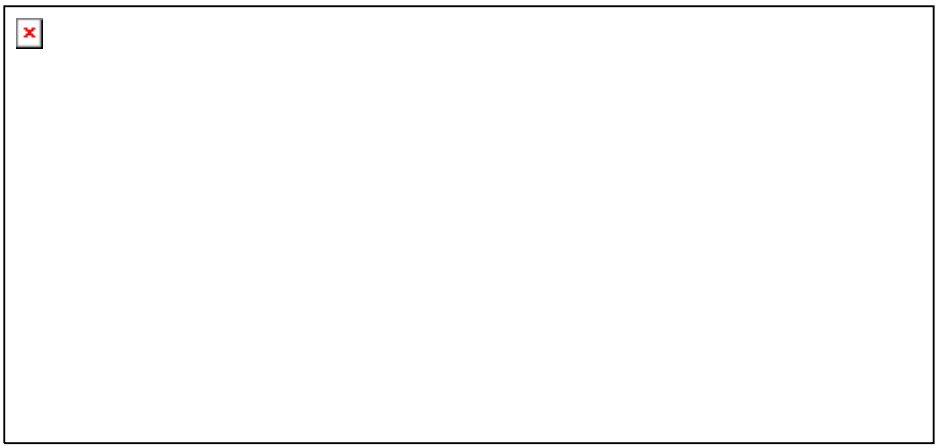
tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

1- Clinique de la passation

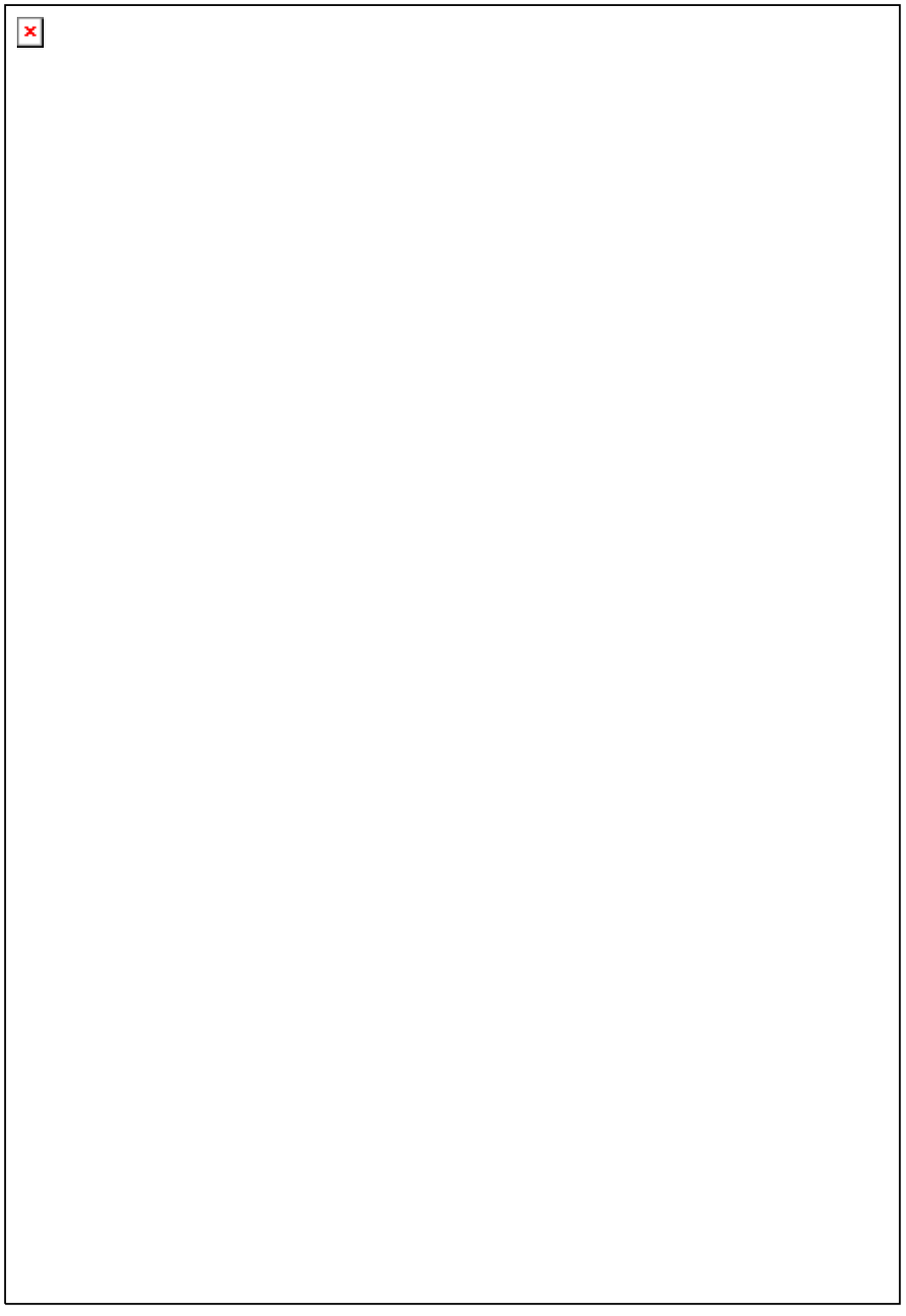
- **Qualité du contact** (distance, écoute, ton, coopération, éléments contre-transférentiels?)
- **Comportement** (lenteur, blocage, besoin d'être rassuré?)
- **Attitude face au test** (productivité, rythme, régularité, réactivité?)
- **Verbalisation** (souple, rigide, fluide, infantile, mature, précise, floue, bizarre...?)
- Disponibilité affective pour **prendre du plaisir** à **imaginer**, à **fonctionner intellectuellement?**

2- Traitement du contenu latent de chaque planche

(Chabert C., Psychanalyse et méthodes projectives, Dunod, coll. « Les topos », 1998, pp.48-53)



tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010



tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

3- Cotations

Localisation (Où?)

« Où voyez-vous cela? »

G = Globale

est

D = Détaillée (grd détail)

- **Dd = petit détail** (ou bizarre, mal découpé, peu fréquent)

- **Dbl = détail blanc** inter- ou extra- maculaire

Exemples de variations:

- **Gbl** = rép. G prenant le blanc comme objet

- **Ddbl** = petit détail blanc

- **Di** = détail d'inhibition (détail d'anatomie sans évoquer le corps entier)

- **D/G** = départ d'un détail pr arriver à une prise en compte globale (construction primaire, bizarre, synchrétique)

EXCEPTION:
les silhouettes humaines **Pl.III** (D) sont dites "G de convention" (cotées G).

Déterminant (Comment?)

« qu'est ce qui vous a fait penser à ça? »

F = Formel
F+ = forme précise, réaliste

F- = imprécise, pas réaliste
F+- = forme vague ou exprimée de façon vague (ex: *nuage, fumée, tâche d'encre...*)

K = Kinesthésique
(>F inclue ms pas qual form:+-?)
K = Humain (dt *posture* 5-7 ans)
Kan = Animal
Kob = Objet

C = Couleur
C = rouge et pastels (ex: *sang*)
C' = blanc - gris - noir
Clob = angoisse face au matériel (ex: *horrible, mort, nuit*)

E = Estompage
- de **texture** (ex: *tapis d'épine*)
- de **diffusion** (*oiseau ds nuage*)
- de **perspective** (*allée bordée d'arbres*)

EXEMPLES DE DÉTERMINANTS MÊLÉS:
CF= *tâche de sang*
FE= *nuage cotonneux*
FC= *animal qui saigne*

Contenu (Quoi?)

H = Humain
Hd = détail humain

(H) = fictif (+*monstre*)

A = Animal
Ad = détail animal
(A) = fictif

Obj = Objet
(dont *peaux de bêtes*)

Autres:

- Primaires:
Anatomie (osseux - viscéral)
Fragment (*fumée - nuage*)
Abstraction (*la mort*)
Sang

- Secondaires:
Botanique - **Pl**ante
Nature
Science
Géographie
Paysage

+ **Él**ément (*eau terre feu mer*)
+ **Art** (*tableau abstrait*)

Ban?

(cf liste ci-dessous)

Si la qualité formelle

mauvaise: on ne cote pas la banalité.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

4- Psychogramme

R= | **G=** **%=** | Somme des **F=** | **F+ =**
Refus: | **D=** **%=** | | **F- =**
Temps total: | **Dd=** **%=** | **K=** | **F+- =**
Temps par réponse: | **Dbl=** **%=** | **kan=**
Temps de latence moyen: | **Do=** **%=** | **kob=**
kp= | **A=** **(A)=**
Ad= **(Ad)=**
Ban= | **FC=** | **H=** **(H)=**
CF= | **Hd=** **(Hd)=**

F%= (total des F divisé par R) **C=**
F+%= (F+ et moitié des F+- divisés par F)*

FE= (Iaires) **Anat=** **Fgmt=**
A%= (A+Ad divisés par R) **EF=** **Abstr=**
H%= (H+Hd divisés par R) **E=** **Sang=**
(>> incalculables si + de (A) et (Ad) que de A et Ad)

FClob= **Sc=**
ClobF= **Nat=**
- **Type d'appréhension** (cf normes): **Clob=** (IIdaires) **Bot=**

Géo=
- **RC%** (nb de rep. aux Pl.8-9-10 divisé par R): **Pays=**

- **T.R.I.** ("type de résonnance intime": K et ens des C avec FC=0,5, CF=1, C=1,5): **Élm=** **Obj=**

**

- **FC** ("formule complémentaire": ens des k (=kan+kob+kp) et ens des E avec FE=0,5, EF=1, E=1,5):

* Si F+% est inférieur à la norme minimale (60% pour les enfants, 70% pour les adultes), il faut calculer le F+% Élargi: (F+) + (F+- /2) + (K+) + (Kan+) + (FC+) + (FE+) + (FClob) divisé par l'addition du nombre de réponses de chacun de ces sous-groupes. On peut ajouter à ces sous-groupes ceux de Kp et de Kob s'ils ont une bonne valeur formelle. Ce résultat illustre le degré de figuration. Très bas, le F+% et le F+% Élargi peuvent témoigner d'une psychose.

** À propos du TRI et de la FC: ces deux mises en relief permettent de façon plus simple de distinguer la répartition des kinesthésies (témoins de la mobilisation intellectuelle, de la capacité d'élaboration, du dynamisme intérieur, de l'intériorisation) et du sensoriel C et E (témoins du sensitif, de la capacité à se

laisser aller aux effets de l'objet-test). Cette confrontation permet d'observer quel fonctionnement est privilégié par le sujet.

5- Confrontation aux normes et 6- regroupement des facteurs

Âge du sujet :

- **Nb de réponses (R)** Norme enf. 6-8 ans: 17-32 Norme adulte: 20-30

- **Localisations** (G ? D ? Dd ? Dbl ?) Normes enf.: G%25 D%52 adultes: G%20-23 D%60-68 Dd 6% Dbl 3%
- **Déterminants** (F? K? C? E? +Qualités formelles ?) Norme F% enf. 6-8 ans: 68% Norme adulte: 50-70%
- **Contenus** (H ? A ? +Diversifiés ?) Norme enf. 6-8 ans: A% 30-66% H%12% Norme adulte: A%45% H% 12%

- **TRI**: ___K/ ___EC

Les facteurs de socialisation:

le H% (capacité de contacts humains) ? Norme enf. 6-8 ans: 12% Norme adulte: 12-18%

le F+% (adaptation au réel) ? Norme enf. 6-8 ans: 60-70% Norme adulte: 70-80%

les banalités (adhésion à la pensée collective) ? Norme enf. 6-8 ans: 1-3 Norme adulte: 5-7

le A% (imaginaire adapté) ? Norme enf. 6-8 ans: 30-66% Norme adulte: 45%

le D% (facteur de sens commun) ? Norme enf. 6-8 ans: 52% Norme adulte: 60-68%

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

7- Élaboration du compte-rendu Rorschach

Date
Nom + prénom
Âge

Rorschach

- **Clinique de la passation:**

- Qualité du contact (distance, écoute, ton, coopération, éléments contre-transférentiels?)
- Comportement (lenteur, blocage, besoin d'être rassuré?)
- Attitude face au test (productivité, rythme, régularité, réactivité?)
- Verbalisation (souple, rigide, fluide, infantile, mature, précise, floue, bizarre...?)
- Disponibilité affective pour prendre du plaisir à imaginer, à fonctionner intellectuellement?

- **Processus de pensée:**

Nb de réponses, localisations, déterminants, contenus, TRI ?

Les facteurs de socialisation:
- le H% (capacité de contacts humains)
- le F+% (adaptation au réel)
- les banalités (adhésion à la pensée collective)
- le A% (imaginaire adapté)
- le D% (facteur de sens commun)

- **Investissements narcissiques et objectaux:**

- Perception de soi (planches I et V)

- Représentation de relations (chercher toutes les relations mises en scène dans le protocole)

- **Procédés psychopathologiques:**

- Névrotiques:

- Modalités défensives: cf procédés *rigides* (A) et *labiles* (B) de la grille de dépouillement du

TAT

- Préoccupations et fantasmes: autour du phallique ("*petits bouts qui dépassent*"), du creux féminin, de la triangulation Oedipienne...
- Angoisse de castration

- Limites /narcissiques / dépressifs:

- *Limites* :

- *Appui excessif sur le percept*, les contours, la *symétrie* (ex. : recours aux *secondes peaux*)
- Expression du manque d'étayage
- Champs sémantique lié à la perte ...

- *Narcissiques* :

- Préoccupations et fragilités narcissiques - corporelles
- Attributs et qualificatifs narcissiques
- Gel pulsionnel (oscillations entre animé/inanimé) ...

- *Dépressifs :*

- Tonalité dépressive dans l'attitude, le choix des mots
- Émergences maniaques
- Sensibilité au noir, blanc, sombre...

- Psychotiques (émergences primaires):

- Modalités défensives: projection, clivage, déni, dissociation (cf *processus primaires* (E) de la grille de dépouillement du TAT)
- Préoccupations: autour de la cohérence du discours et du traitement de l'axe corporel (identitaire) dans sa construction et sa continuité
- Fantasmes: dévoration, persécution, fusion, destruction, morcellement, sexuel cru
- Angoisse de morcellement

- **Imagos parentales:**

- Maternelle (cf planches VII et IX)

- Paternelle (cf planches IV et VI)

Conclusion:

Récapitulatif de la clinique de la passation, des investissements narcissiques et objectaux, des modalités défensives principales donc de la (ou des) problématique(s) majoritaire(s) en fonction des cotations, des

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

imagos parentales.

II- Démarche d'analyse du TAT

(Analyse qualitative:)

1- Clinique de la passation

2- Traitement du contenu latent de chaque planche

(à choisir en fonction de l'âge et du sexe du sujet)

(Analyse quantitative:)

3- Cotations

4- Mise en relief des procédés défensifs majoritaires, donc de la (ou des) problématique(s) principale(s)

(Synthèse:)

5- Élaboration du compte-rendu

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

1- Clinique de la passation

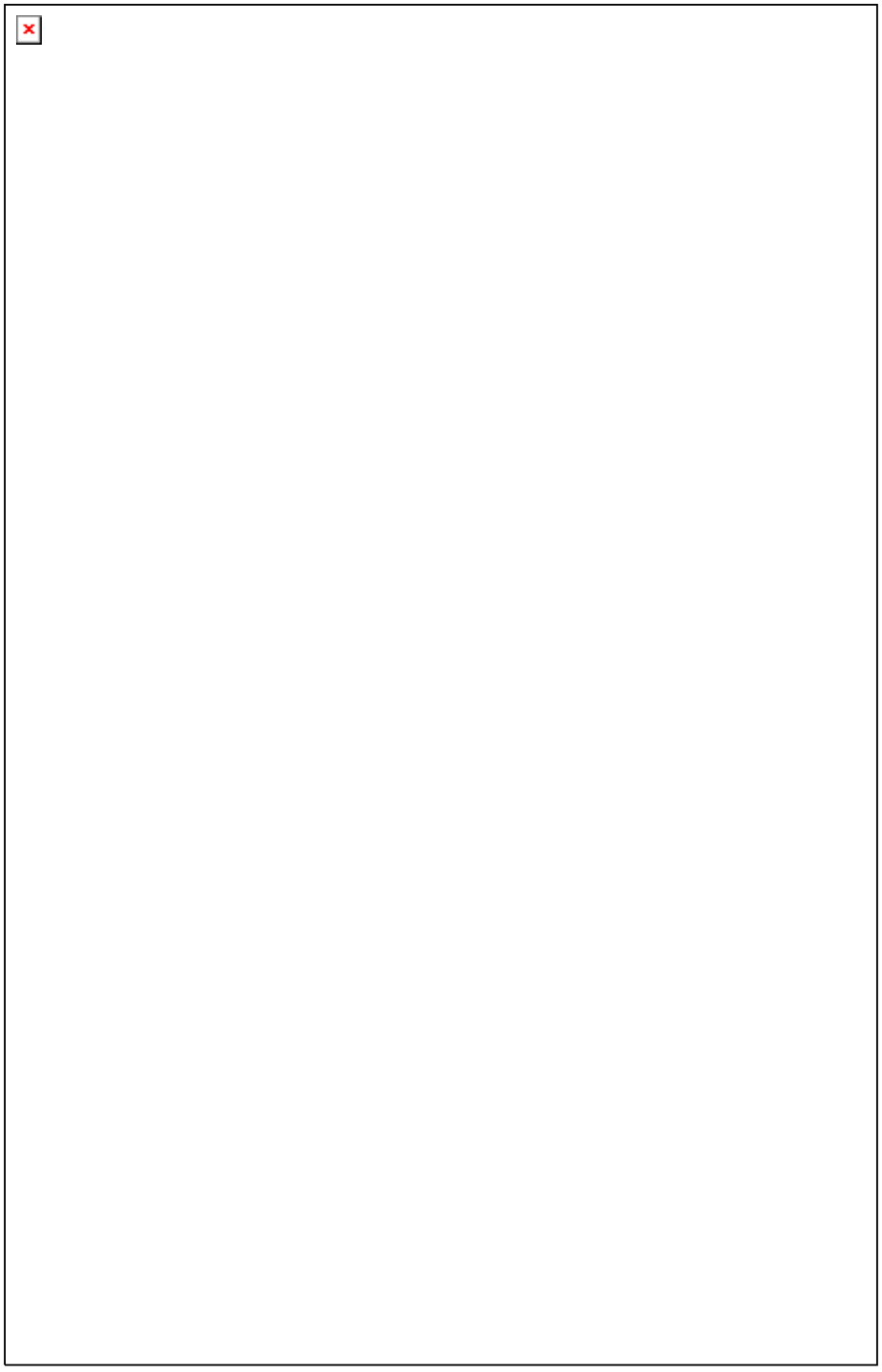
- **Qualité du contact** (distance, écoute, ton, coopération, éléments contre-transférentiels?)
- **Comportement** (lenteur, blocage, besoin d'être rassuré?)
- **Attitude face au test** (productivité, rythme, régularité, réactivité?)
- **Verbalisation** (souple, rigide, fluide, infantile, mature, précise, floue, bizarre...?)
- Disponibilité affective pour **prendre du plaisir** à **imaginer**, à **fonctionner intellectuellement?**

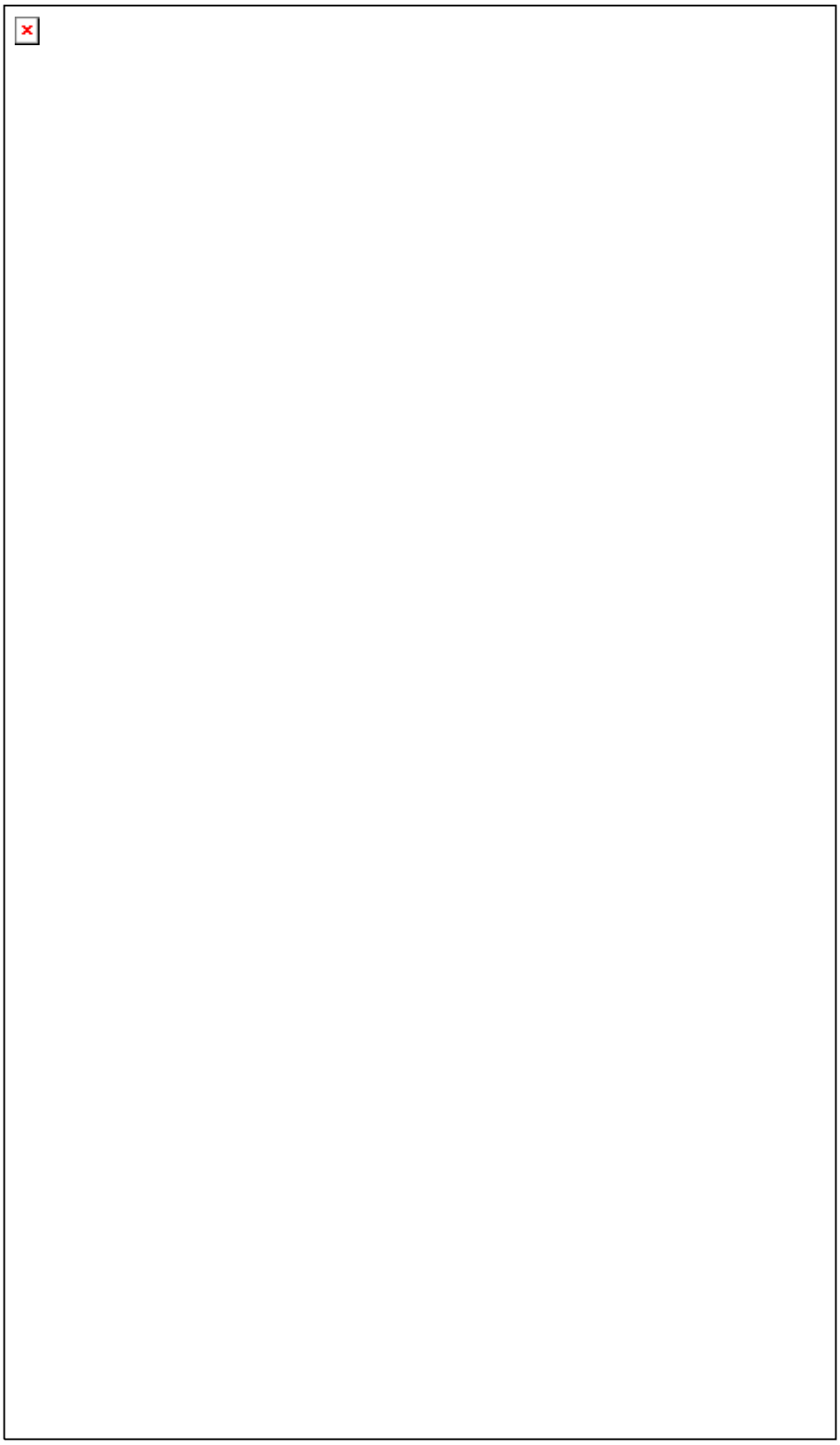
2- Traitement du contenu latent de chaque planche

(Chabert C., Psychanalyse et méthodes projectives, Dunod, coll. « Les topos », 1998, pp.48-53)

(Choisir les planches en fonction de l'âge et du sexe du sujet)

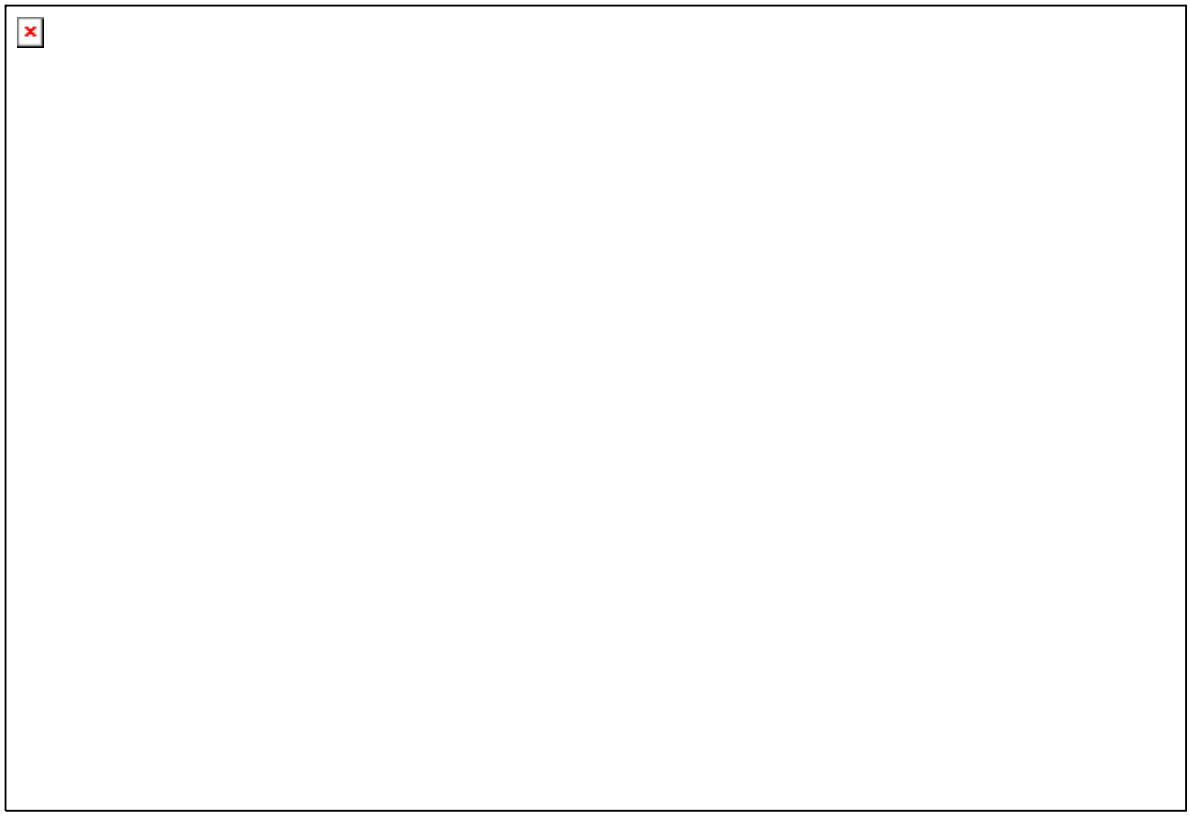
tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010





tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

3- Cotations



4- Mise en relief des procédés défensifs majoritaires, donc de la (ou des) problématique(s) principale(s)

(Séries A / B / C / E)

5- Élaboration du compte-rendu TAT

1. Clinique de la passation:

cf Rorschach ; différences éventuelles entre les deux tests

2. Investissements narcissiques et objectaux:

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

- **Perception de soi:** (planches 1 et 13BM)

- **Représentation de relations:** (chercher toutes les relations: cet aspect relationnel constitue la principale vertu du test puisqu'il représente essentiellement des personnages mis en présence)

3. Modalités défensives:

(= elles sont particulièrement explorées par la feuille de dépouillement TAT mais elles renvoient tout autant que le Rorschach aux préoccupations, fantasmes et angoisses qui sous-tendent leur mobilisation)

- **Névrotiques:** cf procédés *rigides-obsessionnel* (A) et *labiles-hystérique* (B) de la grille de dépouillement du TAT, sous-tendant une angoisse de castration. Observer en particulier les planches 2, 4, 6GF, 9GF.

- **Limites / Narcissiques / Dépressive:** cf procédés *évitement du conflit* (C) de la grille de dépouillement du TAT, sous-tendant une angoisse de perte d'objet (=de séparation). Observer en particulier les planches 3BM, 10.

- **Psychotiques (émergences primaires):** cf *processus primaires* (E) de la grille de dépouillement du TAT, sous-tendant une angoisse identitaire. Observer en particulier la planche 11

4. Imagos parentales:

- **Maternelle** (planches 5, 7GF, 9GF, 11, 19)

- **Paternelle** (planches 6GF)

5. Conclusion

Récapitulatif de la clinique de la passation, des investissements narcissiques et objectaux, des imagos parentales, des modalités défensives principales (en fonction des cotations) donc de la (ou des) problématique(s) principale(s) .

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

III- Démarche d'analyse du CAT

(Analyse qualitative:)

1- Clinique de la passation

2- Traitement du contenu latent de chaque planche

(Analyse quantitative:)

3- Cotations

4- Mise en relief des procédés défensifs majoritaires, donc de la (ou des) problématique(s) principale(s)

(Synthèse:)

5- Élaboration du compte-rendu

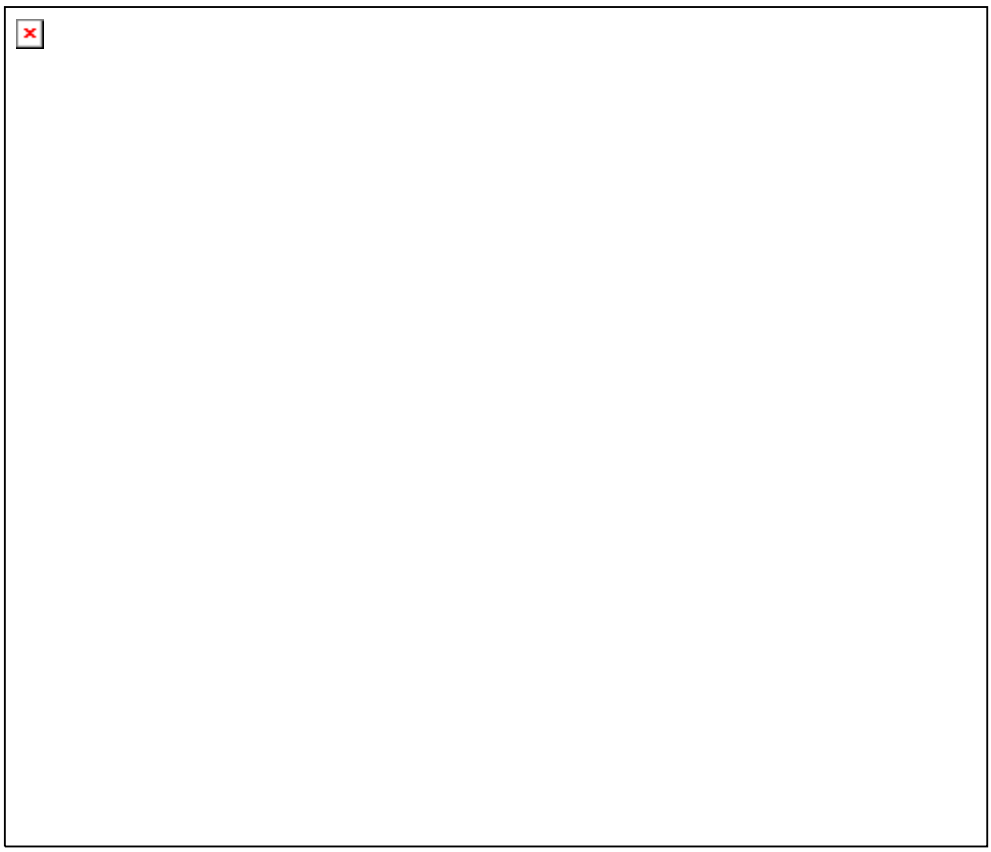
tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

1- Clinique de la passation

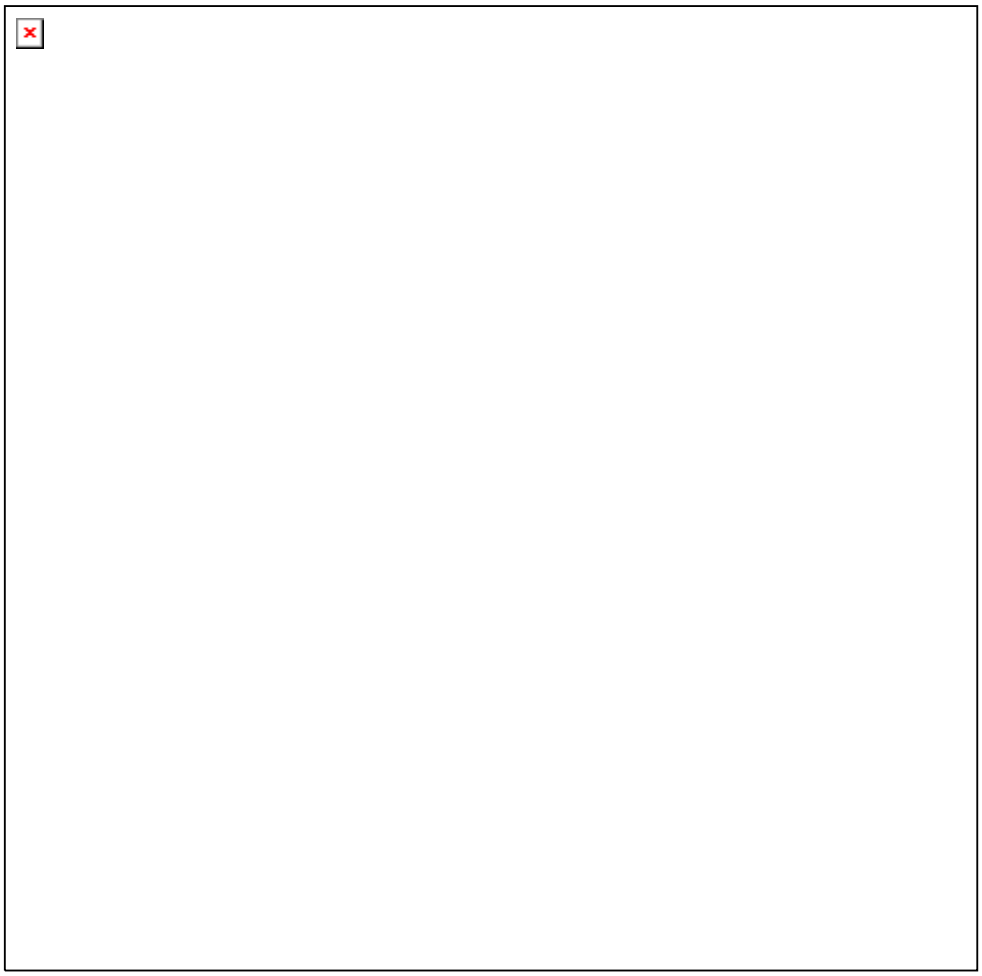
- **Qualité du contact** (distance, écoute, ton, coopération, éléments contre-transférentiels?)
- **Comportement** (lenteur, blocage, besoin d'être rassuré?)
- **Attitude face au test** (productivité, rythme, régularité, réactivité?)
- **Verbalisation** (souple, rigide, fluide, infantile, mature, précise, floue, bizarre...?)
- Disponibilité affective pour **prendre du plaisir** à **imaginer**, à **fonctionner intellectuellement?**

2- Traitement du contenu latent de chaque planche



1 C. Chabert
2 M. Haworth

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010



3- Cotations

(cf feuille de dépouillement du TAT)

4- Mise en relief des procédés défensifs majoritaires, donc de la (ou des) problématique(s) principale(s)

(Séries A / B / C / E)

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

5- Élaboration du compte-rendu CAT

1- Clinique de la passation:

cf Rorschach ; différences éventuelles entre les deux tests

2. Investissements narcissiques et objectaux:

- **Perception de soi** (cf personnages enfants du protocole)
- **Représentation de relations** (chercher toutes les relations: cet aspect relationnel constitue la principale vertu du test puisqu'il représente essentiellement des personnages mis en présence)

3. Modalités défensives:

(= elles sont particulièrement explorées par la feuille de dépouillement TAT mais elles renvoient tout autant que le Rorschach aux préoccupations, fantasmes et angoisses qui sous-tendent leur mobilisation)

- **Névrotiques:** cf procédés *rigides-obsessionnel* (A) et *labiles-hystérique* (B) de la grille de dépouillement du TAT, sous-tendant une angoisse de castration. Observer en particulier les planches 2,5,6,7,8.
- **Limites / Narcissiques / Dépressive :** cf procédés *évitement du conflit* (C) de la grille de dépouillement du TAT, sous-tendant une angoisse de perte d'objet (=de séparation). Observer en particulier les planches 4,9.
- **Psychotiques (émergences primaires):** cf *processus primaires* (E) de la grille de dépouillement du TAT, sous-tendant une angoisse identitaire. Observer en particulier la planche 7.

4. Imagos parentales:

- **Maternelle** (cf planches 1,4,10)
- **Paternelle** (cf planches 3)

5. Conclusion :

Récapitulatif de la clinique de la passation, des investissements narcissiques et objectaux, des imagos parentales, des modalités défensives principales (en fonction des cotations) donc de la (ou des) problématique(s) principale(s) .

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

B- Procédure méthodologique à l'institution scolaire M.

1- Lettre aux parents et bon d'autorisation

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Premier courrier :

Le 19 janvier 2006

Chers parents d'élèves,

Jeune chercheuse enseignante en Psychologie à l'université Paris V - René Descartes, j'effectue actuellement, dans le cadre de ma Thèse de Doctorat d'État, une recherche portant sur l'articulation entre *pensée* et *affectivité* chez les enfants et adolescents de 7 à 18 ans. L'Institution scolaire M. a, dans cette perspective, généreusement accepté de m'ouvrir ses portes.

L'objectif de cette recherche est de mieux comprendre les différences d'investissement des apprentissages chez les élèves, afin d'offrir une prise en charge mieux appropriée à leur personnalité. Je me suis engagée auprès des différentes équipes pédagogiques de l'école à leur faire part de mes résultats (dans la mesure où ceux-ci seront significatifs) afin de faire profiter leurs élèves de notre réflexion commune.

C'est pourquoi je vous demande l'autorisation de tester votre enfant sur son temps de cours lors d'une passation collective d'une demi-heure. Cependant, pour participer à cette recherche, il est impératif que votre enfant n'ait jamais passé de test de QI dans un contexte extra-scolaire de consultation psychologique.*

Il est possible, aux vues des résultats de ce premier test, que votre enfant entre dans mes critères plus précis de recrutement et soit sollicité quatre heures supplémentaires (deux fois deux heures, hors du temps de scolarisation) pour participer à une investigation complémentaire. Si c'est le cas, vous aurez la possibilité de solliciter un rendez-vous avec moi à toute étape de ce second temps de l'investigation, au cours duquel je répondrai avec plaisir à vos questions. Soyez assurés par ailleurs que l'utilisation des données recueillies fera l'objet d'un strict respect de l'anonymat de votre enfant.

Je vous remercie vivement de l'intérêt que vous porterez à mon projet et vous prie de bien vouloir remplir le coupon ci-joint afin de le retourner (au secrétariat de l'établissement), par l'intermédiaire de votre enfant ou par courrier, avant le ___ ___ .

Cordialement,

Caroline Goldman

* L'échantillon recherché dans ce cadre scolaire ne doit pas interférer, pour des raisons de validité scientifique, avec l'échantillon d'enfants consultant auquel je le comparerai ultérieurement. Précisons à cette occasion que mon exploration ne portera pas sur l'évaluation *quantitative* de l'intelligence mais sur les investissements *qualitatifs* de la pensée. Aucun chiffre ne sera donc mis en relief à l'issue de l'investigation.

Je soussigné(e) _____

Parent de l'élève _____ Classe: _____

☐ Accepte

☐ N'accepte pas (..... ☐ pour des raisons personnelles ou ☐parce que mon enfant a été soumis à un test de QI)

... de faire participer mon enfant à cette recherche.

Date et signature:

Second courrier :

Le 30 janvier 2006

Chers parents d'élèves,

Votre enfant ayant été retenu par mes premiers critères de recherche, je vous informe de sa participation à une nouvelle passation individuelle de tests (au maximum deux séquences d'une heure trente), entre le _____ et le _____, sur son temps de cours et avec l'accord de son professeur principal.

Je vous remercie très vivement pour votre participation à cette investigation, et vous rappelle me tenir à votre disposition, à l'issue de ce second temps de rencontre avec votre enfant, pour toute demande d'information relative à cette recherche (carogold@wanadoo.fr).

Très cordialement,

Caroline Goldman

2- Présentation du PM38

Le PM38 est un test de raisonnement logique exclusivement composé de Matrices (le sujet regarde une figure à laquelle il manque une partie et doit identifier ce que devrait être, logiquement, cette partie, en choisissant parmi

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

plusieurs petites figures disposées dessous, et numérotées). Il reflète le QI de performance mais absolument pas l'intelligence verbale. Nous l'avons choisi parce que les enfants ont bien souvent de meilleures compétences verbales. De ce fait, il nous semblait moins risqué, compte tenu de nos critères très exigeants d'inclusion, de sélectionner en premier lieu des enfants à l'intelligence logique élevée. La suite nous a donné raison car ce test a permis de recruter des enfants très harmonieusement intelligents.

L'autre intérêt de ce test est qu'il permet des passations collectives et rapides.

3- Procédure de passation du PM38 dans les classes

Les enfants autorisés par leurs parents à passer ce premier test sont emmenés dans une salle de classe, avec un crayon et une gomme, tandis que leurs camarades restent en cours avec leur professeur. Chaque enfant reçoit un livret de PM38 (où figurent l'ensemble des matrices) et une feuille de passation.

Le temps de passation varie en fonction des tranches d'âges (pour une question d'étalonnage des tableaux de référence, à trouver dans le manuel du PM38). Ainsi, les collégiens de la 6ème à la seconde ont été arrêtés après 20 mn de passation. Les enfants de 7 à 11,5 ans, eux, n'avaient aucune contrainte de temps.

L'instruction suivante leur était récitée avec, à l'appui, une version photocopiée agrandie de leur feuille de passation au tableau. Elle était la suivante:

Chacun de vous a t-il bien :
- 1 cahier d'images (ne l'ouvrez pas pour le moment, on va le découvrir ensemble tout à l'heure)
- 1 feuille de réponses sur laquelle il faudra écrire vos réponses
- 1 crayon et 1 gomme ?

Vous pouvez remplir les bulles sur lesquelles j'ai mis des flèches en haut de votre feuille de réponse: Nom / prénom / date de naissance / âge / date / classe

Une chose très importante pour cet exercice sera de ne pas copier les réponses du voisin. Ce qui est important pour moi, c'est justement de voir de quelle façon différente chacun de vous répond à cet exercice. Chacun devra faire du mieux qu'il peut, aller le plus loin possible, mais seulement avec sa tête à lui, pas avec celle du voisin!

Ouvrez vos cahiers à la première page. En haut, vous voyez écrit "SET A" et ici, sur votre feuille de réponses, vous avez une colonne pour la "SÉRIE A" (SET et SÉRIE veulent dire la même chose dans ce test, c'est pour ça que j'ai laissé le mot SET entre parenthèses à côté du mot SÉRIE sur vos feuilles de réponses).

Ca, c'est le problème A1. La partie supérieure est un dessin dont il manque un morceau. Chacune des figures en dessous a la forme qui convient pour combler l'espace, mais toutes ne complètent pas le dessin. Sur le N°1, le dessin est complètement faux. Les N°2 et 3 ne conviennent pas (ils comblent l'espace mais ce n'est pas le bon signe). Et le N°6? C'est le bon dessin mais il ne recouvre pas tout l'espace vide. Posez votre doigt sur la figure qui convient tout à fait. Oui, le numéro 4 est le bon. Donc, la réponse à A1 est 4 sur la feuille de réponses. Écrivez 4 ici, à côté du A1 de la colonne "SÉRIE A". Ne tournez pas encore la page.

Sur chaque page de votre cahier, il y a un dessin auquel il manque un morceau. À chaque fois vous devez décider laquelle des figures en-dessous est celle qui convient pour compléter le grand dessin. Quand vous l'aurez trouvée, inscrivez son numéro sur votre feuille de réponses, à côté du numéro correspondant au grand dessin. N'écrivez rien sur vos cahiers.

Les problèmes sont simples au début, et deviennent de plus en plus difficiles au fur et à mesure que vous avancez. Il n'y a pas de piège. Si

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

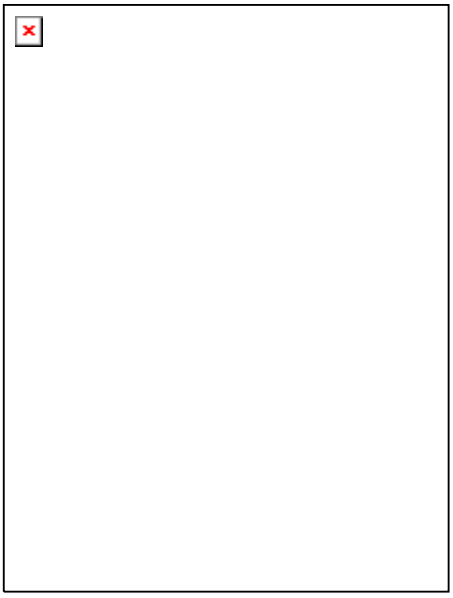
vous faites attention à la manière dont vous trouvez la solution des problèmes faciles, les suivants vous paraîtront moins difficiles. Essayez de les résoudre l'un après l'autre, en allant du début à la fin du cahier. Travaillez à votre rythme. Voyez combien vous pouvez en résoudre. (Vous avez tout votre temps)

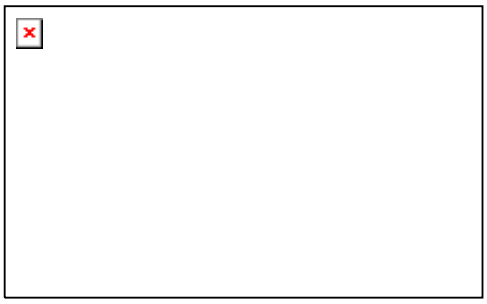
Tournez la page et passez au problème suivant (A2) ... Quelle est la bonne réponse? C'est évidemment le N°5. Vérifiez que sur votre feuille de réponses, vous avez bien écrit le chiffre 5 à côté de A2, dans la colonne "SÉRIE A". Continuez ainsi, tous seuls, jusqu'à la fin du cahier. Je passerai parfois derrière vous pour être bien sûre que vous avez compris mes explications. Bon courage!

Pendant le temps de passation, nous passions derrière les enfants pour vérifier régulièrement la bonne exécution des cotations (essentiellement pour enrayer l'installation de décalages de cotations par rapport aux figures).

4- Illustration du recueil des données

Exemple de feuille de passation (remplie par un enfant puis cotée par nous) :





tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

- Bibliographie -

Ajuriaguerra J. de (1974), *Manuel de psychiatrie de l'enfant*, Paris, Masson
Ajuriaguerra (de) J. & Marcelli D. (1989), *Psychopathologie de l'enfant,* Paris, Masson
Amoroso H. (1983) *Les mécanismes du génie*. Presse de la Cité éd., Paris.
André-Carraz D. (1973), *L'expérience intérieure d'Antonin Artaud*, Le cherche-Midi éd., Paris.
Anzieu D. & coll. (1974), *Psychanalyse du génie créateur*, Paris, Dunod, p.11, p.13

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Anzieu D. (1974), Le Moi-peau, *Nouvelle revue de psychanalyse*, 9, 193-209
Anzieu D. (1980), Les antinomies du narcissisme dans la création littéraire, in Guillaumin J (sous la dir. De), *Corps création,* Lyon, PUF, p.119
Argentieri S.& Valle Libutti G. (2005), Sublimation, in *Revue française de psychanalyse*, 2005, N°5 La sublimation, Tome LXIX, p.1690)
Aristote, *L'homme de génie et de mélancolie*, Traduction et présentation de J. Pigeaud, Rivages Éd., Paris, 1988
Arlow J. (1963), Conflit, Régression et formation des symptômes, in *Revue Française de psychanalyse*, 1963, n°I
Balint M. (1958), *Les voies de la régression*, Paris, Payot, 1972, p 24, 33, 34, 38, 40, 49, 54, 55, 56, 80, 82, 84, 103,108, 111, 148, 173
Barande R. (1966), Le problème de la régression, in *Revue Française de Psychanalyse,* N° spécial sur la régression, 1992, p. 372, 374, 376, 378, 380, 389, 401, 405, 423
Bazaine J. (1959), *Batailles dans l'air* (dessins), Lausanne, Éditions Mermod, 1959, 66 p.
Bertrand M. (1990) *La pensée et le trauma, entre psychanalyse et philosophie*, Paris, L'harmattan
Besdine M. (1968-9), Complexe de Jocaste, maternage et génie, in *Psychanalyse du génie créateur*, Paris, Dunod, pp.169-208, 1974
Bion W. (1962), *Aux sources de l'expérience*, Paris, PUF, Bibliothèque de psychanalyse, 1979, réédité 1991, 144P.
Bleandonu G., Revol O. (2006), Approche psychopathologique et psychanalytique des enfants surdoues, in *EMC* (Elsevier SAS, Paris), Psychiatrie/Pedopsychiatrie, 37-200-A-20. 701
Blos P. (1962), *Les adolescents. Essai de psychanalyse*, Paris, Stock, 1967, p.122
Boekholt M. (1995), *Épreuves thématiques en clinique infantile. Approche psychanalytique*, Paris, Dunod
Bokanowski T. (2001), *Traumatisme, traumatique, trauma. Le conflit Freud/Ferenczi*, conférence de la SPP, Novembre 2001
Bokanowski T. (2001), Le concept de « nourrisson savant » in *Le nourrisson savant, une figure de l'infantile,* Collection de la SEPEA, Éditions In Press, p.12-32
Bokanowski T. (2005), Le concept de trauma chez Ferenczi, in F. Brette M. Emmanuelli, G. Pragier (dir.), *Le traumatisme psychique. Organisation et désorganisation*, Paris, PUF, coll. « Monographies de psychanalyse »
Borel J. (1966), *Génie et Folie de J.J. Rousseau*, Librairie José Corti, Paris.
Bourguignon A. (1994), *Personnages d'exception*, Synapse, numéro spécial, avril 1994, 6-9.
Braunschweig D. & Fain M. (1975), *La nuit, le jour*, Paris, PUF Collection Le fil rouge, 1975, p.16
Brelet-Foulard F. et Chabert C. (1990), *Nouveau manuel du TAT*, Paris, Dunod, 2003 (2ème édition), p.14
Brenot P. (1997), *Le génie et la folie*, 1997, édition Plon, Paris
Brusset B. (1995), Psychopathologie de l'adolescent, in S. Lebovici, R. Diatkine, M. Soulé, *Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, Paris, PUF, 4 t., p.2181-2199
Bursztein C. (1997), Sciences cognitives et Psychopathologie de l'enfant: questions et enjeux, *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 45 (7-8), 307-319
Cahn R. (1991), *Adolescence et folie. Les déliaisons dangereuses*, Paris, PUF
Camus A. (1960), *Le premier homme*, Paris, Folio, 1994
Chabert C. (1983), Modalités du fonctionnement psychique des adolescents à travers le Rorschach et le TAT, numéro spécial « Techniques projectives II », in *Psychologie Française*, 28, 2, 187-194
Chabert C. (1985-86), Y a t-il une spécificité des Rorschach d'adolescents ? in *Bulletin de Psychologie* (numéro spécial Psychologie projective III), XXXIX, 376 (11-15), 658.
Chabert C. (1987), *La psychopathologie à l'épreuve du Rorschach*, Paris, Dunod, 1998 (2ème édition)
Chabert C. (1990), Entre dedans et dehors, la contrainte au Rorschach, *Adolescence*, 8, 1, 185-198, p.188, p.197
Chabert C. (1993), Narcissisme et relations d'objet à l'adolescence : apport des épreuves projectives, in *Bulletin de la Société du Rorschach et des méthodes projectives de Langue Française*, 1993, 37, 183-194
Chabert C. & Anzieu D. (1994), *Les méthodes projectives,* 9ème édition, Paris, PUF
Chabert C. (1998), *Psychanalyse et méthodes projectives*, Dunod, coll. « Les topos », 1998, pp.48-53
Chabert C., Brusset B., Brelet-Foulard F. (1999), *Névroses et fonctionnements limites*, Paris, Dunod
Chabert C. & Rolland J.-C. (2001), Les divisions de l'être, Introduction aux *Libres cahiers pour la psychanalyse,* Automne 2001, n°4, Éditions In press.
Chasseguet-Smirgel J. (1975), *La maladie d'Idéalité. Essai psychanalytique sur l'Idéal du Moi*, Paris, Coll. « Émergences », 1990, p.120, 121
Chasseguet-Smirgel J. (1975), L'idéal du Moi et la sublimation dans le processus créateur, in *La maladie d'idéalité. essai psychanalytique sur l'idéal du moi*, L'harmattan, Paris, 2000, p.91

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Chauvet A. (1998), *Rapport sur la protection de l'enfance et de la jeunesse*, Paris, Les éditions des journaux officiels, p.55-57
Chiland C. (1976), *L'enfant de six ans et son avenir*, Paris, PUF, 3ème édition
Chiland C. (1997), Cognition et développement, un nouveau regard sur la psychopathologie de l'enfant, discussion, *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 45 (7-8), 327-332
Choquet M. & Ledoux S. (1998), *Attentes et comportements des adolescents*, Paris, Ed. INSERM, p.117
Choquet M. (2004), Panorama du suicide, in A. Braconnier, Chiland C., Choquet M., *Idées de vie, idées de mort*, Paris, Masson, p.72
Chouvier B. (1997), La capacité symbolique originaire, in *Projection et symbolisation chez l'enfant*, PUL, Lyon, p.15
Cournut-Janin M. (1998), *Féminin et féminité*, Paris, PUF
Couvreur C. (1988), Le trauma : les trois temps d'une valse, in *Revue française de psychanalyse*, 6, 52, 1431-1449, p.1436
Cummins, J. (1979), « Cognitive/academic language proficiency, linguistic interdependence, the optimum age question and some other matters », *Working Papers on Bilingualism*, pp. 197-205
Debay P.& Delaigue A. (2005) *Classes prépas et grandes écoles : le bonheur ?* conférence du 3/02/05 à l'École Normale Supérieure.
Delaigue A. (1998) Le service de Psychologie de l'École Polytechnique, in *Classes préparatoires : des étudiants pas comme les autres*, Bayard, 1998, p.97.
Denis A. (2006), *Géométrie de l'antipsychique* : proposition théorique sur le site de la SPP (http://www.spp.asso.fr)
Denis P. (2001), *Éloge de la bêtise*, Paris, PUF, coll. « Épîtres », p.10
Detterman, D. K. & Daniel, M. H. (1989). Correlations of mental tests with each other and with cognitive variables are highest for low-IQ groups. *Intelligence, 13,* 349-359.
Diatkine R. (1956), La notion de régression, in *Évolution psychiatrique*, 1956, vol.III
Diatkine R. (1952), Les satisfactions régressives au cours des traitements d'enfants, in *Revue française de psychanalyse*, 1952, n°4
Diesbach G. (1991), *De Proust*, Perrin éd., Paris.
Dufour V. (2004), La fonction paternelle et l'enfant surdoué: un éclairage sur la psychopathologie moderne, in *Le journal des Psychologues*, n° de Juillet-Août 2004
Dupasquier M.-A. (2007), *Pourquoi certains enfants écrivent-ils « mal » ?,* Colloque « Clinique des apprentissages », 21-03-07, Université Paris V, Boulogne Billancourt
Eissler K. R. (1980), *Léonard de Vinci, étude psychanalytique*, tr. Fr., Paris, PUF, p.178, p.246-7
Emmanuelli M. (1991), *Les processus de pensée à l'adolescence*, Thèse de Doctorat soutenue à l'université Paris V - René Descartes
Emmanuelli M. (1993), Figures de la sublimation à l'adolescence: apports des projectifs, in *bulletin de la société du Rorschach et des méthodes projectives de langue Française*, 1993, 37, pp. 161-181
Emmanuelli M. (1994), Incidences du narcissisme sur les processus de pensée à l'adolescence, *Psychiatrie de l'enfant*, XXXVII, 1, p.255, p.257, p.262, p.267
Emmanuelli M. (2005), L'adolescence, *Que sais-je ?,* Paris, PUF, 2005, p.32, p.38, p.41, p.43, p.45, p.47, p.55, p.63, p.77, p.83, p.89, p.101, p.103, p.108
Fédida P. (1978), *L'absence*, Folio essais, Paris, 2005, p.15
Fédida P. (2000), *Par où commence le corps humain. Retour sur la régression*, Paris, PUF, 2ndc édition, 2001
Ferenczi S. (1913), Ontogénèse des symboles, in *Œuvres complètes*, t.II, Paris, Payot, 1967
Ferenczi S. (janvier - octobre 1932), Écrit datant du 12 janvier 1932, *Journal Clinique*, Paris, Payot, 1985
Ferenczi S. (1932), Notes et fragments, *in* Articles posthumes, *Psychanalyse IV*, Payot, Paris, 1982, p.310
Ferrari P. (1997), Psychanalyse et cognition, *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 45 (7-8), 320-326
Frankard F. (1968), Problématique des talents humains. Approche analytique des structures affectivo-intellectuelles, *Bull. Psychol.*, 21, 15-19, 1080-1090
Freud A. (1936), *Le Moi et les mécanismes de défenses*, 15ème édition, Paris, PUF, 1975
Freud S. (1887-1904), *Lettres à Fliess* n°75 du 14-11-1897, Paris, ed. J. M. Masson, 1986, p.206
Freud S. (1895), Esquisse d'une Psychologie scientifique, *La naissance de la psychanalyse, lettres à Wilhelm Fliess, notes et plans*, Paris, PUF, 1956, p. 307-396
Freud S. (1897), *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1973
Freud S. (1900), *L'interprétation des rêves*, 1967, Paris, PUF
Freud S. (1905) *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987, p.100, p.101

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Freud S. (1905), Les recherches sexuelles infantiles, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. *Idées*, 1987, p.123
Freud S. (1907), *Délire et rêve dans la « Gradiva » de Jensen*, Paris, Ed. Gallimard, 1949
Freud S. (1908), Les théories sexuelles infantiles, *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, 13e édition 2002, p.14
Freud S. (1908), La création littéraire et le rêve éveillé, in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985
Freud S. (1909), Le roman familial des névrosés, in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973
Freud S. (1911), Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques, in *Résultats, idées, problèmes*, I, Paris, Presses Universitaires de France, 1984
Freud S. (1912), *Totem et tabou*, 1957, Paris, PUF
Freud S. (1913-17), *Métapsychologie*, Folio, 1997, p.163
Freud S. (1914), Pour introduire le narcissisme, in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, pp.81-105, p.93
Freud S. (1914), Remémoration, répétition et élaboration, in *La technique psychanalytique,* Paris, PUF, 4e éd. 1972
Freud S. (1915), Considérations actuelles sur la guerre et la mort, in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1968, p.232-233
Freud S. (1916-17), Point de vue du développement et de la régression, in *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1967, p.369
Freud S. (1916-17), Les modes de formation des symptômes, in *Introduction à la psychanalyse,* Paris, Payot, 1967, p.390
Freud S. (1919), « On bat un enfant » (devenu « Un enfant est battu. Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles »), in *Névrose, psychose et perversion,* Paris, PUF, 1973
Freud S. (1920), Sur la psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine, in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.
Freud S. (1920), Au delà du principe de plaisir, *Essais de psychanalyse*, tr. Fr., Paris, Payot, 1971, 7-78, p.77
Freud S. (1921), Psychologie des foules et analyse du moi, chap. VIII : « État amoureux et hypnose », *Essais de psychanalyse*, Œuvres complètes, vol. XVI, Paris, PUF, 1991
Freud S. (1923), Le Moi et le Ca*,* in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p.183, 184, p.197, 211, 213
Freud S. (1923), Le moi et le ça, tr. Fr., in *Œuvres complètes*, vol XVI, Paris, PUF, 1991
Freud S. (1925), *Ma vie et la psychanalyse,* Idées, Gallimard, 1983
Freud S. (1925), La négation, in *Résultats, Idées, Problèmes*, Paris, PUF ; 1985, tome 2, pp.135-141
Freud S. (1926), *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1965, (p.96) et1968 (p.41, 44)
Freud S. (1927), Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, in *Oeuvres complètes*, vol X, pp.79-164. Paris, PUF, 1993
Freud S. (1932), *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1971
Freud S. (1938), *L'abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, p.77
Freud S. (1938), Le clivage du moi dans le processus de défense, in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, Puf, 1985
Freud S. (1938), Le monde intérieur*,* chapitre IX de *l'Abrégé de psychanalyse*, trad. A. Berman revue par J. Laplanche, PUF, 1978, p.84
Freud S. (1939), *Moïse et le Monothéïsme*, tr. Fr., Paris, Gallimard, Idées, 1948 réed. 1967, p.100
Freud A. (1946), *Le moi et les mécanismes de défense*, Col. Bibliothèque de psychanalyse, PUF, Paris,1985 (11ème éd.)
Galland J. O. (1997), *Sociologie de la jeunesse,* Paris, Armand Colin
Gary R. (1960), *La promesse de l'aube*, Paris, Folio, 1980
Gavoty B. (1962), *Dix grands musiciens*, Gauthier-Languereau éd., Paris.
Géraud R. (1963), Observation d'un enfant surdoué affligé d'inadaptation précoce: diagnostic, pronostic, signification, *Pédiatrie*, 18, 7, 841-845
Gibello B. (1976), Dysharmonie cognitive. Dyspraxie, dysgnosie, dyschronie: des anomalies de l'intelligence qui permettent de lutter contre l'angoisse dépressive, in *Revue de Neuropsychiatrie Infantile*, 1976; 24:439-452.
Gibello B. (1984), *L'enfant à l'intelligence troublée*, Paris, Le centurion, "Paidos"
Goldman C. (2007), L'inexprimable agressivité de l'enfant surdoué*,* revue *Pratiques psychologiques*, 2008, L'accompagnement psychologique. Volume 14, Issue 2, June 2008, Pages 247-264.
Goldman C. (2007), Le surinvestissement de la pensée chez l'enfant surdoué : trois études de cas, revue *La psychiatrie de l'enfant*, PUF, Paris, numéro 50, 2007/2, pp.527-570.
Goldman C. (2008), L'adolescent surdoué, revue *Adolescence*, numéro 65 « Parano.. ? », 2008.

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

Goldman C. (2005), Camus, Sartre, Gary et les enfants surdoués, Revue *Le Carnet Psy*, Numéro du 26 janvier 2007, pp. 27-32.
Goldman C. (2005), La question du masculin chez l'enfant surdoué, *revue de Psychologie clinique et projective* consacrée au thème du Masculin (vol.11), Nov. 2005, Paris, pp. 205-222.
Golse B. (avec la participation de Domange I.) (1985), *L'agressivité*, in Le développement affectif et intellectuel de l'enfant, Édition Masson, 2ndc édition, 2001, p.228
Green A. (1976), Un autre, neutre : valeurs narcissiques du même, *in Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, éditions de minuit, 1983, p.51
Green A. (1982), La double limite, *Nouvelle revue de psychanalyse*, 25, 267-283
Green A. (1983), La mère morte, in *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Les éditions de Minuit, 2004, pp.222-253
Green A. (1993), *Le travail du négatif*, Paris, Éd. de minuit
Groux, D., Porcher, L. (1998), *L'apprentissage précoce des langues*, P.U.F., « Que sais-je ? », rééd. 2003.
Grunberger B. (1958), Préliminaires à une étude topique du narcissisme, in *Revue française de psychanalyse*, 1958, n°3, p.271
Guignard F. (2001), On demande « mère suffisamment bonne » pour « nourrisson savant » in *Le nourrisson savant, une figure de l'infantile,* Collection de la SEPEA, Éditions In Press, p.41-56, p.13
Guillem P., Loren J.- A., Orozco E. (1991), Le narcissisme dans les processus de structuration et de destruction psychiques, *Revue française de psychanalyse*, 55, 1, 39-100, p.72
Heimann P. & Isaacs S., Régressions, in *Dévelopments in Psycho-analysis*, London, Hogarth Press, 1952
Hollinger, C. L., & Kosek, S. (1986). Beyond the use of full scale IQ scores. *Gifted Child Quarterly*, 30, 74-77.
James O. (2003), *They f*** you up - How to survive family life*, Bloomsburry, 2004
Jamison K.R. (1989), Mood disorders and seasonal patterns of creativity in British writers and artists, in *Psychiatry*, 52, 125-135.
Jeammet Ph. (2002), Pourquoi la schizophrénie à l'adolescence ? in C. Azoulay, C. Chabert, J. Gortais, Ph. Jeammet, *Processus de la schizophrénie*, p.41
Jeammet Ph. (2007), *L'adolescence*, Ed. Solar, 2007
Jones E. (1969), *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, tome III, Paris, PUF, 1969, p.521
Jousselme-Epelbaum C. (2003), Enfants intellectuellement précoces : aspects psychodynamiques, in *ANAE* « Actualité de l'enfant précoce », 73, 148-150.
Kanzer M. (1957), Acting-out, sublimation and reality testing, in *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 5, pp.663-684
Kestemberg E. (1962), L'identité et l'identification chez les adolescents. Problèmes théoriques et techniques, in *La psychiatrie de l'enfant,* t. V, fasc. 2, p.441-522
Kestemberg E. (1980), Notule sur la crise d'adolescence. De la déception à la conquête, *Revue française de psychanalyse*, t. XLIV, n° 3-4, p.523-530
Kestemberg E. (1982), La sexualité des adolescents, in Feinstein et *al.*, *Psychiatrie de l'adolescent*, Paris, PUF, p.53-67
Kernberg O. (1975), *La personnalité narcissique*, tr. fr. Toulouse, Privat, 1980
Klein M. (1921), Le développement d'un enfant, *Essais de psychanalyse: 1921-1945*, Paris, Payot, "Bibliothèque scientifique", 1968, Chap. I, p. 29-89
Klein M. (1924), Le rôle de l'école dans le développement libidinal de l'enfant, *Essais de psychanalyse: 1921-1945*, Paris, Payot, "Bibliothèque scientifique", 1968, Chap. II, p.90-109
Klein M. (1930), L'importance de la formation du symbole dans le développement du Moi, in *Essais de psychanalyse*. Paris, Payot, 1968. pp.341-369
Klein M. (1931), Contribution à la théorie de l'inhibition intellectuelle, *Essais de psychanalyse: 1921-1945*, Paris, Payot, "Bibliothèque scientifique", 1968, Chap. XIII, p. 283-295
Klein M. (1932), *La Psychanalyse des enfants*, PUF, coll. 1959 et édition « Bibliothèque de psychanalyse », 1990.
Klein M. (1940), Le deuil et ses rapports avec les états maniaco-dépressifs, in *Essais de psychanalyse*. Paris, Payot, 1968. pp.341-369.
Klein, M. (1957). Envie et gratitude. *Envie et gratitude et autres essais.* Paris, Gallimard, 1968, pp.9 a 93.
Kohler C. & Maer M. (1963), L'avenir des enfants surdoués, *Sauvegarde enfance*, 18, 7-8, 477-493
Kretschmer E. (1929), *Les hommes de génie*, Centre d'étude et de promotion de la lecture, Paris, 1973.
Ladame F. (2000) in Houzel D., Emmanuelli M., Moggio F. (2000), *Dictionnaire de psychopathologie de l'enfant*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

et de l'adolescent, Paris, PUF, p.24
Lagache D. (1961), La psychanalyse et la structure de la personnalité, in *La psychanalyse*, Paris, PUF, VI, 39
Lambert W.E., « Effects of bilingualism on the individual », in Hornby P.A. (ed), *Bilingualism: Psychological, Social and Educational Implications*, New York, San Francisco, London, Academic Press Inc., pp. 15-27, 1977
Laplanche J. & Pontalis J.-B. (1967), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1971
Laplanche J. (1975-77), *Problématiques III : la sublimation*, Paris, PUF, 1980, p.210
Laufer M. et L., (1981), *Adolescence et rupture du développement*, Paris, PUF, 1991
Lautrey J. (2004), L'état de la recherche sur les enfants dits « surdoués ». *Colloque : Ces enfants qu'on dit surdoués : les enjeux de l'intelligence à la lumière du bilan psychologique*, 20/03/2004, Université Paris V.
Lebovici S. (1960), L'avenir psychopathologique de l'enfant surdoué, *Revue neuropsychiatrique Infantile*, 8, 5-6, 214-216
Lebovici S., Benoit G., Poncin C., Poncin M., Talan I., Rozenhold M. (1966), A propos des observations de calculateurs de calendrier, *Psychiatr. enfant*, 9, 2, 341-396
Lebovici S. & Braunschweig D. (1967), À propos de la névrose infantile, *Psychiatrie de l'enfant*, 10, 1, 43-122
Lebovici S. , Soulé M. (1970), *La connaissance de l'enfant par la psychanalyse*. Paris, PUF, coll. Le fil rouge
Lélut L. F. (1836), *Le démon de Socrate*, Trinquart éd., Paris p.95.
Lemaire J.-G. (1957), *Psychopathologie de la pensée mathématique et des mathématiciens*, thèse med., Paris, n° 288
Lerner P. & Lerner H. (1980), Rorschach assessment of primitive defenses in borderline personality structure, in *Borderline Phenomena and the Rorschach test,* International Universities Press, Inc., N.Y., pp.275-284
Levy D. (1943), *Maternal overprotection*, New York, Colombia University Press
Loubet C. (1996), *Picasso et l'amour*, Colloque Art-coeur-cerveau, Mouans-Sartroux, Sept. 1996
Lowenfeld H. (1937), Traumatisme psychique et expérience créatrice chez l'artiste, in *Psychanalyse à l'université*, 1977, 2, 8, p.665-678, p.671
Ludin J. (2005), Sehnsucht, nostalgie, in *Libres cahiers pour la psychanalyse,* N°11 « S'aimer *»,* printemps 2005, édition In press, Paris, p.119
Lumbroso C. (1889), *L'homme de génie*, Félix Alcan éd., Paris.
Lynn R. (1957), Temperamental charactéristics related to disparity of attainment in reading and arithmetic, *Brit. J. Educ. Psychol.*, XXVII
Mahler M. S. (1963), Certains aspects of the separation-individuation phase, in *Psychoanalytic Quaterly*, 32
Marcelli D. (2004), Surdoué ou suradapté : la souffrance en trop. *Colloque : Ces enfants qu'on dit surdoués : les enjeux de l'intelligence à la lumière du bilan psychologique*, 20/03/2004, Université Paris V.
Mauriac F. (1990), *Le romancier et ses personnages*, Buchet-Chastel éd., Paris.
Migret C. (1987) De Freud à Starobinski, l'écrit et l'écrivain, in *Le journal des Psychologues*, Mai 1987, N° 47, p.26
Mijolla (de) S. (2004), La hâte de savoir. *Colloque : Ces enfants qu'on dit surdoués : les enjeux de l'intelligence à la lumière du bilan psychologique*, 20/03/2004, Université Paris V.
Montgomery D.&S. (1966), cités par Brenot P. (1997), *Le génie et la folie*, 1997, édition Plon, Paris, p.196
M'Uzan (de) M. (1964), Intervention au colloque sur le narcissisme (Artigny, 1964), in *Revue Française de Psychanalyse*, 1965, 29, n°1, pp.586-588
Newman A. (1995), *Winnicott's words*, Londres, FAB, 1995
Neyrand G. (1999), Le sexuel comme enjeu de l'adolescence, *Dialogue*, t.146, n°4, p.3-13
Nodet C. (intervention de), in Barande R., Le problème de la régression, in *Revue Française de Psychanalyse*, 1966, p. 414, 419
Nunberg H. (1957), *Principes de psychanalyse*, Paris, PUF 1957
Ody M. (2004), Entre régression et repli ; à propos des tensions entre narcissisme et pulsions chez l'enfant (et l'adulte), *Conférence d'introduction à la Psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent* du 13 octobre 2004, SPP.
Oliva J.-C. & Chevassus-au-Louis N. (1999), L'intelligence entre OEdipe et neurones, Débat entre Danièle Lévy et Jean-Pol Tassin in *Regards*, Numéro 48 - Juillet/Août 1999 (Lien internet : http://www.regards.fr/archives/1999/199907/199907faf01.html)
Panizza O. (1891) *Genie et folie*, Ludd éd., Paris, 1993.
Pezous A.-M. & Coll. (1993), *Virginia Woolf.* Poster aux 9èmes rencontres thématiques internationales. Lab. Duphar-Upjohn, Bordeaux, 3 avril 1993.
Piaget J. & Inhelder B. (1955), *De la logique de l'enfant à la logique de l'adolescent*, Paris, PUF, 1955
Pinol-Douriez M. (1984), *Bébé agi- bébé actif : l'émergence du symbole dans l'économie interactionnelle*, Paris,

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

PUF, p.61
Post F. (1994), Creativity ans Psychopathology, A study of 291 World-Famous Men, *British Journal of Psychiatry*, 1994, 165, 22-34
Prat G. (1979), Vingt ans de psychopathologie de l'enfant doué et surdoué en internat psychothérapique, *Neuropsychiatr. enfant*, 27, 10-11, 467-474
Precelle F., Debroux P. (2004), (Université de Mons-Hainaut, Belgique), Intelligences multiples, pensée arborescente et adaptation sociale : mise en perspective grâce au bilan psychologique. *Colloque : Ces enfants qu'on dit surdoués : les enjeux de l'intelligence à la lumière du bilan psychologique*, 2003/2004, Université Paris V.
Rabain J.-F. (2002), Notes de lectures : Agonie, clivage et symbolisation de René Roussillon, in *Carnet Psy*, Rubrique Bloc-notes, N° 74, p.15
Rausch de Traubenberg **N.** & Boizou M.F. (1996), *Le rorschach en clinique infantile*, Paris, Dunod
Reich A. (1953), Narcissistic Object Choice in Women, in *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 1953, 1, 22-44
Renard J. (1901), *Journal*, 23 Mars 1901, Gallimard
Rentchnick P., Haynal A., Sénarclens (de) P. (1978), *Les orphelins mènent-ils le monde?*, Paris, Éditions Stock, 1978
Reuchlin M. & Savy J. (1962), La variabilité des âges à niveau scolaire constant, *BINOP*, 4, 238-244
Rolland R. (1906) Michel-Ange, in *La revue de Paris*, année 13, tome 2, 15 Avril 1906, p. 795-822.
Roman P. (1997), La méthode projective comme dispositif à symboliser : enjeux cliniques et psychopathologiques, in *Projection et symbolisation chez l'enfant*, PUL, Lyon, pp.37-51
Romey G. (2000), *Le dictionnaire de la symbolique*, Éditions Albin Michel.
Rosolato G. (1975) L'axe narcissique des dépressions, in *Nouvelle revue de psychanalyse*, Figures du vide, n°11, printemps 1975, pp.5-34
Rosolato G. (1976), Le narcissisme, *Nouvelle revue de psychanalyse*, 13, p.7-36
Roussillon R. (1997), Activité « projective » et symbolisation, in *Projection et symbolisation chez l'enfant*, PUL, Lyon, p.35
Roussillon R. (1999), *Agonie, Clivage, Symbolisation*, Paris, PUF, 1999
Roux-Dufort L. (1982), À propos des enfants surdoués, *Psychiatrie de l'enfant*, XXV, 27-147
Roux-Dufort L. (1985), Les enfants intellectuellement surdoués, *Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent* (4) de Lebovici S., Diatkine R., Soulé M., Paris, PUF
Saint Exupéry (de) A. (1942), *Pilote de guerre*, Paris, Gallimard, livre de Poche, p. 207
Santamaria M. & Albaret J.-M. (1996), Troubles graphomoteurs chez les enfants d'intelligence supérieure, in *Evolutions Psychomotrices*, Vol. 8, n° 33
Sartre J.-P. (1964), *Les mots*, Paris, Gallimard Folio, 2003
Ségal H. (1964), Une approche psychanalytique de l'esthétique, *in Délire et créativité*, Paris, édition Des femmes, 1987, p.311, p.316
Smith B. (L.) (2006), How can i miss you when i won't got away ? The dead mother complex and the Rorschach, Intervention au *Congrès du Rorschach* (Barcelone, juin 2006).
Spitz R. (1958) La première année de la vie de l'enfant, in *De la naissance à la parole*, PUF, Paris, 1968, P.62, 76
Stern D. (1993), L'enveloppe pré-narrative, *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n°14
Styron W. (1990), *Face aux ténèbres. Chronique d'une folie*, Gallimard, Paris.
Talan I. (1967), Le problème des enfants surdoués, *Psychiatr. enfant.*, 10, 2, 555-575
Terman L.-M. (1917), *La révision et extension Stanford de l'échelle de mesure de l'intelligence de Binet-Simon*, Baltimore, Warwick
Terman L.-M. et al (1925), Mental and physical traits of thousand gifted children, *Génétic study of genius* (1920-1959), Stanford Univ. Press, I-V
Terrassier J.C. (1981), *Les enfants surdoués ou la précocité embarrassante*, Paris, ESF
Tremblais-Dupré T. (1993), La sexualité adolescente et son trouble. Le masculin et le féminin, in A. Fine et *al* (dir.), *Les troubles de la sexualité*, Paris, PUF, P.79
Viderman S. (intervention de), in Barande R., Le problème de la régression, in *Revue Française de Psychanalyse*, 1966, p.407, 408
Winnicott D. (1939), L'agressivité, in *L'enfant et le monde extérieur : le développement des relations*, 1972, Payot, p.147
Winnicott D. (1950-55), L'agressivité et ses rapports avec le développement affectif, in *De la pédiatrie à la*

psychanalyse, 1969, Payot, p.150
Winnicott D.W. (1954), Les aspects métapsychologiques et cliniques de la régression au sein de la situation analytique, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969
Winnicott D.W. (1954), L'Esprit et ses rapports avec le psyché-soma, in *De la Pédiatrie à la Psychanalyse*, trad. franç. par la Petite Bibliothèque Payot, 1969. p.70
Winnicott D.W. (1954-55), Repli et régression, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969
Winnicott D.W. (1956), Lettre à Enid Balint le 22 mars 1956, in *Lettres vives*, Paris, Gallimard, 1987, p.144
Winnicott D.W. (1957) *L'enfant et sa famille. Les premières relations*, Paris, Payot, 1971, réédité en 1991
Winnicott D. (1958), La première année de la vie, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, petite bibliothèque Payot, Paris, 1969, p.15, p.22, p.59
Winnicott D. (1958), De la pédiatrie à la psychanalyse, *La réparation en fonction de la défense maternelle organisée contre la dépression*, petite bibliothèque Payot, Paris, 1969, p.15, p.22, p.59
Winnicott D. (1970), *Processus de maturation chez l'enfant,* Paris, Payot Éd.
Winnicott D.W (1971), *Jeu et réalité*. Paris, Gallimard, 1975, p.73
Ziv A. (1976), Le problème des enfants intellectuellement surdoués, *Rev. Psychol. Appl.*, 26, 1, 27-38

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010

- REMERCIEMENTS -

Je dédie ce travail à la mémoire de mon grand-père Alter Mosche Goldman qui petit garçon, de sa Pologne natale, rêvait de la France à travers les lignes de Victor Hugo. L'avenir qu'il souhaitait à ses enfants et petits-enfants a justifié tous ses courages. Je le remercie d'avoir rendu possible le privilège pour sa première petite-fille de rencontrer avec autant de passion l'université française. Qu'il soit certain de ma fierté de porter son nom.

En m'inscrivant en DEA, j'envisageais sans trop oser y croire le chemin de la recherche. Je remercie Catherine

Chabert de m'avoir signifié... que la recherche elle aussi pouvait m'envisager! De m'avoir encouragée à postuler pour cette allocation, de m'avoir permis de m'approprier ce travail et d'avoir guidé son élaboration avec confiance et enthousiasme.

Merci à l'équipe du *Laboratoire d'Exploration Cognitive Intégrée* du service de Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent du Centre Hospitalier Pitié-Salpétrière, et en particulier à mon amie Séverine, de m'avoir offert les premières inspirations de ce travail et de m'avoir accueillie dans le service durant ces quatre années.

Merci à mes collègues projectivistes pour leurs contributions ponctuelles à la constitution de cet échantillon, et à tous les acteurs de l'Institution scolaire M., qui se reconnaîtront.

Merci enfin à tous les enfants et adolescents surdoués qui figurent dans cette Thèse. Leur force vitale, la richesse de leurs personnalités, leur souffrance aussi, ont largement contribué à mobiliser mon *plaisir de penser.*

tel-00468136, version 1 - 30 Mar 2010